

Œuvres complètes, réunies et publ. par L. Feugère

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

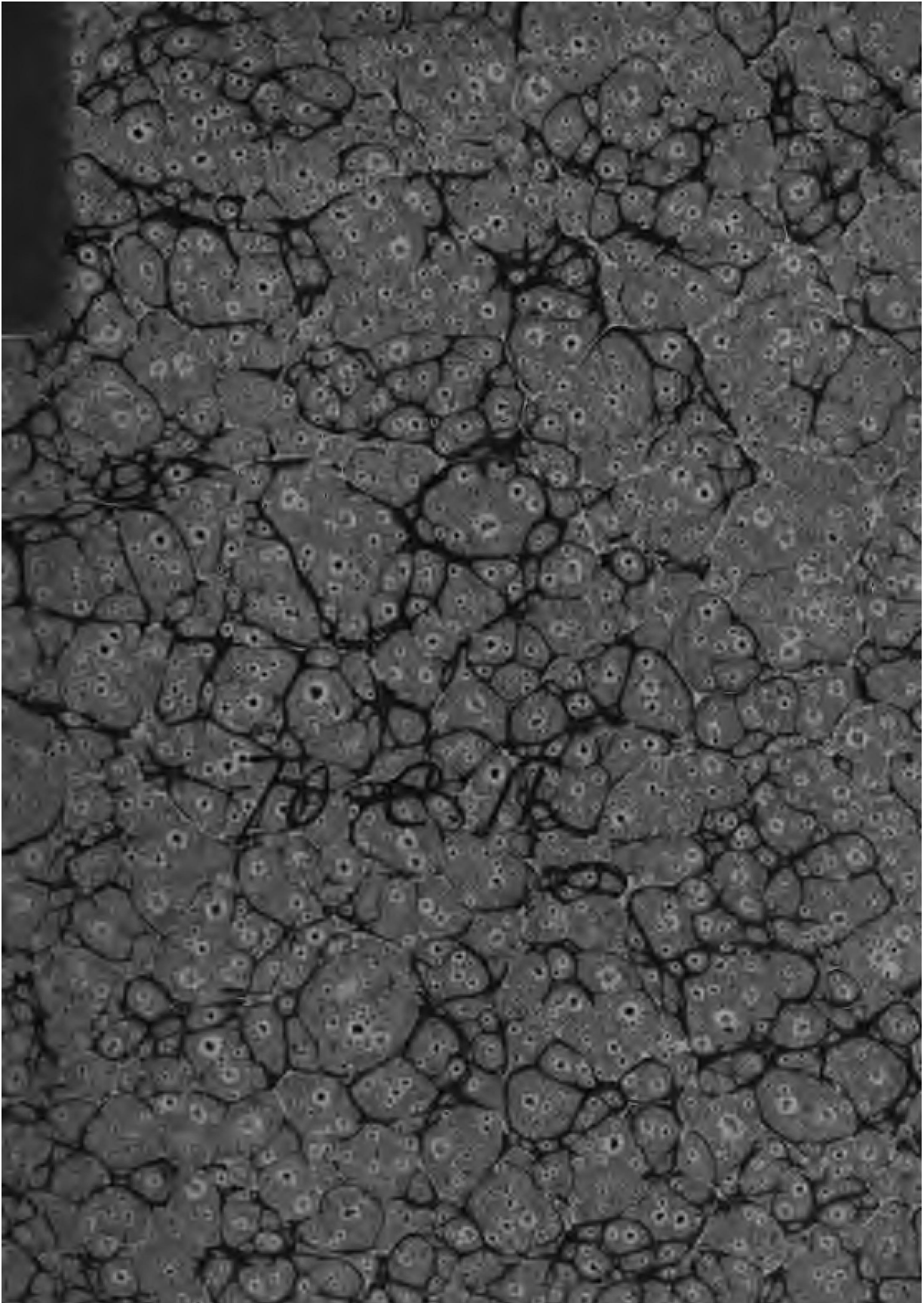
This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

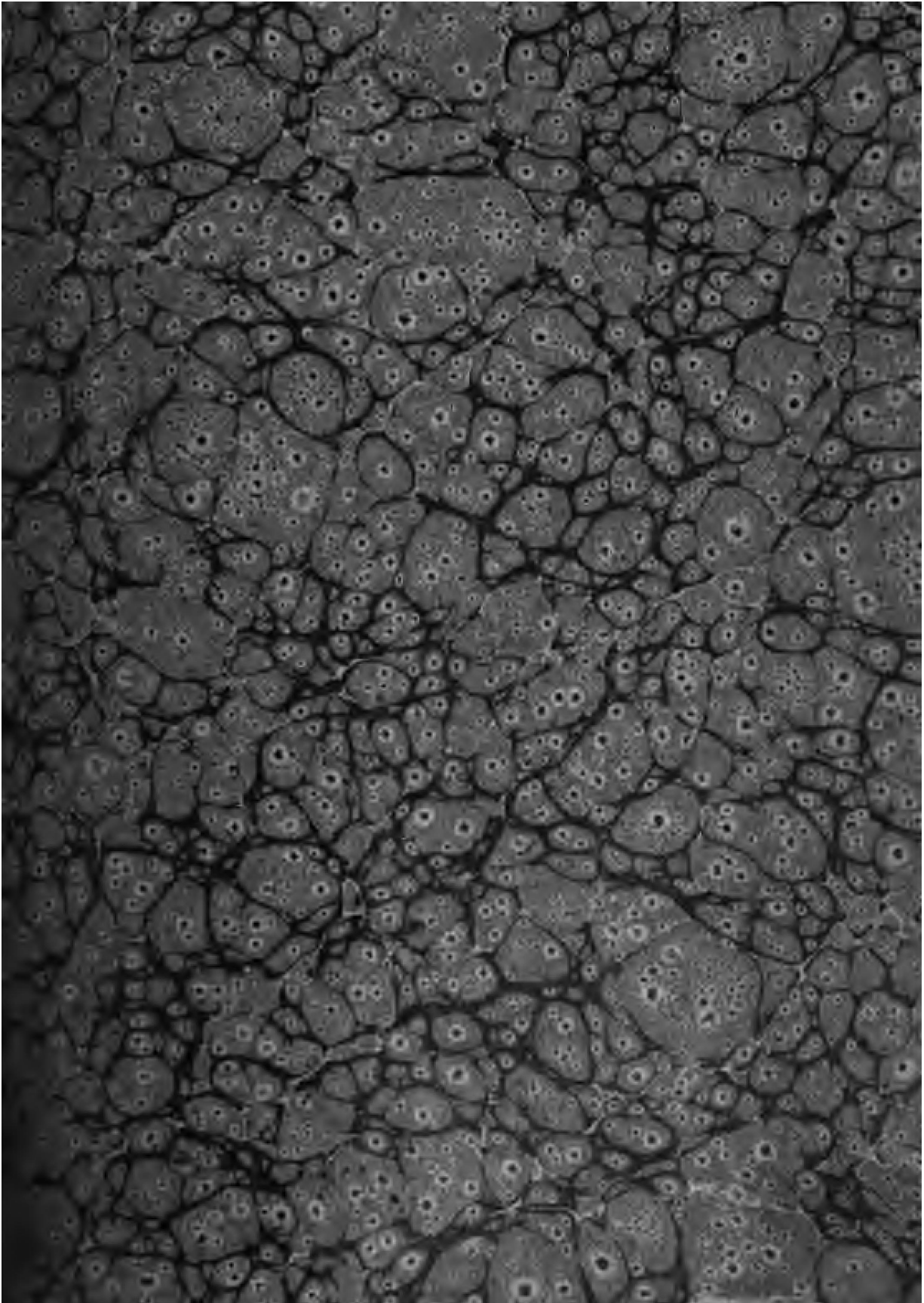
- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at [http : //books . google . corn/](http://books.google.com/)

The text on this page is estimated to be only 2.00% accurate

i f LA ♦ -1 " ^*iHI'.





The text on this page is estimated to be only 16.00% accurate

ŒUVRES COMPLÈTES reSTIENNE DE LA BOËTIE.

The text on this page is estimated to be only 12.83% accurate

ŒUVRES COMPLÈTES D'ESTIENNE M LA BOJSTIË.

The text on this page is estimated to be only 27.66% accurate

Si en Taage que je l'ay cogocu plus avancé, il cusl prins un tel
desscing que le mien, de mellre par cscrit ses fantasies, nous verrions
plusieurs choses rares et qui approcheroient de bien près de Tbonneur de
Tantiquilc : car nolamn^{ent} en cette partie des dons de la nature» je n'en
cognois point qui luj soit comparable. Montaigne, Essais,]²⁷.

The text on this page is estimated to be only 17.84% accurate

ŒUVRES COMPLÈTES DE LA BOËTIË, RÉUNIES
POUR LA PREMIÈRE FOIS ET PUBLIÉES AVEC DES NOTES, Par
Léon feugère, PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÈGE HEMRI
Jy. PARIS. JULES DELALAIN, mrRiMEim de l'université royale de frange
. RCE 9E8 MATHURINS SAINT-JACQUES, 5. \ M D€CC XLYI. 7o . e. //.

Tout contrefacteur ou débitant de contrefaçons de cette Édition sera poursuivi conformément aux lois. Toutes mes éditions sont revêtues de ma griffe. .\\ ■•- . ^^,

INTRODUCTION. «Oserais-je demander, écrivait M. Nodier, il y a déjà plusieurs années*, pourquoi nous n'avons pas encore une édition complète d'Etienne de La Boétie, cet autre lui que Montaigne préférerait à lui-même , et en qui la postérité moins prévenue aimerait du moins à reconnaître le digne ami de Montaigne? En faisant une large part aux concessions libérales de l'amitié, Thomme que Montaigne a nommé le plus grand de son siècle mérite bien quelque place dans les archives littéraires des siècles suivants. » L'accueil bienveillant fait par le public à mon Étude sur la vie et les ouvrages de cet écrivain*, m'a permis de penser que le moment était venu de réparer l'injuste oubli signalé par M. Nodier : je donne donc présentement les Œuvres complètes de l'ami de Montaigne. Il semble que de nos jours cette publication ne manque pas d'un certain à-propos, et qu'il y a dans le goût général quelque disposition à l'accepter avec faveur. On l'a éprouvé déjà plus d'une fois ; l'attention publique ne fait pas défaut à ces retours vers le passé ; on salue avec reconnaissance 1. Manuel de Bibliographie, publié par Téchener, lévrier, 1835. 2. Etienne de La Boétie, ami de Montaigne, Étude sur «a vie et ses ouvrages, précédée d'un coup-d'œil sur les origines de la littérature française ^ 1 vol. m-8*', Paris, l'itte, 1845.

Vf INTRODUCTION. nos vieilles gloires, et l'on sait gré à ceux qui nous les rendent. Déjà notre siècle a confirmé par son suffrage plus d'une réparation de ce genre. Il ne refuse plus un rang aux écrivains du XVIII^e siècle parmi les glorieux ancêtres de la France littéraire : il mêle au culte des génies du XVII^e une pensée reconnaissante pour ceux qui les ont annoncés. Montrer, par delà cette grande époque de maturité, les jets hardis, la sève abondante d'une jeunesse vigoureuse, n'est pas une entreprise moins utile que juste : ce culte des origines ne conduit-il pas à mieux comprendre, à mieux apprécier nos chefs-d'œuvre modernes? Enlin, lorsque les nations arrivent à ce point où par l'effet de la richesse des produits de la pensée, une sorte d'épuisement se manifeste, où la lassitude et le déclin commencent, n'est-ce pas en rejetant les yeux dans le passé, qu'elles peuvent apprendre où elles doivent aller ; n'est-ce pas en se retrempant aux sources, qu'elles peuvent retrouver leur vigueur * ? L'on doit remercier le Conseil royal de l'instruction publique, d'avoir favorisé ce besoin des esprits, en reportant vers les vieilles pages de notre histoire intellectuelle l'attention des jeunes gens qui se destinent à l'enseignement : par là, il se montre fidèle 1, ^{tf} Les langues commencent par la naïveté et Se perdent par affectation : la parole bien vraie du cardinal du Perron, qu'il nous convient fort de méditer. 2. Sur la liste des auteurs prescrits pour les concours d'agrégation en 1846, figurent les noms d'Amyot et de La Boétie, dont les candidats devront faire une étude critique et philologique, et qu'ils devront même comparer ensemble dans quelques parties: v.rarrétédu21 novembre 1843.

INTRODUCTION. MI aux sages et fécondes idées du chef illustre dont l'Université n'a pas perdu le respectueux souvenir. « On s'écarte aujourd'hui , disait-il , dans une de ses leçons si pleines de bon sens et «de charme , du caractère de notre langue par recherche et par ignorance. L'acception primitive des mots , leur sens natif et partant leur vérité , leur grâce s'est altérée , s'est effacée. On innove non pas dans le génie de notre langue, mais contre son génie toujours clair et précis. S'il est un préservatif contre cette erreur , c'est l'étude de l'antiquité française, en remontant jusqu'à Froissart et à Joinville *. » Entre ces vieux auteurs qu'il était réservé à notre époque de rajeunir, un rang honorable ne sera pas refusé à La Boétie. Jusqu'à présent, l'immense renommée de Montaigne l'avait enveloppé pour ainsi dire : l'on se rappelait surtout les éloquents regrets exhalés par l'auteur des Essais^{^ ^} et le nom de La Boétie réveillait, plus que tout autre souvenir, celui de l'amitié. Lui rendre une existence à part, rétablir son caractère personnel, tel a été le but de mes efforts. Mais ici, pour ne pas me répéter moi-même, je dois être bref : qu'il me soit permis de renvoyer au travail étendu que je lui ai consacré. Sa vie, qui s'éteignit à 33 ans, fut bien moins remplie par les événements que par les affections tenl. M. Villemain, Tableau de la littérature au moyen âge, t. II, p. 278 et 279; il revient plusieurs fois encore dans ses autres ouvrages sur cette même pensée, et particulièrement dans le Tableau de la littérature au xviii^e siècle, t. II, p. 257; t. m, p. 430 et suiv. (2^e édit.) 2. tfl ne sçavoit, nousa-t-il dit lui-même, rien si bien Taire qu'estre amy. » I, 9.

VIH INTRODUCTION. dFes et les sentiments généreux. EHe
 s'écoula presque tout entière à Bordeaux : il était né , il mourut près de là *.
 « Estant fort jeune , rapporte Guillaume Colletet, dans ses Vies des poètes
 français^, il fut eslevé sur le siège de fleurs de lys du fameux parlement de
 Bourdeaux en qualité de conseiller du roy ; mais conseiller dont la rare
 suffisance, soustenue d'un beau naturel, et la probité inviolable lui acquirent
 une si haulte et si solide réputation dans sa province, que jamais homme de
 sa condition n'y fut plus estimé ny plus honoré que luy ^ » Comme il était
 dans les mœurs de l'époque, l'attachement aux devoirs sévères de la
 magistrature se conciliait en lui avec l'amour , avec le culte des lettres. Aussi
 un de ses compatriotes, le poète Pierre de Brach, dans son hymne en
 l'honneur de Bordeaux*, le cite-^il parmi les écrivains dont cette ville
 s'enorgueillit : De là sortit enfin Boëtie, homme digne De luire dans les
 cieux comme une estoille insigne. Homme d'un grand espoir, si te malheur
 fatal N'eust amorti le feu de son tison vital, 1. Né à Sarlat le 1^{er} novembre
 1530; mort à Germignac^ le 18 août 1563. 2. Cet ouvrage inédit est
 conservé à la bibliothèque du Louvre : j'en ai dû ta communication à
 l'obligeance bien connue de M. Barbier. 3. Il avoit son esprit, a dit
 Montaigne, moulé au patron d'autres siècles que ceux-ci. » Em., 1, 27, à la
 fin. Cf. Teissier, Éloges des savants, in-12, Berlin, 1704, t. m, p. 148. 4.
 1576, chez Simon Millanger, in-4°. Cet excellent poète, comme l'appelle G.
 Colletet, fut aussi ami de Montaigne : il naquit à Bordeaux en 1548 et
 mourut en 1604. Sa versification est généralement élégante et harmonieuse.

INTRODUCTION. \u fort de sa chaleur, qui toutesfois encore
A laissé des fragmens que tout le monde honore ' . ((Ce n'est pas, observe
M. Nodier^, que le style de LaBoëtie vaille celui de Montaigne, qu'aucun
style n'a jamais valu. Il est tendu et archaïque; il est âpre comme cette âme
naïve et libre, qui ne fléchit pas même devant la mort, parce que les vertus
morales se réunissent en elle à toutes les vertus civiles ; mais il est ingénu,
ferme, éloquent, comme nous paraît aujourd'hui la prose de Marcus
Brutus et de Caton d'Utique, si nous avions conservé leurs livres. » Ce
rapprochement désigne assez le discours auquel est attachée en grande
partie la célébrité de La Boëtie*; dans mes études sur cet écrivain, je me
suis du reste attaché, en éclairant, en ramenant sur son ouvrage Topinion
publique, à montrer qu'il n'avait eu de Brutus que le cœur ferme et la vertu
rigide. Loin de vouloir renverser aucun pouvoir établi, il ne songea qu'à
conserver aux lois leur force, et à l'autorité 1. fi L'hymne de BourdeatiX,
remarque G. Colletet, que De Brach adressa À ce grand poète P. de
Ronsard^ est un ouvrage si considérable, non seulement par l« nombre de
douze cens vers qu'il contient^ mais encore par l'air héroïque dont il traite la
matière, que je puis dire avec vérité que jamais ville ne fut si dignement ny
si haulte^ ment louée » (Art. De Brach.)* 2. Passage cité. — Ce jugement
de M. Nodier sur !« ^tyie de La Boëtie me paraît s'appliquer uniquement au
Contre un. 3. G. Colletet n'èésite pas à déclarer excellent ce dis'^ tours ,
qui fat, ajoute-t-il, reçu dt la France avec un grand applaudissement.
Toutefois il fait observer plus loin^ que Montaigne, quand il recueillit les
œuvres de son ami> le supprima u pour ce que cette matière estoit un peu
trop cbatoailleuse. »

\ LNTRODUCTIONr royale, sa dignité. Le cœur navré des maux: qui affligeaient la France, il protesta contre toutes les tyrannies, de quelque nom qu'elles fussent revêtues ; mais il ne fut pas l'ennemi des institutions antiques du pays. Nous pouvons en croire là- dessus le témoignage que lui a rendu son ami qui ravoU connu jusqu'au vij. On sait qu'il a déclaré que jamais aucun citoyen ne fut plus soumis aux lois et plus ennemi des nouvelles qui troublent les Etats*. Si Ton s'est armé de son noble enthousiasme et de ses paroles éloquentes pour combattre la monarchie, ce n'est qu'en leur donnant un sens qu'il n'avait pas prévu, ce n'est que lorsqu'il ne pouvait plus démentir ceux qui le méconnaissaient et abusaient de son patriotisme*. La mémoire de La Boétie devait être défendue contre ces faux jugements. Pour le réhabiliter comme publiciste, il suffisait de mettre ses intentions à découvert : quant à la vigueur de son génie, elle est aussi incontestable que la générosité de ses sentiments. A l'appui de cette opinion, on pourrait citer les plus imposantes autorités, les noms les plus illustres, parmi les contemporains de La Boétie et parmi les nôtres. De nos jours , il n'était guère connu cependant que comme auteur de l'admirable Contre un^ : c'é1. Montaigne^ Ess., I, 27, à la fin. 2. V. De Thou, Hist., V, 13 : k Libellum de spontanea senritute.... longe inalienum ab auctoris mente usum ac sensum ii detorserunt^qui eum post parisiensem ianienam (la Saint-Barthélémy) quiB adeo post ipsias Boetianimortem accidit, ad commovendos vulgi animas in lacem emisinent. » Cf. /rf., XXXV, 15. 3. M. Barthélémy Saint-Hilaire n'a pas craint de quaii

INTRODUCTION. Xt tait trop pea. Le poète animé parfois d'une émotion vraie, le rival d'Amyot dans des versions naïves de chefs-d'œuvre antiques, demeuraient à étudier; et c'est à peine s'il se trouvait encore quelques exemplaires où Ton pût lire les traductions de La Boëtie. Maintenant on le jugera, les titres en main. Il fut, en effet Tun des savants les plus distingués et sans doute les plus précoces, dans une époque où l'érudition attirait à elle les plus hautes intelligences, et se mêlait au prodigieux mouvement d'invention qui a caractérisé le xvi^e siècle. L'un des premiers, en s'efforçant de reproduire les ouvrages des anciens, il montra le secret de les imiter. Par là il prit une part active aux progrès de notre langue et au développement de notre génie national. Une curieuse manifestation de l'état des esprits et des mœurs, c'est qu'il choisit, pour les faire passer dans notre idiome les deux traités d'économie domestique et d'agriculture que nous a laissés l'antiquité grecque. De tels ouvrages n'étaient pas moins chers au vieil esprit français qu'aux Grecs et aux Latins. On sait combien l'antiquité tout entière avait écrit de volumes sur ce sujet. On se souvient surtout qu'au temps où les vertus des ancêtres s'en allaient, Caton, Yarron, Virgile, Columelle, Plinius l'ancien, s'étaient efforcés de les rappeler, en reportant vers eux ainsi le Contre un, c.-à-d. le Discours de La Boëtie sur la servitude volontaire : v. les Notes qui accompagnent sa traduction de la Politique d'Aristote, l. 1, p. 325. 1. y. BaiUei, Jugements des savants, édit. de La Monnoye, t. VI, p. 73; cf. l'éd. t. m, p. 109. 2. V. Aristote, Politique, l. 1, c. 1, 10, 13; Cicéron, de Oratore, I, 58; etc.

XII INTRODUCTION. l'agriculture, berceau de la fortune de Rome, les yeux des Romains éblouis de leur grandeur. Il semble que de même, au xvr siècle, par ces traditions d'une vie simple et sévère, on voulait conserver ou plutôt rendre aux mœurs, une simplicité et une énergie qu'elles commençaient à ne plus avoir. C'est ce qui peut expliquer les importants travaux publiés par Strébe, Muret, Donat, et plusieurs autres érudits du même temps sur les Économiques d'Aristote et de Xénopbon, tandis que ces ouvrages ont, après cette époque, fort peu occupé les savants. Déjà Nicolas Oresme *, par l'ordre de Charles V, avait traduit dans notre langue, mais sur une version latine, le traité d'Aristote; La Boétie fut à la fois de cet ouvrage le second et le dernier traducteur français. L'Économique de Xénopbon a été plus souvent traduite ; mais je n'hésite pas à dire qu'elle ne l'a jamais été mieux que par La Boétie *. Ce qui établit la supériorité de sa traduction gauloise (nous lui conserverons volontiers ce nom que lui donne par dédain un traducteur du xviii^e siècle *), c'est qu'il est 1. V. Baillet , Jugements des savants i t. m, p. 106. 2« En France, dès le xiii^e siècle, cet ouvrage avait été traduit en latin : v. Am. Jourdain, /{écyclye sur les traductions latines d'Aristote^ p. 181 et 442. 3. Il en est le plus ancien traducteur. L'auteur de la traduction complète de Xénopbon qui parut in-folio, en 1613, sous le nom de P. de Gandole, imprimeur à Cologne, sur les bords du lac de Genève, et que l'on a quelquefois attribuée à Simon Goulard, avoue que pour l'Économique, il s'est beaucoup aidé du travail de La Boétie. 4. Dumas) professeur d'éloquence à Strasbourg, auteur d'une traduction de V Économique de Xénopbon, in>12,

INTRODUCTION. XIII entré sans effort dans la pensée de son auteur, et qu'il a été en quelque sorte pénétré de son esprit. Il a revêtu le caractère antique qui allait si bien à ses mœurs et à ses goûts, tandis que d'autres ont travesti Xénophon en lui donnant l'esprit moderne*. Du mélange de cet esprit de l'antiquité, fidèlement reproduit, et de la naïveté gauloise, résulte un style sain et abondant, souvent plein de charme et de fraîcheur. (c Quant à ses poésies latines et françoises, dit G. Colletet, les premières sont si éclatantes que Ton a cru, pour parler avec Scévole *, <c que la ville de Bourdeaux remporta finalement par elles un honneur que depuis le temps d'Ausone elle n'avoit osé jamais espérer; et qu'elle put s'attribuer justement la gloire d'avoir produit un véritable poète, capable de rendre toute l'Italie même jalouse de la beauté de ses vers;» et ses poésies françoises sont telles qu'au rapport de l'auteur des Essais, qui dans les premières éditions de son livre ne desdaigna pas d'en insérer 1768, Paris. Vient ensuite ce Livre de Gail (in-8*, Paris, an3), qui est plat et sans couleur. Je ne crois pas toutefois qu'elle ait été fort surpassée de nos jours. 1. En particulier, Dumas: son style est fort ambitieux^ H Ton peut apprécier son jugement d'après cette note que je lui emprunte : c< Endroit difficile, sur lequel j'ai été obligé de passer très-rapidement, » p. 97. 2. Sammarthani Elogia, 1. 1. Colletet a lui-même été le traducteur de cet ouvrage de Sainte-Marthe (Paris, in-4", 1614). Voici le passage original : « Omnino hic ille est, cujus magna ex parte ingenio et industria id Aquitania tandem obtinuit, quod ab Ausonii temporibus ne tentare quidem ausa fuerat, ut serio poetandi gloriam, vel Italia iovenile, si veli quoque hoc lem pore arrogaret. »

XIV INTRODUCTION. un bon nombre, la Gascogne n'en avoit point encore produit de plus parfaites. » La plupart des ouvrages de La Boëtie furent, personne ne l'ignore, transmis à la postérité par le dévouement fidèle de Montaigne. Mais si Ton excepte le Discours de la servitude volontaire, dont je traiterai à part S et les vingt-neuf sonnets souvent réimprimés avec les Essais, il n'a d'ailleurs été donné de ses œuvres qu'une seule édition. De fausses apparences m'avaient d'abord ti-ompé , en me persuadant le contraire. Federic Morel , imprimeur et libraire de l'Université de Paris, fit paraître dans cette ville, en 1572, bien qu'on lise sm* le privilège la date du 18 octobre 1570, la Mesnagerie de Xenophon, précédée de VEpistre de Montaigne à .¥. de Lansac, et de son advertissement au lecteur; les Règles de Mariage et la Lettre de Consolation de Plutarque, avec les eplstres dedicatoires de Montaigne à M* de MesmeSy et à sa femme, ouvrages traduits par La Boëtie ; et ses vers latins avec une épistre de Montaigne au chancelier de LHospital , puis Vextraict d'une lettre de Montaigne à son perc sur la mort de son amy. Le tout forme cent trente et un feuillets, sans que la pagination , d'après l'usage du temps, soit marquée aux versos; ces mots les terminent: «Achevé d'imprimer le 24 de novembre, 1570. » Après, vient un autre cahier numéroté sépai'ément, sans pagination aux versos , et formant Vingt feuillets: il porte aussi le niillésime de 1572 et le nom de Federic Morel ; mais cette fois, celui-ci est appelé imprimeur du roy. Ce sont les vers françois de La Boëtie, précédez d'une epistrede Mon1. V. l'averliisement , p. 3.

INTRODUCTION. Xi' l'aigne à M. de Foix. En 1600, Claude Morel se contenta de donner un nouveau frontispice à chacune des parties qui composaient ce volume. Il y joignit en outre la traduction des Œconomiques d'Aristote qui n'avait pft encore paru et qu'il plaça en tête : elle forme avec le titre huit feuillets : le privilège a été supprimé. Du reste, aucun changement, si ce n'est que deux feuillets, qui sont les correspondants des titres ont été réimprimés : l'un dans la Mesnagerie de Xenophon est désigné par le n° 8 ; l'autre, dans le cahier qui renferme les vers français, offre, avec le n° 4, la dernière partie de l'Épître dédicatoire de Montaigne à M^r de Foix. Ainsi ces deux volumes* différents en apparence, ne sont à peu près en réalité qu'un seul et même livre'. L'orthographe dont fait usage Federic Morel, m'a servie de base pour celle que j'ai suivie dans l'impression de ce livre. Quant à la ponctuation, vicieuse ou plutôt nulle dans le texte original, elle a dû être complètement réformée. On sait d'ailleurs combien chez tous les écrivains du xvi^e siècle, l'orthographe est, je ne dirai pas seulement peu exacte, mais encore peu uniforme', le même terme se trouvant parfois, dans une seule page, écrit de plusieurs manières. C'est qu'elle n'avait guère pris naissance que depuis la découverte de l'imprimerie. Peu à peu elle s'était 1. Cette édition incomplète, était devenue fort rare \$ je ne l'ai trouvée que dans la bibliothèque Mazarine et dans celle de Sainte-Geneviève 2. Le nom de DuGuesclin par exemple, dans nos vieux «Œuvres est écrit de quatorze façons différentes : v. à ce sujet Montaigne, I, 40, t. II, p. 328 de l'édition in 18 des Estais, Paris, Froment, 1825 et Ménagier, Ft(< B P. J. Erodii et G. Menagier in-16, P- ^

XVI INTRODUCTION. établie; mais remuée en tout sens par une foule de hardis novateurs, elle avait payé tribut à l'esprit aventureux du xvi^e siècle. Tout y était incertain et variable : le plus souvent, enfin, Ton représentait les mots par des combinaisons de lettres différentes qui formaient les mêmes sons. Je n'ai pas cru devoir être fidèle au point de laisser subsister les traces de ce désordre fatigant pour la vue; toutefois je n'ai pas dû non plus exclure les bizarreries de Torthographe du temps et la plier aux usages de la nôtre. Mon but principal a été de distinguer les règles le plus généralement adop^tées à répoque de La Boétie et de les concilier avec celles qui sont particulièrement observées dans F édition primitive. Je n'ai pas même négligé, pour mVdairer davantage à cet égard, de consulter des manuscrits qui se rapportent à la même époque. On ne peut douter au reste que beaucoup de ces variations qui nous choquent aujourd'hui dans les ouvrages imprimés, ne soient de simples fautes de typc^hraphie. Leur nombre ne paraîtra pas surprenant, si Ton songe combien Tinstruction était encore peu répandue dans le peuple, chez les diverses classes d'ouvriers, et que d'obstacles de tout genre s'opposaient à la correcti^m des textes. jNi le temps, ni les soins n auront du moins été épargnés pour que la présente édition soit digne de l'attention du public. En terminant cette introduction « il me reste un devoir bien doux à remplir, celui de reconnaître que, dans cette œuvre longue et pénible, plus d*une amitié dévouée m'a encouragé et soutenu; plus d'un

INTRODUCTION. XVII prédeux conseil a secondé mes efforts. J'ai reçu d'excellentes communications de mon frère Edmond Feugère, professeur de rhétorique au collège royal de Douai; et si je m'abstiens de le louer ici davantage, c'est de peur que mon affection ne me rende suspect de partialité. Qu'il me soit permis en outre d'adresser mes remerciements à mon ami, M. Egger, agrégé de la faculté des lettres , si honorablement connu comme professeur et comme écrivain. Avec cette patience rarement unie aux qualités d'un esprit éminent, il a bien voulu me prêter son concours pour revoir toutes les épreuves de ce livre; et plus d'une fois il m'a indiqué de très - heureuses corrections. 15 juin 1846.

The text on this page is estimated to be only 20.89% accurate

TABLE DES PRINCIPALES LOCUTIONS ET DES
PARTICULARITÉS DE LANGAGE EXPLIQUÉES DANS CE
VOLUME. (Le premier chiffre indique la page, le second, la note.) A ^pour
il y a), 17, 3. Accoinier, 153 , 1. Accousirer, 235. 1. Acquest, 218.5.
Adjancr. 181 , 5. \donc, 457, 4. Adoncaes, 231 , 3. Adresser, 265 , 3.
Advncable, 331, 1. Adveniore (par}. 177. 1. Advisement, 183 , 1.
Adviser.29,4. Affaire, 96, 3; 210. 3. Affioement, 519,4. Affoler, 127, 2.
AIDronieur, 316. 1. Aguetier, 442 , 2. Aiocoïs, 125 . 3. Ains, 31 . 1. Ains
que, 483 . 5. Aisnage, 439. 4. Amiable. 289. 2. Amour, 70 . 3. Ancien, 495 ,
2. .Vppoier, 204. 3. Apprendre . 157 . 4. Apres enl, 161, 1. Art, 85, 2 ; 132
, 2. Assc^voir. 8 ^ 3, Asseunnce. 5Û2 . :>. Assiette. 62 , 2, AsUieor«, 447. 2,
Aurure, 315,3, Atirenpe, \$26, 4. Aucunement. 11, 2 (aucun a pour racine
non pas seulement aliquis, comme il est dit dans cette note, mais aliquis
ifitui). Avachir , 48 , 1. Avancé, 434, 1. Avant (de là en\13, 1. Aje ^qu il),
121, 2. Ayse, 199 , 3. Baie, 239, 4. Beau. 228,1. Bel. 29,1;298.3. Beluter,
193, 1. Benoist,459, 5. Besoing, 8 , 1. Besongner^ IOG . 3. Bordeaux. 51 , 2.
Bomail, 165,1. Bouger. 64 , 1. Bourde. 57, 1. Bourg . 82 , 5. Bouter. 244. 1.
Bransle. 354,1. Brave.50, 2^467, 1. Bra^eté.282. 1. Brigand. 26. 2.
Brottillars, 467, 4. Ça. 268, 4. Carte. 509, 3. Cercher, 24 , 1. Chair (mettre
en}, 213, 2. Chanter«sse, 284.2. Chef. 906, 1^531,5. I

The text on this page is estimated to be only 23.47% accurate

TABLE DES LOCUTIONS. XIX Chcfdepiece(à),307, 2. Chère, 140,1. Chevalier, 64 , 3. Chevir, 280 , 2. Chiorme. 261, 1. Clair, 339,1. Clerté, 181,3. Combien que, 19,2. Commande ment , 263 , 1. Compaigne, 130, 3. CûcnparLir, 98, 3. CoDditioniiué , iG9, 1. Cojifisque, àù^ i. CuDsaitinier, 33(i, 5. Collier, lo9, i. Coût regarder, 915, 1. Coiard, 14,3. Coulpe, 128, 2. Couple, 160, 4. Cour, 206 , 4. Courage, 304, 4; 439, 1. Couronne!, 134,5. Courtaull, 42,2. Courtisanie, 515,3. Courtoisie, 327, 3. Coust, 123, 1. Contre, 308, 2. Craindre f se), 49, 1. Crouler, 433 , 6. Cueillirois (je), 229, 1. Cuidier, 131 , 4. Cure, 157, 2. ûace, 136,2. l>am, 434, 4. Damoiselle, 319,1. •tarder, 263 , 2, Jjfa, 2.18 , 2 ^bûnnDire,77j2. ^lemeiner, 402 , 3. i^meurant(a«}, lo7, 1. lïepuis(tîue),200, 2, i^esbaucher, lU, 3DesbaacherCse),484,3. ûesconforier (se), 217, 3. Désserter, 358,2. Deservir, 432 , 5. i>esfaire, 49 , 4. t^espanir, 231 , 1. Despendre. 14, 1. l>€spensiriio,2. nesjjesibe.,iD, 2. Despit, 283, 2, De^IJi^er, 44S. 4. Desplfiisani, 338,1. Des§eîgner,21fl, 2. Dessus (avec un régime) . 455,1. Destourbier, 146 , 1. Destremper, 339,2. Destrier, 494 , 2. Deilroici, '251 , 2. Deevuyer. 330, 1. Deunir, 2*10 , 2. Devaller, 486 , 7. IJevaii (pour f/ufliï 0.293, 2, De ïser 180. 1 ;3<U,3. Dexlremeril, 2fi3,3. Die (que je), 228, 2. Diffame, 490 . 1. Dire (en e&l â),21 ,2. DisctJUrJr, iC7, 3, Doint (qu'il), 270,4. Donrois, 447, 4. Doré, 438, 45 450.1. D'ores en là, 29, 2. Dormart,210,4. Dot, 291 , 3. Doubter(8e), 488,4. Douloir, 10, 3 i 341 , 3, Duire, 88, 1. Kffrfiyer, 173, i. Elisions (sur [q^). 436, 5. Embetiongiiiei', 47!, 4. Empe!J4^héde, 14, 4, ^mplojfte, 110, 2, Eriamourerfs"), 290, 3. Rneliner, 457, 2. Encommencer, 433, 3. Encontre, 531, 6. Endroict, 12. 1 ; 262, 2. Engarder, 113, 1. Kntrelenement, 16, 3. Ennui, 528, 2. Enlourner, 334, a. Esbahir, 10, 4. E»bat, 327,1.

XX TABLE Esbaodir, 283, 3. Eseariate, 312, i. Escharcement, 118, 3. Eschelle, 15, 2. Escoyiie, 126, 3. Esjooir :»'}, 252, 1. Esmoy, 306, 2. Espoindre, 260, 5. Espooser, 454, 1. Eссорillé, 64, 2. Estât (faire), 464, 5. Estoable, 237, 3. Estraoage, 18, 2. Estranger, 31,3:344,2. Estrif, 453, 4. EstriTer, 193,3;308, 1. EstOTcr, 335, 1. Failliray Qc), 131, 2. Faire en), 205, 2. Faix, 456, 4. Fantasie, 464, 1. Faocer, 446, 4. Faos (je), 496, 2. Fermir, 268, 5. Fiens, 249, 1. Fonde, 133, 4. Forain, 90, 3. Fort, 246, 3. Fort (aa), 191, 2; 210, 1. Foorce, 330, 3. Fourniment, 176, 5. Founroyer, 324, 1. Fraterniser, 27, 3. Fuitcr, 307, 3. Fast,122, 1. Gaillard , 264 > 2 (je n'ai pas cru nécessaire d'ajouter que l'origine grecque de ce mot pouvait Tort bien être contestée). Gaillardise, 453, 1. Garde (se prendre}, 192, 1. Garderobbe, 314, 1. Gars, 285, 1. Gaster, 256, 1. Geene, 446, 5. Gel, 35, 3. Gentil, 3, 2. Gentillesse, 495, 3. Gentilbomme, 102 . 1. Gibbier, 469, 5. Gorgiaser (se), 42, 3. Grammercis, 518 , 4. Grand. 10, 2. Grégeois, 37, 3. Greine, 312 , 1 . Grossemeot, 215, 1. Gttarir,47, 1. Gnerdon, 16, 2. Guiteme, 275, 2. Hairo. 51 , 4. Haiter, 493 . 1. Uargneui, 128, 1. Haroois, 182, 4. Havir, 230, 2. Heur, 22, 3; 198, 1. Heurt, 35, 1. Hiatus (sur les) 16 , 1 ; 431, 1. Hommeau, 14 , 3. Hostie, 117 , 2. Hucbet, 36,3. 1er (noms terminés en) , 475, 6. Illuminer, 52 , 3 Image, 52 , 2. Imaginatif, 55 , 6. Imbécile, 90 , 2. Infinitifs employés comme substantifs, 221 , 3. Infus, 466 , 3. Interroguer, 246 , 4. Jecter, 241 , 2. Jecton,166,4. Journal, 165 , 2. Journée, 492, 1. Jument, 239, 2. Lairray (je), 514 , 2. Laisse, 160,3. Laquet, 201, 2. Larrecin, 219, 3. Leans, 166 , 1. Liais, 129 , 1. Ubrairie, 81 , 2. Licences poétiques (sur les), 429, 4 et 5.

DES LOCUTIONS. XXI Lon, 12, 2. Lopin, 82, 4. Los, 437, 1. Lourd, 196, 1. Loyaument, 513, 3. Loyer, 16, 4. Lnicteur, 286, 1. Macquereau, 62, 3. Main (haut à la), 81, 1. Mais (différents sens de), 65, 2; 218, 3; 234, 2. Mais que, 19, 1. Mal, maie, 532, 2. Malegrace, 465, 7. Malencontre, 505, 2. Mai'heure, 517, 2. Mastiner, 18, 1. Maugré, 44, 1. Mauldisson, 76, 2. Mauvaistié, 68, 1. Mechanique, 60, 3. Mensonge, 206, 2. Menu (par le), 159, 2. Mercier, 447, 3. Merquer, 253, 1. Mes (sens de c[^]tte particule dans la composition), 341, 4. Mescompter (se), 183, 3. Mescroire, 103, 1. Meshuy, 22, *2. Meslange, 288, 1. Meslouer, 465, 2. Mesmes, 474, 1. Mesnagerie, 101, 2; 162, 2. Mestier, 86, 1; 125, 2. Mesure (à la\ 441, 3. Meurtrir, 496, 4. Mignard, 84, 1. Mirer, 27, 2. Mise, 107, 1. Mon, 109, 1; 247, 1. Monstre, 134, 3. Mosquet, 528, 3. Musart, 489, 3. Nai, 28, 1. Naguiercs, 196, 2. Naqueter, 65, 3. Nau, 175, 3. Ne, ny, 248, 3. Niais, 71, 2. Noise, 290, 1. Nombrer, 134, 4. Nonchaloir, 187, 1. Nouvelleur, 320, 1. Œuvre, 473, 3. Oncques, 247, 3; 250, 1. Or (poil d'), 488, 1. Ord, 53, 1. Ordinaire (se faire), 34, 1. Ordre, 29, 3. Ores, 111, 1; 432, 2. Orfavrerie, 105, 3. Orrois (j'), 201, 1. Ottroyer, 329, 3. Où que, 526, 2. Oultrancè, 492, 4. Ourdir, 166, 2. Ouvrer, 181, 2. Ouy, 106, 1. Paillard, 312, 4. Paisan, 433, 4. Paissage, 161, 2. Pallir (se), 435, 2. Par (à), 176, 4 (l'opinion citée dans cette note est erronée; racine : aparté). Par sus, 222, 1. Parement, 293, 1. Parfaire, 40, 3. Parsonnier, 149, 1. Participes passés (sur les), 102, 3; 114, 1. Participes présents (règle des), 11, 1; 236, 3. Passion, 287, 4. Passionner (se), 170, 1. Pendans (les), 175, 4. Pénible, 257, 4. Penser, 213, 3. Perfum, 141, 2. Perjure, 498, 2. Pertuiser, 95, 3. Pic, 519, 3. Picquier, 134, 1.

XXII TABLE Pieça, 3, 1. Pipeur, H3, 2; 523,3. Plaindre, 41, 2.
 Plaisant, 531 , 1. Planier, planiere, 212, 2. Plante, 242, 5. Planté (à grand),
 222,2. Pluriels (orthographe des), 22, 1. Poil, 487, 3. Poincl (à), 212, 1.
 Poindre, 337, 1. Poise (je), 548, 3. Poison, 430, 3. Polissure, 470, 5.
 Populas, 43 , 3. Portée, 135, 1. Possible, 54, 5. Poste, 56, 3. Pour ce que, 9,
 2. Pourmener, 8, 2. Pourpoinct, 281, 2. Pourtant, 112, 2;299, 1. Pourtraire,
 189, 1. Pree, 530, 2. Premier que, 191, 1. Preudhomme, 221, 1. Preuve, 528,
 1. Prins, 429 . 5. Prisable, 470, 4. Privauté, 89, 1. Priveement, 59, 3.
 Prochasser, 209, 1. Protraire, 314, 3. Prou, 57, 2; 119, 1. Quartier, 353, 1.
 Queste,179, 2. Quoy(de),67, 1. Radresser, 202, 1. Ramentevoir, 37, 2 ; 313,
 3. Rapporteresse, 306, 4. Ray, 277, 2. Recepte, 209, 2. Rechigner, 505, 5.
 Reconforter, 454 , 3, Recouvert (pour recouvré) 184, 3. Recoy, 90, 1.
 Recreu, 14, 5. Renot, 498, 1. Règle, 319, 4. Remascher, 505, 1. Renouveau,
 500, 3. Reporter, 338, 2. Reputer à , 338 , 2. Requeste, 259, 1. Resourd, 62,
 1. Restrainedre, 490, 5. Retirer, 114, 2. Rhabiller, 195,2; 448, Rhythme,60, 2.
 Royne, 160 , 1. Saison, 432 , 4. Santé, 354, 2. Saouler, 23 , 4; 524 Sarcloir,
 235, 5. Séjour, 485, 4. Sentir (à), 294, 2. Sep, 243, 2. Seree, ^29, 2.
 Serpente, 487, 4. Serve, 488 , 3. Servir, 432 , 6. Seurté, 491, 1. Si, 337, 2. Si
 que, 493, 4. Sommier, 172, 1. Sonner, 370, 4; 504,4. Souëf, 140, 3.
 Souldoyer, 49, 2. Souspeçon, 483, 2. Surjon, 477, 1. Sus, 91, 4.
 Tabouriner,311,3. Taillé (estre), 172, 3. Tandis, 506, 3. Tant (de), 10, 1.
 Targue (la), 263, 4. Temps (par), 184, 2. Terne, 69, 3. Terroir, 35, 4. Tetin,
 327, 6. Tigre, 311, 2. Tirasser, 505, 3. Tollir, 59, 4. Tordre (se), 212, 5.

DES LOCUTIONS. XXIII Tour, 319, 3. Tourneur, 475, 4.
Tourteau, 171, 3. Tout (du), 120, 3. Tracer, 475, 3. Trafique, 95, 4; 354, 3.
Train, 163, 1. Traistreux, 445, !• Trefve, 522, 3. Très, 102, 2. Trigauder, 254
, 3. Trop, 141,1; 299, 3. Trousse, 513, 6. Trouveur, 512, 1. Tyran , 48, 2 (dans celte note, au lieu de Tupawo;, il faut lire -rvpawtxôç.) Valeur, 510, 2.
Vénerie (termes de), 454, 2. Vergoigne, 309, 5. Verts (yeux), 435, 3. Vesquit (il), 139, 1. Viande, 143, 2. Vilanie, 261, 2. Virer, 229, 4; 475,1. Voire, 69, 1. Voise (que je), 442, 1. Volontaire, 213, 1. Voulsist (qu'il), 302, 2. Voulu (bien), 198, 2.

TABLE. Introduction	D. page v
Table des locutions et des particularités de langage expliquées dans ce volume.	iviii
Avertissement sur le Discours de la Servitude volontaire.	3
Discours de la Servitude volontaire.	7
Traductions.	79
Avertissement de Montaigne au lecteur.	81
Les OEconomiques d'Aristote.	85
Lettre de Montaigne à M. de Lansac.	101
La Mesnagerie de Xenophon.	105
Lettre de Montaigne à M. de Mesmes.	267
Les Règles de mariage de Plutarque	Y. 273
Lettre de Montaigne à Mlle de Montaigne.	319
Lettre de consolation de Plutarque à sa femme.	323
Poésies latines.	349
Lettre de Montaigne à Mgr de L'Hospital.	351
Poésies diverses.	357
Poésies françaises.	423
Dédicace de Montaigne à BP" de Gramont.	425
Sonnets (première série).	429
Lettre de Montaigne à Monsieur de Foix.	463
Poésies diverses.	473
SoDoels (devxième série ;.	503

DISCOURS DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE.

AVERTISSEMENT. Le Discours de la Servitude volontaire est le seul des ouvrages de La Boëtie parvenus jusqu'à nous, dont nous ne devions pas la conservation à Montaigne. Non toutefois qu'il ne fût jugé digne d'être transmis à la postérité ; on peut juger de son estime , j'oserai dire de son admiration pour cette œuvre par la manière dont il en parle dans les Essais , 1 , 27 : « Ma suffisance ne va pas si avant que d'oser entreprendre un tableau riche , poly , et formé selon l'art. Je me suis advisé d'en emprunter un d'Estienne de La Boëtie , qui honorera tout le reste de cette besogne : c'est un discours auquel il donna nom La Servitude volontaire[^], écrit.. à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieçà * es mains des gens d'entendement , non sans bien grande et méritée recommandation ; car il est gentil[^] et plein au possible. » Il est vrai qu'il revint sur sa première pensée ; mais ce fut par une de ces considérations de prudence qui plaisaient à son esprit cir^l. Depuis longtemps..... Sur le mot pieçà on peut voir une discussion curieuse de H. Estienne[^] TYaité de la conformité du langage françois avec le grec, Paris, 1569, p. 10 et suiv. 2. Le mot gentil avait alors une acception plus étendue que de nos jours ; on en peut juger par ce passage de Henri Estienne dans sa Precd^lence : a la langue Grecque est plus irentille et de mei^Ueure grâce qu'aucune autre, et le langage françois ensuit (insequitur) les jolies, gentilles et gaillardes façons grecques de plus près qu'aucun autre. »

4 AVERTISSEMENT. conspcct , ennemi de toute idée extrême , surtout en politique. Peut-être son bon sens clairvoyant lui montrait-il trop bien les erreurs et les fautes des partis pour qu'il pût appartenir à aucun ; « parce que, ajoutet-il plus loin, j'ai trouvé que cet ouvrage a esté depuis mis en lumière par ceux qui cherchent à troubler et changer Testât de nostre police , sans se soucier s'ils Tamenderont , et qu'ils l'ont meslé à d'autres escrits de leur farine , je me suis desdit de le loger icy. » C'est qu'en effet les protestants , parmi lesquels le gouvernement qui régissait alors la France comptait plus d'un ennemi, s'étaient fait, comme on l'a vu, une arme de son discours ; ils l'avaient imprimé à Middelbourg , dans un recueil qui parut en 1576, sous ce titre : Mémoires de V Estât de France sois Charles Neufiesme, contenons les choses les plus notables, faites et publiées tant par les Catholiques que par ceux de la Religion, depuis le troisieme Edit de pacification fait au mois d'aoust 1516, jusques au règne de Henry Troisieme. 3 voL petit in-8° (Meidelbourg) *. 1. Cet ouvrage contient outre le récit des Massacres de ceux de la religion d Rouen, en beaucoup de lieux , etc. , la France Gaule ou Gaule François de F. Hotoman ; le Traicté du drocit des magistrats sur les subjecis ; les ^ophihegmes et discours recueillis de divers auteurs contre la tyrannie ; les jugemens de Dieu contre les tyrans ; le P^fUtique, dialogue traictant de Vauctorité et des debvoirs des princes ; un Traicté des diverses puissances estâblies de Dieu au monde et du gouvernement légitime d'icelles ; le Discours merueilleux de la vie, action et deportemens de Catherine de Medicis , etc. Quelques mots de la préface feront connaître Tesprit de ce recueil : t Qu'on lise les plus tragiques histoires depuis mille ans trouvera on une histoire accompagnée de tant de perfidies et de cruauté que celle dont les mémoires vous sont maintenant

AVERTISSEMENT. O Dans la première édition de ces précieux mémoires S que je n'ai pas trouvée, malgré bien des recherches, le Discours de la Servitude volontaire est, ainsi que nous l'apprend La Monnoye*, au feuillet 83 du troisième volume. Dans la seconde, que j'ai eue entre les mains, et je parle de celle que Brunet mentionne comme la meilleure, il commence, page 116 au verso, troisième volume également ; il a été ensuite réimprimé parmi les pièces jointes à Téditiou des Essais de Montaigne, donnée en 1727, 5 volumes in-12 , Genève. Coste, en 1740, le publia avec des notes dans le volume in-4° intitulé : Supplément aux Essais de Michel de Montaigne ; depuis cette époque il n'en a guère été séparé. Le texte du discours , tel qu'il a été inséré dans les Mémoires de V Estai de la France, a dû être la base de présentez ? Dire la Térité , ce n'est point diffamer ; mais libelles diflamatoires sont ceux qui justifient les meurtres de tant de personnes innocentes, de tant de vieillards , dames honorables, femmes aagees , femmes enceintes , filles et jeunes enfans.... » 1. Barbier, dans son Dictionnaire des Anonymes, les mentionne ainsi^ 2« édit, t. rv, p. 72 , Supplément : «Mémoires de FEstat de France sous Charles IX (recueillis par S. Goulart) Mddelbourg , 1576 ; seconde édition augmentée, 1578, 3 vol. in-8<* : eUe a été imprimée en gros et en petits caractères, n Brunet , dans son Manuel du Libraire, après avoir donné le titre en entier , comme nous Tavons cité plus haut , ajoute : < L'édition de 1578 est plus complète que celle de 1576 ; toutefois il a été fait sous cette même date de 1578 deux éditions , Tune en petits caractères, Tautre en gros : c'est cette dernière que Ton préfère. Il faut qu'on trouve à la fin du tome m les iDémoves de la troisième guerre civile et des derniers troubles de France (par Jean de Serres). » T . m , p. 346 , dernière édition. 3. Dans ses notes sur la Bibliothèque de La Croix du Maine , au nom de La Boétie,

() AVERTISSEMENT. iioU'c travail ; mais il fallait le purger de beaucoup de fautes. Pour y par\eilr, nous avons conféré plusieurs des éditions suivantes : parmi les secours qui nous ont été les plus utiles , nous devons mentionner surtout avec reconnaissance Tédition donnée par M. V. Le derc, à la suite des Essais de Montaigne, en 1826, et celle que M. de La Mennais a fait paraître en 1835.

DISCOURS DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE'. D'avoir plusieurs seigneurs aucun bien je ne voy ; Qu'un sans plus soit le maistre, et qu'un seul soit le roy : ce dit Ulysse[^], en Homère, parlant en public. S'il n'eust dit, sinon D'avoir plusieurs seigneurs aucun bien je ne voy, cela estoit tant bien dit que rien plus*. Mais au lieu que pour parler avecques raison, il falloit dire que la domination de plusieurs ne pouvoit estre bonne, puis que la puissance d'un seul, des lors qu'il prend ce tiltre de maistre , est dure et desraisonnable, il est allé adjouster tout au rebours : Qu'un sans plus soit le maistre, et qu'un seul soit le roy. 1. uEstiennede La Boëtie, remarque Moniaigney Essais 1. 1, c. 27, donna nom à son discours La Servitude volontaire : mais ceux qui l'ont ignoré l'ont bien proprement depuis rebaptisé Le contre un. » C'est ce titre que, suivant La Monnoye (voy. son édition des Jugements des Savants par Baillet, t. vu, p. 365), de Thou a traduit assez mal par celui A'Anthenoticon : Hisi, , 1. V, c. 13, et I. XXXV, c. 15 : «Nec Anthenoticon ejus sileri débet.... libellas qui Anthenotici titulo slve de spontanea servitute inscribitnr....» 2. Iliade, 11,204,205. 3. Ainsi s'exprime Ulysse.... 4. S'il se fût contenté de dire...., c'était aussi bien dit que possible, qu'aucune autre chose....

8 DE LA SERVITUDE Toutesfois à l'adventure il faut excuser Ulysse, auquel possible lors il estoit besoing * d'user de ce langage , et de s'en servir pour appaiser la révolte de l'arnae, conformaant (je croy) son propos plus au temps qu'à la vérité. Mais à parler à bon escient, c'est un extrême malheur d'estre subject à un maistre , duquel on ne peut estre jamais assure qu'il soit bon, puisqu'il est tousjours en sa puissance d'estre mauvais quand il voudra -, et d'avoir plusieurs maistres, c'est autant que d'avoir autant de fois à estre extrêmement malheureux. Si ne veux je pas pour ceste heure debatre ceste question tant pourmenee^, assçavoir^ si les autres façons de 1. Peu après, Nicot, dans son Thresor , prescrivait d'écrire et prononcer besoing sans g , et cette lettre devait bientôt être éloignée aussi de soing, de loing, tesmoing, etc. 2. Pourmener, aujourd'hui promener ; pourmenement signifiait promenade, pourmenoir, lieu où l'on se promène. Du Bellay dans ses Jetiv; rustiques : Je ne veux plus me pourmener en coche. Mais ici l'acception du mot est figurée. Il signifie agitée, disculée: c'est à peu près dans ce sens que Brantôme nous parle des dames qui ne veulent pas estre scandalisées ny pourmenees par le palais tant soit peu de la bouche des hommes. » 3. Assçavoiry fort usité dans notre ancien langage; on lit dans le roman du Châtelain de Coucy , œuvre du xiii« siècle : El se je puis jornee avoir Je le vous feray assçavoir, u Amyot, dit Du Verdier, dans sa Bibliothèque, au nom de cet écrivain , a la vertu qui est singulière en escriture

VOLONTAIRE. 9 republiques sont meilleures que la monarchie ^
A quoy si je voulois venir, encores voudrois je sçavoir, avant que mettre en double , quel rang la monarchie doit avoir entre les republiques, si elle y en doit avoir aucun, pour ce qu'il ^ est malaysé de croire qu'il y ait rien de public en ce gouvernement, où tout est k un. Mais ceste question est réservée pour un autre temps, et demanderoit bien son traicté à part, ou plus tost ameinerait quant et soy toutes les disputes politiques. Pour ce coup, je ne voudrois sinon entendre^ parfaite, assçavoir le langage du commun et du peuple, et la liaison du docte.» Et dans le même article cette forai est répétée encore trois fois. Assçavanté signifiait instruit ; assçavanler , instruire. Rabelais, dans une épître en vers , adressée à son ami Jean Bouchet : De ce j'ay bien voulu ta seigneurie Assçavanter 1. Voy. sur cette question Hérodote, III^ 80-84^ Polybe, VI, 3 ; Plutarque, GouvememenU comparés, 2. Le père Bouhours dit que , du temps de M. de Vaugelas, parceque et pourceque étaient encore bons; mais que le premier Ta emporté sur le second qui n'est plus en usage; Toy. les Remarques de Vaugelas sur la Langue François, avec des notes de Patru et T. Corneille , 1. 1 , p. 192 et suiv. 3. JeYoudrais seulement apprendre.... Observons ici pour Torthographe, qu'à cette époque on écrivait simultanément je voudroye (forme qui vieillissait), je voudroy , je voudroys , je voudrois (forme alors nouvelle) : des variations semblables existaient dans d'autres temps comme à d'autres personnes des verbes, et enfin pour la plupart des mots. C'est ainsi que pendant le xvi' siècle, on écrivait très-souvent encore la première personne de l'indicatif présent sans s : yenlen, je pren, etc. Dans cette manière de conjuguer^ fentm, tu entens, il entend, * 1

10 DE LA SERVITUDE s'il est possible et comme il se peut faire que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelquesfois un tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'on lui donne ^ qui n'a pouvoir de leur nuire, sinon de tant* qu'ils ont vouloir de l'endurer ^ qui ne sçauroit leur faire mal aucun , sinon lors qu'ils ayment mieux le souffrir que luy contredire. Grand'chose - certes, et toutesfois si commune , qu'il s'en faut d(^ tant plus douloir^ et moins esbahir*, de veoir un on entent, il y avait cet avantage , que l'omission du pronom, quelquefois heureuse , bien que généralement condamnée par Ronsard et Du Bellay, pouvait avoir lieu sans que le sens fût troublé , sans qu'il y eût confusion de personnes. 1. D'autant , en tant.... 2. (< En cet adjectif grand , dit Masset, dans son Ache- minemenl à la langue française (c'est une grammaire placée à la suite du Thresor deNicot), l'apostrophe de la lettrée se fait comme devant une voyelle : on dit grandpuissance. !>•> C'était là d'ailleurs une liberté autorisée dans le langage, non pas une règle. 3. S'affliger..., Ronsard, dans les Amours de Cassandre : Aussi je n*ay envie De me douloir tf Se douloir , se condouloir d'un malheur est fort bien dit,» remarquait Vaugelas (édit. citée, t. ii, p. 2T7); mais presque aussitôt il ajoutait : c< Cette façon de parler n'estptus néanmoins du bel usage. » Condoléance lui semblait un étrange mot ; il a vécu , protégé par Bouhours. On sait que La Bruyère , au chap. xiv de ses Caractères , se demande pourquoi a deuil ne fait plus se douloir, se condouloir. — C'est, remarque Thomas Corneille dans ses notes sur Vaugelas, que ce verbe , quoique employé par plusieurs excellens auteurs modernes, n'a plus été reçu à ia cour. y> 4. Esbahir, s'esbahir, être surpris ; esbahi, tout étonné : termes bien expressifs qui nous échappent.

VOLONTAIRE. Il million de millions d'hommes servir misérablement, ayans* le col sous le joug, non pas contraints par une plus grande force, mais aucuement^ (ce semble) enchantez et charmez par le seul nom d'un, duquel ils ne doivent ny craindre la puissance, puis qu'il est seul, ny aymer les qualitez, puis qu'il est en leur enl. Les participes présents étaient alors déclinables, règle donnée par toutes les grammaires du xvi^e siècle : voy. Jacques Dubois, dit Sylvius, p. 128 de sa Grammaire latine François, 1531; Robert Etienne, p. 82 de la deuxième édit. de sa Grammaire Française (1569; la première, conforme en ce point à la seconde, est de 1558) ; Ramus, p. 180 de la deuxième édition de sa Grammaire, qui fut publiée en 1572. Vaugelas fut le premier au xvi^e siècle qui, dans ses Remarques, 1647, déclara que le* participe en anl, lorsqu'il a le régime du verbe, ne se décline pas. En 1656 paraissaient les premières Provinciales, et dans cette phrase seulement on y trouvait le participe présent décliné : a Je les lui olTris tous ensemble, comme ne faisant qa'nn même corps et n'agissans que par un même esprit;» première Lettre, au milieu. En 1660, Arnauld, dans sa Grammaire générale, posa comme règle l'invariabilité du participe; et par sa décision du 3 juin 1679, consignée dans ses registres, l'Académie, française ^ donna à cette règle force de loi. 2. En quelque sorte... L'ancienne, la véritable acception de aucun (aUquis) c'est quelque, quelqu'un. «L'homme, dit Charron, de la Sagesse, 1,8, est singulier en aucunes choses par dessus les animaux, et en d'autres les bestes ont le dessus : » — tu Aucuns des nostres Tont ainsi jugé...» Montaigne, Ess, 1. II, c. 12. De là Molière, dans le Malade imaginaire, act. III, se. 7; «U y en a aucunes qui prennent des maris...» Encore au Jourd'hui cette acception primitive d'aucune, est autorisée par le Dictionnaire de l'Académie : aucuns diront, aucuns croiront...

12 DE LA SERVITUDE droict* inhumain et sauvage. La foiblesse d'entro nous hommes est telle : il faut souvent que nous obéissions k la force, il est besoing de temporiser, on ne peut pas tousjours estre le plus fort. Doncques si une nation est contrainte par la force de la guerre de servir à un, comme la cité d'Athènes aux trente tyrans, il ne se faut pas esbahir qu'elle serve, mais se plaindre de l'accident : ou bien plus tost ne s'esbahir ny ne s'en plaindre, mais porter le mal patiemment, et se reserver k l'advenir à meilleure fortune. Nostre nature est ainsi, que les communs debvoirs de l'amitié emportent une bonne partie du cours de nostre vie : il est raisonnable d'aymer la vertu, d'estimer les beaux faits, de cognôistre le bien, d'où lon^ l'a receu, et diminuer souvent de nostre ayse, pour augmenter l'honneur et avantage de celuy qu'on ayme et qui le mérite. Ainsi doncques, si les habitans d'un païs ont trouvé quelque grand personnage, qui leur ait 1. Ronsard, Vers à Marie: Et quant à moy j'estime en son endroict,,,. Cette locution se retrouve dans quelques provinces : vous êtes injuste en mon endroit , c'est-à-dire à mon égard. 2. La lettre l ajoutée à on était euphonique : Mon^ taigne , 1. III , c. 8 des Essais : a A Tadventure les estime Ion (les grands) et apperceoit moindres qu'ils ne sont , d'autant qu'ils entreprennent plus et se montrent plus. » Charron, 1. II, c. 10: «Outre que Ion ne sçait, quand Ion eust prins le party contraire, si Ion eust eschappé son destin. » On s'en servait aussi en poésie ; Du Bellaj, Antiquitez de Rome, sounet xvi : Gomme Ion voit de loing sur la mer courroucée....

VOLONTAIRE. 13 monstre par espreuve une grande prévoyance pour les garder, grande hardiesse pour les défendre , un grand soing pour les gouverner -, si de là en avant* ils s'apprivoisent de luy obeïr, et s'en fier tant ^ que de luy donner quelques avantages, je ne sçay si ce seroit sagesse , de tant qu'on l'oste ^ de la où il faisoit bien , pour l'avancer en lieu où il pourra mal faire -, mais certes , si ne pourroit il faillir d'y avoir de la bonté * de ne craindre point mal de celui duquel on n'a receu que bien. Mais, ô mon Dieu, que peut estre cela? Comment dirons nous que cela s'appelle? Quel malheur est cestuy là ? Ou quel vice , ou plus tost quel malheureux vice , veoir un nombre infiny, non pas obeïr, mais servir, non pas estre gouvernez, mais tyrannisez, n'ayans ny biens, ny parens, ny enfans, ny leur vie mesmequi soit à eux? Souffrir les pilleries, les paillardises, les cniautez , non pas d'une armée , non pas d'un 1. Si dès lors, par ce motif , si désormais... Cette ac* oeptioD de en avant, s'est conservée dans notre mot dornavant, surleqael, d'après sa composition^ on ne devrait pas mettre d'accent aigu : d'ore, d'ores en avant, c'eit-à-dire, de maintenant à l'avenir. Voy. à ce sujet les jodicieases observations de M. Génin , dans son livre Des variations du Langage français, p. 175. 2. Se fier à loi au point de.... I. Je De sais si c*est un acte de sagesse d'autant plus 9*on VAte, puisqu'on Tdte.... 4, Tour Tif à regretter. Il ne laisserait pas toutefois 4*y «roir de la bonté.... Ce serait à coup sûr une preuve de bonté que de ne....

H DE LA SERVITUDE camp barbare, contre lequel il faudroit
 despendre* son sang et sa vie devant-, mais d'un seul-, non pas d'un
 Hercules ny d'un Samson, mais d'un seul hommeau', et le plus souvent du
 plus lasche et femenin de la nation -, non pas accoustumc à la pouldre des
 batailles, mais encores a grand' peine au sable des tournois 5 non pas qui
 puisse par force commander aux hommes, mais toutempesché de servir^
 vilement a la moindre femmelette. Appelions nous cela lascheté ? Diron
 nous que ceux là qui servent soient couards et recreus'^? Si deux, si trois, 1.
 Despendre, dépenser, prodiguer : Du BeUay , dans son Discours au Roy :
 Combien l'anie et le sang plus volontiers despend Celuj qui sa patrie et son
 prince défend Que i'estranger soldat 2. Avant que de les endurer.... 3.
 Petit homme... on disait aussi hommet, hommelet. Sur ces diminutifs et tous
 ceux que possédait notre langue, V. H. Estienne, de la Precellence, p. 65 et
 suiv. 4. Tout occupé à servir, absorbé par la tâche de servir... 5. Sans
 courage et sans force... Couard (cauda), lâche : Marot , dans son Epithalame
 sur le mariage de Marguerite de France avecques le duc de Savoye : Les
 animaux peureux De Gers lyons ne naissent, Et les couards ne laissent Des
 enfans généreux.. Aecreu (recrudescere), las, épuisé de fatigue, est
 employé, dit Nicot, par Belleau et Ronsard : celui-ci dans des stances
 adressées à Mesdames, filles du roy Henry II, parle de nymphes recreues
 D'avoir trop meiné le bal. tf Jamais François ne furent veus recreus de bien
 faire, i>

VOLONTAIRE. IS si quatre, ne se défendent d'un, cela est estrange, mais toutesfois possible. Bien pourra Ion dire lors à bon droict que c'est faute de cœur\ Mais si cent, si mille endurent d'un seul, ne dira Ion pas qu'ils ne veulent point, qu'ils n'osent pas se prendre à luy, et que c'est non couardise , mais plus tost mespris et desdaing? Si l'on voit non pas cent, non pas mille hommes, mais cent païs, mille villes, un million d'hommes, n'assaillir pas un seul, duquel le mieux traicté de tous en receoit mal d'estre serf et esclave , comment pourrons nous nommer cela? Est ce lascheté? Or il y a en tous vices naturellement quelque borne oultre laquelle ils ne peuvent passer. Deux peuvent craindre un, et possible dix : mais mille, mais un million, mais mille villes, si elles ne se défendent d'un , cela n'est pas couardise. Elle ne va point jusques là, non plus que la vaillance ne s'estend pas qu'un seul eschelle^ une forteresse, qu'il assaille une armée, qu'il conquière un royaume. Doncques quel monstre de vice est cecy , qui ne mérite pas encores le tiltre de couardise , qui ne trouve de nom assez vilain , que nature désavoue avoir fait, et la langue refuse de le nommer? Qu'on mette d'un costé cinquante mille hommes en armes, d'un autre ne se lassèrent de bien Taire : c'était un ancien proverbe de la prouesse française (Nicot). 1. On écrivait alors indilTéremment cœur et cueur. 2. Si loin...., au point qu'un seul escalade.... «Nous uchelons de degré en degré ». Montaigne, Ess., III, 13.

16 DE LA SERVITUDE autant; qu'on les range en bataille, qu'ils viennent à se joindre, les uns libres, combatans pour leur franchise, les autres pour la leur oster : ausquels promettra on par conjecture la victoire? Lesquels pensera ou* qui plus gaillardement iront au combat, ou ceux qui espèrent pour guerdon^ de leur peine l'entretienement^ de leur liberté, ou ceux qui ne peuvent attendre loyer* des coups qu'ils donnent ou qu'ils receoivent, que la servitude d'autrui ? Les uns ont tousjours devant leurs yeux le bonheur de leur 1. Oo prononçait alors comme noua écrivons aujourd'hui : pensera-t-on ; et de même aime il : aime-t-iL c(Je vous veux advertir , dit Masset , p. 1 de V Acheminemen(cité, qu'entre les troisiemes personnes singulières en a et en e , et ces particules il , elle , on , il se prononce /, comme que dira lil, que conte Ion, » Voy., ihid., fin de la page 3j et cf. Pelletier, !«' livre de V Orthographe^ p. 57 ; Théodore de Bèze, de Fr. Linguæ recta pronuntiatione, p. 36. 2. (xépSo;) Récompense... Cu«rdonner, récompenser, gratifier; guerdonneur, bienfaiteur r autrefois guerredon. Qui aime sans feintlise Gent guerdon en attend. Attend gracieuse^ aimable récompense. Pour tout guerdon , on les pille, on les tance , Et quelquefois soufflets d'entrer en dance. (Lacombe, Z>ica0/i/i. du vieux langage^ 1. 1, p. 2âS.) 3. L'entretien , la conservation^ le soutien : Dames sont entretenement Du monde, et un plaisant secours , Un pilier, un soustenement Un tresmelodieux recours. (Le chev* aux darnes.^ 4. D'autre prix, d'autre récompense... Je paye parlé»

VOLONTAIRE. 17 vje passée, l'attente de pareil ayse à l'advenir. Ji ne leur souvient pas tant de ce qu'ils endurent , ce peu de temps que dure une bataille, comme de ce qu'il conviendra à jamais endurer à eux, k leurs enfans et à toute la postérité*. Les autres n'ont rien qui les enhardisse, qu'une petite poincte de convoitise qui se rebouche soudain contre le danger^, et qui ne peut estre si ardante, qu'elle ne se doibve et semble esteindre par la moindre goutte de sang qui sorte de leurs playes. Aux batailles tant renommées de Miltiade , de Leonide , de Themistocle, qui ont esté données deux mille ans a^, et vivent encores aujourd'huy aussi fraisches en la mémoire des livres et des hommes comme si c'eust esté Tautre hier qu'elles furent données en Grèce, pour le bien de Grèce et pour l'exemple de tout le monde , qu'est ce qu'on pense qui donna a si petit nombre de gens , comme estoient les dit Montaigne, Ess., l. III, c. 13, le loyer à la vieillesse. Jodelle , s'adressant à sa muse : Le vray loyer De l'homme vertueux, c'est sa vertu passée. El Ronsard, dans l'ode à sa lyre : Desjà mon luth, ton loyer tu receois. 1. tf Uari in aciera et majores vestros et posteras cogilaie. » Tacit., Vila Agricolaë, c. 32. Crédite qui nunc est populus, populumque fulurum , Permistas adferre preces. Hsc libéra nasci , Haec vult turba roori. [Pharsal,, 1. VII, Disc, de Pompée.) 2. S'émonsse sondain à la vue da danger... 3. Il y a deux mille ans... Tour vif à regretter.

18 DE LA SERVITUDE Grecs , non le pouvoir mais le cœur de
soust la force de tant de navires que la mer me en estait chargée , de
desfaire tant de nat qui estoient en si grand nombre que Tescac des Grecs
n'eust pas fourny, s'il eust fallu, capitaines aux armées, des ennemis , sinon (
semble qu'en ces glorieux jours là ce n'es pas tant la bataille des Grecs
contre les Per comme la victoire de la liberté sur la domi lion et de la
franchise sur la convoitise ? C'est chose estrange, d'ouïr parler de la ^ lance
que la liberté met dans le cœur de c qui la défendent. Mais ce qui se fait en t
pays, par tous les hommes, tous les jours, qi homme seul mastine^ cent
mille villes et prive de leur liberté , qui le croiroit , s'il ne soit que l'ouïr dire
et non le veoir ! Et s'il se voyoit qu'en païs estranges^ et lointai terres , et
qu'on le dist , qui ne penseroit cela fust plus tost feint et controuvé , que i 1.
« Masliner, dit Nicot , traicter brutalement. On pelle par métaphore un
homme mastin, un homme cr au propre , maslin est un chien de berger qui
n'a n adresse ni gentillesse.» Ronsard parle, dans ses Églogues , De ces mas
Uns armez de colliers eilroyables. 2. Etrangers... Joachim du Bellay, dans sa
pièce co les Petrarquistes : A fin que tes louanges Volent , par ce moyen ,
par les bouches estranges. Dans le même temps un autre poëte , Charles
Rouillon , témoigne qu'il veut revoir le sol natal , Sans en païs es trange
user èà trislc vie.

VOLO[^]TAIRE. 19 pas véritable ? Encores ce seul tyran , il n'est pas besoing de le combattre, il n'est pas besoing de s'en défendre : il est de soy mesme desfait , mais que * le païs ne consente a la servitude. Il ne faut pas luy rien oster , mais ne luy donner rien. Il n'est point besoing que le païs se mette en peine de faire rien pour soy, mais qu'il ne se mette pas en peine de faire rien contre soy. Ce sont donc les peuples mesmes qui se laissent ou plus tost se font gourmander, puis qu'en cessant de servir ils eu seroient quites. C'est le peuple qui s'asservit , qui se coupe la gorge ^ qui, ayant le choix d'estre subject ou d'estre libre , quite sa franchise et prend le joug -, qui consent k son mal , ou plus tost le pourchasse. S'il luy coustoit quelque chose de recouvrer sa liberté, je ne l'en presserois point, combien que[^] ce soit ce que l'homme doibt avoir plus cher que de se remettre en droict naturel, et, par manière d'édire, de beste revenir a homme ^ . Mais encores je ne désire pas en luy si grande hardiesse. Je ne luy permets point qu'il ayme mieux une je ne sçay quelle seureté de vivre à son ayse. Quoy ! 1. A la condition que , pourvu que.... Philippe de Comines, 1. I , c. 12, de ses Mémoires : «Un homme saige sert bien en une compagnie de prince , mais qu'on le Tcaille croire , et ne se pourroit trop acheter. 2. Quoique.... 3. Redevenir Ubric, c'était, suivant les anciennes formules d'alTranchissement, rentrer dans son bon sens, in sanum intelleclum. Voy. une formule de 1185 , citée par Voltaire, Ilisioire du Parlement, c. II : «C'est qu'en effet, ajoute cet auteur, le bon sens est opposé à l'esclavage. >[^]

20 DE LA SERVITUDE si, pour avoir la liberté, il ne luy faut que la désirer ; s'il n'a besoin que d'un simple vouloir , se trouvera il nation au monde qui l'estime trop chère , la pouvant gagner d'un seul souhait , et qui plaigne sa volonté k recouvrer le bien, lequel on devroit racheter au pris de son sang, et, lequel perdu, tous les gens d'honneur doivent estimer la vie déplaisante et la mort salutaire? Certes, tout ainsi comme le feu d'une petite étincelle devient grand et toujours se renforce, et plus il trouve * de bois et plus est prest d'en brusler -, et, sans que on y mette de l'eau pour Testeindre, seulement en n'y mettant plus de bois , n'ayant plus que consumer , il se consume soy mesme , et devient sans forme aucune et n'est plus feu : pareillement les tyrans , plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruinent et détruisent , plus on leur baille , plus on les sert, d'autant plus ils se fortifient, etdeviennent toujours plus forts et plus frais pour anéantir et détruire tout. Et si on ne leur baille rien , si on ne leur obéit point, sans combattre, sans frapper, ils demeurent nuds et desfaits, et ne sont plus rien, sinon que comme la racine, n'ayant plus d'humeur et aliment , devient une branche seiche et morte. Les hardis , pour acquérir le bien qu'ils demandent , ne craignent point le danger, les advisez ne refusent point la peine. Les lasches et 1. On disait alors également trouve et Ireuve,

VOLONTAIRE. 21 engourdis ne sçaveiit ni endurer le mal ni recouvrer le bien. Ils s'arrestent en cela , de le souhaiter*, et la vertu d'y prétendre leur est ostee par leur lascheté -, le désir de l'avoir leur demeure par la nature. Ce désir, ceste volonté est commune aux sages et aux indiscrets, aux courageux et aux couards , pour souhaiter toutes choses qui , estans acquises , les rendroient heureux et contents. Une seule en esta dire^, en laquelle je ne sçay comme nature défaut aux hommes pour la désirer : c'est la liberté , qui est toutesfois un bien si grand et plaisant , qu'elle perdue , tous les maux viennent h la file, et les biens mesmes qui demeurent après elle perdent entièrement leur goust et saveur , corrompus par la servitude. La seule liberté, les hommes ne la désirent point ; non pas pour autre raison (ce me semble), sinon pour ce que, s'ils la desiroient, ils l'auroient, comme s'ils refusoient faire ce bel acquest seulement parce qu'il est trop aysé^ . Pauvres* gens et misérables, peuples insensez ^ 1. ns se contentent de le souhaiter.... 2. En est à dte, locution signalée par Masset, dans l'ieftemttt«iiien(cité,p.32,et qui signifie, dilTère, manque : eUe provient de Tancien verbe adirer, égarer, ull y a cinq io\% à dire de mon compte, n en d'autres termes : il y a une différence de cinq sous , cinq sous manquent dans mon compte. 3. Et sans autre motif, ce me semble (puisque, s'ils la désiraient , ils l'auraient en effet) , que de refuser de faire une acquisition qui parait trop facile. 4. Souvent aussi on écrivait povre^. Voy. sur l'orthogra

22 DE LA SERVITUDE nations opiniastres en vostre mal, et aveugles en vostre bien , vous vous laissez emporter devant vous le plus beau et le plusclair de vostre revenu, piller vos * champs, voler vos maisons , et les despouiller des meubles anciens et paternels ! vous vivez de sorte que vous pouvez dire que rien n'est k vous. Et sembleroit que meshuy ^ ce vous serait grand heur', de tenir à moitié vos biens , vos familles et vos vies 5 et tout ce degast, ce malheur, ceste ruine vous vient non pas des ennemis , mais bien certes de l'ennemy, et de celuy que vous faites si grand qu'il est, pour lequel vous allez si courageusement h la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refusez phe et la prononciation de ce mot, le Thresor de Nicot, p. 500. 1. On écrivait alors également vo« et voz : c'est ainsi que dans la plupart des pluriels, les lettres s et z se plaçaient à peu près indifféremment l'une pour Tautre, confusion qui devait durer jusqu'à la fin du XYiiiie siècle : Voy. à ce sujet V Acheminement cité de Masset. 2. Nicot remarque qu'il vaudrait mieux écrire maishuy, tout ainsi que huymais, non, jamais aujourd'hui : d'où désormais {mais, dans l'ancien sens de plus [magis], pas davantage, et huy pour aujourd'hui). On dit encore par un souvenir de cette acception originelle : a Je n'en puis maiSyYi je ne peux rien. «Meshuy, observe Vaugelas, 1. 11, p. 456 , n'est plus en usage... Il Tant néanmoins avouer qu'U est très-doux et très-agréable à l'oreille. » 3. c(Heur est fortune, dit Nicot : car sans addition, il se prend toujours en bonne part. » La Bruyère, c. 14 , regrettait ce mot : « Beur se plaçoit , dit-il , où bonheur ne sauroit entrer; il a fait heureux , qui est si françois, et il a cessé de l'être. »

VOLONTAIRE. 23 point de présenter à la mort vos personnes. Celuy qui vous maistrise tant n'a que deux yeux, fl'a que deux mains , n'a qu'un corps, et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand nombre inflny de nos villes, sinon qu'il a * plus que vous tous, c'est l'avantage que vous luy faites pour vous détruire. D'où a il prins ^ tant d'yeux d'où vous espie il , si vous ne les luy donnez? Comment a il tant de mains pour vous frapper , s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos citez , d'où les a il , s'ils ne sont des vostres ? Ck)mme a il aucun pouvoir sur vous, que par vous autres mesmes? Comment vous oseroit il courir sus, s'il n'avoit intelligence avec vous? Que vous pourroit il faire, si vous n'estiez receleurs du larron qui vous pille , complices du meurtrier qui vous tue , et traistres de vous mesmes^? Vous semez vos fruicts, k fin qu'il en face le degast ; vous meublez , remplissez vos maisons , pour fournir h ses voleries ; vous nourrissez vos filles , k fin qu'il ait de quoy saouler * sa luxure ^ vous nour1. Si ce n'est une chose qu'il a.... 2. Plus usité à cette époque que pris, qui s'employait déjà tooteriois, surtout en poésie. 3. Admirable tableau des moyens d'action et de l'impaisance réelle de la tyrannie. Ces accents énergiques d'une Ame émue atteignent à la plus haute éloquence. Ici se vérifie bien la justesse de cette définition d'un ancien : « L'éloquence c'est le son que rend une grande Ame. » Voltaire a dit aussi : « La véritable éloquence est dans la grandeur de l'Ame. y> HitL du Parlement , c. 37. 4. Saouler, rassasier, assouvir, aujourd'hui «ôu^er, dont

24 DE LA. SERVITUDE rissez vos enfans a fin qu'il les meinc , pour le mieux qu'il face , en ses guerres , qu'il les meine h la boucherie, qu'il les face les ministres de SCS convoitises, les exécuteurs de ses vengences; vous rompez k la peine vos personnes, a fin qu'il se puisse mignarder en ses délices , et se vcautrer dans les sales et vilains plaisirs -, vous vous affoiblissez, à fin de le faire plus fort et roide a vous tenir plus courte la bride ! Et , de tant d'indignitez que les bestes mesmes ou ne sentiroient point ou n'endureroient point, vous pouvez vous en délivrer, si vous essayez non pas de vous en délivrer , mais seulement de le vouloir faire. Soyez résolu de ne servir plus, et vous voylà libres. Je ne veux pas que vous le poulsiez ny le bransliez *, mais seulement ne le soustenez plus : vous le verrez , comme un grand colosse à qui on a desrobbé la base , de son poids mesme fondre en bas et se rompre. Mais certes les médecins conseillent bien de ne mettre pas la main aux playes incurables ^ et je ne fay pas sagement de vouloir en cecy conseiller le peuple , qui a perdu, longtemps y a, toute cognoissance, et du quel, puis qu'il ne sent plus son mal, cela seul monstre assez que sa maladie est mortelle. Cerchons* donc par remploi est devenu bas et la signification fort restreinte. L'ancienne orthographe de ce verbe le distinguait dans quelques temps de souloir (solere), avoir coutume. 1. Cercher beaucoup plus usité alors que cAercAer, qui toutefois commençait à s'introduire.

VOLONTAIRE. 25 conjecture, si nous en pouvons trouver, comment s'est ainsi si avant enracinée ceste opiniastre volonté de servir, qu'il semble maintenant que l'amour mesme de la liberté ne soit pas si naturelle. Premièrement, cela est, comme je croy, hors de nostre doute, que si nous vivions avecques les droicts que nature nous a donnez, et les enseignemens qu'elle nous apprend, nous serions naturellement obeïssans aux parens , subjects ila raison et serfs de personne* : de l'obéissance que chascun, sans autre advertissement que de son naturel , porte h ses père et mère , tous les hommes en sont tesmoins, chascun en soy et pour soy, de la raison, si elle naist avecques nous, ou non[^], qui est une question debatue au fond par les académiques , et touchée par toute l'escole des philosophes[^]. Pour ceste heure, je ne penserois point faillir , en croyant qu'il y a en nostre ame quelque naturelle semence de raison, qui entretenue par bon conseil et coustume, fleurit en vertu, et, au contraire, souvent 1. Ainsi Pybrac, au début d'un poëme où il célèbre un couple heareux dans la simplicité et les travaux de la campagne : Da Dieu seul des chrestiens humble serf je m'avoue, Et tout autre seigneur que luy je desavoue. 2. Cela Teat dire que tous les hommes ont le sentiment ÎDtériear, la conscience de ce devoir d'obéissance qui les lie k regard de leurs parents; que tous aussi sentent en eux la raison sentent qu'ils possèdent la raison, ou innée ou acquise.... 3. Platon, Le Menon; cf. Euripide, BippoL v. 79. La Boette. â

21) DE LA SERVITUDE ne pouvant durer contre les vices survenus, estouffée s'avorte. Mais certes s'il y a rien de clair et d'apparent en la nature , et en quoy il ne soit pas permis de faire l'aveugle , c'est cela ({ue nature , le ministre de Dieu et la gouvernante des hommes , nous a tous faits de mesme forme , et , comme il semble , k mesme moule, afin de nous entreconnoistre tous pour compaignons, ou plus tost frères. Et si, faisant les partages des presens qu'elle nous donnoit , elle a fait quelques avantages de son bien , soit au corps ou ïi l'esprit, aux uns plus qu'aux autres , si n'a elle pourtant entendu nous mettre en ce monde comme dans un champ clos * , et n'a pas envoyé icy bas les plus forts et plus advisez, comme des brigands ^ armez dans une foresl , pour y gourmander les plus foibles. Mais plus tost faut il croire que , faisant ainsi aux uns les parts plus grandes, et aux autres plus petites, rlle vouloit faire place k la fraternelle affection, à lin qu'elle eust où s'employer, ayans les uns puissance de donner ayde, et les autres besoin d'en recevoir. Puis doncques que ceste bonne merc nous a donné k tous toute la terre pour demeure, 1. Sur un champ de bataille... 2. c< Brigand, dit Nicot, c'estoit anciennement un mot militaire signifiant l'homme de guerre armé de brigandine (sorte d'armure de Ter). La ville de Paris offrit pour la ville et vicomte 600 glaives, 400 archers et mille brigands; et pour ce que ces gens de pied, allans et venans à la guerre, pilloient le peuple, on a pris ce mot pour un larron de campagne, un voleur de païs. »

VOLONTAIRE. 27 ttous a tous logez aucunement* en une mesme maison , nous a tous figurez en mesme paste , kfin que chascun se peust mirer ^ et quasi recogaoistre l'un dans l'autre ^ si elle nous a à tous en commun donné ce grand présent de la voix et de la parole , pour nous accointer et fraterniser ^ d'avantage, et faire par la commune et mutuelle déclaration de nos pensées une communion de nos volontez ^ et si elle a tasché par tous moyens de serrer et estreindre plus fort le nœud de nostre alliance et société^ si elle a monstre en toutes choses qu'elle ne vouloit tant nous faire tous unis, que tous uns*-, il ne faut pas faire doubte que nous ne soyons tous naturellement libres , puis que nous sommes tous OMnpaignons ; et ne peut tomber en l'entendement de personne, que nature ait mis aucun en servitude, nous ayant tous mis en compaignie. Mais a la vérité, c'est bien pour néant ^ de debatre si la liberté est naturelle, puis qu'on ne peut tenir aucun en servitude sans luy faire tort , et qu'il n'y a rien au monde si con1. En quelque sorte, pour ainsi dire... 2. tfDes mon enfance, a dit Montaigne, je me suis dressé k mirer ma vie dans celle d'autrui. » Ess., III , 12. 3. Pour nous unir plus étroitement, pour nous rendre pias frères... Autrefois coinl {compCus, cullus), poli , joli; cùinUse, honnêteté, ornement ; accointer, rechercher, rapprocher. Fraterniser (pris ici activement) était encore bten rare, puisqu'il ne setrouve pas dans Nicot. 4. Confondus en une seule personne par l'affection mutuelle... 5. Il est bien inutile...

28 DE LA SERVITUDE traire à la nature (estant toute raisonnable) q l'injure. Reste doneques de dire que la liberté naturelle , et par mesme moyen (à mon ad\ que nous ne sommes pas seulement nais ' en p< session de nostre franchise, mais aussi avecqi affection de la défendre. Or si d'aventure ne faisons quelque doubte en cela, et sommes U abastardis que ne puissions recognoistre i biens , ny semblablement nos naifves aff(tions, il faudra que je vous face l'honneur (vous appartient, et que je monte ^, par manie de dire , les bestes brutes en chaire, pour v(enseigner vostre nature et condition. Les bes (ce m'aid' Dieu ^), si les hommes ne font trop sourds, leur crient : Vive liberté! Plusieurs en a d'entr'elles , qui meurent si tost qu'el sont prinses. Comme le poisson, qui perd la aussi tost que l'eau, pareillement celles là qi tent la lumière , et ne veulent point survivri leur naturelle franchise. Si les animaux avoi< entre eux leurs rangs et prééminences , ils roient (à mon advis)de liberté leur nobles Les autres, des plus grandes jusques aux plus '] tites, lorsqu'on les prend, font si grande re stance d'ongles, de cornes, de pieds, de bc qu'elles déclarent assez combien elles tienm cher ce qu'elles perdent. Puis estans prinses, m 1. Nai (natus) : on écrivait aussi né, surtoat en v(2. Fasse monter... Monter quelqu'un au ciel, c*él l'élever au ciel (Nicot). 3. Dieu m'assiste, comme ce que je dis est vrai.,.

VOLONTAIRE. 29 donnent tant de signes apparens de la
cognoissance qu'elles ont de leur malheur, qu'il est bel * iveoirque d'ores en
Ik^ ce leur est plus languir que vivre , et qu'elles continuent leur vie , plus
pour plaindre leur ayse perdu, que pour se plaire en servitude. Que veut dire
autre chose l'elephant, qui s'estant défendu jusques a n'en pouvoir plus, n'y
voyant plus d'ordre % estant sur le poinct d'estre prins, il enfonce ses
maschoires et casse ses dens contre les arbres , sinon que le grand désir qu'il
a de demeurer libre, comme il est nay, luy fait de l'esprit, et l'advise de
marchander^ avec les chasseurs, si pour le pris de ses dens il en sera quite,
et s'il sera receu à bailler son ivoire , et payer cette rançon pour sa liberté?
Nous appastons le cheval, des lors qu'il est nay, pour l'appriivoiser k servir :
et si ne le savons nous tant flater , que , quand ce vient k le dompter, il ne
morde le frein, qu'il ne rue contre l'esperon , comme (ce semble) pour i, tf
Anciennement on disait bel, remarque Nicot, comme on fait encores, quand
le mot ensuivant commence parToyele, et on use de 6eau, quand le dit root
commence par consonante. v> 2. De maintenant à Tavenir, désormais... 3.
De moyen de salut... Ce qui atteste cet ancienne acception du mot ordre^
c'est le nom de tour d'ordre, donné, sQivant Nicot, à une grosse tour placée
sur la côte de Boulogne et surmontée d'un fanal pour diriger les navires
pendant la nuit. Voy. le Thresor, au mot Ordre. 4. Lui donne de l'esprit et lui
suggère la pensée... Àmser, outre le sens qu'il a aujourd'hui, signifiait aussi,
instruire, avertir quelqu'un. On dit encore : un fou avise bien un sage.

30 DE LA SERVITUDE monstrent à la nature et tesmoigner au moins par là, que, s'il sert, ce n'est pas de son gré, mais par noslre contrainte. Que faut il doncques dire? Mesmes les bœufs sous le poids du joug geignent, Et les oiseaux dans la cage se plaignent, comme j'ay dit ailleurs autrefois, passant le temps à nos rimes françoises. Car je ne craindrois point, escrivant h toy (ôLonga*) meslerde mes vers, desquels je ne lis jamais , que, pour le semblant que tu fais de t'en contenter, tu ne m'en faces glorieux. Ainsi doncques, puis que toutes choses qui ont sentiment, des lors qu'elles l'ont, sentent le mal de la subjeclion , et courent après la liberté : puis que les bestes,qui ' encores sont faites pour le service de l'homme, < ne se peuvent accoustumer h servir, qu'avecques protestation d'un désir contraire ; quel malencontre^ a esté cela, qui a peu tant desnaturer l'homme, seul nay (de vray) pour vivre franchement , de lui faire perdre la souvenance de son])remier estre et le deslr de le reprendre ? Il y a trois sortes de tyrans (je parle des meschans princes) : les uns ont le royaume par l'eslection du peuple, les autres par la force des armes, les autres par la succession de leur race. Ceux qui l'ont acquis par le droict de la guerre, ils s'y portent ainsi qu'on cognoit bien qu'ils sont, comme on dit, en terre de conquete. Ceux 1. Personnage d'ailleurs inconnu. 2. Malenconlre, mauvaise rencontre, est aujourd'hui réniinin et de peu d'usage.

VOLONTAIRE. 31 qui naissent roys, ne sont pas communeement gaieres meilleurs : ains ^ estans nais et nourris dans le sang de la tyrannie, tirent avec le laict la nature du tyran, et font estât des peuples qui swit sous eux, comme de leurs serfs héréditaires ; et, selon la complexion en laquelle ils sont plus enclins , avares ou prodigues , tels qu'ils sont , ils font du royaume comme de leur héritage. Celuy k qui le peuple a donné l'Estat, debvroit estre (ce me semble) plus supportable; et le seroit, comme je croy, n'estoitque, des lors qu'il se voit eslevé par dessus les autres en ce lieu , fêté par je ne sçay quoy que l'on appelle la grandeur, il délibère de n'en bouger point. Communeement, celuy Ik fait estât de la puissance que le peuple luy a baillée , de la rendre k ses enfans^ Or, des lors que ceux Ik ont prinscesU^ opinion, c'est chose estrange, de combien ils passent en toutes sortes de vices , et mesme en la cruauté, les autres tyrans. Ils ne voient autre moyen , pour asseurer la nouvelle tyrannie, que d'estendre fort la servitude, et estranger tant les subjects de la liberté^ , encores que la mémoire en 1. tf Qui pourrait rendre raison de la fortune de certains mots, demande La Bruyère (c. 14 des Caractères), et de It proscription de quelques autres ? Ains a péri : la voyelle qui le commence, et si propre pour Télision, n'a pu le ttaver; il a cédé à un autre monosyllabe mais, et qui n'est au plus que son anagramme.» 1 Se préoccupe, se propose de transmettre à ses enlantsla puissance... 3. Ecarter, détacher de la liberté les sujets... Estranger aucun de son amitié (Nicot) : éloigner quelqu'un de son

32 DE LA SERVITUDE soit fraische, qu'ils la leur puissent faire perdre. Ainsi, pour en dire la vérité, je voy bien qu'il y a entre eux quelque différence-, mais de choisis, je n'en voy point ^ et estans les moyens de venir aux règnes, divers* , tousjours la façon de régner est quasi semblable. Les esleus^, comme s'ils avoient prins des taureaux à dompter, les traictent ainsi ; les conquerans pensent en avoir droict comme de leur proye -, les successeurs, d'en faire ainsi que de leurs naturels esclaves. Mais a propos, si d'adventure il naissoit aujourd'huy quelques gens tous neufs, non accoustumez k la subjection, ny affriandez k la liberté, et qu'ils ne sceussent que c'est hy de l'un ny de Tautre , ny k grand'peine des noms ; si on leur presentoit, ou d'estre subjects, ou vivre en liberté, a quoy s'accorderoient ils? Il ne faut pas faire difficulté qu'ils n'aymassent trop mieux obéir seulement k la raison que servir k un homme : sinon possible que ce fussent ceux d'Israël , qui, sans contrainte ny sans aucun besoin, se feirent un tyran ^ duquel peuple je ne lis jamais l'histoire que je n'en aie trop grand amitié. Le sens de ce verbe, Nicot le fait dériver a de ce que les estrangers ne doibvent pas ayseement estre receos à se mesler avecqnes les naturels du pais, ainsi que le statut de cette fameuse république de Grèce le contenoit. »

1. Les moyens de parvenir au pouvoir suprême différant entre eux.... 2. Ceux qui doivent le trAne à l'élection.... Les successeurs, ce sont les rois héréditaires.

VOLONTAIRE. 33 ^espit, quasi jusques a devenir inhumain, pour me resjouir de tant de maux qui leur en advinrent. Mais certes tous les hommes , tant qu'ils ont quelque chose d'homme , devant qu'ils se laissent assubjectir, il faut l'un des deux, ou qu'ils soient contrains , ou deceus : contrains par les armes estrangeres , comme Sparte et Athènes par les forces d'Alexandre ; ou par les factions , ainsi que la seigneurie d'Athènes estoit devant venue entre les mains de Pisistrate. Par tromperie perdent ils souvent la liberté : et en ce, ik ne sont pas si souvent séduits par autrui comm^ ils sont trompez par eux mesmes. Ainsi le peuple de Syracuse , la maistresse ville de Sicile (qui s'appelle aujourd'huy Saragosse*), estant pressée par les guerres , inconsiderement ne mettant ordre qu'au danger, esleva Denys le premier et luy donna charge de la conduite de l'armée ; et ne se donna garde qu'elle l'eust fait si grand , que cette bonne pièce Ik , revenant victorieux , comme s'il n'eust pas vaincu ses ennemis, mais ses citoyens, se fait de capitaine roy , et de roy tyran. Il n'est pas croyable comme le peuple , des lors qu'il est assubjecty , tombe soudain en an tel et si profond oubly de la franchise, qu'il n'est pas possible qu'il s'esveille pour la r^avoir, servant si franchement et tant volontiers, qu'on diroit, k le veoir, qu'il a, non pa^ perdu sa liberté , mais sa servitude. Il est vray 1. Les Siciliens l'appellent en effet Saragusa on Saragosa.

3i DE LA SERVITUDE qu'au commencement l'on serl contraint, et vaincu par la force: mais ceux qui viennent après, n'ayans jamais veu la liberté , et ne sçachans que c'est, servent sans regret, et font volontiers ce que leurs devanciers avoient fait par contrainte. C'est cela, que les hommes naissent sous le joug ^ et puis, nourris et eslevez dans le servage, sans regarder plus avant, se contentans de vivre comme ils sont nais , et ne pensans point avoir d'autre droict ny autre bien que ce qu'ils ont trouvé, ils prennent pour leur nature Testât de leur naissance. Et toutesfoisil n'est point d'héritier si prodigue et nonchalant, qui quelquesfois ne passe les yeux dans ses registres pour entendre s'il jouit de tous les droicts de sa succession, ou si Ion a rien entreprinssur luy ou son prédécesseur. Mais certes la coustume, qui a en toutes choses grand pouvoir sur nous, n'a en aucun endroict si grande vertu qu'en cecy , de nous enseigner k servir : et (comme Ion dit que Mithridale, qui se fait ordinaire * à boire le poison) pour nous apprendre à avaller et ne trouver pas amer le venin de la servitude. Lon ne peut pas nier que la nature n'ait en nous bonne pan, pour nous tirer la où elle veut, et nous faire dire ou bien ou mal nais : mais si faut il confesser qu'elle a en nous moins de pouvoir que la coustume , pour ce que le natui. S'habitua... Ordinaire, accoustumé , dit Nicot. V. Âppien, Guerres de Mithridale, édit. de H. Esticne, infolio, 1592, p. 248 ; Pline, Hisl. nat., XXIV, 2.

VOLONTAIRE. 3o rel, pour bon qu'il soit, se perd, s'il n'est entretenu, et la nourriture nous fait tousjours de sa façon, comment que ce soit, malgré la nature. Les semences de bien, que la nature met en BOUS, sont si menues et glissantes qu'elles n'endorent pas le moindre heurt * de la nourriture contraire. Elles ne s'entretiennent pas plus ayseement, qu'elles s'abastardissent, se fondent, et viennent en rien, ne plus ne moins que les fruicliers ^ qui ont bien tous quelque naturel a part, lequel ils gardent bien, si on les laisse venir; mais ils le laissent aussitost, pour porter d'autres fruicts estrangers, et non les leurs, selon in'on les ente. Les herbes ont chascune leur propriété, leur naturel et singularité 5 mais toutesfeis le gel ', le temps, le terroir * ou la main du jardinier ou adjoustent ou diminuent beaucoup de lenrvertu. Laplante qu'on a veue en un endroicl, on est ailleurs empesché de la recognoistre. Qui verroit les Venetiens, une poignée de gens vivans si librement que le plus meschant d'entre eux ne voudroit pas estre roy, et tout ainsi nais et nourris, qu'ils ne cognoissent point d'autre ambition sinon k qui mieux advisera k soigneusement entretenir leur liberté, ainsi apprins et faits des le berceau, qu'ils ne prendroien t poîn t 1. Le iDoindre choc, la même impression, rencontre... 2. Arbres, sous-enl, 3. Gel, ponr gelée, fort rare même alors; ne se trouve pas dans le Thresor de Nicot. 4. On écrivait aussi lerrouer, de même que mirouer et «iroyr.

36 DE LA SERVITUDE tout le reste des félicités de la terre, pour perdre le moindre poinet de leur franchise *. Qui aura veu, dis je, ces personnages Ik, et au partir de Ik s'en ira aux terres de celui que nous appelions le grand seigneur, voyant Ik des gens qui ne peuvent estre nés que pour le servir, et qui pour le maintenir abandonnent leur vie, penseroit il (que les autres et ceux Ik eussent mesme naturel? ou plus tost s'il n'estimeroit pas que, sortant d'une cité d'hommes, il est entré dans un parc de bestes? Lycurgue le policeur de Sparte, ayant nourry (ce dit on^) deux chiens tous deux frères, tous deux allaités de mesme lait, l'un enj[^]raissé à la cuisine, l'autre accoustumé par les champs au son de la trompe et du huchet*, voulant monst[^]er au peuple lacedemonien que les hommes sont tels que leur nourriture les fait, mit les deux chiens en plein marché, et entre (vix une soupe et un lièvre) l'un courut au plat, (^t l'autre au lièvre: Toutesfois (ce dit il) si sont i. De cet éloge des Vénitiens, dont la constitution et la fortune attiraient alors les regards de toute l'Europe, Montaigne a pu conclure que La Boétie ce eust mieux nymé estre né à Venise qu'à Sarlat.» Eis., I, 27, à la fin. On peut voir au sujet de la prospérité de Venise et de l'admiration dont elle était l'objet, les Traités de Gianotti de Contarini sur cette république (In Thesaur, anliq. Italice Grævii); Ginguené, Hist. litt[^]re, de l'Italie, t. VIII, p. 186; Uallam, Litlér. de l'Europe, l. 1, p. 412. 2. Plutarque, de l'Éducation des Enfants, c.2; cf. Nicolas de Damas, fragment hist., dans le recueil de Constantin Porphyrogénète: Polybii, Diodori..., Excerpta, Parisiis, 1634, in-4*, p. 449. 3. Cor, cornet, pour kucher (appeler} les chiens.

VOLONTAIRE. 37 ils frères. Doneques celui Ik avec ses loix et sa police nourrit et fait si bien les Lacedemoniens, que chascun d'eux eust eu plus cher de mourir de mille morts, que de recognoistre autre seigneur que la loy et le roy * . Je prens plaisir de ramentevoir^ un propos que tinrent jadis les favoris de Xerxes, le grand roy de Perse, touchant les Spartiates. Quand Xerxes faisoit ses appareils de grande armée pour conquérir la Grèce , il envoya ses ambassadeurs parles citez grégeoises', demander de l'eau et de la terre (c'estoit la façon que les Perses avoient de sommer les villes). A Sparte ny à Athènes n'envoya il point: pour ce que, de ceux que Daire * son père y avoit envoyez pour faire pareille demande, les Spartiates et les Athéniens en avoient jecté les uns dans les fossez, les autres ils avoient fait sauter dedans un puits, leur disans qu'ils prinssent Ik hardiment 1. La loy et le roy, c.-à-d. la monarchie tempérée par les lois; Toilà donc ce que demande La Boétie. N'est-ce pas là cette alliance jadis impossible , comme dit Tacite {Àgricola, c. 3), principalus et liberlalis, réalisée enfin parNenra et par le prince à quiPlinelejeane disait dans son Panégyrique «c Regimur quidem a te , et subjecti tibi, led quemadmodum legibus sumus , e. 24, » mais qui devait l'être bien mieux encore par le système politique de nos jours ? 2. Rappel... l{amen(evoir, je ramenloyj'ay ramenlu, 3. Grecques... Ronsard , dans ses Sonnets à Marie, parle des beaux Ters qu'il avait En sa langue traduits du Pindare grégeois, 4. Darius... Voy. pour ces faits, Hérodote, 1. VI, c. 48, 49, «4; I. VII, c. 5, 8, 32, surtout 133.

38 DE LA SERVITUDE de l'eau et de la terre pour porter k leur prince. Ces gens ne pouvoient souffrir que, de la moindre parole seulement, on touchast a leur liberté. Pour en avoir ainsi usé, les Spartiates cogneurent qu'ils avoient encouru la haine des dieux mesmes, spécialement de Talthybie, dieu des heraults * . Ils s'adviserent d'envoyer à Xerxes, pour les appaiser, deux de leurs citoyens, pour se présenter k luy , qu'il, feisl d'eux a sa guise et se payast de là pour les ambassadeurs qu'ils avoient tuez à son père. Deux Spartiates, l'un nommé Specte , l'autre Bulis^, s'offrirent de leur gré pour aller faire ce paiement. Ils y allèrent, et en chemin ils arrivèrent au palais d'un Perse que Ion appeloit Gidarne^ qui estoit lieutenant du roy en toutes les villes d'Asie qui sont sur la coste de la mer. Il les recueillit fort honorablement ; et , après plu- • sieurs propos tombans de l'un en l'autre, il leur demanda pour quoy ils refusoient tant l'amitié du roy : « Croyez (dit il), Spartiates , et <(cognoissez par moy, comment le roy sçait honorer ceux qui le valent ^ et pensez que, si « vous estiez à luy, il vous feroit de mesmes. « Si vous estiez k luy, et qu'il vous eust co1. Il s'agit , suivant Hérodote, 1. VII, c. 134, de Talthybius , qui avait été le héraut d'Agamemnon ; y. Homère, IL, 1,320, sqq. 2. Hérodote les appelle Sperthiès , fils d'Anériste , et Boulis, fils de Nicolaos. 3. Hydarnès , gouverneur de la côte maritime d'Asie , dit Hérodote, 1. VI, c. 135.

VOLONTAIRE. 39 « gneus, il n'y a celui d'entre vous qui ne fust
« seigneur d'une ville de Grèce. — En cecy, Gi« darne , tu ne nous sçauois
donner bon conseil « (dirent les Lacedemoniens), pour ce que le «bien que
tu nous promets, tu l'as essayé^ «mais celui dont nous jouissons, tu ne sçais
« que c'est : tu as esprouvé la faveur du roy ; «mais la liberté, quel goust
elle a, combien «elle est douce, tu n'en sçais rien. Or si tu « en avais tasté
toy mesme , tu nous conseil« lerois de la défendre , non pas avec la lance «
et l'escu, mais avec les dens et les ongles \ » Le seul Spartiate disoit ce qu'il
falloitdire : mais certes l'un et l'autre disoient, comme ils avoient été
nourris. Car il ne se pouvoit faire que le Perse eust regret à la liberté, ne
l'ayant jamais eue , ny que le Lacedemonien endurast la subjection , ayant
gousté la franchise. Caton rUtican^, estant encores enfant et sous la verge ,
alloit et venoit souvent chez Sylla le dictateur, tant pour ce qu'il raison du
lieu et maison dont il estoit, on ne luy fermoit jamais les portes, qu'aussi ils
étoient proches parens. Il avoit tousjours son maistre quand il y alloit,
comme avoient accoustumé les enfans de bonne part. Il s'apperceut que
dans l'hostel de Sylla, en sa présence ou par son commandement , on
emprisonnoit les uns, on condamnoit les autres, 1. Traduit librement
d'Hérodote, dern. chap. cité. 2. IVUtique.... Voy., sur ce fait, Plutarque, Vie
de CalOHf au commencement.

40 DE LA SERVITUDE l'un estoit banny, l'autre estranglé, Pun demandoit le confisque* d'un citoyen, et l'autre la teste. En somme, tout y alloit, non comme chez un officier de la ville , mais comme chez un tyran tlu peuple ; et c'estoit non pas un parquet de justice, mais une caverne de tyrannie. Ce noble enfant dit a son maistre : « Que ne me donnez t{ vous un poignard? et le cacheray sous ma « robbe. J'entre souvent dans la chambre de « Sylla, avant qu'il soit levé. J'ai le bras assez « fort'pour en despescher^ la ville. » Voyla vraiment une parole appartenante a Caton. C'estoit un commencement de ce personnage, digne de sa mort. Et neantmoins qu'on ne die ne son nom ne son païs, qu'on conte seulement le fait tel qu'il est, la chose mesme parlera; et jugera on a la belle adventure qu'il estoit Romain et nay dedans Rome, mais dans la vraye Rome, et lorsqu'elle estoit libre. A quel propos tout cecy.^ Non pas certes que j'estime que le païs et le terroir parfacent' 1. La confiscation des biens , les biens confisqués... Confisque n'est pas donné par Nicot, quoique Tormé suivant Tanalogie^ puisqu'on lit dans le Thresor : <c Confisquer, c'est rendre quelque chose acquise au fisque d'un prince , republique ou seigneur. » 2. Délivrer... On lit au deuxième livre û'ÂfMidis : « l\ fait entendre.... comme il s'estoit despesché d'eux , dont il estoit tresayse.» ' 3. Parfaire, achever : parfaire un livre. Par remplissait dans notre ancien langage l'office de per en latin : il communiquait aux mots la force du superlatif, il leur «joutait une idée de perrection : cdl fust, dit ViUehar

VOLONTAIRE. 41 rien. Car en toutes contrées, en tout air, est contraire la subjection , et plaisant d'estre libre : mais parce que je suis d'avis qu'on ait pitié de ceux qui en naissant se sont trouvez le joug au col, et que, ou bien on les excuse, ou bien qu'on leur pardonne, si n'ayans jamais veu seulement l'ombre de la liberté, et n'en estans point advertis , ils ne s'appercevoient point du mal que ce leur est d'estre esclaves. S'il y a quelques pais (comme dit Homère des Cimmeriens*) où le soleil se monstre autrement qu'à nous, et après leur avoir éclairé six mois continuels, il les laisse sommeillans dans l'obscurité, sans les venir reveoir de l'autre demie année, ceux qui naistroient pendant cette longue nuit, s'ils n'avoient ouy parler de la clarté, s'esbahiroit on si, n'ayans point veu le jour, ils s'accoustumoient aux ténèbres où ils sont nais, sans désirer la lumière? On ne plaint^ jamais ce qu'on n'a jamais eu ; et le regret ne vient point, sinon après le plaisir, et tousjours est, avecques la cognoissance du bien, le souvenir doain, paraUés (« dans notre ancien langage était le* signe du nominatif singulier masculin) jusques à Salenyque , s'il penst. » De là encore, parcourir, parfumer : voy. à ce sujet M* Génin , des Variations du Langage français, p. 233 et suiv. l'En mythologie , le pays des Cimmériens, anciens habitants des bords du Palus Méotide (mer d'Azof), passait pour être le séjour du Sommeil. Voy. sur les Cimmériens (xei(iéptoc, bibernus) , V Odyssée , l. XI, c. 14 et soiv. ; les Métamorphoses d'Ovide , XI, S 14. 2. Regrette., on dit encore plaindre sa peine.

42 DE LÀ SERVITUDE de la joye passée. Le naturel de l'homme est bien d'estre franc, et de le vouloir estre; mais aussi sa nature est telle, que naturellement il tient le ply que la nourriture luy donne. Disons doncques ainsi, qu'à l'homme toutes choses luy sont naturelles , à quoy il se nourrit et accoustume ; mais seulement luy est naïf, k quoy * sa nature simple et non altérée l'appelle. Ainsi la première raison de la servitude volontaire, c'est la coustume, comme des plus braves courtaulx*, qui au commencement mordent le frein, et puis après s'en jouent-, et la où naguieres ils ruoient contre la selle, ils se portent maintenant dans le harnois , et tous fiers se gorgiasent sous labarde^. Ils disent qu'ils ont esté tousjours subjects, que leurs pères ont ainsi vescu ^ ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le 1. Mais ce qui est conforme à la générosité native, à la pure essence de Thomme, c'est seulement l'état vers lequel... 2. CourlauU , c'est un cheval , dit Nicot , a qui a crin et oreilles coupees.» Courtaud, adj. et subst., suivant le Dictionnaire de l'Académie française , dernière édition , désigne un cheval auquel on a coupé les oreilles et la queue. 3. Se pavanent sous l'armure.... Gorgias, au propre, suivant Nicot , ce pièce d'habillement estoffee richement , dont les femmes, allans esgorgetees (la gorge nue), bandoient le bas de leur poitrine. >^ De là gorgias, gorgiase, proprement habillé , élégant, joli ; se gorgiaser, se trouver joli , faire le beau (Nicot ne donne pas ce verbe employé aussi par Montaigne). Bardes (^ de l'italien barda, même sens que le mot français), harnois d'un cheval , suivant Nicot, et de plus, lames de fer qui couvraient son poitrail et ses flancs.

VOLONTAIRE. 43 mors, et se le font accroire par exemples; et fondent eux mesmes sur la longueur, la possession de ceux qui les tyrannisent : mais pour vray les ans ne donnent jamais droict de mal faire, ains aggrandissent l'injure. Tousjours en demeure il quelques uns mieux nais que les autres, qui sentent le poids du joug et ne peuvent tenir de le crouler*; qui ne s'appriivoient jamais de la subjection, et qui tousjours , comme Ulysse qui par mer et par terre cerchoit de veoir la fumée de sa case, ne se sçavent garder d'adviser^ k leurs naturels privilèges, et de se souvenir des prédécesseurs et de leur premier estre. Ce sont volontiers ceux là qui , ayans l'entendement net et l'esprit clairvoyant , ne se contentent pas , comme le gros populas^, de regarder ce qui est devant leurs pieds, s'ils n'advisent et derrière et devant, et ne rameinent encores les choses passées, pour juger de celles du temps advenir, et pour mesurer les présentes : ce sont ceux qui, ayans la teste d'eux mesmes bien faite* l'ont 1. Cnmmler, crosler , secouer : ce verbe n'a plus que le sens neutre : autrefois il s'employait aussi à l'actif; voy., M sujet de ce mot, M. Génin, ouvrage cité, p. 337 et suiv. 1 Ne peuvent s'empêcher de songer.... 3. Le bas peuple.. Ce terme assez expressif qui ne se trouve pas dans Nicot, ni dans les écrivains du temps, semble avoir été forgé par La Boëtie. S'il eût été partiCQiier au pays de cet auteur, on s'étonnerait à bon droit de ne pas le rencontrer dans Montaigne. 4. Cette expression heureuse qui a vécu jusqu'à nous , plasieurs fois employée par Montaigne, Es8.,\,2ti, et dont

44 DE LA SERTITUDE encores polie par Testude elle sçavoir.
 Ceux la, quand la liberté serait entièrement perdue , et toute hors du monde
 , l'imaginans et la seutans en leur esprit, et encores la savourans, la
 servitude ne leur est jamais de goust, pour si bien qu'on l'accoustre. Le
 grand Turc s'est bien advisé de cela , que les livres et la doctrine donnent
 plus que toute autre chose, aux hommes, le sens de se recognoistre et de
 haïr la tyrannie. J'entens qu'il n'a en ses terres guieres plus de sçavans qu'il
 n'en demande. Or communement le bon zèle et affection de ceux qui ont
 gardé, maugré * le temps, la dévotion k la franchise , pour si grand nombre
 qu'il y en ait, en demeure sans effect, pour ne s'entrecognoistre point. La
 liberté leur est toute ostee, sous le tyran, de faire et de parler, et quasi de
 penser*. Ils demeurent tous singuliers en leurs fantasies': et pourtant
 Momus la création lui a même été attribuée , est , comme on le voit , fort
 antérieure aux Essais. 1. Déjà l'on écrivait parfois ma(^r^ ; maugré et
 maugré étaient plus fréquents : Ronsard , dans ses vers à Marie : Maugré les
 ans je suis du tout à elle. Le même poète, s'adressant à Mesdames, fiUes de
 Henri II : Mais le sçavoir de la muse Plus que la richesse est fort , Et
 maugfé les ans refuse De donner place à la mort. 2. Cf. Tacit., Vila
 Agricolæ, c. 2. 3. Leurs pensées sont isolées comme leurs désirs... Ils ne
 mettent pas en commun leurs espérances et leurs desseins

YOLONTAIRE. 43 ne se mocqua pas trop , quand il trouva cela à redire en l'homme que Yulcan avait fait, de (|uoy il ne luy avoit mis une petite fenestre au cœur, k fin que par la Ion peust veoir ses pensées*. Lona voulu dire^ que Brute et Casse, lors qu'ils feirent l'entreprinse de la délivrance de Rome, ou plus tost de tout le monde, ne voulurent point que Cicéron, ce grand zéléteur du bien public, s'il en fut jamais, fust de la partie, et estimèrent son cœur trop foible pour un fait si haolt. Ds se Soient bien de sa volonté, mais ils ne s'asseuroient point de son courage. Et toutesfois qui voudra discourir les faits du temps passé et les annales anciennes, il s'en treu«> Ycra peu ou point de ceux qui , voyans leur pays mal meiné et en mauvaises mains , ayans entrepris d'une bonne intention de le délivrer, n'en soient venus à bout, et que la liberté, pour se faire apparoistre , ne se soit elle mesme fait espaulé. Harmode, Aristogiton, Thrasybule, Brute le vieux, Valere et Dion, comme ils ont vertueusement pensé, l'exécutèrent heureusement. En tel cas quasi jamais k bon vouloir ne défaut la fortune. Brute le jeune et Casse estèrent bien heureusement la servitude ; mais en rameinant la liberté , ils moururent non pas 1. Lucien, Hermotime ou le choix des sectes ; Érasme , sur le proverbe , momo salisfacere : j'emprunte cette double citation à l'excellente édition de Montaigne, donnée par M. Le Clerc et qu'il a Tait suivre du Contre un, V. en outre Babrius, fable LIX, p. 112 (M. Boissonade), 2. Plutarque, Vie de Cicéron , c. 53.

46 DE LA SERVITUDE misérablement (car quel blâme seroit ce de dire qu'il y ait rien eu de misérable en ces gens Jk, ny en leur mort ny en leur vie ?), mais certes au grand dommage et perpétuel malheur et entière ruine de la republique , laquelle certes fut, comme il me semble, enterrée avecques eux. Les autres entreprises qui ont esté faites depuis contre les autres empereurs romains, n'estoient que des conjurations de gens ambitieux , lesquels ne sont pas à plaindre des inconveniens qui leur sont advenus : estant bel a veoir* qu'ils desiroient, non pas d'oster,mais de ruiner la couronne , pretendans chasser le tyran et retenir la tyrannie. A ceux là je ne voudrois pas mesmes qu'il leur en fust bien succédé , et suis content qu'ils aient monstre, par leur exemple, qu'il ne faut pas abuser du saincl nom de la liberté pour faire mauvaise entreprinse. Mais pour revenir à mon propos , lequel j'avois quasi perdu, la première raison pour quoy les hommes servent volontiers , est ce qu'ils naisissent serfs et sont nourris tels. De ceste cy en vient une autre, que ayseement les gens deviennent , sous les tyrans , lasches et effeminez : dont je sçay merveilleusement bon gré a Hippocrates , le grand père de la médecine , qui s'en est prins garde, et l'a ainsi dit en l'un de ses livres, qu'il intitule D^5 maladies*. Ce personl. Puisqu'il est aisé de voir... 2. Non pas dans ce traité faussement allégué par La

VOLONTAIRE. 47 nage avait certes le cœur en bon lieu , et le moDSta bien alors que le grand roy le voulut attirer près de luy a force d'offres et grands presens ; et luy , respondit franchement qu'il feroit grand' conscience de se mesler de guarir* les barbares , qui vouloient tuer les Grecs , et de rien servir par son art à luy qui entrepreDoit d'asservir la Grèce. La lettre qu'il luy envoya , se voit encores aujourd'huy parmy ses autres œuvres , et tesmoignera pour jamais de son bon cœur et de sa noble nature*. Or il est doncques certain qu'avec la liberté tout k un coup se perd la vaillance. Les gens subjects n'eut point d'alegresse au combat ny d'aspreté. Ils vont au danger comme attachez , et tous engourdis , et par manière d'acquit * , et ne sentent point bouillir dans le cœur l'ardeur de la franchise y qui fait mespriser le péril et donne envie Boëtie,mais dans celui qui est intitulé : Ilept àépa)v,{)6àTci>v, TDTCTtv, § 40 et 41. On peut voir tout le passage auquel il est fait ici allusion , admirablement traduit et commenté par M. Villemain, Littérature au xvui^e siècle, t. I . p. 413 et suiY., 2^e édit. Montaigne, Essais, 1,25, rappeUe ce mot de Plmarque (de la mauvaise Honte, c. 7) c< que les habitans de TAsie servoient à un seul^ pour ne sçavoir prononcer ooe seule syllabe, qui est non, n 1. !Nos paysans prononcent encore ainsi le mot guérir. Au lieu d'en rire , il faut reconnaître , et cette observation pourrait s'appliquer à bien d'autres mots , qu'ils ont retenu plus fidèlement la langue de nos pères. 2. C'est à la fin des œuvres d'Hippocrate que l'on trouve les lettres auxquelles ces détails sont empruntés , celles d Artaxerce à Hystane , d'Hystane à Hippocrate , et la réponse d'Hippocrate à celui-ci.

48 DE LA SERVITUDE d'acheter, par une belle mort entre ses compagnons, l'honneur de la gloire. Entre les gens libres, c'est à l'envy, k qui mieux mieux, chascun pour le bien commun , chascun pour soy : là où ils s'attendent d'avoir toute leur part au mal de la desfaite ou au bien de la victoire. Mais les gens assubjectis, outre ce courage guerrier , ils perdent encores en toutes autres choses la vivacité , et ont le cœur bas et mol, et sont incapables de toutes choses grandes. Les tyrans cognoissent bien cela ^ et voyans qu'ils prennent ce ply, pour les faire mieux avachir' encores , leur y aydent ils. Xenophon , historien grave et du premier rang entre les Grecs , a fait un livret auquel il fait parler Simonide avecques Hieron , le roy de Syracuse, des misères du tyran \ Ce livre est plein de bonnes et graves remonstrances , et qui ont aussi bonne grâce , a mon advis , qu'il est possible. Que pleust k Dieu que tous les tyrans qui ont jamais esté l'eussent mis devant les yeux et s'en fussent servis de miroir ! Je ne puis pas croire qu'ils n'eussent recogneu leurs verrues , et eu quelque honte de leurs taches. En ce traicté il conte la peine en quoy sont les 1. a Avachir, devenir lasche comme une vache, suivant Nicot : car on dit d'un homme qui est vuide de force : c'est une vache. » 2. 'lépwv ^iTupavvoç: cf. Xénophon, Mémoires sur Sacrale, 1. IV, c. 6. Dans Hiéron, à la peinture du sort d'an tyran , se trouvent entremêlées d'excellentes observa* tions sur Tart de gouverner.

VOLONTAIRE. 49 lyrans qui sont contrains , faisans mal à tous, se craindre * de tous. Entre autres choses il dit cela, que les mauvais roys se servent d'estrangers k la guerre , et les souldoient % ne s'osans fier de mettre a leurs gens (ausquels ils ont fait tort) les armes en la main. Il y a eu de bons rois qui ont bien eu à leur solde des nations estrangeres , comme des François mesmes , et plus encores d'autres fois qu'aujourd'huy , mais à une autre intention, pour garder les leurs, n'estimans rien de dommage de l'argent' pour espargner les hommes. C'est ce que disoit Scipion (ce croy je, le grand Afriquain) qu'il aimeroit mieux avoir sauvé la vie à un citoyen que desfait * cent en1. Gavere : Use craint du roy, dit Nicot. Cf. Cic., OffAî, 7, 1 «iSouldoyer de souUe, gages ^ dit Nicot , qu'on baille IQX gcDs de guerre tous les mois ; de là aussi souldarl ttwudartn, Marot,dans son Panégyrique à Monseigneur François de Bourbon : Tu rameinas, sans faire pertes grandes, Dedans ton ost (camp] les martiales bandes De les soudarts loyaux et non mutins , Saoulez de sang et riches de butins... Et Ronsard , dans le Bocage Royal , en s'adressant à Henri III : Cela que le soudait aux espaules ferrées, Que le cheval flanqué de bardes acérées Ke peut faire par force, amour le fait seulet, Sans assembler nj camp, nj vestir corselet. Mais peu après Nicot remarquait : u Ceux qui parlent bien dient un soldai et non pas un souldart. » Ce terme était d'aiUeurs appliqué, suivant celui-ci, aux hommes de pied , non de cheval. S.N'e8timant pas qu'il fallût épargner, ménager l'argent.. 4. Dans Tancien sens de tuer : le peuple dit encore, s au xvi» siècle : Il s'est défait lui-même. La Boétie. 5

30 DE LA SERVITUDE nemis. Mais certes cela est bien assuré ,
que le tyran ne pense jamais que sa puissance luy soit asseuree , sinon
quand il est venu à ce poinct , qu'il n'a sous luy homme qui vaille.
Doncques k bon droict luy dira on cela , que Thrason , en Terence * , se
vante avoir reproché au maistre des elephans : Pour cela si brave* vous
estes , Que vous avez charge de bestes. Mais ceste ruse des tyrans, d'abestir
leurs subjects, ne se peut cognoistre plus clairement, que par ce que Cyrus
fait aux Lydiens, après qu'il se fut emparé de Sardes, la maistresse ville de
Lydie , et qu'il eut prins à mercy Cresus, ce tant riche roy , et l'eut emmeiné
captif quant et soy. On luy apporta les nouvelles que les Sardins s'estoient
révoltez : il les eust bien tost réduits sous sa main. Mais ne voulant pas
mettre à sac une tant belle ville , ny estre toujours en peine d'y tenir une
armée pour la garder, il s'advisa d'un grand expédient pour s'en asseui.
Eunuch,^ act. III, se. 1 : Eone es ferox, quia habes imperium in beUuas? 2.
Brave, autrefois pompeusement habillé, orné: Ronsard parle « dans son ode
à L'Hôpital , De ce palais éternel Bra^fe en colonnes haultâines. C'est-à-dire
superbement orné de.... Par suite hrMt a signifié confiant , fier ; et remarque
Nicot , « tant reipagnol que l'italien, bravo rend ce que le latin dit feros:» de
là enfin , courageux. Plus d'une province a retenu le sens primitif de brave.

VOLONTAIRE. 51 rerMly établit des bordeaux% des tavernes et jeux publics , et fit publier ceste ordonnance, qne les habitans eussent k en faire estât. Il se trouva si bien de ceste garnison , qu'il ne luy &llut jamais depuis tirer un coup d'espee contre les Lydiens. Ces pauvres gens misérables s'amusèrent k inventer toutes sortes de jeux , si bien que les Latins en ont tiré leur mot. et ce que nous appelions pasetemps , ils l'appellent ludi ^, conmie s'ils voulaient dire Lydi. Tous les tyrans n'ont pas ainsi déclaré si exprès qu'ils voulussent effeminer leurs hommes : mais pour vray, ce que celuy là ordonna formellement et en effect, sous main ils l'ont pourchassé la pluspart. A la vérité c'est le naturel du menu populaire, duquel le nombre est tousjours plus grand dans les villes. Il est souspeçonneux à l'endroit de celuy qui l'ayme , et simple envers celuy qui le trompe. Ne pensez pas qu'il y ait nul oiseau qui se prenne mieux à la pipee, ny poisson aucun qui pour la friandise s'accroche plus tost dans le haim *, que tous les peuples s'allèchent viste¹. Hérodote , 1. T, c, 86, 154, 155, 156. 1 Lieux de débanche.. Le valet, qui(le«ro66aMarot, était Prisé, loué, fort estimé des filles Par les bordeaux, et beau joueur de quilles. Sur ce terme bordeau,y. le Dict. de Trévoux, 1. 1, p. 369. 3. Les jeux scéniques, observe M. Y. Le Clerc , passèrent des Lydiens aux Etrusques , et des Étrusques aux Bomains. Yoy. Tite-Live , VU , 2 ; Denys d'Halicarnasse , n,D7, et le mémoire de M. Bernardy, t. viii do Rec, de Vaead^des inscript., p. 250,nôuv. série. 4. Haim (hamus) , même sens que hamesson et hamcfwn, qui en sont les diminutifs (Nicot).

32 DE LA SERVITUDE ment à la servitude , pour la moindre plume qu'on leur passe (comme on dit) devant la bouche : et est chose merveilleuse, qu'ils se laissent aller ainsi tost, mais' seulement qu'on les chatouille. Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bestes estranges, les médailles, les tableaux et autres telles drogueries esloient aux peuples anciens les appasts de la servitude, le pris de leur liberté, les outils de la tyrannie. Ce moyen, cesle pratique, ces allechemens avoient les anciens tyrans, pour endormir leurs anciens subjects sous le Joug. Ainsi les peuples assotis , treuvans beaux ces pasetemps, amusez d'an vain plaisir qui leur passoit devant les yeux, s'accoustumoient k servir aussi niaisement , mais plos mal que les petits enfans , qui pour veoir les luisans images " ^ de livres illuminez ^ , apprennent k lire. Les Romains tyrans s'adviserent encoreô d'un autre poinct , de festoyer souveât les dizaines publiques \ abusans ceste canaille (comme il falloit) qui se laisse aller, plus qu'à toute chose , au plaisir de la bouche. Le plus entendu de tous n'eust pas quitté son escuelle de soupe, pour recouvrer la liberté de la republique de Platon. Les tyrans faisoient largesse du quartdebled ^ 1. Pourvu.... 2. Le substantif image, quoiqu'on le trouve aussi employé au masculin dans Ronsard et d ^ ns Belleau, était dé » lors généralement du féminin. 3. On dirait aujourd'hui illustrés, 4. Les décuries du peuple....

VOLONTAIRE. o3 in sextier de vin, du sesterce -, et lors c'estoit pitié d'oair crier, Vive le roi! Les lourdaux n'advisoient pas qu'ils ne faisoient que recouvrer une partie du leur; et que cela mesme qu'ils reŕouvroient , le tyran ne leur eust peu donner , si devant il ne l'avoit osté à eux mesmes. Tel eust amassé aujourd'huy le sesterce , tel se fust gorgé au festin public , en bénissant Tibère et Néron de leur belle libéralité , qui le lendemain, estant contraint d'abandonner ses biens à favarice , ses enfans k la luxure , son sang mesme à la cruauté de ces magnifiques empereurs, De disoit mot non plus qu'une pierre , et ne se remuoit non plus qu'une souche. Tousjours ie populas a eu cela : il est au plaisir, qu'il ne peuthonnestement recevoir, tout ouvert et dissolu ; et au tort et k la douleur, qu'il ne peut honnestement souffrir, insensible. Je ne voy pas maintenant personne qui , oyant parler de Ne^ fon, ne tremble mesmes au surnom de ce vilain' monstre, de ceste orde* et sale beste. On peut bien dire qu'après sa mort aussi vilaine que sa vie, le noble peuple romain en receut tel desplaisir (se souvenant de ses jeux et festins), qu'il fiit sur le point d'en porter dueil : ainsi l'a escrit Corneille Tacite, aucteur bon, et grave des plus, 1. Ord (sordidus), ordir, ordoyer, souiller^ d'où le substantif ordure, que nous avons seul conservé. Ronsard propose au roy Henry III 1« modèle d'un prince qui retransche par edicts redoutez Les fertiles moissons des ordes volupiez.

34 DE LA SERVITUDE et certes croyable*. Ce qu'on ne trouvera pas estrange , si l'on considère ce que ce peuple là mesme avoit fait à la mort de Jules Cæsar, qui donna congé aux loix et à la liberté : auquel personnage ils n'y ont (ce me semble) trouvé rien qui valust que son humanité *, laquelle , quoy qu'on la preschasttant, fut plus dommageable que la plus grande cruauté du plus sauvage tyran qui fust oncques, pource que, a la vérité, ee fut ceste venimeuse douceur qui, envers le peuple romain, sucra la servitude*. Mais apres la mort , ce peuple Ik, qui avoit encores à la bouche ses banquets , en l'esprit la souvenance de ses prodigalitez, pour luy faire ses honneurs' et le mettre en cendres, amonceloit k Tenvy les bancs de la place , et puis esleva une colomne, comme au père du peuple (ainsi portoit le cha^^ piteau), et luy feit plus d'honneur^ tout mort qu'il . estoit , qu'il n'en debvoit faire k homme du Inonde : si ce n'estoit possible ^ à ceux qui IV voient tué. Ils n'oublièrent pas cela aussi les empereurs romains , de prendre communément le tiltre de tribun du peuple , tant pour ce que cest office estoit tenu pour saint et sacré , que 1. HUt. ,1,4: Plebs sordida et circo ac theatris saeta, simul deterrimi servorum , aut qui , adesis bonis , per dedecus Neronis alebantur , mæsti. Cf. Aurelius Victor , de Cæsaribus, c. 22. 2. Suetonius, Cæsar,e. 38,39. 3. Lui rendre les derniers devoirs.... 4. Suetonius, Cæsar , c. 84, 85, 88. 5. Peut-être....

VOLONTAIRE. 53 aussi qu'il estoit estably pour la défense et protection du peuple, et sous la favefir de l'Estat *. Par ce moyen ils s'asseuroient que ce peuple se ^ lieroit plus d'eux , comme s'il debvoit encourir le nom " ^ et non pas sentir les effects. Au contraire, aujourd'huy ne font pas beauconp mieux ceux qui ne font mal aucun, mesmes de conséquence, qu'ils nefacent passer devant, quelque joly propos du bien commun et soulagement public. Car vous sçavez bien (ô Longa ^) le formulaire, duquel en quelques endroicts ils poorroient user assez finement. Mais la pluspart certes il n'y peut avoir assez de finesse, là où il y a tant d'impudence. Les rois d'Assyrie , et encores après eux ceux de Mode , ne se presentoient en public que le plus tard qu'ils pouvoient*, pour mettre en doute ce populas, s'ils estoienten quelque chose plus qu'hommes ^^ et laisser en ceste resverie les gens qui font volontiers les imaginatifs® aux choses de quoy ils 1. BienTenu dans TÉtat, en possession de la faveur des citoyens.... 8. S'arrêter au nom , juger d'après le nom.... 3. Cet ami de La Boëtie , on l'a déjà remarqué , n'est cité que dans le Contre un. Mais ce discours devait valoir à son auteur un ami plus cher encore et bien plus célèbre: «Si suis obligé particulièrement à cette pièce, dit Montaigne, I, 27, d'autant qu'eUe a servi de moyen à Rostre première accointance.i» 4. Aristote, de Mvndo, c. 6. 5. D'après ces pensées profondes de Tacite : Omne ignoifun pro fnagnifio et i..., et Major e longinquo rêvermia, 6. Qui écoutent volontiers les chimères de leur imagi

06 DE LA SERVITUDE ne peuvent juger de veue. Ainsi tant de
 nati qui furent assez long temps sous cest empire s rien, avec ce mystère
 s'accoustumerent k se et seruoient plus volontiers *, pour ne sçs (juel
 maistre ils avoient, ny k grand' peine en avoient -, etcraignoient tous, a
 crédit, un personne n'avoit veu. Les premiers roys gypte ne se monstroient
 guieres , qu'ils ne tassont tantost une branche, tantost du fei la teste, et se
 masquoient ainsi, et faisoieœ basteleurs ^ et en ce faisant, par l'estrangei la
 chose, ils donnoient k leurs sujets qm révérence et admiration ' : où aux
 gens n'eussent esté ou trop sots ou trop asse ils n'eussent appresté (ce m'est
 advis) î passetemps et risée. C'est pitié d'ouïr parh combien de choses les
 tyrans du temps j faisoient leur proufit, pour fonder leur tyrai de combien de
 petits moyens ils se serv grandement, ayans trouvé ce populas fait à poste',
 auquel ils ne sçavoient tendre filet, i ne s'y vinssent prendre , duquel ils ont
 eu jours si bon marché de tromper, qu'ils ne subjectissoient jamais tant que
 lorsqu'ils mocquoient le plus. nation... Cet adjectif n'est pas donné par
 Nicot, e crois pas qu'il se trouve dans Montaigne. 1. Ces hommes, ces
 peuples, sous-ent. 2. Diodore de Sicile, Bibliolh. histor., 1. I, 42. 3. u Poste
 avec une particule possessive , signif marque Nicot, façon, manière,
 volonté, guise ^ il esi ma poste; on lui a baillé des tesmoings faits à sa p<

VOLONTAIRE. 57 Qae (liray je d'une autre belle bourde ', que les peuples anciens prinrent pour argent comptant? Ils creurent fermement que le gros doigt (l'un pied de Pyrrhus, roy des Epirotes, faisoit des miracles et guarissoit les maladies de la rate. Ils enrichirent encores mieux le conte , que et» doigt, après qu'on eust bruslé tout le corps mort, s'esloit trouvé entre les cendres, s'estant sauvé maugré le feu. Tousjours ainsi le peuple s'est fait luy mesme les mensonges , pour puis après les croire. Prou' de gens Font ainsi escrit', mais de façon qu'il est bel à veoir qu'ils ont amassé cela des bruits des villes, et du vilain parler du populaire. Vespasian, revenant d'Assyrie, et passant par Alexandrie pour aller k Rome s'emparer de l'empire, feit merveilles*. Il redressoit les boiteux , il rendoit clairvoyans les aveugles^ et tout plein d'autres belles choses, ausquelles qui ne poavoit veoir la faute qu'il y avoit, il estoit (Si mon advis) plus aveugle que ceux qu'il guarissoit. Les tyrans mesmes treuvoient fort estrange 1. Imposture... Ronsard, dans ses vers à Odet de Golligny, cardinal de GhastiUon, le même à qui Rabelais a dédié le quatrième livre de son roman : TeUes bourdes trop impudentes Sont, Odet, indignes de vous. 1 Ptou (probe), beaucoup, bien.... bien des gens.... Dans les poésies de la reine Marguerite, on trouve une farce intitulée : Trop, prou, peu, moins. 3. En particulier Plutarque , Vie de Pyrrhus, c. 2. 4. Suétone , Vie de Vespasien , c. 7 ; cf. Tacite , UisL, IV, 81.

58 DE LA SERVITUDE que les hommes peussent eudurer un homme leur faisant mal. Ils vouloient fort se mettre la religion devant pour garde corps, et, s'il estoil possible, empruntoient quelque eschantillon de divinité pour le soustien de leur meschante vie. Doneques Salmonee, si Ton croit à la sibylle de Virgile et son enfer , pour s'estre ainsi mocqué des gens et avoir voulu faire du Jupiter , en rend maintenant compte, où elle le veit, en l'arriere enfer * , Souffrant cruels tormens, pour vouloir imiter Les tonnerres du ciel et feux de Jupiter. Dessus quatre coursiers celuy alloit, branslant Haut monté, dans son poing, un grand flambeau bruslant. Par les peuples grégeois et dans le plein marché En faisant sa bravad' * : mais il entreprenoit Sur l'honneur qui sans plus aux dieux appartenoit, L'insensé, qui l'orage et fouldre inimitable Contrefaisoit d'airain et d'un cours effroyable De chevaux come pieds ^, du père tout puissant : Lequel bientost après, ce grand mal punissant, Lança, non un flambeau, non pas une lumière D'une torche de cire, avecques sa fumiere ; Mais par le rude coup d'une horrible tempeste, Il le porta là bas, les pieds par dessus teste. Si celuy qui ne faisoit que le sot, est k cestc heure si bien traicté là bas, je croy que ceux qui 1. uEn., VI, 585. 2. Suppression de Ve, alors permise en vers, à l'imitation des Italiens. V. Henry Estienne, de la Precellence du langage français, p. 18 et p. 21. 3. Epithète dans le goût de Ronsard, qui parle aussi; dans son Bocage royal, Des chevaux vislepieds,...

VOLONTAIRE. o9 ont abusé de la religion pour estre meschans , s'y trouveront encores k meilleures enseignes. Les nostres semèrent en France je ne sçay quoy de tel, des crapauds y des fleurs de liz^ Umpoule, Voriflan* . Ce quedemapart, comment qu'il en soit, je ne veux pas encores mescroire, pois que nous et nos ancestres n'avons eu aucune occasion de l'avoir mescreu , ayans tousjours des roys si bons en la paix, si vaillans en la guerre, qne, encores qu'ils naissent roys , si semble il qu'ils ont esté non pas faits comme les autres par la nature, mais choisis par le Dieu tout puissant, devant que ^ naistre, pour le gouvernement et la garde de ce royaume. Encores quand cela n'y seroit pas, si ne voudroisje pas entrer en lice pour desbatre la vérité de nos histoires, ny l'esplucher si priveement ^ pour ne tollir ^ ce bel estât, où se pourra fort escrimer nostre poésie françoise, maintenant non pas accoustree, mais, comme il semble, faite toute k neuf, par nostre Ronsard, nostre Baïf, nostre du Bellay % qui en 1. Pasqaier, Recherches de la France^ II, 16; VIII, 21. I Sur ce tour, yoy. le» Remarques de Vaugelas, t. iij p. 240. 3i Librement.... 4. (Tollere) enlever, supprimer.... 5. Ronsard a exprimé sur lui, dans les vers suivans, l'opinion de son siècle : Il n'y avoit François, tant fust il bien appris Qui n'honorast mes chants et qui n'en fust espris. Antoine de Baïf ftit Tinventeur des vers métriques , Joachim du Bellay est particulièrement célèbre par ses

60 DE LA SERVITUDE cela avancement bien tant notre langue, que j'ose espérer que bien tost les Grecs ny les Latins n'auront guieres pour ce regard devant nous, sinon possible que le droict d'aisnesse*. Et certes je ferois grand tort à nostre rythme* (car j'use volontiers de ce mot, et il ne me desplaist), pour ce qu'encores que plusieurs l'eussent rendue mechanique ^ (toutesfois je voy assez de gens qui sont îi mesmes pour la r' anoblir et luy rendre son premier honneur), mais je lui ferois, dis je, grand tort de luy oster maintenant ces beaux contes du roy Clovis, ausquels desjà je voy, ce me semble, combien plaisamment , combien à son ayse s'y esgayera la veine de nostre Ronsard en sa Franciade^ . J'entens sa portée, je cognois l'esprit aigu, AnliquUez de Rome, V. sur ces poètes Pasquier, Recherches de la France, VII, 7. 1. Cf. Pasquier, tô.. Vil, 11; du Bellay, Défense et Hlusralion de la langue françoise^ 1, 12. 2. Ce mot d'où l'on faisait dériver rime, (v. Henri Estienne^cîe la Precellence, p. 14, etNicot, au mot rtme), que l'on prenait même quelquefois dans cette acception, est employé ici comme synonyme de poésie ; il était alors du genre féminin : ce Quant à la rhyihme, dit du Bellay, onv. cité. II, 7, je suis bien d'opinion qu'elle soit riche, pour ce qu'elle nous est ce qu'est la quantité aux Grecs et aux latins. » Cf. id, V, 8. 3. Mechanique (de machine ou peut-être aussi de me^ c/iin«, chambrière), bas, dégénéré. On s'étonne que cetadjectif,alors fort souvent employé,ne se trouve pas dans Nicot. 4. Ce poëme, écrit en vers de dix syllabes, Ronsard l'avait commencé fort jeune, afin qu'on ne pût reprocher à la France de manquer d'un poëme épique : il devait lui donner vingt-quatre chants ; mais il s'arrêta après le quatrième , mécontent de la cour dont les récompensef

VOLONTAIRE. 61 je sçay la grâce de l'homme. 11 fera ses
besongDes de l'oriflan, aussi bien que les Romains de leurs anciles et des
boucliers du ciel en bas jectez, ce dit Virgile \ Il mesnagera' uostre ampoule,
aussi bien que les Athéniens leur panier d'Eri[^] sicthone' . Il se parlera de nos
armes encoresdans la tour de Minerve. Certes je serois oultrageux de
vouloir desmentir nos Kvres, et de courir ainsi sur les terres de nos poètes.
Mais pour revenir d'où je ne sçay comment j'avois destoumé le fil de mon
propos, a il jamais esté que les tyrans, pour s'asseurer, n'aient tousjôurs
tasché d'accoustumer le peuple envers eux, non pas seulement à
l'obeïssance et servitude , mais encores à dévotion? Doncques
cequej'ayditjusques ici, qui apprend lesgens k servir volontiers, ne sert
guieres aux tyrans, que pour le menu et grossier populaire. Mais maintenant
je viens, k mon advis, k étaient , à son gré , trop rares et trop peu
fructueuses ; c'est ce qu'il exprime plaisamment dans une de ses odes: Or
adieu donc, prince Francus, Ta gloire sous tes murs vaincus Se cachera
tousjôurs pressée, Si à ton nepveu nostre roy Tu ne dis qu'en Thonneur de
toy 11 face ma lyre crôssee. En d'autres termes il demande qu'on le fasse
évêque : or, le roi fut sourd à son désir, et la Franciade demeura ioacbeyée.
1 Et lapsa ancilia cœlo. jEn.,\IU, 664. 2. Mettre à profit... 3. Ou plutôt leur
panier d'Erichthone, comme le remarque M. V. Le Clerc. V. Callimaque,
Hymne à Cérès, l. 121-128) et Suidas, au mot xavYic[^]poi.

62 DE LA SERVITUDE un point, lequel est le secret et le resourd* de la domination , le soustien et fondement de la tyrannie. Qui pense que les hallebardes des gardes, l'assiette ^ du guet, garde les tyrans, k mon Jugement, se trompe fort : ils s'en aydent, comme je croy , plus pour la formalité et espovantail que pour fiance qu'ils y aient. Les archers gardent d'entrer dans les palais les malhabiles qui n'ont nul moyen, non pas les bien armez, qui peuvent faire quelque entreprinse. Certes des empereurs romains, il est aysé k compter qu'il n'y en a pas eu tant qui aient eschappé quelque danger par le secours de leurs archers , comme de ceux Ik qui ont esté tuez par leurs gardes. Ce ne sont pas les bandes des gens k cheval, ce ne sont pas les compagnies de gens k pied , ce ne sont pas les armes qui défendent le tyran. Mais on ne le croira pas du premier coup, toutesfois il est vray , ce sont tousjours quatre ou cinq qui maintiennent le tyran, quatre ou cinq qui lui tiennent le pais tout en servage. Tousjours il a esté que cinq ou six ont eu l'oreille du tyran, et s'y sont approchez d'eux mesmes, ou bien ont esté appellez par luy pour estre les complices de ses cruautez, les compagnons de ses plaisirs, macquereaux ' de ses voluptez, et communs au bien de l. Resourdre (resurgere), relever: se resourdre d*ane maladie. Resourd, force, aippni , ressort, 2. L'action d'asseoir^ de placer, le poste.... 3. (Lenones) pourvoyeurs.... Terme aujourd'hui descendu dans la lie du peuple. c< Macar, ditNicot, verbum Hebrsum, id significat quod vendere. t»

VOLONTAIRE. 63 sespilleries. Ces six adressent si bien leur chef, qu'il faut pour la société , qu'il soit meschant , non pas seulement de ses meschancetez , mais encore des leurs. Ces six ont six cens, qui proufisent sous eux, et font de leurs six cens ce que les six font au tyran. Ces six cens tiennent sous eux six mille , qu'ils ont eslevez en estât , ausqaels ils ont fait donner, ou le gouvernement des provinces, ou le gouvernement des deniers, à fin qu'ils tiennent la main k leur avarice et cruauté, et qu'ils l'exécutent quand il sera temps, etfacent tant de mal d'ailleurs , qu'ils ne puissent durer que sous leur ombre , ny s'exempter que par leur moyen des loix et de la peine. Grande est la suite qui vient après de cela. Et qui voudra s'amuser k devuider ce filet, il verra que non pas les six mille , mais les cent mille , les millions, par ceste corde, se tiennent au tyran, s'aydant d'icelle, comme en Homère Jupiter qui se vante , s'il tire la chaisne , d'amener vers soy tous les dieux* . De Ik venait la creue du sénat sous Jule, l'establissement de nouveaux estats, eslection d'offices, non pas certes, k bien prendre, reformation de la justice, mais nouveaux soustiens de la tyrannie. En somme on en vient Ik par les faveurs, par les gains ou regains que Ton a avecques les tyrans , qu'il se trouve quasi autant de gens ausquels la tyrannie semble estre proufitable, comme de ceux kqui la liberté seroit agreable. Tout ainsi que lesmede1. /Itode, VIII,19etsiiiv.

m 6i DE LA SERVITUDE cins disent qu'k nostre corps, s'il y a quelque chose de gasté, des lors qu'en autre endroictils'y bouge rien* , il se vient aussi tost rendre vers cette partie véreuse : pareillement des lors qu'un roy s'est déclaré tyran, tout le mauvais, toute la lie du royaume, je ne dis pas un tas de larronneaux et d'essorillez* qui ne peuvent guieres faire mal ny bien en une republique , mais ceux qui sont taxez d'une ardante ambition et d'une notable avarice, s'amassent autour de luy et le soustiennent, pour avoir part au butin, et estre, sous le grand tyran, tyranneaux eux mesmes. Ainsi font les grands voleurs et les fameux coursaires. Les unsdescouvrent le pays, les autres chevalentMes voyageurs ; les uns sont en embusche, les autres au guet -, les uns massacrent, les autres despouillent : et encores qu'il y ait entre eux des prééminences , et que les uns ne soient que valets, et les autres les chefs de l'assemblée, si n'en y a il k la fin pas un, qui ne se sente du principal butin, au moins de la recherche. On dit bien que les pirates siciliens ne s'assemblèrent pas seulement en si grand nombre, qu'il fallust envoyer 1. Il s'y fait quelque tumeur... a Bouge, dit Nicot, c'est ce qui est comme renflé : le bouge d'un bouclier, la bossette. » Bouger, primitivement, sortir en tumeur^ d'où se remuer. 2. Qui ont perdu leurs oreilles, qui ont eu pour quelque méfait les oreilles coupées... 3. Poursuivent (à cheval), pourchassent... tnChevaUr un homme , dit Nicot, comme on chevale les perdrix : caplare.i-t

VOLONTAIRE. 65 contre eux Pompée le Grand, mais encores tirèrent k leur alliance plusieurs villes et grandes citez, aux havres desquelles ils se mettoient en grande seureté, revenans des courses; et pour recompense leur bailloient quelque prouflt du recelement de leurs pilleries. Ainsi le tyran asservit les subjects les uns par le moyen des autres *, et est gardé par ceux desquels, s'ils valaient rien, il se debvroit garder : mais comme on dit, pour fendre le bois, il se fait des coings du bois mesme. Yoylkses archers, voylà ses gardes, voylk ses hallebardiers. Il n'est pas qu'eux mesmes ne souffrent quelquesfois de luy. Mais ces perdus, ces abandonnez de Dieu et des hommes, sont contens d'endurer du mal, pour en faire, non pas k celui qui leur en fait, mais k ceux qui en endurent comme eux et qui n'en peuvent mais *. Et toutesfois voyant ces gens Ik, qui naquetent' le tyran pour faire leurs l. De là rhistorien de Tbou, en appréciant le Contre un de LaBoëtie (Hi«^,y,13) : ccVerissimum esse (comprobavit) langas principibus manus esse^ei potestatnm seriem, quasi catenis invicera alia aliam connectentibus, universos occulto necessitatis vioculo constringere. » — a Le prince, adit Bossuet, av6c ses mains longues et étendues^ va prendre ses ennemis aux extrémités du monde et les déterre, pour ainsi dire, du fond des abtmes où ils cberchaient un vain asile. » Sermon sur les devoirs des rois. 1 Qui n'y peuvent rien. V. sur ce mot mais dans le iens de plus (magis), pas davantage, H. Estienne, Precett.y p. 131 ; cf. M. Génin, des Variations, etc., p. 137. 3. On appelle naquel, dit Nicot, le garçon qui, dans le iea de paume, sert les joueurs : de là naqueler, servir, rendre de bas offices : verbe expressif qui, longtemps

66 DE LA SERVITUDE besongnes de sa tyrannie et de la servitude da peuple, il me prend souvent esbahissement de leur meschanceté , et quelquesfois quelque pitié de leur grande sottise. Car, k dire vray, qu'est ce autre chose de s'approcher du tyran, sinon que de se tirer plus arrière de leur liberté, et (par manière de dire) serrer k deux mains et embrasser la servitude? Qu'ils mettent un petit à part leur ambition, qu'ils se deschargent un peu de leur avarice : et puis, qu'ils se regardent eux mesmes, qu'ils se recognoissent ^ et ils verront clairement que les villageois , les paisans , lesquels taut qu'ils peuvent ils foulent aux pieds, et en font pis que des forçats ou esclaves ^ ils verront, dis je, que ceux là ainsi mal menez, sonttoutesfois, au pris d'eux , fortunez et aucunement libres. Le laboureur et l'artisan, pour tant qu'ils soient asservis, en sont quites en faisant ce qu'on leur dit. Mais le tyran voit les autres, qui sont près de luy , coquinans et mendians sa faveur. Il ne faut pas seulement qu'ils facent ce qu'il dit, mais qu'ils pensent ce qu'il veut, et souvent, pour luy satisfaire, qu'ils préviennent encores ses pensées. Ce n'est pas tout k eux de lui obeïr, il faut encores luy complaire ^ il faut qu'ils se rompent, qu'ils se tormentent, qu'ils se tuent a travailler maintenu par l'Académie, a disparu seulement de la dernière édition de son Dictionnaire, «c Les autres poètes latins, dit Ronsard , préface de sa Franciade, ne sont que naquels auprès de ce brave Virgile, premier capitaine des muses. >i V. aussi sur le verbe naqueler, IL Estienne, de la Precellence, p. 102.

VOLONTAIRE. 67 en ses affaires, et puis qu'ils se plaisent de son plaisir, qu'ils laissent leur goust pour le sien, qu'ils forcent leur complexion, qu'ils despouillent leur naturel. Il faut qu'ils prennent garde à ses paroles, à sa voix, à ses signes, à ses yeux ; qu'ils n'aient ni yeux, ni pieds, ni mains, que tout ne soit au guet pour espier ses volontés et pour découvrir ses pensées. Cela est-ce vivre heureusement? cela s'appelle-il vivre? est-il au monde rien si insupportable que cela, je ne dis pas à un homme bien né, mais seulement à un qui ait le sens commun, ou, sans plus, la face d'un homme? Quelle condition est plus misérable que de vivre ainsi qu'on n'ait rien à soi, tenant d'autrui son aise, sa liberté, son corps et sa vie? Mais ils veulent servir pour gagner des biens : comme s'ils pouvoient rien gagner qui fût à eux, puis que ils ne peuvent pas dire d'eux qu'ils soient à eux mêmes. Et comme si, aucun pouvoit rien avoir de propre sous un tyran, ils veulent faire que les biens soient à eux \ et ne se souviennent pas, que ce sont eux qui leur donnent la force pour être tout à tous, et ne laisser rien qu'on puisse dire être à personne. Ils voyent que rien ne rend les hommes sujets à sa cruauté, que les biens -, qu'il n'y a aucun crime envers lui digne de mort, que le de quoy * ; qu'il n'aime que les richesses; ne desfait que les riches, qui se viennent présenter comme devant lui. L'attention qui s'est déplacée, non perdue: Le peuple dit encore en parlant d'un homme aisé : il a de quoi.

68 DE LA SERVIÏLDE le boucher, pour s'y offrir ainsi pleins et refaits et lui en faire envie. Ces favoris ne se doibvent pas tant souvenir de ceux qui ont gagné autour des tyrans beaucoup de biens , comme de ceux qui , ayans quelque temps amassé , puis après y ont perdu et les biens et la vie. Il ne leur doibt pas venir en l'esprit combien d'autres y ont gagné de richesses, mais combien peu ceux Ik les ont gardées. Qu'on descouvre toutes les anciennes histoires, qu'on regarde toutes celles de nostre souvenance ^ et on verra tout à plein combien est grand le nombre de ceux qui, ayans gagné par mauvais moyens l'oreille des princes, et ayans ou employé leur mauvaistié * ou abusé de leur simplesse , k la fin par ceux Ik mesmes ont esté anéantis^ et autant que ils avoient trouvé de facilité pour les eslever, autant puis après y ont ils trouvé d'inconstance pour les y conserver. Certainement en si grand nombre de gens qui ont esté jamais près mauvais roys, il en est peu, ou comme point, qui n'aient essayé quelquesfois en eux mesmes la cruauté du tyran, qu'ils avoient devant attisée contre les autres: le plus souvent s'estans enrichis, sous 1. Ainsi Ronsard, dans une chanson à Marie ^ l'accuse de Celer sous ombre d'amitié Une jeunette mauvaistié, M. Sainte-Beuve (7a6/eau de lapoésie française au xvi* siècle, t. II, p. 21) remarque à l'occasion de ces vers : «Il est à regretter que ce substantif mauvaistié n'ait pas été conservé dans la langue. Malice n'est pas son équivaleot.n

VOLONTAIRE. 69 ombre de sa faveur, des despouilles d'autrui, ils ont eux mesmes enrichy les autres de leurs despouilles. Les gens de bien mesmes, si quelquesfois il s'en trouve quelqu'un aymé du tyran , tant soient ils avant en sa grâce , tant reluisse en eux la vertu et intégrité , qui voire * aux plus meschans donne quelque révérence de soy, quand on la voit de près, mais les gens de bien mesmes ne sçauroient durer, et faut qu'ils se sentent du mal commun, et qu'à leurs despens ils esprouvent la tyrannie. Un Seneque, unBurre, unTrazee^, ceste terne ^ de gens de bien, desquels mesmes les deux ^ leur mauvaise fortune les approcha d'un tyran et leur meit en main le maniement de ses affaires, tous deux estimez de luy et chéris , et encores l'un l'avoit nourry et avoit pour gage de son amitié la nourriture de son enfance 5 mais ces trois là sont suffisans lesmoins par leur cruelle mort, combien il y a peu de fiance en la faveur des mauvais maistres. Et à la vérité , quelle amitié peut on espérer en celny qui a bien le cœur si dur de haïr son royaume qui ne fait que luy obeïr, et lequel 1. (Verc) même.... 2. Bnrrbns, Thraséas : les noms propres, on l'a déjà vu, sont assez défigarés. Amyot s'est montré plus judicieux en ne francisant pas les noms latins, ce dont Montaigne l'a ioaé arec raison. Ess., I, 46. 3. Terne, réunion de trois, triumvirat. Ce mot , qui ne s'emploierait plus dans ce sens, est d'ailleurs aujourd'hui du masculin. 4. Il faut sousi^ent, premiers.

70 DE LA SERVITUDE pour ne se sçavoir pas encores aymer, s'appauvrit lui mesme et destruit son empire ? Or si on veut dire que ceuxlk* , pour avoir bien veseu, sont tombez en ces inconveniens , qu'on regarde hardiment autour de celui Ik mesme^ et on verra que ceux qui vinrent en sa grâce, et s'y maintinrent par meschancetez, ne furent pas de plus longue durée. Qui a ouy parler d'amour si abandonnée', d'affection si opiniastre ? Qoi a jamais leu d'homme si obstineement acharné envers femme, que de celui Ik envers Poppee? Or fut elle après empoisonnée^ par luy mesme. Agrippine sa mère avoit tué son mary Claude, pour luy faire place en l'empire. Pour l'obliger, elle n'avoit jamais fait difficulté de rienfairenide souffrir. Doncques son fils mesme , son nourrisson, son empereur fait de sa main, après l'avoir i . Sénèque, Burrhus, Thraséas. 2. De Néron... 3. Vangelas^ après avoir observé qu'il est indifférent de faire amour masculin ou féminin (si ce n'est toutefois lorsqu'on parle de l'amour de Dieu, amour divin), ajoute: tf Il est vrai qu'ayant le choix libre, j'userois plutôt du féminin que du masculin, selon l'inclination de notre langue, qui se porte d'ordinaire au féminin plutôt qu'à l'autre genre, et selon l'exemple de nos plus élégants Mr vains... mais depuis quelques années, à la cour, on introduit l'usage du masculin pour ce mot, quoique les femmes le fassent féminin. y> — aAmour^ au singulier, remarquait peu après Ménage, n'est plus que masculin dans la prose.» Yoy. Vaugelas, édit. citée, t. ii, p. 434 et suiv. 4. Ou plus exactement tuée d'un coup de pied : voy. Suétone, Vie de Néron, c. 35; Tacite, AnnaL^ XVI» 6.

VOLONTAIRE. 71 souvent faillie * luy osta la vie -, et n'y eut lors personne qui ne dist qu'elle avoit fort bien mérité ceste punition , si c'eust esté par les mains de quelque autre que de celui qui la luy avoit baillée. Qui fut oneques plus aysé k manier , plus simple, pour le dire mieux, plus vray niais^, que Claude l'empereur? Qui fut oneques plus coiffé de femme que luy de Messaline? Il la meit enfin entre les mains du bourreau^. La simplesse demeure tousjours aux tyrans, s'ils en ont, à ne sçavoir bien faire. Mais je ne sçay comment k la fin, pour user de cruauté, mesmes envers ceux qui leur sont près, si peu qu'ils aient d'esprit, cela mesme s'esveille. Assez commun est le beau mot de cestuy la , qui voyant la gorge descouverte de sa femme qu'il aymoît le plus, et sans laquelle il sembloit qu'il n'eust sceu vivre, il la caressa de ceste belle parole : u Ce beau col sera tantost coupé, si je le commande*. » Voyla 1. Après plusieurs tentatives qui avaient écboué... V. Soétone, ib., c. 34; Tacite, ib., XII, 67; XIV, 6, 8. 1 C'est là un de ces mots empruntés, suivant l'expressiõnde Montaigne,£««.,III, 5, uau généreux terrain du jar* 90D de nos chasses; n et qui, comme l'observe H. Estienne, dans sa Precellence, p. 92, «loin de perdre leur grâce, eitans transférez d'un usage à un autre, semblent au contnirer avoir meilleure... Car on sçaura que niais se dit pioprement du faucon ou autre oiseau de proye qui est prini au nid et n'ayant encore volé : auquel est opposé hagard. » 3* Tacite, ib. , XI, 30, 31,38; cf. Suétone, Vie de CtetMie,e. 29, 37,39. 4. Voy* ce mot de Galigula dans sa Vie par Suétone, C.33.

72 DE LA SERVITUDE pour quoy la pluspart des tyrans anciens estoient communeement tuez par leurs favoris, qui ayans cogneu la nature de la tyrannie, ne se pouvoient tant asseurer de la volonté du tyran, comme ils se desfioient de sa puissance. Ainsi fut tué Domitian par Estienne ^ , Commode par une de ses amies mesmes ^ , Antonin par Marin ', et de mesmes quasi tous les autres. C'est cela, que certainement le tyran n'est jamais aymé, ny n'ayme*. L'amitié, c'est un nom sacré, c'est une chose sainte : elle ne se met jamais qu'entre gens de bien, ne se prend que par une mutuelle estime ; elle s'entretient, non tant par un bienfait, que par la bonne vie*. Ce qui rend un amy assuré de l'autre, c'est la cognoi^ sance qu'il a de son intégrité: Les respondans qu'il en a , c'est son bon naturel , la foy et la 1. Stepbanns. Voy. la Vie de Domilien par Suétone, e. 16 et 17; cf. Aurelius, de Cæsaribus, XI. 2. Nommée Marcia : Voy. Hérodien, I, 54 ; Cf. Aurelius, t6., XVII. 3. Plus connu sous le nom de Caracalla. Son meurtrier fut le centurion Martial, poussé à cet assassinat par M(k- ' crin, et non pas Marin, qui s'empara de Tempire. V. Hérodien, IV, 23 et 24; cf. Aurelius, Epitom., XXI. 4. Hsc est tyrannorum vita, in qua nimirum nuUa fides, nulla caritas, nulla stabilis benevolentis potest este fiducia : omnia semper suspecta atque sollicita : nollQS locus amicitiffi. Cic, deAmicilia.j XV. 5. Ipsa virtus amicitiam et gignit et continet : nec sioe] virtute amicitia esse ullo modo potest. 76., VI. Hoc prU j mum sentio nisi in bonis amicitiam esse non posse... bonoi boni diligunt. 76., XIV. Cf. IX, XX, XXII et XXVIL

VOLONTAIRE. 73 constance[^]. Il n'y peut avoir d'amitié, la où est la miaulé, Ik où est la desloyauté, Ik où est l'injustice[^]. Entre tes meschans, quand ilss'assemMent, c'est un complot, non pas compaignie. Ih ne s'entretiennent pas, mais ils s'entrecraignent *, ik ne sont pas amis, mais ils sont complices [^]. Or quand bien cela n'erapescheroit point, encores seroit il mal aysé de trouver en un tyran une amour asseuree , par «e qu'estant au dessus de tous, et n'ayant point de compaignon, il est desjk ladelk des bornes de l'amitié, qui a son gibbier m l'equité, qui ne veut jamais clocher, ains est tansjours esgale. Yoilk pour quoy il y a bien (ce dit on) entre les voleurs quelque foy au partage da butin , pour ce qu'ils sont pairs et compaignons, et que s'ils ne s'entr'ayment, au moins ils s'eatre craignent , et ne veulent pas en se desuaissant rendre la force moindre. Mais du tyran, eeax qui sont les favoris ne peuvent jamais mir aucmie assurance, de tant qu'il a apprins d'eux mesmes qu'il peut tout, et qu'il n'y a ny droict ny debvoir aucun qui l'oblige-, faisant son estât de compter sa volonté pour raison, et n'avoir compaignon aucun, mais d'estre de tous maistre. Doncques n'est ce pas grand'pitié, que îcgrant tant d'exemples apparens, voyant le dan1. Rapprocher en outre ces idées et les suivantes du chapitre desEêsaïs , sur Famitié, I, 27[^] et v. t6., 111,9. 1. NuUa est amicitia, quum al ter verum audire non vult, alter ad mentiendira paratus est. De Amicitia, XXVI. S. H0C inter bonos amicitia, inter malos factio «si, Sallaste , Jugurih. c. 34, édlu Doreau-Delamalle. La Boette. 4

The text on this page is estimated to be only 19.81% accurate

74 DE 1A «JSaVITtJDfi ger si présent, persoune ne se veuille
iaire sage aux despens d'autrui ? et que, de tant de geos qui s'approchent si
volontiers des tyrans, il n'y ait pas ou qui ait Tadviseement et la bardîesse 4a
leur dire ce que dit (comme pcHrte le conte) le renard au lion qui faisoit le
malade : «Je t'irw u veoir de bon cœur en ta tasniere ; mais je voy « assez de
traces de bestes qui vont en avant u vers toy ^ mais en arrière qui
reviennent, je « n'en voy pas une * . » Ces misérables voyent reluire les
thresors 4ii tyran , et regardent tous estonnez les rayons 4e sa braverie ; et,
alléchez de cette darté, ila s'a^ prochent et ne voyent pas qu'ils se mettent
àm la flamme , qui ne peut faillir k les consumer. Ainsi le satyre indiscret
(ccmime disent les fable^ voyant esclairer le feu trouvé par le sage Pro*
methee, le trouva si beau, qu'il Talla baiser, et se brusler ^. Ainsi le papillon
qui, espérant jiMir de quelque plaisir, se met dans le feu pour ee qu'iJ reluit,
U esprouve l'autre vertu, eeUqm hrusle, ce dit le poète toscan ^ . Mais
enieores ai^i. Olim quod vulpes segroto cauta leoni Respondit, referam :
Quia me vestigta terrent, Orooia te adversum spectaoia, nuUa retrorsum.
Hqrat., EpisL, I, V. 72. Cf. Esope, fab. 137^ Faeroe^ fab. 74 ; ud anonyme
dans le Phèdre de Barbou, p. i34j La Fontaine, YI, 14. 2 Plutarque, de V
UlilUé à Urer de ses tWMmiê , «• % a. Il s'agit de Pétrarque. Le passage,
tnqoel il i^tt îëi ici allusion, se trouve dans son 17* sonuei : SoQ animaU al
mondo di sa altéra Vista, che 'acootr's^Ml p^r si difendse

The text on this page is estimated to be only 29.42% accurate

VOLONTAIRE. 75 tons que ces mignons échappent les mains de eeluy qu'ils servent : ils ne se sauvent jamais du Toy qui vient après. S'il est bon, il faut rendre compte , et recognoistre au moins lors la raison. S'il est mauvais et pareil à leur maistre , il ne sera pas qu'il n'ait aussi bien ses favoris , lesquels communement ne sont pas contons d'avoir il leur tour la place des autres, s'ils n'ont encores le plus souvent et les biens et la vie. Se peut il donc faire, qu'il se trouve aucun, qui en si grand péril, avec si peu d'assurance, vueille prendre ceste malheureuse place, de servir en si grand'pdneun si dangereux maistre? Quelle peine, tpel martyre est ce, vray Dieu ! Estre nuict et jour pour songer pour plaire k un, et neantmoins le craindre de luy , plus que d'homme du monde \ mir tonsjours l'oeil au guet, l'oreille aux eacoutes, pour espier d'où viendra le coup, pour Altri, perè che *1 gran lume gli offende, Kea esGon fuor se non verso la sera ; Ed altri, coldesio foUe che spera Oioîr forse nel feco perché splende, Provan l'ultra virtù, queUa che 'ncende. Lasso! il mie lecoè'a qæsta ultnna schiera.... On regrette que le trait saillant de la seconde strophe *it disparu dans l'élégante tradaction de M. de Montes-qiiioi(1818): Semblable au phalène du soir, Victime comme lui d'an funeste délire^ Et du plus dangereux espoir. Je pérís consumé par le feu qui m'attire. U même comparaisen est encore employée par Péinrqie dans le Mnnei 110.

7G DE LA SERVITUDE découvrir les embusches, pour sentir*
 la mine d< ses compagnons, pour adv^ser qui le trahit; rir< a chascun, se
 craindre de tous, n'avoir aucun d] (^nuemy ouvert, ny amy asseuré 5 ayant
 tousjours le visage riant et le cœur transy ; ne pouvoir estre joyeux, et n'oser
 estre tristel Mais c'est plaisir de considérer qu'est ce qui leur revient de ce
 grand torment , et le bien (Ju'ils peuvent attendre de leur peine et de ceste
 misérable vie. Volontiers le peuple, du mal qu'il souffre, n'en accuse pas le
 tyran, mais ceux qui lo gouvernent. Ceux là, les peuples, les nations, tout le
 monde à l'envy, jusques aux pàisans, jusques aux laboureurs, ils sçavent
 leurs noms, ils deschiffrent leurs vices, ils amassent sur eux mille outrages,
 mille vilenies , mille maudissons\ Toutes leurs oraisons, tous leurs vœux
 sont contre ceux là. Tous les malheurs, toutes les pestes, toutes les famines,
 ils les leur reprochent ; ei si quelquesfois ils leur font par apparencequelque
 honneur, lors me\$mes ils les maugréent en leui cœur, et les ont en horreur
 plus estrange que les bestes sauvages. Voylà la gloire, voylà l'honneur qu'ils
 reçoivent de leur service envers lei gens, desquels quand chascun auroit une
 piec((le leur corps, ils ne seroient pas encores (0 semble) satisfaits, ni à
 demy saoulez de leur peine Mais certes encores après qu'ils sont morts, ceu
 qui viennent après, ne sont jamais si paresseu!^ 1. Découvrir, éTenlcr.... 2.
 Malédiction, imprécations....

VOLONTAIRE. // que le nom de ces mangepeuples * ne soit noirci de l'encre de mille plumes, et leur réputation déchirée dans mille livres, et les os mêmes, par manière de dire, traînez par la postérité, les punissant encore après la mort de leur meschante vie. Apprenons doncques quelquesfois, apprenons à bien faire : levons les yeux vers le ciel, ou bien pour notre honneur, ou pour l'amour de la même vertu, à Dieu tout puissant, asseuré tesmoignage de nos faits, et juste juge de nos fautes. De ma part, je pense bien, et ne suis pas trompé, puisqu'il n'est rien si contraire à Dieu, tout libéral et débonnaire*, que la tyrannie, qu'il réserve bien là bas à part, pour les tyrans et leurs complices, quelque peine particulière. 1. Epithète d'un mauvais roi, dans Homère : \$T)(fto86foc NiXsvc, /(., I, 231, Il s'agit de ces courtisans, Donirils, loivant l'énergique expression de Montaigne, III, 9, a de il soeur et du travail des peuples. » 1 M. Génin remarque avec raison, p. 176 de l'ouv. cité, qu'on a tort de mettre un accent aigu sur la première syllabe de ce mot, dont l'étymologie est en effet de bonne otre, de bon nid, en d'autres termes, de bon lieu. On disait un faucon de bonne aire: de là cette métaphore empruntée, avec beaucoup d'autres, à cet art de la fauconnerie, a qui a esté si long temps, comme le remarque H. EsUenne, en grande recommandation à notre France.» V. à ce sujet le Project du livre de la Precellence, p. 84 et SQiv., surtout p. 87 et 93.

TRADUCTIONS.

AVERTISSEMENT DE MONTAIGNE AU LECTEUR. Lecteur, tu me doibs tout ce dont tu jouis de feu Èstienne de la Boëtie ; oar je t'advise que, quant àluy, il n'y a rien ici qu'il eust jamais espéré de te feire veoir, voire ny qu'il estimast digne de porter son nom en public. Mais moy qui ne suis pas si hault à la main *, n'ayant trouvé autre chose dans sa librairie*, qu'il me laissa par sou testament, encores n'ay je 1. Qui a la main haute , c.-à-d. prompte à se lever : lardi, déterminé^ d'où superbe, dédaigneux.... Qn \$*éODDe que cette locution pittoresque ne se trouve pas dansNicot^un passage de Loysel (Dialogue des advQ'aUf r* conférence), nous apprend d'ailleurs qu'au m' siècle, elle n'était plus guère en usage. Après avoir i)arlé de Jean de r^euilly, <.< courageux et mesmes cholere SD ses plaidoyers,)» il ajoute au sujet de deux autres personnages du même nom : « Ils estoient de sa race , ayans est^ d'un naturel fort prompt , haults à la main et bu^ tîQSi ç'il m'est permis de parler en nostre ancien langage, c'est-à'dire mutins et querelleux. n 2. Aujourd'hui encore en anglais, h'5rary^ bibliotbè^ que : ce dernier mot est lui-même plus d'une fois employé dès cette époque. — «• On sait que Montaigne , au livre III, C.3, des Essais, nous a donné la description de »a Ubrairie. « Quand les Goibs , dit-il ailleurs, | , 24 , ravagèrent la Grèce, ce qui sauva toutes les librairies , ce fbt... ceste opinion qu'il faUoit laisser ce meuble entier au ennemis, propre à les destourner de l'exercice militaire. » Pasquier, dans ses Recherches de la France^ IX, 29, observe que jusqu'à ((Jean Gutemberg, en nostre christianisme, nous n'avions autres imprimenrs que les noDasteres, aux librairies desquels nous avions recours^ comme magasins des livres manuscrits, ,.,]i *4

The text on this page is estimated to be only 27.49% accurate

82 AVERTISSEMENT. pas voulu qu'il se perdist. Et de ce peu de jugement que j'ay, j'espere que tu trouveras que les plus habiles hommes de nostre siècle font bien souvent feste de moindre chose que cela. J'entens de oem* qui Font practiqué plus jeune, car nostre accointance ne print commencement qu'environ six ans avant sa mort*, qu'il avoit fait force autres vers latins et françois, comme sous le nom de Gironde S el en ay ouy reciter des riches lopins^ . Mesmes oeluy qui a escrit les Antiquitez de Bourg ^ en allègue, que je 1. J'apprends de ceux ; j'entends (Ure à ceux 2. Il faut rectifier, par ce passage, celui des Ettaûr^l» i7, où Montaigne parle des «t quatre années où il lof t esté donné de jouir de la doulce compaignie et société de La Boëtie. » 3. Sans doute , d'après le goût particulier aux auteon, ses contemporains, de se couvrir du voile transparent de l'anagramme ou d'emprunter quelque antre déguisetneot, il avait signé ses vers du nom de ^trond«;comme danitei sonnets il s'adresse à sa maîtresse en l'appelant sa Dordogne. Peut-être encore, ainsi que le croyait GoUeiet, lesavait-il composés a en faveur d'une dame qu'il nommoit Gironde. » 4. Fragments.... Lopin (X66o;, bout de Toreille et dtf foie) , c'est , suivant Nicot, à qui nous devons cette étlmologie, « une pièce ou portion tirée ou couppee dt U pièce entière. » 5. Les éditions précédentes de Montaigne portent^ Bourges : voici les motifs qui m'ont fait Juger cette leçai fautive. Il n'y a pas d'ouvrage sur les antiquitez de Bourg»* mais seulement une « histoire du Berry contenant l'ofi-' gine ^l'antiquité, le» gestes, proulisses, privilèges des Berruyersy etc., par Jean Gtaaumeau, seigneur de Lasit}, avocat au Presidial de Bourges :» Elle a été publiée in4^)io , à Lyon , en 1566. Or quelle relation probabl< entre l'auteur et La Boëtie ? Il n'y est nullement question de celui-ci, ni même des lieux où sa vie s'en écoulée. An

The text on this page is estimated to be only 18.76% accurate

AVERTISSEMENT. 83 réconnois : mais je ne sçay que tout cela est devenu , non plus que ses poèmes grecs. Et à la vérité, à mesure que chaque saillie luy venoit à la teste, il s'en deschargeoit sur le premier papier qui luy tomboit en main, sans autre soing de le conserver. Asseure toy que j'y ay fait ce que j'ay peu , et que depuis fiq^ans que nous Tavons perdu. Je n'ay peu recou-^ vnr que ee que ta en vois^i sauf un discours de la «rvitude volontaire , et quelques mémoires de nos nmbles sur Tedit de Janvier 1562^.Mais quant à ces Mtrafre, il y a un discours u de Tatitiquité de Bourg » trit ptr Élie Vinet, compatriote de La Boëtie et dcMonaigne > ei qui s'est occupé beaucoup, comme il le dit lui•etti6y « de nostre Gaienne. y» On y voit que celte petite ille de Bourg est située a à Toree (au bord) de la rivière le Dordogne, du costé qui regarde le septentrion et Foient, sur un rocher, dans la partie la pins baulte duquel ist posée la maison du seigneur de Lansac, » celui à qui iMtatgne adressera Tune des traductions de La Boëtie. ^9M ee morceau fort peu étendu qui fait suite au diêcùurs U l^aniiquiléde iavilU de Bourdeauât, du même auteur , n qui parut in^*", en 1065, ensuite in-folio, 1574, on ne tantait trourer, UestTrai, aucunters de La Boëtie. Mais il y est question à tout moment de la Gironde , du MédoC et de tous les noms enfin qui rappellent son souvenir. 0(Montaigne témoigne seulement ici qu*J^lt> Vinel •ttfffaif des vers de La Boëtie (sans spécifier d'ailleurs où et comment) ; en d'autres termes, qu'il les mentioniMt, peuuêtre même qu'il les citait de vive voit; mais qi^ll les eAf rapportés dans un ouvrage imprimé , c'est eifii Be pouvait être, puisque Montaigne ajoute « qu'il it liait ce qu'ils sont devenus.» f. Cf. arec U cbap. 37 du • liv. T' des £«faii ; « C'est tait ce que j'ay peu recouvrer de ses reliques , moy qu' laissa d'une si amoureuse recommandation , la mort entre esdens, beritier de sa bibliothèque et de ses papiers.... » S. Il est fort probable que ce dernier ouvrage a péri. Au sujet de cet edict de janvier > favorable auxEugue»

"84 AVERTISSEMENT. deux dernières pièces , je leur trouve la façon ti'0| délicate et mignarde^ pour les abandonner au grossier: et pesant air d'une si mal plaisante saison^. A Dieu]>e Paris, ce dixième d'aoust, 1570\ nols , comme le remarque Pasquier dans ses Lettres, W, 19, qui « arrestoit qu'ils pourroient faire assemblées hors les villes pour exercer leur religion.... à la condition qu'ils ne contreviendroientpas à la pare parole de Dieu, selon qu'elle est contenue au Symbole du concile de Nice et es livres canoniques du vieil et nouveau Testament, » >&•, IV, 13. Voy. mes Éludes sur La Boëtie, p. 120 et suiv. 1. Gracieuse, accomplie.... Ménage , dans- son Dctiûm* naire Étymologique, observe sur les mots mignon, mgnar d, qvie Freherus les dérive de l'alleoMind miiiM, amour; et il ajoute : «aujourd'hui encore les Ras-Bretooï disent mignoun pour ami.» D'autres, avec moins de Yriisemblance, en voient l'origine dans ce terme de caresn des Espagnols , mi nirio , mi puer, 2. G.-à-d. pour les exposer au jugement d'une époque aveuglée , égarée par les préventions et les fureurs des partis. L'explication donnée parCoste de ce passage, est incomplète et ne s'applique évidemment qu'à la première de ces pièces : a Gela signifie en termes plut simples, observe-t-il , qu'il craignoit que la cour de France ne vit de mauvais œil un ouvrage où l'on censure si vivement It conduite de& méchants princes , la dureté et les extorsions de leurs ministres.» (V. l'édit. in-4° des Essais, iT^f supplément, p. 7.) G'étaient là, comme dit GoUetet, «des matières un peu trop chatouilleuses. » 3. Get avertissement sert de préface aux œuvres de U Boëtie qui ne furent publiées à Paris , qu'en 1572. Toutefois le privilège accordé « à FedericMorel, imprimeur «^ libraire en l'Université de Paris, » d'imprimer et de vesdn cet ouvrage, porte aussi^ comme on l'a vu^ une date bien antérieure ; il est du 18 octobre 1570.

LES ŒGONOMIQUES D'ARISTOTE[^] L'art et science de bien régir, une chose publique est différente[^] à celle qui nous apprend à l. « C'est-à-dire, ajoute La Boétie, la manière de bien DNI[^]Turner une famUle. p Cet ouvrage d'Aristote qui a tout i[^]im[^] », comme l'a dit Montaigne, se trouve au t. ii[^] p. 492 et suiv., de l'édition in-folio de Duval, Paris, 1619. On l'a beaucoup discuté sur son authenticité. Y. en particulier Cimerarius, préface de l'édition qu'il a donnée des Œconomiques d'Aristote et de Xénophon (Lipsie, in-12, sans date[^] et Francfort, in-4", 1581); voici sa conclusion : « Neque ego dubito quin auctor scripti illius Aristoteles Stfgyrita sit; sed neque integrum et perquam mendosnm[^] nos pervenisse non dubium est. » Aujourd'hui la critique n'admet que le premier des deux livres, qui nous sont parvenus, pour authentique. C'est le seul que La Boétie ait traduit : en cela même il a fait preuve de critique et de savoir. Le second livre est réputé apocryphe, et Ton ne sait qui l'a ajouté. Diogène de Laërte, liv. V, p. 172, dit positivement que l'Œconomique d'Aristote ne se compose que d'un livre ; et à ce livre même il est fait allusion dans la Poétique, lY, 5, S 10, S 9. Voy. la traduction de l'Œconomique, par M. Barthélémy St-Hilaire[^] l. 1, p. xix (Préface) et t. ii, p. 33 et 64. 1 Souvent on faisait arl du féminin à cette époque ; mais en supposant que ce substantif fût ici considéré comme masculin, et La Boétie lui donne ailleurs ce Seore, la tournure- n'eût pas paru moins régulière. En effet, Yageias demandait, dans sa remarque xciii^o s'il fallait dire « ce peuple a le cœur et la bouche ouverte à Vos louanges ou bien ouverts[^] n et, malgré l'autorité de

86 LES (ECONOMIQUES) bien gouverner une maison , non seulement en ce qu'une cité est bien autre qu'une maison , d'autant que ces choses sont le subject des susdites sciences, mais principalement en ce que la science d'administrer une ville dépend de plusieurs gouverneurs et magistrats, et le règlement de la maison ne dépend que d'un seul. Or est il qu'aucunes arts et sciences sont distinctes et divisées, et le mestier* de celui qui sçait faire quelque chose , est différent au mestier et science de celui qui en sçait user, comme en luths et flûtes -, mais par la science de bien policer une ville, on la peut des le commencement fonder et peupler ^ et estant peuplée y la bien régler : dont il s'ensuit que c'est le debvoir de la science de bien gouverner une maison, l'acquérir et eslever, pour en user bien après. Doncques une ville n'est autre chose qu'une assemblée de maisons, avecques terres et possessions suffisantes pour vivre commodement ^ et qu'il ne soit ainsi, si ceux qui sont assemblez Malherbe, la première forme lui semblait préférable comme plus douce à l'oreille ; enfin pour raison décisive , il alléguait « que Von parie ainsi à la cour, y » Thomas Éoi^ neille partageait son sentiment et le confirmait en ces termes : a Les plus habiles dans la langue de l'Érudit d'accord que quand deux noms substantifs, dont le premier est masculin et le second féminin , n'ont qu'un caractère, il faut mettre l'adjectif au féminin, parée qu'il est substantif féminin «t le plus proche. » 1. MesHer, comme le fait remarquer Pasquier, Échev^ es de la France , VIII , 37, vient de l'ancien mot me^ net^ier (ministerium).

d'aristote. 8T ne peuvent avoir moyen de vivre en icelle , la société est rompue, et d'avantage pour eesie eause les hommes s'assemblent. Or ce qui est le motif pour lequel chasque diose a esté faite , estausi» son essence : en sorte qu'il s'ensuit que la science de bien gouverner une maison a esté auparavant l'art de bien policer une cité , entendu que c'est son effect, puis que la maison est une des parties de la ville. Considérons donc quelle est la science de bien régir une maison, et quel est son debvoir. Les parties de la maison sont la personne et les biens ^ ; et puis que Ion considère la nature de cbascune chose , premier^ent en ce qui est sa plus petite partie, le semblable est de la maison , en sorte que selon Hésiode , il faut que cecy y soit ; Premièrement maison pour demourer, Pais femme après , et bœuf pour labourer ^. Car ce qui est pour la nourriture est le principal, et la femme est nécessaire pour les personnes libres : en sorte qu'il faut mettre bon ordre aux choses qui touchent sa compagnie, c'est k dire renseigner quelle il faut qu'elle soit. Le soing principal des biens est de ceux qui sont selon nature , entre lesquels l'agriculture tient le premier lieu , et les arts qui ont leur exercice en la terre tiennent le second, comme est l'art de 1. Cf. la Politique, 1, 1, 2 et soir. % Les Travaux et les Jours, yer\$ÂOli, p. 38 de Tédit. Didot.

88 LES OECONOMIQUES trouver métaux. Mais l'agriculture tient le premier, pour ce qu'elle est juste, et son profit ne vient point des hommes, soit qu'ils en soient contents, comme est du mestier de tenir hostelierie, ou de se louer à autrui, soit qu'ils en soient contraints, comme est en l'art militaire. Encores est elle de celles qui sont le plus selon nature : car tout ainsi que la nourriture est donnée à tous de par la mère, ainsi est donnée à tous humains par la terre : joint que cest art duit * beaucoup à la force, et ne rend les corps inutiles, comme font les arts mechaniques, ains les fait pouvoir ayseement coucher dehors, endurer le labeur, et se mettre en danger contre les ennemis : attendu qu'il n'y a que les biens de telles personnes qui soient hors de sauvegarde[^]. Quant est de ce qui appartient aux personnes, le premier soing est de la femme, puis que la compagnie de l'homme et de la femme est le plus selon la nature. Ceci a esté autrefois par nous déduit[^], que nature désire procréer beau¹. Duire (ducere), accout[\]imer, profiter : duire qaeiqu'uD, se duire à une chose ; ces choses duisent^l à la santé (Nicot). 2. Cet éloge de ragricultar[»] se retrouvera dans VÊcfh nomtgut^fdeXénophon. Voy. en outre sur ce sujets Yarron, deRe ruslica, 1. II, init. ; Columelle, Id., 1. 1, Præfa^L ; Cicéron, de Senec^lute, XV ; Pro S, Rotcio, XVII, XVIII^Ń ; Virgile, Georgiq., II, 45S et suiv. ; Maxime de Tyr, Dissert. XIV p. 144 C édit. de Cambridge, 1703, in-8°) ; etc. 3. De Anima, 1. II. Cf. Cicéron, de Offic, 1, 4 ; Quinti^{*} tien, Ins^L orat., II, 9.

d'aristote. 89 seAiblables, comme aussi chaque espèce LUX; mais il est impossible que cela soit par la femelle sans le masle, ou par le ans la femelle, en sorte que de neces86 sont accouplez l'un l'autre. Or quant antres animaux sauvages, ceste compair vient par un instinct irraisonnable, et qu'ils participent de nature , et leur seule ^st de procréer leurs semblables , mais iux qui vivent de plus grande privauté* et [^, elle se déclare plus à plein, en tant e eux on cognoist plus d'aydes, amitez, lances et façons pareilles ; et en l'homme l'k tous autres ; car le masle et femelle client seulement leur estre , mais aussi ler l'un l'autre pour avoir leurs commo* 2aant est d'avoir lignée^ cela ne touche ent le debvoir de nature , mais aussi k leur proufit ; car de ce que les pereses1 leurs forces auront travaillé pour leurs qui n'en ont le moyen , ils en rapportejuroufit eu vieillesse, eux eslaus lors sans r. En telle sorte, nature par ceste résoluûtretient, afin d'estre perpétuelle , sinon nbre particulier, pour le moins en espèce. «r la providence de Dieu , la nature d*un d tant de l'homme que de la femme, a ts iiiie Uaison plus étroite, plus intime, fondée sur Aaut degré d'intelligence, sur une raison plus ée..** On disait alors également privanlé et prU

The text on this page is estimated to be only 25.13% accurate

90 LES CeCONOMIQUES esté ordonnée pour la commnnaoté.
Car nature est différente en ce que leur poks n'est utile en toutes mesmes choses, ma quelques endroicts aux choses contraires, et tesfois tendantes tout k un : car elle a hit plus fort, l'autre plus foible, k fin que l'tm sa crainte soit plus espargnant et regard; ses affaires*, Tautre pour sa force, soit plos rageux et enclin k repoulser l'cmltrage] 1 aller dehors, l'autre k garder ce qui est maison ^ et pour le travail , l'un se puisse assis et k recoy * , et soit imbecille^ aux afl foraines' , l'autre soit moins propre pour le t et se porte mieux aux exercices \ Au regar enfans , la procréation en est bien comm mais la commodité est particulière^ car k appartient la nourriture, k l'autre l'ente ment. Premièrement donc les loix enve femme soient, ne luy faire tort; car en sorte l'homme n'en recevra d'elle , et le commun nous instruit en cest endroict comme disent les pythagoriens , le moins < 1. En repos.... recoy et requoy (requies) : se teni eoy (tranquille) dans sa maison ; un lieu où Voû et ûoy, c'est nn lien paisible. 2. Conrormément an sens du mot latia ,■ faible, inhabile. 3. (Foras) dn dehors.... De là encore anjonrd'hi chand /braîn, celui qui n'a pas de boutique, qui pi avec ses marcttandises les Wller, les campagnes, U ofaés. 4. A tovt ce qui demande rexerciee du corpr forces.

The text on this page is estimated to be only 25.72% accurate

d'aristote. 91 pourra ne faut sembler faire tort, non plus qu'à une esclave retirée de l'autel *. Le tort que peut Sure l'homme k la femme , est de trop hanter compagnies estrangeres^. Et quant est de la cornpaignie, il ne faut qu'elle manque entre eux, ny aussi qu'ils soient en repos, comme n'ayans pouvoir de s'absenter, mais qu'ils s'accoustument en telle sorte qu'ils se contentent , soit en la présence, soit en l'absence. Et cecy a esté dit par Hésiode ; Si chastes meurs à femme veux apprendre j U te fendra une pncelle prendre^. Car les dissimilitudes des meurs empeschent l'amitié. Quant est des accoustremens , ainsi que deux personnes haultaines et superbes de courage, pareillement deux glorieux pour leurs eorps ne se doibvent hanter ensemble: au reste, le mary et la femme, trop excessifs en habits, semblent aux joueurs de farces sus^ un eschaI. Le grec dit plus exactement : « Celte conduite est preMrHe à Thomme par la loi commaœ , que les pythaforicieof oDt ainsi formulée : considérée comme une suppliante et comme emmenée du foyer, la femme doit être i l'abri de tonte injure et de toute violence. i> AUusioit à il loi religieuse qui rendait inviolabfe, même pour un enHBi, celui qui avait cherché un refuge auprès de son ibyer.y. la VU de Pylhagore par Diogène de Laëne, p. SMde rédiu in-folio de Londres, 1644. 1 G.-à-d. de faire des connaissances , des liaisons au dehors. V. Euripide, Ândromaq., y. 933 et suiv., édition TiQchniU. 3. Lis Travaux et les Jours , vers 009 de Tédit. citée. 4. «iSur, ditNicot, est préposition locale qu'on eserit

9â LES ŒGONOMIQUES fault. Au regard des possessions et des biens , rhomme, d'autant qu'il est le plus excellent et le plus nécessaire et le meilleur, est celuy (pi doibt avoir superintendance sur eux , et pour ce, il faut duire les esclaves à toute vertu ; ei d'iceux y a deux espèces, celuy qui prend soing des affaires, et celuy qui travaille du corps. Et pour ce que nous voyons que les sciences rendent les jeunes gens d'autre qualité, il est nécessaire d'entretenir ceux qui ont esté enseignez , et ausquels il faut donner charges honnestes. Le debvoir du maistre envers ses serviteurs soit ne leur permettre d'estre oultrageux , et ne leur donner trop grand^licence , et monstrier plus de faveur à ceux qui sont les mieux apprins, et aux manœuvres donner force vivres * . Et puis que le vin rend, mesmés aussi ceux qui sont bien nays, enclins k faire tort, et en plusieurs nations^, mesmes ceux qui sont aussi et prononce sus, pour autant que le françois change ayseement r en- s.i> La seconde forme s'est maintenue ém cette locution : courir sus, 1. Cf. Platon, deLegib, 1. VI; v. t. vil, p. 362 de la traduction de M. Cousin ; Symposiaq., Plutarque, I. YII, qiMlt IV ; Sénèque, Episi,, 1. 47; Columelle, de Me rutliea, 1,8. Plus tard Justinien convertit ces préceptes d'humanité èi loi : V. Lex unica, in Codice de emendatione servoruM. 2. On lit dans la préface de Tédit. que Muret a damée de r^conomigie d'Aristole (Rome, 1577) : «Plato, iniÉi suapulcherrimaRepubiica, jubet pueros ad statemlL^^ annorum a yino abstinere, ne ignis igni addatur et oleum flammi», ut Uieronimus inquit,)> p. 76. Cf. Elien, Vart9 hislor., II , 38, p. 397 de l'édit. in-folio des frères Gesmr; Aulu-Gelle, Noct. AU., X, 23.

d'aristotb. 93 lays libres s'abstieDoent de vin*, il est certain u'il ne leur en faut donner, ou bien peu. Et our caqu'il y a trois poincts en leur esgard, l'œure, le chastiment et la nourriture, ne les puir et ne les faire travailler, et les bi«n nourrir, s.rend superbes et outrecuidez *, mais les mettre l labeur et au chastiment , et les laisser mourde faim , c'est bien leur faire tort , et les metsà une impossibilité^. Il r^stedoncde les ire travailler et bien traicter' , veu qu'on ne peut mmander kceux qui n'attendent aucun loyers le loyer du serf, c'est la nourriture. Et comme \ toutes autres personnes, quand on ne fait VL plus gens de bien le plus de bien, et que recompense ne suit pas les mérites % on les ind pires ^, ainsi est il des serviteurs ; et pour 5^ il y faut avoir esgard, et leur despartir et reischer une chascune chose , selon qu'ils le me1. Le grec ajoute ici : Gomme les Carthaginois, par temple , qaand ils font la guerre.... 1 Cest-à-dire, d'après le texte , les met dans rimpuisiBce de rien faire , les réduit à l'impossibilité d'agir. 3. Ce passage, que l'on peut rapprocher de la Politique, ,8, SU, justi6e suffisamment Aristote que Ton a queloefois accusé, et cela d'après le dernier ouvrage cité , I , d'tYoir été un partisan exclusif de l'esclavage. A une foqae où, comme il l'atteste, ib., I, 2, s 16 , des philosobel protestaient déjà contre cet odieux abus^ on reconitt qu'il n'a pafe manqué lui-même à la philosophie et à tmoranité. Toy. M. Barthélemy-St-Hilaire, traduction de Polilique, 1. 1, p. 29, t. ii, p. 165. 4: On la peine les fautes, ajoute ici le grec. 5. Bonus segoior fit^ nbi neglegas. Salluste, Ju^ur/Zia , XXVI.

94 LES OECONOMIQUES ritent , c'est à sçavoir la nourriture , les vestemens, le loisir, et chastiment, eusuivans tant de parole comme d'effect, Texperience des médecins en la composition de leurs médecines, qui ont preveu que la médecine de laquelle on use trop souvent, se tourne en nourriture * : mais les plus propres au travail sont ceux qui n'ont ny trop de crainte, ny trop de hardiesse, car ceux qui sont par trop craintifs, n'osent rien entreprendre -, et ceux qui sont trop courageux, np sont pas duits k la subjection ^ : encores faut il qu'aux uns et aux autres la fin des labeurs soit ordonnée , d'autant que c'est une chose raisonnable et utile, proposer pour leur pris liberté •, attendu qu'ils ont courage au travail , quand il y a recompense et que leur temps est limité. Il les faut aussi tenir en obéissance , gardans comme ostages leurs enfans *, et tout ainsi qu'on voit en une ville, n'en avoir beaucoup d'un mesme pays^ -, et faire les sacrifices et Jbanquett plus pour les esclaves que pour les libres: car ils en sont lors mieux traictez, et pourceste 1. Plus exactement : cesse de Fêtre et n'est plas q«e nourriture. 2. V. ces mêmes détails dans Varron, de Re nul», l^ 11* 3. Cf. Politique , IV, 9, S 9. Aristote confirma ces préceptes par son exemple ; c'est ce que prouve son testament. V. Diogène de Laërte , liv. V,p. 169 et 170. Il y re^commande de veiller à Taffiranchissement et au bien-être de ceux qui l'ont fidèlement servi. Cf. M. Barthélemy-SIUilaire, ouvrage cité, préface, p.xxxix. 4. Cf. Plato, de Legibus, l. VI, t. vu, p. 361 de la Utduction de M. Cousin ^ Yarron, ibid.

The text on this page is estimated to be only 23.96% accurate

d'aristots. 95 nison teltes choses o^t esté iostiUiees. Pour
INinr[^]oir %»x biens, le bon père de famille doit larder quatre choses; car il
faut qu'il puisse acquérir, i[^]is contr[^]garder \ autrement il aeqBmt)it pour
neant[^], car ee seroit puiser de l'eau tYieccques un panier, et ce qu'on dit, un
tonneau partnisé[^] : encores faut il qu'il les sçache mettre 60 ordre, et en bi[^]
user, d'autant que pour ceste raison nous en avons affaire. Et faut qu'il
sépare une chascune de ses possessions, et ait plus de biens portans fruit
que de ceux qui ne rendent rien , et divise en ceste sorte ses trafiqj[ies[^]9
qu'elles ne soient toutes ensemble en danger. Et quant U leur garde , il est
bon d'user de lafaçondes Perses et de ceux de Laconie* : en1. Ménager... On
disait alors : contregarder sa santé, son bieo; et aussi : contregarder la
liberté du peuple (Nicot). 1 Ovide a dit. Art. am., II, 13 : Npa jninor est
virtus quam quorere, parta tueri. Vo|. cette citation dans ta Precellence et
les remarques qui raccompagnent, p. jLSi. 9. Per.Mser, percer[^] de là,
pertuUane et encore aujourd'hui, permis (pertusus , pertundere). Pour ces
préceptes, cf. Gaton, c. 2; Plin, Hist, nat., X, 5; AuluGelle, XIII, 53 etc.
4. Substantif alors souvent employé au féminin ; on disait : La trafique et
estât d'argentier (Nicot). •— L'éty[■]oioigê de ce mot est aaas doute iranê
facere, ferre (faire oporUlion). Mèna[^] refuse d*»ecmeiHir celle de IrMns
marefU, et c'est pour proposer à la[^]place le terme italien fimlifr (friperie ,
boutique), qui, suivant lui, vient de rtcakc., parem. édit. de son Bictmnk.
étymologiqm; mêvâL[^]irangHavica (d'où êranenavigoAio), 2* édit. : long
ciccuil, pour «riiver à une erreur. 5. On trouvera dans rBconomique de
Kénophon le dé

96 LES OEGOKOMIQUES cores rœconomie d'Athènes est utile, car ed yendant ils achètent, et quant aux meubles -41 la maison, les moindres familles n'en sont M garnies *. La façon des Perses est que le père de famille mesme ordonne et visite toutes choses; qui est ce qu'a dit Dion ^ de Dionysius. Nul b-i tant de seing des affaires d'autrui que des siennes propres^: en sorte qu'il doibt avoir l'œil à toutes choses qui sont de son devoir. En cest endroiety l'apophthegme du Perse et Lybien est fort k pKH veloppementetTexpUcation de ces points qu^Aristote s'est contenté de toucher avec une brièveté excessive. 1. Le grec dit : a Quant aux provisions, les petites maisons n'ont pas coutume d'en faire, d On connaît It proverbe : Provision, profusion. Y. à ce sujet Pluttrqte^ ViedePericles, c. 35. 2. En parlant de. ...On sait l'intimité de Dion et du premier Denys. V. Gornel. Nepos, Dion, X : a Erat intimiii Dionysio priori, neque minus propter mores quamaffiniUtem..., etc. y> 3. Au XVI* siècle toutefois, affaire était généralement du masculin. Sur un grand nombre d'exemples où ce mot est employé, Nicot n'en offre pas même un seul où il soH joint au féminin. Marot, à la fin de la pièce où il demande au roi « de le délivrer de prison » : Excusez moj si pour le mien affaire Je ne suis point vers vous allé parler : Je n'ay pas eu le loisir d'y aller. Partout ailleurs il donne à ce substantif le genre nias* culin. Aussi s'étonne-t-on que Vaugelas ait écrit dans M ccxxxTi* remarque : « Ce mot est toujours féminin ait cour et dans les bons auteurs , je ne dis pas seulement modernes, mais anciens ; Amyot même ne l'ayant jamais fait que du féminin, t» Dans les modernes, oui; mais ait XYi' siècle , et dans Amyot en particulier, non , presque toujours. V. la Precellenet^ p. 116, etc.

d'aristote. "97 pM : car l'un enquis qu'est ce qui rendoit un cheval en bon point, respondit, l'œil de son ■liste 'j et quand on demanda au Lybien quel «toit le meilleur fumier, il respondit, les pas du Mistre' . Il faut doncques que l'homme ait l'œil à me chose, et la femme à une autre , ainsi que les affaires du règlement de la famille sont desparlies kchascun d'eux -, et ceste façon de faire doibt eitre rare aux moindres maisons , et en celles assquelles est nécessaire commettre gens pour le maniement des affaires, on en doibt user plus «mvent : car on ne peut ensuivre bien celuy qui e&seigne mal, soit k la sollicitation des affaires^ «oit aux autres choses; en sorte qu'il est imfwssible, les seigneurs n'ayans soing de leurs affaires , que ceux qui en sont chargez en soient soigneux^. Et puis que telles manières de faire sont fort honnestes et adressantes k vertu , et proufitables pour le gouvernement de la famille, il faut que les seigneurs s'esveillent avant que <5cux qui sont k leurs services, et qu'ils prennent leur sommeil les derniers, et que leur maison, tout ainsi qu'une ville, ne soit sans garde; 1. Eschyle, les Perses, v. 169. —Cf. Gaton, de Re rus(iea, c. 4 ; Phèdre > II , 8 ^ Pline Vancien , HisL naiur. , IVIII , 5 et 6; Columelle , 1, 1; III , 21 j IV, 18; AuluOelle, II, 29; Platarqae, de V Éducation des enfants, ' c. 27; enfin , La Fontaine, IV, 21. 1 Pins clairement dans le grec : Tadministration des biens, êicixpoireC^... 3. Ainsi Varron ayertit le maître : « non solnm debere inperare, sed etiam facere. y> 1, 17« La Boët. 5

The text on this page is estimated to be only 25.71% accurate

96 LES OEGOMOMIQUES et qu'ils ne délaissent ce qui est de leur debvnr, ny nuict ny jour, mesmes s'esveillent avant le point du jour * *, car cela est proufitable pour la santé, pour le règlement de la maison et pour celui qui est amateur de sçavoir^. Or aux mmdres familles, la manière des Athéniens es b disposition des fruicts est utile: mais aux graifles maisons, en divisant tant les choses qui se despendent par un an, que celles qui se consomment en un mois, et faisant pareillement de Vjmgd des utensiles, tant de ceux qui servent par jottr, que de ceux desquels on use peu souvent, frat le tout donner à ceux qui ont le manienent à» affaires. Au reste il est nécessaire quelquesfms veoir et visiter le tout, a fin qu'en ne soit igo^ rant tant de ce qui a esté conservé que de ce q« a esté diminaé. U faut aussi partager^ la nail. Hésiode, les Travaux et les Jours, y. irr5-780, p« 41 de l'édit. Didot. Platon, de Legibus^ liv. Y fl; CatoD, c 5; Columelle, XI, 1; Plin, HUl. fuK., ^VIII, 6. 2. Surxîe dernier point, y. Ficin, icineo Ubro qui (tonriH sana inscribitur, i> comme dit Muret, p. 80 de la PrifUÊ cit'ée: Sniyant celui-ci, il y prouye par sept raisons que le sommeil prelon^gé est nuisible, surtout aux gens de lettnf. 3. (Partiri); nous n'ayons conseryé que le substantif comparlimenL H. Estiennedans sa Prece(/enc€ cite, pand les manières d'exprimer qu'un homme est aytre, ettti locution: U parliroil [partagerait) un œuf en devf) p. 77. Dans un de nos anciens fabliaux, le Renard ptile ainsi tiu Lion: Dis moy, par Tame de ton père, Qui t'appriDt si bien à partir? C'est-à-*dire à faire si bon, si juste partage. Y. le 4i€' tionnaire cité de Lacombe, t. i, p. 3W.

The text on this page is estimated to be only 28.84% accurate

d'aristote. 99 9m, eu esgard tant aux biens qu'à la santé, qu'à la comsiodité et bonne assiette d'iceux. Sous le nom des biens, j'entens les fruicts, et ce qui est propre aux vestemens^ et faut veoir quelles choses leur sont propres, et entre les fruicts, ce quiproufite à ceux qui sont secs, et ce qui est bon à ceux qui sont humides*] et des autres biens, ce qui est utile aux choses auimees et à celles qui sont sans vie , et pareillement aux esclaves, aux libres, aux femmes, aox hommes 9 tant à ceux qui sont estrangers qu'à ceux du pais-, et pour le bon air et sauté, i faut qu'elle soit exposée aux vents pour Pesté , et l'hyver au soleil ^ : ce qu'elle sera si elle n'est point toute carrée , mais soit plus ample vers le septentrion'. Il semble aussi qu'aux grandes maisons un portier est utile \ lequel 1. Varron, de Me ruslica, 1, 13, Golumeile, 1, 6, placent dtns cette dernière classe de fruits (on dirait aujourd'hui de produits): avinum et oleura^» dans la première : «faba, iKnom, y* etc. 3. « In sablimi loco œdifices, qui, quod perflat, si ((iiod est quod adversarium tnfératur, faciiiis discutitur ^ pneterea quod ab sole toto die illustratur, salubrior est, qaod et bestiol» si quœ prope nascuntur et inferuntur, •Ht eflantur, aut aritudine cito pereunt. y* Varron, 1, 12; cf. Columelle, I, 6. 3. Cf. Pline ^ HisL nalur., II, 47; PaUadius^ de Me mtlica, 1,21. —Cette opinion d'Aristote a été discutée par Arétin et par Muret. V. la Préface ée celui-ci, p. 80. 4. Chez les Romains, les portiers étaient enchaînés sur U place même où ils devaient veiller; c'est ce que nous apprennent Columelle , I , PrœfaL ; Oride^ Amor, 1,6; Pignorius, de Servit, p, 447.

100 LES OECONOMIQUES d'ARISTOTE. encores qu'il fust inutile pour les autres affaires, soit pour la seureté de ce qu'on apporte et emporte , et pour la garde des meubles , il est bon ensuivre la façon des Lacedaemonieiiis; car il faut qu'une chascune chose soit mise en son lieu, pour autant que cela qui est ainsi mis en son lieu , est plus tost trouvé ' . 1. Il est presumable que le livre ne s'arrétait pas là; et que le reste a péri. Léonard ArétiD a donné une suite en latin, qu'il avait traduite, disait-il, sur un manuscrit plus complet j pour remplacer Toriginal, perdu en tout cas, le lecteur royal Tusan Ta mise à son tour en grec : on peut voir ce morceau , dont Gamerarius a donné une version latine, dans Tédition citée des œuvres d'Aristote , t. i,p. 496 et suiv. — Au sujet de l'addition d'Arétin , consolt. la préface de la traduction latine donnée par Strèbe des Economiques d'Aristote et de Xénophon, in-4", Paris, 1604 : il rejette le morceau comme non authentique.

LETTRE DE MONTAIGNE A M. DE LANSACS HBTALIBR
DE L'ORDRE DU ROY, CONSEILLER DE SON CONSEIL PRIVÉ,
SURINTENDANT DE SES FINANCES, ET CAPITAINE DE CENT
GENTILSHOMMES DE SA MAISON. Monsieur je vous envoyé
laMesnagerie*de Xenolion mise en françois par feu Monsieur de la oétié :
présent qui m*a semblé vous estre propre , int pour estre party
premièrement , comme vous 1. Saint-Gelais de Lansac. On peut apprendre
par Thism du président de Thou le rôle important qu'il joua ins cette
époque; il est question de lui dans les livres II, XVI, XXXII, XLII, LXIV,
etc. ; tour à tour on le)it figurer dans des négociations importantes,
commaner contre la flotte du prince de Gondé la flotte du roi ,)nquénr
plusieurs lies, capturer plusieurs vaisseauï Dgiais au port de Tile de Ré, etc.
Il était seigneur du owg; et , remarque Tauteur plus haut cité du Discours *r
l'antiquité de cette ville , u dans ses vignes de dessous ^urg, il cueilloit
d'eieellent vin. » 2. Ce mot est synonyme d'Economique; c'est la science
"^mesnage, c.-à-d. de l'économie^ de l'administration lomestique, dont parle
Montaigne plus d'une fois dans les Usais , et qu'il recommande fort
d'acquérir; v. particulièrement III , 9; cf. Lettres de Pasquier , VII , 10.
Mesuige se prenait même au figuré, comme notre mot éconoBic; c'est ce
que l'on voit par une remarque de H. Esienne, dans la préface de la
Precellence: a qu'il s'est fait lansla langue italienne plus grand remuement
de mesnage la'en la nostre. » La racine du mot est dans notre ancien trme
mesgnie,mesnie (manere), famille; PrecelL, p. 179.

The text on this page is estimated to be only 26.13% accurate

102 LETTRE sçavez , de la main d'un gentilhomme ^ de marque, tresgrand^ homme de guerre et de paix, que pour avoir prins sa seconde façon de ce personnage que je sçay avoir esté aymé et estimé de vous pendant f sa vie. Cela vous servira tousjours d*aiguillon à con- i tinuer envers son nom et sa mémoire vostre bonne | opinion et volonté. Et hardiment ^ Monsieur, ne > craignez pas de les accroistre de quelque chose : car : ne rayant gousté que par les tesmoignages publics j qu'il avoit donné* de soy, c'est à moy à vous res- ■< pondre, qu'il avoit tant de degrez de suffisance au delà , que vous estes bien loing de l'avoir cogneu tout entier. Il m'a fait cest honneur, vivant, que Je ■ 1. Henry Estienoe, p. 117. de la Precellenee, appelle, avec plus de convenance ^ Xénophon un grand pertùHr nage. Toutefois si Ton remonte à Tétýiaologie dn mol gentilhomme, on s'étonnera moins de ce titre donné pit -Montaigne à l'illustre Athénien. Bodin, 1. III de m Riflé' blique, c^y c\\e un passage de Tite-Live , pria dansU harangue de Decius contre les patriciens «semper ista an* ditasunt, vos solos ^eniem habere, etc.,» etili^onta: a ex quo satis innuit , nec servos , nec libectinos gen^Um habuJsse et genliles fuisse qui ex ingenui» nascerealnr. Hinc illa vox a nostris usurpata, ut qui nobiles suni ge»' liles dicantur. » Genlilis se trouve à peu près eroplofé dans cette signification de noble par Q. Mucius au pti-^ sage que rapporte Cicéron, Topiques, c, ù : m GeiM» sunt , qui interse eodem nomine sunt, ut ingenaia •fin** di , quorum majorum nemo servitutem senrivit , qai îâ* pite non sunt deminuti.» Cf. Brutus, c. 28. 2. Il faut remarquer que cette petite particule (Uréa^ xpU) dont nous ont fait part les Grecs , comme dit B. B»»» tienne, p. 58 de la Precellenee, était, au xvV ftiècle,la* timement unie aux mots dont elle moditiait le sent, éi faisait corps avec eux. — Suivant d'autres, la racine de Irèi est Irans, au delà. 3« Déjà toutefois malgré des exceptiona assez ff équenlea,

DE MOÏ[^]TAIGNB. 103 nets au compte de la meilleure fortune des miennes , le dresser avecques moy une cousture d'amitié si siroicte et si joincte, qu'il n'y a eu biaux, mouveMut ny ressort en son ame , que je n'aye peu conidcrer et juger, au moins si ma veuë n'a quelquesoistiré court. Or sans mentir, il estoit, à tout rendre y si près du miraele, que pour, me jectant ia»de9 barrières de la vraysemblance, ne me faire Bcscroire[^] du tout, il est force, parlant de luy , que e me reserre et restsraigne au dessous de ce que en sçay. Et pour ce coup , Monsieur , je me contenerajr seukanent de tous supplier pour l'honneur et everence que vous debvez à la vérité , de tesmoijkev et croire, que nostre Guyenne n'a eu garde de eoir rien pareil à luy parmy les hommes de sa •bbe. Sous Fesperance doncques que vous luy rent dont les exemples devaient se montrer longtemps enore, on faisait en général accorder le participe passé avec t lom qui le précédait ; de là l'épigramme de Marot [vi commence par ces vers : EnfanSy oyez une leçon : Nostre langue a ceste façon , Que le terme qui va devant Volontiers régit le suivant...-. hisMarot lai-mérae, infidèle à la règle q d'il proclamait, éliait un peu après : k Elle aura été receu, » On lisait lus Seyssel, Guerres civiles , lï, l : «La paour (peur) que hiscan avoit eu. jv Amyot, le puriste, si souvent et à si *oo droit allégué comme autorité, se permettait de dire : L'injure qu'il lui avoit fait , » Vie de Démoslhène , c. 3 ; t Loysel , Dialogue des advocals , au sujet de Pierre du ognet ou de Cugnières : a Ce Tut un des plus vertueux enonnages que la France ait produit.... n (1" confé«ce.} Cf. Remarques de Vaugelas, t. ii, p. 7 et suiv. 1. Ainsi Charron a dit, Sag., III, 14 : «C'est moins mal \itcroire Dieu que de s'en mocquer. y>

104 LETTRE DE MONTAIGNE. drez cela qui luy est
tresjustement deu , et pour l'refraischir en vostre mémoire, je vous domie ce
livre qui tout d'un train aussi vous respondra de ma pail que sans l'expresse
défense que m'en fait mon in suffisance, je vous presenterois autant
volontier quelque chose du mi«n , en recognoissance des obli gâtions que je
vous doy, et de Tancienne faveur e amitié que vous avez portée à ceux de
nostre maison Mais, Monsieur, à faute de meilleure monnoye, j* vous offre
en payement une tresasseuree volonté di vous faire humblement service.
Monsieur, je supplie Dieu qu'il vous maintienu en sa garde. Votre obéissant
serviteur, Michel de Montaigne^

LA MESNAGERIE DE XENOPHON[^]. Une fois j'ouy Socrate
 debatre ainsi à peu près, de la mesnagerie. La mesnagerie, dit il , ►
 Critobule[^], est ce quelque sçavoir qui a nom ainsi, comme la médecine ,
 Forfaverie [^] , la chari. Cicéron parle, de Senect., c. 17, de ce livre «qui stude
 taenda re familiari, qui OEconomicus inscribitur;» osait qu'il le traduisit: a
 Quem nos, isla fere slate quum »emns, qua es tu nunc, e græco in lalinum
 converlimw.yi itil à son fils alors âgé de 21 ans , O/f., II , 24. Colullelle,
 après avoir indiqué les principales matières ailées dans cet ouvrage , ajoute,
 XII, 1, édit. Gesner : Hsc in OEconomico Xenophon et deinde Gicero , qui
 m latinæ consueludini Iradidit. » St JérAme , Prxfat. I Euseb, Chronic. : m
 Noster Tullius in Xenophonlis Eeconomico lusiLy* Gette traduction, qui a
 péri eu grande irtie, et dont ce père de TÉglise porte d'ailleurs un igement
 assez peu favorable, était comme un hommage indu par Gicéron au génie de
 l'écrivain dont il a dit dans Orateur : c< Illius sermo est ille quidem melle
 dulcior...,y> t de la lecture duquel le second Scipion TAfricain , omme U le
 rapporte , Tusc. ,11, 26 , faisait ses délices. IQuintilien , Imlit. Oral., X, 1. 1
 Cet interlocuteur de Socrate paraît être le fils de 'riton, appelé en effet
 Gritobule,etdont parle Xenophon, ans les Mémoires, I, 3 ; II, 6; mentionné
 aussi dans TEubydème de Platon. Gf. Athénée, Deipnos, Y, 13 et 42;
[^]Qtarque, 1. II des Symposiaq., quest. I, et Macrobe, [^]1,3. 3. Od disait alors
 orfaveriser, orfavriser, et déjà ce*5

The text on this page is estimated to be only 28.84% accurate

iOS £A HESNAGERIE penterie, qu'en dis tu? Il me semble bien qu'ouy * , dit Critobule. Et sçaurions nous point dire quel est le fait de la mesnagerie*, dit Socrates , comme nous dirions bien si nous voo- J lions quel est celui de chascun de ces autres arts? Je pense pour vray, dit Critobule, que le fait d'un bon mesnager, c'est de bien gouverner la maison. Et quoy, la maison d'autrui, éà Socrates, si quelqu'un la lui donnoit en chai^t ne la sçauroit il pas bien gouverner, s'il le voo^ loil faire, tout ainsi que la sienne? Car de vnf, un charpentier entendu en son art , aussi bien pourra il besongner^ en son art pour un autres pendAni orfèvre. Fevre était le nom commun de toutot' ^ vrier qui travaillait les métaux. V. la traduction de PUh '% tarque par Amyot, Vie de Numa, c. 23. À 1. Notre particule affirmative oui n'est autre chose (plt i le participe de Tancien verbe ouïr, et le synonyme et • c'est entendu. Y. un curieux morceau sur les diverses ouk j nières de prononcer oui en France, PreeeHence,p. 191 ^^ 2. Cf. Plutarque , Banquet des sept sages, c. 34, t»* j duction d'Amyot : Diodes , qui raconte ce qui s'y eil ^S passé, après les propos sur le gouvernement de la ehOM \ publique: «c Je les priay qu'ils voulussent aussi nous ei' ' seigner du mesnage, comment il s'y falloir goudenir» . pour ce qu'il y a peu d'hommes qui soient appelez à got* '^ verner les villes ny les royaumes ; mais du gouvernifil J de son mesnage et de sa maison, chascun en sa part.» Os 3 peut voir ensuite à ce sujettes avis des sages, qui ne MS^ * d'aiUeurs que le résumé très-bref de ce qu'on Ut dtfi ' Xénophon. V. en outre c. 35, 42, 50. 3. Dans DOS mots terminés en ogne, ogné, ogner, o»ii- '• tercalait généralement au xvi' siècle une n accessolit: | ainsi au lieu de refrogné^ renfrogné, nous lisons fraM Hêfnmgné dans Ronsard, ode à L'Hôpital Une de sea pîk»

The text on this page is estimated to be only 28.04% accurate

BB XSNOPHON. i07 oar soy, et par adventure an bon mesnager
3 mesmes. Il me le semble bien, ô Socrates. [ues, dit Socrates, qui entendra
cest art de nesnager, encores qu'il n'ait de soy aucuns , si pourroit il gagner
bons gages k gou*r la maison d'autrui, aussi bien qu'il en îMHI poffir la
bastir. Mais fort grands gages il, dît Critobule, s'il sçatoit faire la mise le il
appartient ^ ^ et faisant abonder le H pourroit augmenter par sa reserve ^ la
B qu'il auroit prinse en main. s, dit Socrates, qu'entendons nous par sa q'?
est ce commie si nous disions un logis, eit adressée à un yvrangne. Loysel ,
dans son lia des advocals, nous parle de ce fameux Ranlin, stant chancelier
du duc de Bourgongne, se combla ; de biens, que son malstre fut enfin
contraint de s : Cest trop, Raultn.» (r*confér.) I dKautrea termes, s'il savait
gérer , administrer ablement une propriété.... Mise, c'est, d'après «la
despense qu'on fait, principalement de ses ;. n HP son ordre, son
économie.... ■ connaît cette méthode interrogative (elpidiveîa), ée par
Soerate pour faire accottcher, ainsi qu'il ît, les esprits de ses interlocuteurs :
lui-même la ipe dans le Théélèle; et partout, dans ses dialogues, quel
piquant usage en a Hut le plus éloquent de ciples. Ici Soerate parle comme
dans Platon, ou comme il a parlé déjà dans les Entretiens mémode
Xénophon lui-même. Aussi a-t-on regardé efois comme un cinquième livre
de cet ouvrage , té de VÉeonomique, Muret , dans le commentaire B a
donné à Rome , 1577, eiprime cette opinion, ^t il la cite comme étant celle
de GalUen (Galenus, .

108 LA MESNAGERIE OU si tout le bien qu'on a , soit il dans le logi ou dehors, tout est de la maison? De ma pai je i'entens bien ainsi, dit Critobule, que cequ chascun a , et fust il hors de la ville, tout est d sa maison , puis qu'il l'a. Et n'y a il pas aucan qui ont des ennemis, dit Socrates? Pour cer tain , dit Critobule *, et tel qui en a plusieurs Quoy donc, dit Socrates, dirons nous aussi qui les ennemis sont de l'avoir de ceux qui les ont A bon escient, dit Critobule, ce seroit bien m vraie mocquerie , si celuy qui a^gmenteroit \i nombre des ennemis gaignoit encores de gages. — ^Pourtant qu'il nous sembloit naguieres que la maison de chascun fust son avoir. — Mai pour vray, dit il, c'est ce que chascun a qui lu; est bon -, et sans doubte ce qu'il a qui est man vais pour luy, cela n'est pas son avoir. Il semble dit Socrates, que ce qui est proufitable à c\m cun , tu appelles cela son avoir. Cela mesmes dit il] et certes ce qui est nuisible, je ne pense pa que ce soit le bien de personne, mais plus tos le dommage. Eh quoy, dit Socrates, si quelqu'Qi a acheté un cheval, et n'en sçait user, ains » fait mal, tombant de dessus, à celuy Ik son che val ne sera pas compté en son bien? Non pas dit il , si le bien est bon k qui l'a. Ny la lerr in commentatione de libris Hippocratis , nepi àpOpuiv}. Sur VIronie de Socrate on peat voir un mémoire de Fr(guier, t. IV du Recueil de l'académie des Inscriptkmi cf» J. F. Sieyers , de Hethodo Socraliea, Slesvici»i81(p. 44 et seqq.

DE XENOPHON. 109 les, dit Socrates, ne sera pas du bien y a qui la laboure de telle sorte, qu'a >urer il a plus de perte que de gain, certes, dit Critobule, la terre n'est pas ;i en lieu de nourrir son maistre , elle le la faim. Et n'est ce pas, dit Socrates, du tout de mesmes ? si pour en avoir Ion dommage, k faute d'en sçavoir user, le n'est pas le bien de tels gens. — Non pas, ce me semble. — A ce compte, dit Sotu estimes bien ce qui sert, et non pas ce t. Ce fay mon * , dit Critobule. Doncques, dit îs, k ceux qui se sçavent servir de chasque ces choses leur sont bien, et non pas à ui n'en sçavent user : comme pour vray tes sont le bien de celuy qui en sçait)Our en faire compte; et k celuy qui n'y rien, les flûtes entre ses mains ne sont lus que des caillous inutiles, sinon que renture il les vende. Ainsi voylk un autre jue nous arrestons, que les flûtes, k les , sont le bien de celuy qui les a, mais ;arder non , sinon qu'on en sçache user, rayement, dit Critobule, faisant ainsi, propos se conduit bien d'un fil et d'un le fais ainsi ; en d'autres termes , c'est mon avis, observe Nicot), solemus dicere, qaod a graeco (JiéV, dem et cerle positum est; cujus exemplum est lodi... Cest mon (c'est ainsi), n Roquefort, t. i , e son Glossaire, explique mon par donc, pour I. de la Monnoye, ajoute-t-il, le dérive de modo ,rbazan pense qail vient de num, numquid ou de :j> étymologies peu probables.

The text on this page is estimated to be only 24.58% accurate

liO LA SESNAGERIB commun accord , suivant ce que nous
disions tantost , que les biens ce sont les choses proi»^ fitables. Car les
flûtes, ne les vendant point,, ne sont pas de nos biens, pui» qu'il n'en vient
aucun bien: à leur maistre : mais aussi les vendant, elles sont du bien de
celoji qui les possède. Adoncques Socrates dit, ouy s'il les sçait vendre :
mais s'il les vend de rechef k un qui n'en sçache rien, non plus que Iny, k les
vendre raesmes elles ne sont pas bien, a» moins selon ton propos* . Il
semble, dit il, ô Socrates, que tu vueilles dire que l'argent mesone» n'est pas
des biens , si on n'en sçait user. Hxé c'est toy mesme , ce me semble , qui
l'accorda» ainsi , quand tu dis que les biens sont choses dont on tire prouflt.
Doncques si quoiqu'on usoM de l'argent en telle sorte, qu'il en flst wê
employte * en une chose ^, et par ce moyen s'en i. Sur cette forme captieuse
et ces bizarreries apparentes du raisonnement de Socrate, que Ton appelait
par ce motif in omni oralione simulalorem, on peut voir Cicéron, de Off., 1,
30 j Brulus, 85 ; Top., 10 ; Orai., in, 1, 1« 31 ; Hep., 1, 10> etc. Zenon,
faisait allusion à ce ^enre d'argumentation, quand il donnait au philosophe
le nom dt : c< scurra athenien^s. » Nat, d,, 1, 34^ cf. QuintHien,IX,l 2.
Employe se disait alors concurremment avec employemenl et employ ; du
premier de ces mots ,. particulièrement usité dans le midi, nous est venu
emplHU. Montaigne , dans les Essais, III , 5 : « Le maniement st employU
des beaux esprits donne pris à la langue, mtt pafr rinnoYant, tant comme la
remplissant de plus-rigo* reui et divers services, Testirant et ployant.» 3. Le
%me dit : qu'il en ftt acquisition d'une matlfeas^t éTtt^pav...

The text on this page is estimated to be only 23.29% accurate

DE XEMOPHON. iH rast mal de sa personne, mal de son esprit, lal des afbires de sa maison, comment îs en Ik* seroit k celui l'argent proufitable? !8 nullement. Autrement aussi bien dirons ; k ciguë " estre de nostre bien , qui fait ttir insensez ceux qui en ont mangé. — Donc* , ôCritobule, l'argent, tant qu'il est entre 18 d'homme qui n'en sçait user, renvoyons i loing et en faisons si peu de compte, ne soit pas seulement compté entre les s de celui qui les a. Mais des amis n dirons nous, si on en sçait imer, de m qu'on puisse faire son proufit avec eux? — liment ils sont de nos biens, dit Gritobule, our vray beaucoup mieux que les bœufe de harrue, si plus que des bœufs nous rece* I prouflt de nos amis ^ . Et les ennemis donc,, à ce compte, dit Socrates, sont du bien Qrts, que Ton* écrivait aussi ore, enfin or : mainli'y d'ores en là, dès lors. Ronsard, dans ses odes, lignant de la vieillesse : Mai» ores i'ai le corps plus dur..«. n s'agit de la jusquame ou hanebane. V. ce que le celte plante vénéneuse Elien, cité par Matthiole =868 Commentaires but Diosceride, IV, 64. On sait que Montaigne a honoroil à merveille la)0\$e de ce J«une soldat à Cyrus (^Cyropédie, VIII, 3), (Uerant à luy pour combien il voudroit donner un al |Mr le moyen duquel il venoit de gargner \e pris i eourse, et s'il le voudroit eschanger à un royaume : •n eertet, sire ; mais bien le ïairrois }e volontiers pour aeqaerir u» amy, si je tronvois homme digne d'une lie tUiance. » Ess., I, 27. Cf. Hém, sur Soerate, U, 4.

112 LA MESNAGÈRIE de celui qui s'en peut servir, et en tirer prouît. — Ouy vraiment, ce me semble. — A ce que je voy, dit Socrates , c'est le fait d'un bon mesnager, de sçavoir user de ses ennemis , de façon qu'il s'en serve* . — Mais bien fort, dit il. —Et de vray tu vois, ô Critobule, combien de maisons de simples citoyens sont augmentées par la guerre, combien par les tyrannies. Or, ô Socrates, ce dit Critobule, tout ce que nous avons dit jusques icy , me semble estre bien : mais que penserons nous que c'est, quand nous voyons par fois des gens ayans bien le sçavoir et les commoditez pour pouvoir aggrandir bien fort leur maison, s'ils y prenoient peine, mais on s'apperçoit bien qu'ils n'en veulent rien faire ^ et pourtant^, voyons nous que, à ceux là, le sçavoir leur est inutile. Dirons nous autrement d'eux , sinon que, k ceux cy, le sçavoir n'est point de leur bien, ny de leur avoir? Tu veux parler des serfs, ô Critobule, respont. « Ce que Xenophon escrit que les sages receoivent prouît de leurs adversaires, il n'est pas raisonnable que nous le mescroyons^ mais il nous faut chercher Tart etli science de pouvoir attaindre à ce bien là.» Plutarque, traduction d'Amyot , de V UlilUé à tirer de ses enmmis, c. 1. 2. C'est-à-dire par ce motif.... M. Ampère remarque n sujet de ce mot, dans son Histoire de la formation de to langue française, p. 291 : « Pourtant est aujourd'bai synonyme de cependant; il exprime une opposition avec ce qui précède ; mais encore au xvi« siècle, il avait quelquefois une signiGcation toute contraire;. il voulait dire: d'après cela , cela étant. y>

DE XENOPHON. 113 lit Socrates. — En bonne foy, non pas des serfs , lit il, mais d'aucuns qu'on pense bien estre le fort bon lieu , lesquels je voy , les uns bien l'atendus aux arts de la guerre, les autres k «ai de la paix, et toutesfois ils ne les veulent m employer ^ et cela mesme k mon advis en st la cause, pour ce qu'ils n'ont point de maistre qui leur face faire. Et comment seroit il possible, dit Socrates, qu'ils fussent sans naistre? Ils désirent de vivre bien k leur ayse, b veulent faire toutes choses pour avoir des Mens 5 mais après, quelque maistre vient au devant qui les engarde* . — Et qui sont ils doncques :e8 invisibles maistresqui leur commandent, dit [îritobule? — Invisibles certesne sont ils pas, mais lbrt apparens ^ et pour vray, bien mauvais mairtfes sont ils, et pour tels toy mesme les cognois, si tu estimes mauvaises la paresse, la lascheté de cœur et la nonchalance. Encores y a il d'une autre sorte de maistres, vrayeBient pipeurs * : ce sont les jeux, et les compagnies inutiles. Ces maistres font le semblant et portent la mine de plaisirs et de pasetemps ^ et avec le temps se font veoir k clair , et co~ t Qui s'oppose à lenr désir.... Nicot cite beaucoup ^exemples do verbe engarder, empêcher : a Entre , si tTeoi; personne ne Vengarde : nemo prohibet,te iml Trompeurs.... « Piper, dit Nicot, c'est proprement 'il^t pour contrefaire les oiselets, et, par métaphore^ est décevoir : y> de-ptpe, petit morceau de bois que les seleurs mettaient dans leur bouche à cet usage ; de là

The text on this page is estimated to be only 26.41% accurate

Ii4 Là MfiSNAGERIE gnoistre k ceux là mesmes qu'ils ont pipé
* , que ce ne sont que tourmens entrelassez de voluptez, qui y enans à
maistriser ceux qui les suivit, les retirent* de s'employer k ce qui leur ser^l*
proufitable. Mais il y a des gens encore d'aukt^ sorte , que tout cela ne
desbauche ^ point èH. leur besongne, ains travaillent bien fort cotf^
rageusement, et pourchassent dé gagner W prendre à la pipée, piperii,
Rbnsard , danr la pièce eft* il raconte sa vie, parle ' des mesdisans Pipans
les grands seigneurs d'à ne belle apparence. 1. On a déjà remarqué, au sujet
d*une phrase de BftfH taigne, qu'à cette époque le participe passé,
accompagnagLU^de Tauxiliaire avoir , a'aceordait généralement avec mm^
régime direct, lersqn'il en était précédé (ainsi nodr rapprend une épttre
plaisante de Marot); mai» que néaiHf: moins, même après que Vaugelas et
Port-Royal enreatt. érigé cet usage en règle, d'excellents auteurs s'en éeiN
tèrent plus d'une foi» jusqu'à la fin du xvii* sièclefi. fe n'est donc paa
surprenant qu'on puisse citer dans la Boëtie quelques exemples, où le
participe passé se troave; écrit comme dans ce passage. 2. Détournent....
Belirer de mal faire, redYtfr son eifiill de penser à ses affaires ; locutions
cit.ées par Ntcoi. , ! 3. Écartent.... L'élymologie de ce verbe est, suivait
Ménage, de, et bauche, vieux mot qui signifie boutique: . de là embaucher,
mettre quelqu'un en boutique; dibWr cher, Urer quelqu'un de la boutique où
il travaille; ensuite est venu le sens figuré : éloigner de la bonne TOil/ de la
sagesse. Conformément à l'acception primitivt, ai* dit encore , comme an
xvi' siècle : «t II a débaubé' ev* valet de mon service. » Les locutions qui
pénélifcnit le plus avant dans la famille , parce qu'eltoa en eipriintit fes
besoins et les accidents journaliers , sont «oaai lai< plus vivaeaa et les plus
durables.

The text on this page is estimated to be only 29.74% accurate

DE XENOPHON. ilo hieiiis, et toutesfois ils détruisent lenr maison, et wi tenas en telle destresse, qu'ils ne sçayent fie faire. Car ceux là aussi, dit>il, sont en lervage, sous la puissance de maistresses bien eiiibles, les uns de la friandise, les autres de la (ouraiandise* , ceux cy de l'yvrongnerie, ceux là Pime ambition et magnificence sottte et despenHve^, qui commandent bien si oultrageusement, I ceux qu'elles ont saisis, que tant qu'ils sont eones et puissans pour travailler, elles les eo»nignent de leur porter tout ce qu'ils tirent de a peine qu'ils jNrennent , et de le despendre à HMilenter leurs désirs. Mais après quand elles Im sentent foiUes, et sans pouvoir pour sonfKr le travail, à raison de la vietllesse, elles liiDcqiies tes laissent kmguir et vieillir en |6iDe,cbetifs et malheureux. De rechef s'essayent Retrouver ailleurs d'autres serfs, pour se servir de mesmes : mais contre cela, ô Critobule, il faut combattre ne plus ne moins pour la liberté, comme on feroit contre les enneK estrangers, que nous voudrions asservir iwcques les armes. De vray souvent on a veu par fe passé, que les ennemis, ayans pour eux la kù» du nombre et de la vaillance, quand ikassobjectissoient quelque nation, la contrai*gMieiit âeveûr meilleure, et faisoient vivre i. Plutôt de rincontinence.... i. Nicot ne donne que despensier, despensiere, et même fe\$pendewr : Quant à despensif, il me paraît être « du reo de Gatcoifpie. y>

116 LA MESNAGERIE ^ depuis tousjours les vaincus plus k leur
ayse, \ pour s'estre amendez et rendus plus sages. î Mais toutes ces
niaistresses ne cessent jamato c de gaster et diffamer les corps des
personnes;' i et les cœurs et les biens, tant qu'elles les goi^ k vernent.
Critobule lors parla k peu près ainsi >■ I Pour le regard de ce propos je me
contentif . î fort, et suis bien trompé si je n'en ay assc*- ! entendu par ce que
tu en dis. Et de ma part' ■ m'examinant moy mesme, je me treuve, ce ib4« i
semble , passablement délivré de ces passi(«li . là; de sorte que si tu
m'advertis, en quoy fai^ sant j'augmenteray mon bien , je me fais bietf* fort
que ces maistresses Ik que tu appelles," ne m'en sçauroient garder. H Or
donne moy doncques quelque bon cwh? seil , si tu en as : sinon que
possible , ô Som crates, tu ayes desjk ainsi ordonné de ino]fiV que je suis
assez riche , et te semble que mô^ huy je n'ay pas plus besoin de grande
richesse.- '^ Pour vray, dit Socrates, si tu parles aussi de moy , il ne m'est
pas advis que j'aye affaire de plus grand bien que celui que j'ay ; et treuife
que j'ay de quoy, autant qu'il m'en faut. MA de toy certes, ô Critobule, j'ay
ceste opinion,' . que tu me semblés estre fort pauvre , et si dil vray il est par
fois que j'ay grand'pitié de toji Lors Critobule se print k rire, et dit : Et jeté
prie pour Dieu , ô Socrates , dis moy combien tu penses qu'il se trouveroit
de ton bien k ki vendre et combien du mien? Et je pense, dit

DE XENOPHON. 117)crates, si je venois à rencontrer un acheteur,)mme de bien et raisonnable , qu'il se trouSToit fort ayseement, de tout ce que j'ay avecles ma maison, cinq mines * -, et sçay bien cerdaement que de ton bien il s'en feroit d'argent lus de cent fois autant. Et encores sçachant da, dit Critobule, tu ne penses pas avoir beling de plus grande richesse, et me plains a loy pour ma pauvreté. Pour ce, dit Socrates, ne ce que j'ay est suffisant pour fournir ii ce u'il me faut; mais à toy, au train que tu as fins, et pour la façon dont tu t'es accoustré, i pour ta réputation , s'il t'en venoit encores im fois autant que tu en as k ceste heure , c&eore ne penserois je pas qu'il y en eust trop pour toy. Et comment cela, dit Critobule? Socrates le luy déclara. Premièrement, dit il, pwr ce que je voy qu'il te faut faire sacrifice de (losieurs et grandes hosties^, et c'est k toy un ftire il le faut: autrement combien de gens fc trouveroient mauvais^, etcroyje qu'ils ne t. La mine, qui était la soixantième partie du talent M valait 100 drachmes , représentait comme monnaie ■e somme de 92 fr. 16 c. Au sujet de cette évaluation ^ ta fortune de Socrate , cf. Plutarque, Vie d'Arisiide, ^ 1, et Vapologie de Socrate dans les Déclamalions de \ UWnias, t. m, p. 7 de Tédit. de Reiske. l(Hostia], victimes... . Ce mot ne se trouve pas dans RKot;mais Amyot Ta aussi employé : dans la traduction fc traité de Plutarque sur la Curiotilé^ il parle au c. 10 ^àtihosUes d'exécration et de malédiction. » S. Ta attirerais sur toi , dit le grec , le courroux des ^^ et des hommes....

The text on this page is estimated to be only 26.19% accurate

118 LA mesnàgerie te le souffriroient pas. Après il te faut tesir maison ouverte à plusieurs hostes allans et Te* nans, et leur faire magnifique et somptneu traicement. Puis il te faut festoyer tes citadia^ et leur faire du bien , ou d^nourer abandeMi d'amis qui te soustienneut ; et encores je m'i^ perçoy, que la ville commence desjk k H: mettre sus des grandes despenses , comme Y» tretien des grands chevaux, l'appareil des jeta ^ le gouvernement des palestres' et autres char^| Et après si la guerre vient , je suis seur qu'i te rechargera de la solde des galères, et de de subsides, qu'à grand'peine les pourras porter^ : et si en quelque endroict on que tu ailles escharcement ^ à faire ce qui te 1. Le texte ajoute : f(le patronage des étrangen, 0j^ fallait, à titre de patron, les défrayer souvent, les seea«j}i rir dans le malheur et ménie payer, à leur défaut, lesiNh-i positions que prélevait sur eux le trésor. Y. Lysiaij: > adversus Philonem, init.; Pollux, Onomasticum, ih, 4^ 1. 1, p. 294 de re dit, in-folio d'Amsterd., 1706; cf. Barth^ : lemy. Voyage du jeune Anacharsis, VL 2. Voy. au sujet de ces charges imposées aux nâm'-l par tes Athéniens, Démosthène, Tcepl <7V(i4i.optci>v, iwri^-i classes des armateurs, et discourscon(r< la loi de Uflifif^i Cf. Montesquieu , Esprit des lois, XIII, 7; XXJV, l|ij Barthélémy, Voyage, etc., LVI; Lettres athémamm^ XXXIII ; Anliquili's grecques de Robinson, II, 8; HM toutWolf, in Prolegomenis ad Leptineam, et le tavaft ouvrage de Boeckh, Die Staatshaushaltung der AtbemtU' Economie politique (ctvi/e serait plus justic) des Atk*^ niens. 3. Mesquinement, chichement... Eschars, esckar,(^9t^ celui qui lésine; escharcelé, épditgne ou plutôt vileiii#

The text on this page is estimated to be only 27.11% accurate

DE XENOPHON. 119 enjoinct, je me tiens pour dit que les Athéniens ft^en prendront à toy pour se venger, ne plus ■e moins que s'ils t'avoient trouvé desrobbant le leur propre. Puis, oultre tout cela, je voy que tu penses estre riche, et n'as soin ny soucy de pourchasser du bien , mais au lieu de cela tu as le cœur à l'amour, estimant bien avoir le de quoy pour le faire : voylk pourquoy j'ay |itié de toy, et ay grand'peur que k la fin il ■e t'en faille souffrir quelque mal incurable, A de te veoir jeduit k quelque extrême souffrance. Or quajat k moy, je pense que tu sçais lien, encores que j'eusse faute de quelque diose, qu'il ^en y a prou^ qui m'en fourni* niroient k suffisance : de sorte qu'en me donnant tant soit peu , ils feroient refouler le bien iKharder, épargner à l'excès, être avare: primitivement, uehareer diminuer, affaiblir. Donner faut suivant son estât ; Car il ne faut pas estre etchars, (Tragédie de la Veng« de J.-C. V. Roquefort, 1. 1, 494.) Suivant H. Etienne, PrecelUuce, p. 4, Tétymologie d>«tftoff serait parcuï ; exparcus, suivant Mesnage (en ital. temoet scarsita), eœcUor, d'après Roquefort. D'autres 'iilB ont assigné à ce mot une origine teutonique, karg ; (iTare).— Ne serait-ce pas plutôt tcharren (gratter, ratiner)? [i. Prou (probe) synonyme de bien et beaucoup : témoin ciëicton: Qui a suffisance a prou de bien, dté an nombre de nos vieux proverbes par H. Estienne qui i^ipplaudit fort a de ceste sorte de richesse de nostre tanme. » V. Prec€Uence , p. 171 et 188. Quelquefois aussi prou a simplement le sens d^cueez.

120 Là HESNàGERIE chez moy a foison * . Mais tes amis ayans beau coup mieux de quoy pour leur bien , que lo pour le tien^, advisent toutesfois vers toy pou en avoir ayde et secours. Lors, dit Critobule k cela vrayement je ne sçaurois que contre dire : mais il est temps maintenant que tu nu gouvernes, k fin que du tout* je ne sois à boi escient misérable et subject a pitié. Socrates l'oyant parler ainsi , lui dit : Et donC' ques, ô Critobule, ne t'esbahis tu pas toy mesmc de ce que tu fais, qui naguieres, quand je medisoit riche , te mocquois de moy, comme ne sachant de richesse que c'est -, et n'as jamais cessé, jWSr ques k tant que tu m'as convaincu , et fait confesser qu'il s'en faut encores beaucoup qnï je n'aye vaillant la centième partie de ce qà tu as : et maintenant tu me pries que je te gouverne et que j'aye soing de toy, k ce que ti ne sois pauvre et souffreteux de tout poinct. Pom ce, dit il, ô Socrates, qu'il me semble qw le seul moyen qu'il y a d'estre riche , tu le sçai», c'est de faire abonder le bien : ainsi j'esp«« que toy qui sçais faire espargne d'un petit tt venu , sçauras bien faire d'un grand bien m grande reserve. Et de vray ne te souvient i pas du propos que nous tenions tantost, quam tu ne me laissois pas toucher du pied k tem, 1. Cf. Senèi\ue,deBeneficii8, V, 6. 2. Plus de ressources , de moyens pour se maintettfi dans leur pposition que toi dans la tienne..., 3. En tout point....

DE XEXOPHON. 121 mt tu me suivois de près, disant que les cheaux ne sont pas le bien de celui qui n'en sçait user, ny les terres non plus, ny le bestail, ny l'argent, ny chose du monde, quand on ne la jçait employer. Or le revenu ne vient que de telles choses. Mais de moy, ce dit Socrates, comment penses tu que j'en puisse sçavoir user, qui des ma naissance n'ay jamais eu rien de cela qui fust h moy ? Voire *, dit Critobule ; mais nous avons arrêté par ci devant, qu'il y a quelque art et sçavoir de la mesnagerie, encores qu'on û'aye^ point de bien ; et quiempesche doncques (pie tu ne le sçaches? Cela mesme, pour vray, dit Socrates, qui garderoit un homme de sçaToir jouer de la flûte, s'il n'avoit jamais eu lute qui fust a luy, ny autre ne luy en avoit baillé pour apprendre avecques la sienne. Et tout de mesme est il de la mesnagerie : car je n'eus jamais les instrumens pour en apprendre, fui sont les biens*, ny jamais personne ne me bailla les siens en garde pour gouverner, sinon tant que tu m'en veux bailler a ceste heure. Or an commencement ceux qui apprennent à jouer k la guiterne, gastent volontiers les cordes et l. (Vcre) il e«t vrai.... 1 A cette époque, outre la forme plus habituelle ayl ctoïC, on trouve souvent encore écrite de la sorte la troiMime personne du subjonctif, aye : Montaigne, l. III des Stiat, c. 5 : tf Considérant que la suprême volupté aye du iriDsy et du plaintif comme la douleur, je crois qu'il est ^ray, ce que dit Platon {Loig,^U), que Thomme aestéfait pn les dieux pour leur jouet. » La Boëlle. 6

122 LA MESNAGERIE le fust ' ; ainsi je gaslerois paraventure ta maison, si en la maniant je m'essayois à apprendre a mesnager. A cela respondit Critobule, tu fais des grands efforts, ô Socrates, pour m'eschapper, à fin de ne me donner nul secours, k ce que plus ayseement je puisse supporter les affaires dont je ne me puis passer^. Non fay en bonne foy, dit Socrates; je n'ay garde: mais tout ce que j'en sçay, je te le diray volontiers et de fort bon cœur. Aussi je croy bien que si tu venois cercher du feu , et qu'il n'en y eust point chez moy, si je te meinois ailleurs, où tu en pourrois avoir, lu ne sçaurois avoir en cela de quoy te plaindre de moy -, et si tu me demandois de l'eau , et que je n'en eusse point, quand je te meinerois ailleurs, où il y en eust, je ne pense pas pour cela que tu en eusses aucun mescontentement de moy; et si tu voulois apprendre de moy la musique, et que je t'enseignasse d'autres beaucoup plus grands maistres en cest art que je ne suis, et qui te sçauroient fort bon gré quand tu voudrois apprendre d'eux, de quoy en ce faisant te plaindrois tu de moy? Je m'en plaindroissans raison, ô Socrates, si je le faisois. Je te monstreray doncques d'autres, ô Critobule, dit il , beaucoup i. (Fustis) le bois, le corps de rinstrument, de la^mteme ou guillerre, comme dit Ronsard; de la gaitare. V. Disc, nonplus melanc. que div. de Bon. des Perriers, c.22. 2. Dans le bnt de me faire supporter plus facilemeot des charges...., le fardeau d'une administration dont je ne puis m'alTranchir....

DE XEXOPHOK. 123)lus sçavans que moy, en ce dont tu me pries, 't qui en font profession. De vray je ne nie pas |ae je n'aye esté curieux de sçavoir ceux qui ont en nostre ville les meilleurs et plus sçavans naistres de tous estats : car m' estant apperceu es uns estre fort pauvres, et les autres fort riheres, faisans mesme estât, j'en fusesbahy, et me embla que la chose meritoit qu'on y advisast, KHir sçavoir que c'estoit: puis, en y prenant ^ffde, je trouvay que cela se faisoit fort natuellement : car je veis que ceux qui faisoient les choses folement et k l'adventure , n'en rapporjoienl que perte et dommage ^ et ceux qui pourt'oyoient d'un sens arrêté, je cogneus a Fœil L|iie ceux Ik en venoient a bout, et plus tost et plus ayseement , et avecques plus grand gain et avantage. A l'escole de ceux Ik suis je bien asseuré que si tu veux aller, tu ne faudras, si Dieu ne t'est contraire, d'estre quelque jour un merveilleux thresorier. Critobule l'oyant parler ainsi : Je n'ay donc garde meshuy de te lascher, que premier tu ne m'ayes monstre ce que tu m'as maintenant promis en présence de ces gens de bien nos amis. Et quoy, Critobule, dit Socrates, si je te monstre premièrement les uns qnibastissent a grand coust* desbastimens inutiles, et les autres qui k beaucoup moindres 1. Frais... La Fontaine, fab. du Mort et du Curé,\U, 11 : Monsieur le mort, j'aurai de vous Tant en argent et tant en cire, Et tant en autres menus coûts.

I2i LJI MESSAGERIE frais les font commodés pour tout ce qu'il fait besoin , te semblera il que je t'aye monstre uo des poincts appartenans k la mesnagerie ? Ouy vrayement bien fort , dit Critobule. — • Et quoy, dit il , si je t'enseigne , après cela , une autre chose qui vient à la suite de celle la, comment les uns ayans force meubles de toutes sortes, ne s'en peuvent servir quand ils en ont besoin, ny ne sçavent à grand'peine s'ils les ont : ainsi ils se tormentent eux mesmes souvent, et tormentent leurs valets-, et d'autres qui n'ayans rien plus que ceux Ik, mais encores beaucoup moins, les ont tousjours prests et à main, quand ils en ont affaire. Mais qui est la cause de tout cela , ô Socrates ? est ce point pour ce que ceux Ik espandent tous leurs meubles , et les jectent par ci par là ; et chez les autres toutes choses sont ordonnées cbascune on quelque lieu? Ouy vrayement, dit Socrates, et non pas seulement en quelque lieu : mais encores tout est, l'arranger en la place quiluy est la plus convenable. Tu dis doncques , dit Critobule, ce croy je, que c'est un poinct de la mesnagerie. <Juoy donc encores , dit Socrates, si je te monstre chez l'un, les serviteurs tous attachez, par manière de dire , et ceux Ik s'enfuyans et se desrobbans souvent? Et chez l'autre, vivans au large, et travaillans franchement et de bon cœur, et ne bougeans jamais 5 n'estimeras tu pas que je t'ay faitveoir un bel effect et notable de la mesnagerie? Mais bien fort

DE XEISOPHON. 125 je l'asseure, dit Critobulc. Et si je te fais cognoistre comment en labourant la terre de fflesme sorte, a peu près, les uns disent qu'ils en sont perdus et destruits^ ^ et les autres ont à gré et k foison tout ce qui leur fait mestier", par le moyen de l'agriculture? Ouy, dit Critobule, mais possible est ce pour autant que ceux la despendent, non pas seulement en ce qu'il faut , mais encores a ce qui leur est dommageable à eux et à leur bien. Paradvnture , ditSocrates, en y a il bien aussi quelques uns 4e ceste sorte , mais d'eux ne parle je pas maintenant, ainçois* d'autres que j'en voy, qui ne peuvent pas seulement fournir a ce qui leur est nécessaire, et qui se disent faire mestier de Tagriculture. Et qui sera la cause de cela , dit il , ô Socrates? — Je te meineray aussi vers ceux là , dit il; et après les voyant à l'œil toy mesme, tu l'apprendras, je croy. — Ouy bien, dit il, mais c'est à sçavoir si je pourray. De vray, dit Socrates , il faudra t'essayer, pour veoir si en advisant tu pourras cognoistre la cause. Et certes il me souvient bien, aussi fait il bien à toy% 1. C.-à-d. que les travaux de Tagriculture causent leur todigence et leur ruine.... 2. Tout ce dont ils ont besoin.... Les Italiens nous ont pris cette locution; Bembo, dans ses Azolains: ce Non fa ^ustiero di molle parole. » Mestier était synonyme d'emploi, de besoin, comme Tannonce ce proverbe : «Nul i'csl si riche qu'il n'ait mesUer d'amis.» V. la PrecclL, p. 166 et 275. 3. Àinçois, synonym. de ains, mais; quelquef. aussi avant, 4. El lu te souviens bien aussi sans doute....

1120 LA MESNAGÈRIE je croy, que souvent tu t'es levé de fort bon matin ', et as fait beaucoup de chemin pour aller vcoir les jeux des comédies -, et maintesfois m'as prié de grande affection d'aller avecques toy. Mais tu ne me convias jamais pour aller veoir aucun de ces effects de la mesnagerie. C'est donc à dire, ô Socrates, qu'il te semble qu'il y a bien en moy de quoy se mocquer. Mais c'est à toy, dit Socrates , qu'il le semble, ce croy je, plus qu'k moy. Mais encores si je te monstre aucuns qui n'ont pas h grand'peine de quoy vivre , et sont venus a ceste extrcmilé pour aymer les chevaux -, et d'autres qui pour les avoir aymez aussi, sont maintenant fort aysez, et se vantent du proufit qu'ils y ont trouvé? Cela voy je bien moy mesme, dit Critobule, et cognois et les uns et les autres; et pourtant ne suis je pas du nombre de ceux qui gagnent. Pour ce, dit Socrates, que tu les vois tout ainsi comme tu regardes les joueurs des tragédies et des comédies, non pas, je croy, pour devenir bon poëte , mais pour te donner plaisir à veoir ou à ouïr quelque chose. Et paradvventure que d'en user ainsi aux jeux^ lu n'as pas de tort , car tu n'as pas d'envie d'estre poëte -, mais puis que tu es contraint de tenir grande escuyrie', ne penses tu pas estre bien 1. Chez les Athéniens, le ihéftlre s'ouvrait à la pointe <lu jour; c'est ce que nous apprend Eschine, dans ion plaidoyer contre Ctésiphon; cf. Barthélémy, c. 11. 2. Et peut-être, à Tégard des jeux du théâtre.... 3. « Escuyer, dit Nicot {escu ou blason), est le pinsfta»

DE XEXOPHON. 127 mal sage, si tu ne prens garde de l'entendre en chevaux y veu mesmement que les mesmes choses sont bonnes pour en avoir service, et prouûtables pour en tirer gain ii les vendre!^ Tu veux doncques, Socrates, dit il , que je sois maquignon de chevaux. Non je t'asseure, dit Socrates, non plus que d'acheter des enfans serfe, et les faire de la main des leur jeune aage, pour estre laboureurs. Mais j'estime qu'aux hommes et aux chevaux il y a quelque certain aage, auquel on se sert desjà d'eux, et si croissent tousjours de bien en mieux ^ Encores te monstreray je, si je veux, les uns usans si bien de leurs femmes, qu'ils ont d'elles secours et compaignie, pour faire d'un accord la maison meilleure 5 et d'autres qui pour en avoir, en sont affolez^, comme sont la plus part. Et de cela, ô Socrates, dit Critobule, à qui en faut il degré de noblesse.... Eicuyrie, c'est la dignité d'escuyer, et aussi Testable où sont les chevaux d'an roy, prince on «Ure personnage qai a droict d'avoir escuyer;» or la preinière fonction de celui-ci était de prendre soin des chevaux de son seigneur. « D'où l'on voit, ajoute Nicot, l'ibns qui est fait de ce mot par ceux qui l'appliquent iadifferemment à toute espèce d'estable.» L'usage aconNicré l'abus. 1. Et dès lors, ils nous sont utiles> ils nous rapportent 4e plus en plus. 1 Ici le texte grec présente diverses leçons; en préférant celle qui est donnée par Schneider, dans son édition ^tVEconomique (Lipsiœ, J805, in-S") , traduisez: c< et 4'tBtres maris qui rendent leurs femmes telles, qu'elles ne lenrent le plus souvent qu'à consommer leur ruine;» C'en d'ailleurs ce qu'a voulu dire La Boëlie. Alfoler, c'est

128 LA MESNAGERIE donner le blâme , au mary, ou h la femme? Le plus communément , répondit Socrates, quand le bestail a quelque mal , on en charge le berger. Et le plus souvent, si le cheval est hargneux * et malfaisant , nous en donnons la coulpe^ à Fescuyer. Mais quant à la femme, si ayant esté enseignée par son mary à bien faire, elle fait mal, lors croiray je bien qu'à bon droict elle en auroit le blâme : mais si le mary , n'ayant rien enseigné à la femme de bon et honneste , la treuve après mal apprinse en l'usage des choses, n'est ce pas sur luy qu'en doibt tomber le reproche? Et a bon escient, ô Critobule, dis nous en la vérité toy mesme, je te prie, car nous sommes ici tous blesser quelqu'un , lui nuire ; ainsi Ronsard accuse, dans ses Amours de Cassandre , ... La nymphe qui V affole. Gaston de Foix, dans son Miroir de la Chasse, ouvrage fort goûté de H. Estienne : c<Les ours estreignent aucunesfois un homme ou chien si fort, qu'ils Vaffolent ou tuent; » p. 12. V. encore 76., p. 19,23, 51 et 61 ; cf. Rabelais, IV, 47. L'étymologie de ce mot, suivant Ménage, eût inconnue. Elle n'est peut-être autre qu'afflicere. En tout cas il faut regarder comme puérile celle que donne Do Cange : a Affoler, leviter Isdere, quod facere soient qui invicem, foUorum instar (comme des îous, ôefollis^ ballon, cerveau vide), nugantur vel se propeliunt. » Ailleurs Do Cange remarque avec plus de raison qu'affoler^ ce n'est pas blesser légèrement, 1. ((Plutôt hargneux , dit Nicot, car il semble qu'il vient de herniosus, Herniosi enim sunt admodum morosi, ob acrem dolorem, quo sspe cruciantur. >) 2. (Culpa) d'où coupable ; nous en imputons la faute.

DE XENOPHON. 1⁰ liais \ y a il persouue du monde en qui tu te Ges tant de plus de choses d'importance , comme en la femme? Non vraiment , dit il. — Et y a il personne , avecques qui lu parles et raisones moins qu'avecques elle? — -Il n'en estguieres,dit il, et possible point*. — Et quand tu l'espousas, a'esloit elle pas jeune et encores fort enfant , et qui n'eust sceu avoir ny moins ouy ny moins veu qu'elle avoil? Certes non, dit il. Il faudroit doneques, respondit Socrates, beaucoup plus 1. De là liaison: plus généralement, toutefois, on écritTiit liez : ?{>.oi, dit le grec. On lit dans l'édition primitive lais: il m'a paru qu'il y «Tiitlà faute d'impression. En effet aucun sens des anciens termes /ai, lais, ne correspond à l'expression donnée par le Srec: autrefois lais (lœsns) blessé -y lait, injure, de là laid; ki{delaier) laissé, abandonné; lais (legatus) envoyé^ et «isgi mondain ; lay et lais , homme et gens du peuple (ko;,).aïx<5;), acception que Ton trouve dans Vigenère; 'Qfio genre de poésie. Rien de commun entre tous ces lots et celui de 91X01 : Nous n'avons autour de nous que des ompaguons, des amis. Une seule supposition, mais bien en probable , porterait à admettre lais dans le dernier ios où Ta employé Vigenère ; ce serait la pensée que La DéUe aurait lu ^O.oC; mais cette leçon, si elle s'était olrte à loi, il Teût sans doute réformée par beaucoup i raisons. 2. Pour s'expliquer cette demande et cette réponse qui KVfeit étonner les modernes, il faut se reporter au souinir des mœurs anciennes et en particulier de celles des théniens. Chez eux, les femmes vivaient à part; elles ibitaient un appartement séparé, ne mangeant pas même > table, quand U y avait des étrangers. Les hommes ne reterchaient guère que la société des courtisanes. V. le iiscours contre Néère (dans les œuvres de Démosthène) ; W^lon, des Lois, I. VI, vers la fin ; Plutarque, traité de la Curioiie, c. 15; cf. Barthélémy, Voyage d'Anach,, c. 20 *6

130 L'À MESSAGERIE s'esbahir si elle sçavoit ou dire , ou faire aucune chose comme il faut, que de la veoir faillir en l'une ou en l'autre. Mais ceux, ô Socrates, qui ont les bonnes femmes que tu dis, ne pourroit on point adviser en quelque sorte comment ils les ont enseignées * ? — Je te mettray devant Aspasia^e, dit il, qui te fera entendre toutes ces choses beaucoup plus doctement que je ne sçaurois faire. Mais de ma part, je pense qu'&d la femme est loyale compaigne^e de la maison, s'il falloit juger qui a plus de part au bien, ou le mary, ou elle, ils balanceroient fort. Car le 1. Ne pourroil, etc., sens altéré. Le grec dit simplement : ceux-là les ont donc élevées, instruites eux-mêmes? 2. Aspasia était devenue Tépouse de Périclès, après avoir été sa maîtresse; et Ton sait que, dans sa maison, s'était réunie longtemps la meilleure compagnie d'Athènes. Son éloquence , la profondeur et les agréments de son esprit ont souvent été célébrés par les Grecs : Cons. l'Introduction au Voyage d'Anacharsis, part. II, sect.3. Si l'on en croit Fronton (voy. ses LeUres, t. ii, p. 246 de l'édit. Gassan), Socrate même avait été son élève. Cf. Platon, Menexène. 3. On a déjà vu que dans les mots, aujourd'hui terminés en agne, la finale aigne était alors préférée, mais seolement pour l'écriture. Ainsi Mile de Gournay, dans sa Peinclure de mœurs adressée au président d'Espaignet : Noslro abord commencea, lorsque du grand Montaigne J'allay veoir le tombeau, la fille et la compaigne.... Par là on reconnaît que nous devrions, à Texcmple de Malebranche et de Pascal , appeler l'auteur des Essai^{ft} Montagne. Qu'au xvi^e siècle, telle fut la manière de prononcer ce nom, c'est ce qui paraît évident, puisque l'on faisait rimer Espagne avec Mariane. V. toutefois à ce sujet l'opinion de M. Ampère , nisloire de la formation de la langue française, p. 414.

DE XENOPHON. 131 plus souvent les biens entrent en la maison par le fait du mary, et communement la mise * Se fait et se gouverne par la conduite de la femme. Et si l'un et l'autre va bien comme il faut, la maison s'augmente : si mal , elle diminue. Apres , je pense bien que je ne failliray * pas k te monstres aussi les meilleurs maiitres, et les plus recommandables de tous autres naistres' , si tu cuides* que cela te puisse servir en quelque chose. Mais à quoy faire est il besoing, iSocrates, dit Critobule, que tu me monstres ainsi tous ces arts? car d'en recouvrer de chascoii les ouvriers tels qu'il les faut, il n'est pas aysé -, et d'estre moy mesme sçavant en tous, il est impossible. Mais les arts qu'on estime les plus beaux, et qui me sieroient le mieux, 1. La dépense.... 1 Cette forme de futur du verbe faillir a depuis cessé d'être en usage. Nous avons vu plus haut : ce tu ne faudrts.» Je faudrai, tu faudras,..., ainsi parlerait-on encore «qjoard'bui. kNous sommes en controverse, remarque mti H. Estienne au sujet du verbe assaillir, si Ton doibt dire yassaudray ou iassailliray, » Precell, p. 242. 3. n est probable que le traducteur avait écrit ces deux formes , avec Tintention de choisir entre elles ; pour éviicrle pléonasme, qui ne se trouve nullement dans le grec, il semble nécessaire de supprimer les meilleurs mailres , oale membre de phrase qui suit. 4. Tu songes, tu penses.... Cuidance, pensée ^ cuideTtau, qui pense à soi, glorieux^ etc. Malgré ce dernier len, Pontus de Thiard, de Recla nomenclature, M8, s'est trompé en dérivant ce mot de xvSào), glorifier, n Tient de eogilo , ou eredo: Y. Sylvius ou du Bois^ dans it Grammaire française, p. 156. Ce verbe ne subsiste plut que dans ses composés.

132 LA MESNAGERIE quand je m'y serois exercé , monstre les moy, et les hommes qui en usent ^ et toy mesme aydf moy, pour les apprendre. Tu parles certes fort bien, ô Critobule, dit il, car les arts qu'on appelle mechaniques, où il faut souffler le charbon * , sont mechaniques de leur nom , et à boa droict les tient on en peu d'estime aux bonnes villes, car elles gastent les^ personnes de ceux qui y travaillent et s'y exercent , de tant qu'elles les contraignent de estre tousjours assis, vivre casaniers et demeurer a l'ombre -, et encores y a il tel mestier, qu'il faut avoir tout le long du jour le visage au feu. Or le corps estant par ce moyen amolly et efféminé, le cœur mesme en devient plus lasche et moins vigorcux. Aussi ces arts mechaniques donnent plus d'empeschement ^ et retirent les hommes du soucy qu'ils doibvent avoir de leurs amis et de leur ville : de sorte qu'il est aysé à cognoistre, que en tels gens les amis ne trouvent guieres de plaisirs, ny leur païs guieres grand secours; et de la vient qu'en plusieurs citez, mesmes en 1. ce Car les ans qu'on appelle mécaniques, dit simple-^ ment Xénophon, sont décriés ... » La Boëtie a traduit trop littéralement pavauatxai, qui signifie en effet, au propre, arts relatifs à celui du forgeron (pàvaudoOi mais ici , dans un sens plus général , métiers , professions mécaniques. 2. Elles nuisent aux (vastant)... Les beaux arts, disait tout à Thenre La Boëtie. On a déjà remarqué que le genre de ce subst. était alors indécis. Montaigne l'emploie en gén. avec le féminin.; mais il mêle aussi les deux genres, IjSi^3. Donnent beaucoup d'embarras à ceux qui les exercent; les absorbent....

DE XENOPHON. 13J celles qui semblent estre les plus guerrières ', il n'est pas loisible a aucun des citoyens do besongner de ces mestiers. Et h moj , dit il , ô Socrates, de quel me conseilles tu que j'use i' Possible, dit Socrates, n'aurons nous pas honte d'imiter le roy de Perse : car on dit , pour autant qu'entre les plus beaux et les plus nécessaires exercices il estime l'agriculture et les armes , qu'à ceste occasion il est merveilleusement soigneux de tous deux. Critobule l'oyant parler ainsi : Et tu crois cela, dit il, ô Sourates, que le roy de Perse ait aucun pensèrent de l'agriculture? Paradventure , dit So'rates, cognoistrons nous s'il s'en soucie, en y)renant garde de la sorte que je te vay dire. Sous sommes bien d'accord qu'il est fort soipaeux du fait des armes, pour ce que luy nesme ordonne a chasque gouvernement , sur [uellesnations il faut prendre la munition-, et à ombien il en faut donner des gens de cheval \ les archers, des tireurs de fonde*, des pic1. Par exemple, chez les Lacédémonlens. Voy. Xénophon, Conslilulion de Sparte, c. 7; Plotarque, ApophL des lacéd., à la fin. Il en fut de mômcparmi les Romains : Denysd'Halicarnasse, Anliq. rom.,l. II et IX; édit. de Rciske (Leipsick, 1774), l. 1, p. 296, et t.iii, p. 18S59 et 1869. lifum(ton,vivres; par extension : impôts. 3. La phrase do traducteur manque tout à fait de ncttclé. Xénophon a dit : « Bans toutes les nations où il prélève des impôts, c'est-à-dire soumises à son empire.... 'e roi de Perse prescrit lui-même à chacun des gouvcrnours combien de cavaliers il faut nourrir, entretenir, 4. (Fanda), aujourd'hui fronde.

i34 LA MESNAGERIE quiers*, qui soient en nombre suffisant pour estre maistres du peuple de son gouveraement, et pour la garde du païs contre l'ennemy estranger -, et oultre cela, comment il faut nourrir les soldats en garnison ' dans les citadelles des villes. Or baille il la munition aux garnisons par les mains du gouverneur, à qui il en a donné la charge. Mais le roy fait tous les ans la reveuë des estrangers qui sont k sa solde, et de ceux de ses terres, à qui il a esté commandé de s'y trouver en armes 5 et les ayant assemblez tous, cela s'appelle lors la monstre', qu'il voit luy mesme, et nombre * ceux qui sont autour du lieu de sa demeure -, et aux autres qui en sont loing il envoyé pour y regarder les plus fidèles qu'il ait près de luy. Et les capitaines des villes, le couronnel^ des compagnies, 1. Picquier (picqae) ne se Iroave pas dans Nicot. Ici, du reste, il est seulement question, dans le grec, des soldats armés du bouclier persan (f e^^oçopou; , de -yé^^ov, bouclier d*osier à l'usage des Perses;. 2. Plus simplement : il entretient des soldats en garnison, des garnisons.... 3. On disait alors faire la monstre d'une compagnie: la passer en revue, a C'est, dit Nicot, mettre en évidence la dite compagnie en deu equippage militaire. » Cf. à ce sujet la Cyropédie, VI, 2. 4. (Numerat) compte, fait le recensement de.... 5. Le colonel : Les chiliarques, dit le grec, ou commandants de mille hommes. Brantôme a composé sur les colonels de l'infanterie française un discours qui se trouve dans la 1" partie de ses Mémoires ; il est curieux de connaître l'étymologie qu'il assigne à ce terme : a Les uns, dit-il, Tescrivent co!(one{, comme Youlans dire que celui qui est le

DE XENOPHON. 133 les satrapes qui se treuvent avoir complet le nombre ordonné de leurs soldats, et qui les ont les plus braves en chevaux et les mieux fournis d'armes, ce sont les officiers qu'il avance •en honneurs, et enrichit de beaux et grands presens. Et au contraire, ceux qu'il treuve ou ayans peu de soing des capitaines qui sont sous eux, ou qui pillent quelque chose , il les chastie fort rudement : en les privant de leurs estats, il en met d'autres en ceste charge. Or doncques , faisant ainsi , nous croyons bien qu'il est sans contredit curieux des affaires qui concernent Testât des armes : mais il fait encores d'avantage-, car luy mesme, tant qu'il peut visiter à Tœil les terres de sa subjection, il s'essaye d'enicndre leur portée* -, et celles qu'il ne peut veoir, principal chef de Tinfanterie (on voit par là combien l'acception de ce mot était d'abord restreinte) doibt estre ferme et stable, le principal appui de ses soldats, comme une 'H)Qne, belle et puissante colonne à laquelle tous Us doibvent tendre et viser, et se soutenir; d'autres disent cou^onnel, d'autant que ccluy qui est le chef gênerai a esté cslea et couronné de son roy, ou de son supérieur ou de toute l'armée pour commander.... J'ay ouy dire à M. de Honiiacque le nom estoit venu des Italiens et des EspaSQols^et l'avons emprunté d'eux en nos guerres : car au Pirtvant il n'estoit pas en usage, r» Ceux-ci disaient en effet ^olonnello, de colonna, chef de colonne. Autrefois, reiQarque Ménage, dans son Dict. élymoL, on écrivait cofomuL ce Sur la fin de ce différent arrivèrent les deux eo•■owicU :» Rabelais, IV, 37 ; cf. Pasquier, Recherch., VIII, U. 1. Il s'attache à les apprécier.... il veut juger de leur éin par lui-même, de ce qu'eUes peuvent porter....

136 LA ME&NAGERIE il les visite par gens fidèles qu'il envoyé pour cest effect * . Et s'il cognoist qu'il y ait quelques gouverneurs qui maintiennent les pais de leur charge bien peuplez , et la terre bien cultivée et pleine des arbres qu'elle porte et de ses fruicts, à ceux la il donne ou autre gouvernement encores de surcroist, ou les honore de beaux dons, des rangs et estats honorables. Mais ceux desquels il voit les pais déserts et mal habitez, pour raison ou de leur rudesse , ou insolence , ou pour leur nonchalance, il les punit, et leur oste leurs offices , et établit d'autres gouverneurs. Et faisant ainsi , il semble qu'il ne s'estudie pas moins que la terre soit bien entretenue par les habitans, que de l'avoir gardée bien et seurement par les garnisons. Et encores ce n'est pas un mesme gouverneur qui est ordonné pour ces deux charges: mais l'un commande aux gens du pais et laboureurs, et levé sur eux les daces[^]; et l'autre a sous sa main les gens d'armes gardans les places \ et si celuy là ne garde le pais comme il doibt, l'autre qui a le gouvernement des habitans , et le soing de l'entretienement de leur terre, se plaint de celuy qui est commis pour la guerre , de ce que pour cstre le pais mal garde , ses gens ne le peuvent 1. Cf. Xénophon, Cyropédie, VIII, 65 Ari9tote,d« Mundo, c. 6. 2. Dace (§a(T|i.6;), aujourd'hui taxe, Dace n'est pas dans Nicot. «Od lève aujourd'hui, écrivait Montesquieu, dant ses LeUres persanes, GXXXVIII, les tributs en Perse comme les levaient les fondateurs de cet empire. »

DE XENOPHON. 137 faire valoir. Mais si le capitaine donne la commodité aux gens du lieu de travailler à leur aise, il accuse le son tour l'autre capitaine, s'il tient la province mal peuplée et la laisse chômer. Et de vray il se voit tousjours que par ceux qui font mal leurs terres, ny les gens d'armes ne peuvent estre entretenus, ny les daces payées. Mais aux provinces où il y a un satrape qu'ils appellent, celui-là a le soing et superintendance de l'un et de l'autre. Apres cela, Critobule print le propos, et dit : Pour vray, ô Socrates, je pense que le roy a autant de soucy du fait de l'agriculture, comme de la guerre, au moins s'il en use comme tu dis. Encores outre cela, dit Socrates, en quelque pais qu'il demeure, et en quelque lieu qu'il habite*, il a le cœur à ce qu'il aye ses vergers, et l'on appelle ses paradis, bien pleins de tout ce qu'on peut souhaiter de bel et bon que le terroir ayme à porter^; et là dedans il passe la plus part du temps, si la saison de l'an ne l'en ject hors. Il faut bien doncques, dit Socrates, Critobule, qu'il ait le pensement que ses vergers soient singulièrement beaux et bien accoustrez et d'arbres et de tout ce qui est de beau que la terre produit, puis que luy mesme y demeure tout dedans. Encores, ô Critobule, dit Socrates, 1. Habiter un lieu était plus d'usage que habiter en un 2. Cf. VAnabase, T, 2, 4; Quinte-Curce, VIII, 1; et sur les encouragements donnés à la culture par les anciens voir de Perse, v. VEsprit des Lois, XIV, 8; XVIII, 7.

138 LA MESŒIAOERIE Ion dit que, quand il despart ses presens, il fait premièrement entrer ceux qui se sont monstrez bons hommes de guerre , pour ce qu'il ne serviroit de rien qu'on labourast beaucoup, s'il n'en y avoit qui tinssent le pais en seureté. Apres, les seconds qu'il fait entrer, ce sont ceai Ik qui entretiennent mieux les terres , et qui les font valoir -, et donne la raison que mesmes les plus vaillans guerriers ne sçauroient vivre, s'il n'y avoit gens qui travaillassent au labou^ rage. Si dit on encores de Cire * , qui a esté pour vray le plus grand et le plus renommé prince qu'on sçache^, que à ceux qu'il faisoit venir pour prendre de ses dons , il leur disoit que à bon droict luy mesme prendroit pour soy les presens qu'il bailloit aux uns et aux autres : car nul mieux que luy ne sçauroit entretenir les terres, ny les terres bien entretenues mieux que luy garder et défendre. Cire doncques, ô Socrates, dit Critobule , s'il tenoit ce langage , prometloit tout autant pour bien cultiver le pais et le faire valoir, comme pour estre bon guerrier. En 1. Il s'agit de Cyrus le jeune. Rapprocher de ce qui soit le portrait que Xénophon nous a tracé de ce prince dans VAnabase, i. I; et particulièrement le c. 9, i6., consacré à son éloge. 2. Rollin a réclamé, au nom de la morale (v. ses œuvres, édit. de M. Letronne , t. iv, au commencement), contre ces paroles qu'il faut pardonner à l'amitié. Sur l'origine cl les causes de l'étroite liaison qui unit Xénophon a» jeune Cyrus, et sur le dessein qu'il forma de le suivre, on peut consulter Diogène de Laërte, 1. II, p. 45 de réditioR citée.

DE XEMOPHON. 139 ionne foy, dit Sacrâtes, Cire eustcsté, s'il eust rescu , aussi bon chef de province qu'il est posible ; et de cela donna il plusieurs signes et rauds tesmoignages , et mesmement lors qu'il lioit trouver son frère avecques son armée , oar le combatre sur la quQrelle du royaume. kr non pas un seul, dit on, du camp de Cire, e se rendit du costé du roy -, et plusieurs lilliers d'hommes quiterent ie service du roy our venir k Cire. Or de ma part, je pense ne l'un des grands signes de la vertu d'un lief, c'est quand les subjects luy obéissent vointiersyiet tiennent bon pour luy, voire aux plus rands dangers. Et Ion a veu que les amis de ife combatirent pour luy tant qu'il vesquit * ; et oand il mourut, ils moururent pour luy et vecques luy , combatans tous autour du corps dort , fors seulement Ariece ^ qui estoit à son l. Sur les différentes manières de conjaguer le prétérit ayerbe vivre, on peut voir les remarques de Vaugelas, xiT*.Sa conclusion est que Ton doit écrire, «il vêquil ou 'écvl, selon qu'il sonnera micui à Tendroit où il sera Dis. » Mais Th. Corneille ajoutait peu après : ce Je n'cnends plus dire : il véquU; ceux qui ont quelque droit le décider sur ces sortes de matières assurent qu'il faut iïettre : il vécut, w 1 On voit dans VAnabase qu'Âriée, Perse de nation, ^vait, dans la bataille de Cunaxa^ ses compatriotes sous ses ordres, I, 9. Après la mort de Cyrus , il feignit de Vouloir demeurer dévoué à sa mémoire et à son parti ; inais bientôt, malgré les offres des Grecs de le placer sur ^« trône , il se sépara d'eux et scella sa soumission au vainqueur par une lâche trahison, en s'efforçant de perdre *" anciens compagnons d'armes. /6., T, 1, 2, 4j III, 2.

140 LA MESNÀGERIE rang, pour commander a un autre costé de la bataille , k main gauche. Doncques, de ce Cire, on fait un conte , que alors que Lisandre luy alla porter les presens que ses alliez hy envoioient , ce bon prince le festoya de mille autres caresses, comme Lisandre mesme estantà Megare l'a conté depuis k un sien amy et hosle ancien ^ mais entre autres bonnes chères* qu'A luy fait , il lui monstra , ce dit il , a Sardes, son verger ^ Lisandre, le voyant, s'estonuait que les arbres fussent si beaux et si justement plaBtez a la ligne , et les rangs des fruictiers si droiels, et tous bien mesurez k angles compassez d'une façon belle k merveilles ^ et puis un grand nombre d'odeurs souëfves^ qui les acconapa1. Démonstrations d'amitié.... Faire bonne chère, c'éini faire bon accueil , bonne mine. Les Italiens emploient chera, ciera, dans ce sens. c< Encore» aujourd'hui, remarque H. Estienne, PreccW., p. 216, on oit (entend) dire joyeuse chère pour visage joyeux; mais le temps passé ccste signiGcation estoit plus commune ^ et de celui aossi, le visage duquel monstroient de la tristesse, on disoitqo'ii (Alsoli mauvaise chère. Ki De là le proverbe : Belle ebère vaut bien un mets. 2. Cicéron a reproduit ce passage dans le XTii< chapitre de son traité sur la Vieillesse, 3. On trouve , à celte époque, souef, soëf et méwe suave {lidil, soave). Ronsard, en s'adressant kla VioUit^' Malgré la froideur, Puisses lu de la soè/i'e odeur , Nous annoncer que l'an se vire Plus doux vers nous.... Un autre contemporain de La Boëlic,EstienneForcAde|y dans une éptlre en prose qui précédait ses œuvres poétiques (Lyon, J55i, in-8"), prévenait le lecteur «qu'il recourt à la poésie comme à suave et treshonneste récréation, p

DE XENOPHON. 141 gnoient se promenans aux allées , dont luy tout esbahy dit à Cire : De tout ce que je voy, pour vray, je m'en esmerveille, ô Cire, pour estre tout aogulierement beau : mais sur tout, trop * plus ^ue nulle autre chose j'admire l'ouvrier qui vous a compassé et ordonné cecy. Cire, l'oyant parler ainsi, en fut bien ayse. Moy mesmedoncques, ô Lisandre, ay le tout compassé et ordonné, comme tu le vois ; et encores , dit il , y a prou de ces arbresque j'ay planté moy mesme. Lors Lisandre le regardant, et voyant la beauté de son habillement, et sentant les parfums^ qu'il portoit , et l. Trop avait eu aa moyen Age et conservait souvent eDcore le sens de beaucoup, comme nimis chez les vieux tuteurs latins, v. Plaute, Amphii., act. I, se. I., v. 63 : Aymer trop mieux son ennemy que sey, I dit Ronsard. V. cette citation et les remarques qui raccompagnent dans M. Ampère, ouvr.xilé, p. 409. 1 Alors on disait parfum et parfum , perfumer ei parfumer. Du Bellay , dans ses vers sur le tournoy des ihivaliers advenlureux . * Là ne sont point, pour estre parfumez Ny bien en poinct , les amans estimez , Pour bien baller, pour souspirs ny pour larmes, Âins seulement pour estre preux aux armes. L'incertitude de Torthographe s'explique d'ailleurs ici I Nr l'éiymologie de ce mot, composé de fumer, exhaler ; vapeur, et d'une particule alors revêtue dans noire langue ' un privilège important : ce C'est ce monosyllabe per, sur lequel, dit Henry Estienne, nous avons, à l'exemple des Uiins, enté beaucoup de nos mots, et dont nous av-ons lire tant de commodité. Car comme ils disoient perle 9fre, nous n'avons pas fait diOicultè de dire periire ou poflire, lire beaucoup, jusques à la (in; peraltendre, ef c.,w ^i^^Precell De là encore auj. notre locution par trop

142 LA MESNAGERIE advisant la richesse de sa chaîne et de ses kacelets j et de tout le reste de sa parure : Qne dis tu , ô Cire, dit il -, est il possible que tu ayes planté aucun de ces arbres de ta main ? — Aucan *; de ces arbres? tu t'esbahis doncques de cela, é Lisandre, respoudit Cire : je te jure le Soleil*, \ que tant que j'ay eu un jour de santé, je n'ay ; jamais fait repas, premier que d'avoir travaillé : jusques a suer, m'exercitant ou bien aux armes, ou bien h l'agriculture, ou k faire quoy que ce soit que j'aye prins k cœur. Lisandre k l'heure l'embrasse, et luy dit : Certes^ ô Cire, tu es vraiment bien heureux, etk bon droict : car en loy la fortune accompagne la vertu. Tout ceci t'ay je voulu conter , ô Critobule , dit Socrates , k fin que tu entendes que ceux Ik mesmes, qui sont les mieux fortunez, ne se peuvent garder qu'ils ne vaquent k l'agriculture. Car il semble que ceste occupation fait sentir a qui s'y estude un merveilleux plaisir, un grand aocroissement de bien , et dresse le corps pour sçavoir tout ce qui est bien séant et convenable a unhommebiennay. Premièrement, toutcedont les hommes vivent, la terre le produit kcmix qui la cultivent ; et tout ce dont les hommes s^ tent plaisir, la terre aussi le porte. D*avantage, 1. Par Milkres, dit le grec. C'était le soleil représenté par le symbole du fea; distinct, saivant quelques-uns» de MUhras, la principale divinité des Perses. Voy. Hérodote, 1, 131 ; cf. Eschyle, les Perses, v. 205, 206; et la C|ropédie, VII, 5. Aujourd'hui encore les Parsis, desceiidants des Perses, adorent le feu comme leurs ancêtres.

DE XENOPHON. 143 rat ee dont ils parent les autels des dieux et les nages*, et dont eux mesmes se parent, elle le ^ar donne, mais c'est avec une admirable douieieur de bonnes senteurs , et un singulier plaisir ela veuë. Et oultre, la pluspart des viandes% 58 unes elle les porte , les autres elle les nourrit, ir je prens le pasturage pour estre uny k l'agriolture^ ^ et par ce moyen , elle baille aux hommes le quoy contenter les dieux en sacrifiant , et en ^rendre eux mesmes pour leur usage : mais fai;ant largesse des biens k grande foison , si n'eniure elle pas qu'avecques paresse on les recueille; iins accoustume ceux qui en veulent avoir, avecques le froid de l'hyver et le chaud de l'esté, de bien porter la peine. Elle rend plus forts et vigorettx ceux qui l'entretiennent eux mesmes de 1. C.-à-d. leurs statues.... 1 On écrirait aujourd'ui des mels..., La signification à viande a été, depuis le xvi*" siècle, fort restreinte. Dérivé, suivant Nicot, de vivo , ce terme exprimait alors Unue espèce de nourriture. c< En la cour toutesfois, rc> marque riicot,il semble qu'on n'applique plus ce mot «JMde qu'à la chair qui est servie à table; car on n'apMlle pas ainsi le dessert; et si, à un jour de poisson, qoelqu^in mange de la chair, on dit qu'il mange de la tknde.n II. Estienne, en parlant du fromage, l'appelle «eeste viande in Precell. p. 170; et dans le Ptutarque d'AtsjQi, Banquet des sept Sagesy c. 41, il est question «de ^tiande deFambrosie apportée à Jupiter par des coiomH comme disent les poêles;» cf. de la Curiosité, c. 22. 3. Cicéron , de Offims, II , 25 : « A Catone sene quum <|Qsreretur quid maxime in re familiari expediret, respondit : bene pascere ; quid secundum ? Satis bene pas«i^e,quid lertium? Maie pascere; quid quartum?i4rare.y> ff. Pline, UisL nal., XVIII, 8; Columelle, VI, prœl^al.

lii LA MESNAGERIE leur maîD , en les exerçant par l'effort de
 leur bras ^ et ceux aussi qui Tentretiennent par le soing et soucy, les faisant
 vaillamment s'esveiller (le bon matin , et les contraignant de marcher au grand
 pas, pour aller veoir leur besogne : c'est aussi bien aux champs qu'à la ville,
 tousjours qu'on fait de bonne heure est le mieux fait, (le plus a propos.
 D'avantage, si on veut secourir son pays a cheval, c'est a l'agriculture de le
 nourrir : si a pied , elle fait les membres forts et robustes. Encore elle
 convie d'aimer la peine de la chasse, de tant que la terre baille le moyen de
 nourrir aisement les chiens de chasse, et de mesmes nourrit aussi les bestes
 sauvages. Et puis les chevaux et les chiens , pour le bien qu'ils tiennent de
 l'héritage, luy en font aussi pour recompense a leur tour : le cheval portant
 de grand matin le maître, qui en a le soing, k la visite à la besogne, et luy
 donnant moyen de s'en retourner le soir ; les chiens en destourant les bestes
 sauvages des fruits et du bétail, k e qu'ils ne soient endommagés, et tenant
 en s' reté le lieu champêtre , solitaire et escarté. E certes la terre donne
 quelque cœur, ce me semble à ses laboureurs , de défendre le pays avecque
 les armes, de tant qu'elle met ses fruits comme un pris au milieu du jeu,
 pour le vainqueur*. O quel mestier rendroit les artisans plus adroits ! Mot
 à mot : en ce que les fruits de la terre placés au milieu, «.-à-d. hors de
 l'enceinte des murailles, sont à la disposition du plus fort qui veut s'en
 emparer.

DE XENOPHON. 145 cottrir, k tirer, à saulter, que l'agriculture ? et quel art recompense mieux les ouvriers de la peine qu'on y prend? Quelle recueille mieux, ny plus joyeusement , celui qui a soing d'elle , que caste ci , qui luy met k main , quand il la vient veoir , tout ce qu'il luy faut ? Quelle fait plus grand'chere, ny plus libéralement, aux amis de son maistre ? Où est on mieux k son ayse pour hyremer avecques beaux grands feux, et les estnves bien chaudes ? Où y a il plus grande commodité de passer l'esté qu'au village , avecques les belles fontaines, et les petits vens gracieux, et les ombrages? Quelle fait offrande aux dieux de ses prémices plus séante et mieux convenable ; quelle fait plus de festes en leur honneur ^ quelle est plus aymable aux serviteurs, plus plaiQnte k la femme , plus désirable aux enfans , plus gracieuse aux amis? De ma part je treuve estrange s'il y a quelque homme bien nay , qui ait aucun bien auquel il prenne plus de plaisir qu'k son champ , ou s'il treuve aucun exercice ^s plaisant que cestuy ci , ny plus proufitable pour la vie. Encores y a il bien mieux ; car la terre de son gré enseigne de vivre justement àeeuxqui le sçavent comprendre * : car ceux qui 1. Fandit humo facilem victum justissima lellus. ((?(for^.,II,v.460.) ...• Extrema per illos (agricolas) Justuia excedens terris vestigia fecit. [Ibid., V. 474.) Cf.Slobée,5enii., LVII, 5, qui cite quelques vers de La Boëlie. 7

146 L'À MESMAGE^{ft}IE la servent le mieux, ce sont ceux qu'elle récompense de plus grands biens. Mais si par fois il survient une grosse armée d'ennemis , qui empeschent ceux qui font estât de l'agriculture de vaquer à leur besongne , ils ont au moins c[^] avantage , qu'estans vaillamment nourris a la peine, ils sont prests et desjk fournis de ccenr et de corps pour pouvoir, si Dieu ne leur estccmtraire , aller aux terres de ceux qui leur font le destourbier* , et Ik prendre sur eux des vivres pour se nourrir. De vray, souvent en temps de gueri[^] il est plus seur de chercher des vivres les armes au poing qu'avecques les outils de ragriculture. L'agriculture apprend encores des'entrayder Fim l'autre : car il faut aller k la guerre en compaignie, et en compaignie au travail du labourage. Celuy doncques qui voudra faire bien les terres, il faut qu'il face les ouvriers gaillards et courageux, et volontaires k obeîr [^] et cela mesmes doitb moyenner[^] celui qui meine lessoldats kla guerre, Ménandre et de Philémon, où la même pensée se troife reproduite (ⁿ(yi., t. ii, p. 333, 335 et 342 Ed.TauchniU); enfin Quintilien, XII, 10. 1. (Disiurbare) obstacle, empêchement, trouble....; deslourber, interrompre, embarrasser. c<Ma santé» dit Montaigne, c'est maintenir sans deslourbier mon estit accoustumé.» Ess., III, 13; et Pasquier, dans ses LeUm, XV, 19 : c< M. de Guise (au moment où il plaça le tiég^{tt} devant Orléans) n'avoit plus aucun deslourbier de §• grandeur, tous ses corivaux estans ou prins ou tuez; et à peu dire, U estoit le seul gênerai de tout le party catholique. » 2. Et le même soin doit être pris par....

DE XENOPHON. 147 en faisant des presens à ceux qui font ce qu'il faut que les gens de bien faceut , en chastiant eaux qui font le desordre. Et souvent est besoing que le mesnager crie k ses ouvriers et leur donne cœur, aussi bien que le capitaine aux soldats : et si' les serviteurs esclaves maintesfois n'ont pas MiDS de besoing que les hommes libres , ains beaucoup plus , qu'on les contente de bonnes espérances, k fin qu'ils tiennent bon et ne bougent ^. Et vraiment celuy là disoit bien qui appelloit l'agriculture la mère et la nourrice de tous les autres arts ^: car si l'agriculture est bien, les aires sont bien aussi ; mais Ik où la terre est csBlainte de demeurer en friche, les autres mestiers se meurent quasi tout par tout, et par mer et par terre*. i. Cette particule explétive donne .ici au tour de la Tirtcité et de la force : Et en effet.... 1 C.-à-d.y afin qu'ils veuillent demeurer auprès de leurs Mitres. S.Cesmotsnese trouvent textuellement dans aucun des meurs qui nous sont parvenus. Pour le fond de la pensée, piéientée sous diverses formes, on peut consulter V-An^logie de Stobée, au titre Tcepl Yewpyîa;, t. ii, p. 333 et Mir. édit. cit. 4. Cicéron, de SenecL, c. 7, met Téloge de cet admiHMe passage dans la bouche du vieux Caton, conversant iHe Scipien et Lélius : « Multas ad res perutiles XenoVkMtis Ubri sunt. Quos legite, quosso, studiose, ut facitis. Qatm copiose ab eo agricultura laudatur in eo libro qui QBeofiomieftt inscribitur? Ut intelligatis nihil ei tam Kgile videri,quam studium agri colendi....» An sujet da morceau correspondant de VEconomique d'Aristote, atui avons indiqué quelques-uns des auteurs qui avaient

148 LA MESNAGERIE Adonques Critobule, oyant cela, luy dit: je treuve certes bien fort bon ce que tu dis, siuon qu'en la pluspart des choses de l'agriculture il est impossible aux hommes d'y pourveoir ne d'y mettre ordre. Car les gresles, les brouillars, les seicheresses, les excessives pluyes, lesyennines^ et plusieurs autres choses emportent souvent tout ce qui aura esté au labourage bien pensé et bien exécuté ^ et quelquefois une maladie sonre^ nant tue misérablement tout un parc de bestail, le mieux nourri qu'il est possible. A celaSocrates respondit : Or pensois je certes, ô Critobule, que tu sceusses que les dieux sont aussi maîtres de Tagriculture comme des affaires de la guerre. Et je croy que tu prens bien garde comment à li guerre, avant aller aux factions* chascuns'essaje de son costé de gagner la bonne grâce des dieux, et met peine d'entendre d'eux, par sacrifices et par augures, ce qu'il faut faire ou laisser. Et ei ^ la mesnagerie des champs, penses tu qu'il faille moins gagner les dieux et les rendre favorables? Car tusçais bien que les sages, et pour les grains, et pour lesfruits% et pour les bœufs, et lescheloané aussi l'agriculture et la campagne. Observons seslement ici que Muret, dans l'édition qu'U a donnée de M dernier ouvrage, après avoir allégué plusieurs autoritéi qui établissent le bonheur et la dignité de la vie du champs, ajoute : ce Quod et tn RMtio, elegantissimis nrsibus expressit Politianus,y> p. 71. 1. Il s'agit plus exactement de la nielle ou rouille dai plantes (èpu<7iêai). 2. Plutôt : d'en venir aux mains,..., 3. L.e te\ (e dit : aÇt pour les fruits humides etpovr

DE XENOPHON. 149 vaux, et menu bestail, et pour tout ce qu'ils ont, lionorent les dieux et les servent. Tu parles certes comme il faut, ô Socrates, m'advertissant que je ttsche de ne commencer chose aucune que avecgues le plaisir des dieux, de tant qu'ils sont seigneurs de tout ce qui appartient k la paix et a la gierre : je m'efforceray doncques d'en user ainsi. Hais reprens , je te prie , le propos de la mesnagerie, en l'endroict où tu l'avois laissé , et essaye le meiner k bout ce qui suivoit après : a ceste lenre mesme , pour avoir ouy ce que tu as dit> 1 m'est bien advis que desjk, mieux que devant, 'entrevoy ce qu'il me faut faire pour vivre. }aoy doncques, dit Socrates , si nous repassions » que nous avons arrêté d'un accord en disputant, k fin que, s'il est possible, nous mettions peine de discourir aussi ce qui reste encores , sans laisser passer chose dont on ne s'accorde ? Poarvray, dit Critobule, il y a du plaisir, ce DK semble, comme k deux parsonniers^ qui voyent les parties de leur société, quand ils passent tousjours avant en leur compte , sans bosser derrière aucun article en débat ; et de mesmes entre nous, qui sommes communs aux les fruits secs.» Voy.,àce sujet, Pline, Ht«(.na(.^ XVIII, 7, fsi distingue aussi les Truits de la terre en blés ou Truits secs, et légumes ou fruits à suc ; cf. id., XV, 28. 1. (De pars, particeps). On dirait aujourd'hui associés. Parton autrefois, portion: on appelait parsonnier, et Tofficier chargé de la recette des biens qui se divisoient par é|ales portions entre les chanoines. y> Dict. du vieux lAïig,^ par Lacorobe, t. ii, supplément, p. 396.

loO LA MESSAGERIE propos que nous débatons, si nous
 suivons nostre dispute , sans présupposer aucune chose que nous n'ayons
 arrêté tous deux. Doncques, dit Socrates, n'avons nous pas esté d'avis, que
 lamesnagerie est le nom d'un sçavoir ? Et puis, il nous a semblé que c'est le
 sçavoir par lequel les hommes peuvent faire les maisons meilleures : et la
 maison, nous disions que c'estoit toit l'avoir de chascun ; et qu'à chascun,
 son avoir, c'est ce qui luy est proutitable pour la yie ; et après nous avons
 trouvé , que ce de quoy nom sçavons user, cela nous estproufitable; et avons
 esté d'opinion qu'il estoit impossible d'apprendre tous les arts -, et estions
 d'avis de m faire point compte, comme on ne fait aw bonnes villes , des
 arts mechaniques , pour ee qu'il semble, à veoir, qu'ils abbatent le cœur rt
 gastent le corps ; et de cela disions nous qu'on en verroit un clair et apparent
 tesmoignage,si quand les ennemis entrent en une contrée, on mettoit d'un
 costé les laboureurs , et les ar- i tisans d'un autre, et on leur demandoit k
 tow, a part, de quel avis ils sont, ou de défend» la campagne * , ou bien de
 l'abandonner pour i se retirer dans les villes et garder les mn1. La
 compaignie, lit-on dans rédition originale; le grec porte àpViYetv t^ X^^P?
 - ^^ ^^ manifeste que U Boëtie avait écrit la campagne. J'ai cru qu'U
 m'était permis de Taire quelques autres corrections du iiiêtti genre, aussi
 évidemment motivées, dans un texte d(Mrt l'éditeur nous avoue i< que du
 grec , il n'avoit qnasi it tout point d'intelligence. « Ess., I, 23.

DE XENOPHON. ISl railles : car pour certain nous croyons que ceux qui sont tousjours après les terres, seroient d'adTffi de combatre ^ et les artisans non , mais de demeurer assis , comme ils sont apprins des leur enfance , et ne se mettre en peine ny en danger. Apres nous avons résolu que l'agriculture , dont l^ hommes prennent ce qui leur fait besoing , est la meilleure occupation, et le plus beau sçavoir qu'on pourroit trouver pour un homme de bien et honneste. Car nous trouvions ceste mcation, entre toutes, la plus facile k apprendre, la plus plaisante k en user, et rendant les corps les plus beaux et les plus forts ^ et si ne donne aucun empeschement k l'esprit, qu'on ne puisse bien avoir le cœur aux affaires de son païs et de ses amis : et avons estimé qu'elle aiguillonne grandement les hommes k estre hardis et counigeux , de tant que hors des murailles et des forts, elle produit les fruiets et nourrit les hommes qui l'entretiennent^ et par ainsi, que ceste iïçon de vivre est en grand honneur aux citez , ource qu'elle fait des bons citadins, et fort Sectionnez au commun. AdoDcques Critobule dit : Or doncques mesiiy, ô Socrates, que je croye que vivre de la icsnagerie des champs, c'est la plus belle, et la meilleure , et la plus plaisante manière de vie , ea pense avoir eu par tes raisons suffisante iTCuve. Mais quant k ce que tu disois avoiripprins autrefois , pour quoy c'est qu'aucuns aaent d'agriculture de telle sorte, qu'ils en tirent

lo2 LA MESMAGERIB tout ce qui leur fait mestier, en grande
 abondance] et les autres en usent de telle façon, qu'elle ne leur vient à
 aucun proufit , la raison de cela entendois je de toy fort volontiers, pour
 faire ce qui est bon, et laisser ce qui est dommageable. Et quoy, dit
 Socrates, ô Critobule , si je te conte des le commencement un propos
 qu'autrefois j'eus avec un personnage, qui estoit vrayement, k mon advis, de
 ceux k qui on donne justement ce tiltre de bel et boa homme, qu'on appelle?
 A bon escient, dit Critobule , je voudrois bien qu'on dist cela de moy : car
 aussi de vray j'aymerois bien estre tel, que je fusse digne de ce tiltre. Je te
 feray doncques de surcroist le conte , dit Socrates , comme c'est que je me
 prins garde de ce beau mot -, car \mf le regard des bons charpentiers , des
 bons graveurs d'airain, bonspeintres, tailleurs de pierre*, et tels autres
 artisans, j'eus prou de^ peu de temps k passer par tout , pour les veoir tous,
 et tous leurs ouvrages qu'on estime beaux : mais pour avoir le moyen de
 prendre garde k cem qm ont ce grand et brave nom de Bel et Bon, et
 d'entendre en quoy faisant ils méritent d'en estre appelez , j'avois une
 grande envie en mon cœur de trouver quelqu'un de ceulxk ^, de qui je 1.
 Statuaires.... La Boëtie a traduit par charpenlieft» TsxTovaç , qui signifie ici
 des artistes en général. • 2. Bien.... très.... J'avais bien peu de temps (Tcdvu
 oki^o; Xpovo;), pour...., ou plus exactement : bien pende temps me suffit,
 etc. 3. C'est ce que cherchait aussi La Fontaine ; mais pour

DE XENOPHON. 153 me peusse accointer * . Et premièrement, pour ce qu'en ce nom le beau est accouplé avecques Je bon, le premier que je voyois beau et bien formé, je m'approchois de luy, et m'efforceois d'af^rendre, pour veoir quelque endroict où le bon se tinst au beau, mais je u'avois garde de le trouver ainsi ^^ ains me sembloit que j'apperceus plusieurs en qui je voyois bien belle la forme, et bien mauvaise Tame. Pour ceste cause, je me résolus de laisser k part ce qui paroist bel à la veuë, et d'aller tout droict chercher quelqu'un qui s'appellast Bel et Bon. Voylk pour quoy ayant ouy dire qu'entre les hommes et les femmes , les estrangers et les citoyens , on donnoit ce tiltre k Ischomache', je deliberay rendre femme : Que le bon soit toujours camarade du beau ; Dès demain , je chercherai femme. [Le mal marié, VII, 2.) 1. Approcher... Montaigne, Ess. Itl, 12: «Personne ne ^t salaoit ny accointoit (abordait) ; » et avant lui Marot, £pûM9: Car je scay bien que Venus jeune et cointe Du vieux Saturne en nul temps ne s* accointe. De Ikaceainter^ entrer en liaison; accoinleur, accointable, galant, affable: «Les gentilshommes d'Angleterre, dit froUsart, sont peu accointables.m Chron., Il, 61. Le verbe aecointer se trouve encore dans l'édit. du Diclionn, de i'iead^ie donnée par Smits,en 1798. 2. Car très-peu de beaux corps, h6tes d'une belle âme, Assemblent l'un et l'autre point. (La Fontaine, Fable citée.) 3. Il est question dans Plutarque, traité de la Curio

134 L'À MESNAGERIE d'enlrer eu propos avecques luy. Un jour doncques le voyant assis au portique qu'où appelle de Juppiter le franc * , pour ce qu'il me sembloit estre de loisir, je m'avançay vers luy, et m'estant assis auprès, luy dis : Qu'est ce à dire, ô Ischomache , que toy, qui n'as guieres accoustumé d'estre oisif, es maintenant assis ici sans rien faire? Car la plus part du temps je te m ou faisant quelque chose par la place, ou ne chômant que bien peu^. Ëncores, ô Socrates, dit Ischomache, ne m'y verrois tu maintenant, si je n'a vois arresté avecques quelques amis miens de les attendre ici^ Mais dis je lors, puis que ta n'es pas ""^ empesché à telles choses , pour Dieu dis moy, ou demeures tu? que fais tu ? car certes siie, c. y, d'an Ischomache, qui, disciple lui-même de Socrate, engagea Aristippe à le devenir aussi. Cf. Lysias, de bonis Ârislophanis, c. 4 ; Athénée, Deijpnosoph,, Vi, 31, XII, 52 ; Elien, Var. HisL, IV, 23. 1. Libérateur (èXeuOeptou) A Toccasion de laviC' toire de Platée (479 ans av. J. C), les Grecs, en dressant un autel à Jupiter sur le champ de bataille , lui avaient confirmé ce surnom sous lequel, comme nous rapprend Hérodote, III, 142, il était déjà auparavant honoré. Voy.^à ce sujet, Lysias, OraL, p. 438, éd. Taylor; les fragments deMénandre, p. 86 de Tédit. Didot; Plutarque, tn Dfmoslhene; etc. 2. Le grec dit : Occupé à faire quelque chose, et bieP rarement chômes-iM sur la place publique. 3. Plus exactement : Si je n'étais convenu d'attendre ici quelques étrangers.... quelques hôtes.... Sur ces devoirs de l'hospitalité, si sacrés chez les Grecs et chez lei Romains, voy. Aulu-Gelle, Noci. ÀU,y V, 13. 4. Plutôt : lorsque tu n'es pas.... où passes-tu ton temps.... etc.

DE XENOPHON. 1S5 j*ay un merveilleux désir d'entendre de
 toy, à qooy faire tu as recouvré le nom de Bel et Bon. Car à estre casanier
 ne l'as tu pas gagné ; et aussi ton port et la disposition de ta personne
 semble bien n'en tenir rien. Lors Ischomache se print k rire sur ce mot que
 j'avois dit , comment ils'estoit fait appeler Bel et Bon ^ et tout joyeux, ce me
 sembla, parla ainsi : Si on me nomme de ce nom , ô Socrates, quand on
 parle à toy, je n'en sçay rien -, mais quand on me demande pour contribuer k
 l'entretien des galères*, et à la fourniture des jeux, je ne voy pas que
 personne demande le Bel et Bon, mais tout claireBent ils m'appellent et me
 nomment fort bien Ischomache , de mon nom , et du nom de mon pcre.
 Mais quant k ce que tu voulois sçavoir, si je demeure guieres dans la
 maison, certes non : car tout ce qui est dedans, ma femme est bien fort
 suffisante pour y mettre ordre. Mais, dis je, je te demanderois volontiers 1.
 Un trait important des lois et des mœurs athéniennes a disparu dans la
 traduction de La Boëtie ; il faut dite : Mais s'agit-il d'un échange de biens
 (àvTC6o<7iv), au «njet de l'équipement d'une galère ou des TonctioDs de
 diorége.... C'est qu'en effet un Athénien avait le droit, s'il se jugeait trop
 imposé, de forcer celui qui Tétait Boins, ou à changer de fortune avec lui ou
 à se charger de sa contribution. Voy. surtout Woïï , Prolegom. ad Uplineam,
 p. 123, etSpalding,ad Midianam, c. 23. Il est qiestion de ces échanges dans
 plusieurs discours des orateurs grecs, en particulier dans celui d'Isocrate
 Tcept t^; àntîoosteK, dans ceux de Démosthène contre Phœnippus , eontre
 Polyclès ; l'* Philippique, etc.

106 LA MESNAGERIE aussi, si tu as enseigné ta femme pour esire telle qu'il faut , ou si ses père et mère te la baillèrent desja bien apprinse, et sçachant pourveoir k ce qui est de sa charge. El qu'est ce, dit il, ô Socrates, qu'elle eust peu sçavoir quand je la prins d'entre leurs mains, qui n'ayani pas à grand'peine quinze ans entra chez moy; et tout le temps devant qu'elle se mariast, avoit esté nourrie en la maison paternelle avecques un extrême soing : mais c'estoit pour garder qu'elle ne veist, qu'elle n'ouïst , qu'elle ne s'enquist d'aucune chose \ que le moins qu'il seroit possible \ Je ne sçay pas comment tu penses; mais de ma part je faisois bien assez de cas, et me contentois fort qu'elle sceust , quand elle vint , de la laine faire un habillement , et qu'elle eust veu comment on despart la filasse aux chambrières. Or quant est de la bouche, dit il, ô Socrates, je la prins certes fort bien apprinse à mon gré, et nourrie en la sobriété, qui est à mon advis une des meilleures et plus singulières choses que sçauroient apprendre les hommes et 1. « La règle, dit Vaugelas , qai veut que deux verbes réunis pour gouverner un substantif aient le même régime , est très-belle et très-conforme à la pureté et à ta netteté du langage ; mais il y a fort peu que l'on commence à la pratiquer : car ni Amyot, ni même le cardinal du Perron, ni Goëffeteau ne l'ont jamais observée. Certes en parlant on ne l'observe point , mais le style doit être plus exact. » Encore à la même époque ce M. Cbapelain n'approuvoit-il point qu'on s'attachât si exactement k^ server cette règle. « T. i des Remarques, p. 257 et suit. 2. Cf. Lysias, conlra Simonem, io narrât.

DE XENOPHON. ioJ les femmes. Et quant au demeurant ^ dis je, 6 fechomache, l'enseignas tu pour la faire ca^ pabie d'avoir le soing et la cure ^ de ce qu'il faut? Non pas en bonne foy, dit il, que premier je n'eusse fait sacrifice et prière^, que je peusse enseigner et elle apprendre ce qui seroii le meilleur pour elle etpourmoy. Et ta femme, qaoy, dis je , sacrifioit elle point quant et toy, et prioit tout k la fois cela mesme? Mais bien fort, dit Ischomache , et faisoit de grands vœus aux dieux qu'elle seroit telle qu'elle devoit estre, et monstrois bien k la veoir, qu'elle ne mettroit a mespris les enseignemens qu'on luy donneroit. De grâce , ô Ischomache , dis je , je te prie, conte moy par où tu commenceas de l'apprendre*; et je t'assure que j'a*iray beaucoup plus de plaisir de t'escouter parlant de ce propos, que si tu me cutois le plus beau tour-^ i. Quant à ce qui demeure, quant au reste.... 1 (Cura) d'où curieux. Ce mot se joignait générale-^ nient à celui de^oi'n^ dont il était d'ailleurs un synonyme : fivoir cure et soing de son corps, de sa santé, des sciences, d'obéir à Dieu, etc. ; locutions données parNicot. 3. On sait que Socrate voulait que le culte des dieux Consacrât toutes les actions de la vie. Fidèle à la pensée dmnaUre, Xénophon reproduit ce précepte dans tous ses ouvrages; et son traité même du Commandant de la Cavalerie, il le commence et termine en recommandant de ne rien faire sans avoir invoqué l'assistance divine. Cf. Vtrron, de Re rusU, 1, 1. 4. De celle acception du verbe apprendre, déjà rare dans cesens au tvi^ siècle^ du moins à la voix active, nous avons tconservé cette locution : 11 est bien appris , c'est-à-dire te instruit, bien élevé.

138 Là. MESSAGERIE noy et les plus belles joustes qu'on veit jamais. Et comment penses tu, ô Socrates, que je l'apprins, dit il? Apres qu'elle me sembla desji estre traictable, et assez privée pour raisonner avecques moy, je l'interrogeay k peu près ainsi ; Dis moy, ma femme, t'es tu point encores ad^ j visée à quelle intention je t'espousay, et pour j quoy faire ton père et ta mère t'ont baillée ĩ | moy pour espouse ? Tu penses bien, je croy, qac j ce n'estoit pour faute que nous ne peussions j avoir d'autre compaignie, ny toy ny moy : mais | c'estoit, que moy délibérant pour moy mesme, j| et tes parens pour toy, de nous trouver , à moy â une compaignie selon mon naturel^ et les tiens ^ k toy un compaignon de mesmes , pour estre i[communs et en maison et en postérité; nous estans en ceste queste des deux costez, de tons les partis qui se présentèrent, je t'ay choisie pour moy; et tes parens, ce croy je, m'ont choisi pour toy. Quant est des enfans , \$i Dieu nous en donne quelque jour, lors délibérerons nous comment il nous faudra faire pour les nourrir et instituer le mieux que nous pourrons : car ce bien Ik nous sera commun aussi entre nous deux, d'avoir des bonnes gardes et nourrissiers de nostre vieillesse. Mais pour ceste heure, ceste maison c'est le bien de nostre société. Car de mon costé, tout ce que j'ay au monde , je le mets en commun , et le déclare tel; et aussi tout ce que tu apportas, tu le feis commun de mesmes. Et n'est jk besoing main^

DE XENOPHON. lo9 tenant de conter* par les menus % lequel de nous deux a plus mis en la communauté : mais il faut tenir cela pour certain que celui qui sera le meilleur et plus industrieux parsonnier, c'est celui qui confère le plus en la société. Lors, ô Socrates, ma femme me respondit : Moy pauvre, dit elle, de quoy te sçauois je ayder? quel pouvoir ay je? le tout est en ta main : et quant est de moy, tout ce que j'ay à faire, c'est comme ma mère me dit quand je vins céans, de vivre chastement. A bon escient, ma femme, lui respondis je, je croy qu'elle te le dit 5 car autant m'en dit ton père. Mais encores il est bien en la puissance du mary et de la femme , en vivant chastement, de mettre si bon ordre, que les biens qu'ils ont desja soient bien entretenus, et faire par honnestes et justes moyens qu'il en vienne encores beaucoup d'ailleurs. Et en quoy vois tu, dit elle, que chose que je &ce puisse aucunement servir à l'accroissement de nostre maison? En quoy, dis je? Efforce toy seulement de faire, le mieux que tu pourras, ce que les dieux mesmes ont dit que tu peus faire , et que nos loix ont approuvé. Et qu'est ce cela, dit elle? Non pas certes petite chose, ny de petite valeur, dis je ^ on il faut estimer de mesmes, 1. Platôt compter: mais à cette époque, comme le remarque M. Ampère, Histoire de la formation de la langue française, p. 228, acomplir et conter étaient trèssoinrent écrits Fun pour l'autre.» 2. Par le menu ou les menus (minutatim) : avec une nactitude scrupuleuse....

160 LA MESNÂGËRIE qae la royne * des abeilles qui gouverne aussi la rusche^, a charge de chose de peu d'Inpo^ tance , en ce qui concerne leur fait. Mais pour dire vray , il m'est bien advis que les dieux mesmes, ma femme, disent qu'ils ont avecques un grand advisement composé l'attelage de ceste laisse' qu'on appelle le masle et la femelle, k tin qu'estant la couple * telle, elle s'accommodast soy mesme d'infinies commoditez pour la société*. Premièrement, k fin que la race des 1. Reyne, reine, au lieu de royne, commençait toutefois à s'introduire, au grand scandale de Henry Estienne. V. le premier de ses Dialogues du langage françoii Oor lianizé (1579) : a N'est-il pas beau , remarque-t-il , d'ouïr prononcer reine au lieu de royne, comme s'U s'agissoit d'une grenouille, d'autant qu'on nomme chez nous la grenouille reine, de rana. Bientôt on prononcera rey au lieu de rot.)) Ici , comme dans une infinité d'autres cas , rasage qui s'est introduit a été inconséquent. 2. En donnant une reine, et non un rot, aux abeilles, Xénophon s'est montré mieux instruit que la plupart des anciens, et que Virgile en particulier, dans le IV* liTre de ses Géorgiques, v. 21 : Quum prima noi^i ducent examina regesé.,. Cf. Varron, de Re rusiica, III , 16; Plin , Hiêl, nat.,li, 16 ; Coliimelle, IX, 10; Palladius, VII, 7. 3. De cette réunion.... On écrivait aussi lesse (\itT,IO' rum) ; ce terme ne s'entend plus que de la corde dont on se sert pour mener des chiens attachés. 4. Couple (copula, copulare) n'avait alors qu'dn seul genre , celui du féminin. Il est du masculin aujourd'boi, quand il désigne deux êtres animés , unis par la volonté, par Un sentiment quelconque qui les fait agir de concert. 5. On lit dans Columelle , XII, PræfaL, t. 1, p. TVi d« reidit, des 5mp<ore« reiru^d'cce donnée par Gesner, la traduction de cette phrase et de ce qui suit 2 «Xenophoo

DE XENOPHON. 161 animaux ne faille, ceste laisse est pour les entretenir ensemble, faisans des enfans l'un avecques l'autre. En après* de ce joug tirent les hommes ce bien, qu'ils recouvrent de là les noarrissiers de leurs vieux ans. D'avantage, la m des hommes se passe , non pas comme des bestes, au descouvert ^ mais a besoin, comme il est notoire, de toict et de couverture. Il faut doDcques, si les hommes veulent porter quelque chose de dehors au couvert, qu'ils ayent des gens pour travailler dehors au vent et a la playe : car le labour, la semence, le plant, et les paissages^, sont besongnes qui se font au Atheniensis, eo libro qui Œconomicus inscribiiur, prodidit iQaritale conjagium sic comparatum esse natura, ut non 'olum jucundissima , verum utilissima vits societas inifetur, quodjam pridem Cicero ail; et ne genus humaQam temporis longinquitate occideret... jusqu'à : quoniam iQod alteri deest, prssto plerumque est alteri.» ou, iomme l'a dit La Boëtie , l*un ayant en soy ce dont Vautre *'it défailant. Columelle ajoute : « Esc in OEconomico lenophon et deinde Gicero, qui eum latinse consuetudini tradidit , non inutiliter disseruerunt;» et l'éditeur re> marque au sujet de ce passage : « Utrum e Giceronis translatione, qu» tum exstabat^ sua hauserit Moderatus , in ipsum grscuni fontem adhibuerit , non facile dixerùM. Prius credibile fuit his qui in fragmentis Tullii collocarunt qua hausta e Xenopbonte habet Golumella et ipseTidetur saepius indicare. n Ges morceaux ont été recseiUis dans l'édit. d'Emesti, t. iv, part. % p. 1067-70 ; etc. 1. En après et après se disaient alors également, comme en latin , exinde et inde, 1 L'action de planter, celle de faire paître les troupeaai.... Des substantifs, également usités à cette épo

]6â LA MESNAGERIE decouvert, et de celles là tirons nous les commoditez de nostre vie. Mais encores quand on aura porté k la maison ce qui est nécessaire, si est il besoing d'avoir quelqu'un qui le garde, et qui face les choses qui ne peuvent estre faites que dans le logis. De la couverture do logis a besoing la nourriture des enfans petits ; du logis a besoing la façon du pain que Ion fait des fruicts^ , de mesmes aussi la mesnagerie'dela laine , pour en vestir le train de la maison. Or pour ce que toutes ces deux mesnageries, et celle de dehors, et celle de dedans, ont mestier' de soing et diligence, pour faire ce qui est ne- [cessaire. Dieu mesme, ce me semble, fait des i le commencement la nature de la femme propre j| pour avoir le soing et prendre la charge de ce qui est dans la maison. Car il a composé le corps et le cœur des hommes plus fort et plus puissant, pour souffrir les froidures, les chaleurs, les voyages, et les guerres, et aussi les a il chargez de tout ce qui se fait dehors. Mais Dieu ayant fait le corps moins vigorenï j que, paissage, paiseement et pasture, il ne nons est resté ; qne le dernier. -1. (Fruges) des fruits de la terre.... la façon du pain, termes ici un peu restreints ; c'est la préparation des aliments, ffitOTCoitai , dit le grec. 2. On voit assez combien était étendu le sens de ce mot si goûté de nos pères. Il désigne ici la mise en CBUvré; deux lignes après, administration, travail auquel on préside ; cette dernière acception est la plus générale. 3. (Ministerium) emploient le ministère de.... ont be

DE XENOPHON. 163 la femme , pour cela il m'est avis qu'il a dit ril ordonnoit pour elle le seing des choses imestiques. Et sçachant qu'il avoit donné et enûct naturellement aux femmes qu'elles nouroient les enfants en bas aage , il leur desparaitôsi plus qu'à l'homme d'affection naturelle vers eux. Aussi après qu'il eust baillé k la une le soucy et la garde des choses portées à maison, cognoissant que pour bien garder il stpas mauvais d'avoir le cœur un peu crain, il feit plus grand'part de la crainte aux imes , qu'aux hommes ; et voyant de l'autre 1, que celui qui feroit le train* de dehors, roitbesoingde se mettre en défense, si quel'un Toultrage , il l'avantagea aussi eu cou5e et hardiesse. Mais pour autant qu'il falloir 'aussibien l'un que l'autre feist estât de prendre de donner, il leur meit en commun k tous deux seing et la mémoire : de sorte qu'en cela on ne luroit choisir lequel des deux sexes , ou du isle, ou de la femelle, a eu plus d'avantage, issi de sçavoir commander aux passions qu'il it, il leur a mis cela au milieu d'entre eux , et leur donnant congé d'en prendre', a ordonné 1. Travailleraient dehors... ferait ce qu'entraînent, ce que clament les besoins extérieurs de la ramille.... Train, M ce sens, est devenu trivial. On trouve dans Nicot : apprendre le train de la chasse, de la guerre ; prendre I train de gagner, » etc. Train, signifiait aussi, comme I le verra plus bas, habitude. 2. C'est-à-dire qu'il leur a permis^ qu'il les a mis en)silion d'acquérir cette vertu de modération , de puis

164 Là MESNAGERIE que qui vaudra plus que son
 coiDpaigDon, soit l'homme ou soit la femme, ce sera celui a qui il escherra
 plus grand partage de ce bien. Vray est, que pour autant que le naturel d'eux
 deux ne se rencontre pas tousjours k estre bon en toates choses*, voylà pour
 quoy ils se peuvent encores moins passer l'un de l'autre , et d'autant plus en
 est utile l'assemblée et union , l'un ayant eu soy ce dont l'autre est défaillant.
 Aussi, loy dis je, ma femme, il est besoing que nous ayani cognoissance de
 ces choses, essayons de faire le mieux que nous pourrons nostre devoir,
 chascuA de son costé, suivant ce qui nous est enjoinct de Dieu. Les loix
 aussi ont approuvé cela, de tant que par le mariage elles assemblent les
 hommes et les femmes ; et tout ainsi que Dieu les a associez en la lignée ,
 aussi a la loy. La loy a fait trouver pins beau aux femmes de demeurer plus
 dans la maison que d'aller par la ville-, et k l'homme moins honneste de
 séjourner dedans que de négocier dehors 5 et de mesmes Dieu les avoit faits
 devant plus capables de ce qui leur devoit estre le plus séant. Mais si
 quelqu'un vient k faire le contraire de ce pouf quoy Dieu l'a fait, puis qu'il
 fait le desordre, par adventure il n'est pas que les dieux ne le sçachent ; et
 possible qu'il portera quelque jout la peine, de tant qu'il abandonne ce qui
 est sance sur eux-mêmes , placée en quelque sorte k \tw portée... i. Cf.
 Cicéron, de Invent., II, 1.

DE XENOPHON. 165 de sa charge, et se mesle du fait qui appartient aux femmes. Or est l'occupation de la femme a peu près, ce me semble, commie la besongne k quoy Dieu a voulu que la mère des abeilles travaillast. Et quel est le fait de ceste mère , dit ma femme , que vous comparez à ce qu'il faudra que je face? C'est, luy dis je, qu'elle ne bouge du bornaîl^ jamais ne laisse diomer les mousches a miel, ains envoyé à la besongne celles qui ont à faire leur journal^ dehors-, et tout ce que chascune d'elles porte dans la rusche, elle le recognoist, et le prent et garde jusques k tant qu'il le faut empyer ^ et quand la saison d'en user est venue , elle en baille justement sa portion à chascune. 1. Nicot ne donne qae aboumal, rayon de miel (farus). y> On peut supposer que la racine est borde, qui si^ifiait, suivant le Thresor, icune logete ou maisonnete, «Ue que celle qui servoit aux bergers dans les champs lepuis printemps jusques à la fin d'automne.» De là aussi lotre ancien mot 6ordier (villicus). 2. On ne dit plus dans ce sens qu'une journée; et même au wi* siècle , cette locution sentait un peu , pour emprunter l'expression de Montaigne, son creu de Gascoigne, II , 17 , et III , 5; ou , plus exactement, elle était particulière au midi, u Le Languedoc , observe Micot, dit journal ou journau pour une journée d'homme 4es champs. » Quant au radical jour, que Henry Estienne paraît regarder comme un de nos mois gaulois (Precellence, p. 137 et 158), le Thresor le dérive du latin diurnus , qu'on prononçait à peu près djournous, ou du lerine hébreux jom (dies).

166 LA MESNAGERiE et commande leans^ à celles qui
 ourdissent^ la cire, a fin qu'elle soit bien et vistement tissue, et a le soing
 des petits qui naissent , k fin qu'iU soient bien nourris et eslevez. Et après
 qu'ellei ont fait leur paroy% et que les jeunes sont ea^ pables du travail, elle
 envoyé le jecton^ dehors cercher autre logis avecques un guide de ceox qui
 suivent apres^ Ck)mmentdoncques, dit Ion ma femme, faudra il que je face
 ainsi? Ou; pour vray, dis je, il faudra que tu demeures à la maison, et que tu
 envoyés dehors tes servi-' teurs qui ont là leur journée ^ et à ceux qui
 dDibvent travailler dedans, que tu ordonnes ce qu'ib auront a faire , que tu
 receoives ce qu'on apportera a la maison, et de cela que tu distribues ce 1.
 LeanSy en ce liea-là; céans ^ en ce liep-ci. Decei deux mots, le second a
 subsisté jusqu'à nos jours; le premier a péri depuis longtemps. Marota dit
 dans le TewfU de Cupido : Autres manières de chansons, Leans on chante à
 voix contraintes ; Car ce sont cris, pleurs et complaints. 2. (Ordire,
 commencer , travailler.) Oo disait alors un ourdisieur de finesses. 3.
 (Paries) leurs cellules , leur gâteau de miel.... Ce membre de phrase n'est
 pas dans le grec. 4. L'essaim (jacere, ejicere)... <k Un jecion de mouches i
 miel, trouve-t-on dans Nicot, examen, y* C'était aussi l'équivalent de notre
 mot rejeton : C'est un arbre qui » force jectons ; Ater les jeclons inutiles,
 etc. 5. Plutôt des descendons , c'est-à-dire de cette jeaoe famille. La Boëtie a
 lu ênoiiévcav, au lieu de iirifovwv; leçoi ancienne , mais fautive.

DE XENOPHON. 167 qu'il en faut despendre, et que tu pourvoyes à ce qui restera, et le gardes bien, k fin que la provision d'une année ne s'en aille en un mois *. Quand on aura apporté la laine, tu auras le smng d'en faire des habillemens à ceux k qui il en faudra, et aussi quant au bled, que le pain soit bien fait et bien appresté pour notre train. Va autre pensement auras tu , qui est de ta echarge, et te sera, kmon advis, plus aggreable que nul autre ^, c'est qu'il faut, quand il y aura des malades dans nostre famille, que tu prennes garde à les faire tous bien guarir et bien traier*. Certes, dit elle, ceseroit bien le plus plaisant soucy que je pourrois avoir, si puis après îeox qui auroient esté bien gouvernez en sça^oient gré , quand ils seroient guaris , et stoient plus affectionnez à nostre service que levant. Lors, dit Ischomache, moy qui m'esaerveillay fort de sa response, luy dis : Et 'est ce pas doncques le soucy que la mère des 1. V. ce détail traduit dans Golamelle, XII, 1. 2. Les tradactears suivants ont dit tout au contraire : aoe autre fonction qui peut-être ne te plaira point. » Ils Qt lu àxapt<TT6Tepov. La Boëtie en préférant la leçon OxapKTTÔTepov, est bien mieux entré dans l'esprit de ce Qorceau. Ischomaque doit supposer que sa femme, bonne it sensible, sera heureuse de remplir son devoir de mère le famille et de maîtresse, en soignant affectueusement ceui qui Tentourent : aussi répond-elle avec vivacité : Atsuréroent oui, je le ferai avec bonheur, v9i M\ ëcpT], parole qui excite la satisfaction, ou plus exactement, Tadmimion de son mari. 3. Golumelle, ibid.

168 L'À MESSAGERIE abeilles a dans sa rusche, qui est cause que toutes les mouches k miel ont telle affection envers elle, que si elle laisse le bornail, elles ne la laissent pas, et n'y en a une seule de toutes qui vueille demeurer derrière^ . Mafeoune me respondit : Certes je treuve bien estrange que la charge de ceste mère ne touche k toy pins qu'à moy ^ car, k mon advis, ce ne seroit qoe mocquerie de la garde ny du mesnagement qee je sçauois faire en la maison, si tu n'avoiste cœur de faire porter dedans quelque chose. Et une grande mocquerie de moy aussi, dis je, d'y faire rien porter, s'il n'y avoit persoime dedans qui gardast les choses qui y serein portées. Vois tu pas comme il va de ceux qu'oi dit puiser l'eau avecques des seaux percez^, et comment Ion n'a pas pitié d'eux, de ce qu'on ks voit se donner peine pour néant? Ouy, dit êkt et de vray ils sont misérables, s'ils le font aiofll Encores auras tu, dis je, d'autres pensemev qui te seront propres et plaisans , k mon advis, i 1. Cf. Varron, III, 16. 2. Allusion aa supplice des Danaïdes, dont parle Li* ; crèce, III, 1022 : Hoc, ut opinor, id est, xvo floreote puellas Quod memorant, laticem pertusum congerere in Tas, Quod tamen expleri nuUa ratione potestur. Suivant ce poëte, réunis entre les mains de Tinsensé, ... Pertusum congesta quasi io vas Comrooda perfluxere atque ingrata interiere. /6., 949; cf. VI, 20; et Plutarque, Banquet des \$eptûi(Kf C.58.

DE XE>'OPHON. 169 Juand tu auras prins une chambrière tende rien k faire la laine, de la mettre er et l'enseigner, et ainsi laftiître valoir f le double de ce qu'elle valoit. De , quand parfois d'une servante que tu ; malhabile a servir et n'entendant anier le fait de la despense , tu en feras I apprinse, loyale et diligente, que puis tiendras si chère, que tu ne voudrois lonnee pour diose du monde. Qu'elle icores plaisante occupatfon pour toy, a pourras à ton gré faire bien k ceux ^rras sages et faits au proufit de la maichastier aussi ceux qui te sembleront ditionnez^ ? Mais surtout le plus grand eroit, si tu pouvois te monstrier meilue moy, et me faire par ce moyen i que toy, et aucunement ton subject. ne te faudra point craindre, quand tu as avant en l'aage , que tu en sois pour»ins honorée en la famille ^ ains seras i qu'estant plus aagee, d'autant que tu l mon endroict plus loyale compaigne , enfans plus fidèle thresoriere de nostre e tant seras tu en plus grand honneur ^tion à ceux de la maison. Car de vray, mot ne s'applique plus qu'aux choses ; des mart, des livres bien conditionnés, Nicot ne le int, et cependant il était fort usité auxvi^ siècle : Banquet des sept sages , c. 34, parle aussi a de l estans sages et bien conditionnez, » Boétie. 8

170 LA MESNAGERIE luy dis je , tout ce qui est de bel et bon en la vie des hommes leur vient et s'augmente par la vertu, non point par la fleur de la jeunesse ny la beauté. Voylà, ô Socrates, ce que je pense avoir retenu du propos que je luy tins premièrement. Et t'apperceus tu point, luy dis je lors, é Ischomache , que cela l'esmeut aucunement ï avoir soing? Ouy je t'asseure k bon escient, me dit il adoncques, et parfois l'ay je veues'en mordre les lèvres et en rougir bien fort, quand je demandois chez moy quelque chose qu'on y eust porté, si elle ne le me pouvoit bailler promptement. Et un jour la voyant se fascher en soy mesme pour une telle occasion, je luy dis : Ne te passionne point*, ma femme, pour ce que tu ne me peus donner ce que je te demande. Quand on a faute de quelque chose qui fait besoin, c'est vraye et expresse pauvreté : mais de ne pouvoir trouver ce qu'on a , quand on le cherche, ce défaut est moins déplaisant, que quand, lors mesmes qu'il feroit mestier^on ne le cherche point, sçachant qu'on ne l'a pas*. 1. Ne t'affecte pas.... uSe passionner, dit Nicot, c'iil se tourmenter;» et il n'ajoute aucune aatr€ acceptiM de ce verbe réfléchi. 2. Lors même que le besoin s'en ferait sentir.... Addition oiseuse : le texte dit seulement u que de ne le iioiit chercher tout d'abord, parce qu'on sait qu'on ne l*t pas.» 3. Cependant Columelle a dit avec raison : « Vêtus eH proverbium, paupertatem certissimam esse, qaam tUetjus indigeas, uti eo non posse, quia ignoretar abi projec

DE XENOPHO:;. 17 J Maintenant de cesle fascherie lu n'en es pas cause, mais moy, qui l'ay baillé en main tout ce mesnage, sans ordonner* où il falloit que chasque chose fust, k fin qlie tu sceusses, de tout ce qui est céans, où il le faut mettre, et d'où il le faut prendre. Or n'y a il au monde, ma femme , ny chose plus aysee pour l'usage , ny plus belle que le bon ordre. Un chœur de comédie est composé d'hommes: mais quand chascun fait a sa fantasie et à belle adventure, c'est une confusion, et chose desplaisante h veoir. Mais ceux la mesmes, soit ou qu'ils facent quelque chose, ou qu'ils parlent, s'ils y vont d'on train - en bon ordre , c'est plaisir de les Teoir. Une armée aussi, disois je, si elle est désordonnée, ce n'est qu'un trouble^ Elle pre(omjaceat quod desideratur. » XII, 2, 1. 1, p. 779 de Védit. Gesner. 1. C'est-à-dire sans régler... 1 Avec saite et.... «Tout d'un train ou tout d'une veBoë, dit Nicot , uno tenore. n 3. Un critique reproche ici assez judicieusement à Xé■ophon de perdre de vue les convenances rigoureuses de >0D sujet : un mari aussi sensé qu'Ischomaque ne pourrait-il pas choisir des comparaisons qui fussent mieux en npport avec les habitudes et les connaissances de sa femme, et par cela même plus propres à frapper son esprit? Passe pour la comparaison empruntée aux chœurs et comédie; mais que dire de celles qui sont prises de Part miUtaire et de la navigation , comme on le verra plus loin.Consult. à ce sujet Tédition citée de V Economique, parSchneider, p. JS4 et 58. Pour ces diverses comparaisons H plusieurs des detaUs qui les accompagnent, cf. Columelle, XII, 2.

172 LA MESKAGERIE sente, à la veoir seulement, la victoire aux ennemis, le deshonneur aux siens; elle est de nul usage ; un sommier* pesle mesle avec un soldat, le bagage, la cavallerie legiere, l'homme d'armes, une charrette , tout l'un parmy l'autre : car comment marcheroit le camp , qu'ils ne s'eml)eschassent l'un l'autre en ceste sorte , si celui qui va le pas desbauche^ celui qui galope, l'autre qui court celui qui est arrêté , la charrette l'homme d'armes. Je sommier la charrette, le bagage les soldats ? Et s'il leur faut combatre, comment combatront ils ainsi? Car ceux là mesmes, à qui il conviendra fuir devant ceux qui leur courent sus, sont bien taillez de ' fonte aux pieds en fuyant leurs gens d'armes mesme&. Mais un camp bien ordonné, c'est une des plus belles choses qu'ilest possible, la plus plan sante à veoir a ceux de son party, la plus faucheuse a l'ennemy. De vray, qui sera l'amy A 1. Uomme ou plutôt animal portant somme (charge); de là bétc de somme : le grec exprime Tune et Tautn idée : ôvo;..., (Txeuo^dpo;... La racine de somme, sommer, sommer (mettre comble) est sagma , salma, et par corruption sauma (en grec, ààYtJia}, bât d'un cheval; v. Isidoit, XX, 4. 2. Littéralement : éloigne de sa place ; d'où : il trouUty embarrasse.... 3. Sont bien capables de, bien propres à (l%av6;, dit Ift grec).... aEslrelaillé, dit Koquerort, p. 598 de son 6/oftsaire, c'est être fait, avoir de la disposition pour iïM chose. >^ Cette locution un peu modîGée, mais non perdoe aujourd'hui, est devenue familière ou même triviale : Il n'est pas laillé pour cela; vous n'êtes pas iaillépom iïnt faire peur, etc.

DE XENOPHON. 173 allié d'un camp, qui ne prendra un singulier plaisir à veoir un grand nombre d'infanterie Ken armée marcher de rang et par ordre? Qui He trouvera admirable de veoir les gens d'armes aeiner les chevaux au grand pas rangez en bataille? et qui sera l'ennemy qui ne s'effroye', voyant le bataillon des corselets, des boucliers^, h cavallerie, les archers, les tireurs de fonde , Et chascun mis k part, et bien k poinct, tous siiiivans leurs chefs en belle ordonnance ? Et ainsi , mais qu'ils^ aillent d'ordre, et fussent ils cent mille hommes, si marcheront ils tous ennable paisiblement, et k leur ayse, comme si tiascun d'eux estoit tout seul. Car k mesmes ^e l'un despart pour aller avant, sans cesse Fautre par derriere s'avance et gaigne son lieu. Vme galère chargée d'hommes pour quoy en «t la veuë si agreable aux amis, si espovantable aux ennemis, sinon pour la vistesse dont die va ? Et pour quoy ceux qui sont dedans , «tre eux ne se font point d'ennuy, si ce n'est 1. De là, nous avons retenu effroyable; mais par un (ingalier compromis, entre les formes également usitées •n XVI* siècle, effray et effroy, effrayer et effroyer, nous >T0D8 conservé seulement celles qui semblaient devoir •exclure. Au contraire, à la place d'abboyer employé auIrrard^hni, on disait alors abbayer : «Mon estomac abbaye ^male faim comme un chien, n Pantagruel, III, 15. 1 De ceux qui sont revêtus de corselels (armures qui cwirraient la plus grande partie du cor^s)\ ce sont les soldats pesamment armés, ôiîXîtai; et de ceux qui portent 'es boucliers, ireXTadTaî.... 3. Pourvu qu'ils... V. p. 19, note 1.

J74 LA MESNAGERIE pour autant que tous sçavent le rang où ils se sieut % et qu'à rang ils lèvent, et qu'à rang ils baissent ^, et en toutes sortes a rang. Mais aussi la où il y a desordre, il me semble que c'est comme si le laboureur jectoit de l'orge, di froment, des pois, pesle mesle l'un parmy l'autre, et qu'il luy faille puis après trier le tout, low qu'il a besoing de tourteau^, ou de pain, ou de viande, en lieu de le prendre tout trié pour en user. Doncques, ô ma femme, ne vueille point tomber en ce desordre , et prens envie de sçavoir mesnager parfaitement ce que nous avons, et de prendre à ton ayse ce qui fera besoing, et me le bailler joyeusement, et sans peine quand je te le dcmanderay. Or advisons doncques pour chasque chose la place qui luy sera la plus convenable-, et l'ayant mise là, nous apprendrons k la servante de l'y prendre, et de l'y remettre après. Ainsi nous sçauron» sur le doigt ce que nous avons , ou que nous avons perdu. Car la place mesme demandera son meuble, s'il en est a dire% et la veuë sans 1. On disait alors également s'assoient ou se «oieiU, s'assienl, ou se sient, V. V Acheminement cité de Massel, p. 24. 2. Ce détail s'applique aux rameurs; mais ils ne sool pas non plus nommés en grec. 3. Tourteau, diminutif de (ourtc, grand pain bis, soivant Nicot. On voit aussi, Dictionnaire fiançois4atin, déjà dté (1628), que ce mot désignait une espèce ds pâtisserie; le grec dit en effet : de gâteau, de pain oa de quelque mets... 4. S'il manque.,... Cette locution cstexpliquéep.21,n.2.

DE XENOPHON. 173)lus jugera ce qui aura bcsioing d'habiller *
, et epresentera incontinent où est chasque chose lour la faire veoir, de sorte
que sans peine on e servira de ce qu'on aura. Le plus bel ordre e meubles, ô
Socrates, et le plus accomply ue je veis jamais, je le pense avoir veu une)is
que j'entray en la grande galère pheniiene^, pour en avoir la veuë. Car je
veis infinis leubles tous rangez k part, dans un fort petit aisseau : car une
nau^ se sert, dit il, d'un grand ombre d'instrumens de bois et de cordage, our
gagner la terre et pour gagner le hault. ombien de pendans ^ a elle pour
naviguer ? de ombien de machines est elle armée contre î8 vaisseaux
ennemis? Et si porte elle avecques îs hommes grand'quantité d'armes pour
eux et basque bande de ceux qui vivent ensemble ^ Ue porte tous les
meubles dont les hommes sent en leurs maisons, et par sus tout encores, lie
est pleine de paquets, dont le maistre do i nau se charge pour gagner. Et
tout ce que e te dis demouroit en autant de place , ou 1. C'est-à-dire qu'on
l'habille, en d'autres termes, qu'on 0 prenne soin : ce qui demande des
soins.... 2. On sait que les Phéniciens ont accompli de plus longs oyages sur
mer et construit de plus grands navires qu'auBB autre peuple de l'antiquité;
sans doute il est ici IBwtion d'un de leurs bâtimens, fameux entre tous, pour
• grosseur, et qui apportait, à certaines époques, des Dirchandises dans la
ville. 3. iVau désignait un gros vaisseau. Ce terme vieillissait, "wi que nam'e
; il remontait à l'origine de notre langue. *• D'agrès : c'est généralement tout
ce qu'on suspend.

176 LA mesnàgerie guieres plus, qu'il en faudroit pour une salle bien proportionnée, où dix hommes mangeroient k leur ayse *^ et prins garde que chascuM chose estoit rangée de façon que l'une n'empeschoit l'autre, et pour ne donner peine à Is chercher-, et n'estoient ny en monceau, nj escartees, pour ne s'amuser aucunement Ion qu'on avoit promptement affaire de quelqu'une Et si veis encores un qui servoit le pilote, e demeure toujours k la prouë ^, qui sçait si bieï la place de tout ce qui est dedans, qu'il eût dit sans faillir le lieu et le nombre de toute choses sans les veoir, ny plus ny moins qu'a qui sçait lire diroit combien il y a de lettn a Socrates% et le rang de chascune. Celuy K dit Ischomache suivant son propos, trouvai, comme il nombroit k par soy% k loisir, tout fourniment^ de la galère ; et moy esbahy (le veoir pensif, luy demanday qu'il faisoit. me respondit : J'advise, mon amy, si par adve 1. Une salle à dix lils, dit le grec, et qui par conséqat eût réuni un plus grand nombre de convives. 2. C'est le pilote en second, irptopeuc, ainsi nommé poste qu'il occupait. Il devait diriger la manœuvre s(les ordres de celui qui, placé au gouvernail , xu6epv^t conduisait le navire. 3. Dans le nom de Socrate.... 4. M. Génin, Variations du Langage français, p»^ s'attache à prouver que, dans ce tour, on devrait toiûo écrire par, comme La Boëtie l'a écrit ici. 5. Nicot ne donne que fournissement et foumtdi termes moins heureux pour rendre la pensée de Xénopl que celui dont La Boëtie a fait choix.

DE XENOPHON. 1T7 tare* il survenoit quelque chose, comme tout va en nostre vaisseau , s'il y a rien hors de «on Heu, s'il y a quelque chose mal a propos, et rangée de mauvaise grâce. Car on n'a pas le temps, dit il, quand Dieu envoyé la tempeste, de chercher ce qui fait mestier, et k l'heure ne peut on pas fournir de ^ ce qui est mal ordonné. Dieu mesme menace les lasches et les chastie ; et encores est ce belle chose , quand il ne fait perdre que seulement ceux qui font la faute ^ et faut remercier les dieux, quand il leur plaist de sauver ceux qui s'acquient fort bien de leur charge. Ayant donc veu la perfection d'un tel appareil, je dis k ma femme qne nostre lascheté seroit bien desmesuree, i ceux Ik qui sont dans les vaisseaux , et encores bien petits, trouvent place pour tant de choses-, et mesmes branslans et flottans si fort sur l'eau, comme ils font, gardent neantmoins le rang de chasque meuble ; et estans en un leleffroy, comme il leur convient y cstre souvent, toutesfois ils ne faillent point de trouver ce qui leur faut aveindre : Et nous , qui avons CQ nostre maison certains lieux grands el mples pour tout, et mesmes estant la maison posée sus tel sol stable et ferme, si nous ne trouvons belle place et a plaisir pour noslrc 1. Par adventure, signiGant dans ce passage par ha^if doit être écrit en deux mots, comme le remarque H.E8tienne, Precellence, p. 263. 2. Avoir sous la main, donner.... *8

178 LA MESNAGERIE mesnage, faudra il point bien dire que vous sommes bien despourvus de sens ? Voy là doncques comment il est bon d'ordonner les meubles, comme il est aysé de leur bailler lieu pour les mettre en la maison , selon la commodité de chasque chose, et combien il est utile d'ainsi le l'aire, pour les garder et trouver promptement. Or quant à la beauté, n'est ce pas belle chose à veoir, quand toute la chaussure de la famille, quelle qu'elle soit, est à rang? Il fait beau veoir les habillemens tous séparez, soient ils bons, soient ils mauvais; les garnitures des lits, les vases d'airain, la vaisselle pour la table, et encores une autre chose (dont se rira, dit il, plus que de tout le reste, non pas quelque homme grave, mais possible quelque brave railleur), avoir mesmes les pots de fer bien ord nnez, cela est beau à l'œil, et k mon gré semble avoir bonne grâce * . Et pour vray, quoj que ce soit paroist plus beau quand il est range bien a poinct. Chasque rang semble un chœui de vases, et l'entredeux mesme des rangs a, selon mon advis, quelque chose de plaisant, (juaud ils sont tous k part et séparez l'un d6 l'autre : comme un chœur en rond - est plaisani 1. Piularque fait allusion à ce passage. Traité de l6 Curiosilc, c. 2. 2. Il est souvent question de chœurs circulaires daoi Aristophane. Les personnages du chœur formaient dam quelques circonstances un cercle autour de Tautel; delà leurs chants s'appelaient aussi circulaires (xvxmoi x^P^^ xûxXta {jLÉÀri). V. les Grenouilles , v. 36G; les Nuées, v

DE XENOPHON. 170 ilaveuë, non pas luy seulement, mais l'espace inesme, qui est au milieu, semble estre beau etnet*. Si je disvray, ou non, ô ma femme, dis je , nous en pouvons faire l'espreuve sans coust et sans grand'peine 5 et ne faut point que ta sois en grand soucy pour crainte de ne trouver personne qui sçache apprendre l'ordre de DOS meubles , et qui se souviene de lès y mettre bien k droict. Il n'est pas malaysé d'en recouvrer de tels. Car nous sçavons bien qu'il n'y a ville où il n'y ait mille et mille fois autant de choses que chez nous, et toutesfois au premier serviteur que tu commanderas d'aller acheter quoy que ce soit, il ne marchandera point où il lui faut aller pour en avoir ^ et B'y aura celuy de tous tes valets qui ne sçache où il faut qu'il aille pour en trouver. Et n'y a decela autre raison, si ce n'est que les choses 8e treuvent au lieu qui leur est ordonné. Et souvent quand je cherche un homme, encores îue parfois celuy là mesme me cherche aussi de son costé , toutesfois avant le pouvoir rencontrer, je suis contraint de quitter ma queste^. 333; les Oiseaux , v. 917. Cf. Gallimaque , Hymne à Diaw, Y. 267. 1. «L'ordre agrandit Tespace :« pensée admirablement Triie, inscrite parM.Guizot au début de son Dictionnaire iti synonymes français, 1 (Qassitio) recherche; guetter, chercher. Aucassin ditàia douce amie Nicolete : Or ne vous sçay où quester,, [f/ordene de chevalerie.)

180 LA MESMÂGERIE Et la cause de cela n'est point autre, si ce n'est qu'il n'y a point de lieu ordonné où les hommes se doibvent attendre. C'est ce dont je pense estre bien souvenant, pour le regard du propos que je tins k ma femme de l'usage de nos meubles et de leur ordre. Adoncques je luy dis : Et lors, ô Ischomache, que te sembla il de ta femme? Cogneus tu point qu'elle preslast l'oreille à ce que tu luy enseignoies si sagement? Que penses tu, dit il, qu'elle feist, sinon qu'elle me promeist d'y avoir le cœur? Et se cognoissoit ayseement à la veoir, qu'elle se resjouissoit bien fort , comme ayant trouvé un beau chemin au sortir d'un mauvais pas -, et me pria que je rangeasse tout au plus tost, ainsi que j'avois dit. Et comment le rangeas tu, dis je, ô Ischomache? Comment eusse je fait, dit il? Il me sembla, avant toute autre chose, que je luy debvois mbnstrer les commoditez de mon logis : car ma maison, ô Socrates, n'est point embellie d'ouvrages, ny de peintures, mais tout le bastiment qui y est n'a esté devisé * que pour une demeure commode a ceux qui seront dedans, suivant ce qu'il m'a semblé que chasque chose demande naturellement ce qui luy est le plus séant et convenable : comme les chambres 1. «Derwcr, signiflẽ ores {ianiài) parler ensemble, otti digérer par ordre, comme : Il a proprement devisé le bastiment. » Nicot. Ce verbe étoit distinct de divisvr; et de sa seconde acception il nous reste le mot devis ^ description ou état détaillé des parties d'un ouvrage : terme d'architecture.

DE XÉNOPHON. 181 estans aux lieux les plus forts et les plus seurs appelloient, k mon advis, les choses plus précieuses, les garnitures des lits et les vases -, la plus seiche partie du logis appelloit le blé*, et la plus froide le vin ; la plus claire, l'ouvroir ^ des serviteurs qui ont besoin de clarté ^ et les outils*. Je luy feis veoir aussi les salles pour manger bien garnies et agencées^, les unes froides pour l'esté, les autres chaudes pour l'hyver. Encores luy monstray je comment tout mon logis est tourné vers le midy, et par ce moyen il est aysé k veoir que l'hyver il a le soleil fort i propos, et l'ombre l'esté ^. Je luy monstray la porte du quartier des femmes, et celui des hommes, dont les estuves qui sont entredeux font la séparation, k fin qu'on n'emporte rien, ànon ce qui fait besoin, et que les serviteurs 1. Cf. Plin, Hist. nat. XVIII,30. 1 (Oficina) lieu où l'on ouvre (travaille) : de là, jour' «wra6/«. Ce verbe avait aussi l'acception figurée : Il faut «twer en cette affaire sagement, la conduire avec prudence. « Aucuns laissent ouvrir, qui est français, remarque Nicot, pour opérer (en ital. operar) qui est estrangero) 3. On disait aussi clerté, de cler, et déjà même clarté. 4. Voy. cette phrase entière traduite dans Columelle, xn,2. 5. Disposées.... On écrivait adjancer et agencer, Nicot préfère cette dernière forme, et la racine de ce mot est, «livtnt lui: faire gent, %eni^^ gracieux ; c'était mettre Wi ordre, agencer ses cheveux, bien façonner (conciniiare) ; agencement, bonne ordonnance, symétrie (concinnitas). 6. Cf. les Mémoires sur Socrate, III, 8 ; Columelle, I, 6.

182 L'À MESNAGERIE et les servantes ne puissent estre ensemble pour faire des enfans sans nostre congé*. Car de vray on voit volontiers que d'une compaignie de serfs les bons s'ils ont des enfans en aiment mieux leurs maistres ^; et les mauvais s'estans alliez ensemble, ont plus de moyens de faire mal. Apres, dit il, que nous eusmes discours, nous despartismes ainsi par bandes nostre mesnagel Premièrement nous commenceasmes d'assembler les vases dont nous usons aux sacrifices ^ après nous meismes à part l'atour des femmes pour les festes, les habillemens des hommes des festes et pour la guerre, la garniture des chambres des hommes et des femmes , leur chaussure et la nostre ^ après un autre rang de harnois^; on i. Cf. Varron, de Re rusL, 1, 1 et 13; Columelle, Id. 1,8. 2. Cf. Varron, Id. 1, 17. 3. On Ut dans Columelle : a M. Cicero, auctoritatem Xenophonis secutus , in QEconomico sic inducit Ischomachum sciscitanti Socrati hsc narrantem (XII, 2).» Suit la traduction des détails qui concernent la dispositioo du harnois^e.'u Instrumentum et supellectilem distribnere cœpimus... jusqu'à : et quidquid suo loco reponeret; quod^tU* remeister chaque chose au lieu dont elle le prendrait. » !• termine ce passage par cette réflexion : « Igitur hsc nobis antiqui per Ischomachi personam praecepta industris <c diligentiffi tradiderunt, quae nunc nos villicis demonstramus. » Ibid.y 3. 4. Harnois désignait l'équipement du cheval, particulièrement pour la guerre ; et aussi la cuirasse, les armes du guerrier. Jean de Meung, dans le Roman de la Rose Car puis qu'il a fait emmaller tout son harnois pour s'en aller. On lit dans un de nos vieux romans de chevalerie (VoT

DE XENOPHON. i8li autre des instrumens pour la filasse*, un autre de ceux qui sont pour mouldre le blé , un autre des meubles de cuisine, un de ceux qui appartiennent aux estuves, un de la boulangerie et autre de la vaisselle pour la table ; et les separasmes tous, tant ceux dont il faut user ordinairement, que les autres qui sont pour les banquets; nous meismes aussi à part ce que nous despendions par mois, et serrasmes a part la provision pour toute l'année ^ : car ainsi on se inescompte ^ moins pour sçavoir combien à la fin Nicot,p. 280 da Thresor) : c< Il pria la dame de luy donner Boe faveur pour porter au combat. Elle luy bailla un taffetas gris qu'elle portoit sur sa teste contre le hasle du soleil et lui meit elle mesme en escharpe sur son harnois.ï> Cf. Montaigne, JBw.,II, 9, à la fin ; et voy. sur ce mot Ménage, Dictionnaire élymolog., t. ii, p. 14 et 15; il le f^il dériver d'arnesia, basse latinité, arnese, en italien, "lême sens. Plus anciennement on disait harnas : Où est, fait cil (dit celui-ci), voslre harnas? [Roman de Blanchardin, fol. 178.) 1. Pour filer, pour les travaux des femmes.... 2. Dans Columelle , ce membre de phrase est ainsi endn : <.< Ex ils quibus quolidie ulimur, quod menstruum sset seposuimus, quod annuum quoque in duas parles livisimus. » Gesner fait à ce sujet, p. 780 de Tédition itée, l'observation suivante : « Nescio quam bene vel 'Olamella vel Cicero, hic intellexerint Xenophontem. LoIQitarille, Tuepl tûv ôaTiavwjLsvtov, de rehus frug ibilibus, ut loqauntur jnriconsulti, id est ipso usu pereuntibus : /.copi; «lôîxa sunt synonyma ; de divisione in duas partes sermo non est;» critique judicieuse. 3. On se trompe moins dans ses comptes , dans ses cilculs. « Les menteurs, dit Montaigne, I, 9, en inventant lOQt, semblent avoir d'autant moins à craindre ûesc mes

184 là messagerie monte la despense ^ Apres que nous eusmeii
séparé par espèces tous les meubles , nous les k portasmes chascun en la
place qui luy est plus t convenable. Cela fait, tous ceux dont nos ser- [
viteurs usent tous les jours, comme pour le moulin , pour la cuisine , pour la
filasse, et s'il y a quelque autre mesnage de telle sorte, nous monstrasmes a
ceux qui en usent où c'est qu'il les faut mettre , et les leur baillasmes ,
aveques exprès commandement de les bien garder. Tous les autres dont
nous usons aux festes et à la venue de nos amis, ou aux besongnes qui se
font par temps ^, ceux la donnasmes nous à nostre maistresse d'hostel -, et
luy ayant enseigné leur place , et après les avoir comptez , et mis chascun
par escrit , nous luy dismes qu'elle en baillast à ceux qu'il faudroit, et se
souvint bien qu'est ce qu'elle donneroit k quiconque ce fust, et l'ayant
recouverte^, qu'elle remeist chasque compter « ; et Fénelon, I. XII du
Télémaque : «On a beau étudier les hommes et les approfondir; on s'y
mécotnpU tous les jours. i. Le sens plus rigoureux du grec, c'est qu'ainsi l'on
sait, d'une manière plus positive, comment on gagnerê la fin de Vannée. 2. A
des temps marqués, dans des circonstances exceptionnelles.... 3. Le sens
demande recouvrée. A cette époque, où U langue était encore tellement
flottante et la grammaire indécise, il n'était pas rare de confondre ainsi ces
deux mots si distincts, recouvrir et recouvrer, Voy. sur ce point redit, cit. des
Remarques de Vaugelas (t. i, p. 122 et suiv., texte et notes). GelUi-ci
s'indignait qae^desoo

DE XENOPHON. 18S chose au lieu dont elle la prendroit. Or feismes nous nostre maistresse d'hostel , après avoir r^rdé celle que nous pensasmes estre la moins sabbjecte a sa bouche et au vin et au dormir, staymer* la compaignie des hommes, et qui nous sembla avoir plus de mémoire, et advisement ie ne se faire mal traicter pour sa paresse , et [)]lus de soucy de nous complaire en quelque [^hose pour estre par recompense prisée de nous*. Nous luy enseignasmes aussi de nous aymer ; et le moyen que nous trouvâmes pour cela, ce fut, quand nous sentions quelque ayse, de luy en faire part, et s'il y avoit rien d'ennuyeux, de Ty convier *5 et l'apprismes a s'affectionner d'augmenter nostre maison, en la luy faisant cognoistre -, et la rendans participante de nostre bonne fortune, la faisons loyale et droicturiere , de tant que nous rendions plus prisez les loyals, et plus riches et plus libres que les desloyaux"*, et a temps eDcore, on employât recouvert pour recouvré, et il ajOQtait, non sans protester toutefois: ce L'usage Ta établi; l'usage qui est le roi des langues, pour ne pas dire le tyran.» Mais il proposait le biais suivant : « Je dirois retwtoré avec les gens de lettres, pour satisfaire à la règle et à la raison...., et recouvert avec la cour, pour satisfaire à Tu s âge. » 1. Le moins, sous-ent. 2. Cf. Coluraelle, XII, 1. 3. Cest-à-dire de la convier à partager nos ennuis , nos peines.... 4. En réunissant ces deux formes qui existaient simulUnéinent, et dont la dernière devait seule être maintenue pwla suite, Tauteur a eu pour objet d^éviter la rencontre •lésagréable de deux sons uniformes.

i86 LA MESINAGERIË celle la nous donnasmes cest estât. Ce fait, o Socrates, je dis k ma femme, que tout cela n'estoit rien, si elle ne mettoit peine que chasque chose demeurast en son ordre. Et luy apprenois comment aux villes bien policées les citoyens ne pensent pas que ce soit assez fait, quand ils ont estably des bonnes loix, mais eslisent encores des officiers exprès pour les garder et entretenir* , qui ont charge d'adviser pour donner honneur à ceux qui vivent selon les loix , et de punir ceux qui font le contraire. Or priois je ma femme de croire qu'elle avoit cest office la en noslre maison , et que c'est à (ille de faire la reveuë de tout ce qui y est, quand bon lui semblera, comme a un couronnell de la Caire de ses compaignies ^ et qu'elle peut recognoistre toute sa maison , et juger s'il y a rien qui ne soit bien , comme k la monstre le conseil - recognoist les chevaux et leurs maistres; et que c'est son estât de louer, aussi bien que les royns , celui qui en est digne , et rhonorer selon nostre pouvoir 5 et de blasmer et punir celui qui l'aura mérité. Apres cela luy remonstrois qu'elle n'avoit pas raison de se plaindre que je la chargcois d'affaires et de peine pour nostre 1. No[jLo^uXaxa; : sur ces gardiens des lois, cf. Columelle , XII , 3 , et Cicéron , de Legibus , III , 20 ; v. aussi Postellus, de Rep. Alh., c. 6; Sigonius, trf., IV, 3. 2. Le sénat.... Lui-même il présidait à la manœuvre, aux monstres; on dirait aujourd'hui aux parades. VoT* dans Xénophon, le traité du Commandant de la Cavalerie, traduction de P. L. Courier, c. 1, 3.

DE XENOPHON. 187 icD, plus que les serviteurs mesmes-, et luy lisois entendre que les serviteurs participent îs biens de leur maistre, mais c'est sans plus, a pour les entretenir, ou pour les porter, ou >ur les garder-, mais k aucun d'entre eux il est loisible d'y toucher aucunement pour en «r, sinon tant qu'il plaist au maistre d'en mner à quelqu'un. Or tout le bien est vrayeent au maistre , pour en faire tout ce que bon y semblera. Doncques celuy qui a plus de uissance des biens qui demeurent, et prend las de dommage de ceux qui se gastent, il est en raisonnable aussi que celuy Ik en ait plus B soucy. Quoy doncques, dis je, ô Ischolache, ta femme oyant cela, comment? te reut elle.? Que fait elle doncques, dit il? — Et si ic dit, ô Socrates, que je le prenois fort mal , ije pensois luy commander chose malaysee, en ay apprenant qu'elle doibt avoir le seing de ce |ue nous avons : car elle eust trouvé bien esrange et fascheux, ce disoit elle, si j'eusse wnmandé qu'elle eust mis k nonchaloir ^ ses afi. Négligé.... Substantif composé de la négation et du ferbe impersonnel , chaloir (curare ou calere) : il me '^ul, chalul, çtc. Les Italiens disaient de même, par imitation du provençal , remarque Nicot ; meUer in non fflte. Cf. H. Estienne, Precellence, p. 204, qui reporte à •^langue allemande l'origine de cette locution. Si mets l'amour en nonchaloiï\ *Jt-on dans le Roman de la Rose (v. 3112). «Pour obliger, ^'i Montaigne , les femmes à ce debvoir(de chasteté), ""iQs mêlions à nonchaloir tous les autres, w Ess. 11,7.

188 L'À MESNAGERIE faire, et beaucoup plus fâcheux qu'ainsi que j'avais fait, de luy recommander ses propres biens. Car il semble, disoit elle, tout ainsi qu'à une femme de bien, naturellement c'est plus de plaisir de se soucier de ses enfans, que de n'en avoir aucun soing, qu'aussi elle treuve plus plaisant d'avoir le cœur aux biens qui la tiennent à son aise tant qu'elle les a, que de les mettre à nonchaloir. Et moy, dit Socrate, luy oyant dire que sa femme avoit ainsi répondu», luy dis : Si m'ayd' Dieu% ô Ischomache, lu me représentes un entendement viril en une femme. Je te veux doncques conter d'elle, dit Ischomache, d'autres faits d'un cœur grand et eslevé, en quoy elle m'a obéi aussitost, pour une fois seulement qu'elle m'en a ouy parler. Et en quoy? dis je lors; conte le moy, je te prie, comme à celui qui me resjouïray plus de sçavoir les vertus d'une femme vivante, que si Zeuxis me monstroït la plus belle femme du « } îeUre à nonchaloir, dit-il ailleurs, /d., c. 17, ce qui esi à nos pieds... c'est chose bien esloignée de mon dogme» etc. 1. C'est l'expression des latins : Haec me adjuvenlUiOn disoit encore : Ainsi veuille Dieu m'ayder (comme il est vrai que je parle sincèrement]. Xénophon a d'ailleurs placé ici dans la bouche de Socrate une autre formule de serment, celle qui lui est habituelle : oui, par Jupiter Cf. les Mémoires sur Socrate, I, 5, et la remarque d'Ernesti à ce sujet. 2. Comme étant celui qui, puisque je suis celui qui..* Tour proscrit dès le commencement du xvii^e siècle. 3- V. sur Zeuxis et son procédé pour tracer sur la toile

DE XENOPHON. 189 londe en peinture pourtraicte ' de sa main. Lorslschomache parla en ce poinct : Je la veis I jour qu'elle s'estoit frottée tout le visage de ruse, pour paroistre plus blanche qu'elle n'esit, et de fard, pour paroistre plus vermeille te le naturel' -, et avoit aux pieds des hauts pais ' pour se monstrier plus grande : Escoute , a femme, ce luy dis je; comment m'estimeis tu loyal et plus aymable parsonnier au fait une société de biens, ou si lors qu'on traicteit de nous associer, je declarois franchement au vray ce qui seroit h moy, sans me vanter de î que je n'aurois pas , et sans cacher ce que aurois-, ou bien si je m'efforçois de te tromper, fi te faisant monstre de pièces d'argent faux , t si je te presentois des chaines creuses, leines de bois par dedans % et si de l'escarlata image d'anc beauté accomplie , Gicéron , de Inventione, 1,1; cf. Xenophon, Mém. sur Soc, III, iO. 1. Pourlraire, copier les traits, dessiner; d'où pourraid, portrait: Je sens pourtraicts dedans ma souvenance Ses longs cheveux et sa bouche et ses yeux... (Ronsard, t. i, p. 191.) 2. Invention connue aussi des Romains vers la même époqae, s'il est vrai, comme le rapporte Plin Tancien , IXXIII, 7, que Camille avait du rouge, lorsqu'il entra dm la ville, sur son char de triomphe, après la prise de Véies; observons d'ailleurs qu'on en Trottait alors par piété Il fte de Jupiter. Ibid, 3. Cf. Athénée, Deipnos, I. XIII, p. 558 (de l'édit. CusiQboD). Brantôme dans un de ses discours, s'adressant lai dames, leur reproche « de gaster leur lu-tre par des patirw trop hauls. n Etymol. : uaTéa), suivant Nicot. 4. Littéralement des chaînes , des colliers , de bois «n deiious, à l'intérieur^ (dorés à la surface sous-ent.)...

192 LA MESNAGERIE que te respondit elle à cela? Rien autre chose, dit il, sinon qu'elle ne s'en essaya oncques puis. Il est vray qu'elle a tasché de se tefiir honnestement , nette, propre, et advenante, et de se monstrier telle. Et si me demanda m jour, si je luy sçauois point donner quelque bon conseil, pour faire non pas seulement qu'die peust paroistre belle, mais l'estre vrayement, et le sembler. Et je luy conseillay, ô Socrates, de se garder bien de demeurer tousjours assise cl accroupie servilement, mais se monstrier, avecques l'ayde de Dieu, dame et maistresse, et d'aller tantost à l'ouvroir de ses lingieres eî veoir comme elles font, et en s'essayant, ce qu'elle sçait mieux faire qu'elles , le leur enseigner , ce qu'elle ne sçait pas si bien, del'a]^ prendre -, tantost regarder comme on beson^ en la boulengerie, et quelquesfois estre pre: sente à veoir mesurer le blé, et le bailter avecques la maistresse d'hostel , et aller par ci par la dans la maison se prendre garde * si to4^ est k son rang^ D'en user ainsi je luy disoifti qu'il me sembloit que ce seroit tout a la fois ci grand serment était, suivant la remarque de Denys d'Hitt* carnasse, de jurer par leur foi. V. Antiq. Rom., I. IX, t. III, p. 1764 de rediv, de Reiske. 1. La forme réfléchie n'est pas donnée par Nicot et paraît avoir été peu en usage pour prendre garde; il fauiw rappeler d'ailleurs que, dans notre ancien langage, ette appartenait à beaucoup de verbes qui l'ont depuis penhw: V. M. Ampère, ouv. cité, p. 177 et 178. 2. Ces préceptes sont reproduits par GoliimeUe, XII, 3.

DE XENOPHOX. 193 ne s'agir le bien, et se promener. Je lui dis
 lossi que beluter[^] parfois, pestrir, et secouer les Abillemens de lits[^], et les
 ranger, c'estoit un xercice bon et sain -, et que s'exerceant ainsi , De en
 mangeroit de meilleur appétit , et avecnés beaucoup plus de plaisir, et en
 seroit plus line, et auroit le teint naïvement plus beau l plus frais, qui seroit
 vrayement tel, et le mbleroit estre. De vray, quant kla grâce, elle rtrive
 contre la besongne qu'elle fait[^], pour itre son visage mieux net , et son
 habillement lus honneste que pour la peine qu'elle prend; mais il me semble
 que cela donne je ne sçay 1. Aujourd'hui bluter : c'est passer la farine avec
 le bluér (umis) ; le terme grec signifie plus exactement la mUler. 1 Les
 babUlements et les couvertures de lits , faut-il Mitre, pour rendre tous les
 mots du texte. I. Cela veut dire que la rOce de la femme est rehaussée par la
 peine qu'elle se donne et qui lui ajoute un charme de phu; que Tardeur au
 travail communique à sa beauté une iNicité nouvelle, d'autant qu'il y a entre
 son teint, sa teiM, et les occupations auxquelles elle se livre, un contraste
 muni. — Estriver, lutter contre, de estri(, débat, quenUe (de là étrivière[^]
 eslriuee, autrefois, prix d'une lutte, 4'u exercice : racine , «(repère, suivant
 les uns; extero, Mivi[^]suivant les autres; peut-être aussi l'étymologie
 estiktadesque; en allem., streilen[^] combattre. Ce mot 83 lOMODtre souvent
 dans le Roman de la Rose : Ceux qui telles sentences suivent, Contre Dieu
 malement estriuent,,, etc. ^rot l'emploie dans sa traduction des Psaumes : O
 Dieu, »'écric-t-il , Avec ton serviteur rCestri\>e ! LaBoëtie. 9

194 LA MESSAGERIE quelle plus vive beauté, mesmes quand cel encores qu'il se cognoist qu'elle travaille ralement, et pour son plaisir, et non ps contrainte ^ Mais au contraire celles Ik qu: nent gravité , estans tousjours en chaise cores qu'elles fussent belles , donnent oc< de se faire compter entre celles qui se] oultre le naturel, et qui usent des tromper fard. Et maintenant, dit il, ô Socrates, a toy que ma femme mise k ce ply tient la de vivre que je luy enseignay lors , et qu conte k ceste heure. Lors je prins la paro luy dis : 0 Ischomache, il m'est advis qu 1. Toute cette phrase est embarrassée; et le sei cile à saisir dans Toriginal, n'a pas été fidèlemeol duit par La Boétie. Il faut traduire : La beaut maîtresse n'a ainsi aucune comparaison à redo celle des servantes ; par un caractère plus pur noble, joint à l'avantage d'une tenue plus digne, veille sans cesse l'amour du mari, surtout à eau charme qui lui est propre : on voit que si la fen utile, c'est de son plein gré, en vue de plaire, et no que la nécessité la contraint de servir. Littérame extérieur, lorsqu'il est en lutte avec celui de la ser a pour l'époux un vif attrait qui l'attire , etc. Iscbomaque fait entendre avec réserve à sa femme épouse, si précieuse pour son mari , demeurera t en possession de son cœur; qu'aucune des esclat maison ne l'y remplacera jamais: V. les notes de Set p. 72 de son édit. 2. C'est ici qu'au rapport de Servius , Cicéi dans sa traduction avait divisé les OEconomiques nophon en trois livres, commençait le second, c sont exposés les devoirs dont le père de fami s'acquitter au dehors. V. Serv., Georg., I, not. adi

DE XENOPHON. 195 huy* j'ay assez bien entendu pour la première fois le devoir de ta femme et ce qu'elle fait ; et pour certain , ainsi que vous en avez usé tous lieux, il y a de quoy vous en louer grandement ii l'un et l'autre. Mais toy comment fais tu de m costé, dis le moy k ceste heure, k fin que l'un coup tu sentes quelque plaisir de m'avoir Mité ce que tu fais , qui te tient en si bonne réputation , et que j'aye de quoy t'estre grandement redevable toute ma vie , pour avoir ouy de toy, et possible appris, au moins si je puis entièrement, tout le fait de ce bel et bon homme que je cherche tant. En bonne foy, dit bichonache, je te diray, et tresvolontiers, ce que i'ay fait, et que je fais tousjours, et comment je passe mon temps, mesmement k fin que tu se rhabilles^, s' il te semble que je face quelque chose qui ne soit pas bien. Et comment, dis je, feroit on, sans faillir lourdement, mettre la main k rhabiller un personnage accompli et entièrement bel et bon; mesmes moy, qui, selon plusieurs', ne say faire autre chose que balayer, et mesurer l'air, et compter les estoilles , et qui suis encores appelle pauvre , qui est a l. Dès à présent.... % Corrige, réformes.... 3. Allusion aux Nuées d'Aristophane , où le poète montrait Socrate perché dans un panier, au milieu des nuées, et Ifi faisait débiter les sophismes les plus ridicules^ le philosophe Tenait d'assister à la représentation de cette pièce qui fut jouée 422 ans avant Jésus «Christ. Cf. Platon, Apologie de Socrate, vers le commencement.

IQij LA MESMAGERie mon advis, la plus lourde injure*, et le plus sot reproche qu'on me face. Et pour vray jemc lusse tormenté de tel outrage qu'on me disoit, si je n'eusse rencontré de fortune naguieresMe cheval deNicie l'estranger^, et veu comment un 1. Ce mot est pris dans Tancien sens de lours, Umri, hurt, stupide, insensé : avoir du poil de lourt, c'était joter le rôle d'un sot (Xop§6;] : de là lourdaud. On a Yuplis haut que Socrate prétendait n'être nullement pauvre; et son ton, il ne faut pas Toublier, est toujours irongtie. 2. Par hasard , tout dernièrement.... Sur ce mot Mguieres, qui s'écrivait autrefois en trois pièces : n'a gviim (il n'y a guère de temps), et que les Italiens ont anui, romme le remarque Bembo , emprunté aux Provençau, on peut voir une discussion curieuse de H. Estienae dans sa Precellence , p. 260 et 261. Suivant M. Ampèfe (v. p. 276 de son ouv. cité), la racine serait le mot ger* manique gar (beaucoup, extrêmement). Quant à M^ nage, il a été bien mal inspiré, le jour où il l'a fait dériver dp avarus. 3. Le grec porte en effet Nixîou toO è7rr,Xuxou. La Boétie a entendu comme le traducteur latin Leunclavius. Mais quel serait ce ?(icias, cet étranger? Peu satisfaits de ce sens, plusieurs ont traduit : de Nicias nouvellemenl de retour^j et la racine du mot èirifiXuTo; ne repousse pas cette acception. On a supposé qu'il y avait là une allusion maligne à un voyage récent de Nicias, rival d'Alcibiade aimé de S»rrate. Il voulait, contre l'opinion de celui-ci, ouvrir avec les Lacédémoniens des négociations de paix, au lieu de le» contraindre par la guerre à subir les volontés d'Athènes: dans ce but il s'était rendu à Sparte \ mais bientôt il était revenu, sans avoir pu rien conclure. De là un trait de satire contre l'ennemi politique de son ancien disciple, dont Socrate approuvait sans doute les vues. La timUIHi, la lenteur imputée au mattre, peut-être son air emiMr' rassé , seraient ainsi plaisamment relevés par un pignani /Contraste avec l'ardeur généreuse , avec la belle mine en

»£ XENOPHON. 197 grand nombre de gens alloit après pour le regarder. J'ouy lors plusieurs qui faisoient grand compte de ce cheval -, moy doneques en oyant tant parler, m'âpprochant del'escuyer qui le meiDoit, luy demanday si ce cheval estoit riche. Et luy adoncques me regardant ferme , comme i'il eust cogneu k ma demande que je n'avois pas d'entendement, me respondit : Et comment leroit riche un cheval? Ainsi je me tiray de 'autre part% ayant entendu par Ik qu'il n'est m défendu à un cheval pauvre d'estre bon, i de sa nature il a bon cœur ^ Puis doneques, pi'il n'est pas non plus défendu d'estre homme le bien, dis moy ce que tu fais, k fin que je n'efforce de l'apprendre , te l'oyant dire , tant pe je pourray, et que des le jour mesme de deBam grand matin, je commence de t'imiter. ir pour certain , dis je , bonne est la journée, [ii'on commence k bien faire ^. Jevoy bien, dit levai. — Observons toutefois que Schneider s'élève contre eue explication généralement admise :v. p. 74 de son édit. 1. C'est-à-dire, je changeai de sentiment, en d'autres ermeSy je cessai d'être abattu. Il y a dans le grec, àv£> ^: Je repris courage Je relevai la tête. 1 On peut rapprocher de cette pensée un énergique ffoverfoe, fort en faveur chez nos pères a Nul n'est vilain, i le coeur ne luy meurt» (H. Estienne, Precell, p. 63); nue de ces maximes morales, d'un sens exquis, comme isiit un vieil auteur d'un Essay sur les proverbes (v. à la tàU du grand dict. franç.-latin déjà cité), qui ont touurs eu cours en France, dans la bouche du peuple. 3. Par cette forme proverbiale, La Boétie a rendu la însée, plutôt que les mots de l'auteur grec : La journée

198 LA MESSAGERIE Ischomache, que tu te joues : mais toutesfois si te conterayje en quoy faisant ordinairement, le mieux que je puis j'essaye de passer ma vie. Premièrement je pense avoir appris par expérience que les dieux n'ont pas permis am hommes de vivre k leur ayse , s'ils n'entendeà ce qu'il leur faut faire , et s'ils ne se souciait] que cela soit fait -, et encores aux sages et seigneurs, aux uns ils donnent le bon heur ^ delà vie, aux autres non. Voylkpour quoy la première chose que je fais c'est d'honorer et senrir les dieux, et mettre peine en les priant qu'ik me donnent la grâce d'estre sain de ma pe^ sonne et vigoureux , honoré en ma ville, bie» voulu^de ceux demacognoissance, d'eschapper honnestement du danger de la guerre , et d^enrichir' de bon acquest. Comment, dis je low, ô Ischomache , as tu encores pensement de dede demain est bonne, a-t-il dit, pour commencer k pratiquer la vertu ; en d'autres termes : Il ne faut jami» ajourner Taccomplissement d'une bonne résolution. 1. Délk malheur existait; mais on n'écriyait pas encore d'un seul mot bonheur; l'épithète bon, dont heur était pié* cédé souvent, ne devait que plus tard en être inséparablAi Au temps de Corneille, heur avait conservé sa signiOction primitive, et ce vieux mot dont la racine, distincte tfe celle d'heure, est dit-on provençale {aur, bon augure), survit encore dans notre proverbe : 11 n'y a qn^keur cl malheur» 2. C'est-à-dire : vu, accueilli avec benevolence, eomme on disait alors, avec bienveillance. 3. La forme réfléchie était dès lors, pour exprimer ce sens, la plus usitée dans ce verbe.

DE XENOPHON. i99 venir plus riche, et en recouvrant plus de biens recouvrer plus d'affaires, si tu en veux avoir le soing? Mais bien k bon escient ay je ce penseiBeflt que tu dis : car de ma part je prens bien {raod plaisir , ô Socrates , d'honorer les dieux iomptueusement , de secourir mes amis si quel[o'un d'eux a besoin de moy, et faire que ma ité n'ait point faute, que je puisse, d'aucune iiose* qui soit pour l'embellir et orner. De vray, lis je lors, ô Ischomache, ce sont toutes belles hoses ce que tu dis, et qui n'appartiennent Q'aux bien grands seigneurs et fort puissans. Assi comment pourroit il estre autrement, veu «*il y a plusieurs qui ne sçauroient pas vivre lus avoir affaire de Tayde d'autruy, plusieurs [d pensent faire un grand coup d'eschapper au enpfi seulement, et s'ils peuvent avoir, pour WBser^, ce qui leur fait besoin sans plus pour lux mesmes. Et doncques faut il pas bien croire [uc ceux là sont pleins et ayses*, qui peuvent Mm pas seulement entretenir leur maison , mais mcores la combler de reserves, si bien qu'ils lyent de quoy orner leur ville et soulager leurs amis? Or sommes nous. Dieu mercy, dis je, hira grand nombre entre nous, qui pouvons et 1. Et faire, autant qu'il est en moi, que ma cité ne wiDque d'aucune chose.... 2. Leurvie^ sous-ent. 3. Puissants et riches.... On disait alors également : «Bstre fort ayse en son mesnage, et fort à son ayse. » Xicot.

200 L'À MÈSNAGERIE sommes à mesmes de^ dire bien de tels seigneurs que ceux Ik; mais toy, ô Ischomache, reprends nostre propos par Ik mesme, où tu Tavois commencé. Par quel moyen entretiens tu ta santé? comment la force du corps ? comment t'est il possible de te sauver honnestement des perik mesmes de la guerre? Et après tout cela, je seray content, dis je , d'ouïr parler de ta meaiagerie. Mais sont bien , dit il, ô Socrates, tont^ ces choses Ik liées ensemble , et s'entresuiveat Tune l'autre : car depuis ^ qu'un homme a de quoy manger tant que la nature requiert, il me semble, s'il travaille , que sa santé en est plus asseuree ^ s'il travaille, sa force mesme lo} croist^ s'il s'exerce au fait des armes, il se sauve plus honorablement *, et s'il a bien le cœur à ses affaires et ^ ne face de fait point di lasche ny du paresseux, son bien ne faudra point^ d'augmenter entre ses mains. Jusquesk Ik* te suis je bien®, ô Ischomache, dis je lors, que selon ton dire k un qui travaille, qui est soigneux, qui s'adresse et exerce, le bienluy vient tousjours plus tost qu'k un autre; mais 1. Cette constraction, qne la régularité sévère de notre langue condamnerait aujourd'hui, ne passait pas encore pour incorrecte. 2. Depuis que, des que, s'employaient alors iadifféremment dans ces sortes de tours. 3. On ajouterait aujourd'hui qu'il,... 4. Ne manquera point.... 5. Jusques là était dès lors plus usité : voy. Nicot. 6. Je suis bien ton raisonnement^ je comprends...».

DE XENOPHON. 201 j'orrois ^ bien volontiers de toy encores d'avantage, s'il te plaisoit me faire entendre quel est le travail dont tu uses pour la santé et pour la force, comment tu t'adresses aux armes, comment tu mets ordre que tout abonde chez toy si fort, que tu en peus ayder tes amis et asseurerla ville. Premièrement doncques, ô Socrates, dit Ischomache, j'ay accoustumé me lever du liet k l'heure que je pense trouver encores chez luy celuy k qui j'ay affaire, si d'aventure j'ay quelqu'un k veoir le matin ; et si j'ay quelque ^se k despecher par la ville, je prens cela pour mon pourmenoir, et pour mon exercice. Mais si je n'ay en la ville aucun affaire pressé , i'^voye mon laquais^ devant pour meiner mon ckeval au village, et moy je yay a pied, et fay servir ce chemin d'exercice pâradventure meilkor et plus naturel , ô Socrates , que si je me pourmenois aux portiques. Puis quand je suis arrivé k mon village , si j'ay des gens k faire quelque plant , si j'en ay au labour, si j'en ay i. J'entendrais, j'apprendrais.... Ouïr, ioy, iouy, j'orni, yorris..*. On Ut dans le Roman de la Rose : Et par maintes fois escoutay Si forrois gens parler ensemble* 1 Autrefois laquet, qui Tient de naquei, expliqué plus hiat, page 65. On lit dans Froissart : «c En France, il y a eeot ans que les pages Yilains, allans à pied , ont com■encé d'être nommez naqueU et laquets* » Y. à ce sujet Piabeb, Origine des Armoiries , l, i, et le P. Labbe, Etym, Fr., p. 110. Ménage fait dériver ce mot de verna, wnaculus , transformé, suivant lui, en vemaculacaius^ IQi aurait perdu ses trois premières syllabes ! *9

202 LA MESNÀGERIE a semer, ou bien à cueillir les fruits, je prends garde comme ils font par tout, et redresse* ce que je puis cognoître qui seroit mieux autrement que ainsi qu'il est. Après cela, le plus souvent je monte k cheval et chevauche en la manière que je puis choisir la plus approchante di train qu'on est forcé de tenir aux factions de la guerre^, ne m'espargnant ny k passer en uiiv chemin tortu et raboteux, ny k une vallée, ny 1 1 un fossé, ny k un ruisseau. Vray est que je prends s bien garde, le plus que je puis, pour ce que c'ei i est^, de ne donner atteinte k ma monture qui i la face clocher. Cela fait, mon laquais me prend le cheval * et le mène au logis, et porte do i champs a la ville, s'il y a rien qui nous y face e besoing^; et moy. revenu k la maison tantostle pas, tantost en courant, je change d'habillé^ i 1. Kadresser et redresser, radresseur et rédresseWt \ formes simultanément usitées aa xvi^e siècle. 2. Cf. Xénophon, traité du Commandant de la Cavêlerie, c. 1, et de VEquitation, c. 3 et 8. 3. Tout en me livrant à ces exercices.... 4. Me fait rouler le cheval.... on simplement, le UisM rouler, dit le grec, ê^aXCaac, de è|aXiv5éa), fut. ê^aXiv8no«>oi é^aXiEd). La Boétie n'a pas compris ce trait, relatif à ni usage dont parlent Xénophon, dans son traité de r£^ talion, c. 5, et Aristophane, dans les Nuées: voy. le v. S8el les scholies grecques. On peut même croire que par bm intention ironique, pour montrer qu'il méprise la satire dirigée par Aristophane contre son maître, Xénopb«i affecte ici de rappeler les paroles placées par le pe^c dans la bouche de Phidippide. 5. C'est-à-dire qu'il porte ce dont nous pouvons avoir besoin.

BÊ XENOT>HON. 203 ens, et puis je disne , et mange tant et si peu ^ le je puisse passer le jour sans me sentir ny ide ny trop chargé. En bonne foy, ô Ischoiche, dis je lors, voylà tresbien fait k mon i : car en un mesme temps s'ayder des moyens UT la santé et la force , des exercices pour la erre, de la mesnagerie pour les biens, je mve tout cela fort beau et admirable. Aussi or certain tu donnes des suffisans tesmoiâges que tu n'oublies une seule chose de celles , qu'a chascune tu n'y pourvoyes sagement : r communement nous te voyons sain et vigoIX, et sçavons bien que tu es nommé entre les 18 adroicts hommes d'armes et les plus riches oyens. Certes, dit il, ô Socrates, pour faire m que je t'ay dit, je suis certain que j'en suis loHinié par plusieurs , et possible ton intenm estoit de t'enquerir de moy pour quelle ison on m'a nommé Bel et Bon. Encores estois je k mesmes* , dis je adoncques, î te demander, si tu t'estudies jamais de sça)ir comment tu dois parler, et comment il te ut prendre les propos d'autrui, si cela par fois î faisoit besoing en l'endroict de quelqu'un^, t comment , dit Ischomache ? Ne vois tu pas œ je m'y estudie quasi sans cesse ? Premiere• 1. Tétais sar le point, je me proposais.... 1 Plutôt : Si tu t'exerces aussi, de manière à pouvoir, w besoin, rendre compte de tes actions (Xôyov Siôovai), ou ÎQfer le compte que les autres rendent des leurs (Xa^x

201 LA MESMAGERIE ment k me justifier, de tant que je ne fais tortk personne, et bien à plusieurs, de tout mon poouvoir -, aussi à sçavoir accuser, de tant que je voy tous les jours tant de gens faisans tort et k plusieurs particuliers et k la ville mesme , et pas un seul qui face bien. Voire* , dis je; mais déclare moy encores ce poinct , si sçachant tout cela tn t'exerces après, et mets peine de ^ le sçavoir dire. Pour vray, ô Socrates, dit il, je ne chôme jamais de m'exercer k parler : car ou bien j'ay mes valets , dont y a tousjours quelqu'un d'entie eux qui accuse , l'autre qui se justifie ; et puis je m'essaye de convaincre celui que je pense avoir tort ; ou bien je me plains de quelqu'un k mes amis, ou je leur loue quelque autre, ou j'appointe quelqu'un de mes cognoissans^, m'efforçant de leur faire entendre qu'ils auront plus de proufit de vivre en amitié que d'estre en qae» relie , ou bien si je suis avecques le juge*, dou* 1. C'est la vérité..., en effet.... 2. T'applique à.... 3. Je réconcilie qaelqaes-tines de mes connaissances... Appointer {adpunctare, terme de jastice ; amener deof parties à convenir sur un point), réconcilier; appotiUi' ment , réconciliation , accord ; appointeur, celui qui aC' commode un différent. Froissart, Chron., vol. i, c. 64: « Si se deb voient assembler ces appoinleurs en anechi|H pelle séant emmy les champs, vt La Fontaine a retenu ce mot dans une de ses fables, XII, 27 : Ces plaiotes n'éioient rien au prix de Tembarras Où se trouva réduit l'appointeur de délMits. 4. Plutôt avec le stratège , le général; en d'autres termes : Si je fais partie d'une assemblée convoquée par U

DE XENOPHON. 205 chastions quelqu'un de parole , ou remonstrons rinnocence de celui qui est injustement accusé, 00 nous accusons l'un l'autre entre nous, s'il nous est advis que quelqu'un soit puny sans canse* \ et souvent en délibérant nous louons ce que nous avons envie de faire , et blasmons ce que nous ne voulons pas. Et puis j'ay desjk souTent, ô Socrates, esté prévenu, mais c'estoit marché fait, que je sçavois, k poinct nommé, ce qu'il mefaudroit, en faire* de cause, ou souffrir, ou payer^ . Et par qui ? luy dis je, car certes je ne Faysçeu jamais. Par ma femme, dit il. Et comment, plaides tu avecques elle? dis je. Certes, dit il , fort favorablement , et avecques bonne issue, quand Ik il m' advient d'avoir la vérité fffaéral (ou ponr juger les soldats , ou pour délibérer sur ligoerre)... Sur les stratèges et leur juridiction , v. BarUiélemf, Voyage d'Anacharsis, c. 10. 1. Et Ti; Ti[jLâTai , si quelqu'un est honoré (non puni} ; c'est-à-dire : nous censurons entre nous les distinctions injustement obtenues... La Boëtie a pris ce verbe dans Qoe acception qu'U a quelquefois en effet, mais qui est étrangère à ce passage. 2. Enfaî, ou au fait, était dès lors plus usité pour rendre cette pensée. 3. Weiske remarque ici que Xénophon , pour exprimer eei débats de ménage, emploie des termes de droit, isitésdans les tribunaux athéniens. J'ai souvent été, fait dire La Boëtie à Ischomaque, prévenu, mis en jugement (par ma femme), d'après nos conventions , en sorte que je sçavais , etc.; mais il n'est pas question de conventions dans la phrase grecque ; elle signifie : Plus d'une fois j'ai été mis en jugement , j'ai été condamné à une l»eine, k une amende déterminée : V. l*édit. de Schneider, p. 80#

206 LA MESNAGÈRm pour moy ^ mais quand je ne l'ay point de mon costé, il ne faut point mentir, ôSocrates: d'une mauvaise cause je n'en sçay jamais faire nne bonne * . Car paraventure , dis je, d'une mensonge^ tu n'en peux faire nne vérité. Mais ao moins , ô Ischomache, que je ne t'amuse point, et t'engarde de t'en aller, si tu en as envie. Non, fais non^, dit il^ car aussi bien ne m'en irois je pas, que de tout la cour et le marché ne soient achevez*. A bon escient, dis je, je 1. Les ennemis de Socrate prétendaient, au contraire, en le calomniant , que le but de ses leçons était d'enseigner u d'une mauvaise cause h faire une bonne. »V. Platon, Apologie de Socrale, init. ; cf. Aulu-Gelle , V, 3. 2. Yaugelas dans sa xxivi' remarque, au sujet du mot mensonge ; ce Il est toujours masculin^ quoique quelquesuns de nos meilleurs auteurs l'aient fait féminin; ileit vrai que ce ne sont pas les plus modernes. » l\ est do masculin dans Nicot^ et aussi dans Montaigne, au chap. 9 du liv. I des Essais. Mais celui-ci écrit plus loin, II, 18 : « Certaines nations des nouvelles Indes.... oCnroient à leurs dieux du sang humain.... pour expiation du peebé de la mensonge tant ouïe que prononcée. » 3. Tu ne le fais pas.... On a déjà remarqué que d'après* l'ancienne manière de conjuguer, je fay, iu fais, il faiij le pronom pouvait être omis sans inconvénient pourleseoS' 4. Que l'assemblée ne soit finie, dit simplement le grec Cour, qui désigne u un lieu ou auditoire où la justice est rendue à ceux qui plaident, curia » (Nicot), veut dire ici assemblée : or^ c'était sur la même place qu'avait lieu le marché et que se tenait l'assemblée du peuple. V. D^' mosthène , Discours sur la Couronne, lorsqu'il raconte la consternation qui suivit la nouvelle de la prise d'Elatée. Observons aussi que, suivant d'autres, cour (autrefois court) vient de cohors, chors, nom que l'on donnait, ea latin, aux assesseurs d'un prêtent ou d'un proconsul.

• • • « DE XENOPHON. 207)r6f que non : car tu advises bien fort de ne peindre pas ce beau tiltre de Bel et Bon qu'on t'a hané. Et voylk pourquoy possible k ceste heure, ^leores que tu ayes beaucoup d'affaires qui auroient besoing que tu y meisses ordre, si ne veux ta pas faillir d'attendre tes amis , puis que tu as promis, k fin de ne leur faillir point de prouesse et de ne leur mentir point. Ce n'est pas cda, dit il; mais assure toy, ô Socrates, que ces affaires que tu dis, encoresque je sois ici, ne lussent pas de se sentir du soing que j'en ay, et ne m'en treuvent pas à dire*; car j'ay des receTenrs* au village, en qui je méfie. Hais, ce luy dis je, ô Ischomache, quand lias faute d'un receveur, t'enquiers tu pas si tQ pourras trouver quelque part quelqu'un qui 8oit capable de l'estre, et puis tu mets peine d'acheter celuy là; ny plus ny moins que quand to as affaire d'un bon charpentier, je m'assure que si tu en sçais quelqu'un bon ouvrier, et que tu le penses trouver, tu t'efforces de le recouvrer-, ou bien si toy mesme enseignes tes receveurs et les fais de ta main ? Moy mesme , ô Socrates, m'essaye de les faire** : car celuy 1. Ne sont pas en souffrance : locution semblable à celle que nous avons expliquée, p. 21, n. 2. 1 Régisseurs : ces postes étaient conGés à des esclaves. 3. «In OEconomico Xenophontis , vir egregius ille Is<!^achus, rogatus a Socrate , utrum ne, si res familia^idesiderasset, mercari villicum tanquam fabrum, an ^e instituere consueverit : Ego vero, inquit, ipse instiiQo. Etenim qui me absente in meum locum substituilur.

208 LA MESMÀGERIE qui doit satisfaire quand je ne suis point k ce que je ferois, et s'en soucier pour moy, que faut il qu'il sçache, sinon ce que je sçay ? Car si je suis suffisant pour le gouvernement des affaires^ je pourray bien enseigner k un autre ce que je sçay moy mesme^ . Doncques, dis je, ne sérail pas requis qu'en premier lieu il ait une grande amitié k toy et k tes affaires, puis qu'il faut qu'il aye prou de luy* sans toy? car sans amitié de quoy serviroit le sçavoir d'un receveur qael qu'il fust? De rien, pour certain, dit Ischo* mâche ; mais c'est la première chose que je tasche d'apprendre au mien, de m'aymer et moy et mon bien. Comment, bon dieu, enseigner d'aymer! dis je. Comment enseignes tu de t'aymer.î^ En bonne foy, dis je, faisant du bien ĩ celuy que je veux apprendre', lors que les dieux m'en donnent largement. Tu veux doncques dire, et yicarius me» diligentis succedit, is ea, quffi ego , scire debet. Sed hsc nimium prisca et ejtis quidem temporis sunt qao idem Ischomachas negabat quemqaain nisticari nescire. » Columelle, XI, 1. 1. tf Cato dixit : Maie agitar cmû domino quem villicBi docet. » Golum., ib, 2. Puisqu'il doit te suppléer par sa présence , lit-on dans le grec; qu'il aye prou de luy, c'est dire : qu'il tire beaucoup de lui. Autrefois prou avait signiGé aussi pmfit, profil (profectus) ; on le voit par cette location : «Baa prou leur face, p Nicot. Cf. le Glossaire de Roquefort, t. II, p. 40. 3. C'est-à-dire instruire (à m'aimer) attirer à moi, nndre dévoué. Nous avons rencontré plus haut le verbt apprendre dans cette acception qui vieillissait; déjà mèii< on ne la trouve plus dans Nicot.

DE XENOPHON. 209 î dis je, que ceux qui se sentent de ta bonne tune s'affectionnent envers toy et désirent te prochasser * quelque bien. Certes de ma t , ô Socrates , la plus souveraine recepte ^ ir Tamitié que je sçache, c'est celle là. Mais, [schomache, dis je , des lors que quelqu'un tes gens t'ayme, est il pour cela capable voir la charge de manier ton affaire ? Vois pas que tous les hommes, tant qu'il y en a, * manière de dire, s'ayment bien eux mesmes ? combien y en a il qui veulent bien des biens ur eux, et toutesfois ne veulent pas se soucier . De rechercher pour toi, de te procurer.... La forme I ordinaire était pourchasser (pro... qnassare }, de \rch€U, poursuite diligente, comme l'explique Nicot, et si intrigue. Brunetto Latini en son Trésor, l. 1 : « Cil pereres (Henri IV) se pourchassa tant es nobles de ne par dons et par promesses que il en ot la grignour îiUeure) partie à sa volenté^ » et dans le Roman de la te, suivant la citation de Lacombe, t. i, p. 379 : Or tost ailleurs vous pourchassiez.... I. Estienne, remarque, p. 229 de la Precellence, que nbo , dans ses Azolains , entre beaucoup d'autres bes qu'il a habillés à Vilalienne, nous a emprunté ni-ci, procacciar, poursuivre. L II est à remarquer que le p existait encore dans re>le, et avait disparu de receveur. Cette lettre qui râpait Tétymologie du mot, mais que l'on ne prononçait ti, devait bientôt cesser d'être écrite dans le premier iMtantif comme dans le second, u La contraction des >ti, observe M. Ampère, Histoire de la formation de la wi^e française, p. 417, l'oblitération des lettres éty)logiques alla croissant à travers le ivi* siècle. Passer le constate, p. 804 des Recherches, et dit que dans sa inesse il avait encore entendu prononcer Vs d'honneste, n

210 LA MESNAGERIE comment ils les auront ? Lors , me dit Ischomâche, ceux que je cognois de bonne volonté, si Je délibère de les faire mes receveurs, je leur enseigne après d'avoir soing de mes besongnes. Gomment, dis je, que dis tu maintenant, i Ischomache ? car de faire un homme soigneux, au fort* cela estimois Je impossible d'estre easeigné. Aussi n'est il pas possible, dit il, (Socrates, qui voudroit entreprendre d'enseigne à estre soigneux toute manière de gens. Quçlla gens doncques, dis je, est il possible Pdesseigne^ les moy tout clairement. Premièrement, dit il, vous ne sçauriez faire soigneux ceux qui soni subjects au vin : car de s'enyvrer, cela fait perdre toute mémoire de tout ce qif on a affaire*. Ceux ci doncques sans plus , dis Je, sont incar pables, ou s'il y en a d'autres? Ouy vrayem«rt, dit Ischomache, les sommeilleux et dormaI8^ puis que l'endormy ne sçauroit ny luy mesoe faire son debvoir, ny le faire faire aux autres. Quoy doncques, dis je, et maintenant est ee 1. Tout à fait, absolameirt.... 2. Désigne... Montaigne, Ess.,1, 50^ en pariant dei arguments sur lesquels peut s'exercer l'écrivain : ails vc sont esgalement bons et ne desseigne (me désigne, flK propose) jamais de les traieter entiers. » 3. Affaire et à faire se confondaient très-tbavent div notre ancien langage, une affaire (longtemps ce motn't vait pas même existé), n'étant qu'une (chose) à faire. 4. tf On trouvoit k redire au grand Scipion d'estre itf marl^ » observe Montaigne, qui partageait fort, comiM i nous l'apprend lui-même, ce défaut du grand Scipioii Ess., III, 13.

DE XENOPHON. 211 tout, ou s'il y en a d'autres encores oultre ceux â? Certes je pense, dit Ischomache, que ceux qQlâymen les femmes d'une amour desmesuree, mt insuffisans d'apprendre k se soucier d'autre chose plus que de cela : car il n'est pas aysé M trouver k ceux ci ny aucun soing plus plaimt, ny aucune espérance plus aggreable que le soucy qu'ils ont de leurs amours. Et puis, fund faut mettre ordre k quelque affaire, on le sçauroit pour eux inventer un plus grief torment que de les esloigner de la personne fi'ils aiment * . Je quite doncques ceux Ik, et n'accorde bien de ne charger jamais telles gens la soing de mes affaires, si je les cognois. Et 106 dirois tu, ce luy dis je, d'une aiïtre sorte egens qui sont bien amoureux, mais c'est du ain et du proufit? A ceux Ik aussi est il imposiUe de leur faire entendre le soucy des bénignes ehampesires? Non vrayement pas k eax Ik, dit Ischomache, mais les treuve je bien)rt dociles et aysez k ployer au soing de telles hoses : car il ne faut autre chose que leur Qonstrer qu'il y a du gain k ce soucy. Or donc[Qes: dis je, quand tu en treuves d'autres qui iont exempts de ces mauvaises conditions^, 1. Ces détails se retrouvent dans Golumelle , XI, 1 : «Nesit somniculosus,» dit-il en parlant du rermier ; «Sit ^i abstinensissimus et Veneris :... nam vitlis ejus modi pellectus animus nec prsmium jucundius quaro fructum Hbidinis, nec suppliciuo gravius quam frustrationem cuMatis eiistimat. » 2' C'est-à-dire des goûts ou passions signalés plus haut.

212 LA MESSAGERIE comme tu veux qu'ils soient, et qui so naturel pour aymer le proufit, mais noi bien à poinct*, comment leur enseignes ton gré d'estre curieux de ton bien ? Je 1(seigne, ô Socrates, d'une façon certêi grosse et planiere ^ : car quand je les voy sans soigneusement à ce qu'il faut, je les et m'essaye de les honorer ' -, si je les vo] chalans , je m'essaye de dire et faire cho lespicque*. Ischomache, dis je, reviens un peu, je t(k peine de te tordre ^ du grand chemin propos où tu es , de ceux qui apprenneni soing®, et dis moy de leur institution une (si un qui sera luy mesme nonchalani faire les autres soigneux. Non , je t'asseu Ischomache , non plus que un qui ne co aucune note , ne sçauroit faire les autres musiciens : car il est malaysé d'apprei faire bien ce que le précepteur monstre 1. Mais seulement avec modération.... A poinci manière suflSsante, convenable. 2. Très -simplement.... Groste^ naturelle ^ f (plana), simple. 3. Cf. Caton, c. 5; et Varron, I, M : aPrefec ciores faciendum praemiis, etc. » 4. Barthélémy a mis à profit plusieurs des dét; précédent, et aussi de ceux qui suivent, dans le < son Voyage d'Anacharsis, où il nous présente le d'une ferme athénienne. 5. En prenant la peine de te détourner.... 6. Le grec dit : De ceux qui sont instruits , forn gestion des biens....

DE XENOPHON. 213 aussi malaysé, quand le maistre donne exemj de n'avoir pas de soucy, que le serviteur se ade diligent. Brief, pour le dire en un mot, ne pense jamais avoir cogneu des bons sereurs a un mauvais maistre ^ mais k des bons ûstres ay je bien veu des mauvais valets, àis non pas qui n'en fussent bien chastiez. Or it il que celuy qui voudra faire ses gens ur estre soucieux , qu'il s'accoustume luy îsme k veoir k l'œil la besongiie et l'examid, et qu'il soit volontaire * de donner sa rempense k celuy qui est cause de ce qui se fait m , et non rétif k bailler le chastiment aux inehalans selon leur mérite. Et de ma part, t il, je treuve bonne la response que feit le irbare, comme Ion dit, quand le roy ayant couvre un fort bon cheval , et ayant grande iTÎe de le mettre en chair ^ le plus tost qu'il ly seroit possible » demanda k un de ceux dont tt faisait le plus de cas pour penser^ chevaux : 1. Empressé.... i L'engraisser.... On dit encore dans ce sens : du giier bien en chair. 3. ti Penser d'aucun , dit Nicot, c'est prendre soin de By,le bien gouverner, luy administrer alimens et choses lecessaires. Selon cette signification, on dit aussi penser in cheval, pour le traicter de la main et de foin et d'à* '«TDe. Et l'espagnol dit aussi un pienso, pour la livrée de foin, avoyne ou autre fourrage qu'on donne à un cheval, d Aujourd'hui on écrit avec plus de raison panser ; et QDe racine plus probable de ce mot s'offre dans celui *e paiwc, ventre. L'ancienne orthographe se retrouve toutefois encore, avec une explication analogue à celle de

214 LA MESNAGERIE Qu'est ce qui engraisse plus tost un cheval? ; L'œil de son maistre, dit il. De mesmes il m'est ' advis, ô Socrates, qu'en toutes autres choses, s'il y a de bel et bon en la maison, c'est l'œil du maistre qui le fait ^ . Mais, dis je, quand tu auras mis en la teste i de quelqu'un de tes valets^, et le plus fort que tu auras peu , qu'il se doibt soucier de tout ce ; que tu voudras , celui là sera il pour cela aussi- î tost bon et suffisant receveur? Non, pour certain, dit Ischomache: car il luy reste encoresii entendre ce qu'il faut faire , et quand et c(mr ment ^ autrement de quoy serviroit plus un tb* ceveur sans cela, qu'un médecin qui seroit hm fort soigneux d'un malade, et iroit et viendroîl matin et soir , mais qui ne sçauroit qu'est ce qui seroit bon de luy faire? Et s'il entend bien, dis je, les affaires qu'il luy faut faire, aura il plus désormais besoin d'autre chose \ ou bi» si par adventure cestuy cy sera bon receveof pour toy, et du tout accomply en son estât? Je pense, dit il, qu'il faut eucore qu'il apprenoe à sçavoir commander k ceux qui travaillent. Comment, dis je , tu apprens doncques aussi les receveurs k sçavoir commander ? Au moins je m'en essaye , dit Ischomache. Et pour Dieu, dis Nicol, dans le Dictionnaire étym. de Ménage (l** édil); «Et, ajoute celui-ci, les Espagnols disent en effet C01DIB8 nous : penser à cavallo. n 1. y. dans rfconomtgfue d'Aristote, le passage correspondant, avec la note qui l'accompagne, p. 97. 2. Sur ce mot, v. les ouy. cit. de M. Ampère, p. 206, et de M.Génin, p. 441.

DE XENOPHON. 215 loy, feis je, en quelle manière les peus tu faire MIS k commander entre les hommes? Fort xissierement S dit il, ô Socrates-, de sorte que uradventure t'en riras tu si tu Tentens. Si est ce pas, dis je, chose digne de risée : car lî sçaura faire les hommes bons k commander IX hommes, il les pourra si bien enseigner l'ils seront suffisans pour estre maistres ; et qui Hirra les faire sufBsans pour estre maistres, s i>ourra aussi faire capables pour estre roys : î sorte que je ne cuide pas qu'un personnage li le sçait faire, soit digne de mocquerie, mais s grande louange. N'est il donc pas vray, ô lorates, que tous les autres animaux apprenant k obeïr par ces deux moyens, l'un d'estre listiez quand ils s'essayent de désobéir, et mite, si on leur fait quelque bien quand ils înent de bon cœur. Voyla comment les poulins apprennent d'obéir k l'escuyer qui les ompte, par ce qu'on leur baille quelque chose B bon quand ils font ce qu'on veut , et que uit qu'ils sont rebelles ils sont tormentez, iisques k ce qu'ils facent bien au gré de l'ester. Et les petits chiens mesmes, qui ne sont Q^ au pris des hommes , tant pour le sens que pour la parole, apprennent toutesfois, en la mesme façon que nous avons dit, k faire les tours et les soubresaults , et plusieurs autres cbses : car lors qu'ils obéissent, on leur donne 1. Grossièrement ou grossemenl, d'une manière trèst^cile, très-simple, sans aucun art.

216 LA MESNAGERIE quelque chose de ce qu'ils demandent * ^
et quand ils faillent et ne se soucient de ce qu'on leur enseigne, ils sont lors
fouettez. Or est il \m plus aysé de faire les hommes plus obeissaos, si on
leur fait entendre de parole qu'il lev vaut mieux obeïr^ . Il est vray qu'en
l'endnMel des serviteurs % la doctrine mesme des bestasi est fort bonne
pour les ranger k obeïr : car m ne croiroit pas combien on tire d'eux*, en
octroyant par fois quelque surcroist au désir de leur ventre. D'autre costé, un
naturel ambitieux et gourmand d'honneur s'esperonne mieux par la louange
: car il en est prou de ceste nature qui sont plus affamez de gloire et de
louange, que les autres de manger ny de boire. Doncques tout ainsi mesmes
que je fais pour me cuider servir de * mes gens avec plus d'obéissance, ainri
apprens je k faire ceux que je délibère choisir 1. Et ce qu'ils demandent,
porte l'édition primitif §; et manifestement fautif : tI dbv 6etTai , lit-on dans
le teUe; quelque*une des choses dont ils ont besoin* 2. Sens légèrement
altéré : Or le moyen, pour les hanmes, de les rendre eux aussi plus dociles,
A Takle de laparole, c'est de leur faire voir qu'il est de leur intérêt d'obeïr. 3.
Il faut traduire : Mais pour les esclaves en partietlier, leur éducation qui
paraît tellement se rapprocher celle de la brute, est très-favorable aux
leçons d'obéisnice qui leur sont données. — On sait que Varron appelait
l'es» clave inslrumenlum vocale : de Re ruslica, 1, 17. 4. On tue d'eux...
Cette leçon de l'édition originale montre, entre plusieurs autres fautes du
même genre, combien une révision minutieuse du texte était nécessaire. 5.
Pour aviser à me servir de,... dans la pensée iiue fob' tiendrai plus
d'obéissance de mes gens....

DE XENOPHON. 217 K)ur receveurs, et prens pour eux et pour
noy mesmes enseignemens *. Car je ne fay pas Niables tous les
habillemeDs qu'il me faut ailler k mes manouvriers, pour les vestir et
hausser ^, mais les uns pires, les autres meil«rs, à fin que j'aye moyen avec
les meilleurs 'avantager les meilleurs travailleurs, et aux ires donner aussi
les pires : car c'est à mon Ivis, ô Socrates, un grand descouragement et
esconfort ' aux bons, quand ils voyent que ce mt eux qui font la besongne, et
que ceux qui W point de cœur au besoing de leur maistre, f k la peine, ny au
danger, ont toutesfois aumt d'avantage comme eux. Ainsi de ma part, i
chose qui soit, je ne m'accorderay jamais e faire les meilleurs et les pires
d'une livrée *. ^«ylk comme j'en use^ et quand je sçay que les receveurs ont
desparty aux plus dignes les 1. Plutôt : Ce que je fais moi-même,... j'instruis
mes "égiMeiirs h le faire aussi, et je leur viens encore en aide, je les
seconde, de la manière suivante. 1 n s'agit donc de vêtements et de
chaussures. 1 Abattement, tristesse extrême.... «ec(6«c(m/br(fr, se Utoler;
desconforté, profondément affligé. L'homme, suinMim de nos vieux auteurs
cité par Roquefort, 1. 1 de son fkmire, p. 371, Est assailly de povreté, Perte
de biens, malheureté, Faim, soif, desespoir, descoriforty Et puis au dernier
mis à mort. [Dance aux aveugles,) i Je ne juge Jamais k propos de faire
porter une même Me, en d'autres termes, d'accorder un même traiteB^t aux
meiUeurs et aux pires serviteurs. la Boette. 10

218 LA MESNAGERIE meilleures choses, je les en loué. Si je voy cpe quelqu'un aye esté par eux avantagé par flaterie, ou par quelque autre faveur mal employee\ je ne mesprise pas ceste faute *, mais les en chastie, et m'efforce de faire entendre à celnj qui l'a fait , ô Socrates , qu'il n'a rien fait pow luy mesme^ en le faisant. Et bien, ô Iscto* mâche , dis je , mais que ' ton homme soit bieî apprins h commander, de sorte qu'il se sçaebe faire obeîr, penses tu qu'il soit du tout bieî ainsi , et vraiment parfait ; ou s'il y a encorei •a dire en luy quelque chose , bien qu'il soit j pourveu de tout ce que tu as dit ? Ouy, certes, l dit Ischomache, il a encores faute d'une chose, c'est d'avoir les mains seures au bien de m maistre, et ne desrobber point : car si celhj qui manie les fruicts est si osé de les faire esnnouîr et n'en laisser pas qui servent pour foifl<* ^ nir aux affaires * , quel acquest '^ y a il k bien manager les terres par le soing d'un tel homme?

1. Ait obtenu quelque faveur, quelque avantage, sans l1 autre titre que des flatteries et de basses complaisancM ^1 (mot à mot : infructueuses pour le maître).... 2. Cest-à-dire : qu'il a agi contre son intérêt.... 3. « La conjonction maU, dit Roquefort, dans son OM' j tairCy t. II, p. 118, a souvent été employée chez nos aBdev, dans le sens de pourvu, lorsque, à présml, auiiitôt,tit,» j C'est ici : Lorsque, dès que ton homme est bien.... 4. Cest-A-dire, si celui qui administre le bien, osa détourner les revenus h son proGt, de manière que la recette ne soit plus en proportion avec la dépense.... 5. ProGt.... Ce terme a vieilli, ou plutôt il ne s'eoipliis guère maintenant qu'en matière de jarispmdeDee.

DE XENOPHON. 319 ment donc, dis je, tu te soumets encores
 avail , d'enseigner la loyauté ? Ouy bien it Ischomache ^ mais pour yray je
 ne pas que tous soient prests ainsi prompterecevoir ceste doctrine ^ et si
 mets je)artie avecques les loix de Dracon* , partie is celles de Solon,
 d'acheminer ceux de ille au train* de la justice et loyauté : car îmble que ces
 gens la n'ont pas oublié de plusieurs de leurs loix pour la justice , t tresbien
 a propos pour la façon de ma e. De tant qu'il est porté par leurs loix, larron
 soit condamné en amende pour cin', qu'il soit meiné prisonnier s'il est sur le
 fait, et tué s'il use de force. Il est îl & veoir qu'ils ont ordonné cela, pour ix
 meschans que le mauvais gain leur soit Ainsi doncques leur mettant devant
 les lelques poincts de ces loix Ik, et d'autres \ des ordonnances des roys^, je
 m'essaye VrUtote, sur ces lois. Polit., II, 10, Mhit., II, 23. nener ma maison
 à la pratique.... V. Plutarque, >loii, e. 28 et saiv.; Robinson, Antiquit, greeq.,
 trociniam) : eu adoptant dans la suite Porthoe larcin, dont, à cette époque,
 on pourrait déjà Ilrir quelques exemples, la langue française n'a béir à son
 invincible penchant pour les contrac.stement signalé par M. Ampère, out.
 cit., p. 333. ènes avait conservé, U est vrai, quelques régie) ses anciens rois,
 et particulièrement de Thésée ; 16 parait pas que Xénophon ait voulu ici les
 désir le sens de ces mots lois royales^ les avif se sont

220 LA MÉSAGÉRIE de rendre justes mes valets en ce qui passe par leurs mains : car les loix de Dracon et de Solon ne portent que mal et dommage à ceux qui faillent et celles des roys n'endommagent pas seulement les méchans , mais avantagent encore les gens de bien : de sorte que quand on voit les bons plus riches que les mauvais, maint un de ceux là mesmes qui sont convoiteux du gain se maintient en son devoir, et se garde tant qu'il peut de mal faire. Or, quand je m'aperçois qu'aucuns de ceux à qui je fais du bien s'essayent néanmoins de me faire tort, des lors je cesse de me servir de ceux là, comme estans incurables preneurs, et sans remède gastez d'avarice; et ceux au contraire que je voy qui ont envie d'estre loyaux, non pas seulement pour ce qu'ils gagnent plus avecques moy par ce moyen, mais encore pour autant qu'ils désirent estre louez et estimez de moy , des lors j'use de ceux là aussi fort partagés. Quelques critiques ont entendu par là les lois sacrées des Eumolpides, dont il est question dans Lysias (p. 101, éd. Taubman) ; d'autres, avec plus de vraisemblance, les lois des Perses, dont il est question dans la Cyropédie , 1, 2, 6 ; VII, 5; VIII, 1. On a supposé aussi qu'il étoit question des lois que Lycurgue donna à Lacédémone, sur le plan de celles du roi Minos, et qui enjoignoient, non pas certes le vol, comme on Ta dit quelquefois, mais l'adresse à faire du butin, à dépouiller l'ennemi* — Il est possible qu'il s'agisse simplement des réglemens publiés sous le nom de l'Archon le Roi et dont on trouve des fragments dans Athénée, l. VI, p. 234 (éd. Gaspari) et Pollux, III, 39, VI, 35. 1. V. à ce sujet, Robinson, out. cit., III, 0, IV, 11. 2. Plus d'un.... V. sur maint La Bruyère, c. 14,

DE XENOPHOX. 221 œment comme s'ils estoient libres , et ne me mtenXe pas seulement de les enrichir, mais aneores je les honore comme preudhommes ^ et jm de bien : car c'est, k mon advis, ce qu'il y ! à dire * du convoiteux de gain au désireux l'iKmneur, que cestuy ci de son gré, pour la ikrirre et louange, s'offre au travail et au danger, I s'abstient du gain deshonneste. Or doncques à ceste heure, dis je lors, que I as mis en volonté à ton homme de désirer ton ien, et puis l'as fait soigneux de le procha^ser , tloy as descouvert le sçavoir ' comment se doibt lire chasque chose pour estre plus proufitable, I. Hommes de cœur, boDoêtes.... Preu, preux, preude, radeos ou probus), sage, vaUant, généreux: «tel est sens, remarque Henry Estienne, p. 205 de la Precellence, H nos Romans donnent h ces mots ; de là les Italiens À dit: Prode huomo.Tn Une femme preude , c'était ne femme forte, de sens et de courage ; pruderie, mérite)lide. Mais les langues marchent toujours, comme dit arron; déchu de son honorable signification, ce dernier irme ne devait plus bientôt désigner que rafTectation me fausse vertu. ICequi marque, établit la différence.... S. Le moyen de savoir, tu lui as appris à savoir.... Ronird,eD demandant, d'accord avec tous les écrivains de n temps (v. la préface de sa Franciade) , que Ton ne nignit pas de faire des vocables nouveaux, invitait à «ployer surtout comme substantifs les infinitifs des 'erbes; au conseil , il joignait l'exemple ^ on sait qu'il a lit: Le marcher sur les fleurs. En chantant une jeune ^t il célèbre, dans ses poèmes. Le doux languir de ses yeux... î'ieoi donne beaucoup de locutions semblables : un doux f^ agréable dormir, etc....

The text on this page is estimated to be only 29.64% accurate

222 LA MESNAGERIE et encores luy as baillé la suffisance de
commai[^] der, et au par sus de * tout cela, s'il te présente de la terre les
fruits qu'elle porte en ses Misons, à grand' planté [^] aussi loyaument queto;
à toy mesme , meshuy je ne m'enquiers poiot s'il y a rien à dire à un tel
personnage : car il m'est advis qu'un tel receveur est bien fort est mable.
Mais pourtant, ô Ischomache, si ne hA il pas que tu laisses un poinct, lequel
noos avons de tout le propos conté le plus noneha[^] lammeut et saulté en
passant. Lequel, dit Ischomache? Tu disois, ce me semble, en quelque
endroit, dis je, que ce qui importe le plus, 1. Et par-dessus.... 2. En grande
abondance (plenitas).... On écrivait autrefois : h grant plenté, planté : « Si
prinrent ffratU pteitf de tables , dit le continuateur de GuiUaume de Tyr,
cité par Roquefort, t. il, de son Glossaire, p. 963. Marot, dans ses Psaumes,
parle de la fonUiine des amoureux. Où grand planté de bien abonde. De là ,
plantueux : Yillehardouin , Conquête de CWr stanlinoble, c. 58, en parlant
du séjour des croisés àCorfou, dit que «celle île moult estoit plantureuse de
ton biens». Au xvi* siècle, ce mot n'avait rien perdu delafth veur dont U
jouissait dès l'origine de notre langue. Pjbrae, dans des vers où il raconte sa
vie : J'ay fait veoir au barreau la romaine richesse Et le champ plantueux
de la féconde Grèce; Et Pasquier, dans ses Jeux Poétiques, lUTite son amie
à goûter Les plaisirs que d'une main Plantureuse Amour procure. Sans que
jamais ayons cure Toy et moy du lendemain. Montaigne a souvent fait
usage de ce terme eipressif.

DE XENOPHON. 223 c'est d'apprendre comment il faut faire et conduire chasque chose : car sans cela, tu disois fia'il n'y a point d'avantage, pour tant qu'on se Boacie \si on ne sçait ce qu'on doibt faire et comment. A. cela me dit Ischomache : Quoy ? tu reox doncques maintenant, ô Socrates, que je .^enseigne la science mesme de l'agriculture. ky bien, dis je, puis que c'est elle, sans double, [oi fait riches ceux qui la sçavent; et ceux [oi ne la sçavent , travailler fort et vivre mal à eor ayse. Or conte doncques à ceste heure^, ô locrates, la debonnaireté de ceste science^. Car lUe estant plus proufitable et plus plaisante a iractiquer et plus aggreable aux dieux et aux lommesque nulle autre, oultre tout cela d'estre * ttcores la plus aysee à apprendre, comment wrroit on dire que ce ne soit une grande et i^ye noblesse de cest art'^ ? car communement, 1. Quelque soin que Ton prenne.... 1 Dans tout le passage qui s'étend depuis ces mots UffoUh : or pour vray, ô Socrates, dit il, etc., on s'aper«m aisément que Tordre des idées est troublé. Aussi , >(Hir rétabUr renchainement interrompu du discours , ies transpositions heureuses ont été imaginées par Er> letti : on peut voir k ce sujet Tédition de Schneider, P.ft3 et 95, texte et notes. 3. C'est-à-dire la bonté de cette science pour l'homme, ^kvOpwTcCav. Montaigne, en parlant du premier Scipion, in, 9: «Partout où U se veut faire valoir, il poi«e(pèse, etume, place) sa debonnaireté et humanité au dessus de ««hardiesse et de ses victoires. » 4- Outre qu'elle joint à tous ces avantages, celui d'être... 5 Cf. Varron, de Re rustica, I, 3. Dans Hier on, c. 29,

22 i LA MESNAGERIE d'entre les bestes mesmes, nous appelions toutes celles Ik nobles, qui ayans quelque chose en elles de beau et de grand et proufitable, se monstrent toutesfois traictables et humaines envers les hommes. Il me semble bien, dis je, ô Ischomache, que j'ay assez bien retenu comme c'est, suivant ton dire, qu'il faut enseigner le receveur : car je pense avoir appris comment tu disois qu'il le faut faire affectionné et soigneux envers toy, et bon à commander, et loyal \ mais ce que tu as dit estre nécessaire à un qui est pour avoir le seing de l'agriculture, d'apprendre ce qu'il y faut faire, et comment, et en quelle saison chasque chose , il m'est advis que cela avons nous passé en courant parmy l'autre propos un peu legierement, comme si tu disois qu'à celuy qui veut sçavoir escrire sous un autre ce qu'on dictera, et le lire, il luy est besoing de recognoistre les lettres : par Ik j'entendrois bien qu'il doibt cognoistre les lettres, mais le sçachant, je croy que je ne cognoistrois les lettres pour cela, ny plus ny moins-, et k ceste heure tout de mesmes. Car je croy bien ayseement que celuy qui doibt estre bon superintendant de l'agriculture la doibt sçavoir et entendre^ mais sçachant cela, je ne sçay pas mieux pourtant comment l'agriculture se doibt manier. Et si maintenant il me prenoit soudainement Xénophon propose même de décerner des distinctions honorifiques à ceux qui pratiquent avec le plus de succès l'art de l'agriculture .

DE XENOPHON. 225 envie de mesnager les terres * , je
ressemblerois a mon advis a ce médecin, qui va bien et vient sans cesse
pour visiter les malades, mais qui n'entend rien de ce qui leur peut servir.
Doncques si tu ne veux que je sois de ceste sorte, apprens moy le fait
mesme de l'agriculture. Or pour vray, ô Socrates , dit il , ce n'est pas ainsi
d'elle comme des autres arts : car aux autres, il s'y faut aucunement
consommer^ en les apprenant, premier que l'apprenty s'en sçache ayder
pour gagner sa vie. Et l'agriculture n'est pas ainsi difficile k apprendre ,
ains partie en voyant ceux qui travaillent , partie en oyant parler, tu l'auras
aussi tost apprinse, si bien que tu l'enseigneras si tu veux à un autre. Et si
m'asseure bien, dit il, que toy mesme sçais beaucoup de choses en cest art,
que tu ne penses pas sçavoir ^ et y a encores un autre poinct , que tous
autres artisans, je ne sçay comment, cachent tousjours ce qu'ils sçavent de
plus propre ^ chascun en son mestier : mais d'entre les laboureurs celui qui
mieux plante, c'est celui qui prendra le plus de plaisir si on le regarde faire
^ et celui qui semé le mieux, tout de mesmes; et si 1. De prendre soin, de
m'occnper des terres, d'être agricuUear.... 2. Il faut en quelque façon y
devenir consommé.... Le texte dit plutôt : Il faut s'épuiser de fatigue.... La
Boétie, conformément à ce sens, avait peut-être écrit consumer, ou employé
consommer dans l'acception du verbe précédent, que Nicot ne permet
toutefois pas de lui donner. 3. ParUcnlier, spécial... j c'est le secret de leur
an. *I0

226 LA MESSAGERIE tu t'enquiers de ce que ta vois le mieux accoustréS il ne te cèlera un seul point pour te faire entendre comment il l'a fait, tant il semble que l'agriculture face nobles et honnestes cen qui la hantent. Vrayement, dis je, voyci bdle préface, et qui n'est pas, l'ayant ouyë, pour me destourner de ma queste. Et toy de ton costé, de tant qu'elle est plus aysee k apprendre, de tant fais m'en plus ample discours : car ce n'est pas honte k toy d'enseigner ce qui est aysé, ma» kmoy beaucoup plus de ne lesçayoir pas, mesmement quand c'est une chose proufitable. Premièrement doncques, dit il, ô Socrates, je le veux monstrier k l'œil , qu'il n'y a aucune difficulté non pas en cela mesme qui a esté estimé le plus divers et variable de l'agriculture, par aucuns qui ne l'ont aucunement pratiquée; et toutesfois k les ouïr parler, ils en discourent le plus subtilement qu'il est possible : car ils disent que celui qui veut faire bon labourage doibt premièrement cognoistre la nature de la terre^ — Et disent bien k mon advis, ce dis je; car qui ne sçait ce que la terre peut porter, sçaura aussi peu , je croy, ce qu'il faut sener, ny ce qu'il faut planter. — Or est il, dit Ischomache , bien aysé k cognoistre , ouy bien en 1. Travaillé, exécnté.... An propre , aeeoiiflref (en bisbreton, accousiri; rac. ad et cullura) , c'est aiment : V. , sur ce mot mon édition de quelqnes yies des Bammu Sr lustres de Plniarqne, traduites par Amyot^ p. 07^ n. 2. 2. €f. Théophraste , de Causis plantarum , II, 6.

DE XENOPHON. 227 la terre mesme d'autrui, ce qu'elle peut porter 00 non , eu voyant les fruicts et les arbres ^ pois quand on la cognoist , il ne sert plus de rien d'ores eu là combatre la nature : car qui E'aora esgard qu'k semer ou planter ce que luy fiit besoing, ne tirera pas si bien sa vie de la tenre, comme d'y planter ou semer ce qu'elle se plairoit de porter et nourrir* . Mais quand la t^nre, par la nonchalance de celui qui la tient , le peut déclarer sa portée, souvent advient il que par la terre voisine on en peut cognoistre la vérité mieux qu'on ne sçauroit entendre par le voisin mesme. Ouy bien encores, lors mesmes ^elle est en friche, elle représente sa nature : car celle qui porte des herbes sauvages, belles ^bien nourries, si on l'entretenoit, elle en pourroit bien porter des belles^ domestiques. Ainsi doncques ceux là mesmes, qui ne sont guieres «qierts en l'agriculture, peuvent bien discerner le terroir. Desjk doncques, dis Je, j'ay gaigné ce pdnct, ô Ischomache, que je me fay fort qu'il ne foat pas que je laisse de vaquer k l'agriculture, de peur que je ne sçache bien cognoistre le naturel des terres. Aussi certes il m'est souvenu des pescheurs 5 pour ce qu'encores que leur fait soit sur l'eau, sans ce qu'ils s'arrestent, ny aill.a.Columelle,II,2,etXI,1. %Herbeê est sous-entendu: ce sont les plantes qui ne missent et ne se développent que par le travail de lliomme.

^28 LA MESNAGERIE lent plus beau * , pour se prendre garde des terres, ains oultrepassent tout courant, si est ce, qaand ils voyent en passant les fruicts sur la terre, qu'ils ne font pas difficulté d'en déclarer leur advis, quelle est bonne, quelle est mauvaise, «i blasmant Tune, et louant l'autre -, et pour ray je voy que la plus part du temps, en la plus part des choses, ils disent delà bonté du terroir toutàft mesmes que les laboureurs expérimentez.— Où veux tu doncques, ô Socrates, que je commence à te remettre en mémoire l'agriculture ? Car je ne fay point de doubte qu'en te parlant de ce qu'il y faut faire , le plus souvent je ne te die* autre chose , sinon cela mesme que tu sçais fort bien. 0 Ischomache, dis je , j'apprendrois, avant tout cela, plus volontiers, ce me semble, que nulle autre chose (aussi est ce vrayementle fait d'un homme qui ayme k sçavoir), à quof faire, pour la culture de la terre, si je m'en i. Plus doucement.... De là cette locution toutbm», que Corneille a placée avec tant d'effet danii la bouche da vieil Horace : ... Tout beau, ne les plearez pas tous. (Hon, acte III, se. 6.) 2. Marot, dans son épttre aux Dames de Paris: Vous voulez faire, et ne voulez qu'on die. On sait que die pour dise a été retenu par les poëtei presque jusqu'à la fin du xvii* siècle : Y. Corneille , P/f lusion , y, 3 ; Molière , Femmes savantes , III , 2; Radoe Frères ennemis , III , 4 ; La Fontaine , Fables, VIII, 1 ; clc

DE XENOPHON. 229 Toalois mesler , je cueillirois* plus d'orge et de froument'. DoDcques ne sçais tu pas, dit Ischomache, qfiie pour jeter la semence dessus, il faut detant apprester la terre reposée'? Cela sçay je bien, dis je. Et quoy, dit il, que sera ce si nous oommençons de labourer la terre l'hyver ? Et comment, dis je, ce ne seroit que fange. Et Pesté quoy, k ton advis, dit il? Elle sera, croy je, bien dure, pour les bœufs, k virer*, dis je. Il est doncques vraysemblable, dit il, que c'est au printemps qu'il faut commencer ceste besongne. Je le croirois bien, dis je : car la terre, ce semble, s'en ressentira d'avantage, si elle est remuée en ceste saison^. Ouy certes, dit il, et les 1. Cest-à-dire par quels procédés, si je voulais être agriculteur, je recueillerais.... Alors on disait souvent : je euUliê , pont je cueille ; et Vaugelas demandait encore «s'il faut écrire cueillira et recueillira, ou cueillera et recueillera? i> V. Remarquée , t. m , p. 239 et suiv. 1 Sur ces productions du sol de TAttique, v. Théophraste, Hist. plant., VIII , 8. 3. Nsov dit le grec : c'est en effet une terre qui est restée en jachère; v. à ce sujet Pline l'ancien , XVII, 5, et XVIII, 19. 4. (^Gyrus ; le g et le v se sont souvent échangés l'un contre l'autre, v. la Precellence, p. 245.) Soulever, retourner... Bien préférable à ces mots , qui ne le remplacent pis, virer n'eût pas dû vieillir; on retrouvera ce terme léger, employé avec grâce dans les vers de La Boëtie. 8. Cf. Elien, Var. hist., V, 14; Théophraste , jBTwI. fknI., VIII, c. 2. Parmi nous, le premier labour a lieu en automne, au en plus tard vers le commencement de noTembre ; le second , après l'hiver ; et plusieurs terres eiigent même une troisième et une quatrième façon.

230 L'À mesnàgerie herbes renversées adoneques par le labour servent des lors d'autant de fumier k la teire, et ne gastent pas encore le grain , ains luy donnent loisir de sortir. Je pense bien aussi, que cdbi est aysé k cognoistre, qu'il faut, qui veut aviâr bon champ et fertile, le tenir et descharger de tout autre herbage , et faire qu'il soit cuit, par manière de dire, le mieux qu'il sera possible, au soleilP. Sans doute, dis je, il me semble qu'il est nécessaire que cela soit ainsi. Or doncques, dit il, comment cuides tu que cela se peut mieux faire, que si on le fait l'esté, en remuant fort souvent la terre? Pour vray, dis je, il m'esl bien advis que je sçay cela fort bien , qu'il n'y a point de meilleur moyen pour mettre les mauvaises herbes tout dessus k fleur de terre, ny pour les faire havies^ par les chaleurs, et la terre cuite par le soleil, que de la virer avecques les bœu& au fin milieu du jour et de l'esté^. Et si les hommes, dit il, virent la terre, et la font k bras, est il mal aysé k cognoistre , qu'il est besoing 1. Cf. Théophraste, de Caus. planL, III, 1, 2. Havir, épuiser, brûler, dessécher, que les uns dérivent de haurire, les autres de aviduê; hâve, maigre, décharné ; on dit encore un teint hdve (pâle, sombre); havement, avidement, ardemment ; Ronsard, dans une ode à sa maUlresse : Tout ainsi les colombelles Hauemenl se vont baisant... 3. Nonius MarceUns nous a conservé la tradactioo ^ cette phrase par Gicéron : « Nullo modo faciilius arbitror posse neque herbas arescere et interfici, neque terrami^ sole percoqui. » G. 6, p, 305 de l'édit. Gerlach, 1842.

DE XENOPHON. 231 aussi qu'ils despartent^ l'herbe de la terre? Ouy, dis je, et qu'ils arrachent les herbes k fin qu'elles demeurent, au hault, de seicheresse^^ et virent la me, afin que celle d'en bas, qui est crue, cuise iWBSu Tu vois doncques bien, ô Socrates, dit il, [06 pour le regard du labour, toy et moy sommes le mesme advis. De mesme advis , dis je. (k quant à la saison de semer , dit il , ô Solates, as tu autre opinion que celle 1k est la aeilleure qui a esté cogneue telle par tous ceux [oi ci devant en ont fait l'espreuve, et tous ceux |«i la font encores maintenant : car lors que l'auomme est venu, tout le monde par tout vire les ^eux k Dieu vers le ciel, pour veoir quand il luy ilaira de mouiller la terre pour leur donner congé le semer'. De vray, ôischomache, tous les homDes ont advisé de ne semer pas k leur escient, lut que la terre est seiche , pour autant,)ommeil est aysé k veoir, que ceux qui sèment ivant que Dieu l'ait ordonné, ont esté en pluleurs sortes batus du dommage. Ainsi , dit 1. Séparent.... , c'est-à-dire, mettent à part, de côté. 2. Afin qu'elles périssent de sécheresse, qu'elles se desièehent à la surface du sol.... 3. Nous savons par Pline , XVIII, 25 , que Gicéron avait oint une note d'éclaircissement à ce passage de Xéno)hoo. D'après son explication , ce signal de procéder aux lemailles, donné en quelque sorte par la divinité , c'étaient «(premières pluies par lesquelles s'annonce l'automne et lidnite des feuUes, vers le coucher des pléiades qui arrive l^tt ouïe 23 septembre. C'est à cette époque encore que l'on sème parmi nous le froment et le seigle ; on réserve UToine et Torge pour le printemps.

232 LA MESSAGERIE Ischomache , entre nous hommes nous sommes tous d'un accord en cela. Pour ce, dis je , que naturellement il se fait, qu'en ce que Dieu enseigne, les hommes s'en accordent : ainsi voit on que tout le monde s'accorde bien en cela, et est d'un* advis, qu'en hyver il est meilleur , si on peut , de porter des habillemens fourrez , et tous s'accordent de faire du feu, qui a du bois. Mais en un point, dit Ischomache, il y en a bien de divers advis, c'est du semer ^, à sçavoir si le plus avancé est le meilleur, ou le plus tardif, ou l'entre deux. Et comment, dis je. Dieu n'ameine il pas l'an tout de rang^, tantost l'une saison fort belle pour les fruicts avancez, une autre de mesmes pour les plus tardifs , et une autre encores pour ceux d'entre deux* . Toy doncques, ô Socrates, lequel estimes tu le meilleur, ou de choisir un de ces temps pour semer, ou bien si tu aimerois mieux, k commencer la semence que tu voudrois faire, estre des premiers, et achever des derniers, soit que tu eusses k semer beaucoup de grains, ou bien peu ? Lors je luy respondis : Certes, ô Ischomache, il me semble 1. D'un seul, du même.... 2. Au sujet des semailles: sur ce sujet, v. Plin, XVIII, 24; Geopon., 11,16. 3. Ici comment n'est pas interrogatif ; et ce tour répond h peu près à celui-ci : C'est, répUquai-je , que Dieu ne règle pas d'une manière invariable la marche des années... 4. L'une est très-favorable aux semailles faites de bonne heure , l'autre , à celles qui sont faites en temps moyen , une dernière aux pluç reculées.

DE XENOPHON. 233 bien que le meilleur est d'en prendre de tous* , et user de chasque temps des semaisons : car j'estime qu'il y a plus de proufit de faire toujours suffisante cueillette des fruicfs, que d'en avoir une foisk grand' foison, et l'autre trop peu pour atteindre au bout de l'an^
Doncques , dit il , ô Socrates, encores en ceci entre nous, le maistre et le disciple, nous nous trouverons de mesme opinion , et si as VÊ premier que moy déclaré la tienne. Mais k jecter la semence, dis je, ce sçavoir seroit il point divers et mal aysé? Et bien, dit il, ô Socrates, à cela adviserons nous aussi : car quant k la semence, qu'il la faille jecter de la main ^, celasçaistu bien, Dieumercy. Ouy, dis je, car je l'ay veu faire. Or de la jecter, dit il, les uns le sçavent faire toujours esgalement par mesure, les autres non. Et k cela, dis je, ne faut il pas de l'exercice et de l'accoustumance , comme k la main d'un joueur de harpe, pour sçavoir obeïr, et se conduire au vouloir du maistre? Ouy vrayement, dit il, bien fort-, mais selon que la terre est legiere, ou fort grasse. Qu'est-ce k dire, dis je? par la légère, entens tu 1. G*est-à-dire , de semer aax trois termes (entre lesquels OD a vu plus hant qae choisissaient les caltivateurs) ; pensée que La Boétie reproduit sans nécessité dans le membre de phrase snivant. 2. Théophraste , an livre II de son Histoire des plantes^ paraît avoir eu l'idée d'une machine à peu près semblable à notre semoir moderne , qui remédie aux inconvénients nombreux de Tancienne manière de semer à la main.

234 LA MESNAGERIE la plus foible , et par la grasse, la plus forte ^ ? Ainsi mesmes, dit il ; et te demande encores, si tu donneroies autant de semence à l'une qu'à l'autre, ou bien à laquelle des deux d'avantage? Au vin , dis je, plus il est fort, et plus j'estime qu'il y faut mettre d'eau ; et à un honmie pl«i grande charge, plus il est fort, s'il faut pcûrter quelque chose; et s'il falloit nourrir quelqm compaignie, ce seroit aux plus puissans, et q« ont mieux de quoy, que j'ordonnerois d'en nourrir le plus; mais par adventure que^ la terre fmÙe devient plus forte quand on luy baille , comme aux chevaux, plus de grain; et s'il est ainsi, enseigne le moy , je te prie. Lors Ischomadie, en riant ; Tu te joues, ô Socrates, je le voy bi^. Mais sois assuré qu'ayant mis la semence datf le champ, puis après l'hyver, lors que la tene prend grande nourriture du ciel, et quand le grain a germé, et est venu en herbe, si tu le rembarres adoncques, et le recules^ , cela vient 1. Cf. Théophraste, HUl. plant., VIII, 6. 2. Mais arrive-t-il anssi que.... Mais est ici Uaison seulement ; U ne marque pas opposition. On trouve cet adreAi employé avec ce sens particalier, pendant tout le mf siècle. Bossnet, OraUon funèbre de la duchesse d'OrUam: <c Ayec tant de grandes et tant d'aimables qualités, fii eût pu lui refuser son admiration? Mais avec son crédit, avec sa puissance , qui n'eût voulu s'attacher à elle?» 3. Si tu retournes , si tu renverses le germe monté ei herbe, dit le grec : Adoncques (md tune), signifiait ai»ii et alors , plutôt que donc. — Pour plus de développemens sur ce procédé, v. Théophraste, Hisl, ptoni., VHI, c. 7; Golumelle, II , 12 et 16 j Pline , XVIII , 20.

DE XEMOPHON. 235 après tout en blé* , et la terre se renforce d'autant, aussi bien comme du^ fumier ; et si tu souffres que la terre meine la semence jusqu'au bout, et l'achevé de nourrir , il sera fort mal aisé , si la terre est faible , qu'elle porte à la fin grand liet, aussi bien qu'une truie faible de bien Barrier beaucoup décochons, mesmes quand ils n'ont grandelets. Tu veux dire, ô Ischomache, si je , qu'il faut charger les terres légères de semences de grain. Ouy pour vrai% dit il, ô Socral ; et toi mesme^, puis que tu dis qu'il faut , à B avis , à tout ce qui est plus faible donner à rter moindre charge. Mais pour quoy, ô Ischomache, mettez vous le roseau^ dans le blé ? Tu sçais bien, dit il, que l'yeu il vient aux terres des grandes eaux. Et or quoy non^, dis je ? Posons le cas, dit il, que limon, qui vient parmy, cache une partie des lins, et que la ravine de l'eau descouvre ailleurs [. Détail mal saisi : cela même , cette opération , faut-il ttre, est une Nourriture que tu donnes à ton champ.... \. Gomme si elle eût été engraisée de.... I. Principe admis aussi par Théophraste (Hist, plant., 0, e. 6), mais fort contestable , et même condamné par nos agronomes modernes. Ils prétendent , au contraire, et avec assez de vraisemblance, que moins la Terre est forte , plus elle demande de nourriture. h. Tu en conviens^ sous-ent. On sent que ce raisonnement est fondé sur une fausse analogie. 5. Ou sarcler, remarque La Boétie lui-même. Bac, ireulum : « C'est , dit Bon. des Perriers, dans ses Diswrts, c. 17, un instrument pour sarcler: dont trouverez quelque verbe es Latins rustiques, y» <^< Et comment ne le saurais-je pas....

236 LA MESNAGERIE des racines, et souvent par les eaux, avecques le blé sort* force autre herbage, qui seroit pour l'estouffer sans doute. Il est bien yraysemblable, dis je, que tout cela se fait ainsi. Lors doncques te semble il , dit il , que le blé aye besoin de quelque secours? Ouy k bon escient, dis je. Doncques k celui qui est enlimonné^, qu'y faut il faire, k ton advis, pour luy ayder? Soulever h terre , dis je , et la descharger. Et k celui qé monstre les racines nues? Luy ramasser la tenv dessus, dis je. Et si l'herbe sortant', meslee avec le germe, l'estouffe, et ravit la nourriture q» fait besoin pour le blé , comme les bourdoBT inutiles au bournal pillent sur les abeilles , oe qu'elles pour vivre, avecques leur grand'peine ont mis dedans ? Certes, dis je, il faudroit coup-' per les vivres et la nourriture k ces herbes, aussi bien comme il faut chasser les bourdons hon du bournal. Doncques, dit il, te semble il que sans cause on mette le sarceau par les terres ? Nwi vrayement, dis je-, mais maintenant je compresi quel avantage il y a d'ameiner des exemples bien k propos: car tu m'as aigry contre ce» mauvaises herbes beaucoup plus, quand tu as, parlé des bourdons, que devant, quand tu parlois des herbes mesmes. 1. Il arrive souvent aussi que par suite de Tinondatioi, ' sort, pousse avec le blé.... 2. C'est-à-dire, enterré sons la boue.... 3. Exception à la règle qni prescrivait alors de décliner les participes présents; sur des exceptions de ce genre, V. M. Ampère , ouv. cité , p. 316.

DE XENOPHON. 237 Aa reste ne faudra il pas désormais faire loissons? Dis moy doneques aussi ce que tu as m'enseigner pour ce regard. Ouy, dit il, non qu'il se cogneust k Tessay, qu'encores l cela ce que je sçay tu le sçais aussi. Tu sçais m doneques qu'il faut couper le blé. Et)mment ne le sçaurois je, lui dis je adoncques? omme doneques le couperas tu , dit il ; ou ien si tu te mettras du costé que le vent vient , l bien de front au vent ? Non pas vraiment » front, dis je : car il seroit fascheux, k mon Ivis, et aux yeux et aux mains, de moissonner, iiland le vent renvoyé contre*, le chaume et l'esf. Et rongneras tu, dit il , le blé au bout près B l'espy , ou tout contre terre^ ? Si le chaume du lé est court, dis je, je le couperois fort bas, fin que la paille fust de plus suffisante graneur -, mais s'il est hault, je penserois bien faire B le couper environ le milieu , k fin que les ateors ne prinssent peine pour néant, et ceux d vannent ne s'amusent k ce qui n'est pas esoin. Et croy quel'estouble^ qui demeure, 'il est bruslé, fait grand bien k la terre, et augaente le fumier, s'il est meslé parmy. Vois tu, lilit , ô Socrates , comment tu es trouvé sur le 1. Sous-eot. le moissonnmr. l On peut consulter à ce sujet Golumelle , II , 21 ; Pline,XVIII, 30. 3. (Stipula) paille, chaume; esloubles, c'étaient des ^ps de blé, de seigle , d'orge , etc.; esloublage, droit prélevé par le seigneur sur la récolte de ces champs.

238 LA MESNAGÈRIE fait, et es convaincu de sçavoir, autant que moy, du fait des moissons ? J'en suis en grand danger, dis je ; mais je veux encores adviser si je sçay point battre. Or doncques, dis moy pour veoir, fait-il, sçais tu point cela, que toutes bestes de voiture* bătent le blé ? Ouy dea*, dis-je. — Et sçais tu pas qn'on appelle bestes de voiture les bœufs, les asnes, les chevaux, tous d'une sorte -, et en sçais ti d'autres, k ton advis, qui peussent rompre le Ué aux pieds, qui les toucheroit ^? Nulles autres, & je. Mais, dis je, comment le bătent* ils aii» qu'il faut*? et comment se pourra esgaler h batterie du blé au sol*? par quel moyen cela,! Socrates? Par le moyen, dis je, de ceux qui go«1. De somme.... 2. C'est le dea des Latins, dit Boqnefort : parla iéent! Cette interjection, qui, suivant Nicot, « enforce ia diction, répond à certes. Rabelais, II, 9 : m Dea, mon amy, Je M faydoubte aucun que ne sçachiez bien parier divers bagages.» Cf. /d., 30. 3. Ce second membre de phrase est tronqué; il font dire : Et ces bêtes de somme savent-elles autre chose, i ton avis, que fouler le grain sur lequel on les conduit? Non certes, répond Socrate. 4. Dès le temps de Yaugelas, on ne disait plus que : je battrai, etc. 5. Plutôt : Comment battront, broyeront-ils {eenuâmaux, sous-ent.] ce qui doit être battu, broyé? 6. C'est-à-dire comment les épis étendus sur l'aire pfésenteront-ils une surface plane, égale ? A qui le soin (h veUer appartient-il ? Pour ces détails, cf. Columelle et Pline, 2oc. faud. ; Varron, I^ 52; Virgile, Cr€0r^.,li 177 et suiv.

DE XENOPHON. 239 ment le sol * : car tirans les gerbes, et mettans isjours sous les pieds des jumens' ce qui »t pas rompu, ils feront aller tout d'un train ssi bien ce qui va dessous que l'autre', et si udceront plus ainsi. Doncques, dit il lors, il n est rien à dire , ô Socrates, qu'en ceci tu n sçaches autant que moy. Apres cela, dis je, scbomache, ne nettoions nous pas le blé en mant ? Dis moy, ô Socrates, dit il, sçais tu pas n que si tu commences à vanter devers le it qui est contre le vent, toute la baie * s'en era par tout le sol? Il n'y a point de faute*, je. Et par ce moyen, dit il, tomberoit elle } sur le blé? Ouy, dis je, car elle auroit bien aire de passer par dessus tout le monceau de ^, et aller en la place du sol qui est vuide. si on commence, dit il, k vanter au dessous vent ? n est aysé à veoir, dis je, que la baie ra à son monceau à part. Mais , dit il , après ^ tu auras bien esventé le blé jusques au miiQ de l'aire , le laisseras tu ainsi espars , et 1. En d'autres termes : des ouvriers qui trayaiUent à ire , qui la façonnent. 1 Dans le sens dejumenla des Latins (Ajungendo, dit «ius, c. i }. 3. ns feront en sorte que tout sera foulé également.... 1 sur ces détails, Homère, Iliade, XX, 495; Théocrite, !y{. X, y. 54; Geopon., II, 14; et Mém. de VAcad. des Mcripl., t. IX, p. 350. 4. Anjourd'hui on écrit plus généralement balle (sauf latefois les botanistes qui ont conservé bdle) : c'est ipêlUcule qui recouvre la semence; l'enveloppe du grain. 8. Gela doit être....

240 LA MESNAGERIE esventeras soudain le demeurant-, ou si tu seras le blé en un monceau , et le seri part pour tenir le moins de place qu' possible ? Ouy certes, dis je, je serreray a part, k fin qu'après en esventant le reste, passe par dessus , et aille au lieu du sol vuide, et qu'il ne me faille retourner de k vanner mesme blé. Pour vray , ô So(quant k faire que le blé soit promptemer tu en sçais assez pour l'enseigner k quicoi voudroit apprendre. A ce compte, dis je, j'ignorois que j'en â tant moy mesme, et si * je le sçavois fo temps y a ; et pour vray je pense en moy : si, possible» je sçauois point foudre jouer des flûtes, et peindre, et qu'enc< ne m'en fusse pas prins garde. Il est vr: personne ne m'y a jamais enseigné ^ mais pas personne, non plus, k cultiver la tei voy moy les hommes travaillans aux autre tiers tout de mesmes qu'en l'agriculture, ne t'ay je pas dit, long temps y a , dit mâche, que l'agriculture estoit le plus mestier du monde, pour cela encores qi plus facile k apprendre que tout autr bien, dis je, ô Ischomache, j'entens i heure] et de vray , voylk comment je i jamais plus sceu que je sçavois semer. 1 plant des arbres est ce aussi du fait de culture ? Ouy vrayement , dit Ischomad 1. Et cependant, toutefois....

DE XENOPHON. 341 nment doncques se fait cela que je sçache oer, et que je n'entende rien k planter ? Que De Tentens pas, dit il ? Et comment le sçauois dis je, qui n'entend* ny en quelle terre il faut nier, ny de quelle profondeur, ny de quelle fjdUT , ny de quelle grandeur les sauvageons bvent estre , ny en quelle sorte il les faut ttre en terre, afin qu'ils prennent et jectent* mx. Et viens çk doncques, dit Ischomache, et >rens ce que tu ne sçais pas. Tu as bien 1, j'en suis seur, des fosses qu'on fait pour (arbres , et comment elles sont faites^. Ouy, ûen souvent, dis je. Quoy doncques, en veis tu oaisquifust profonde plus de trois pieds ^? . Od dirait aujourd'hui qui n'enUnds, puisque je n'enii. Le tour employé ici par La Boëtie , d'abord seul luage , fut ensuite toléré jusqu'à Yaugelas, qui fixa la fê CD écrîTant dans ses JRemarques, t. m, p. 420 : nnaieurs s'expriment ainsi : ce fui mot qui lui donna conseil. C'est une façon de parler où je crois qu'il y a un éeisme. Il faut mettre qui lui donnai;..., qui, étant reif de mot, ne peut servir de nominatif qu'à une première rsonne. » 1 Poussent.... Jeclon, rejeton. Ainsi Bonaventure des siiers , dans la pièce gracieuse qu'il adresse à Jean du syrat (1530) : L'aube vermeille Reveille Du vert rosier lesjectons. Mer se dit encore des arbres ou des plantes qui prohdieit des bourgeons ou des scions; jet désigne ces Ntrgeons ou ces scions eux-mêmes. 3. Consult. à ce sujet Théophraste , de Caus. plant, , ni, 5 et 18. ^ Le pied grec n'avait que onze pouces et cinq lignes la Boëlie. 11

The text on this page is estimated to be only 29.64% accurate

242 LA MESIf AGEBlE Non certes, dis je, ny deux et demy à grand' peine^ . Et quoy, dit il, en as tu veu qui eosseol plus de trois pieds en largeur ? Non, ny daa feis je. Et viens çày dit il, respons moy encore^! ce poinct *, eu veis tu jamais de moins profo&A que d'un pied ? Non certes, dis je, qui n'eustpoi le moins un pied et demy : car on les aveindi^ en labourant k bras la terre, s'ils estoient liiii plantez k fleur de terre. Et doucques sçais tupi bien qu'on n'en plante point plus profond qi de deux et demy, ny moins que d'un et demj Cela est bien, dis je, si clair qu'il n'est pas po6 sible qu'on ne le voye. Et quoy, dit il, cognoi tu la terre seiche et l'humide, quand tu la tob Il me semble que les terres d'autour de Licabet' sont seiches , et celles qui leur ressemblent; e humides celles du marez de Phalere % et autni pareilles k celles Ik. OÙ feras tu doncqueslafoM pour la plante' que tu as k faire, ou bien kl de notre pied qui en a douze , la ligne devant avoir Té paiseur d'un grain d'orge. 1. Parmi nous ces fosses sont en bonne terre de il pieds carrés. Sur la profondeur de celles des anciens, ef Théophraste, Hisl. plant., 11,7; Gatton, de Re ru\$l., c. 4S Pline, XVII, 16 ; Columelle , III, 13, V, 10 et Ht.* Arbor., c. 19. 2. Les sauvageons, c'est-à-dire les jeunes plants, soos-eat. 3. Plutôt Lycabelle; c'était une colline située dansFtitérieur d'Athènes, en face de la citadelle. 4. On sait que Phalère était un port éloigné d'AtbèMi de cinq mille pas , et dont les alentours étaient mtréce jeux ; V . Pline , IV , 7. 5. Plante se prenait souvent alors pour synonymyMi i comme on le voit dans Nicot , de plant et de plantado'n

DE XENOPHON. 243 *re seiche ou humide ? En bonne foy , dis je ^ la seiche : car si tu caves profond dans la terre tu trouveras l'eau , et d'ores en là de mter en l'eau tu ne sçaurais. Certes, dit il, st bien dit à mon gré. Or après que les fosses kl faites ,, as tu encores jamais prins garde md c^est qu'il faut mettre en terre les plantes diascunesorte ? Ouy bien, dis je* .

Doncques si veux que ton plant vienne au plus tost, penses i tu le mets en champ labouré, que les jectons sep' sortent plus tost k travers la terre molle i par la dure qui aura chômé? Il est bien é it cognoistre qu'il jecte bien plus tost en la re cultivée qu'en celle qui a demeuré oisive. . On attendait une réponse à cette question : Quand l-U faire les plantations ? Parmi nous, elles ont lieu lout du milieu de novembre à la fin de décembre. En ll-U ainsi chez les anciens? c'est ce que Théophraste, de ■f.pkinl.,111,3, 4,20^ Plin, dans le livre XYII, qui le tout entier sur ce sujet, et Golumelle , Y, 10 , nous (rendront , à défaut de Xénophon. Le silence de cet eur sur ce point important, et le peu de continuité du eovs , semblent indiquer ici une lacune dans le texte. t. L'ortbographe de cep ne s'appliquait guère alors pi'à un instrument, fait de deux pièces de bois enilees sur le bord , qui detenoit les pieds et les mains in malfaiteur. » De là , pour désigner cette peine infante, on disait : a estre mis aux ceps ; » et le nom de fUr était souvent employé pour celui de geôlier : v. JNi4.Ric.,cipptM^ retranchement formé de troncs d'arbres, icatonne, borne d'un champ; peut-être aussi ca^to, cepi: Aede sep est sans doute seps, sepes,hAle, ou serpere, Mmie imagine beaucoup d'autres étymologies à ce mot f«ioa Dtcl., t. I, p. 329), et n'en donne aucune de saMiente.

244 LA MESNAGERIE Et faut il doncques, dit il, bouter* de la terre sous la plante ? Et pour quoy non, dis je ? Mais, dit il , comment penses tu qu'il se prenne mieux et s'enracine, ou bien, si tu mets tout le sep ea terre justement droict et regardant le ciel, oi bien si tu le mets aucunement panché à costé, la terre amassée au dessous, pour estre eosché en forme d'un gamma k l'envers *? Ccil vrayement ainsi que je le planterois, dis je adoee* ques : car en ce poinct, le sep aura plus d'yeux ym la terre. Or voy je qu'au bault mesme l'arln bourgeonne k travers ses yeux. Ainsi je peatt qu'il se fait tout de mesmes dans la terre, et croy que plusieurs jectons sortent par dedans! la racine *, et par ce moyen la plante est plus gaillarde et en vient plus tost, et se renforce d'ava-y tage. Tu es doncques , dit il, en cela de mesoia opinion que moy -, mais te contenteras tu d'as* sembler seulement la terre autour , ou si ta b voudras encores battre et presser bien fort, tout k l'environ de la plante ? Ouy bien mof certes je la presserois, si c'estoit kmoy kfaire*: car qui ne la serreroit ainsi, je croy certainement qu'k force d'eau qui donneroit dedans, la 1. On retrouve encore dans quelques provinces tiém^ la bouche du peuple cet aDcien yerbe , qui signifie nultrtet pomser, 2. Cette lettre ainsi renversée a la forme de la anitf* cule L. 3. Cette opinion a peu de partisans aujourd'hui; î. reste , à cet égard , Plin et Columelle , aux derniers pitsages cités.

DE XENOPHON. 24o Te dissoute viendrait en fange, et du soleil
i frapperait dessus, elle se dessècherait jusqu'au fond : de sorte qu'il serait k
craindre 5 la plante par l'eau se pourrit k force d'huor, ou bien se hâve[^]
estant les racines bannées, à raison de la sécheresse de la terre, irait estre
lasche et mal liée. Doncques, ô Socrates, dit il, ce que j'entens plant de la
vigne[^], tu sçais cela mesme aussi n que moy. Et le figuier, dis je, le faut il
cultiver de mesmes ? C'est bien mon avis, dit Isomache, et en tous autres
arbres, qui viennent de plant : car qu'est ce que tu sçaurais orer mauvais au
plant des autres arbres, si ce n'est bon au plant de la vigne ? Mais l'oier, ô
Isomache, dis je, comment le planteis nous ? Tu m'essayes, dit il en ceci,
je le pioche bien, car tu le sçais mieux que tout tre : tu vois bien qu'on fait
plus profonde la fosse pour l'olivier, pour ce qu'on le plante ailleurs près des
chemins[^] Aussi tu vois bien. Se flétrit se consume... L'On peut, pour
compléter ces détails, consulter. Théophraste, de Caus. plant., III, 13, 18 et 20;
IV, 15, V, 5 ; Pline, IV, 7; Palladius, febr., S 29; Columelle, de Ar., c. 9. 1
V. Aristote, de Plantis, 1, 6; Théophraste, Bist. plant., 1 Cf. Virgile, Georg.,
v, 420 et suiv.; Columelle, V, 9j 1 Cf. Plutarque, Vie de Solon, c. 47 : en effet
«c'est >re étend ses racines fort loing et ne peut estre près d'autres qu'il ne
leur porte grand dommage ; car outre ce l'il leur soustrait leur nourriture, il
leur jecte encore

The text on this page is estimated to be only 26.33% accurate

246 LA MESIIÀ6ERIE comment ton met les greffes par tontes les pepiniere» , et sçais qu'on fait à tons^ la teste k terre grasse et destrempee , et comme Ion tient k toutes plantes le dessus couvert et en^doppé. Je voy bien tout ceci , dis je. Et le voyant , it il, qu'y a il que tu n'entendes? Quoy, sçais Il pas comme il te faut mettre la coquille^ au dessus de l'amas de terre ? En bonne foy, dis je, Ischomache , de tout ce que tu as dit je n'fli pense ignorer rien-, bien pense je fort* pour qiMf c'est que tantost, quand tu m'as demandé taâ en gros si je sçavois planter, j'ay dit que nots car il ne me sembloit pas que j'en sceusse rici dire^ et après quand tu t'essayois de m'intem* guer^ de chasque chose k part, je te respons oe que tu sçais toy mesme , qui es estimé si mep* veilleux mesnager*. Seroit ce point, ô IschoBaune influxion qui leur est fort nuisible, n Trad. d'AiBiit 1. Et tu observes (ôpq^c) qu'on couvre à loules (dirait-oa, puisque aujourd'hui greffe, dans le sens où on l'emploie ici, est toujours du féminin)... Cf. Geopùñ., IX, 11; Palladius , Aprilis , s 3. 2. Sur cet emploi d'une coquUlê suf^erposée, ef. Aii»tote, Problem., S 20 ; Coluraelle , XI , 2. 3. Mais je songe maintenant , je me demande à naimême... Fort signifie ici d'ailewrs , au reste, au iurfim; acception qu'il avait autrefois : v. Gloss, de RoqneM^ t. I, p. 627. 4. On écrivait inlêrroguer ; mais Vu placé à rinfiillir disparaissait déjà de plusieurs temps de ce verbe , oiili plusieurs mots qui en étaient formés. Nicoi donne en efft: tnierrùgatûm , interrogatoire, interrogateur^ et interrogant, j'interrogeais. 5. Cultivateur.

DE XENOPHON. 247 che, que qui interroque enseigne : car j'apprens, ce me semble, chasque chose k mesmes que tu me ia demandes , pour autant que me conduisant par les choses que je sçay , et me moostrant celles que je ne pense pas sçavoir, toutes semblables, tu me fais accroire, ce cray je, que je les sçay bien. Mais k sçavoir mon *, dit LM^homache, si en te faisant pareilles demandes de l'argent, s'il est bon, ou non^, je te pourrois faire entendre que tu le sçais fort bien esprouver, et cognoistre les bons lingots et les faulx; et pareillement, si en t'interrogant sur le jeu des flûtes , je te sçaurois point faire croire que tu sçais jouer, et de la peinture, et tout autre sçavoir semblable, tout de mesmes? Paradvenr tnre que ouy, dis je, puis que tu m'as donné k entendre que je suis un sçavant homme en l'agriculture , bien que je sceusse qu'oncques' personne quelconque ne m'enseigna ce mestier. Ce n'est pas cela, dit il, ô Socrates -, mais il y a long temps que je te dis que l'agriculture est un art si humain et si débonnaire , qu'en voyant et oyant seulement, il fait aussitost les gens 1. Mais(t7«erat(,soas-ent.}..., jevoudrais bien savoir... Mon^ doDC , pour lors ; nous avons déjà çipliqué ce mot, p. 109, n. 1. Bon. des Periers , Nouvelle iV : tf Agardez m9n» monsieur, quand il estoit petit, il cheut du hault d'une escbelle et se rompit, si Cf. id», Nouvelle 48% 2. Cest-à-dire, s'il est de bon ou de mauvais alol^... 3. Auparavant (bue usque).... Oncques mais, jamais : Je ne vis oncques mms tel jeu, ^-«D dans le fe!bHaude5atnl Pierre et du jongleur.

The text on this page is estimated to be only 29.08% accurate

248 LA MESNAGERIE sçavans, s'ils en ont envie-, et de vray elle mesme apprend beaucoup de choses k fin qu'on puisse bien user d'elle. Voyla, pour le preniier, la vigne qui en montant sur les arbres, si elle m treuve près de soy, enseigne elle mesme qu'il la faut arrester et soustenir -, et en estendant de toutes parts sou pampre, lors que ses raisins sont encore tendres, elle monstre qu'il faut à soo exemple ombrager en ceste saison là les grappes que le soleil touche trop et voit toutes nues*; et en despouillant ses feuilles, lors qu'il est tenais que le raisin s'addoulcisse parla force du soleil^ elle apprend clairement qu'il la faut decouvrir adoncques, et ayder k meurir et amollir 80& fruit-, etencores, en présentant les raisins te uns mois et luisans, les autres verdelets eacores, elle monstre au doigt comment il la fanl vendanger, ny plus ne moins ' que les figoien couvrent tousjours% et tiennent k l'ombre ce qii boutonne encores. 1. Cf. Théophraste, de Cauti. plant., II, 25, m, 21 et S8. ^j 2. Noniiis nous a conservé la traduction de ce membreéi i phrase par Gicéron : « Gum vero affecta jtm prope «stati ^ uvas a sole mitescere tempas est. n G. 2, p. 110 de l'éd. dt* 3. On trouve quelquefois ny et ne ainsi réunis. De mèai Amyot, Theagene et Chariclee, p. 30 : Je ne suis, mpondii il, ne Grec, ny estranger. a Ny, ni, est assex nôderne, remarque M. Ampère, l dans son HisL de Uk f&t» mat. de la langue française, p. 273 ; n« , plus semblM au latin {^ec), est aussi plus ancien ; il subsiste enei* aujourd'hui dans cette locution : ne plm ne moiM. » 4. G'est-à-dire, se couvrent toujours (de fruité imH» sous-ent.), en présentent, en donnent toujours. Po«^ éclaircir ici le texte de Xénophon, cf. Hérodote, IV>llt'«

DE XENOPHON. 249 Lors je prins la parole, et luy dis : D'où vient oncques, ô Ischomache, si ce qui est de l'agrialtare est tant aysé k apprendre, et que esgalelent tous sçavent ce qu'il y faut faire, qu'esgaiment tous ne le font de mesmes? Or voit on 18 uns qui en vivent fort richement, et font iicore reserve ; et les autres n'en peuvent pas roir seulement pour leurs nécessitez, mais emmntent encores pour y subvenir. Certes je te le iray, ô Socrates, dit Ischomache-, car pour vray 5 n'est pas ny le sçavoir , ny l'ignorance des iboueurs, qui fait aysez les uns, et les autres lalaysez*, et jamais tu ne verras qu'il court un roit ainsi : Une telle maison a esté destruite our ce que celuy qui semé au labourage ne seloit pas bien esgalement *, ny pour ce que les Higg de la vigne n'ont pas esté plantez bien Iroicts ; ny pour autant que quelqu'un ne co[Doissant pas la terre qui ayme la vigne, la dante eu terre qui n'en porte point ; ny pour iÿoir ignoré qu'il est bon, pour semer, d'apurester le champ devant -, ny pour n'avoir sceu pi'ilestbon demeslerle iiens^ avecques la terre. Hais beaucoup plus volontiers orra on dire : CTest un homme qui ne prend point de blé de 1. [Fimus) famier.... Cicéron , de Senecalute, c. 15 , se VUint qu'Hésiode n'ait fait aucune mention du fumier, ttadis qu'Homère représente un roi , le sage Laërte , culiHiBt lui^nême et fumant ses terres. Virgile n'a pas mérité ee reproche : y. Georg., l, 80. Cf. Théophraste, de €mi. plant., II, % III, 7 ; Geopon., U, 20; Gaton , de Re miica, c.ae^etc. *1i

!230 LA M£8IfA0E1IIE son héritage, car il n'a point cœur k le
 faire wj fumer, ny semer ; c'est un homme qui ne r^ cueille point de vin, car
 il n'a pas le soingqti'mi luy plante des vignes, ny celles qu'il a, ^ Itt faire
 porter -, il n'a cueilly ny figues, ny heile, c^r il ne met pas ordre et ne fait
 pas ce qoHl faut faire pour en avoir. Voylà, ô Socrates, eo»ment les
 laboureurs estans differens les unsda autres, ils font aussi leur besongne
 différente) et non pas pour avoir trouvé l'un plus que l'atre quelque grand
 secret en ce sçavoir. Et les capitaines mesmes en prou de choses qui soil du
 debvoir d'un chef d'armes, l'un est meillenr, et l'autre pire , non pas pour
 avoir en cela #verses opinions *, mais clairement ce qui donae à l'un
 l'avantage, c'est le seing et la diligence: car les choses que tous capitaines
 sçavent Un qu'il faut faire ^ et plusieurs mesmes qui ne le furent oncques* ,
 les uns des chefs les font, et les autres non. Comme en ceci, tout le monde
 eiH tend bien qu'il est meilleur, quand on passée» terre d'ennemy , de
 marcher en rang et en ordonnance, car en ce poinct on combatra beaucoup
 mieux, s'il en estbesoing: chascundoneqoes le sçait bien *, mais les uns le
 font ainsi, les autre» non. Personne n'ignore que ce ne soit le meil4.
 Xénopbon dit : Et qae n'ignorent pas mette It plipart des simples
 particuliers. Le texte de La EotfCte porte : «Et plusieurs mesmes qui ne le
 feirenl oncqvii-» 11 avait écrit évidemmen|: «qui ne le furent oneqiei,*
 c'est-à-Kiire qui ne furent jamais capitaines.

DE XENOPHON. 2S { ev d^asseoir le corps de garde avant le camp * i la nuict et le jour-, mais les uns sont soigneux 'adviser ainsi, et les autres ne s'en soucient. De ichef encores, quand une armée va par des Mroicts^ , fort malayseement trouveroit on que li*an qui ne sceust que pour bien faire il faut Jgner les lieux commodes pour le camp-, et atesfois en cela les uns sont soigneux, et les itres point. Aussi tous disent bien qu'il n'y a ai meilleur pour le labourage que le fumier : ▼oyans bien comme il se fait^, eux mesmes »ntmoins, encores qu'ils sçachent sur le doit ^Offlient on le fait , et ayans le moyen d'en ire beaucoup , l'un met peine pour en assem«p, et l'autre n'y advise pas. Or Dieu mesme MUS présente l'eau et nous l'envoyé d'en hault : lers naturellement tous lieux caves et enfoncez iennent en mares ; d'autre part la terre jecte * es herbes infinies de toutes sortes : or la faut il cttoyer qui la veut semer-, et cela mesme Q^on en tire qui le jectera dans l'eau^, le temps 1. Plutôt devant le camp ; en d'autres termes , de proiger le camp par des gardes assidues faites le jour et la iR. 1 Défilés : de là desirois , celui qui est en lieu étroit . a peiae , en détresse, 3. Plus eiactement : Ils voient bien qu'il (le fkimier) se 9nne, s'offre de lui-même. Ainsi rendu, ce membre de)hrtse n'est plus tout à fait , comme la traduction de La loCtie semblerait Tindiquer, identique ayec le suivant. 4. Fait naître, fait pousser.... Il est question ici de liantes parasites. 8. Cest-à-dive , si Ton vient à le jeter dans Teau... On

252 LA MESNAGERIE sans plus fera de soy mesme ce dont la tme s'esjouit* le plus. Car quelle herbe, voire qaeUe terre, ne devient fumier, si elle demeure dam l'eau dormant^ qui n'a point de cours ? Ghascun entend aussi en combien de soiHi on donne remède k la terre , si elle en a M soing , lorsqu'elle est ou trop mouillée poorl grain , ou trop amere et salée pour le plaot et comment il en faut tirer hors l'eau avecqiM des fosses, et comme il faut corriger l'amertui et salure en la destrempant avec quoy que cesq de donlx et humide et sec' : mais les uns se soi cient d'y pourveoir, et les autres nullement l cncores, s'il y en avoit aucun au monde qui M du tout ignorant de ce que la terre peut porUi et qui n'eust veu fruict aucun d'elle, ny plaai aucune, ny trouvé personne de qui il en eari connaît les services divers , les tours henrenx et que nos pères savaient tirer du qui relatif. 1. Excellent mot qui avait déjà péri au temps de U Bruyère : « Joie ne fait plus s'égjouir, bien c{B*il fasae tit* jours réjouir^ se conjouir; » Caractères, c. 14. Depiii nous avons encore perdu le second de ces verbes, liBil que conjouissance , qui se trouve dans Saint-Siinoii. 2. y. sur ce participe présent invariable , p. 296, ■• & Cf. Virgile , Georg. , II , v. 238 et suiv, 3. Cf. Pline, XYII, 3. On s'étonne de lire dans cet anuv: (c Terram terra emendari, ut aliqui prscipiunt, super tenuem pingui injecta , aut gracili bibulaque super hamidam ac prepingaem , dementia oper» est. Quid aaki potest sperare qui talem colit ?» La pratiqua suivie me succès par nos fermiers donne chaque jour, sur ee paiftf i gain de cause à Ischomaque, et confirme rexG«lleMe# ses préceptes. Cf. Tbéopbraste, de Caus. ptafâ., in,A

DE XENOPHON. 253 peñl entendra la vérité, ne seroit il pas k
celuy inesme, et à tout autre, plus aysé d'apprendre teognoistre la terre par
l'espreuve , que de coBoistre les chevaux, que de cognoistre les MDmes ?
car elle ne fait monstre de chose quelnque, pour tromper aucun *, mais
avecquesune ande simplesse elle déclare, sans desguiser et PS mentir, ce
qu'elle peut ou ce qu'elle ne itt pas. Et me semble qu'en se présentant m, si
facile k cognoistre et comprendre,qu'elle ieouvre le mieux qu'il est possible
et merle* ceux qui valent quelque chose, et ceux li ne valent rien : car il
n'est pas ainsi elle, comme des autres mestiers, ausquels fax qui n'y
travaillent point peuvent s'excuser l'ils n'y sçavent rien -, mais tout le monde
ignoist la terre, qu'elle ne faut jamais k faire ien k qui luy en fait. Et ainsi
cest art d'agriculture accua^ault et clair et convainct un maulis cœur et^Édie
: car il n'y a personne qui ibce accroirlH^on puisse vivre sans les choses
eeessaires ^ el^^r ainsi qui ne sçait aucun Qtre mestier po^Kaigner sa vie, et
encores ne eut pas labourHTc'est chose apparente qu'il •fâise vivre ou
d^esrobber, ou de voler, ou i. A cette épjMHexistaient simultanément
tnerque et iH^; meroÊ^^erquier et marquer ; cette dernière Kne était
(USI^éanmoins , lapins usitée. On écrivait Mipielqriflns cherme au lieu de
charme. Voir, pour hici^y^Rnts semblables dans les voyelles, M. AmnTcité ,
p. 414.

254 LA MESNAGERIE de mendier * , ou bien il est du tout insensé. En cela consiste, dit-il, bien la grande différence de l'agriculture pour en tirer prouft, ou n'en tirer point, quand Ik où il y a compaigniede manouvriers et bien grande. Ion voit l'un avoir grand soing que ses gens soient de bonne heure a la besongne, et l'autre n'y penser point, f^ors cognoist on k l'œil que c'est bien antre chose d'un homme qui vaudra mieux luy seul que dix autres, pour ce qu'il travaillera tant qu'il y a de temps, et autre diose d'un qui laisw la besongne avant le temps^. Et certes qui la^ sera muser les gens tout le long du jour', il fera ayseement, ce qu'on dit volontiers, que mieux vaudroit la moitié que le tout*. Comme j Ion voit, k voyager, que maintesfoisde deux qui 1. On se rappelle la rigueur des lois athéniennes et des | déciisions de l'aréopage contre tous ceux qui n'avaient pu ; quelque moyen connu d'eiistence : Y. Plutarque , in Su- : lone, c. 28 et 42 ; cf. Montesquieu, Esp, des lois, V, 7. C'est qu'en effet : cdllud verum est Catonis oraculum : NihII ! agendo , horaines maie agere discut. » Golumelle, Xlyl- j 2. «clschomachus idem ille : Malo, inquit, unius agilem atque navam industriam , quam decem hominum negligentem et tardam operara.» Ibid. 3. tf Quippe plurimum affert mali , si operario tricandi potestasfiat. y> Ibid. Tricari, d'où vient notre mot Irtgauder, user de détours , de finesse , transiger avec son devoir, rend mieux la pensée du grec que le verbe mtiMr^cfSioupY^iv , ditXénopbon ; c'est tromper, trablr le puittre, c'est frauder, mal servir. 4. Le texte porte : Souffrez que les ouvriers fassent flitl leur devoir, et aussitôt il y aura dans la somme eu trifll une différence de moitié.

DE XENOPHON. 255 vout mesme chemin , il y a à dire de l'an k l*aotre en diligence vingt et cinq lieues pour anqaante^ ; et si seront tous deux jeunes, et tous dem sains : mais c'est quand l'un se despesche #tller la part qu'il s'est acheminé , et l'autre prend son ayse, se reposant autour des fontaines et ï l'ombre, et s'amuse k regarder par ci par lk,cerchant l'haleine des vens frais et gracieux ; Jemesmes pour avancer l'ouvrage, il y a bien grande différence de ceux qui font ce pour quoy il sont là , et ceux qui ne le font point , ains emhent excuse de rien faire, et à qui on souffre de muser ainsi ^^ et pour vray d'adviser a bire bien travailler ou travailler mal, il y a bien autant k dire de l'un à l'autre , comme de IraiTailler, k chômer du tout. Comme en voyla i}ui beschent la vigne, k fin que le sep soit tont net de toutes herbes *, et ils la beschent de sorte que l'herbe y viendra plus que devant i* Il est question de stades dans le grec : u Deai voyageurs, ditXénophoD, laisseront entre eux une distance le cent stades , dans une route de deux cents.» 200 stades Misaient guère plus de 8 de nos lieues; et d'après nos mesures actuelles , Févaluation du stade, que Ton représentait autrefois par 125 pas géométriques , ou plutôt par Mtoi8es,5 pieds, donne 184 mètres, 83 cent., 4 mill. ; 200 stades égalent donc 3 myr., 6 kil., 990 m., 76 c, 8 mill. 1 «Ut in itinere c'onficiendo sspe dimidio maturius perVenit is , qui naviter et sine ullis concessationibus permeabit, quam is qui, quum sit una profectus, umbras arborom fonticulorumque amœnitatera vel aurae refrigerationem captavit; sic in agresti negotio dici vîx potest quid nmisoperariusignavo et cessatori praestet. » Columelle, XI. 1.

206 LA MESNAGERIE et plus belle : ne diras tu pas que c'est vraiment chômer? C'est doncques cela qui gasle* les maisons beaucoup plus que la plus grande ignorance de la mesnagerie qu'on pourroit penser. Car qui envoyera de l'argent de sa maison, faisant despense entière, et ne fera pas les besongnes k demy pour servir h lamise^, meshny il ne se faut pas esbahir , si ce mesnàge ao lieu de richesse ameine pauvreté et souffrance. Mais certes mon père m'enseignoit k moy et practiquoit luy mesme la meilleure et plus souveraine règle de mesnagerie champestre qu'il est possible, pour ceux qui se sçavent soucier de leurs affaires, et qui font estât biai à point de l'agriculture. Car il ne souffroit point qu'oo achetast une ferme bien cultivée et bien agencée, mais conseilloit de mettre son argent en une qui fust oisive et desplantee ou pour la nonchalance ou pour l'impuissance de son maistre'^ pour ce, disoit il, que les lieux bien agencez sont k hault pris a qui en veut, et après leur valeur ne peut augmenter. Or pensoit il que ceux qui ne peuvent croistre en valeur, ne donl. Ici gaste a conservé la force de son étymologie latine, vaslal, ruine : v., pour ce mot, mon édition de quelques Yies de Plutarque, traduites par Amyot, p. 94, n. 1; eU Estienne, de la Precellence, p. 245, et la dissertation. de Saint-Evremond sur vaste, t. iv, p. 188(éd. in-16del753]. 2. S'il arrive en effet, faut-il dire, que Ton foumisse largement, sur sa fortune , aux frais qu'entraîne la cntore des terres , et que Ton n'en tire pas des revenus uuz abondants pour subvenir à ses dépenses.... 3. Sur cette idée, cf. Pline, Hist. nai., XVIII, 8.

DE XENOPHON. 237 ent point de plaisir au pris des autres, mais ly sembloit que quelque bien qu'on aye, oelqoe nourriture qu'on face*, quand elle proulc et s'amende, c'est lors qu'elle nous resjouit 5 plus. Or n'y a il rien qu'on voye plus clairelent proufiter qu'un lieu qui i>a guieres estoit tarage, et maintenant porte toute sorte de rmcts : car je veux bien, ô Socrates, que tu taches que j'ay desjk fait valoir plusieurs lieux Sx ou douze fois^ autant qu'ils valoient au mnmmencement, quand je les prins; et ceste »dle invention, ô Socrates, et tant estimable*, al bien si facile k apprendre que maintenant, ne l'ayant ouy dire, tu t'en iras aussi sçavant pe moy pour ce regard, et l'enseigneras à m autre si tu veux. Et mon père ne l'apprent imais de personne, ny ne se travailla jamais a a trouver ^ mais pour estre naturellement peliMe*, et affectionné k l'agriculture, voylk qui Iny fait dire qu'il n'avoit envie que d'un lieu où il eust k quoy s'employer, et de quoy se resiooir en recevant proufit. Car sans doubte, ô Socrates, l'homme d'entre tous les Athéniens qui 1. Quelque espèce de propriété que Ton acquière, ou de nourriture de bestiaux que Ton entreprenne.... 1 Littéralement, dans le grec : Beaucoup de fois.... 8. Cf. Mém. sur Sacrale, II, 10. 4. Ami de la peine (Sià çi>o7covCav, dit le grec].... Pétio6(e à perdu Tune de ses acceptions ; on disait alors : U6ettr pénible, et en outre homme pénible et grand HvaiUeur : «C'est celui, dit Nicot^ qui peut porter et qui se donne beaucoup de peine. »

258 LA ME8NAGERIE naturellement estoit plus amoureux de l'agriculture et plus affectionné, c'estoit mon peie. Adoncques l'oyant parler en ceste manière, je luy demanday : Et , fais je , tant de lieux q«e ton père fait valoir, les gardoitiltous, ou s'il et vendoit quand il. en trouvoit beaucoup d'argent? Il en gardoit, et en vendoit pour vray, dit Isch©mâche ; mais certes aussitost, au lieu de eefaiy | tk, il en achetoit un autre oisif et vacant, tant il aymoit le travail et la peine» A bon escient, ô Ischomache, dis je, tu me parles d'un homme qui estoit vraiment de sa nature amoreoi de l'agriculture -, mais c'estoit ny plus ny moiM comme les marchands sont amoureux des bleL Car pour les aymer extrêmement, où que ce soit qu'ils oyent dire * qu'il y a abondance de blé, il navigent aussitost celle part^, traversai» pour l'aller trouver l'JEgee, l'Euxine, et la mer de Sicile^ . Et quand ils y ont chargé le {d« qu'ils ont peu, ils l'emmeinent par mer, mais 1. Oui' dire a subsisté; j'ois dire a péri. Au temps de U Boétie, Ronsard, dans une ode à sa lyre, s'écriait eomme Pindare : Lyre dorée , Que la dance oi£... 2. Ils naviguent de ce côté... On n'employait encore qoe navigery comme on le voit dans Nicot. 3. La mer Egée , aujourd'hui TArchipel ; le Pont-lBuxto, la mer Noire ; la mer ou détroit de Sicile , le phare de Messine. Quoique les Athéniens se vantassent de posséder l'empire de la mer, leur commerce , comme Xénopboa lui-même nous le montre dans le tableau qu'il a tracé iff la constilulion d'Athènes , ne s'étendait guère plus loin que les trois mers ici nommées.

DE XENOPHON. 259 est l'ayans mis dans mesme vaisseau où ils
 it leurs personnes, et puis s'ils ont faute de niers, ils ne l'abandonnent
 pourtant follement k dventnre ; mais s'ils entendent que le blé soit à
 ;raind*requeste^ quelque part, et qu'on en fait plus grand compte , ils
 l'ameiuent k ceux Ik le leur délivrent. De ceste mesme façon te wb\le il que
 ton père aymast l'agriculture? cela Ischomache respondit : J'entens bien, ô
 icntes, que tu te mocques-, mais de ma part je estimerois pas un homme
 moins bastisseur et feciionné k l'architecture, pour avoir vendu bastiment
 qu'il auroit achevé, et puis après l avoir refait un autre. Et moy, luy dis je, ô
 chomache , je te feray bon serment que je aroy fort bien, et que sur ta parole
 je veux en penser que ces gens la ayment naturelleent toutes ces choses dont
 ils pensent tirer idque proufit-, mais je fay aussi mon compte, bchomache,
 que tu as ameiné tout ce discours »iir ayder k ton prenolier propos: car tu
 avois opposé* que l'agriculture est le plus facile art i monde ^ et maintenant
 par tout ce que tu I as dit , k ta persuasion , je croy fermement l'il est ainsi.
 Il est ainsi, et t'en assure, dit chomache. Mais certes en un poinct, ô SocraI.
 r/était Texpression propre dans ce sens , ainsi que «t apprend Nicot : li
 Requesle , dii-W , est pourchas de leUiae marchandise qui est remandee (
 demandée plunm fois et avec instance] de beaucoup ; comme : « le é n^est
 pas de requesle ceste année. » l Mis en avant cette proposition , avancé....

260 LA MESI4AGERIE tes, qui est cogneu en toutes façons de
 ^nré^ à l'agriculture, au maniement de la republique, a la mesnagerie% au
 fait des armes, c'est de sçavoir commander et gouverner^, en ce poinet seul,
 dis je, te confesseray je bien que, pour avoir le sens de le sçavoir faire, il y a
 graiMf différence des uns aux autres. Comme eu une galère, quand on flotte
 en haulte mer , et qu'il faut tirer k la rame pour traverser à quelque pas^, il y
 en a qui n'ont office en la galère que d'animer les autres* -, mais de ceux Ik
 les uos sçavent dire et faire je ne sçay quoy qui espoii^ 1. Dans
 radministration domestique, comme ncoiIV vons expliqué dès le début ;
 c'est dans ce sens que Mofi^ taigne nous dit : a qu'il a du mesnageen main,
 depuis qK ceux qui le devanceoient en la possession des biens dont il jouit
 ont quité leur place; » Ess, ,11, 17; et Loyiel, Dialog. des advoc. , 3*confer.
 : «c La feue royne ayant ncogneu Foullé bomme de serrice, remploya au
 maup de sa maison , et principalement an règlement de ses bois et forests. »
 Cf. Charron, de la Sagesse, III, 13. 2. Ce morceau plein de sens et de force
 sur l'art de commander, si nécessaire dans toutes les positions de la vie , cet
 admirable épilogue du traité de Xénophoi, est une preuve frappante de
 l'élévation que les anciens, amis du simple et du grand , savaient donner aux
 sqjeti en apparence les plus modestes. 3. Passage... Le grec dit : Pour
 achever en un jour quelque trajet ... 4. Ceux-ci, Xénopbon les appelle d'un
 seul motxeUvaxai, de xeXeuo) , ordonner, encourager; ce sont les ckeft des
 rameurs , les officiers préposés à la manœuvre dv bâtiment. 5. Pique , anime
 ; on disait a espoinet d'un grand d^ sir.... » (Nicot); racine : poindre
 (pungere). Ce verbe «• pressif, qui n'est plus d'usage qu'à certaines
 personnes^en

DE XEKOPHOK. 261 vivement les cœurs de la chiorne*, et les fait travailler franchement et de leur gré -, et les astres y sont si mal adroits qu'ils n'avanceront pas tant de chemin en deux fois autant de temps : et ainsi les uns sortent après h terre joyeux, soaus k grosses gouttes, et se vantans , et s'entrelouans l'un l'autre , tant celuy qui les aniBoit, que ceux qui ont obey ; et les autres arrivent sans suer goutte, trahissans leur chef, et hais de luy. Et en cela mesme consiste la différence des capitaines, pour ce qu'il y en a qae les soldats sous leur charge ne se mettent jamais de leur gré ny k la peine, ny au danger, et ne daignent obeïr, ny ne veulent, sinon tant qu'il leur est forcer ains prennent gloire de contredire et faire teste k leur chef. C'est ce capitaine qui ne leur pourroit enseigner d'avoir honte de luy , quel(}ue vilanie *^ qu'ils eussent fait-, mais il y en a aussi d'autres vraiment qoelqucs acceptions ou rormes proverbiales, était fort employé au ivi' siècle. Ronsard, dans ses Amours de Marie : Belleau, rameur te poingt Je te pri', ne l'oublie. Le même , Amours de Cassandre : Tant doucement le doux archer me poiogt. De là douleurs qui poignent, chagrin poignant. 1. Chiorne, cWourme (de l'italien ciurma ;\oy.,k ce mot, les Origines italiennes de Ménage), c'étaient les fbrçats et autres qui ramaient sur une galère. 2. Vilanie , vilainie , vilenie : action honteuse , meekanceté , opprobre ; vilaner, injurier. Dans le Roman du Ut Rose, que La Fontaine aimait ou du moins étudiait si fort (v. M. Villemain, my. âge, t. ii, p. 141), on trouve

26â LA MESNAGERIE divins et bons maistres h commander ,
 qui prendroient en main ces mesmes soldats Ik, et d'autres encores
 maintesfois, et les auroioâ si bien faits à leur poste % qu'ils mourroieaitde
 honte de faire rien de vilain et de meschant, et se vanteroient et tiendroient
 fiers, chascim endroict soy^, de leur rendre obéissance. Et s'il est besoing
 que tous ensemble se mettent av travail , ils travaillent tous, sans monstrier
 ui seul brin de regret , ny de lascheté ; ains, comme il se voit parfois, de
 toutes manières de gens , quelqu'un en qui on recognoist a naturel valeureux
 et cherchant la peine , aĩK» les bons commandeurs d'armées impriment cela
 au cœur de tous ceux du camp , d'aymer le travail, de convoiter
 ambitieusement la gloire, d'estre veus de par leurs chefs, faisans quelque
 beau fait. Or quiconques soient les chefe de guerre , envers lesquels les gens
 qui les suices vers qui rappellent le système de personnification allégorique
 , propre à la poésie de cette époque : L'autre image après Félonie Si fut
 nommée f^ilainie. Et ailleurs , ce mot s'y trouve ainsi expliqué : ... ViLainie
 le vilain fait : Je ne l'ayrae, n'en dit, n'en fait; ViUiin est fel (félon) et sans
 pitié, Sans service et sans amitié. 1. Façon ^ guise, volonté , ad pasitionem
 suam^scil' volunlalem : v. p. 56, n. 3. 2. Endroict soy , selon son office ,
 pour sa part: v. Gioh saire de Roquefort^ t. i , p. 4ltô.

DE XE.NOPHON. 263 vent sont ainsi affectionnez, certainement ceux là se peuvent bien hardiment vanter que ce mi eux les puissans capitaines et redoutables, ion pas certes ceux qui ont les corps plus k Mmnandement^ que tous leurs soldats, ny ceux [ai dardent^, ny ceux qui tirent mieux de l'arc, te qui sont les mieux montez pour combatre les premiers plus vaillamment et plus dextreMBt^ que nul autre, soit a cheval, ou à pied la aigne^ au poing -, mais sont vraiment ceux qui içtvent mettre cela en la teste des soldats, qu'ils m doibvent suivre , et fallust il passer dans le iKa, et par tous les dangers du monde. A ceux 1. Plus à souhait^ c'est-à-dire , plus forts , mieux conformés.... 2. Lancent le javelot (ou manient la lance) avec plus de %eur.... 8. (Dextere), avec plus de dextlérilé, plus adroitement. Ikxtre, c'était la main droite. Bon. des Perriers, dans la pièce où il poursuit les pronosUqueurs (astrologues) : Or vois tu là Jésus Christ en ce lieu , Qui est assis à la dextre de Dieu. 4. Targue, large : ce mot, qui, d'après Nicot, venait 'o Languedoc , désignait un bouclier de forme carrée , Qe les Espagnols appelaient adarga, et dont l'usage 'avait pas tout à fait disparu chez eux au xvi' siècle : rac, Vivant Roquefort, 1. 1, p. 604, lerga (dos, cuir). Marol, tus son Psaume 5 : Ouy, de bien faire tu es large Â rhomme juste, o vray Sauveur, Et le couvres de ta faveur Tout ainsi comme d'une large. Cf., Id. , Ps, 91 : de là notre diminutif targetie, et le ^«rbe se larguer, primitivement, se couvrir de sa large , Ae son bouclier, a Se larguer d'une raison, c'est, dit ^icot , s'armer d'une raison. »

64 LA MESNAGERIE ci faut il k bon droict donner le tiltre de
 cœur grand et de grand' cervelle , quand plusieun vont après un , ayans tous
 une mesme volonté. Cestuy ci peut on dire avoir le bras grand, an sens du
 quel tant de bras obéissent sans cou* traintc ; cestuy ci est vrayement grand
 pers»" nage , qui peut mettre à fin les choses grand» avecques son sens
 plustostqu'avecques sa force. Et aux besongnes domestiques tout de mesmo,
 soit qu'il y aye un receveur ou un maistre d'ho»tel qui en aye la charge* , s'il
 sçait tenir les gm au travail gaillards^ et courageux, sans desbMh che^ et
 sans relasche, c'est luy sans doubte (fà fait le grand coup pour ^ mettre les
 biens à h maison, qui la comble d'abondance. Mais, i Socrates, quand le
 maistre survient à la best»: gne, en la puissance duquel il est de donnât aux
 lasches travailleurs plus grand peine, et aux courageux plus de recompense,
 si lors k a veuë les manouvriers ne donnent a cognoistre i veuë d'œil qu'il
 est venu, certes je ne feray 1. Quel que soit celui, intendant ou régisseur, qui
 lit charge de l'administration domestique.... Cf. GolumellIfPi I,8;I1,4. 2. H.
 Estienne, dans sa Precellence, p. 266, accuse lef Italiens d'avoir mesusé de
 ce mot qui est , dit-il^ «un des beaux qu'ait nostre langue , et qui se peut
 vanter, entie autres choses , d'estre de ceux qui luy ont esté donief et
 recommandez par la grecque.» Rac, àyaUiduo, snlriit Nicot : peut-être aussi
 ya^spô;, y^^yiviq;. 3. (Iuve/,6v;) sans écart, sans qu'ils s'éloignent du litvail
 : sur ce mot desbauche, v. p. H4, n. 3. 4. Qui contribue le plus à....

DE XENOPHON. S65 pès cas d'un tel maistre ^ mais de celuy là, qui ansitost que ses gens l'auront veu, ils s'esOMmveront, et une ardeur se boute dans le cœur ihdiascun des journaliers, et voire* querelle de l^nreparmy tous pour travail^gf k l'envy, k qui ■ieox mieux, et une ambkibn k chascun en Mb endroict tresbonne et proufitable : celuy Ik Aray je hardiment , qu'il a quelque chose de Éktatel royal. Et voylk ce qui est k mon advis le' plus important en toutes factions où Ion Avance par le moyen des hommes ^, et par linsi , au fait aussi de l'agriculture. Mais asénre toy que ce que je te viens de dire ne rapprend point ny pour l'avoir veu faire, ny iliNir l'avoir ouy dire une fois^ mais je te dis equi le veut sçavoir faire, il a besoing de s'y rrir et adresser% et encores que de sa nature -Itoit bien nay^, et, ce qui est le plus fort entires, qu'il aye je ne sçais quoy de divin : car •je ne peus bonnement croire que ce bien si 1. Même (U s'élève une).... 1 En tonte œuvre qui s'accomplit par le travail des tames, dans toutes les professions où s'exerce leur activité. Faction de faclum , office , emploi ; v. Roquefort, Ul,p.867. S. Former.... On devait dire, suivant Bonavent. des Péta, droisser, adroisser, plutôt que dresser, adresMr, c pour ce que ces verbes sembloient venir de droiel (netQs) : » V. Discours non plus melancholiques que dim, c. 17. 4. Allusion k une doctrine exposée dans le Ménon, «que *€ germe de la vertu doit être au fond de Tâme. » Avec ce •Utlogue de Platon , cf. le traité de Plutarque : Que la ^cîlu peut être apprise. La Boëtie. iâ

The text on this page is estimated to be only 29.02% accurate

266 LA MESNAGERIE DE XENOPHON. grand puisse entièrement estre propre de rhomme , mais vraiment de Dieu , de commander aux personnes de telle sorte, qu'il se cognoisse clairement que c'est de leur gré. Cesi luy qui espargne ce bien et le reserve pour ceux qui ont vraiment voué et fait la professiez d'une vie pure et chaste*^ mais de régner sur les hommes malgré eux , cela donne il, à mon advis, à ceux qu'il estime dignes de vivre comme Tantale, lequel on dit estre Ik bas eo enfer languissant à tout jamais, et mourant, de peur de mourir deux fois^. 1. Toic &Xy)6iv(5; (Ta>9po<pjvig TexeXecriiiévotc, dit le grec; M a traduit le plus souvent : «pour ceux qui possèdent Téritablement une prudence , une sagesse accomplie » ; maii le sens donné par La Boétie est de beaucoup le plus beiv et le meilleur. 2. Les poètes Tont représenté dans les enfers , les uot , au milieu d'un étang, dont Teau fuyait sans cesse m lèvres altérées^ entouré d^ arbres dont il ne pouvait atteindre les fruits pour satisfaire sa faim; les autres, au^ieisous d'un rocher dontla cbute menaçait à chaque instuttii tête : V. Homère, Od., XI, y. 582-K92;Pindare, 1" 0/yay. V. 87 et suiv. (éd. de Heyne); 8" Isthm., v. 20 et 21; Ah ripide, Oresle , v. 6, 971 et suir. (éd. Tauchnitz); Ucrèce, 111,994; Ovide, Jlf«(. , VI, 172; X, 41; SéDèqve, Thyeste, acte. I. Cf. Cicéron, TuscuL, I, tf ; IV, 16; Hygii, Fab., 82 et 83; Lucien, Dial. des morts, 17; etc.

LETTRE DE MONTAIGNE. S67 LETTRE DE MONTAIGNE A
M. DE MESMESS mGNEUa DE BOISSY ET DE MALASSIZE^,
GONSSILLEB DU ROY EN SON PRIVÉ CONSEIL. Monsieur y c'est une
des plus notables folies que les hommes facent, d'employer la force de leur
entend^odent à ruiner et choquer les opinions comBunes et receues, qui
nous portent de la satisfaction et du contentement. Car là où tout ce qui est
sous i. Henri de Mesmes , issu d'une famille originaire du Uttin , naquit à
Paris , en 11^2 , se distingua par ses taInis administratifs et politiques sous
les rois Henri II , Chirles IX , Henri III , et posséda , entre antres charges ,
c^ede chancelier du royaume de Navarre. Rollin, dans «OQ Traité des
Eludes (!. I , c. 2 , art. 1) , cite de lui des ^moires manuscrits que le premier
président de Mes■es lui arait communiqués , et qui ont été publiés deWs.
Ses vastes connaissances le rendaient digne d'être ^mi et le protecteur des
savants : lui-même nous apprend, remarque M. Le Clerc, qu'au sortir du
collège, Q récita Homère d'un bout à l'autre ; dans la suite il prit l^aucoup
départ au travail de Lambin sur Gicéron et mé> HU qu'il lui fût dédié. 2. On
sait , dans notre ancienne monarchie , la vogue U la puissance de la chanson
et des jeux de mots. De Mesmes avait négocié , en 1570 , avec Armand de
Biron , la Paix entre les catholiques et les protestants ; d'Une infirmité de
celui-ci qui boitait , et de la seigneurie de son collègue , on appela trop
justement cette paix u boiteuse «tmal assise, i»

268 LETTRE DE MONTAIGNE. le ciel, employé les moyens et les outils que nature luy a mis en main (comme de vray c*en est rusag^j, pour l'agencement et commodité de son estre, c^ii ici , pour sembler d'un esprit plus gaillard et plus esveillé, qui ne receoit et qui ne loge rien que mille fois touché et balancé au plus subtil de la raison, vont esbranlans* leurs âmes d'une assiette paisible et reposée, pour, après une longue queste, la remplir e& somme de doute, d'inquiétude et de fiebvre'. Ce n'est pas sans raison que l'enfance et la simplicité ont esté tant recommandées par la vérité mesme^ De ma part j'ayme mieux estre plus à mon ayse, et moins habile ; plus content, et moins entendu. Yofik pour quoy, monsieur , quoy que des fines gens ee mocquent du soing que nous avons de ce qvi le passera ici après nous , comme nostre ame, logée ailleurs, n'ayant plus à se ressentir des choses deçà* bas , j'estime toutesfois que ce soit une grande coDr solation à la foiblesse et brièveté de ceste vie, de croire qu'elle se puisse fermir^ et allonger parla re1. Eloignant, faisant sortir.... %

Montaigne, qu'il est convenu d'après Pascal, ou plitôt d'après Nicole , de traiter de sceptique , s'élèye trèsouvent dans les Essais , non-seulement contre le daogtr de ne pas croire, mais encore contre la hardiesse de M croire qu'à demi : v. 1, 2fr; cf. I, 22; II, 12, rers le commencement, III^ 13 à la fin. 3. c(Ob ! que c'est un douli et mol cheTet et sain que l'ignorance et l'incuriosité à reposer une teste bien faite!» Ess., III, 13. 4. Ça pour ici : d'où les locutions ça et là, en deçà. Dans la Tragédie de la vengeance de Jésus Christ, il est dit que l'on devrait bien aimer Jésus , Qui ça bas vouU mort endurer Pour racheter rhumain lignage. JH. Fortifier, affermir, déjà même plus usité.

LETTRE DE MONTAIGNE. 269 yvtatioa et par la renommée ; et embrasse tresvokmtiers une si plaisante et favorable opinion engendrée originellement en nous S sans . m'enquerir enrieusement ny comment ny pour quoy • De manière 91e ayant aymé plus que toute autre chose feu monieâr de La Boétie , le plus grand bomme, à mon aitiSy de nostresiecle^, je penserois lourdementfaillir imoB debvoir, si à mon escient je laissois esvanouir et perdre un si ricbe nom que le sien , et une mémoire si digne de recommandation; et si je ne m'es-* «gwis, par ces parties là, de le ressusciter et remettre ft vie. Je crois qu'il le sent aucunement S et que ces ■iens offïces le touchent et resjouissent. De vray il » loge encores chez moy si entier et si vif, que je ne h pais croire ny si lourdement enterré, ny si entîerement esloigné de nostre commerce. Or, monsieur , (ureeque diaque nouvelle cognolssance que je donne fchiy et de son nom, c'est autant de multiplication iece sien second vivre, et d'avantage que son nom s'ennoblit et s'bonore du lieu qui le receoit, c'est à ■Boy à faire, non seulement de Tespandre le plus IQ'il me sera possible, mais encores de le donner en Me à personnes d'honneur et de vertu , parmy Biquelles vous tenez tel rang, que pour vous donner orâsion de recueillir ce nouvel hoste, et de luy faire 1. Gicéron, pro Archia, c. 11 : m Insidet qædam in opimo qQoqae virtus qus admonet non cum vits tempore tse dimittendam commemorationem nominis nostri , sed Km omni posteritate adsquandam.» IMoDtaigne revient sur cette pensée au liv. II, c. 17 es Etsais : « Le plus grand (homme} que j'aye cogneu Q vif, je dis des parties naturelles de l'ame^ et le mieux ity, c*estoit Estienne de LaBoétie. » 3. En quelque façon.... Y., p. 11, n. 2.

270 LETTRE DE MONTAIGNE. bonne chère*, j'ay esté d'avis de vous présenter « petit ouvrage*, non pour le service que vous en pinssiez tirer, sçachant bien que à practiquer Plutaïque et ses compagnons , vous n'avez que foire de truehement ; mais il est possible que madame de Roissy^ y voyant l'ordre de son mesnage et de vostre boD accord représenté au vif, sera tresayse de sentir te bonté de son inclination naturelle avoir non seulfr» ment atteint, mais surmonté ce que les plussags philosophes ont peu imaginer du debvoir et des loii du mariage. Et en toute façon, ce me sera tou^o» honneur de pouvoir faire chose qui revienne à i^àEt à vous ou aux vostres, pour l'obligation que j'ay de vous faire service. Monsieur, je supplie Dieu qu'il vous doint^ tres1. Bonne mine.... Y. sar ce mot ehere, p. 140, n. 1.

2. Les Règles, ou comme dit Amyot, les PrecepUs de mariage , dont la traduction va suivre. 3. Jeanne Henneqnin, fille d^un mattre des comptes, mariée à Henri de Mesmes en 1{(52, et qui lui donna uo fils et une fille; le premier, sous le nom de Jean-Jacquet de Mesmes, fût créé comte d*Avaux en 1038. 4. Forme ancienne, empruntée au verbe dot^n^r, el retenue pour donner et ses composés , jusqu'à la fin da \rV siècle. Dieu me le pardoint, avait dit Rabelais, 1,6; et bien avant lui, Tuteur de la chanson de Roland, p. 60 : Deus me le doint venger... Dieu me donne de le venger. Marot s'adressant à a s'imie qui avoit fait nouvel amy : » Dieu doint que pis tu n'en sois renommée; et Montaigne lui-même , dans les Essais, III, 5 : « Di^o leur doint bien faire, » Dieu leur accorde de bien 8gir ainsi. Bon. des Perri ers répète aussi plusieurs fois ce mot dans une épttre en vers k à madame Marguerite , fille du roy de France.»

The text on this page is estimated to be only 26.69% accurate

LETTRE DE MONTAIGNE. ^71 se et longue vie. De Montaigne
*, ce 30 avril, Vostre humble serviteur, Michel de Montaigne. nr la
description de Montaigne, ainsi appelait-on ion du célèbre aateur des
Essais, « laquelle icbee sur un tertre , comme dit son nom... , et père, avoit
aymé à bastir parce qu'il y estoit nay, » consulter le ch. 3 du liv. III, à la fin ;
Ih., le ch. 9; l'édition donnée par M. Le Clerc, le discours prée, t. I, p. 128.

ES REGLES DE MARIAGE DE PLUTARQUE^ que à Pollion ^
 et Eurydice *, nouveaux mariez, salut. îs la sainte loy du pais qui vous fut
 chan• la presbtresse de Ceres^, lors que vous joincts par mariage , si
 maintenant, ' ce traité, dont Wyttenbach a dit avec raison : est materia libelli
 , suavior etiam forma, » v. la Plutarque, par Dacier, c. 20. Outre La Boëtie
 et il eut encore plusieurs traducteurs dans le XYi* ihan Lodes de Nantes
 donna a du Gouvernement ige p une translation de grec en latin et de latin
 en î français, Paris, 1535, in-16, et petit in-8°, 1545; re version française en
 parut à Lyon, 1546, in-S", née, suivant Du Yerdier, qui ne nomme pas ran>
 >aris, 1548, in-16. Jacques de La Tapie, fit même (en rythme françoise les
 préceptes nuptiaux, » 559 : V. Brunet, Manuel du Libraire, dernière lU, p.
 785. 'sonnage d'ailleurs inconnu, sius, de ScripL HisL phil., III, 6, avance
 qu'Eutait la fille de Plutarque; mais il n'allègue aucune à l'appui de ce
 sentiment. Cf. Ménage , Disserl. mhus fhilosophis,%1A'y Fabricius, BibL
 gr., vol. 30. usion à un usage local, dont il n'est pas fait menis d'autres
 auteurs : cf. Questions romainesy S 29. ^s , protectrice des mariages , on
 peut d'aiUeurs vins,tn not.adjEn. IV, 58; Augustinus, de Civit, , 16. Ml

274 REGLES DE MARIAGE suivant cela, je vous fay sur ce propos un discours pour vous unir tousjours de plus en plus, en manière d'un second chant nopçal, il pourra estre, à mon advis, aucunement proufitable, et s'accordera avecques la loy qui vous fut declareci vos nopces. Or en la musique, mesmes aujeade la flûte , jadis entre les façons de chants il y en avoit une, laquelle pour sa singularité on appelloit hastecheval * , pour autant , je crois , qu'elle avoit quelque vertu de donner aux chevaux courage de tirer au charriot ; et en la philosophie, entre plusieurs et beaux propos qn'dk traicte, je ne croy pas qu'il en y aye un pte digne que le nopçal. C'est cestuy ci que nous avons en main, au son duquel la philosopbie rend doux, privez et paisibles ensemble, ceux qui par la communion de la vie s'assemblent, et deviennent de deux un[^]. Doucques ayirt assemblé en quelques comparaisons briem (pour estre plus aysees k retenir), quelques som- i maires de ce que vous avez souvent ouy dire | a plein sur ce subject, ayans esté nourris tois i deux en la philosophie, je vous les envoyé ptf j un présent commun k l'un et k l'autre. Mais des \ le commencement, je veux faire prière m 1. V. à ce sujet Plutarque, Sympos., VII, 5 ; ElieD,iM animal,, XII, 44 j Clément d'AlexaDdrie , Pædag.,lh p. 164. 2. Cf. Plutarque, de l'Amour, c. 31, trad. d'Amyot : «U déesse Venus, dit celui-ci , par le moyen de Pamoir, «igendre une amitié et meslange de deux en un. »

DE PLUT ARQUE. 27S Muses, qu'elles vueillent estre en vostre mariage compaignes et aydes de yenus^ Aussi, i la yerité, une lyre ne leur seroit pas mieux séante, ny une guiterne^, que de mettre un lecord bien advenant en la maison , et au maïage, par un doulx parler, par quelque harmolie, par la philosophie^ Voylà pour quoy les anI. Plntarque , Banquet des sept Sages , c. 38 , en Mf ofTraDt des idées semblables, nous permet de le cornurer à lui-même : u Les Muses , dit Mnesiphilus , se laindroient merueilleusement et non sans cause de ms , si nous estimions que leurs ouvrages fassent des dures ou des flûtes, et autres tels instrumens de muqne; non pas instruire les meurs et addoucir les pasans de rame de ceux qui se délectent des chansons, tmoiiies et accords de la musique : aussi doncques «til que nous confessions que Tœuvre de Venus n'est M rassemblée ny la meslange des corps, mais bien Tafetion, l'amitié et la familiarité qu'elle nous engendre des is envers les autres. y>Trad. d'Amyot. Cf. Xénophon, Cinquet, c.8,édt. de Paris, in-folio, 1625, p. 895. 1 Bonav. des Periers a traité, dans le dernier de ses iseours non plus melancholiques que diverSy « de la •Diere d'entoucher les guiiemes et les lues (luths, «me on écrivait aussi ; v. Ménage, DicL éiytn., à ce lOt), 9 c. 21 : i(Depuis douze ou quinze ans en ça, dit-il, «t nostre monde s'est mis à guiterner,,, en manière Be TOUS trouverez aujourd'hui plus de guilernerurs en rance qu'en Espagne, etc. y> Dans la discussion qui suit ir l'origine et la nature de cet instrument , il prétend 1*11 ressemble fort au a tetracorde de Mercure, » dont irie Boèce au premier livre de la Musique. 3. «Certainement Venus est l'ouvrière de la concorde, t mutuelle bienveillance qui est entre les hommes et it femmes, meslant et fondant ensemble, par le moyen e la volupté, les âmes avecques les corps. » Banquel asept Sages, c. 42. «Je ne sçay, dit Montaigne, Ess.^

76 REGLES DE MARIAGE ciens assirent sur mesme autel
 Venus et Mercure, comme voulans dire qu'au plaisir de mariage, le doulx
 parler y est necessairement requis; et pareillement assemblèrent ils
 Suadelle* et les Grâces, pour monstrier qu'il faut que le mary et la femme
 obtiennent l'un de l'autre ce qu'ils désirent par doulces paroles et
 persuasions, sans débat ny querelle. Solon o^ donna que la nouvelle
 espouse ne couchast point avecques son espoux, qu'elle n'eust mangé d'une
 pomme de coing ^ : voulant déclarer ainsi couvertement, k mon advis, qu'il
 faut devant tout aux mariez la grâce de la bouche et da parler doulce et
 advenante. En Bœotie ils couvrent l'espouse et la couronnent d'asperges,
 pour ce que ceste herbe, d'un chardon aspre et poignant, jecte un fruit
 merveilleusement doulx ; et aussi la nouvelle espouse, k qui ne se in, tf, qui
 a peu malmesler (brouiller) PaUas et les Muses avecques Venus elles
 refroidir envers l'Amour; maisie ne voy aucunes divinitez qui s'adviennent
 mieux oy ^ s'entredoivent plus : par ainsi on charge les dames protectrices
 d'humanité et de justice du vice d'ingratitude CLt de mescognoissance. y>
 Cf. Plutarque, de VAtnwrf c. 36, et Themistius, Ora(., XXIV, p. 903
 del'édit.di Louvre. 1. Pilho ou la persuasion : Sur cette alliance, cf.
 Hésiode^ Les travaux et les jours, v. 73 ; Phumutus, TkHirif ^ de la nature
 des dieux, c 24 ; Pausanias, IX, 35; Seneet, Benef., 1, 2. 2. Cf. Plutarque,
 Vie de Solon, c. 37, Questions nh maines, S 6tf ; Petit, in Leg. AIL, p. tt47;
 et sur le eoieg, que les anciens prisient fort pour son odenretseseffeU
 iahitaires, voy. PUne, XV, 10 ; XXIII, 6 ; Pollux, VI, «^

DE PLUTARQUE. 277 desgoute pas et ne se fasche pas pour sa première estrangeté et amertume, donne un singulier plaisir pour la compaignie d'une vie douce et privée[^] : mais ceux qui ne peuvent souffrir les premières rudesses des filles, c'est autant, ee me semble, comme si quelqu'un quitoit k un ttte le raisin meur, pour avoir trouvé amer le verjus de grain; et aussi plusieurs nouvelles inriees, ayans prins en haine leurs maris, M fait tout de mesmes, comme qui endurereroit bien la picqueure des abeilles, mais après bîsseroit les rais de miel [^]. Surtout il faut que les nouveaux mariez se donnent bien garde 1. Cf. Plutarque, de V Amour, c. 68. 2. Ceux qai, pour avoir été piqués par une abeille, laissentDt les rayons de miel. De ray avait été Torraé rayer , ive H. Estienne, p. 149 de la Precellence , signale parmi «8 verbes de bonne grâce dont se servaient nos ancêtres : c Gomme, il luy fait le sang rayer par la bouche et par e oez ; on diroit aujourd'huy couler, lequel terme ne re[^]resenteroit pas si bien à nos yeux la chose. » Rayer l'existait donc plus dès lors; mais ray (primitivement raid, radius) était Tort employé; Bon. des Periers, dans une pièce charmante à Jeanne d'Albret, où il plaint le court destin des roses, les montre naissantes Aux premiers rais du chaud soleil levant... Ce mot devait exister concurremment avec rayon, jusqu'à l'époque de Yaugelas, qui déclarait dans sa 194' Remarque: a Rais pour rayons ne se dit plus de ceux du solail, ni en prose ni en vers, mais se dit de ceux de la lune en vers et en prose. y> De là. Chapelain, dans sa PueeUe, en parlant de la lune : Et de ses rais fait honte aux rayons du soleil. Ob Be eonnatt plus guère aujourd'hui que les rais d'une roue.

278 REGLES DE MARIAGE qu'ils ne s'entrepicquent et offensent l'un l'autre, ains qu'ils ayent cela devant les yeux, qu'au commencement, quand on vient à former les vases à la fonte, aysement par la moindre chose se viennent ils à résoudre ; mais avecques le temps, quand les jointures se sont prises et consolidées, lors avecques le feu et le fer à peine les peut-on desfaisre. Ainsi que le feu s'allume aysement à la paille*, et au poil de lièvre, et aussitost est il esteint, si de luy ne se prend quelque autre chose qui le puisse garder et entretenir ^ tout de mesmes faut il penser qu'il n'est rien moins de durée, ny moins assuré que le poignant amour qui s'enflamme aux nouveaux mariez, pour le plaisir du corps et la fleur de l'âge, sinon que ceste affection puis après s'assie et s'arreste sur les bonnes meurs et conditions, et par ce moyen, se prenant à l'esprit, elle vient soudain à se rendre d'une qualité spirituelle et animée^. La pesche avecques les drogues venimeuses qu'on fait, prend bien 1. Au bouillon blanc (6pua>XiSi, plante d'où les andeas tiraient une espèce d'étoupe dont ils faisaient leurs mèches de lampe], ajoute ici le grec, non pas néanmoins. Bi dans toutes les éditions, mais dans le plus grand nombre. Amyot, qui avait omis d'abord ce détail dans sa traduction, a ensuite replacé à la marge de son exemplaire 1< mot qui Texprime. 2. La Boétie a beaucoup mieux compris qu'Amyot cette phrase difficile dans le texte. Sur ces idées, cf. Xénoplon, Banquet, loc. laud., et Plutarque lui-même, Utiéet l'Amour, e, 56, 58 et 60.

DE PLUT ARQUE. 279 soudain et fort ayseement le poisson, mais elle le rend de mauvais goust et tel qu'il n'est pas bon k manger*, et pareillement celle là qui, emme par bruvages et charmes qu'elle invente mtre son mary, le veut gagner par la volspité, n'y fait autre proufit, sinon qu'il luy conrieot après vivre en la compaignie d'un homme moordy, insensé et tout abastardy. Car certes uieé ne receut nul plaisir de ceux qu'elle transhmia avecques ses bruvages^, et ne se souvint neunement de ceux qui devinrent asnes ou pourceaux ; mais k bon droict et sagement porta celle grande affection k Ulysse, homme fâitendement, qu'elle tint en sa compaignie. Celles qui ayment mieux maistriser un mal Hhrisé qu'obeïr k un sage, semblent k^ ceux [ui choisiroient plustost de conduire un aveuîle par le chemin que de suivre un bien enendu et clairvoyant. Elles ne veulent pas croire [ttePasiphaë% qui avoit la compaignie d'un oy, devint amoureuse du bœuf, et voyent bien aaintenant maint' une qui desdaigne son mary evere et chaste, et se plaist plus de la compaipiie de quelques gens du tout abandonnez .omme chiens ou boucs k leurs dissolutions 1. Odys., X, V. 136 et suiv.; cf. Virgile, EgL, VIH, 70; >ride, Melam., XIV, S 1 ; Hygin, Fab. 125 et 109. % Aujourd'hui encore on dit : Il n'a que le semblant du courage, c.-à-d. ce qui ressemble au courage. 3. Virgile, EgL, VI, 45; En., VI, 24; Ovide, Her ,• IV, IW et 165; Hygin, Fab, 40, etc.

280 REGLES DE MARIAGE et voluptez. Ceux qui ne peuvent monter !i cheval pour raison de leur débilité ou mollesse , apprennent les chevaux k se mettre en bas et k genoux ; ainsi plusieurs ayans prins des femmes de haut lieu et fort riches^ ne se rendent pas eux mesmes en rien meilleurs ny plus dignes , mais rabaissent leurs femmes, comme s'ils s'attendoient d'en chevir mieux^ quand elles sont ainsi rabaissées^. Or faudroit il , gardant et la hauteur du cheval et la valeur de la femme, user de la bride. Nous voyons la lune, quand elle est esloignee du soleil, claire et luisante, et puis estant près de loj, elle se pert et se cache ; mais la femme sage au contraire, il faut qu'elle paroisse fort, estant avecques son mary , et qu'elle garde la maison, et ne se monstre point, quand il est absent. Hérodote a eu tort de dire * que la femme avecques la chemise despouille la honte'-, ains 1. Cf. Plutarque , de VAmour, c. 19. 2. Gomme dans Tespérance de les gouverner, d'en être maîtres plus facilement. <c Chevir, dit Nicot, c'est venir à chef et k bout de quelque chose ^ car il vient de chef y tont ainsi qu'achever. Selon ce, on dit: chevir d*un homme rtvesche, d'un cheval farouche; c'est en venir à bout et le mettre à la raison. y> De là aussi chevance, biens, possessions , mot consacré par l'emploi qu'en a fait Montaigne , Ess., 1,40, etc. 3. Cf. Plutarque, de VAmour, c. 24 et 25, trad. d'Amjot. 4. I, 8; cf. Hieronymus, adv.Jovvnianum, I,p. 38. Plotarque rappelle dans son traité sur la Manière d'EeouUr cette même citation, mais cette fois sans la condamner. 5. Montaigne, Ess., I, 20, place (d'après Biogène de

DE PLUT ARQUE. 281)at au rebours, au lieu de la chemise elle rend la honte; et entre eux le mary et la mme se portent plus d'amitié l'un k l'autre, 'autant qu'ils ont plus de honte et révérence an de l'autre ; et peuvent prendre cela pour D signe apparent et certain. Gomme si on rend deux tons accordans, le son demeure au lus gros des deux : ainsi en une maison sage t bien rangée, tous affaires se font bien par MIS deux, d'un accord; mais en l'apparence, mt ce qui se fait ne représente que le gouverement et vouloir du mary. Le soleil gaigna la ise * : car l'homme , quand le vent le vouloit [ffcer avecques ses grandes soufflées de laisser B manteau, il le serroit tousjours plus fort, et etint ainsi son habillement ; et puis quand le ent fut passé, l'homme eschauffé par la chaeur du soleil, et encores après bruslant de ihaud, despouilla le manteau et le pourpoinct '^: dnsi beaucoup de femmes qu'il y a se deba«nt avec leurs maris quand ils leur veulent \Mtie) un prapos analogue dans la bouche de Théano, itfil donne pour la belle-fille de Pythagore, mais qui était it femme, comme le remarque Ménage. 1. C'est-à-dire que, suivant la Table, le Soleil l'emporta nir Borée.... V. cette Table, Esope, 307, éd. d'Hudson; Sophocle, dans Athénée , Deip, , XIII , 82; A? ienus , 4 ; Ihémistius^ OraLXW, p. 208 de Téd. du Louvre; surtout Bibrius^ 18, p. 40 et suiv. de Téd. Boissonade. 1 (Perpunctum) : C'était l'habillement de l'homme pour U partie supérieure du corps, depuis le cou jusqu'à la ceinture.

282 REGLES DE MARIAGE oster rafifetterie, la braveté^ et la despense, Ik où, si Ion y va par douceur avecques bonna paroles , elles la laissent et se rangent k h raison. Caton jecta de la cour ^ un sénateur qui avoit baisé sa femme en présence de sa fille*. Cela fut, possible, un peu rigoureux^ -, mtii si cela est desbouneste, comme il est, d'embn»ser, de s'entrebaiser, de s'entracoller, quand il y a des estranges^, comment ne seroitildeihonneste, quand il y a des gens, de s'oultrager et d'avoir différent ensemble ? Et comment le 1. On a vu plus haut Tancien sens de brave^ p. 50,b.1; de là braveté, braverie, amour de la toilette, parure. Ai XYii* siècle , une femme brave voulait encore dire me femme bien parée. Molière, dans V Amour médecin, ti9lt se. 1 : « Pour moi Je tiens que la braverie et rijusteiimt est la chose qui réjouit le plus les filles. » Sur ce Ml . brave , on peut lire des remarques piquantes de M. Aspère , Hisi, de la formation de la langue franc,, p. M 2. Chassa du sénat.... Ce Romain s'appelait Maniliu: V. sur ce fait Plutarque, Vie de Calon l'ancien, c. 35; cf. Tite-Live, XXXIX, 42. 3. On n'était plus à ce lemps de simplicité où, pov reconnaître si les femmes avaient bu du yin, on usait et la recette dont Auln-GeUe nous a conservé le souvenir, X, 23 : « Institutum ut cognatis (multeribus) oseillM ferrent, reprehendendi causa, ut odor indicium facent li bibissent. » 4. ; Maxima debetur puero reverentia... a dit Juvénal , Sat. XIV, v. 47 : aussi Plutarque rappoitat-il, dans la Vie de Ca(on,que ce Romain parlait en prénaM de son fils avec autant de retenue que «s'il Teost làitd^ vaut les religieuses vestales ;it v. c. 41, trad. d'Amfot. 5. Pour eslrangers ; v. p. 18, n. 2.

DE PLUTARQUE. 283 peut il faire que les caresses et les accueils se fteent en secret et k part , et qu'il soit bien séant d'user d'advertissemens, de plaintes, de rigoureux langage tout k clair et k descouvert ? Tout ainsi qu'un miroir , enrichy d'or et de pierrerie * ,ne sert k rien s'il ne représente nostre fMmie semblable : de mesmes il n'y a plaisir Mean d'avoir une femme riche, si elle ne rend ai yie pareille k son mary, et ses complexions accordantes. Si un miroir présente triste la face fsn homme joyeux, et joyeuse et riante la bce d'an homme despit ^ et melancholique, il est mauvais et ne vaut rien ^ et la femme est ni advenante et de nulle valeur, qui a le visage nnfroigné et triste quand elle voit le mary ayant •vie de rire et le cœur en joye , et qui se rit i fait Tesbaudie^ voyant son mary pensif. Par)ela elle se monstre fascheuse, et par ceci nonhtlante et desdaigneuse. Or comme les geo1. Cf. SéDèqne, QuesU nai., 1, 17 ; Pline, XXXIII, 9. 2. (Despicere) y mécontent, dépité,,,, H, Estienne cite , irles daines, p. 189 de la Precellence, ce propos, fort WOL suivant lui, qui se lit dans le Roman de Perceforesl : n D'est tant mauvais hoste en la chambre d'un prjnçe , NBme d'une femme despite et pleine de convoitise. » ^tspiUux, fâcheux, diflScile à vivre, et aussi dédaigneux. ODSard , dans ses Amours diverses , se plaint « d'une ierge despiteuse , » c'est-à-dire, qui le méprise. Despiter, édaigner : « Despitans la couardise des poètes latins , «as n'avons pas laissé d'en prendre le plus beau et le tailleur. » M^ecellence, p. 148. 8. De notre vieux mot baude , gai , gracieux. Dans le ivre manuscrit de Christine de Pisan , intitulé la Cité i«t Dames, c. 64, 2* partie, on Ut, d'après Ménage (v.

281 REGLES DE MARIAGE metriens disent que les lignes et les monstres[^] qu'ils appellent , ne se meuvent point d'elle» mesmes, mais se meuvent avecques le corp&: ainsi faut il que la femme n*aye nulle affection pour soy toute sienne, mais qu'elle participe avecques son mary de son pensement el de son esbat, de son vouloir et de son rire. Ceux qui ne voyent pas volontiers leurs femmei beuvans et mangeans avec eux, leur enseignent à se traicter k leur ayse quand elles seront sah les ; et de mesmes , ceux qui ne prennent p» plaisir de coucher avecques leurs femmes, «I qui ne leur font point de part de leur passetemps et du rire, leur apprennent de chercher ailleurs, sans eux, leurs plaisirs et volupta Les femmes espouses des rois de Perse se sient à table an diner, et prennent avec eux leurs repas; mais lors qu'ils veulent folastrerel boire d'autant, ils les en envoient, et font venir les chanteresses [^] et femmes dissolues. Et certes DicL élym, , aa mot mignot) : <c et que femmes, poM« qu'elles vouisissent estre amees, se peinassent pour ceM cause d'estre jolies, baudes [^] mignotes et carienses;» (Y.M-. Thomassy, Essai sur Chrislinedé [^]an, p. lxiyi) baudir (gaudere) , se réjouir ; esbaudit, amuser, étoiner, étourdir j le Homan du Rou, fol. 234 y*: Quand ils furent bien esbaudis Et par la campagne espartis.... 1. Surfaces.... 2. Aujourd'hui: chanteuses, les musicienoes; aiui Ronsard, dans les Amours de Cassandre, nous parie de sa lyre chanter esse. --[^]Snt cette coutume des rois de Pena, cf. Plutarque, Symp.,l, 7; Macrohe, Saiurn, , VII, iy

DE PLLTÂRQUE. 285 e'est bien fait k eux de quoy ils ne font part k leurs femmes de la dissolution de Tyvrongnerie. Doocques si quelque autre, encores qu'il ne soit vj roy ny officier, pour estre dissolu et aban* (bnné aux vol uptez, fait d'aventure quelque foiteavecques la garse* ou la chambrière, il ne bot pas que la femme s'en tormente ny s'en pssionue, ains qu'elle aye ceste considération, fie pour la honte qu'il a d'elle, il va yvrongner avec une autre, et faire en la compagnie de ikiuoD, de Regno Pers., I, 95, 110; II, 127; cf. Piutar«le, de l'Amour, c. 23; Athénée, XIII, 86 et 87. 1* Gars et garse désignaient autrefois un jeune homme !t Qoe jeune fille , devenus majeurs; c'était l'opposé de ^Usier, pupille ; témoin ce vers d'un ancien poète, nommé lootfaocon : De bassier qu^il esloit, il est devenu ^arj. •e même^ dans ses DiU moraux : Le masle est gars à quatorze ans, Et la femelle est^ar^e à douze. Au XTi« siècle, comme l'atteste Borel (Trésor de Rehirches , p. 218] et avec raison^ quoi qu'en dise Ro[liefert], garse, sans cesser d'être employé dans le style loMe, commençait à prendre une acception défavorable , fn du moins à s'entendre d'une fille de médiocre condi* ^n: dans Ovide manuscrit (Ghrestien Gouays), Junon Uiriant contre Vénus s'écrite : Or cette garse me despit ; il des Periers , 10* Nouvelle : c< Mon procureur demanda ^cste jeune garse à sa mère pour chambrière^ » Quant aux étymologies de^ar«, aussi diverses que peu Utisfaisantes, on peut voir Borel, pass. cité, et Roquefort^ 1. 1, p. 666, 667. c(L'origine de ce mot, observe Ménage, tHkL élym., t. i, p. 653, 2* éd., est tellement cachée, <|tfon n*en a pu trouver aucune qui me plaise. »

^6 REGLES DE MARIAGE celle la ses folies et insolences. Les roys qui ayment la musique font beaucoup de miisiciens ^ ceux qui ayment l'éloquence, plosiems eloquens ^ ceux qui ayment la luicte, plnsieon bons luicteurs^ : ainsi, si le mary se soucie oultre mesure du corps, il est cause que la femme se farde -, s'il ayme trop son plaisir, il la fait dissolue et mal vivante ^ s'il ayme toutes choses bonnes, il la rend chaste et honneste. Quelqu'im demanda k une fille de Sparte, nouvelle mariée, si desja elle avoit eu affaire k son mary : N(hi (dit elle), mais ouy bien mon mary à moy*. C'est k mon advis la façon que doibt garder b femme , de ne refuser point , ny de faire k fascheuse k son mary , quand il la convie ï telles choses; mais aussi de ne l'en convier point. Ceci sent sa femme lubrique et de»hontee *, et cela monstre grande oultrecuidaoce, et point d'amitié. Il ne faut pas que la femme aye d'amis , mais ceux qui sont amis de son mary, qu'elle les tienne pour les siens. Or sont les dieux nos premiers et principaux amis'-, et pour cela, il luy faut adorer les dieux en qui son mary croit, et n'en recognoistre point d'au1. On disait alors simultanément luisler, luUter,!^^ ^ 1er, enfin lucter (luctari) ; luisle , luitte , luicle et ImcU» Ronsard nous parle, dans ses Odes , Et de l'escrime et de la luitu adestre (de la lutte adroite). 2. Cf. Plntarqne, Apoplh. des Laeédémanienne8,k\t9t* 3. Cf. Xénophon, Banquet, c. A, p. 888 de Tédit. citée.

DE PLUTARQUE. 287 très, et fermer la porte à toutes autres religions leercées, et superstitions étrangères[^] : car il n'y a point de dieu qui prenne plaisir à sacrifice qui luy soit fait par une femme k part et à la desrobbee. Platon dit[^] que celle ville est heureuse et fortunée, en laquelle le moins qu'on peut on oit ire : ceci est mien, cela n'est pas mien ; pour œ qu'en celle là les citoyens useroient en comiBD, tant qu'il seroit possible, des choses dignes il soing de l'homme et de son esprit. Mais sieores faut il bien plus oster du mariage ces aots de mien et tien : sinon que comme les lededns disent que les playes qui sont aux arties gauches renvoient la douleur k celles e main droicte [^], ainsi faut il que la femme se eote des passions * du mary , et pour le moins ne le mary se sente autant de celles de safemme, fin qu'estans de ceste sorte comme les neuds laur l'entrelassement prenans la force l'un de 'autre, ainsi la compaignie et société du mary t de la femme soit entretenue, quand l'un rend l. Cf. Juvénal, Sa«, VI, 511-553. %De Legibuê, l.Y, t.vii de la trad. de M. Cousin, p. 281 H 282; cf. Stobée,t. LXX; Jamblique, Vie de Pylhagore, i 167 ; Plutarque a lui-même répété plusieurs fois cette [^]tion dans ses OEuvres morales : v. le traité Ael* Amitié fnUmelle,c,2i; etc. 3. Cf. Platon , liv. cité ; Aristote , de la Démarche des animaux, e. 6; Antholog,, épig. I, 46. 4. Passion désigne ici ce que l'on souffre , comme se fouUmner, un peu plus baut, avait le sens de s'affecter, ^{^^}figer.

288 REGLES DE MARIAGE à l'autre en change un amour réciproque. Car la nature mesle l'homme et la femme par \%/ nion des corps, pour prendre de tous deux qndque part, et puis après l'ayant meslee, rendnr k tous deux en commun ce qui en proviendnv mais de telle façon que l'un ny l'autre ne puine discerner ne recognoistre ce qui luy appartiatf en seul , ne ce qui est k l'autre. Doncques 1 faut surtout qu'entre les mariez il y aye une telle communion de biens, qu'ayant tout assemblée! meslé, n'y aye celui d'eux qui estime l'une chose particulièrement sienne, et l'autre non, maistoat sien et rien d'autrui. Tout ainsi qu'en la mor lange* du vin et de l'eau, encores qu'il y àye éb l'eau plus largement , si l'appelions nous to!»^ jours vin : ainsi faut il dire que le bien et la mai' son sont du mary, encores que la femme y m aye apporté plus que luy de son costé. HeleiiR| aymoît les biens, Paris, le plaisir^ Ulysse estdt sage, Pénélope chaste : voylk pour quoy le mariage de ceux ci fut heureux , et mérite qu'on l'honore et qu'on s'essaye de l'ensuivre-, et le mariage d'Heleine et Paris apporta une grande Iliade de maux aux Grecs et aux Troyens. Un Romain fut blasmé par ses amis de quof il avoit fait divorce avecques sa femme sage, riche, jeune et belle ; et il leur tendit son 1. On a vu déjà dans un passage cité de Montaigne, P* 275, n. 1, que meslange était alors du féminin, a Faire de plusieurs corps une meslange, y> dit aussi Micot.

DE PLUTARQUE. 289 tlier : Si est bien aussi ce soulier bel et uf
k le veoir, dit il ^ mais nul ne sçait où il i blesse ^ Il ne faut doncques point
que la Dme mette grand espoir ny en sa race, ny sa beauté *, mais qu'elle
s'advise aux accius qui surviennent aux façons , aux propos mmuns, qui
sont choses qui touchent de plus » aa cœur du mary ^ mais qu'elle s'advise ,
\ je, en cela , de n'estre ny rude , ny faseiise, mais advenante, plaisante et
amiable^. i* Ce trait, qui n'est pas^ comine on Ta dit, particuUer >aal-
Einile^ est seulement raconté par Plntarque dans rie de ce Romain, c. 7.
«C'est qu'il y a quelquefois, ajoute ■teor (trad. d'Amyot), de petites hargnes
(d'où harmx) et riottes (rixa, disputes) souvent répétées, proientes de
quelques fascheuses conditions, ou de quele diftsimilitude et incompatibilité
de nature, que les trangers ne cognoissent pas; lesquelles, par succession
temps, engendrent de si grandes aliénations de voBtez entre des personnes,
qu'elles ne peuvent plus vivre 'btbiter ensemble, n Ib, Cf. Hieronymus,adv.
Jovinian., ^38. i. Aimable, gracieuse : terme alors fort employé, dont iiige
est beaucoup plus restreint aujourd'hui. Marot , lus ses Epigrammes, en
célébrant un baiser: Ce franc baiser, ce baiser amiable, Tant bien donné, tant
bien receu aussi, Qu'il estoit doulx !... Louise Labé, la belle cordiere, dans
un de ses sonnets ni), demande à son ami d'être animé pour elle , Non de
rigueur, mais de grâce amiable. Brantôme, Discours IV, cite ces vers sur
Elizabeth de France ; Heureux le prince à qui le ciel ordonne D'Elizabeth
Vamiable accointance ! LaBoëtie. 15

290 REGLES DE MARIAGE Car tout ainsi que les médecins sur toutes fièvres craignent celles là qui viennent de causes incogneues et amassées peu à peu, et n'ont pu tant de peur de celles qui sont apparentes el desquelles on sçait les occasions, tant soient elb grandes ; ainsi ces petites offenses et noiseĩ^ qui viennent sans cesse a tous propos entre 11 mary et la femme, de quoy peu de gens s'ap^ perçoivent » ce sont celles là qui gastent le pis et deũissent^ la compaignie du mariage. Philippe le roy s'énomoura' d'une femme de Thessalie-, etl'accusoit on qu'elle ravoitcharmé : 1. (Noxa); de là noueux, c'est-à-dire , quereUeur, 111% sible: tf Les François, dit Bon. des Perriers, Dise,, c, IS^ ont toujours fait grands faits d'armes sur leurs voisiai, non tant pour s'enrichir que pour dompter les fiers al 1 noieux.y* . | 2. Desunir était dès lors plus usité. 1 3. Enamourer et s'énomourer, d'où les Italiens ont fiit j inamoralo, les Espagnols enamorar, les Anglais lo eMk mour, se trouvaient déjà dans nos plus anciens Bumomi^ j comme l'atteste H. Estienne, qui en cite plusieurs exem- J pies {Precellence, p. 215). Fort goûtés autrefois, on les voit f encore employés au xvi* siècle par Marot : Mon esprit, £ nous dit-il {Rond, 63) , Vivoit alors sur la bouche à ma dame, Dont se mouroit le corps énamouré ; par Louise Labé, Eleg. 2 : Si toutesfois pour estre enamoufé. En autre lieu tu as tant demeuré ; par Amyot même et par E. Pasquier; toutefois l'usage dii lors en devenait rare ; et ne faut-II pas dire cependant avec La Fontaine (Fa6., IV, 11) ? J'ai regret que ces mots soient trop vieux aujourd'hui; Ils m'ont toujours semblé d'une énergie extrême.

DE PLUTARQUE. 291 Mit Olympe * meit peine de prendre la garce, de l'avoir en sa puissance. Or après Tavoir m, elle luy sembla avoir au visage quelque lauté agreable-, et encores tint elle k laroyne Bsieurs propos sentans sa femme advisee et de mne part. Qu'on ne me face plus cas (ce dit lympe) de ces rapports et calomnies : car tu .les charmes en toy mesme^. Il n'y adoncques mit cœur d'homme qui se puisse défendre t celle qui est sa femme en bon et loyal maige, si elle pourchasse, par vertu et amiables çons, de gagner son amitié, quand elle met . race, son dot*, les charmes et le reste* en soy lesme. Olympe encores, ayant entendu qu'un lime homme courtisan avoit espousé une belle imme , mais ayant mauvais bruit, ce dit elle : estuy là n'a point d'entendement, car il ne ist pas ainsi marié des yeux^. Aussi peu se oibt Ion marier des doigts®, comme font 1. Cest Olympias, la mère d'Alexandre le Grand. % Cf. Mentindit (Reliquiœ, édit. de Leclerc, Amsterd., ' . 229); Afranius, ap, Nonium Marcellum, c. 1, IniL 3. On écrivait souvent dost à cette époque^ d'après l'ermologie latine dos; et Ton voit par Nicot que ce mot tait toujours du masculin. Il nous parle de «femme qui 'a nul dost, dudosl assigné en quelque héritage, » etc. 4. Ces mots nous rappellent le trait charmant de La OQUine dans sa faUe des Deux Pigeons (IX, 2) : Mon frère a-t-i\ tout ce qu'il veut, Bon soupe, bon gîte et le reste? 5. V.Phylarque, ap, Alhe^œum, XIII,89; cf. Euripide, in Fragment., 151. 6. Des dons, porte l'édition originale ; faute évidente

292 REGLES DE MARIAGE ceux qui espousent femme, ayans bien conté combien elle apporte , et n'ayans point d'esgard quelles qualitez elle a pour la compai' gnie de la vie. Socrates vouloit que les enfans quand ils se regardoient au miroir, s'ils se trouvoient laids, qu'ils meissent peine de reparer cela par vertu ; et s'ils se trouvoient beaux, qu'ils s'avisassent de ne faire point par le vice déshonneur à la beauté * . Doncques ce qu'il faut que la femme face quand elle se mire , c'est qu'elle die k soy mesme , si elle est laide : Et que sera ce de moy, si je ne suis sage' ? Car c'est chose honorable k la laide quand elle est aymee, non pour estre belle, mais pour estre bien conditionnée^. Le tyran sicilien* envoya aux filles de Lysandre des habillemens et joyaux des plus riches qu'il eust ^ mais Lysandre ne les print point, prêtée à La Boëtie. Le grec dit |iY)5è toTç \$axTvXoiç, ee opposition à 6 |ijLa a t ; U ne faut se marier ni sur le rapport des yeux, ni sur celui des doigts, ni par foUe passion, ni par calcul intéressé. 1. y.Diogène de Laërte, II, 33, ay. notes deCasanbonet de Ménage. Cf. Stobée, tit. 3; Pbèdre, Fab., III, S; Fabkt de Gleim, 1. 1^ f. 21 et 22 (BerUn, 1756, in^<*), et de Boidlenger, 1. II, f. 9 (1754, in-12). 2. Et si elle est belle, que sera-ce, si je suis sage? ajoute le grec ; membre de phrase indispensable, et doot on s'explique peu l'omission. 3. C'est-à-dire^ pour avoir de bonnes mœurs. Sorci^ mot conditionnée, v. p. 169, n. 1. 4. Denys l'ancien : y. à ce sujets Plutarque, Vie et U^ sandre, c. 3; Apophth, des Rois et CapiL, c. 61; etc.

DE PLUTARQUE. 293 : Ces paremens* feroient plus de deshonnés filles, qu'ils ne les pareroient d'or, it dit Sophocle devant^ Lysandre: ces joyaux, dont tu fais si grand conte % *^ n'est point, ce n'est point parement ; c'est plustost ton reproche et ta honte, défaut de ton entendement^ ement, comme dit Crate^ c'est ce qui >r cela qui rend la femme plus parée, n pas l'or, ny l'esmeraude, ny l'escards tout ce qui luy fait une apparence lintien grave, d'une façon bien ordonne modestie. Ceux qui font sacrifice k iere Junon®, ne consacrent point le fiel demourant des hosties, ains l'ayans ires (b. lai. paratnenlum) : on disait alors cham-^ rement pour chambre de parade. %nt pour avant se retrouve encore employé au ;te^ Molière, dans les Précieuses ridicules , fait iscarille, se. 10: «Quand j'ai promis à quelque crie toujours : Voilà qui est be^nl devant que les B soient allumées.» 's se confondait alors le plus souvent par l'oravec compte, aussi bien que conter avec compter; n.l. rers, que nous a conservés Plutarque, qui seul is les a cités, ont été recueillis par Brunck^ in ophocl., t. II, p. 43. Cf. Masonitts, ap. Stobcsum, es. Il 7 eut de ce nom plusieurs personnages et sieurs philosophes célèbres ; le plus connu et li Plutarque parait faire ici allusion, est le cynipie de Diogène et maître de Zenon, lit que cette déesse sous le nom de Héra, chez sous celui de Lucine, chez les Latins, présidai!

The text on this page is estimated to be only 28.75% accurate

294 REGLES DE MARIAGE tiré a part, le jectent derrière l'autel*: c'est que celui qui établit ceste loy vouloit cou^e tement donner k entendre, qu'il ne faut jamais qu'il y aye cholere ne courroux au mariage. Car il faut que le bon esprit de la femme de bien aye poincte, comme le vin , douce et proufitable, non pas poincte amere et sentant b la drogue' comme l'aloé'. aux mariages ; Athènes lui avait consacré le mois de iuvier, appelé par ce motif ra(jLTiXi(ov , nuptial. V. Ovide, Fastei, II, 451, et Plutarque, QuesL row., S T7 et 87. 1. Sur cet usage, on peut consulter avec fruit une ditertation curieuse qui a paru en Allemagne : «Roraed, J. Gh., comment, de nuptiis sine fête, ad Plutarchi prsc nupt., 4, Dresd., 1747. ï»Gf. Brisson, deRitu niip(.,p.3!l 2. Sentir la myrrhe, dit Nicot. Sentir à la drogue, «t un de ces tours que le judicieux Estienne Pasquier reprochait à Montaigne, quand ils se trouvèrent ensemble c< en la ville deBlois, lors de ceste fameuse «Hembleedei trois estats de Tan 1588... Gomme nous nous proneoiMi | dedans la cour du chasteau , i\ m'advint de luy dire qvH ! s'estoit aucunement oublié de n* avoir communiqué mb | œuvre à quelques siens amis, avant que de le publier, ; d'autant que l'on y recognoissoit, en plusieurs lieux, je m | sçay quoy du ramage gascon..., chose dont il eust penre- \ cevoir advis par un sien amy. Et comme il ne m'en voM ; croire Je le menay en ma chambre , où j'avois son Mnt] , et là, je luy monstray plusieurs manières de parler, fuillieres non aux François, ains seulement aux GascoM..** Il cite entre autres celle-ci : «c Ges ouvrages seatest à l'huile, et à la lampe, v* Lettres, XVIII, 1. 3. Aussi dit-on : amer comme Valoès. G'est une plaile de l'Afrique et de l'Asie, dont on tire une aorte de rééN employée en médecine , et qu'il ne faut pas eonfoadre a«*e celle dont parle M. de Ghateaubriand dans les NakkUt fin dul. XI : ccTeU'aloès américain, au bout de cent prfitemps, ouvre sa fleur aux regards de Taurore.»

DE PLUTARQUE. 295 Platon disoit à Xenocrate, qui avoit un peu a façon rude, et au demeurant homme de bien et fort honneste*, qu'il sacrifiait aux Grâces^ : aussi croy je qu'à une femme chaste est besoin qu'elle aye de la grâce beaucoup, et e la courtoisie envers son mary *, a fin qu'elle disse avecques luy demeurer en joye et plaisir, et que pour estre chaste, cela ne soit pas occasion, comme dit Metrodore*, de courroux et ennuie. Car bien qu'une femme soit mesnaïere, si faut il qu'elle soit propre et nette ^ et oû pourtant qu'elle soit chaste, si est il beHe que'elle s'advise d'estre gracieuse et courtoise : car la rudesse et le parler rigoureux Budent aucunement dure et desplaisante la sa! • V. Diogène de Laërte, II, 1 et 18 ; IV, 2; V, 4 ; VII, 1. Ce disciple de Platon fit, dans la direction de Tacadélie, Ters 339 av. J. G., le successeur de Speusippe qui avoit remplacé son maître. Sur Xénocrate, cf. Plutarque, l'Amour, c. 37; Cicéron, De Off., I, 30; Tusc., V, I; Acad., I, 4 ; Pro Balbo, c. 5 ; Valère-Maxime , II , 10 sit. 2); IV, 3 (sit. 3). S. Montaigne rappelle ce trait dans les Essais^ II, 17 : Quoique j'entreprene, je dois un sacrifice aux Grâces, Marne dit Plutarque de quelqu'un, pour practiquer leur vœux... Elles m'abandonnent partout. » Cf. Plutarque, l'Amour, C.67. 3. Cf. Plutarque, de l'Amour, c. 22. 4. Il a eu plusieurs personnages illustres de ce nom : Diogène de Laërte, I, 1 ; II, 3; V, 5; IX, 10; celui que cite ici Plutarque fait de Lampsaque, id., X, 19—24. Cf. Uagge, dans ses notes à ce dern. chap. ; Fabricius, Biblioth. t., vol. II, p. 812. Plutarque mentionne encore ailleurs Metrodore; contre Colotes, c. 47; Opinions des Peripatéticiens (»o*ei, I, 1^, 11, 1; etc.

296 REGLES DE MARIAGE gesse, et la saleté fait trouver mauvaise la mesnagerie. Quant k celles qui craignent de rire devant leurs maris, et de leur faire bonne chere^ k fin qu'elles ne semblent estre téméraires et indiscrètes, il n'y a pas grandement k dire d'elles k ^ celles Ik qui ne se veulent pas oindre la teste d'huile , craignant qu'on ne die qœ i c'est onguent, et qui ne se lavent point le visage, de peur qu'on die qu'elles se fardent. Or voyons nous bien que les poètes et orateur», qui se veulent garder d'une façon afifettee* et non pure, toutesfois par artifice s'estudient à conduire k leur gré, et esmouvoir les escoutam par les choses bien inventées, par le bon ordre et disposition , et en déclarant par le propos la complexions des personnes qui parlent*. A ceste cause il faut que la femme , en bieï vivant, se garde et s'exempte bien de tout» j façons excessives, et qui sentent sa femme commune et son cabaref^-, et aussi qu'elle ne s'estudie 1. Bon accaeil, bon visage... ; location expUquée plus haut : de là cherer, faire amitié. 2. l\ n'7 a pas beaucoup de différence entre elles et...^ tour que nous avons déjà rencontré plus d'une fois. 3. Aujourd'hui encore on dit : Il est affélé (afftectatw) dans ses manières, dans ses discours. Le substantif ift surtout usité : L'afféterie du style. 4. C'est-à-dire, en faisant un heureux emploi de la figQV«» connue sous le nom d'éthopée (^Ooicoita, peintulre de mœurs), dont parle Cicéron, OraL, c. 40 ; Quintilien, BnH* Or., IX, 2. 5. Plutôt : de toutes parures excessives qui sentent !• femme amie de la dissipation et la courtisane....

DE PLUTARQUE. 297 pas moins en toutes ces grâces honnestes, qui rendent les façons plus agréables, et plus plaisante la compagnie de la vie avecques son mary, l'accoustumant k ce qui est bon par ce lui est plaisant. Mais si de fortune la femme !8t de sa nature rude, et de complexion melancholique et solitaire, il faut que le mary e prenne en bonne part ; et comme Phocion lit k Antipatre, qui luy avoit demandé quelque chose non honneste : Vous ne pouvez pas vous lenrir de moy pour vous estre amy, et pour rous estre flateur* ; ainsi qu'il face en soy nasme son estât de sa femme sage et chaste^ : le ne puis pas avoir avecques moy une femme, foi tienne tout k un coup le lieu d'une femme le bien et d'une courtisane. En Egypte la coustmne n'estoit pas qu'elles portassent souliers, k Bn^ de ne bouger de la maison^ ^ et la pluspart 1. y. Plutarque, Vie de Phocion, c. à2-yApophlh. des MoisetCapit., c. 51. 2. C'e8t-à dire, qn*U porte ce jugement sur.... 3. Sage, dit le grec, et austère ; en d'autres termes : verHiease, mais d'une sagesse austère, d'un caractère que sa sérénité rend peu agréable : distinction importante, qui a disparu dans le français. 4. «A fin (afin) est à dire ad finem, » remarque Bon. des Priers, dans ses Discours non plus melancholiques que Hvers, c. 17. 5. Cet usage ne s'accorde guère avec ce que dit Sophocle des Egyptiennes, OEdipe à Colone, y. 350 à 355(édit. d'Oxford, 1800); cf. Hérodote, II, 35; Diodore de Sicile, 1,27; mais de Pauw, dans ses Recherches philosophiques wrles Egyptiens et les Chinois, 1. 1, p. 45 et suiv., concilie ces assertions opposées, en faisant observer que PluM5

298 REGLES DE MARIAGE des femmes, si on leur oste le soulier doré, les doreures, le calçon* , l'escarlate et les perte, elles demeurent au logis. Tbeanoa Testant sa robe descouvrit son coude^: Voylk beau coude, ce dit quelqu'un. BeP est il vrayemrat, dit elle, mais non pas pour demeurer en veuë *. Or faut il que non pas seulement elle ne monstre le coude , mais qu'elle craigne mesmes de parler, comme si en parlant elle se descouTroit par le dehors : car en la parole se monstrent les affections, les complexions, et la dispoàtiot de l'esprit de celle qui parle. Phidie peignit Venus d'Elide ^ , marchant du pied sur une tarqne signale une coutume qui existait dans la classe dei nobles et des grands, tandis que les autres écrîTains citét mentionnent ce qui avait lieu parmi le peuple. 1. nepiaxeXCSac, dit le grec; ce qui désigne en effet dei caleçons ou des jarretières, mais aussi des objets de lue dans la toilette, des bijoux. On donnait en particulier, chex les Grecs et chez les Romains, le nom de périscélis àTaBneau précieux que les femmes portaient au-dessus de II cheville du pied. 2. Cf. Clément d'Alexandrie, Slrom., IV, p. 522; Théodoretus, Serm., XII, p. 675 ; v. en outre sur Théano, d^à mentionnée plus haut, Diogène de Laërte, p. 224del'éiit. citée.EUe composa plusieurs ouvrages en prose et en fen, et après la mort de Pythagore, se mit, dit-on, à la tête 4t son école, avec ses fils Télaugès et Mnésarque. 3. c(Michel et Micheau, ckasUl et eha\$t9a%, bel et ie^i^ c'est tout un,» observe Bon. des Periers, Disc, eiL,e,% 4. Littéralement : Mais il n'est pas public. 5. De Lide, porte l'édition originale; 'HXeiidv, dit lepte» et Plutarque parle encore ailleurs {de Iside et Osirid») ^ 'A<ppoôCrriç èv 'HXiôt; c'est une de ces nombreuses fiutWi manifestement étrangères à La Boëtie, que nous étions v/Sfisamment autorisé à faire disparaître. On sait que VBH^

DE PLUTARQUE. 99 pour un avertissement aux femmes de la maison et de se taire : car il faut s'entendre avec leurs maris, ou par leurs entremetteurs et ne se doivent plaindre et fâcher, si d'autant plus d'honneur de parler, comme les joueurs de flûtes, de la langue d'autrui. Les riches et les roys qui portent honneur aux poètes, honorent eux-mêmes, et les philosophes aussi : et les sçavans qui font la cour aux seigneurs ne les font pas pourtant plus mais eux-mêmes se rendent plus co. Cela mesme devoit Ion advenir en Tendre-les-herminettes : car si elles se rendent sous l'obéissance du mary, chascun les en prise mieux et elles veulent maistriser, cela leur est du mal séant que d'estre subjectes. Or que l'homme commande à la femme, avoit été dans la Grèce par les chefs-d'œuvre des poètes possédait en grand nombre. Sur celui-ci, en er. Toy. Pausanias, VI, 25, édit. de Siebelis Lips., 119; cf. Pline, XXXVI, 4 et 5; Janius, in Catalogo ri, p. 160. là, en conséquence.... On reconnaît ce vieux sens tant dans un souvenir emprunté par Rabelais à té : «J'ay délibéré dans la huitaine démolir iceluy pourtant, quiconque de vous autres aura à se pendre s'en va promptement,» 1. l'Anc, prolog. mal, faut-il sous-entendre ; c'est-à-dire, moins es, plus décriés ; à So^o Tépoui; , porte le texte. si pris ici dans l'acception du mot famosus des tens que Je ne vois pas d'ailleurs confirmé par exemples. a déjà vu trop employé pour beaucoup : rien de [ueut au ivi*" siècle ; ainsi Bon. des Periers, de

300 REGLES DE MARIAGE non pas comme le maistre k son valet , mais comme l'esprit au corps, estant participant de ses passions, se tenant tousjours par amitié joint avecques luy. Doncques, comme il se peut faire que l'esprit soit grandement soigneux du corps, sans toutesfois s'assubjectir à ses yoluptez et vaines convoitises , ainsi il y a bien quelque moyen de gouverner sa femme en plaisir et par douceur et courtoisie. Les philosophes disent que les unes choses sont faites de pièces diverses et séparées, comme une année de mer et un camp ; les autres sont de parties assemblées et unies, comme une maison, «ne navire-, les unes toutes unies et d'un natorel, comme chasque animal en soy mesme est conforme k soy^ : quasi de mesme sorte le mariage, si c'est de personnes qui s'entrayment, il est lors du rang des choses qui sont unes et conformes^ ^ si c'est des gens qui sont mariez pour venu le valet de chambre et le secrétaire de la reine de Navarre , Marguerite^ lai dit en témoignage de sa reconnaissance : Je me voué au labeur, Pour mieux servir à la vostre noblesse , Trop plus qu'heureux. Aujourd'hui encore on dit dans ce sens : il n'est pi* trop habile, trop actif, etc. 1. On trouvera ces doctrines stoïciennes exposées diM Sextus Empiricus, Adv, Mathetn. , VU, 102; IX, 78, aiee les notes de Fabricius (Lips., 1718, fol.]; Sénègae, EfUt^ 102; Plutarque lui-même , Opinionfdes phikûaphett^t 17; etc. 2. tt Certes , dit Montaigne, 1, 27, s'il se pouvoit dresier une telle accointance.... , où non seulement les ain^s

DE PLUTARQUE. 301 le bien , ou pour avoir enfans , il est de parties assemblées et unies ^ si c'est comme d'aucuns qu'il y en a qui ne couchent point ensemble*, ce mariage est fait de pièces diverses et séparées : car ceux là, k le bien prendre, demeurent bien l'un avecques l'autre, mais non pas qu'ils vivent ensemble. Comme les médecins disent que des liqueurs la meslange s'en fait uniyerselle et en tout 5 ainsi il est mestier^ qu'entre le mary et femme leurs corps, leurs biens, leurs imis, leurs domestiques^, soient meslez et eonfus l'un parmy l'autre. Car le policeur de eiisent ceste entière jouissance, mais encores où les corp» mssent part à ralliance, où rbomme fast engagé tout entter, il est certain que Tamitié en seroit plus pleine et plos comble.» Cf. Euripide, Médée, y. 249, Stobée, t. 65. 1. Le grec porte le contraire, et Amyot s'est conformé à Illettré du texte^en traduisant : «Celuy (le mariage) de ceux qui couchent seulement ensemble » (xûv av^^ittOev^uv) ; seulement est ajouté. La Boétie a supposé que U négation avait été omise par Plutarque, ou plutôt par les éditeurs, et il Ta suppléée ; évidemment, c'est avec fiison : dans le premier cas, en effet, ne voit-on pas qu'il est question des époux unis par le cœur; dans le second, le ceux qui ne sont unis que par le corps; dans le troiM'ème, de ceux que ne joint entre eux ni l'un ni l'autre len , qui demeurent, comme il est dit un plus loin, mai» lui ne vivent pas ensemble ? Je m'étonne que la correction, dont le français de La Boétie suggère la pensée, n'ait été indiquée par aucun critique. La ressemblance lie ou et ou explique d'ailleurs très-bien l'omission fautive âeU négation dans le texte. 2. Nécessaire.... 3. Olxetouç ; leurs parens, dit Amyot ; plutôt leurs con^ naisances ou liaisons : ce que rend en effet le mot do9M9iiques, dans son ancienne acception (familiales). *<

302 REGLES DE MARIAGE Rome* défendit que le mary et la femme ne s'entredonnassent ny receussent rien l'un de l'autre, non pas qu'il voulsist[^] que l'un ne ùsH participant de rien que l'autre eust , mais afin qu'ils estimassent tout leur avoir estre commun. En une ville de Libye , qu'on appelle Lepte', la coustume du pais est que l'espousee , le jour d'après ses nopces, envoyé a la mère de son mary demander un pot ; et elle ne l» baille point, ains dit n'en avoir pas[^], à fin que la mariée, des le premier jour, ayant apprinsla rigueur maternelle de sa belle mère, ne ae. 1. Autrement dit : Le législateur de Rome , la loi romaine; y. sur cette loi Plutarque, Que\$1, rom., S?} Ulpien, \.1, de Donat. int. vir. et uxor, MHgesl., XXIV, l; Brisson, de Ritu nupt., p. 302. 2. Qu'il voulût... Ancienne forme de Timparfait do subjonctif, dans le verbe vouloir; ou plutAt, débris do vieux mot vowsir, vouUir, qui avait le même sens. Villehardouin, au c. 36, raconte que la discorde éclata entre les croisés, parce qu'il y en avait « qui voulsissent monit volentiers que li os (l'armée) se despartist. » Marot, prisonnier , expose au Roy comment ses archers l'ont emmené ainsi qu'une espousee: Je ne sceus tant prescher Que ces paillars me voulsissent lascher. 3. Leptis. Il y avait deux villes de ce nom en'Ubffê* c'est-à-^ire , en Afrique , distinguées par le sumon d« major eitninor, également sur le bord de la Méditerranée: La première (aujourd'hui Lebida), près du fleuve Cinips» c'était la patrie de Septime-Sévère ; la seconde {Lemftait dans la Byzacène, à l'occident de l'tle de Malte, eti»ea éloigné de l'autre : v. Pomponius Mêla, 1,7. 4. V. Hieronymus, adv. Jovinian.y I, 38; cf. Térence, Hecyra, acte II, se. 1, v. 4.

DE PLUT ARQUE. 303 (fespile point ny se fasche, s'il luy survient après quelque chose de dur et fascheux. Il faut doQcques que la femme, sçachant cela, remédie à l'occasion d'où pourroit le mescontentement de sa belle mère provenir. Or n'y a il autre occasion que la jalousie de la mère contre die, à force de grande amitié qu'elle porte à M fils ; et le remède contre ce mal , c'est ^eh femme se pourchasse une amitié de son nary toute sienne et particulière en son enèoiect, mais qu'elle ne tire pas à soy et ne diUne en rien la bonne volonté qu'il portoit ksa mère. Il semble que les mères ayment }hs les fils , pour ce qu'ils ont pouvoir de les leeourir, et les pères ayment plus les filles pour « qu'elles ont plus besoin de leur ayde ; possible aussi que pour faire honneur l'un k l'autre, hascun d'eux veut donner à entendre qu'il yme plus et chérit ce qui est pareil et conarme k l'autre ^ toutesfois * que ceci se pouroit prendre autrement. Mais certes cela est lonneste et bien séant, que la femme se monsre aucunement tenir le party des parens de on mary, et leur faire honneur plus qu'aux iens propres ; voire s'il luy survient quelque ascherie, de s'en descouvrir aux parens de son nary, et la tenir secrète aux siens. Car qui ^eut qu'un autre se fie de soy, il n'y a meill. Se trouve-l-il, est-il vrai, sous-entendu ; en d'autres fermes : Il peut y avoir à cet égard bien des diiiëreoces.

304 REGLES DE MARIAGE leur moyen que de monstrier qu'il se fie de Iny**, et pour estre aymé, il ne faut qu'aymer. Aux Grecs qui estoient avecques Cire^, ^adve^ tissement que leur donnèrent leurs capitaines, ce fut : Si les ennemis les chargeoient en criant, qu'ils les receussent sans mot dire *, et s'ils les assailloient sans crier, qu'en criant il les repoulsassent : et les femmes d'entendement, quand les maris tacent et crient estans ai cholere, elles demeurent en paix sans dire mot ^ et quand ils se taisent, elles devisant k* eux, et apaisant leurs courages ^, les addoulcissent. A ^ 1. a Fidelem si putaveris, faciès,» a dit aussi SénèqueN, Ep, 3 ; cf. Marc-Aurèle, Pensées, 1, ttf, avec notes de Th. Gataker (Cambridge, in-4% 1652). 2. Gyrus le jeane, dont il est parlé si faTorablementdaDS la Mesnagerie; y. p. 138 et suiv. Observons d'ailleurs que sur ce qu'il rapporte ici, Plutarque ne s'accorde pas tout à fait avec Xénophon, Anabase, 1, 7. 3. Plutôt avec, deviser signifiant ici parler ensemMe, s'entretenir : v. Nicot. 4. Leur humeur.... Autrefois, courage avait le sens étendu & animus chez les Latins : il est défini, dans le Thresor, par cordis actio. On le trouve employé pour naturel, caractère : Un courage couvert d'un rideau à simulation, signifie un caractère dissimulé; un franc cc^ rage, une bonne nature ; un dur courage, une nature intraitable; le courage de la femme, de l'enfant est léger, c'est dire, comme Nicot l'explique lui-même, que leur caractère, leur pensée manque de tenue, de constance. li se prend en outre pour espérance : bon courage ; pour goût et inclination : il fait la chose de mauvais courage, de mauvais gré ; pour cœur enfin : un courage de père, un cœur de père. Auparavant, dans le moyen âge, w homme de couraige, c'était un homme fâché, irrité, mai- (veillant ; on disait aussi : je l*ay en couraige (en haine), fi

DE PLUTARQUE. 305 bon droict Euripide blasme* ceux qui employent la harpe aux festins et banquets : car il eust mieux valu user de la musique et s'en servir pour les choleres et les ennuis -, non pas ainsi comme on fait, pour effeminer encores plus et du loQt ceux qui sont desjk en lieu de passetemps et volupté. Croyez doncques entre vous que ceux la Taillent lourdement qui dorment ensemble pour la jouissance et plaisir, et qui puis après, quand ibsont en quelque cholere et différent, font i^ix lits, et ne s'avisent pas d'appeller lors 1^ que jamais Venus au secours : qui est pour way, en ces choses, la plus souveraine médecine qui soit point ^, comme aussi l'a bien roulé enseigner le poète', qui fait ainsi parler lanon ; J'appaiseray tous ces débats entre eux. Mais qu'une fois^ dans le lict je les meine, Pour les unir du plaisir amoureux. Or faut il bien qu'en tout temps et en tous eux , la femme se garde d'offenser son mary , t le mary sa femme ^ mais principalement qu'ils en donnent garde, lorsqu'ils couchent et dorlent ensemble. Car celle Ik qui estoit en mal 1. Dans la Midée, v. 193 et suiv., éd. Taachnitz. 1 Ce qui est vraiment, pour de tels maux^ le meilleur, ^plos sûr remède qui puisse être... 3. Le poète par excellence , Homère, Iliade , XIV, 205BO.Cf. Plutarque lui-même, Vie de Solon, c. 37. ^ Pourvu qu'une fois : locution expliquée p. 19, n. 1.

306 REGLES DE MARIAGE d'enfant et qui se tormentoit , disoit
k ceux qui la couchoient : Et comment pourra ce lict guarir le mal de ceste
chestive qui a pris son mal dans le lict ? Et certes il est malaysé que les
querdle» et les oultrages que le lict engendre, se puissent bien appaiser en
autre temps ny en autre l[^] Hermioné dit[^] , ce semble, une parole veritablei
Quelque mauvaise alors entra chez moy; De là me vint mon mal et mon
esmoy[^]. Or se fait cela souvent, mais non pas du tout ainsi prins
simplement'-, ains quand les noises d la jalousie de la femme contre le mary
ont oavert à telles femmes rapporteresses*, non pai seulement les portes,
mais encores les oreilles: Doncques c'est lors qu'il faut plus qne jamais
qu'une femme de sens bousche l'ouye, et tienne pour suspect ce qui luy
vient souffler à l'oreille, de peur que ce ne soit mettre feu sur feu; et est
besoing qu'elle aye lors en main un mot de Philippe : car on dit de luy
qu'une fois ses amû 1. Dans Euripide, Andromaquet v. 932, éd. cit.;
ctNietstrate, ap. Slob., tit. 73; Hieron., adv, Javinian., 1, p.St 2. Souci,
trouble. «Aucuns, observe Nicot, escriraH esmay, » De là, l'ancien verbe
esmayer ; esmayer qwS[^] qu'un, c'était le priver de ses facultés; s[^]esmayer
M déjà rare au xvi^{^^} siècle ; on disoit plutôt s'esbahir, 3. Ce n'est pas alors
seulement (quand on ouvre u maison à de telles femmes) qu'on court risque
de m perdre.... 4. Ou a déjà vu que les substantifs masculins en li[^]
formaient leur féminin en esse, et non pas en etneconn[^] la plupart le font
aujourd'hui. Montaigne parle, III, i[^]i des charmeresses blandices de la
volupté.

DE PLUT ARQUE. 307 I Toulaus irriter contre les Grecs, luy disoient l'ils avoient receu tant de biens de luy, et tousfois en mesdisoient-, et il dit lors : Que feroient \ doncques si nous leur faisons maP ? Doncles ^uand ces femmes rapporteresses et invennesses de paroles viennent k dire : Voyez vous oime vostre mary vous tormente, encoresque os Faymiez tant, et que vous vous gouverniez si gement ? il faut qu'elle die en soy mesme : Que roit il doncques si je commenceois à luy vouloir al et luy faire tort ? Un qui veit à chef de pièce ^ i sien esclave fuitif ^ le suivit; et le voyant fuir, pour se cacher qu'il gaignoit le moulin k bras : ; où est ce donc que j'eusse peu souhaiter de te Miver mieux k propos* ? Doncques la femme qui !• €f. Piatarque , Apophlh, dis Roig et Cap. , c. 27 , c. ; Thémistius^ Orat, VU, p. 95 de Tédit. citée. 8. Après un certain temps, à la fin.... 6ià xp^o^? lit-on as le grec ; long tempe y avoit, traduit Amyot ; c'est à m. pr^s ce que dit La Boétie. A chef, c'était au bout , à ilrémité ; on disait : « à chef de la vallée , au chef de ois semaines.... iicAe/" de pièce, continue Nicot, ou en I de compte , c'est : finalement (ad extremum). r> On wrrait même rendre littéralement cette locution par au Htf de beaucoup (de temps) : car pièce signifiait longue irée ; Pièce a (d'où pieçà) , il y a pièce de temps , il y a ■Hemps. y. sur cemotU.Estienne, PreceUence,^, 277. 3. c Fugitif ou fuitif, » trouve-t-on dans Nicot. La semde forme était particulièrement usitée dans le Midi : ^^li^, mettre en fuite. 4. On se rappelle que les anciens punissaient leurs esdtres en les envoyant au moulin tourner la meule, travail •» effet fort rude : v. Térence , AndriennCy acte I , se. 3, ▼•26; Pline, XVIII, 11.

308 REGLES DE MARIAGE par jalousie fait divorce avecques son mary, et qui s'en passionne si fort , qu'elle die en soy mesme : Celle Ik dont je suis jalouse, où serait elle plus ayse de me veoir, et qu'aymeroit elle que je feisse , sinon ce que je fay, de me tfl[^] menter en ceste sorte, et d'estriver contre* moi mary, et d'en quiter la maison mesme, le M et le mariage ? Les Athéniens font solennité de trois contres[^], du premier au lieu de Scire*, en mémoire des plus anciens et premiers grains semez, dī second, k Rarie*, du tiers* au dessous de Ki 1. De Yivre en mauvaise intelligence , de me querella avec... lyestriver, les Anglais semblent avoir faitleir verbe to slrive. (s[^]efforcer, se débattre), que Ton peutanni rattacher, il est vrai, à Tallemaud slreben, Y. sur ce mol» p. 193, n. 3. 2. Exécutent trois labourages sacrés.... Contre, traehant de la cbarrue, est pris pour culture. Des eéiémonies ici mentionnées , de ces trois fêtes dans lasqudlN. on conduisait solennellement la cbarrue, il n'est d'aillMVi fait aucune autre mention chez les auteurs anciens tv* J. Meursius, de Regno Athen,, 1, 14. Cf. Montesquiei» Esprit des Lois, XIV, 8. 3. A Scire , IxCptf). C'était un bourg de TAttique , mMi* tionné par Pansanias, 1, 36, où le culte de Gérés étaitpartb culièrementen honneur. La fête qui s'y célébrait empn»tait du lieu son nom de Scirienne, TàSxCpta, SxCpa: V.Affstophane, V Assemblée des Femmes, v. 18 ; les fêtes de CMh V. 834 , avec les notes du scholiaste à ces deux passigif. 4. y. sur ce lieu aussi consacré à Gérés , Meursins, i[^] Regno Alhen,, 1, 14 ; et Ruhnken, in nol. ad Homericm hymnum in Cererem (1782). 5. Du troisième....

DE PLUT ARQUE. 309 Ile de Pelis' qu'ils appellent Bœuf joug[^]. Mais rtes, de tous tant qu'il y en a , le contre et semé nopçaux, vouez pour faire lignée % sont plus sacrez. C'est bien le nom de Venus celui 3 Sophocle lui a donné, quand il l'appelle fporte bon fruicl*; et parce, est il bien besoing i le maryet lafemme s'advisent d'en user avec[^] grande et sage discrétion, se maintenans "S et nets , et non souillez de toutes autres npaignies réprouvées de Dieu et de laloy, iS jamais semer aux lieux où ils ne veulent 5 rien naisse, voire que s'il en sort du fruict, en ont vergoigne[^] et le cachent. Apres que . On ne connaît aucun endroit dans TAttique qui ait té ce nom; aussi plusieurs, et particul. Amyot , ont-ils préférable de lire : Oicè ic6Xiv ; il faudrait traduire alors : avait lieu tout près de la ville. Wytttenbach, dans ses tervations, l. 1, p. 897, n'approuve pas cette correction,)iqu41 soit porté à croire tout ce passage corrompu. L Que l'on appelait (ou dans un lien que Ton appelait) riage de bœufs. C'était pour consacrer le souvenir de •ii|ui avait le premier attelé les bœufs à la charrue : lercule, d'après Suidas ; de Triptolème ou d'Osiris, suiit d'antrés. Gallimaque, Hymne à Cérès, v. 22 ; Tibulle, 7,29; V. Ausone , EpisL, XX, 47. S. Métaphores faciles à saisir et fort usitées chez les rtvains de l'antiquité : v. Lucrèce , IV , 1100 ; Hemsrimls, ad luctant Jtmonem, t.i, p. 127,(Amsterd.,174S()). 4. ECxapicov : épithète empruntée à une pièce de So> kMle que nous avons perdue. t Qq vergongne , vergogne (verecundia), honte, mot •e BOUS avons heureusement remplacé , dans presque Nnle8cas, par celui de pudeur, dont on a souvent reporté bvcniion au poète Desportes. Quoiqu'employé avant lit iUstc[^]ertain toutefois qu'au wV siècle ce dernier cnne ne taisait que de naître.

The text on this page is estimated to be only 29.85% accurate

310 REGLES DE MARIAGE Gorge' le rhéteur eutleu aux Grecs publicoanent aux jeux Olympiques une oraison qu'il avoit faite de la paix et union de la Grèce, ce dit Helanthe' : Cestuy ci nous presche ici de la paix qui en a maison, k soy, k sa femme, à sa chambrière, qu ne sont que trois testes, n'a oncques sceu foke accroire qu'ils deussent estre d'accord. Ear il j avoit , comme il est vraysemblable , quelque jilousie de la femme, et quelques amours du msfff et de la chambrière'. Il faut donc que cehiy qui se veut mesler d'accorder le palais et loîr amis^, aye premier sa maison bien d'accord. Cv il semble, je ne sçay comment , que les fautei que font les femmes sont plus secrètes à plusieurs , que les fautes qu'on fait aux femmes. On dit que les chats s'effarouchent et deviennent enragez parla senteur des onguens^ : ainsi si 1. Gorgias ; v., sur U circonstance ici rapportée, PUlostrate, Vil. Soph., J, 7. 2. Ou Mélanthius , souvent cité par Plntarque. n | eit plusieurs personnages de ce nom (y. Fabricius, Biblgt*^ vol. I, p. ^) ; mais le plus célèbre , celui qui est rantionné ici-même , c'est le poète tragique, contemponii d'Aristophane (v. la Paix, v. 805, avec les scholies) » et dont parle Athénée, VIII, 30 ; XII, 72. 3. Cf. Hieronymus , adv, Jovinianum, i, p. 37. 4. Le public et ses propres amis, àyopàv xal çiXov^ict qui explique la manière dont La Boëtie a traduit àropàv, c'est que dans l'antiquité on rendait la justice turlapUte^ ptUilique , comme en France on Ta rendue, de temps immémorial , dans des hôtels appelés patot'«. tf. Des parfums... Y. Théophraste, de Catu. ptofU., Vf, 4; Elie, Nal. an., i , 38 ; III, 7; IV, 18; cf. /d., V!,»»; Aristote, Hisl. an., IX, 40. (

DE PLUTARQLE. 3H mt sentir les ongueus il advenoit que les femmes irinssent foies et insensées, ce seroit bien chose krange si les hommes ne vouloient s'abstenir s onguens, et si pour un si court plaisir ils ne noient compte de veoir les femmes ainsi mal einees. Puis donc que elles en viennent k cela, m pas quand les hommes se parfument, mais mrà ils couchent avecques les garces,c'estchose op desraisonnable, pourune volupté petite, que B hommes ayent le cœur de tant troubler et torNiter les femmes, et qu'ils ne veuillent aller elles purs et nets de la compagnie de toutes itres , comme font ceux qui s'approchent des Kmches k miel: pour ce que les abeilles se fashent, ce semble, de ceux qui sont avecques les îmmes, et leur font la guerre*. Ceux qui vont près les elephans ne portent point robbe luisante , lyde rouge ceux qui vont près des toreaux: car «8 bestes deviennent farouches en voyant ces Mleurs *, et dit Ion aussi que les tigres^ au son lu tabourin^ deviennent du tout enragées, et se lesmembrent elles mêmes. Puis doncques qu'il y a des hommes, les uns qui voyent contre cœur les 1. C'est ce qu'assurent Elien, Nal an., V, 11; Florentioas^ in Geopon., XV, 2, 19; etc. Il est inutile d'ajouter que c'est là un de ces nombreux préjugés répandus chez les anciens, dont l'observation des modernes a fait ittice. 1 Ce mot est ici du féminin , suivant son étymologie Htine; néanmoins on trouve un tigre dans Nicot, et dans ^ïonsard, une ligresse. 3. On disait alors labour et lambour (en itai. lamburo), ^Œftourincr, labourineur.

312 REGLES DE MARIAGE robes teintes en greine, les robes d'escarlata, les autres se despitent d'oïr les cymbales' et tiburins, qu'y a il tant a faire que les femmes s'abstiennent de telles choses, sans troubler maris, vivans avec eux bien et ordainement en une douceur paisible? Une femme dit k Philippe qui la trainoit par force : Lasrie moy-, toutes femmes sont unes, la lampe mkek part^ Cela fut tresbien dit contre les paillardes concubinaires^ : mais la femme mariée, il fail, mesmes lors que la lumière est ostee, qu'elle ne soit pas de mesmes que les femmes commues; ains quand le corps ne se voit point, que Ion paraisse en elle sa chasteté et tout ce qu'elle garde propre k son mary, sa volonté ordonnée, son affection. Platon aversoit les vieux d'avoir honte des 1. Pins exactement : les robes teintes en écarlate, tof, robes de pourpre.... Greine ou graine (granum), c'est proprement l'espece de cochenille qui donne la teinte d'écarlate, le kermès; en latin, coccum: de là grenat. 2. Allusion au culte de Cybèle^ qui attirait alors et séduisait beaucoup de femmes : v. Juvénal, Sat., VI, 101 Cf. Lucrèce, II, 618 et suiv. 3. Cf. Apostolius, Prov., XII, 24; Erasmus, Ad., p. 101 4. Les débauchés et les adultères.... Concubinaire, i.e. concubine, nous vient des Latins. Paillard désigne, à la Rabelais (I, 16), l'homme de campagne qui coucha sur la paille, le vilain, le rustre. De là, suivant quelques-uns, paillard^ dans la mauvaise signification que le peuple a conservée jusqu'à ce jour, parce que, disent-ils, le vice et la misère sont ordinairement réunies. D'autres, et, je pense, avec plus de raison, dérivent ce mot de paux ou «a) Jaxi^, femme de mauvaise vie.

DE P1.UTARQUE. 313 (^ afin que les jeunes se maintiussent eii
tnr endroict avec honte et révérence : car Ik où ISB vieillards sont effrontez
, il ne pensoit pas [s'il se peust trouver aux jeunes aucune modestie ty
discrétion. Il est besoing que le mary se soueuant de cela n'aye honte de
personne tant ne de sa femme , comme estant le lict du mary I vraye escole
de chasteté k la femme , et de I Toye bien ordonnée. Mais celuy qui jouit de
His ses plaisirs , et les défend k sa femme , c'est ty plus ne moins que celuy
qui commande à sa Nnme de tenir bon contre les ennemis, ausquels i s'est
rendu luy mesme. Or quant k aymer «litre mesure les bagues et joyaux, ô
Eurydice , oy qui as leu ce qu'en a escrit Timoxene^ k AriAille , essaye toy
de le ramentevoir^ Et toy, ô 1. De respecter les jeunes gens, d'être réservés
devant îsx : Y. liY. y des Lois, trad. de M. Cousin, t. vu, p. 259. Cette
citation a été plastetirs fois répétée par Piutarque laas ses Œuvres morales;
on la retrouve aussi dans le Witopogon de Julien. Cf. Gicéron, de Offlâiis, l,
34 ^ Stobée, Serm., titre 42. 1 Reiske présume qu'il s'agit ici de la femme
même de Mstarque (on verra dans la lettre de Consolation qu'elle l'appelait
Timoxène, comme sa fille), et que sous la forme i'oD traité, elle avait
transmis à une de ses amies, Aristilla, et sages préceptes de conduite.
Wytttenbach est peu porté aie croire ; on ne trouve pas d'ailleurs, remarque-
t-il, ces •MM mentionnés parmi ceux des femmes qui ont cultivé lu lettres.
1 De le rappeler à ton souvenir, de le repasser dans ta Uteoire... Rac,
remenlare, basse latinité, de mens : « Ce Irit me ramentoit ma jeunesse ; ils
ramentoivmt leurs M\n ; acte ramentevable (mémorable) ; ramenteur, .
t€lai qui rappelle ; n» locutions alors usitées. LaBoetie. 44

The text on this page is estimated to be only 29.54% accurate

'Mi REGLES DE MARIAGE PoUioQ , ne pense pas que ta femme s'abstienne de ccscuriositez et excessives despenses, si elle te voit faire conte ailleurs de pareilles choses, el prendre plaisir aux doreures des tasses , au peintures des chambres, aux hamois des mulets, aux caperaçons des chevaux : car il n'est pas possible de chasser du cabinet des femmes lasup^ tluité , si elle a prins place bien avant dans le garderobbe^ deshombres. Etpourtonregard, c'est maintenant k toy qui es desjà en aage pour pracliquer la philosophie , d'agencer ta façon de vivre , en te mettant devant et t' appropriant tontes (OS bonnes choses que tu ois dire , ainsi qn'oa les t'a monstrees , et qu'on en a gamy ton esprit; (»t aussi de faire part à ta femme de ce que ta pourras de toutes parts recueillir, comme Pabeille, de bon et proufitable^, mais que ce soit en Je protrayant et représentant en toy mesme'. En ccste façon devise avec elle, luy rendant 1. On disait, au \yV siècle, un garderobbe comme bb gardemanger, 2. Cr.Montaiguc, III, 2; ainsi J.>B. Rousseau, (Mff» m, 1 : Kt semblable à l'abeiUe en nos jardins éclore , De dilTérentes fleurs j'assemble et je compose Le miel que je produis. 3. En réalisant dans ta conduite ces enseigneneoti, el reproduisant en toi Timage de leur salutaire ioflueice. Protraire (protrahere) , plus usité pfmrlrairt, tracer, figurer, a La véritable éducation et de la jeunesse et ^ tous les âges de la yie, observe Platon (t. la traë. de M. Cousin, au pass. cit.), ne consiste point à reprendre^eM"^ faire constamment ce qu'on dirait aux autres co lei l^ prenant. y>

DE PLUTARQUE. 315 anliers et privez tous les meilleurs propos et m plus honnestes : Car luy seul il luy est e «w, et mère ^ et frère*. Et moins honneste n'est [pas d'ouïr dire k la femme : Mon mary, vous l'esles gouverneur, philosophe , enseigneur de Mîtes belles choses et saintes. Premièrement M aiseignemens retirent les femmes de toutes iMMies indignes et mal advenantes : car celle aura cote d'estre baladine qui aura apprins la geoleirie ; et celle là ne cuidera pas faire cas de forages charmez^, qui sera charmée des beaux mis de Platon ou de Xenophon. Et si quelqu'un ffomet d'attirer' la lune, celle là se rira de 'ignorance et sotise des femmes qui le croiront, :eUe Ik, dis je, qui aura ouy parler de l'astroogie , et qui aura ouy dire d'Agaiiice la fille raegetor le Thessalien^, que ce fut elle qui es1. Cf. Homère, /^, VI, 429, et Euripide, Hécube, 280, èéit. Tanehniu. 1 Enchantements magiques : v. Tidyllle II de Théocrite, etréglogue VIII de Virgile. Cf. Ovide, Mélam., III, 3Ô4, VU, 194, etc.; Properce, IV, 5; Tibulle, I, 2j Pline, XXXII, 10. 1 (Attrahere), attirer... Allusion aux croyances superitilieuses de l'antiquité : Carmina vel cœlo possunt deducere lunam, ▼ en 69 de régi, citée ; cf. Horace , Epod., V, 45 : Qoae sîdera excantata voce Thessala Lunamque cœlo deripit. 4. Sur cette Aganice, que Plutarque lui-même, dans le ^M eu Silence des oracles, appelle Aglaonice , on peut *nt.1e scholiaste d'ApoUonius de Rhodes, ilr^on.JV, 59; V. en ouvre sur les femmes thessaliennes, renommées pour

The text on this page is estimated to be only 28.69% accurate

316 REGLES DE MARIAGE iaut entendue aux générales
éclipses de lalune, et prévoyant le temps qu'il advient que la lune se trouve
prinse par l'ombre de la terre, affronta* les femmes, et leur fait accroire que
c'estoit elle qui tiroit k soy la lune. Et certes on dit que jamsii il ne s'est
trouvé femme qui ait fait enfant sans compagnie d'homme, maisquelques
portées q«s les femmes font sans forme^, comme des massai de chair
assemblées entre elles (on l'af^idle amas ^) -, ainsi il se faut garder que
telles ébou» ne s'engendrent en l'entendement des fenmies: car si elles ne
receoivent les semences des boni propos, et ne participent des doctrines de
leon maris , à part soy elles enfantent plusieurs délibérations et affections
mauvaises et mal advenantes. Or quant à toy, ô Eurydice, mets peine d'avoir
tousjours eu main les beaux mots des la pratique des arts magiques,
Aristophane, les IMtt, 749 et suiv. (éd. cit.); Ovid, /&û, 287 ; Pline, XXX,
S; Dion Chrysostome, OraL XLVII ; etc. 1. Abusa impudemment.... Un
affrotUeur, c'éitit «• (ffronié; on dit encore aujourd'hui : Il a du frmU. Y. àt
-^ sujet les trofts de Du Marsais, II, 7. 2. y. Hippocrate, de Morb, mulier., I,
p. 618; Arittoti, de General, animal, IY, 7; Pline, Vn, 13 ; mais c'est là une
opinion que n*a pas confirmée la science moderne. 3. Montaigne a
emprunté {Ess., I, 8), cette pensée, j que l'on regrette de trouYcr mêlée aux
détails gracie» ée ce traité de Plutarque , et dont notre gofft , plus déllcel
que celui des anciens, est justement choqué. Ifons niésitons pas à le dire :
c'est une discordance dans rharmeaii de ce morceau d'aiUeurs exquis, c'est
une tache deas re tableau si plein de suaYité et de charme.

DE PLUTARQUE. 317 bons et sages hommes, et fay que tu ayes sans %8S6 k la bouche ces propos Ik que tu ap«os avecques moy estant encores fille , k fin fêT d'une part tu faces vivre en plaisir ton mary, it oallre cela, que tu sois k toutes les autres emmes en admiration , estant ainsi singulière • lent parée , et plus magnifiquement que tu ne Mrrois estre d'aucune autre chose. Car de reonvrer et mettre sur toy les perles des femmes «hes, ou soyes* des estrangeres, tu ne le sçauNS faire sans les acheter bien chèrement ^ mais is beaux joyaux et paremens de Tbeanon , de leobuline^, de Gorgon la femme de Leonide' , e Thimoclee la sœur de Tbeogene*, de Claude 1. Ce fat de Tlnde, et par Fentremise des Perses, que on reçnt la soie dans Tempire romain , Jusqu'au règne eJustinien; elle était vendue au poids de Tor. Y.Provft. Guerre contre le\$ Perses, I, 20; Hisi. mêlée, c. 7; Hisl. secrète , c. 25. 2. Gléobnle, de Lindus, contemporain de Solon, était NI père; il rappelait Eû(iy]ti; (de bon sens, de bon conbU) , surnom qui suffit à son éloge. Athénée cite avec onneur des énigmes en vers qu'elle avait composées; tydaiis le Banquet des sept Sages, elle est mentionnée ravent; Ménage lui a donné une place, ainsi qu'à Théano, IBS son Histoire des femmes philosophes , SS 4 et 79. S. De Léonidas qui mourut aux Thermopyles; v. sur I femme, Hérodote, y, 48 et 51;yil, 239; Plutarque, ^fophUi. des Lacédémoniens , c. 53, et des Lacédémoimnes, c. 2. ^ De Tbéagène , faut-il lire plutôt : v. sur Timoclée , ^tarque , Vertueux faits des femmes , c. 27 (trad. d'AV^i); rie d'Alexandre, c. 20; Poly en, 5«raCa^., Vlli,

The text on this page is estimated to be only 26.71% accurate

318 REGLES DE MARIAGE DE PLUTÀRQUE. Tancienne* , de Cornille la fille de Scipion^ et tant d'autres qui ont esté tant admirables et renommées, les beaux paremens, dis je, de celles Ik, il te sera aysé de t'en accoastrer pour néant-, et puis après , en estant parée , de vivre par mesme moyen en grand honneur et grand heur. Car si Sapbon^ pour la plaisante façon d'escrire vers en estoit si fiere , qu'elle a bien osé dire par ses escrits à quelque grand'dame : De toy, quand tu giras morte, Ne sera memoù*e aucune: Car tu n'as part à pas une Des roses qu'Helicon porte*; comment ne te sera il pas mieux permis de te glorifier en toy mesme d'une grande et bdk gloire, quand tu te sentiras estre participaste non seulement des roses , mais aus^ des fruïcte dont les Muses font présent h ceux qui estime^ et admirent le sçavoir et la philosophie ? 1. C'est la vestale Claudia : on peut consulter sur elle Properce, IV, 11 , 51 ; Tite-Live, XXIX, 14. 2. Pour Cornélie, la mère des Gracques, t. CieéroD,Mlus, c.26,28. 3. V. Suidas , à son nom ; Aristote , Bkétor. , II , S> Démétrius de Phalère,de £2octtl.,c. 131, 132, 107; Horace» Od., II, 13; Ovide, Her., ep. 15; etc. 4. On peut lire ce fragment plus étendu dans StoMet titre 4; dans Plutarque lui-même, Sympot., mjl; et Brunck, Analecta, 1. 1, p. 57.

The text on this page is estimated to be only 28.85% accurate

LETTRE DE MONTAIGNE. 319 LETTRE DE MONTAIGNE. A
KADtAMOISLLE * DE MONTAIGNE, MA FEMME^. Ma femme, vous
entendez bien que ce n'est pas le tour* d'un gallant homme, aux règles* de
ce temps ici, de vous courtiser et caresser encores. Car 1. Le Dom de
damaUelle , dimiDutif de dame, comme le remarque Pasquier {Rech., VIII ,
5) , était alors affecté par rasage aux femmes mariées, d'un rang hoDorable :
le nom de dame, commun à toutes celles d'une classe inférieure^ était, par
un singulier caprice, réservé aussi pour les positions les plus élevées. Aussi
attachait-on une gnude importance aux distinctions que représentaient Ms
déBominations différentes; c'est ce qu'on voit par quelquei vers de
Bonaventure des Periers : Pourray je avoir un privilège De dame ou
damoiselU dire , Puis que c'est pis que sacrilège L'un de ces mots pour
Vautre eslire? 2. Montaigne avait épousé, en 1566, à l'âge de 33 ans ,
Françoise de La Chassaigne, fille de l'un des membres les plus célèbres du
parlement de Bordeaux. 3. Le rôle, la coutume.... 4. Beaucoup alors
écrivaient reigles ; mais Montaigne, quoique peu expert sur l'orthographe, et
peu curieux de l'observer, si Ton en croit ses propres aveux (111,9},
prescrivait toutefois, dans une note qui a été conservée , de suivre pour ce
mot en particulier l'orthographe ancienne qu'il préférait à la nouvelle, c'est à
dire d'imprimer regUs : V. le dise, et les notes placés au commencement des
Essaie, édit. de M. Le Clerc, p. 104.

3:20 LETTRE DE MONTAIGNE. lis disent qu'un habile homme peut bien prendre femme ; mais que de Tespouser c'est à faire à unsot. Laissons les dire ; je me tiens de ma part à la simple façon du vieil aage : aussi en porte je tantost le pofl. Et de vray la nouvelleté* couste si cher jusqu'à certe heure à ce pauvre estât (et si je ne sçay si nous en sommes à la dernière enchère), qu'en tout et par tout j'en quite le party. Vivons, ma femme, vous et moy, à la vieille^ françoise. Or il vous peut 80aT^ nir comme feu monsieur de La Boetie, ce mien cbff frère et compaignon inviolable, me donna mourant ses papiers et ses livres, qui m'ont esté depuis le plus favory meuble des miens. Je ne veux pas , chichement en user moy seul , ny ne mérite qu'ib ! ne servent qu'à moy. A ceste cause il m'a prtni envie d'en faire part à mes amis ; et par ce qae Jfe n'en ay, ce croy je, nul plus privé que vous, je top envoyé la Lettre consolatoire de Plutarque km femmes traduite par lui en firançois : bien many de quoy la fortune vous a rendu ce présent si proprt^ et que n'ayant enfant qu'une fille longuement attendue, au bout de quatre ans de nostre mariage, il a fallu que vous l'ayez perdue dans le deuxième an 1. InnoTation : un nouvdleur, un noiivellier, c'était «a homme ami du changement. On retrouve dans les Eisaii la même pensée : «c je suis desgonsté de la nonyelleté, quelque visage qu'elle porte ; et ay raison : car j'en ayrea des effets tresdommageablei, n etc., I, 22 ; cf. Ifl, 9. 2. Jfo<ftf, sous-entendu. 3. y. le Jugement qu'en ont porté Dacier, dans la fl^ de Plutarque, c. 19, et M. Villemain , Mélanges, t. ii,P' 350. On peut rapprocher de cet ouvrage la lettre de Salpicius à Cicéron sur la mort de TuUia, et une antre lettre de consolation adressée à une mère par P. L. GoarJer, ^ sentait si bien l'antiquité (t. ses LeUre\$, Parts, 1828).

The text on this page is estimated to be only 29.16% accurate

LETTRE DE MONTAIGNE. 32f le sa Yie^ Mais je laisse à Plutarque la charge de roas consoler, et de \ous advertir de vostre debvoir n cela, vous priant le croire pour Tamour de moy : ar il vous descouvrira mes intentions, et ce qui se leataUeguer encela, beaucoup mieux que je ne feois moy mesme. Sur ce, ma femme, je me recommande bien fort à ofltre bonne grâce, et prie Dieu qu'il vous maine&ne en sa garde. De Paris> ce 10 septembre 1570 : Vostre bon mary, Michel de Montaigne. 1. Montaigne perdit encore plusieurs autres enfants en U âge {Essais, 1 , 40); et il ne put élever qu'une fille iMDniée Léonor, née en 1572. Elle épousa par la suite le eomte de Gamaches, comme l'attestent plusieurs pièces (Ters adressées à Léonor^ dame de Montaigne, vicomut de Gamaches^ par mademoiselle de Gournay, sa mr d'alliance. Sur la famille de Montaigne , v. Tédit. itée de M. Le Clerc, Disc, prélim., 1. 1, p. 121. 14

The text on this page is estimated to be only 25.28% accurate

TRE DE CONSOLATION^ E PLDTARQUE A SA FEHIE. lia à sa femme ^ bonne et heureuse vie,. ne que tu m'envoyas pour me porter iUes du trespas de l'enfant se fourt sur le genre des Consolalians : pour plus de lentsàce sujet, on pourra voiries 0(fiervaêUm\$)ach sur Plutarque , Cansol ad ApoUonium ,)l9!i et saiv.— « Il me semble, observe Diderot de Sénèque , \$ 41 , que la CansolalioH est un rage peu commun chez les anciens, et tout à des modernes. Nous louons les morts qui ne lent pas ; nous ne disons rien aux vivants qui . nos côtés. Cependant, à quoi Thomme éloil mieux employer son talent qu'à essuyer les celui qui souffre ; à Tarracber à st douleur, dre à ses devoirs ; à le réconciUer avec la vie , rents , avec ses amis , par la considération du i reste à faire...?» L'objet de cette composibeureusement déGni ; mais le premier point fort contestable. Ce genre, en effet, que l'on nécessaire à Tbomme, ne lui a manqué jamais, ae les sentiments de douleur auxquels il s*ais le voyons cultivé, dès les temps les plus r les poètes ; ensuite il entre dans le domaine ophie , dont il forme Tune des parties les plus i; Sénèque {Epist., 9tf) et Cicéron (TWctif., I , 2a,31,34;IV,29,y.9;etc;) nous en font B nombreuses et de très-antiques applications, issement de Tempire, et de plus en plus depuis ie,il acompte surtout d'illustres repréieii

324 LETTRE Yoya*, à mon advis, sur chemin, en venant à Athènes; mais je l'entendis^ k Tanagre, quand j'y fus arrivé. Quant k l'enterrement, je croj tants; on connaît Télégie d'Ovide ou de Pédon kUnt\ Sénèque lui-même a écrit trois CoTUOlaliom, dont den font autant d'honneur à l'élévation de son Ame qu'à celle de son génie. Les noms de Dion Chrysostome ((hr,,Xfl et XXX), après lui, d'Aristide (Or,, \l), de Dion Gassiai, (XXXVIII, 18), de Boëce, etc., rappellent en outre, des ouvrages analogues et remarquables qui obtinrent plu on moins de célébrité. Plutarque, par son traité deVÈxil, et par sa Consolation à Apollonius, paya tribut an goât dé son temps; mais avec cette dernière œuvre en particulier, qui date de sa jeunesse, et trahit le rhéteur dm plusieurs passages, il ne faut pas confondre la leUre&msolatoire dont la traduction va suivre. Elle mérite, entre ses travaux, une place à part. Ici, ce n'est plus un écrivain, un sophiste, c'est un homme que nous allons entrevoir. Celui qui cherche à endormir la souffrance, souffre lui-même, et son émotion n'a rien de factice; c'est un cœur qui répand le vrai des sentiments qui oppressent son cœur. Dans tout ce morceau se révèle l'affection du père et de l'époux qui ne cherche pas à étaler sa science et son esprit, mais veut soulager des maux qu'il partage; qui s'efforce de se distraire, en ayant besoin de soutien lui-même; et fait preuve, dans cette délicate entreprise, d'autant de prudence et d'humanité que de dévouement et de tendresse. j i . Henry Estienne, Préface, p. li9, au sujet de ce jargon, « prie de considérer comment nostre langage a voulu se servir de quelques petites particules latines pour faire des excellens verbes composés. L'une d'icelles est foras : car quand, pour exemple, de voye, il eut fait envoyer, renvoyer, convoyer, il ajouta se faire voyer, formatvoyer, comme si on disoit aller par la voye, estant par force contraint à le faire » suivent des considérations curieuses sur l'usage de la particule for dans notre langue. j 2. Je fus instruit de la perte de notre petite fille...

DE CONSOLATION. 325 [ne tout est desjk fait. De ma part, je désire [ne ce qui en a esté fait, soit en la sorte qu'il courra estre mieux pour te donner, k ceste leure et à Tadvenir, moins d'occasion de fasherte. Mais si en cela tu as laissé * de faire [oelque chose dont tu eusses envie, et attens sur e mon advis , fay la hardiment , si tu penses, ek estant fait , en estre plus k ton ayse *, mais e sera mettant à part toute superfluité et âme superstition : aussi sçay je bien que de es passions Ik, tu n'en tiens rien. D'une chose aiis plus te veux je advertir, qu'en ceste doum ta te maintiennes, et k toy et k moy, dans es termes du debvoir^. Car de mon costé, je iSgnoïs et comprends en cest inconvenient, de mnbien il est grand. Mais si je treuve k mon irrivee que tu te tormentes oultre mesure , ^ certes me troublera encores plus que l'acâdent mesme. Et pour vray je ne suis ny de)ois, ny de pierre : tby mesme le sçaisbien, n'ayant tousjours tenu compaignié k nourrir m commun tant d'eufans que nous avons eu', lui ont esté tous eslevez et entretenus chez nous par nous mesmes\ Et si sçay bien qu'après l.Omis.... 1. Plutôt : Que tu te maintieus, et me permettes à Qoi-même de me maintenir, malgré un si cruel événeneot, dans une situation ferme d'esprit. 3. V. sur le non-accord du participe passé, p. 102, n. 3. 4. Conduite bien digne de celui qui avait écrit sur l'Ê^ ^alUm des enfants, s'il est vrai toutefois que Plutarque *»H l'auteur de ce traité. (Y. Wyttenbach, ^nim. I, p. 29.)

326 LETTRE avoir eu quatre enfans masles, toy ayant grande ;
 envie d'avoir une fille, ceste ici nasquit, et \ me donna occasion de luy
 mettre le mesme ! nom que tu portes , aymé de moy uniquement*, j Et voy
 bien encores qu'en nostre naturel anotonr'] il y a , oultre ces occasions ,
 quelque partiencttliere poincte d'une vive affection, k raison de la façon
 gaye qu'elle avoit, et du tout' frandieet naïve , n'ayant rien de cholere et de
 de^it; et voyoit on en elle une nature admirable, paisible, doulce, et
 attrempee\ Et l'amour qu'dle rendoit k ceux qui l'aymoient, et la
 recognoifsance qu'elle avoit envers ceux qui luyfaisoient quelque bien,
 donnoit tout à la fois plaisir, et cognoissance d'un naturel humain et
 débonnaire'. Car il me souvient qu'elle prioit sa nourrice de bailler et
 présenter le tetin* non pas seulement aux autres enfans, mais aux 1.
 SnivâDt la leçon proposée par Reiske (t. vill, p> 400), il vaut mieux
 traduire : Elle nous donua occiioii de l'appeler du nom que tu portes, et ftat
 Tobjet de notre bien vive tendresse. 2. V. sur le genre de ce mot, p. 70,
 n*^3. 3. Tout à fait.... 4. AUrempe (temperatus) modéré ; allrempanee,
 modération; aUremper, accorder, adoucir; atfrempeeineil, sTee oalme^avec
 sagesse. Charron, 5a^ 11,1, loue «ceste booté et félicité de nature , si bien
 atlrempee , qui novs rend calmes...» 5. y. sur ce mot p. 77, n. 2. 6. Terme
 alors fort reçu, même dans le style noble : Tes deux utins de neige et
 d'yvoire conceos , lit-on dans les Ters de Ronsard à MwrU,

The text on this page is estimated to be only 29.59% accurate

DE CONSOLATION. 327)etits pots mesmes qu'on luy donnoit, k
quoy iUe prenoit son esbat \ et k tous ses jouets, »mme ayant envie de faire
part, et mettre en mnmun^ ce qu'elle avoit de beau et plus kggreable en
toutes choses qui luy donnoient lanetemps , les conviant par une grande
courMBe' de manger k sa table. Or, ma femme, je m flçay pas pas pour
quoy toutes ces façons, pu, elle vivant^, nous donnoient tant de plaisir,
MÎntenant nous donneront peine, et nous tramllleront, quand nous y
penserons; mais aussi]t crains qu'en voulant chasser la douleur, nous ne
chassions tout d'un coup la souvenance *, comme faisoit Climene ^ qui dit :
Je me des|;»lais des lieux où la jeunesse 1. Plaisir, amusemeDt.... 6«6afre,
amuser; Ronsard, dus ses Odes : Cependant que jeunes nous sommes ,
Esbatons la fleur de nos ans. 1 S«r ce toor qui paraîttrait anjoard'hui
incorrect, mais Vd était alors admis, v. p. 156, n. 1. 3. Cowrlois (de court ,
cour) , affable , gracieux , préveniDt, en outre, inoffensif: aossi appelait-on
lances eoicr(oûei a celles dont les fers estoient rabatns et non esmonlns,
desquelles on combat en lice pour déduire soy et les dames. y> Nicot. 4. Sur
ce participe présent sans accord avec son sujet, cf. p. 11,n. 1 et p. 236, n. 3.
5. Et y dans ses Elégies, Ronsard a dit avec TAme et l'ictent d'un poète :
Soayent le souvenir de la chose passée , Quand on le renouvelle , est doulx
à la pensée. 6. Mère de Phaëton : v. Hygin, Fab., 152 et 154 ; Ovide,
tfélam., II, \$9.

328 LETTRE A escrimer et à luicter s'adresse; Les arcs aysez de cormier me desplaisent ^ Tant elle craignoit et fuyoit le souvenir de son fils qui tousjours raccompaignoit : car nostre nature fuît volontiers cela dont elle receoit peine. Or faut il, tout ainsi comme elle se rendoh telle en nostre endroict, qu'elle nous faisoit sentir tous les plaisirs du' monde k nous festoyer, k se faire veoir, à se faire ouïr, que pardt lement k ceste heure la souvenance d'elle de^ meure tousjours et vive dedans nous, apportant avecques soy un plaisir plus grand , m^ de beaucoup, que non pas l'ennuy : au moins si nous pensons qu'il est raisonnable que nous mesmes tirions quelque proufit, au besoing, des advertissemens que nous avons fait souvent ï plusieurs autres. Il faut doncques entretenir ceste plaisante mémoire, et non pas meiner dueil , et se desconforter ^ tant et lamenter, qu'il semble, k veoir, que pour l'ayse qu'on a receuuelquelquesfois, on vueille maintenant rendre en payement an double de fascheries et d'ennuis. Ceux qui viennent de Ik où tu es, vers moy, m'ont bien rapporté une chose, pour raison de laquelle ils t'admirent grandement : c'est que ta 1. Vers d*une tragédie d'Euripide intitulée PhaéUk9»i qui a été perdue; y» Plutarque, Sympos. , IV, 2, t. viH, p. 642, édit. Reiske. 2. y. p. 2i7, D. 3;et cf. pour la pensée, Plutarqae, Vie de Solon, c. 41.

DE CONSOLATION. 329 i'aspointprins nouvel habillement* ,
 n'en rien dif* formé ne gasté ta façon accoustumee, en toy, ny m
 teschambrieres-, qu'il n'y avoit à l'enterrement incun appareil somptueux qui
 sentist sa pompe (t superfluité ; mais que le tout a esté conduit ivecques
 grande discrétion et sans bruit , k la tompaignie seulement de nos plus
 proches païens. Quant est de moy, sçachant bien que tu le prins jamais de
 belle robbe pour aller aux MX et k la feste, mais as tousjours pensé que a
 somptuosité ne sert de rien, non pas mesmes KNir la volupté , je ne me suis
 point esbahy Toilendre que tu ayes entretenu en la tristesse mk assurance
 et modeste simplicité. Aussi il le fout pas seulement qu'une femme de bien
 se prde pure et entière, aux festins et aux jeux', Bais qu'elle pense que
 l'esbranlement que fait sn nous la douleur , et le mouvement des fassheries,
 n'a pas moins de besoin d'une ferme discrétion qui combat, non pas,
 comme plusieurs estiment, contre l'amour que naturellement nous debvons
 aux nostres, mais contre les désordonnées passions de l'esprit. Car nous
 ottroyons^ cela k la naturelle affection d'hono1. Pour exemples aDalogues,
 y. Platarque, Consolation àapoUonius, c. tf9, 60 et 62 ;^Cicéron, Tusc,
 111,26 ; YaUre-Maxime, V, 10 {exi. l); Elicn, Var.Hisl., IX, 6. 1 Dans les
 fêtes des Bacchanales , dit Plutarque ; allusion à un passage d*Euripide, cité
 dans la Vie de Tibérius Oraechus et qui appartient aux Bacchantes, y. 314 à
 3i9 ^ ^.Tanchn.; sur les Bacchanales, y. Tite-Liye, XXXIX, 8. 3.
 Accordons... Ottroi, octroi, concession ; hasse latinité , otriare.

330 LETTRE rer ceux qaisont morts, de les regretter, de s'en souvenir. Mais certes ce désir désordonné de meiner dueil, desvoyant[^] l'esprit et le meinant parmy les lamentations et travaux , n'est pis moins vicieux, à le bien prendre, que la d[^] lution aux voluptez. Mais on pardonne ï h tristesse plus volontiers et à bon droict*, d'«h tant que ce qui est en elle de vicieux, en liai de plaisir , a tousjours avecques soy la peine et l'amertume. Car qu'est ce qu'on pourroit trouver plus desraisonnable que de défendre le lÎR excessif et la joye désordonnée, et puis après se laisser du tout aller aux desbordeme&â des pleurs et des plaintes qui viennent de la mesae source' d'où partie plaisir desmesuré ? Et quelle 1. (Deviare) , détoarnaiit de sa voie, de la raison... Il desvoyer, s'égarer : on disait également au xvi* siècle,in homme, un chemin, un estomac desvoyez» Du Bellay, dins son Olive, sonnet 108*, ioToquant le Seigneur DîfN, s'écrie : Guide les pas de ce cœur desvoyé! 2. C'est sans raison que Von pardonne à la tristei\$î\$ convient-il plutôt de dire , en admettant une correctioo proposée parReiske, t. viii , p. 403. 3. De la même force, porte Tédition originale ; ix |iUk ^YiYfiç, lit-on dans le grec. Pour s'expliquer cette faute, fii ne peut appartenir à La Boëtie , il faut se rappeler qtt'to XVI* siècle on donnait en général à la lettre o lesondi la diphthongue ou ; et souvent aussi Ton écrivait Jwt^ pour force* Bon. des Periers^dans la paraphrase do portrait de la femme forte, par Salomon : Elle ceint , dit-il, Non rebourse (revêche) Ses reins de puissance eijfburce. De là une confusion facile à comprendre, d'après rb*|>^'

DE CONSOLATION. 331 raiscm peuvent avoir plusieurs maris d'entrer en pierelles avecques leurs femmes pour les garder de porter des senteurs etdel'escarlata, si après h leur accordent de se tondre pour le dueil, le prendre nouvelle teinture de robbe noire , de demeurer en un lieu assises ou mal couechees, sans se bouger , choses certainement kmtes indignes et mal advenables * ? Et, ce que je Ireave encores plus nouveau^, n'est ce pas dMise estrange de veoir qu'alors que les femmes flsqipeut et tormentent les valets et les chamkrieres oultre mesure et sans raison, les maris mpeschent cela et les engardent^*, et quand iHeB mesmes sont vivement tormentees et cruelhnent par elles mesmes, ils n'en font aucun compte , et les laissent k ce besoing et en ce trouble d'esprit, où elles avoient besoing de Ubonté et douceur d'eux et de leur courtoisie ? Mais entre nous, ô ma femme , nous n'avons jamais encores eu desbat aucun pour ces choses ; « n'aurons nous pas à ceste heure pour ceste Uide où était Montaigne, pour tout ce qu'il publiait, a de le le mesler ny d'orthographe, ny de ponctuation, et, où loQ rompoit le sens, de s'en donner peu de peine,... chas^ main , chasque ouvrier y apportant ses fautes, p SitaU, m, 9. 1. Expression beaucoup moins usitée que fñial adveHOfilef (qns maie adTeniunt), mais qui a le même sens : ificoDYenantes. 1 Ce sont là, pour parler la langue de Montaigne, des Umgueries superflues : ni ce membre de phrase, ni celui qvi termine la phrase précédente , ne sont dans le grec. 3. V. sur ce mot, p. 113, n. 1.

p 332 lettre: ici , à mon avis. Car il n'y a un seul des pU- ^
 losophes qui nous ont hanté et cogneus, qu'il ne se soit esmerveillé de
 Thonneste humilité de ton accoustrement et de la modération et façon
 reformée de ta vie ^ et n'y a pas un de nos citoyens , k qui ton honneste
 simplesses aux églises, aux sacrifices, aux théâtres, ne sem d'exemple et de
 miroir. Et d'autresfois, k ol pareil besoin qu'k ceste heure, tu feiscognoistie
 une grande assurance d'esprit et fermeté de cœur, lors que tu perdis L'aisné
 de nos enfans^ et encores depuis alors que nostre beau Charoa^ nous
 abandonna. Car il me souvient qu'on me porta les nouvelles de la mort de ce
 garscor, ainsi que je descendois de sur mer *, et Ion d plusieurs de mes
 hostes et amis me tinrent compaignie , et vinrent avecques moy en nostre
 maison , et beaucoup d'autres quant et eux. Et puis voyans chez nous que
 toutes choses estoient en leur rang, et tout paisible comme de coustume, ils
 pensoient (et ainsi l'ont ils dit depuis k maint un^) qu'il n'y estoit rien
 advenu de mal, mais que quelqu'un avoit semé ceste faulse nouvelle : tant tu
 avois bien ordonné la maison en temps si triste et qui donnoit si l. Il
 s'appelait AulobuU. Piutarque donne ce nom irai des interlocuteurs du traité
 de l'Amour, et de celui qui i pour titre : Quels sont les animaux les
 plus inleUfifs, tU. 2. Xyandre propose de lire Chæron au lieu de Ckoff
 4an8 la pensée que Plutarque se serait plu à donner i ion fiU le nom du
 fondateur de sa ville natale. 3. A plus d'un.... i

DE CONSOLATION. 333 ■mde occasion de desordre. Et si avois tu Mirry eeluy là de tes propres mammelles% et Mir luy avois enduré Tincision d'un tetin qui Mtoit fendu tout autour. Ce sont vraiment s^ chefs d'œuvre d'un bon cœur et noble, et one vive affection. Mais la plupart des ores, nous les voyons prenans entre leurs bras nrs enfans, tant qu'ils vivent des mains d'au■y*, pour les servir*, ce semble, de passemps; et puis, quand ils sont morts, iudiscrement elles s'abandonnent à un dueil vain et os raison ^ non pas d'amitié qu'elles ayent^ <: ir l'amitié certes est une belle chose et pleine t modération et prévoyance -, mais pour vray, abondance d'une vaine ambition^, qui est eslee avec un peu de passion naturelle, fait ï dueil ainsi sauvage Et enragé, et ce grand «confort Et qu'il soit ainsi, il semble bien l'Esope ne l'ait pas ignoré* : car il dit qu'a1. Nicot fait, an sujet de ce mot, uae curieuse remarae, après en avoir signalé Tétymologie latine : <c flinc mÊnmam subinde clamantes infantuli petunt mamroan ii dari , non matrem. » 1 Soignés et parés, tant qu'ils vivent, par les mains iWrui f a dit Plutarque : les deux verbes ont été omis lus la traduction ; de là, légère altération du sens. 3. Tour gascon, du genre de ceux qui ont été signalés ^M, n. S. Servir quelqu'un, disait-on à Bordeaux, pour wrvjrr à quelqu'un -, jouir une chose, pour jouir d*une ^e, etc. 4. Non pas en raison d'un sentiment de tendresse.... B.Une vaine ostentation de sensibilité.... 6. V. Fables d'Esope, édit. d'Uanptmann, Lips., 1741, «-8", p. 258. Cf. Stobée, titre 10\$.

334 LETTRE lors que Jupiter partageoit les honneurs entre ti les dieux, le Dueil demanda sa part, et il loy ei a donna, mais seulement k l'endroit de ceux fii qui de leur gré mesme luy en voudroient faire'. Ainsi doncques eu advient il au commencement : car chascun qui a dueil le meine laj li. mesme chez soy . Mais après, quand il y a une f(Ni t gagné place avecques le temps, vivant et logeaiH i avecques celui qui l'a receu , il ne s'en va pai k encores lors qu'on luy donne congé. Doncqoef le il le faut combatre des l'entrée k la porte, et noi i pas luy quiter le fort , en laissant son habille- ic ment et son poil et par ^ tous autres pareib i moyens et toutes autres façons, qui se pre- \ sentans k toute heure devant les yeux, et attris» tans la personne, tiennent en serre et diminuent h^ la vigueur de l'esprit, et le mettent en deses- \c poir de trouver issue du mal , et le rendent incapable de consolation, tout obscur et ténébreux , de tant que l'entendement depuis qn'3 s'est parla douleur entourné^ et enveloppé de 1. Le même apologue est présenté d*ane maDiére plu étendue et plus intéressante, ConsolalUm à ApoUomt, c. 36, et placé dans la bouche d*un ancien philostphe qui voulait consoler Arsinoé, reine d'Egypte. Cf. Jas* blique. Vie de Pythagore, §§ 122, 123. 2. En déchirant ses habits , arrachant ses chCTem, et faisant usage de.... Cf. Lucien, de Luetu, S 12. 3. Pour entouré. Sur ces idées, cf. Homère, Odys., Vff 1(M; Euripide, ii2(;e<(e,v. 350. L'Hospital disait aussi à Cb' de Lorraine que dévorait la mélancolie, EpisL,\. II, ttU- ' Quid maie tam de te méritas data munera oelo Respuis, et suavem tibi rerom subtrahis usom ?..•

DE CONSOLATION. 335 S tristes habits, il ne se fait aucune part
ny I rire en compagnie, ny de la lumière, ny la bonne chère, et de la
plaisante et joyeuse Ue de ses amis. A ce mal de la tristesse se nt volontiers
la nonchalance de sa per<* me, et un despit contre la coustumiere façon,
iques à ne se vouloir ny estuver* : là où il loil que Tesprit feist tout au
contraire pour geeourir et ayder, par le moyen du corps n et vigoureux. Car
certes quand le corps . sain et en sa gaillardise, une grand'partie Tennuy
s'abat et se relasche, comme le flot an beau jour quand le temps est calme ;
lis si on laisse le corps rouiller et durcir par mal gouverner, et qu'il n'envoyé
plus rien : bon ny de gracieux k l'ame, ains seulement mme des ameres et
fascheuses fumées, certes ^and'peine se peut on ravoir , encores qu'on
Yueille : si grandes sont les passions qui isissent l'ame ainsi malmeinee.
Encores m'asure je tant de toy, que pour ton regard en ;ci, je ne crains point
une chose , qui est bien 1 tel cas la plus grande et la plus à craindre : '. sont
les visites d'un tas de mauvaises femles, leurs voix plaintives , et la recharge
de iors complaints, avecques lesquelles elles Ht accoustumé de frotter par
manière de dire !t rafraischir et irriter la douleur, ne permet1. Pai même
laver, baigoer.... Estuveur , baigneur; '^(urei, bains : de slubœ, basse lat.,
même sens ; t. Vos*»as, de Vitiis sermonis, IT, 17.

The text on this page is estimated to be only 29.49% accurate

336 LETTRE sans point que le duel ou par autre moyen, ou bien de luy mesme se vienne à flestrir, et sV mortisse. Car je sçay combien tu eus de ^m n'a guieres^ quand tu secourus si bien la mnt de Theon^, et combatis si bien celles Ik, qû, oultre le dueM qu'elle avoit en elle, luy faisoient encores, avecques les assaults qu'elles luy ditnoient des cris et des pleurs', comme pourvn; si elles eussent eu envie d'y mettre le feu^. ùt si on voit brusler la maison de son amy, oi esteint la flamme le plus tost que Ion peut, flt à la plus grande haste ^ et quand on le T«t luy mesme se consommer^ en son esprit et M enflammé, on luy attise encores le feu ! Et cettes on n'endure pas, quand quelqu'un a md aux yeux, qu'il y mette la main, encores qu'il le vueille ^ et personne ne touche là où son mI luy cuit : et celui qui est en duel demeure tousjours assis, se présentant à tous venans ex1. Récemment.... V. plus haut, p. 196, d.2. 2. Il est question d'un personnage de ce nom dans plusieurs traités dePlmarqne, et particulièrement dani«elii où il examine Pourquoi la Pythie ne rend plus de\$oracii9 en vers, c. 7. 3. Phrase embarrassée, chargée de trop de moM > U fn(traduire : Ces femmes qui venaient du dehors faisailljr de leurs cris, de leurs lamentations.... 4. D'ajouter feu sur feu ^ c'est notre locution papilaire : de Jeter de Thuile sur le feu. Du Bellay, soBBd tf des Regrets : De quoj doncques nous sert ce fascheax larmojrer? De jecter, comme on dit, VhuUe sur Ujbyer, 5. Pour »e consumer ; v. sur re verbe, p. 225. o. 3.

DE CONSOLATION. »337 (H'esseeineDt, ce semble, pour se faire esmouir, et envenimer la playe, a fin que pour un fteu de douleur qu'il a, qui le poingt* et luy lemange, l'ulcère esgratigné s'empire tousjours, (I devienne plus grand et fascheux! Or doncques de cela je suis certain que tjj te irderas fort bien. Mais encores essaye toy en ta ensee de te transférer toy mesme et remettre ce temps la, que ceste fille, maintenant morte, *estoit pas encores née ; et si ne pensions (oas pas lors^ avoir occasion aucune de nous bindre de la fortune. Puis, ayant pensé k ce smps lk, assemble le avecques celui de mainteân , et tu trouveras que l'estat de nos affaires itoit lors, et est a ceste heure, entièrement areil. Car si nous estimons que nous avions. Ids de raison de nous contenter, avant qu'elle 1. (Pangit) : poindre, espoindre, piquer; verbes exressifs déjà signalés, et dont le xvi^ siècle a fait un fréleot emploi. Du Bellay, dans ses Regrets redemande lec douleur La France et son Anjou dont le désir le poingt, (Sonn.25;cf. 30.) IU&sard, dans le Bocage royal, nous dit d'un prince : Et tant il est d'honneur et de louange espoinct. Que pardonnant à tous ne se pardonne point. 9n§Uif, piquant, se lit dans Rabelais, 1 , 28 : de là les Italiens et les Espagnols nous ont pris leur pungitivo. 1 Et cependant nous ne pensions pas alors.... On a pu souvent remarquer les acceptions diverses qui appartenaient à la particule <i, et surtout la vivacité piquante 9'elle communiquait au tour des phrases. Plus bas, si ■ira le sens de en outre, La Boétie. 15

338 LETTRE nasquist, il semblera, ma femme, que nous soyons courroucez et desplaisans * de sa naissance. Or les deux ans d'entre deux, qui a esté le terme de sa vie, il ne faut point les tirer hors ny rabatre de nostre mémoire -, mais amm nous ayans apporté jouissance d'autant de faveur et de bien , les compter pour plaisir , et non pas reputer un bien court k^ grand mal, ay estre ingrats envers nostre fortune du présent qu'elle nous a fait, pour ce qu'elle ne l'a pas augmenté de tant comme nous espérons. Car certainement on ne peut faillir à tirer un bel et plaisant fruict de dire tousjours bien et se contenter de ce que Dieu a voulu, et de prend» à gré, et sans se plaindre , ce que la fortmie nous baille. Et en telles choses celui qui rameine le plus k soy la souvenance des Ineis passez, et qui destourne et retire l'entendement 1. Fâchés et mécoBtents... «Nicole Gilles, ea la Vie i» Roy Loys III : Hue le grand jura qu'il courrouceroit It roy , c'est-à-dire Ten feroit marry et desplaUant.» Ptrcet exemple, tiré du Thresor, on voit quel était le sens ancien de desplaisanl; on reconnaît de plus que courrweir avait autrefois la signiBcation active. Remarquons encore, avec Nicot, que courroucé ne voulait pas dire senleDeot irrité , mais triste , peiné , comme : a Il est grandement courroucé de ce qu'il n'a nuls enfans. y> Ètym. : car roàir tur,ringitur; de même en italien : corrociare. 2. Me pas envisager un bien passager, de courte 4arée» comme un.... Au centre de la France, dans la partie oàn parlait le plus pur langage français, on disait pbU^ Réputer un homme savant, ou pour savant ^ répuUr «w chose pour mauvaise. . . .

DE CONSOLATION. . 339 es choses qui le troublent et obscurcissent , our le remettre en la partie de sa vie qu'il a Ottvee la plus belle et la plus claire ^ c'est *ayement celuy Ik qui en esteint entièrement i douleur, ou pour le moins, l'affoiblit et Taortit , la destrempant avecques la meslange^ ison contraire. Car tout ainsi que les onguens î bonne odeur resjouissent tousjours le sentient, et si sont un préservatif contre les mauaises senteurs-, ainsi le pensement du bien ceu sert encores de remède nécessaire au al qui survient, au moins à ccluy qui ne fuit 18 la mémoire du bien passé, et ne prend pas aisir d'accuser entièrement de tout la fortune : 5 quoy nous nous debvons bien garder, et de mloir calomnieusement blasmer la vie d'entre)us hommes pour quelque tache de malheur, (le possible sans plus^, qui se treuve en elle,)mme en un livre, tout le demourant estant 1. Briilante... : mot très-usité dans ce sens à Tépoque eUBoiStie. Ainsi Marot célèbre, avec le ris de madame AUebret, Son doulx parler, son clair teint, ses beaux yeux ; léit ailleurs, dans ses Epigrammes : Le clair Phebus donne la vie et l'ayse.... 1 Destrempier, c'était, suivant l'explication de Nicot, imollir, radoucir. Quant à meslange , on a déjà dit que » mot était alors du féminin : v. p. 288, n. 1. 8. Peut-être une, et pas davantage. ...Sur ces considéralions, cf. Arrien, Disserl. Epict., III, 24; Sénèque, de ^d Providence, c. 2, etc.

340 LETTRE net et entier. Car il te souvient bien de m'avoir souvent ouy dire, que les changemens de fortune ne peuvent de guieres esbransler noslre vie, ny avec ses hazards elle ne luy sçauroit faire prendre grand sault* . Mais toute la félicité ne dépend que d'une bonne et droicte resolut ion, parfaite et accomplie en une habitude ferme et asseuree\ Et encores s'il faut, a la façon de la plus part des hommes, se gouverner parce qui est hors de nous, et s'il est besoing de conter^ ce que nous tenons de la fortune, et faire le i. Imprimer âne grave secousse, c.-à-d. la troubler gravement. La raison nous en est exposée dans ces belles paroles de Montaigne, 1, 40. a La fortune ne nous fait njbieo ny mal ; elle nous en offre seulement la matière et la semence : laquelle,, nostre ame, plus puissante qu'elle, tourne et applique comme il luy plaist^ seule cause et maistresse de sa condition heureuse et malheureuse.» Aussi, on lésait, l'auteur des Essais ûmiU-ii mieva[or§tr ion àme que lAmeubler, III, 3. Cf. Charron. Sag.y 1,18. 2* C'est qu'en effets comme Montaigne le dit encore,!, 50, c(les choses à part elles (en elles-mêmes) ont peot estre leurs poids , mesures et conditions; mais au dedans, en nous, l'ame les leur taille comme elle l'entend... U ^anté, la conscience, l'auctorité, la science, la richesse, la beaHté et leurs contraires se despouillent à l'entrée et receoivent de l'ame nouvelle vesture et la teinctnre qo'il luy plaist... Nostrei>ien et nostre mal ne tient qu'à nous» Nicolas Pasquier a rendu la même idée avec pne certaine énergie (^Lettres, 1, 19] : ce La vérité est que chascuo est le forgeron de son bien et de son mal , et comme disoit quelqu'un : Mores cuiquesui fingunt forlwnam. n Oo peut voir dans les Observations de Wyttenbach , 1. 1, p. î? *» 775, rindication des textes anciens où ces considérations sont développées. 3. Compter : v. p. 159, n. 1. \ Kit K

DE CONSOLATION. 341 peuple mesme juge de nostre bon
 heur*, ne 3rens pas garde, je te prie, aux larmes et plaines de ceux qui te
 visitent maintenant, lesquels)ar une mauvaise coustume on voit faire ainsi ,
 lins combien ceux Ik mesmes admirent ton K)n heur, k raison des enfans
 que tu as, et de a grandeur de nostre maison, et de ta vie. Et, ans double, ce
 seroit une chose* merveilleuseaent desraisonnable, qu'il n'y aye^'celuy
 deceux [ui te voyent, qui ne prinst volontiers la condiionenquoy tues,
 encores avecques la charge de 'inconvenient dont toy et moy nous
 dueillons^, t que tu fusses seule k t'en plaindre et mesconenter*. Et n'y a pas
 de raison que le mal nesme qui te picque ne te face sentir coml. y. pour ce
 mot p. 22, n. 3. 2. V. sur celte orthographe, p. 121, n. 2. 3. On a déjà vu ce
 verbe se douloir, se doloir, être afflié, être dolent: je me deuls, tu te deuls, il
 se deuU, nous 0Q8 douions et deuillons, etc. Ronsard, dans ses Elégies :
 Lisez ces vers, madame, et vous verrez comment. Et pour quoy je me deuls
 d'amour incessamment ; t Bonaventure des Periers , dans une pièce
 gracieuse dressée à la reine de Navarre : Ignorance Tant nous lance, Qu'elle
 nous contraint vouloir Sapience , Dont l'absence Nous fait errer et douloir. .
 ^- De même on disait autrefois mesconseiller, donner der mauvais conseils;
 mescroire, ne pas croire; mesaymerr 'aïr; mesparler, mal parler; se
 mesmarier, se mal ma^^^ {ie mésallier); etc.

342 LETTRE bien nous devons à la fortune pour ce qu'il nous demeure. Certes ny plus ny moins qu'on a vu quelques uns qui se sont amusez à tirer les vers d'Homère où il y a quelque faute m commencement ou à la fin, laissant ce pendant passer sans y prendre garde tant de belles et grandes inventions *, ainsi seroit il de toy, si tu voulois rechercher curieusement les infortunes de ceste vie humaine, et pour le regard des biens qui te viennent à foison et à monceaux, tomber en la mesme maladie des avarés et riches mécaniques% qui ayant amassé de l'argent de toutes parts, n'en usent point quand ils l'ont perdu. Or si tu plains ta fille pour estre morte sans avoir esté mariée et porter enfans\ tuas (le l'autre costé de quoy te resjouir de ce qu'il n'y a aucun de ces biens Ik qui te défont, et dont tu ne sois participante : car ce seroit bien folie de penser que ces biens fussent^ grands, 1. V. le traité du Sublime, c. 27. 2. D'un esprit étroit, mesquin, d'un caractère sordide : T. p. eo, n.3. 3. Ajoutez, d'après le texte de Plutarque : Quand Us l'ont en leur possession, ils le regrettent et le pleurent..Peut-on attribuer à La Boétie le non-sens qui résulte de cette omission inconcevable ? 4. Lucien fait une ingénieuse satire de ces regrets d'une tendresse aveugle : v. de Luctu, t. ii, p. 98^» surtout S 13, p. 92B de Tédit. cit.;cr. Valère-Maxime,n,6 {ext. 13). 5. Car ces biens ne sont pas..., dit plus brièvement le grec.

DE CONSOLATION. 343 ui regard de ceux qui les ont perdus, et petits m Teûdroicl de ceux qui en jouissent. D'avanage si elle est allée en lieu où elle ne sente K^int la douleur, elle n'a pas besoin qu'on se liiille pour elle : car pour quoy debvons nous tYoirmalpour raison d'elle^ , s'il n'y a rien qui luy îñ face. Pour vray la perte des grands biens doibt aire cesser le dueil qu'on en pourroit meiner^ piand par la perte mesme on vient k cela de l'avoir plus besoin des choses perdues. Or 31 petite Tîmoxene n'a perdu que peu de bien, le tant qu'elle n'en cognoissoit que bien peu ît se rejouissoit de peu. Car comment pourroit)n dire qu'elle eust perdu ce dont elle n'avoit pas sentiment et qu'elle ne pouvoit encores ny Bognoistre ny comprendre ? Toutesfois je sçay bien, touchant ceste opinion qu'aucuns tiennent et la donnent à entendre k plusieurs, que les hommes, depuis qu'ils sont une fois dissous par la mort, n'ont en nul endroict nul mal ny torment, je sçay bien, dis je, quant k ceste opinion, que la religion de nostre païs te gardera ^ de la croire, et les sentences qui se disent par mystère aux festes de Bacchus, que nous sçavons entre nous qui en sommes participans^. 1. Eprouver da mal, da chagrin poar eUe, à cause ^elle.... Sur ces idées, cf. Cicéron, Tusc., III, 30; Sénè<|tte, Consol. ad Polyb., c. 23. 2. Plus exactement : Les doctrines transmises par nos «ncêtres te garderont.... 3> Ob sait que dans les mystères, qui formaient chez les

344 LETTRÉ Doncques présupposant l'ame estre immortelle, imagine en toy qu'il luy advient de mesmes que es oiseaux qui sont prins : car si Famé se nourrit long temps avecques le corps , et par grands maniemens d'affaires et long usage s'accoustume et s'apprivoise en ceste vie, quand elle s'en déloge et s'en revole, elle y rentre tout à coup par le moyen des renaissances, et ne cesse de s'empescher tousjours des passions et fortunes que nous avons ici * . Et ne pense pas que la vieillesse soit tant mauldite et blasmee sur les rides et le poil gris et la foiblesse du corps -, mais cest aage là a ce mal qui luy est plus à reprocher que nul autre, qu'il esloigne l'ame et l'estrang^e ^ du souvenir de ce qu'elle voyoit au lieu dont elle est venue, et parmy les choses d'ici l'appesantit et la rend lourde et grossière : car par les ans elle plie et contraint la forme et habitude de son estre, et anciens une sorte de complément d'une religion insufisante , il y avait un certain nombre de vérités tenues en réserve pour les initiés seuls : au premier rang était le dogme de l'immortalité de T&me. 1. Ce sont là des doctrines pythagoriciennes qui péoétrèrent dans le platonisme moderne. Plusieurs autres passages des Œuvres morales montrent qu'elles formaient le fond des opinions philosophiques de Plutarque. 2. La dépouille.... JS[^]iran[^]erCextraneare[^] les Prorençaux en ont fait estranhar) , écarter, chasser. Un de nos vieux auteurs, en parlant d'une femme dont le visage étiit plein d'ulcères: Chascun la fuit , chascun l'estrang^e, (Gautier de Coinsj, II, 17, cité par Roquefort')

DE CONSOLATION. 3iê garde et entretient celle qu'elle a prinse par lé moyen de tant de choses qu'il luy a fallu endurer* . Mais au contraire l'ame qui a demeuré peu de temps captive^, ayseementpar les puissantes loix de sa nature est retenue en sa forme naturelle, n'ayant prins du corps qu'une façon ie ply encores fraisehe et molle : car ainsi que le feu, si on l'èsteint et incontinent après on le rallume, il flamboyé et se reprend soudain ^ dtemesmes Tame qui naguieres est partie de son origine, quand elle y rêva bien tost, la reprend plus facilement, et ne pourroit avoir aucun avantage à reculer' De franchir au plus tost les portes de PlutonS 1. Cf. Virgile , Enéide, VI , v. 731, 738, 746, 751 j et les doctrines de Platon dans le Timée, le Phédon, le 10' livre ^thRépublique, etc.; v. aussi Wyltenbach, Disputât, de plûdto ImmortaL , seet. 8« et 12*. 2. A partir de cette phrase , le texte grec offre plusieurs traces d'altération, et Reiske s'est efforcé de le rétablir (Yoy. t. Yiii de son édition, p. 412-415); mais on stit qu'il ne faut accepter qu'avec réserve les changements ^e ce critique hasardé, et se défier de son audace un peu « ▼entureuse (Wyttenbach, Ânimad., t. r, p. 749). 3. Tout ce membre de phrase a été ajouté par LaBoëtie ponr combler une lacune manifeste; mais Amyot a pensé qu'il y avait ici'moins de mots omis : de là, dans ce passage, la différence, d'ailleurs peu importante, qu'on remarque entre les deux traducteurs; Xylander a indiqué vie manière , à peu près analogue aux conjectures que les précédents ont proposées, de compléter le sens de ^'original. 4. Ce vers, que le texte de Plutarque ne présente ici IQ'iBcompItt , est cité en entier par lui dans sa Consola^ ♦15

346 LETTRE sinon pour nourrir en soy une grande amour des choses du monde \ et, comme si elle esloit charmée par le corps, s'amollir et destremper avecques luy.' Et la vérité de ceci se cognoist encores plus clair par les coustumes et loix anciennes de nostre cité : car en nostre ville on ne fait point de sacrifice à l'enterrement des enfans quand ils meurent , ny autre solennité, comme il est raisonnable d'en faire pour les autres morts. Car les enfans ne tiennent rien de terrien ny des choses terrestres*; et ne se dit point que leurs esprits, pour s'aymer près de leurs corps, s'amusement et s'arrestent aux tombeaux et sepulchres, et aux repas qu'on a accoustumé présenter aux morts: car les loix ne souffrent point qu'on pense cela d'eux, comme n'estant point loisible de le croire de ceux là, desjà estans en un estât meilleur et plus saint, et au partir d'ici arrivez k une plus belle demeure'. Or puis qu'à ne les en croire point, il lion à Apollonius ; od le troaye dans le Combal d'Hcmèn et d'Hésiode (édit. d'HeiDsias, p. 321} , et dans Théogiiii 417. Cr. Stobée, p. tiSO, éd. Gesner; Gicéron, Tuse., I,tt. 1. Cf. Menandri reliquiœ, éd. d'Amsterdam, 1709, p. 184; les Pensées de Marc-Aurèle , II , 14; Stobée, tit. 122, et la Consolation de Plularque à ApoUonm, c. 32, 38, 47 et 66. 2. Ne tiennent en rien k la terre ni aux affections terrestres. Il est question dans les Sermons de saint Bernard, fol. 83 , de ceux qui abandonnent les leçons da ciel popr se tourner vers c< an enseignement terrien,» 3. De là cette opinion familière à l'antiquité (Wytteobach , Animadv. , 1. 1 , p. 769, 770) , et que Ménandre «

DE CONSOLATION. 347 a plus de peine pour nous que de les enroire , il faut par le dehors en user ainsi comme les loix l'ordonnent, et avoir le dedans Dcores moins souillé et mieux net , et plus haste. La fin en est à dire * en Plutarque, tprimée par un vers touchant (v. i6. , p. 789, 790; fefiandri reliquiœ, p. 46) : Celui que les dieux aiment, meurt jeune, k l'époque de La Boëtie , le poëte Passerat s'est rapproché de cette belle pensée : La plus courte en ce siècle est la meilleure vie ; t des idées analogues à celles qui terminent le traité de Plutarque lui ont dicté l'épithaphe suivante « du petit kleiandre de Mesmes : » Reçoy, petit, ces vers funèbres , Qui vins ici pour veoir le jour, Et n'y voulus faire séjour, Quand tu n'y veis rien que ténèbres. 1. Manque : locution déjà expliquée. Les éditeurs terminent en effet ce traité par le mot Xeinet. Rien ne paraît toutefois manquer dans le texte, remarque judicieusement Heiske, si ce n'est peut-être un verbe , facile et même assez inutile à suppléer, puisque l'on comprend qu'il soit sous-entendu sans aucun préjudice pour le sens. Cf. l'éd. ^eReiske, t. viii, p. 414, et celle de Wyttenbach, t. m, p. 467.

POÉSIES LATINES.

LETTRE DE MONTAIGNE \ MONSEIGNEUR DE

L'HOSPITAL, CHANCELIER DE FRANCE*. Seigneur, j'ay opinion que vous autres, à qui le et la raison ont mis en main le gouvernes affaires du monde, ne cherchez rien plus nent que par où vous puissiez aiTiver à la mce des hommes de vos charges*: car à t il nulle communauté si chestive qui n'aye des hommes assez pour fournir commodéechascun de ses offices, pourveu que le desat et le triage s* en peust justement faire; et là gaigné, il ne resteroit rien pour arriver •faite composition d'un estât. Or à mesure s retiré dans sa campagne de Yignay, rancien r de France consacrait au culte des lettres les e lui avaient imposés les malheurs du pays. Dei ans, il s'était éloigné des affaires, mais sans vaincu: JVon viclus cessi, a-t-il écrit lui-même, quera avec quel bonheur d'à-propos, Tamitié inde Montaigne dédie les poèmes suivants de La L'Hospital, auteur de tant de beauis vers latins, L'Hospital, mignon des dieux, Qui ça bas rameina des cieux Les Gues qu'enfante Mémoire, a dit Ronsard, dans une ode fort étendue, conit entière k son éloge. hommes revêtus des charges dont vous êtei les eurs; ou peut-être aussi: Des hommes dont charge, dont le sort est placé entre tos mains.

302 LETTRE DE MONTAIGNE. que cela est le plus souhaitable , il est aussi plus difficile , veu que ny vos yeux ne se peuvent estendre si loing , que de trier et choisir parmy une si grande multitude et si espandue , ny ne peuvent entrer jusques au fond des cœurs pour y veoir les intentions et la conscience, pièces principales à considérer* : de manière qu'il n*a esté nulle chose publique si bien establee , en laquelle nous ne remerquions souvent la faute de ce despartement et de ce ; chois; et en celles où Tignorance et la malice, le ; fard*, les faveurs , les brigues et la violence com- mandent , si quelque eslection se voit faite meritoirement et par ordre , nous le debvons sans doubte à la fortune, qui par Tinconstance de son bransle divers, s* est pour ce coup rencontrée au train de la raison. Monsieur , ceste considération m'a souvent ccmsolé , sçachant M. Ètienne de la Boétie , Tun des plus propres et nécessaires hommes aux premières charges de la France, avoir tout du long de sa vie croupy , mesprisé, es cendres de son foyer domestique, au grand interest* denostre bien commun: car quant au sien particulier, je vous advise, monsieur, qu'il estoit si abondamment gamy des biens 1. Belles paroles, bien dignes de celui qui a écrit les < lignes suivantes : uQuelquesfois on me demandoitàquoy j j'eusse pensé estre bon ; à rien dis je : mais j'eusse dit ses ^ veritez à mon maistre et eusse contreroUé ses mœurs, s'il ei^st voulu,» III, 13; cf. id., III, 1. Ce témoignage qve Montaigne se rend à lui-même est confirmé par De Thoo : f celui-ci, de VUa sua, 1. II, l'appelle ingenii liberi hom. 2. Ou fardemenl et fardel, fausseté, ruse, déguisement. 3. Pour au grand préjudice de l'interest : le sens ici donné par Montaigne à ce dernier mot est eiceptionoel. ?

LETTRE DE MONTAIGNE. 353 t des thresors qui desfient la fortune, que jamais omme n*a vescu plus satisfait ny plus content. Je jay bien qu'il estoit eslevé aux dignitez de son uartier* qu'on estime des grandes ; et sçay d'avanige que jamais homme n*y apporta plus*de sufQince, et que, en Taage de trente deux ans qu'il MNirut , il avoit acquis plus de vraye réputation en 6 rang là, que nul autre avant luy. Mais tant y a ac ce n'est pas raison de laisser en Testât de soldat n digne capitaine, ny d'employer aux charges loyennes ceux qui feroient bien encores les preliores. A la vérité, ses forces furent mal mesnagees ttrop espargnees: de façon que, au de là de sa harge, il luy restoit beaucoup de grandes parties isives et inutiles , desquelles la chose publique eust leu tirer du service, et luy de la gloire. Or, monieur, puis qu'il a esté si nonchalant de se pousser oy mesme en lumière, comme de malheur la vertu !t l'ambition ne logent guieres ensemble, et qu'il a !8té d'un siècle si grossier ou si plein d'envie , [u'il n'y a peu nullement estre aydé par le tesmoijnage d'autruy , je souhaite merveilleusement que, w moins aprcs luy, sa mémoire à qui seule meshuy c doy les offices de nostre amitié, receoive le loyer le sa valeur , et qu'elle se loge en la recommandaSon des personnes d'honneur et de vertu. A ceste fiïuse m'a il prins envie de le mettre au jour , et de filais le présenter , monsieur , par ce peu de vers atins qui nous restent de luy. Tout au rebours du i. De sa condition.... Loysel, Dialogue des Advocats, '* conf., emploie ce mot dans le même seni : «tJe cognois tn de messieurs les malstres des requestes, et des meil^nrsde son quartier, lequel m'a dit tout franchement....»

354 LETTRE DE MONTAIGNE. maison qui met le plus beau de son bastiment vers la rue , et du marchand qui fait monstre et parade du plus riche eschantillon de sa marchandise; ce qui estoit en luy le plus recommandable, le vray suc et moelle de sa valeur Font suivy ; et ne nous en eut demeuré que Tescorce et les feuilles. Qui pouvoit faire veoir les réglés bransles* de son ame , sa piété sa vertu, sa justice, la vivacité de son esprit, le poils et la santé* de son jugement, la hauteur de ses conceptions si loing eslevees au dessus du vulgaire, son sçavoir , les grâces compaignes ordinaires de ses actions , la tendre amour qu'il portoit à sa misérable patrie, et sa haine capitale et jurée contre tout vice, mais principalement contre ceste vilaine traficque* qui se couve* sous Thonorable tiltre de justice, engendreroit certainement à toutes gens de bien une singulière affection envers luy, mesléed'un merueilleux regret de sa perte*. Mais, monsieur, il s'en faut tant 1. Mouvements... C'est, dit Montaigne, avec cet admirable bon sens qui nous le fait ainer, tout à l'aventureU remarque Ion mieux (l'ame) où elle va son pas simple, [I, 50); et, ajoute-t-il ailleurs, son pris ne consiste pas à aller haalt, mais ordonneement (III, 2). Sa grandeur n'est p» tant tirer avant, comme sçavoir se ranger et circoncrire... Il n'est rien si beau et si légitime que de faire bien Tbonme , ny science si ardue que de naturellement sçavoir vivre ceste vie (III, 13). » 2. (Sanitas), sûreté, rectitude : acception heureuse qui paraît d'ailleurs appartenir plutôt à Montaigne qu'à la langue de cette époque; on ne la trouve pas dans Nicot. 3. On a déjà rencontré ce mot, p. 95; Montaigne fevploie encore 1. II, c. 17 des Essais ; mais IraffU, au w«cnlin, était aussi d'usage : c'est ce qu'on voit dans Anyoi» Vie de Camille, c. 26, etc. 4. Montaigne avait peut-être simplement écrit cottivi' 5. De sa 'part, lit-on dans l'édition originale des OEM)^

LETTRE DE MONTAIGNE. 355 lie je puisse cela, que du fruit
 mesme de ses ^des, il n*avoit encores jamais pensé d'en laisser ni
 tesmoignage à la postérité ; et ne nous en est deleuré que ce que, par
 manière de pasetemps, il wrivoit quelquesfois. Quoy que ce soit , je vous
 ipplie, monsieur, le recevoir de bon visage, et Hnme nostre jugement
 argumente maintesfois d'une !iose legiere* une bien grande, et que les jeux
 mesles des grands personnages rapportent aux clairoyans quelque merque
 honorable du lieu d*où ils irtent, monter par ce sien ouvrage à la
 cognoismce de luy mesme, et en aymer et embrasser par onsequent le nom
 et la mémoire. En quoy, monieur, vous ne ferez que rendre la pareille à F
 opinion resresoluë qu'il avoit de vostre vertu ; et si accomtoez ce qu'il a
 infiniment souhaité pendant sa le : car il n'estoit homme du monde en la
 cognois«Dce et amitié duquel il se fust plus volontiers veu ogé que en la
 vostre'. Mais si quelqu'un se scandaïse de quoy si hardiment j'use des
 choses d'autrui , !« l'advise qu'il ne fût jamais rien plus exactement dit ne
 escrit aux escoles des pliilosophes au droict et des debvoirs de la sainte
 amitié, que ce personnage et moy en avons practiqué ensemeWe. Au reste,
 monsieur, ce legier présent, pour <ieLa Boëtie : leçon justement rectifiée
 par les éditeurs de Montaigne. 1. Conjecture souvent d'après...., conclut
 d'une chose ^€peu d'importance à.... 2. Epris du goût des amitiés
 excellentes, La Boëtie eût PQ dire comme Montaigne : u Les hommes de la
 société et ^'miliarité desquels suis en queste, sont ceux qu'on appelle
 honnestes et habiles hommes; l'image de ceux ci me l'csgoute des autres.»
 Essais, III, 3.

3S6 LETTRE DE MONTAIGNE. mesnager d'une pierre deux coups, servira aussi, s'il vous plaist, à vous tesmoigner Thonneur et révérence que je porte à vostre suffisance , et qualitez singulières qui sont en vous[^] : car quant aux estrangeres et fortuites , ce n'est pas de mon goust de les mettre en ligne de compte*. Monsieur, je supplie Dieu qu'il vous doint* tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce 30 ' avril, 1570. Vostre humble et obéissant serviteur, i Michel de Montaigne. I 1. Montaigne cite ailleurs ccparmy les plus notables hommes qu'il ait jugez» Olivier et L'Hospital, qui forent tous deux chanceliers de France, et suivant lui «desgeos j suffisans et de vertu non commune,» II, 17.] 2. Langage digne et noble qui se concilie parfaitement avec ce que l'auteur des Essais nous apprend de sa manière d'écrire les lettres, où il aimoit a un parler rond et crud, baissant les longues offres d'affection et de service, et les complimens verbeux des loîx cerimonieuses de nostre civilité : aussi eust ii donné volontiers à quelque aotre la charge d'adjouster ces longues harangues, ces tiltreset prières que nous logeons sur la fin.» I, 39. 3. V. pour ce mot p. 270 n. 4. n

POÉSIES LATINES. I. Ad Belotium et Montanum[^], Montane,
ingenii judex aequissime nostri[^], uque , ornat quem prisca fides candorque,
Beloti , socii , 0 dulces , gratissîma cura, sodales, uae mens, qui vobis
animus, quos ira deorum t crudelis in haec servavit tempora[^] Parca? 1, A
Belot et à Montaigne. [^]M, deBelot était ami de La oëtie et de Montaigne. Il
visita La Boëtie pendant sa ernière maladie : v. Montaigne, Lell Y , à son
père, es illustres amitiés ont seules sauvé son nom de l'oubli ; ependant il
résulte delà pièce xii' de ce recueil qu'il ccupaitune fonction élevée : lali
décorai quem purpura lavi: V. 3. On doit croire, d'après ces mots, qu'il
sié;eait au parlement de Bordeaux avec La Boëtie et Monaigne. Dans une
épttre de L'Hospital au chancelier)liTier, 1. Y, p. 259 de l'éd. d'Amsterdam,
un personnage la nom de Belot est aussi mentionné : Altéra Beloti dilata est
queseatio morbo. Dopent voir en outre pour cette épttre, mes Eludes sur U
Boëlie, p. 245, n. 4, p. 246 et suivantes. 2. Albi, nostroruro sermonum
candide judex, dit Horace, Ep.[^]l, 4, 1, en s'adressant à Tibulle. 3.
Rapprocher de ces vers la pièce énergique de Ronsard, «tir les Misères de
son temps, où respire avec l'ae[^]entda poëte la douleur de l'honnête homme;
deux épt[^]res de L'Hospital, l'une au cardinal de Lorraine, l'autre [^] De Thou
, lir. VI, p. 292 et 319 de l'édit. cit. ; en entre

The text on this page is estimated to be only 28.49% accurate

358 POÉSIES LATINES. Nam mihi consilii nihil est, nisi, quo
rapiet fors, Vel ratibus vel equis, laribus migrare relictis : Hoc sequar, utilius
nisi quid vidistis nterque, Si modo et exilii dabitur jam copia. Sane Et dolet
et miserura est ; sed stat sententia , longum Extremumque vale natali dicere
terrae. Vidimusexcidium* : quid adhuc calcare parentis Busta juvat^ ?
patriae quando nihil est opis in me , Parcam oculis. Fuerat raelius vitare
ruentis , Quam nunc eversae conspectum ; manera sed ne Pœniteat gratum
praestasse* novissimacivem, Et sese officio pietas soletur inani. des vers de
P. Pithou, également adressés à celui-ci, et que Ton trouve à la fin des
OEuvres de cet historien, t. vu de reedit, de Londres, sect. XI, p. 16. 1. ...
Satis uoa superque Vidimus excidia. (Virgile, ^n., 11,642.) 2. Ecoutons
aussi Antoine de Baïf , dans ses Mimes: La guerre par haines civiles
Déserte villages et villes, Déprave les cœurs des mortels Ëtablit meurtre et
brigandages, Nourrit d'impiété la rage, Profane les sacrez autels. Sur cet
ancien sens du verbe désert, ravager, rendre désert, consulter le Glossaire
de Du Gange, t. \i, col. 1429. 3. Præslasse ne se trouve nulle part ; præstavi
etpf*slalus n'ont que des autorités fort douteuses : aPrim' barbarismi fœditas
absit, i> dit Quintilien , 1. 1, c. 5. U^ fautes de ce genre sont d'ailleurs très-
rares dans cotre auteur. — On peut lire une discussion étendue sur le»
formes de præslare, Lexie. ForceL tert. edit.,PaW' 1827, t. III, p. 666. \

The text on this page is estimated to be only 27.42% accurate

POÉSIES LÂTIMES. 359 sa fugam jam tum nobis minus sequa
monebant omina , cum ignotos procul ostendere sub Austro îUuris tractusS
etvastaper œquora nautœ gressi, vacuas sedes et inania regna^ iderunt,
solemque aliom , terrasque récentes ^ .non baec , alio fulgentia sidéra cœlo^
'cdibile est , cum jam crudeli perdere ferro iropam late superi , turpique
pararent eformare situ viduos cultoribus agros *, rovidisse novum populis
fugientibus orbem ; inc que sub boc saeculum, dis annitentibus, alter mersit
pelago mundus. Vix lubrica primum ustinuisse ferunt rarae vestigia gentis :
folle solum curvum nunc ultro poscit aratrum , t ûulli parens invitât gleba
colonos. ic gratis dominum lati sine limite campi uemlibet accipiunt ,
ceduntque in jura colentis. 1. L'Amérique ; cons. à ce sajet les Éludes sur La
Boelie 247, n. 3. 2. Souvenir ingénieux de Virgile; imitation finement
tournée de ce vers : Perque donios ditis vacuas et inania régna. (jEn., VI,
269.) 3. Exsilioque domos et dulcia limina mutant, Àtque alio patriam
quxrunt sub sole jacentem. (Virg., Georg., II, 511.) ...Quid terras alio
calentes Sole inutamus ? (lier., Od., II, 16, 18.) 4. UHospital a développé
cette idée , p. 292: ...Quid autem Quid miser ille bonis prorsus spoliatus,
avito PuUus agro ? Miseros una cum conjuge natos Ëxilii secum comités
agit, f- id., p. 16, p. 243;et€.

The text on this page is estimated to be only 27.93% accurate

ÎÎ60 POÉSIES LATINES. Hue iter, hue certum est remisque et tendere velis, Unde nec aspiciam impatiens tua funera , nec te Aversis palmas tendentem, Gallia , divis. Hic sedes olim procul a civilibus armis Sortiar, et modicos, ignobilis advena, fines; Hic quicumque manet fessum locus (haud sine vobis O utinam, socij, vix est ut pectore toto Exeuntiam casum patriae. Quaecumque sequetur Prostratæ faciès , tristisque recurret imago^ Hanc mihi non ratio curam, non lenitætas, Non oras longo qui dividit objice pontus. Unum hoc sollicitus , securus caetera rerum , Exul agam, certusque laicem non visere, fati Oppari leges externo in littore; seu me Ante diem rapiunt peregrini tædia cœli, Sive diu superesse colus volet arbitra vita. IL Ad Carliam Mxorem^. Quae pectus tremulum turbida gaudia, Uxor, concutient tibi, 1. Tel était en effet , comme l'affirme aussi L'Hospital, p. 293, l'aspect misérable de la patrie : Hæ scelerum faciès, bellis civilibus ortæ, In pejus mores hominum vertere, deumque Excussere animis. 2. Marguerite de Carie : elle appartenait à une famille distinguée, qui compta dans cette époque un poète illustre, Lancelot de Carie , évêque de Riez, dont Ronsard dit dans ses Eglogues, ... Qu'il sonne Si bien de la musette aux rives de Garonne ; à qui L'Hospital adressa plusieurs épltres (liT.I,P'Si>

POÉSIES LATINES. «36i Cttin mense tandem septimo Irrumpam
 subitus fores *? on una fade fervîda perferes ^stum laetitiae gravis,
 Motumque mentis concitœ Prodent instabiles gense. su te lana tenet
 pendula, seu levés Exercet digitos acus. Ut ut futura, sic volans Amplexus
 répètes meos. estinas quoties adjicies manus» Et nectes avido mihi,
 Optataque ora immobilis Obtutu tacito leges I t cam vox facilem repperiet
 viam, Expletis oculis diu, Tum blanda Isetum vocibus Festis excipies virum.
 um mi longa vise taedia, tum ferœ Exhaustas hyemis minas Delebit
 exultatio Et plausus nitidse domus. im motu, video, tecta fremunt novo ;
 Jam cemo famulis domum 120, III , 186, etc.) , et que célébra aussi Du
 Bellay 1 pièce du PoëU et de la Royne, et ses vers à Pierre ontard). On
 apprend par la lettre Y de Montaigne, les derniers moments de son ami, que
 Marguerite t épousé La Boëtie en secondes noces , et que le nom on premier
 mari était d'Arsat. Pour cette pièce écrite dans un mètre original et fort
 lement choisi, on peut consulter les Etudes sur La (te, texte et notes, p. 270
 et tuiv. la Boëtie. 16

The text on this page is estimated to be only 26.23% accurate

Afii POÉSIES LATINES. Fervere concursantibus * : Visuri dominum ruunt, Certantesque animis undique sedulam Ostentant operam levés. Pars curât altum stemere Trimcís ilicibusfocum^ . Pars Bacchi relinit sepositum cadum Vincentem altéra jfHgora, Nigrisque obumbrat cantharis Mensam jam dapibus gravem. Tecum, uxor, faciles carpere, sic juvat, Parvi delicias laris, Rurisque inempta gaudia Hic, hic, 0 liceat diu ! Vitam nam sine te, Carlia, ducere Intactam pariter malis ; Hic et libet minacibus Canis spargere verticem. Hic mors una ferat, sera tamen, duos. Si quid vota valent mea, 1. Cuncta festînat manus: hue et illuc Gursitant mixt» pueris puellae. (Hor., Od., IV, 11, 9.) 2. Tout ce passage est empreint du sentiment et de 1 grâce qui respirent dans ces vers d'Horace : Quod si pudica mulier Sacrum vetustis exstrnat lignis focum Lassi sub adTentum vîri ; Et borna dulci vina promens dolio Dapes ioemptas apparet, Non me lucrina juverint concbjlia.... (Hor., Epod., n, T. 38 et saîY.) (A, Poésies latines de L'Hospital , p. 190.

POÉSIES LATINES. 363 Societque Parca funere Concordes
 cineres pari ^ III. Ad Michaellem Montanum^ . ^ te patemis^ passibus ardues
 ictantem honesti vincere tramites^ Ces deux dernières strophes sont le
 développement î Yers d'Horace : Tecura vivere amena, tecum obeam libens.
 (Od., III, 9, 24.) Cette pièce présente de nombreux rapports avec une
 uivantes, également adressée à Montaigne. La conon en est la même : c^est
 une exhortation à la vertu, iroent ici l'auteur montre la gloire de la vertu;
 plus il en fera ressortir l'utilité. V. les Eludes sur La le, p. 241 et suiv., texte
 et notes. Voyez le portrait que Montaigne nous trace de son qui avait, nous
 dit-il, «monstrueuse foy en ses pa, et une conscience et religion, en gênerai,
 penchant ost vers la superstition que vers l'autre bout.» Ess., C.2. Ecoutons
 Montaigne lui-même: «La vertu redise icilité pour compaignie ; et ceste
 aysee, doulce et pente voye, par où se conduisent les pas réglez d'une le
 inclination de nature, n'est pas celle de la vraye a. Elle demande un chemin
 aspre et espineux>elle . avoir des difficultez à lucter. » II, 11. La même
 pense retrouve au début d'une ode de Du Bellay, Y, au iinal de Guise: Le
 sentier de la vertu N'est un grand chemin batu, Où tous viateurs arrivent ;
 C'est un sommet bauU et droict, . Espineux et fort estroict ; Aussi peu de
 gens le suivent....

The text on this page is estimated to be only 27.89% accurate

^M POÉSIES LATINBS. Et ipse fervidus juvena, Ridiculus
monitor^ docebo * ? Te sponte promptum, te volucris pede Jamjam coronas
tollere proximum, Jam meta in extrema, pudendis Exacuam stimulis
voïantem? Et in protervos consilium valet Linguffi efficacis, si tamen huic
fidem Auctoribus canis senecta Conciliât gravibusque rugis. Me levis aetas
discere dignior*, Yigorque plenus, tempore non suo Repeint audentem
monere Et viridemreieit* magistrum. Severa virtus, quam legit indolem,
Hanc fingit ultro : mentibus inseri Nativa non suis recusât, j Et refugit
sobolem profanam. | Flagris nec illam, nec monitis cpiat Vocare doctor;
cœlitus ad volât, Celuj qui jadis nacquît i D'Alcmene, le ciel acquit, Ayant
esleu cesie voye. " 1. C'est de la strophe alcaïque que La Boëtie a fait ici ,
usage. Fort employée par Horace, elle était ainsi appelée : du nom de son
inventeur, Alcée. Notre poète en s'adaptant souvent l'iambe au spondée,
s'est rapproché de la strophe primitive ; mais d'après les règles suivies par
le poète, au temps d'Auguste, le troisième vers de cette pièce paraît être
fauteux: au lieu de fervidus il faut lire un mot de trois longues. 2. Disce,
doendus adhuc quæ censeat amulas... (Hor. Epwt, I, 17, 5.) 3. Mot employé
par Plaute et Térence pour rendre à V.

POÉSIES LÂTIKES. 36S Et sponte concedit videri Dura viris
superare natis.' sopi ut illam fertilis ad vada^ pectasse pubes dicitur
Hercules, Numenque fulgentemque vultum> Intrepidus tolérasse coram.
Une illa stabat; parte sed altéra ffget voluptas, cui madidis comœ Florent
odoratae coronis , Et niveis humeris solutum agatur auinim : purpureœ
genœ ovent procaeem vere eupidinem ;' Sed corpus effœtum laborant Ferre
pedes, gracillesque sur» •uxuque et annis^ : ast anus impudens' alsis
juventam picta coloribus Mentitur, exstantemque frustra Dissimulât
medicata fucum. uis cultus almœ, quis fuerit status irtuti, et ori quis décor
aureo , Cette allégorie célèbre, dont on attribue Finventioirf)phi8te Prodicus
, a souvent été reproduite, en prelieupar Xénopbon, Memorab., II, i, ensuite
par Ci1, 0/f.,1, 32. On peut lire en outre Siliusltalicus, Pun., 18-128
;Thémistius, Disc. \\ii% sur VAmUié^kU un; ;laisSpence^ le Choix cC
Hercule ; Voltaire, Sésoslrís, orie en Thonneur du jeune Louis XVI, Poésies
mêlées, , Pour d'autres imitations, cons. les Eludes sur La ie,p. 242, n. a. V.
encore à ce sujet dans Gicéron, Ep, am., V,12, t. XV, p. 395 et 453 de l'éd.
de M. Le ;, in-8% Lefèvre, 1821. ue vers dans Tédition originale est
déGguré : on y lit : sque fractœ el luxu : asl anus impudens. Je l'ai réau
moyen d'un léger changement et par la suppresd'an mot inutile. Dans
quelques autres passages, ait, mais avec beaucoup de réserve, des
rectifications i nécessaires et aussi légitimes.

The text on this page is estimated to be only 26.58% accurate

i.;h 366 POÉSIES LÂTmES. Nec tento mortalis, nec ulli Fas fuerit memorare linguae : ((Alcida, dixit nunc Jove te satum Yulgavit error faraque mobilis Frustra? en (nefas jamjam labantur Dégénères oculos moratur Obscœna pellex. At puer, effuge,)um fas valenti, porfida mun^a Queis illa nunc demulcet aures, ks Mox animo expositura^ virus. -i? Heu I tanta inertis ne manus otio ^' Languescat. Æheu I immiserabilis ^^ Ne vitet addictos honores, Seque suis viduet triumphis. 10 quot iacertiSy me duce, me duce^ b Debentur istis monstra? quot urbium :i Cervicibus graves tyranni ^^ Quos superum tibi servat ira ? "" Hœc te manet sors; haud levibus tamen ^^ Sperare noli conditionibus ; ^, Sed nulla si gnavi laboris , ^ . Nulla tibi vacet hora eur». » ' Tantum labori nil Deus abnuat : Quippe^ nec undas ipse volubiles, Terrasque, pendentemque Olympum Imperio régit otioso. Quo vitam inertis^, si minimum interest Vivus sepultis? occupât is mori Qui desides edormit annos 9 Et tacitum innumeratus aevum. 1. On s'étonne et on regrette que La Boëtie n'ait pas écrit seulement posUura. 2. On ne trouve jamais de trochée (quîppë), à cette place, dans le vers alcaïque. 3. Tour elliptique, assez rare, pour : quid vita uî^^ On en trouve un exemple dans Horace, Epist.^ I, ^, ^2'

The text on this page is estimated to be only 29.33% accurate

POÉSIES LATINES. 367 IT. Ad Musas, de antro Medono"[^]
cardinalis latharingi[^]. Die, 0 Calliope, chori magistra' ; Eia, die, dea; die,
soror dearuoa; 11 s'agit d'une grotte que le cardinal de Lorraine s'éplu à
embellir dans sa résidence de Meudon : V. les des sur La Boétie, p. 258,
259. L'Hospital, dans une de l'Épiïres rappelle aussi le souvenir de ce séjour
aimé »rélat; il s'adresse au cardinal de Lorraine, 1. II, p. 80 : [^]unc tibi
quando vacat tua florida visere rura, Et riguos circum Dampetrse fertilis
hortos Ire, veLaerii montem lustrare Medoniy Goojunctum villseque
nemus, cœloque minantes Pyramides, excisaque rupibus anira caualis.... Il
n'esl guère de poète qui n'ait à cette époque issu des vers au cardinal de
Lorraine; Marot, Du ay, Ronsard, L'Hospital dont il fut le protecteur, Font
né à Tenvi. Ses talents et l'élévation de son âme égaQt en effet sa fortune :
on sait qu'il possédait deux arréchés, quatre évôchés et une foule de grands
béné(. Par politique et par goût, il prodiguait ses largesses[^] gens de lettres ;
et Bonaventure des Periers, dans une e consacrée à son éloge, célèbre
surtout La main lorraine Humaine (libérale), ait, a dit aussi Mézeray, «un
vray cœur de roy. » 11 la plusieurs universités, et ce fut à lui qu'Estienne
îuier dédia le premier livre de ses Rectrekes, portrait de ce prélat a été tracé
avec fermeté et 5se par M. Villemain, dans la Vie de L'HospilaL De son ps
on l'avait comparé à Sénèque, mais à tort suivant itaigne , Essais, II, 32 ; on
le compara depuis avec si peu de vérité à Richelieu. Bien inférieur k l'un et
à tre, mais comme eux, accablé de louanges et de caiDies, il mourut le 26
décembre 1574. . Ce morceau offre, dans la marche plus encore que

The text on this page is estimated to be only 29.57% accurate

368 POÉSIES LATINES. *Ælia*, dicite vos, des sorores. An vos rivus habet, jugum, vel antrum? Nam vos rivus habet, jugum, vel antrum; Sedes incolitis quietiores[^], Assuestisque jugis adhuc tenell», Cum vos depositas sinu parentis Excepit sacer audiitque Pindus Parvasque tunc cyprius dulee vagientes. Qui vos eumque tamen tenent recessus, Seu vos Castalia madetis unda, Seu vos Pieria sedetis umbra* (Hoc licet mihi jure suspicari , Nec jam ducitis ut prius choræas, Née sicut prius explicata frons est ; dans les détails, des rapports avec Tode d'Horace à Calliope (III, 4) : Descende cœlo, et die, âge, tibia Regina longum Calliope melos. Ces invocations mythologiques allaient à menreille aux poètes du XYI^e siècle, qui se jouaient dans la langue de Virgile et d'Horace. Convenaient-elles aussi bien à la pré^e tendue inspiration de nos lyriques du xvii^e et du xviu^e siècle ? Il est permis maintenant de se prononcer pour la négative. 1. Cette pièce, ainsi que les deux suivantes, et celles qui portent les n^{os} 14, 17, 18 et 23, est écrite envers phaléques, mètre dont Horace n'a pas fait usage, mais qui a été heureusement employé par Catulle et par Martial. Il convient aux sujets légers ou gracieux, et à l'épigramme; notre auteur le manie avec succès. 2. C'est ce que dit aussi L'Hospital dans une pièce adressée aux Muses, liv. IV, p. 228 : Vos fora, vos cœtus fugitis, vos splendida regum Atria, vos silvas praeferitis honoribus aulae. 3. Fonnes poétiques très-fréquentes chez les poètes anciens : v. Théocrite, I, 67.

The text on this page is estimated to be only 28.61% accurate

POÉSIES LATINES. 369 Nam vos obsidet hinc et hinc
Scytharum^ Proies barbara barbarissimorum') : Vos mersœ caput, (beu I]
sacris in undis, Saero quœritis in vado latebras^ Et mœstœ trepidatis, atque
fontem Vix a barbarie tenetis imum. Eheul Dunc Helicon miserque PiHdus<
Horrent barbar icas referre voces, Ascrœos soliti sonâre cantus. Quin ergo
potius fuga profanum Yitatis genus impiamque gentem? 0 illinc fugite, hue
venite, Musa! 0 proies JoviSy o venite divœel Hic tutus locusy hic amœna
sedes ; Hic et prœsidio valetis antri jËstum fallere fervidosque soles ; Hic
assurgit humus virente clivo *, Qui Pindum referatque Pierumque; Hic fons
lucidulœ perennis undse, Dignus aureolum lavare crinem, Fessa et corpora
molliibus chorœis.. . Les Turcs : ane épttre de L'Hospital à Pierre Chastell,
l. I, p. 53, nous montre aussi les Muses opprimées leur empire. !.
Expression peu latine : Ovide avait dit une fois sentent : Sacra suc facio
barbariora loco; c'était dans son exil, PonL, III, 2,78.). Les collines de
Meudon. — On peut rapprocher de ce icieax tableau quelques traits de la
pièce où L'Hospital as parlait tout à l'heure de Meudon : Unde tibi pulchram
longe prospectus in urbem , Unde Vicennarum saltus, regumque sepulchra
Despicias, et pingucs quos Sequana perfluit agros.

The text on this page is estimated to be only 24.14% accurate

370 POÉSIES LATINES. Mœandros quoque Sequan» jocosos
Despectabitis hinc, licentior Si quando juvat alveo natum ; Hinc arces
tripliciter videntur nobis, Magnae, Juppiter, nobis et superiNB*. Hinc, o
Calliope, chori magistra, Spectabis propius tuos alumnos. Et miraberis hic
novos videre 1 \ Cives, Mœonidasque PindarosqueS | j Et quoscumque dedit
politiores ; , Quondam, sed meliore Roma sasclo, ; , Et quos Cecropi»
dedere AtheD&, Feraces hominum politiorum. | Hic vobis dabitur videre
coram ' Magni Principis * ora, quique vestra Magnis carmina provocet
triumphis. O Musæ, licet hunc sonare* ; sed non 1 i. Ainsi Ronsard dans ses
Eglogues : De là tu pourras voir Paris, la grande ville... 2. « A voir ceste
magnifique flotte de poètes.... vous eussiez dit que ce temps estoit tout
(entièrement) consacré aux Muses. » Pasquier , Recherches de la France,
VU, 6 ; Il cite Pontus de Tiard, Estienne Jodelle, Remy Belleau, Antoine de
Baïf, Jacques Tahureau, Jean Pissierat, etc., etc., surtout a Joachim du
Bellay, Angem et Pierre de Ronsard , yandomois, tous deux gentilshommes.
» On sait que celui-ci fut le premier qui osa pindariser. Cf. Montaigne, II,
17; et les Etudes de Boëtie, p. 25 et suiv. 3. Henri II, dont les triomphes
seront célébrés dans une des pièces suivantes. 4. Alors, même en français,
sonner se prenait pour chanter ; on a déjà vu sonneur employé pour poète.
Ronsard, dans son ode à Charles de Pesseleu : La belle m'ajme, et quand je
veux sonner...»

The text on this page is estimated to be only 26.20% accurate

POÉSIES LATINES. 37f \lternîs* licet hunc sonare, Musse. 9unc uno simul are concineutes ?as est dicere sicque forsan uni Cetus sufficet chorus canendo. t]uc, o Galliope, chori magistra, huc hue eurrite vos, deae sorores. Juid Musse? quid? adhuc ne restitantes tlaeretis patria pigrae sub unda? ^ic flocci faeitis preces rogantis? Durae, sic mihi vos negare frustra , Dum vos eliciam potentioris lussu numinis, usque sustinetis? Autistes lotharingus imperavit. Ad Belotium cum donaret carmina quinque poetarum ^ . Acceptum refer eu tibi, Beloti : le Bocage royal, il déclara que reloge du prince Est un digne subject d'un excellent sonneur ; m disait aussi sonner des instrumens, comme apprend H. Estienne, Precellence, p. 212. Cf. Du r. Olive, sonnet, 79 j eiHegrets, sonnet 157. Ulusion ingénieuse à ces vers de Virgile : Aliernis dieetis ; amant alterna Camense. CEcL, III, 59.) ...Alternos Mus» meminisse volebant. (/6., VII, 19.) om., //., 1, 604, et Théocr., VIII, 61. Lux poésies probablement manuscrites de ces cinq s , La Boëtie avait sans doute joint quelques-unes icônes. Le tour ingénieux des vers qui accompaDtcet envoi, rappelle celui de Martial dans ses meiJs épigrammes.

The text on this page is estimated to be only 27.59% accurate

372 POÉSIES LATINES. Uno munere quincpie do poetas,
Singulos tamen unicos poetas ; Quia et aspice muneri quid addam : Sextum
me tibi do ; sed hoc dolemus, Quod sextum tibi non damus poetam. VI. Ad
Chassaneum^ cum illi donaret Solimtr manu scriptum. Chassaniy tibi cpiod
damus libellum, j Non parvum tamen sestimato munus; ç\ Non datur liber
unus, ipse nosti ^ [[Quod totus datur orbis in Solino. i. (1. Elie Vinet, dans
son discours de l'AntiquiU itla \ ville de BourdeauXy S 63, parle de a
maistre Joseph de la ! Chassaigne , conseiller du roy en la cour du
parlement, homme fort studieux et grand admirateur de rantiquilé.t) C'est à
lui que cette petite pièce est adressée. Par la suite il devint le beau-père de
Montaigne. Le courage dans sa ^ famille ne le cédait pas au savoir : on le
voit par la belle conduite qu'un président delà Chassaigne , sans doute père
de Joseph, tint dans la sédition où périt Moneios i (De Thou, 1. V, c. 13). ?
2. C. Julius Solinus, grammairien latin du il* on da . III* siècle après Jésus-
Christ, a écrit une compilation in- \ intitulée PolykUlor ou de Silu ei
mirabilibus orbis, eitriiie] de Pline l'ancien et de quelques géographes. Cet
oamge j dont le contenu est fort maigre et le style dur et lourd, ne j méritait
guère l'honneur que lui fit La Boétie , de le €«- | pier de sa main ; mais il
faut se rappeler le goût tndi- ' tionnel que l'on conservait encore à cette
époque; malgré les progrès des lumières, pour les abrégés de tout genre, si
fort en honneur dans les derniers siècles de l'empire et dans tout le moyen
âge.

The text on this page is estimated to be only 29.21% accurate

POÉSIES latines; 373 VII. Ad Pomerium[^]. <^e, senex bone, vive;
senem te jure colemus Vos juvenes, juvenem quem coluere senes. VIII. In
Charidemum[^]. a deest, o Giarideme, tuos qui carpat amores[^] ndignosque
putet fascibus esse tuis. tenii prohibet, nisi longe fallor, amare,)efungique
tui muneris officio. Juo peceatur, tua si tibi ebara puella est, lum simul et res
sit publica ebara tibi? IX. Ad Danum *. nnego te juvenem, tua me[^]Dane,
verba refellunt; Pomiers, conseiller au parlement de Bordeaux, cité i éloge
par les contemporains : y. De Lurbe , Chroit bourdeloise, p. 44, v**.
Charidème est un de ces noms supposés que Martial loie pour attaquer les
vices, sans blesser les perlet : m Salva inGraarum quoque personarum
rêveia. » Episl. ad leclorem.y 1. 1. Il parait du reste que srsonnage objet de
cette épigramme[^] n'était pas in. persona, mais bien un magistrat très-haut
placé, . les mœurs, autant que l'intégrité, étaient justement ectes. Gomme ce
mot ne se rencontre dans aucun auteur , il faut supposer que c'est un nom
véritable; maift i qui le portait est inconnu.

374 POÉSIES LATINES. Gana tamen produnt te tua verba
senem. Parce loquii ; canus tibi sermo subinserit^ annos ; Quique probat
juvenilem te facit esse senem. Acriter ista probas ; tua sed tibi verba
résistant : At maie , si bene vis ista probare, proba. X. Ad Fauguerollum *.
Non tôt vidisti populos quot vidit Ulysses Jure tamen volo te dicere
TrouXurporov^ XI. In Nœvolum'^. Cum tua nunc annis vemet juvenilibus
aetas, Annos cum dicat frons inarata tuos , Cum pingas teneraroseas
ianugine malas, Et cum virgineo murice certet ebur ; Tempora (proh facinus
1) viridantia pileus urget, Nœvole , quo levius cassidis esset onus , Quo
pudeat glaciale caput vèlasse Prometheus 1. Fait deviner.... Ce verbe
composé ne se trouve pu dans les vocabulaires latins. 2. Personnage
également inconnu. 3. y. Odyss., 1, 1 ; X, 330 : mais le besoin de la quantité
entraîne La Boétie à modifier ce mot, qu'Homère avait écrit et scandé
différemment : noXvTpoicov, une brève et un dactyle. 4. NcBvolm est
évidemment un nom imaginaire : rac, nofvus, tache, ou défaut corporel.
Juvénal, Sol., I^> 1, le donne à un avare. Ce personnage fictif figure
très souvent aussi dans les Epigrammes de Martial, I, ^i 11,46; III, 95; IV,
84, etc. 5. Allusion au supplice de Prométhée eiposé altemi

The text on this page is estimated to be only 28.49% accurate

POÉSIES LATINES. 375 Quem Dec Rufini[^] tussis amara ferat,
ujus onus capiti timeat vel cœlifer Atlas , jËternas tanti nec putet esse nives.
redemihi, seniumque vocas, morbosque iacessis; Infieiet canis pileus iste
comam. uinLaehesim, miserande, caves? levisest dea; dicet, Aversum si te
viderit, esse senem. IL In Lavianum, qui Petrum Ronsardum monueraty ut
non amplius amores, sed Dei laudes caneret[^]. •uod Petrum, Laviane ,
mones ne cantet amores*, Utque canat grato jam pius ore Deum , rede mihi,
sapis; ille Deo, Laviane, poeta vement aux rayons brûlants du soleil et à la
fraîcheur es nuits (Eschyle, Prom., v. 25). — La forme JPromeieum est
d'ailleurs fort hasardée ; elle ne se trouve ni en rec ni en latin. 1. Il est
question , dans les Epigrammes de Martial , *Qn Rufinus , « riche arrogant
>) , III , 31. 2. Layiane, à qui est adressée cette pièce, est inconnu; lais sous
ce nom le poète a peut-être en vue de pourQivre les ennemis de Ronsard,
principalement les huuenots, que celui-ci avait attaqués et qui ne lui
épargnèent à leur tour ni les reproches ni les injures; l'un des dus modérés
lui disait : Tn as fait des escrits à la mode payenne , Et suivant pas à pas la
coustume ancienne I>e8 profanes aucteurs, as fait mille discours Qui
trainent la jeunesse aux vilaines amours. [^]. à ce sujet. Catalogue de la
bibliothèque de M. Viollet [^] Duc, p. 281 et suiv. 3. On sait combien de
sonnets Ronsard a composés en l'honneur de Cassandre , de Marie ,
d'Hélène et de beaucoup d'autres maîtresses ou réelles ou imaginaires.

376 POÉSIES LATINES. Dignus erit , quisquam si modo dignus erit*. Ergo agite, unanimesque Deum, Laviane, colati»^ Te quoque spes aliqua est posse placere Deo^ Scilicet ille colet divino numina cantu; Nec tu forte minus, si, Laviane, taces*. ^ XIII. Defuga Caroli imperatoris, eversis TeruûM et Hedîno^. ^ Ad Henricum regem ^. jr Galiica Germanus modo qui temerarius arma jr 1. Ronsard, comme on Ta déjà vu, ne faisait pas difficulté de souscrire à cette opinion de son temps : il dit lui-même à celle qu'il veut fléchir : C'est lui, dame, qui peut avecques son bel art Vous affranchir des ans et vous faire déesse ; Il vous promet ce bien : car rien de lui ne part Qui ne soit bien polj, son siècle le confesse. 2. Trait satirique, fort ingénieux : s'il est vrai que L'esprit des sots soit le silence ; n'est-ce pas là aussi le genre d'hommage que l'on doit de préférence leur demander? 3. Du Bellay, dans sa pièce de vers intitulée Les tragiques regrets de Charles V, empereur, rappelle les mêmes événements : Jà Thero"icenne et Hedin foudroyez En ont là bas mille et mille envoyez... Après avoir échoué au siège de Metz, héroïquement soutenu par Fr. de Guise (1553), Charles-Quint s'était, en effet, vengé par la ruine de Têrouane et de Hesdio. Henri II marcha en personne vers les Pays-Bas pour le punir. Les deux rivaux étaient en présence : on s'attendait à une bataille décisive, lorsque l'empereur évita, par une prompte retraite, d'en venir aux mains. On peut voir au sujet de cette pièce les Etudes sur La Boëtie , ^ 248 et suiv. 4. Le même sujet a été traité en latin par Buchanan(T. Buchanan opera, Leyde, in-4° 1725, t. ii,p.413), et en

POÉSIES LATINES. 377 ollicitans , nudas rabidus ssvibat iu
 urbes , une tua signa videns, non jam tua sustinet arma , on oculoSy
 Henrice, tuos : fugit ille, fugaque Æfugiens vicisse putat, turpemque salutem
 nnumerat victus palmis y vitamque triumphis^ ualiter afira canis, si quando
 naribus haurit igna ferae, furit instabilis, latiratibus auras npellens ,
 ipsumque ciet damore leonem ; unque illi vellitquejубas auresquelacessit,
 ente feram lambens : at in hanc si forte reflexit orvos iile oculos, totam dum
 colligit iram, la fugit, trepidansque voiat, rapiturque timoré*... ançais, par
 Du Bellay, non-seulement dans le morceau rééédemment cité, mais dans
 une ode, qui n'est que la aduction de celle de Buchanan.De frappantes
 analogies e d^élails rapprochent naturellement les vers de ces
)Dtemporains. 1. Cette pensée et la comparaison qui suit ne sont que s
 développement de ces vers d^Horace r Cervi, luporum praeda rapacium,
 Sectamur ultro, quosopimus Fallere et efi'ugere est triumphus.
 (Od.,IV,4,»0.) 2. Du Bellay, p. 301, y% à la fin de cette ode que je viens e
 mentionner : Comme les animaux coïiards, De nuict courageuv et adestres
 A forcer les loges champestres, Hardis sur les troupeaux fuyarts, Au seul
 regard du lion qu'ils redoutent^ Tous eflroyez en leurs trous se reboutent;
 Ainsi celui qui d'un espoir Oû insatiable il se fonde, Naguiere embrassoit
 tout le monde, A peine ayant le cœur de veoir Du grand Henry les forces
 dompteresses [nesses. Refuit mal caut (maie callîdus) à ses vieilles ii> elte
 comparaison du lion faisant fUir ses ennemis d'an

The text on this page is estimated to be only 29.03% accurate

378 POÉSIES LATINES. At leo securus graditur, prsdamque
pudendam NegHgit , et vix jam f ugentem respicit hostcm. XIV.
Inhorologium} Margaretœ Lavalicœ^, çaarte compositum, ut sabulum fluens
videri nequeat. Quis cursum teneat fugacîs aevi? Vides utfugit hora, nec
videtur. XV* Ad Maumontium * surdum. Deficiunt aures *; quid, tum cum
lîngua supersît ? Quod discas nihil est, plurima quae doceas. regard , fort
bleD préseDtée dans la pièce de La Boëtie, se retrouve encore plusieurs fois
chez Du Bellay et dans des sujets analogues : v. VHymne de celui-ci au Roy
sur la prinse de Calais, et son Discours sur la trefve de 1\$55. 1. Sur les
horologes en usage à cette époque, et cités par Bon. des Periers entre les
inventions merveilleuses des temps modernes, v. le c. 18 des Disc» non plus
melancholiques que divers, p. 215, de l'édit. Jacob, texte et notes. 2. Il est
question d'une Marguerite, dite Catherine, fille de Guy de Laval, xvi* du
nom, mariée à Louis V de Hohan, seigneur de Guémené et de Montbazon,
et contemporain de La Boëtie, DicL hisi. de Morery, Paris, 1704, t. m, p.
464, et t. iv, p. 434. 3. Jean de Maumont, à qui on a faussement attribué la
traduction de Plutarque par Amyot. Cette erreur prouve au moins la haute
opinion qu*on avait de lui. Il était grand ami de Jules Scaliger : v. Dicl.
hisi., par une société de gens de lettres, Paris, 1822, t. XTiii, p. 298. 4. On
sait que Ronsard. « estoit un peu sourdaut,»)» comme il nous l'apprend lui-
même ; ce qui avait mis cette

POÉSIES LATINES. 379 XVI, In adultores poetas. Ne sibi me socium, ne speret, GharoleS quisquis Prostituit laudem immeritis, versusque profanât In Yulgus , sua nec virtuti prsmia servat , Dam captât patulas alienis iaudibas aares^ : Postulat hune virtus laesa , et sua jura reposcit. Quin ipsas si quis forte ad mendacia Musas Ambitiosa vocat, veniunt cunctanter, et illis Yirgineus rubor haud alias magis ora notavit. Regibus hoc commune malum : vix fwsitan unus Vel toto quicquam veri semel audiit anno'. Devitat proceres refugitque palatia longe Veri pulcher amor ; sonat undique regia fictis Garminibus , strepit et média dominatur in aula Vilis adulantum cœtus, fallitque placendo ^ tñfiimiteén honneur : ce J^ay yen, dit Montaigne, la surdité en affectation. » Essais, Ul, 7. 1. Il paraît difficile diaprès ce nom seul, de déterminer à qui cette pièce est adressée. On la trouvera traduite et appréciée dans les Etudes sur La Boétie, p. 255 et suiv. 2. On voit que La Boétie, comme son ami, qui nous l'a dit de lui-même, c< ennemy juré de toute espèce de falsification..., haïssoit à mort de sentir le flatteur. » Essais, I, 39. Le mensonge était aux yeux de l'un et de l'autre, «un maulditvice : car nous ne sommes hommes, et ne tons tenons les uns aux autres que parla parole.» Ib., C.9; cf. Charron, Sagesse, III, 10. 3. Uni cum plures ficU insidiantur amtcî, nous dit L'Hospital, dans des vers qu'il faut comparer à ce début : v. sa pièce latine , de sacra Francisci II InitùUiùne , liv. Y, p. 263 de Tédit. d'Amsterdam. 4. On peut rapprocher de ce passage les Eittdes sur La ^ëlie, p. 269, texte et notes.

The text on this page is estimated to be only 26.18% accurate

380 POÉSIES LATINES. En modo vix trépidas italo servayit ab
hoste Reliquias Visius turbataque signa rednxit, Secum multa gemens,
incusans multa, quod ausus Deceptum loties Romano credere Gailum',
Débita quod patriae trans Alpes extulit arma, Dum praebet faciles theatinis
firaudibus aurcs*. Ipse lubens fastis hune, si queat, eximat annum,
Infaustique vetet cœpti meminisse nepotes^ n d 1. François de Guise; on
peut voir quel fut le saccii de l'expédition entreprise en Italie à Tinstigation
du Napolitain qui occupait alors le saint-siège, i{(55: De Thon, JTwI., I.
XVIII tout entier. Cf. l'invective de L'Hespittl contre cette campagne, p. 4^.
2. L'Hospital, dans ce dernier passage t lludi nobis toties patiemur , amici ,
Tamquediu?externas nunquam vitabimuff artes? 3. Allusion à ta conduite de
Paul IV, (Jean-Pierre Caraffe), ancien évêque de Théata (Chieti) et
fondateur de Tordre des Théatins. Après avoir appelé les Français en Italie,
il ne tint aucune de ses promesses. Son nevealt cardinal Caraffe contribua
aussi par sa trahison à fiift échouer l'entreprise. V. de Thou, ibid. Sur les
Théaliu, 00 peut consulter Paolo Morigia, Histoire des origiMU de toutes
les religions, c. 7. Cf. Gin guené, JjMOHre litt^raire d'Italie^ t. iv, p. 69. 4.
Du Bellay, dans son Hymne au Roy sur lafriiu» de Calais, parle de cette
campagne suc un ton bien différent ; il en fait au duc de Guise nn nouveau
titre de gloire ; il le félicite , ... Pour sauver Testât du grand prestre romain
D'avoir passé les monis, et planté de sa main Sur le champ ennemy les
enseignes de France, Qu'en France il apporta contre toute espérance, Et
contrôle proverbe usurpé longuement. Qui dit que Tltalie est nestre
monuroenl (tombeanV Toutefois, il est certain, comme le dit Pasquier,
£dfirir> IV, 20, que ce voyage d'Italie souleva contre le d«e de Guise les
clameurs de ses ennemis : a Si ne peut il p***^

POÉSIES LATINES. 381 Non deerit tamen Ausoniam qui dicere
captam Audeat exultans, et inani tempora lauro Cingaty et Insubrum*
populos, Parmamque rebellem Annumerabit ovans, optataque régna
triumphis, Victrici née parcat lo. Num talia possit Laudati tolerare pudor?
quin aulica turba Plausibus ingeminat falsis, et laude ruborem Guisiadœ
certant risumque movere Pbilippo^ Jam qaas Galisio laudatrix turba recepta
^ Jactavit voees? omnem profudit in illa S^reotir de lenrs mesdisances ,
d'autant qu'ils luy improperoient (reprochaient) tiue le voyage d'Italie par
luy brassé, avoit esté le commencement ; et son dernier retour en la cour du
roy, l'accomplissement de nos maux :... Mais ceux qui sans exception et
réserve vouloient faire trouver ses œuvres louables, disoient qu'il n'avoit pas
esté l*«ucteur de ce voyage , ains le pape ; et qu'il n'avoit esté ^ne
l'exécuteur en ceci des commandemens du roy. n 1. Il s'agit des peuples de
la Lombardie, ou Etat de Itfilan. L'Hospital les nomme «assi {Sermo in
luûûum,\. IV,p. 219): Bi iSLmen Insubres GsXloSt Genuamque superbam...
f . A tout prendre , suivant le même Pasquier , ibid. , l'issue de l'expédition
ne fut pas aussi déplorable que ces Iran le feraient croire : « Ores qu'il n'en
rapportast tel fteiet comme il eseroit, si rameina il son armée saine «t
sauve , ce qui n'estoit auparavant advenu à autre Franfois que luy : estant
l'Italie un païs qui allèche les. Fra»f ois à sa conquête, pour puis leur servir
de cimetierre. i* 3. Ici La Boétie, par humeur contre la flatterie, cesse d'être
juste. La conquête de Calais [lrf58], que les Anglais possédaient depuis
deux siècles, fût un immense service rendu à la France, surtout après la
bataille de SaintQuentin. L'Hospital a pu sans trahir la vérité^ louer avec
titiionsiasme (v. p. 80, 113, 189, 195, 233, 372, 375 de i'édit. citée) , le
grand capitaine qui mérita dans cette octasion la reconnaissance du pays.

The text on this page is estimated to be only 21.68% accurate

*^ POÉSIES LATINES. Materiam laudis : consumptaque prœmia
Gaiiis Sperari jam plura vêtant. Quis namc(iie peracto BurgundOy
domitisque petat majora Britannis? Non victls leges Yisius si ponat Iberis,
Non si per Celtas in bigis altus ebumis Henricus vinctum traheret post
tergaPhilippom, Et pleno Jani clausisset templa triampho^ ? i [i. XVII. De
morte BontanP. y "^ Hune, si qui fuerit sdas, viator, .^| Cujus dissimulas
videre eippum, \]^ Vix unum numeres beatiorem , ' fi^ Cui res aeeiderit
semel née una i[. In tota, nisi mors aerba, vita. . \ Tu jam colligiSy et mihi
rqgente 1 ^ Hune albo ^ tribuis potentiorum , (Quels prsefatio longa nomen
augetS 1. Ami sincère de la monarchie et de la paix publique, La Boétie
redoutait la popularité menaçante du dac de Guise : c'est ce qui explique
Tamertume ironique de sei paroles, et cette invective contre la gloire d'an
héros, a irop grand pour un sujet, comme Ta dit justement M. Lemon* tey
{Police sur François de Guise, t. m de ses oeuvres, p. 233». 239) , mais qui
eût été le modèle des rois, s'il fût né sur le trône : car dahs cette âme
excellente, rambition seule était mauvaise, x» 2. L'auteur nous apprend lui-
même, à la fin de cettt pièce en forme d'építaphe, qu'il s'agit d'un obscur
avocat : V., à ce sujet, les Eindes sur La Boétie, p. 265. 3. c< A(6um
judicumcontinebat nominajudicum, senalotorum, senatores » : Forcellinl,
éd. citée, 1. 1, p. 135. Cf. Suétone, Vie de Claude, c. 16; Tache, Annales, IV,
4S. 4. C'est tf la légende desifualitezettiltrei,!» alors ajavtés

The text on this page is estimated to be only 28.12% accurate

POÉSIES LATINES. 383 Fortunamque sagax facis sepulto : At
sors tant medio gradu k>carat, Ut deesset nihil et Dihii vacaret; Sic ut
pauperibas fuisse dives, Pauper divitibus queat videri. Verum illi fuit uxor (o precamur^ Si cœlebs agis, o deos precamur, Talem dent tibi eonjugem,
viator, Sed totos ita si legis pbaleueosl) Uxor millibns ex tôt una, qiwe se
Ad mores ita finxerat mariti, Ipsum tam bene norat, ut putares Ad nutum
domini domum moveri ; Nec jam velle aliquid sinebat, acris Quod posset
modo providere cura. Uxor candidulis venusta malis , Uxor aureolo^ décora
crine, Uxor flammeolis decens labellis, Cujus basiolum' rosas récentes, Et
forsan flagrat indicos odores, Quantum suspicor ipse : namque seire Qui
vult, evocet inferis maritum. noms , doDt Montaigne était si fort rebuté :
Essais^ 9. . Couleur que prisait fort le xvi* siècle, à Texemple de tiquité.
Ronsard, dans celles qu'il chante, célèbre sout Vor frisé des cheveux,... >a
Bellay, dans V Olive, signale entre les beautés de sa tresse, Vor de ses
crespes cheveux ; /6., S. 7, 10, 48, 23, 65; Régnier, Eleg., III, v. 40; etc.
.Parles expressions que présentent ces trois vers de le, on reconnaîtra de
quelle vogue jouissaient alors les ainutifs; et ce n'était pas seulement en
latin.- notre

The text on this page is estimated to be only 25.17% accurate

384 POÉSIES LATINES. Talem nunc thalamum miser relapsum :
Namque, dum reficit patema tecta, Surgentesque gradus videre gaudens,
Pronus spectat opus; sibi involutus, Praeceptis decedit in caput pedesque, j r
Grasse pondère praegravatus alvi. At vos sanguine lubricos heriliS
Funestique gradus, nocensque eella, Domus perfida, consciumque limen,
Ultrix cum nive grando decoloret, ^ternusque trabes flagellet imberl Semper
flamine pestilentis Austri Acris vexet byems et atra, sed quae Longis cedere
nesciat diebus I Tantum ne pius ista curet hœres , Domus perfida
consciumque limen ! Tarn bellum eripitis mihi sodalemS ■c langue, à
l'exemple de l'Italie, les affectionnait beaucoup >] et en tirait d'heureux
services : V Vous, ô joyeux oiselets^ <t Inventez chants nouvelets, ' \i dit
Bon. des Periers, dans sa pièce déjà citée à Jean du <j Peyrat; et plus loin il
y parle ^ Des tamijolets ii jégneletSf r, Saultelans en la campagne. ai 1. Ces
imprécations contre une maison, coupable de ta ') mort du maître, rappellent
celles d'Horace contre l'arbre ■ qui avait failli l'écraser, Od., II, 13. > 2.
C'est à peu près dans ces termes que Catulle pleure ; la mort du moineau de
Lesbie ; rapprochement singulier, \ mais frappant : At vobis maie sit, mal»
tenebrae Orci , quae omnia bella devoratîs : Tam bellum roibi passerem
abatulistiat i (Cat., III, y. 13.) i

POÉSIES LATINES. 385 Tain bellum patri» probumque civem,
 Gui mens intégra, candidique mores S' est nulla minus inquinata culpa; In
 cujus licet innocente vita Priscæ reliquias notare vit» *. Tu, cum dicimus
 hunc probum, resistis, Riderique times, viator, et nunc Cum régnât scelus et
 viget libido, Omnis cum probitas jacet relicta, Et fides, velut obsoleta[^]
 sordet, Miraris puto transilisse purum Tôt contagia seculi nocentis'; Et
 miraris adhuc viator? atqui Mireris iacet usque et usque et usque, Mirandum
 rogis est : erat pati'onus*. Cf. Horace, de morte Quinlilii, Od., I, 24, 5.
 Depuis longtemps déjà, on regrettait les vieilles lrs; on citait avec
 admiration la vie des ancêtres; ce que Ton voit dans L'Hospital, De Thon
 (surtout de • sua), Montaigne et Pasquier. Montaigne ne s'indignait pas
 moins des désordres d'un e livré aux horreurs d'une guerre monstrueuse, u
 Qui *ie que le jour du jugement nous prend au collet, » -il, î, 25 ; il parle
 des a bestes furieuses que son temps* uit à milliers » ; il croit enfin assister
 u au notablacle de nostre mort publique,» et désespère presque iver :
 acar bienmalaysement restera il à qui fier la ^ de cet estât, en cas que
 fortune nous la redonne : » f#, ni, r2;cf. II, 8; III, 9, etc. Le barreau avait
 aussi, comme l'indique ce trait épiimaique, abdiqué la sévérité des anciens
 principes; intégrité, le désintéressement qui faisaient la gloire premiers
 avocats de nos parlements s'étaient fort blis avec les vertus des magistrats ;
 v. le Dialogue des tcats de Loysel ; les l^Irccuriales dt L'ilospital, et ses
 iMBoëtie. 17

The text on this page is estimated to be only 27.91% accurate

386 POÉSIES LATINES. XVIII. In tumulum Sardoni
Calvimontis ; ' Infra despice : oppus hic , viator, , r Sardoni^ tegit ossa
Calvimontis. ! y Annos ille duos, decemque lustra |^ Vixit, non sine
dignitate, ccelebs, '^ Sacris jam puer et dicatus arœ. ^ At quo in munere si
forte requiris*, j^ niud te poterit docere lemma*, ,j. Poésies latines : Celui-
ci, en appelait à Dieu de cette de 'l^ cadence universelle et s'écriait : ^
Hespicial mores aliquando et tempora nostra... ^ p. 228; cf. p. 214 et paw. ^
1. Il y a eu une famille de Chaumont qui prit son nom ' de Chaumont dans le
Vexin (Ile de France), Mons calms. Cette famille s'est divisée en plusieurs
branches: v. Dici de la noblesse, 2' éd., 1772, t. iv, p. 390; et Morery, au mot
Chaumont. — De Tiiou, I. CIII, parle d'un Chaumont de Guitry, qui paraît
avoir été le membre le plus illustre de cette maison. Moins instruit que ne
devaient l'être les contemporains de La Boétie, nous pouvons avouer, sans
courir risque de passer pour mauvais français, suivant la menace ironique
du poète, que nous ignorons si c'est à cette famille qu'appartient le
personnage dont il est question ici. On doit croire en tout cas que c'était
l'oncle maternel de LaBoétie. 2. Était-ce là un autre nom de famille ou
seulement oa ; prénom ? c'est ce qu'après de vaines recherches, nous ne
pourrions décider. 3. Peut-être comme diacre, diâcônus, mot qu'on eût pu
cependant faire entrer dans des phalèux, en écrivant diâcnûs
avec Fortunat (Carm., IV, 15, 3). Ce n'est là d« reste qu'une supposition ,
pour suppléer au silence du poète. 4. Ce mot signifie le titre d'une pièce de
poésie : r. Martial, Épig., XIV, 2; cf. X, 59.

POÉSIES LATINES. 387 Quando id ne faciam vêtant phalœei.

Vitam haud magnificam, sed elegantem, IVusquam degener, egit ; huncqne, si non Rerum splendida cura publicarum , ^on laus eximia eruditionîs, Von illustrîa facta, non honores ; A.t certe nlhilominus, viator, Praestat candida vita Galvimontem. Cum nomen legis hoc, monemus hospes , Non noris licet, hœsitare noli ; A.t 4^ fac quasi noris. Hune ne notos Qui sibi neget esset Scipiones , Aut qui turpiter hœret * in Catone, Possis dicere tu satis Quiritem? Nos, gens gallica, sic habemus, hospes, Vix ut sit bonus ille, qui fatetur Nec de nomine nosse Galvimontes. . Ad Vidum Brassacum^ de morte Julii Cœsarîs Scaiigeri^. O Vide, versu si queam superstite [l faudrait hœreal, Guy Brassac était président au parlement de BorK : car on ne peut guère douter que ce ne soit le perige dont il est question dans la dernière pièce de ce ;il, adressée à Scaliger. En même temps il était sadedilus, v. 36. On sait qu'il y avait alors des conseiîlcers et des conseillers laïques : v. De Thou, de Vita 1. I et II. Brassac est cité dans De Lurbe, Chron., \ , comme un des membres les plus remarquables do igistrature bordelaise. Mort à Agen, en 1558 j v. les Eludes sur La Boëlie, »3, texte et note.

The text on this page is estimated to be only 25.89% accurate

388 POÉSIES LATINE», | Fugacis aevi prorogare terminos, |
Factisve laudem demereri posteram, j H»c una, Vide, cura jam restât mihi,
Quidvis parato ferre, dum vit» brevi I Memores nepotes aliquid addant
gloria*. j Quis namque certa mortis implacabilis ' Tardare speret tela,
quando pharmacis Fugitare mortem primus JEseulapius Vetat peremptus*?
nunc et alter Julius Kxtinctus alget, atque acerbo funere Vietae fatetur artis
impotentiam *. ^ Non hunc fefellit ulla vis recondita Salubris herb»*,
saltibus seu quam aviis Celât nivalis Caucasus, seu quam procul Riphœa
duro contigit rupes gelu, Hic jamque spectantes ad Orcum non semel
Animas repressit victor, et membris suis Hœrere succis compuiit felicibus,
Nigrique avaras Ditis elusit manus. Quid tandem? et ipse exilis umbra nunc
videt Visenda cunctis stagna lividae Stygis *; Unumque restât vividum
nomen viri : i. Cf. p. 244 des Éludes citées. 2. C'est ce que nous apprennent
Pindare, Pylhîq.fV^, V. 100 et suiv. ; Hygin , Fab., 49, etc. 3. Homme de
guerre et célèbre écrivain, Scaliger eil f iicore, comme médecin, une grande
réputation ; ce UA en cette dernière qualité qu'ii se fixa près d'Ant. de U
Révère, évoque d'Âgen. 4. Il avait annoté le traité des Plantes de
Théophraste, et celui qui porte le nom d'Aristote : v. la Biog* wn^-, t. Li, p.
17. a. Visendus ater flumine languido Cocytus errans.... (Hor., Od., 11,14,17
:

POÉSIES LATINES. 389 lune lethinon Gharonta sentiet*,
 antis ora nec timebit Cerberi. ille doctis providus mandaverat are chartis, quas in
 hos, fati memor, ibat usus ; spes nec hunc fallit sua : 1 longa gratis
 Caesarem nepotibus abit ætas. Cæsarem teret legens itor orbis, lector et
 dicet frequens : incola felix Agennum claruit, »na cive*. At intérim nos,
 Brassace , ; Cæsaris pertentat amissi dolor, ema tristes exequemur munera.
 Vide, sacris dedituro, decet magis re longi funeris solennia; [1 veste pulla
 frigidum juvat pio re fletu Caesarem. Non illum ego ire vivus desinam,
 forsân meis se mox luctum relicturus parem ^ ura poscunt fata , sic visum
 deis : !tie s'est inspiré ici de la fameuse ode d'Horace , imitée : u Exegi
 monumentum ; » III, 30. it que Scaliger se prétendait issu de la famille dont
 il prit le nom ; mais il est assez difficile de voir la vérité sur ce personnage, au
 milieu des >8 où le jeta son amour-propre : v. Biog, univ.. léger. Dans les
 éloges qu'il lui donne, La Boétie iursque l'interprète de son siècle.
 L'admiration de De Thou passe toutes les bornes, BisL, 1. d*égale que celle
 de Scaliger pour lui-même : ait « quelque chose de Xénophon et de
 Massilira pas sans quelque émotion les vers qui te ter> te pièce, si l'on songe à
 la fin prématurée du vent ainsi les pressentiments d'une mort pro>
 rencontrent dans La Boétie, et communiquent une mélancolie touchante.

390 POÉSIES LATINES. JEwxm omne flendo ducitur
mortalibus^ Miserique luctu continenter mutuo Lugemus aut lugemur
omnes in vicem. XX. Ad Michaellem Montanum^. Prudentum bona pars',
vulgo maie credula, nulli Fidit amicitiae, nisi quam exploraverit aetas , Et
vario casus Inctantem exercuit usu. At nos jungit amor paulo magis annuus,
et qui Nil tamen ad summum reliqui sibi fecit amorem : Forte inconsulto ;
sed nec fas dicere, née sit Quam vis morose sapiens, cum noverit ambos, Et
studia et mores, qui nostri inquirat in aimos Fœderis, et tanto gratus non
plaudat amori. Née metus, in célèbres ne nostrum nomen amicos Tnvideant
inferre , sinant modo fata, nepotes. i. Montaigne parle oc de ceste satire
latine excellente de son amy, » 1. I, c. 27. Il faut rapprocher de ce chapitre
(c'est celui de V Amitié), toute la première partie de celte pièce où l'origine
du mariage de ces deux belles âmes, pour parler lé langage de l'auteur des
£«5at£, est si admirablement mise à découvert. La seconde partie, pleine
d'une philosophie ingénieuse et piquante, est une apologie adroite de la
vertu. Dans ce morceau Tau des plu considérables qu'il ait écrits, LaBoëtiea
pour but de montrer que la morale s'appuie sur l'intérêt bien entendu, et que
même par calcul, pour vivre heureux, il est nécessaire de bien vivre. 2. On
peut voir dans les Eludes sur La Boëlie, p. 179 et suiv. f la traduction de ces
premiers vers dictés au poète par le cœur ; et en rapprocher la pièce de
L'Hôpital sur la mort de son plus vieil ami , Jacques Dafaor, lUf., p. 182 et
274 ; Hospiialii Carminay p. 381-383.

The text on this page is estimated to be only 27.33% accurate

POÉSIES LATINES. 391 a ferre negat malum cerasus , nec
adoptât a pirus; non id valeat, pugnantibus usque aiis, nec longa dies, nec
vincere cura, ribus mox idem aliis baud segnis adbssit ilus, occulto naturee
fœdere ; jamque entes coeunt oculi , et communibus ambo unt foetum
studiis : viget advena ramus, itrium bumorem stirps laeta rainistrat, et iiltro
it in externam mutato nomine gentem. ud dispar vis est animorum :
bosnullarevinctos K)ra dissociant; bos nulla adjunxeris arte. ifontane , mibi
casus sociavit in omnes tiira potens, et amoris gratior illex s : illa animum
spectata, cupidine formæ*, in expletiim ; nec vis praesentior ulla liatque
viros et pulcro incendit amore. igo virtuti vix ulli affinis, et impar is, tamen
banc fugientem , impensins \ilti*o aor, atque ubivis visam complector,
amoque. ne dedecorem vitiis , quam cognita virtus t amicitiam , studio jam
totus in hoc sum. elle image de la vertu qai attire l'ème, nous rappelle es
éternels, dont parle Platon, types que nous reconnons à travers l'enveloppe des
sens et qui nous entraînent invinciblement; ainsi ce philosophe explique l'a: V.
l'allégorie du Phèdre , S 54, t. i, p. 7* et 199, skker, Londres, 1826. Ce n'est
pas, dans les poésies » de La Boëlie , la seule trace des doctrines plainnes,
que les Médicis avaient si fort remises en iir; on les retrouve encore ailleurs,
par eiemple es vers : Severa virtus quam legit indolem Hanc iingit ultro :
mentibus inseri Natwa non suis récusât.... Henon.

The text on this page is estimated to be only 29.07% accurate

392 POÉSIES LATINES. Sed minus hic operæ : bona quippe illustria mentes Angustæ haud capiunt ; morbos patiuntur et acres Parcius : affligunt ita me leviora, beanteque, Ad summaindocilem, tantum mediocribus aptum. At tibi certamen majus , quem scimus amici Nobilibus vitiis habilem , et virtutibus aequæ ; Sed tu jam haud dubie meliora capessis , eoque Miror virorem , laetor quoque. Gede libens nunc Ipse tibi *; at virtus eum se firmaverit ævo , Tum poteris, necfaiit amor, contendere summis : Tam bona perraro ingeniis sors contigit altis. ^gyptus bona multa créât, mala multa venena. Clinia dem gravis assidue cum ambiret amator' , Gui non invidit sapientis nomen Apollio S Quid vidisse putas? «Puer hic aut perdet Athenas Aut omabit , ait : vis emicat ignea mentis, Ostentans mirum artificem pravique bonique, Quisquiserit : dubium virtuti adducere oonor, Si valeam expugnare; etadhuc Victoria pendet: 1. Montaigne n'est ni moins généreux ni moins modeste à l'égard de son ami : «De mesmes qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute autre suffisance et vertu, aassi faisoit il au devoir de Tamitié. » EsS., 1. I, c. 27. On peut leur appliquer à tous deux ces belles paroles de Tacite : « Vixerunt mira concordia, per mutuam caritatem, invicem se anteponendo. » Agric, c. 6. 2. C'est Socrate , qui suivant partout le fils de Clinias. Alcibiade, encore très-jeune, l'observait sans lui parler, étudiait ses goûts et attendait le moment de rinstruire: T. Platon , Alcib., I, au comm. 3. Montaigne en donne la raison : «cParce que Socrtii avait seul mordu à certes (sincèrement, sérieusement) la précepte de son Dieu, de se cognoistre, et par cetesteide estoit arrivé à se mespriser, il fut estimé seul digne du nom de sage, m Est., 1. U, c. 6; cf. /6., c. 12.

POÉSIES LATINES. 393 Surgit læta seges; sed lætior officit herba^ » Ergo mature atque opéra majore valentes Inflectendi animi, et multa mercedecolendî. Juod ni mox puerum monitor nutrice relieta BMnget, et assidue patulas purgaverit aures Vnte nuées , et charta priusquam obleetet hiantem ?icta , et falsorum capiant spectacula regum*; Hi melior doctrina ferum turgente juvena occupât, ilicet;occidit* : haudquicquam moror ultra, ^n trahat ad partes docilem insidiosa voluptas, St teneat vietrix fugitivum et maneipet usu. « Men* clarum proavis et alumnum divitis aulse S Pascia iactantem quem non nisi byssina vinxit , lot curvum insomni vexare volumina cura? [gnorem solus Venerem, jam grandior ? Atqui 1. Plutarque, Vie d'Alcibiade, c. 6, 7 et 9 (traduction lAmyol). Cf. Cornélius Népos, VII, 1 612^ Cicéron, Tusc, m, 32. 2. On sait qae l'invention des cartes remonte à Charles VI, dont il fallait amuser la folie. 3. Actum est, illicet ; peristi. (Tcr.,£:un.,I,1,9). 4. Dans le ton et dans la marche de cette pièce, quellaes traits rappellent, au début, la Iir satire de Perse :« in nvenum desidiam. m L'auteur s'est ensuite inspiré d'Ho-ace , dont il reproduit l'allure vive et naturelle, ce qui prouve en faveur de son érudition et de son goût ; mais il îst peu de détails où Ton puisse indiquer une imitation I>rédi8e : témoignage piquant de son originalité d'esprit. Le iQjet et l'intention morale offrent d'ailleurs avec la2*sat. du f liv. d'Horace, une analogie frappante. Seulement récrivain français est beaucoup plus chaste dans ses dé* veloppements et dans ses conclusions que le satirique Utin. Compar. aussi Lucrèce qui parle des dures épreuves. de l'amour, 1. IV, ad fin. M7

The text on this page is estimated to be only 24.68% accurate

394 POÉSIES LATINES. Ampla domus sumptus et vires sufficit
œtas. ^ Hic certe est , hîc usus opum viridisque juvena. i\ Quin etiam ridet ,
sed ciam , mihi dulce puella , Vel cano capiti speciosa occasio culpae. »
Talia jaetanti quis jam moderetur? acerbus t) Si jurgem ut patruus, frustra
hunc fortassis et ipsum g Me erueiem : ludam vaeuus , blandisque ferocem \
Aggrediar melius^ Quod sinil majus, at ilium ii Tantisper potero primum ad
pejora morari : ji 0 bone, quando tibi douant peccare lieenter [j. Nobilitas et
opes , uec egent rectore beati, k Non ego fortunæ quaero praescribere , née
te ? , Sperem ausimve bonis avidum prohibere paratis. y Sed tamen hœc
paucis, o felix , si vacat , audi , 1^ Ferme eadem solitus parasitum audire
loquentem : ^^ Dulcius an saturo venari , an ludere talis ; >] Hœc an sit
potior, num purior illa voluptas? ^i Dispice nunc mecum , tibi quae tu
maxima fingis ^ Gaudia, num mera sint : specie num crédita Munt ^ Atque
intus vitiat labor , et dolor inficit ater ? Primum hoc : te ne pares meretrici
an dedere nupts 'a — A nupta auspiciu. — Generose. Sed mala disce .]
Illsesus Ventura y impendentemque laborem. i Undique mox lustrandi
aditus, et limine in ipso Sudandum imprimis , atque bine illincque locands "
Insidise. Guquam ex famulis si gratia prima est^ j. 1. ...Ridentem dtcere
verum Quid veut? (Hor.,5a(., 1,1,24). Sur renjouement délicat et la raillerie
piquante qui aiMitonnent ici lei conseils du moraliste et les rendeot plQf
efficaces, on peut voir les Eludes iur La Boëlie, p. 266. 2. A.^t-elle une
servante favorite».^

The text on this page is estimated to be only 26.96% accurate

POÉSIES LATINES. 395 anc observato, sic ars jubet[^]. Hinc miser, hinc jam ssuescesque jugo , atque ancillabere servœ. la quid? emunget properantem ; nec minus ultro »pe avidam fallit ridens , atque improba ludet. entom est ad dominam : longis ambagibus ilia)nsumet cupidum, et miserum spe ducet amantem . emi quœ tam rudis est et amandi nescia , quae non dleat et torquere mora, etterrere repuisa? iim tibi quid misero speras animi fore ? gestis ber inexpensum[^] gestare onus, ut pbaleris et [sultant manni peregrino murice , nati Tvitium in longum et sœvis parère lupatis. n' tu quœ nescis expertis credere? amantum Qguitusaudi, lamentaque; pulpita quanto scenae resonent gemitu , quas exprimat segris ra Venus voces execratusque Cupido *. >s têt nulia elegis , tragico têt nulia cotburno , gumenta dedit , nisi amor turbaret, ubique ideret ; et solo comœdia iuget in illo. ir ita? Quid sentis? nisi multo inelaruit usu emplisque malum , atque in proscenia venit. Cyclope roga valeat , morbone iaboret ; im certe insanit ; stulte quassat caput birtum[^] L. Ovide, de Arle amal,, l. I, v. 351, traite à fond cette estion. 1, Oo ne trouve qu'expensus dans les auteurs anciens : n'ont pas employé ce mot avec la particule négative qui modifie ici le sens. 3. Ce n'est pas sans raison que Des Periers l'appelle Le dieu de joie et de pleurs lièce à Du Peyrat), et qu'il ajoute en le goucmandant : De nuire oncques tu ne te lasses, Et de lancer douleur. axnere.

The text on this page is estimated to be only 24.47% accurate

396 POÉSIES LATINES. Ad surdum voces jactat mare[^], saltat ineptos, Et plorat puérile, ut cum a nutrice relictum Excitât infan-tem lemorum pavor. Heus, malesanum Quis te nunc, Cyclops, agitât foror? Haud furor, inquit Sed me vexât amor, vehemens deas. Hoe quoque roorl Kil Arguit: haud sentis cum te tuus urgeat error. Augit te partus vere tuus; et tamen hunc tu Coelitibus fratrem, civemque adscribis Olympo. Te fâisi spes laeta Ioni, te inscitia veri t Perdidit; induxit facilem exitiosa libido. i Dices: quid Cyclops ad rem? quia nil vetat, inquam; Quin de te hsc olim rednatur fabula^{^^} notus Si monitum invadet furor et derisus in iilo. Sed non agnoscis Polyphemum; oculatior illo Esse paras, et amore potes sapientius uti. 'i Displicet ista tibi persona? vel indue magnum,] Si libet, Alcides: quem, cum inserviret amori, i Stamina callosa barbatum vellere dextra* Conservæ risere diu, nisi vatibus est hic 1. Cf. Virgile, *Æd.*, II, T. 4: Ibi hsc incondita solut Montibus et silvis. studio jactabat inani; et surtout Théocrite, *Idyl.*, XI, v. 18, et »V Liv.; Ofide, *Jf* « tamorph., \III, \$i3. 2. Mutato nomine[^] de te Fabula narratur. (Horace, 5a(., I, i, 69.) 3. Cf. Propertius, *Eleg.*, III, 11, 17-21; et L'Hospinl, *Spist.*, liv. IV, p. 224, qui rappelle en ces termes le bonteux asservissement d'Hercule: l'Ue etiam domitorque virum, domitorque feramra, Alcides, tandem positus inglorius arroît, Femineo in cœtu fusor[^]t niollia pensa '

The text on this page is estimated to be only 29.97% accurate

POÉSIES LATINES. 397 'orte neganda fides. Sed quis non peccat amator ^ene eadem , aut istis minimum distantia? pendet 5x oculis totus, nutuque movetur herili ; Ict, ridet dominée arbitrio, gaudetque doletque^ ^ placuit chars passer catulusve puellae ' :) feiîx aies, quicum cubât? haud mora, mille iufficitin versus catulus passerque loquaci Itaititiœ. Die jam ; muliebre est carpere pensa? hiid? sic nugari qualem decet? anne putamus ïaec magis esse viri? Verumtamen hocquoquequœram lua delirabis mercede? et quœ maneant te rurpis servitii et lacrymosi prsemia belli? >i perstas longum patiens tolerare laborem, »i facere et donare nihil pudet et piget, euge, Candem magnanimus thalamum expugnabis adulter, Ht jonges niveo lateri latus. Hoc quoties et }aanto commodiusfecit, nulioque periclo, ^erna prior ? quamvis et pinguis pane secundo ncrevit stabulis , et pulvere sordet equino , Tractavit manibus, muliebri indutus amictu, Jussa minantis herse servili more capessens. Par allusion k ce souvenir, Boileau a dit dans son Lutrin, Tel Hercule Glant rompoit tous les fuseaux. 1. L*Ho8pital, dans sa fameuse satire con(r« 2« Luxe, oa plutôt contre les mœurs de son siècle^ n'attaque pas avec une ironie moins amère ces « esclaves de TAmour, » Quos nunc appellant urbano nomine seruos : Hi sunt deposito qui libertatis faoncre, Mancipio sese Veneri nexuque dederunt ; ▼■ p. 223 et suiv. 2. Catulle a chanté le moineau de Lesbie, Carm. 2 et 3, MQs toutefois lui consacrer mille vers ; Martial aussi a célébré une petite chienne du nom d'Issa; maisc*était celle <i'un de ses amis, de Publius^ I, 110.

The text on this page is estimated to be only 27.99% accurate

398 POÉSIES LATINES. Libavit spes ille tuas, dominseque pudorem ; Et merito : nutum quippe opportunus ad omnem. Nam cur se, censés, tibi subdidit ? an quia bellus Atque dicax ? nimium boe : etiam vix ultima causa est. Cur etenim temnatque deos, famamque, virumque, Secura extremo quid carminé jura minentur Julia*? cur, censés? nisi quodfuriosa libido .^tuet , impurusque intus desseviat ardor. !? Hunc tu , an fervidius solatur durus agaso ? '^ Ergo consortem temerati admittere lecti ^^^ Ne querere, et partes post Davum ferre secundas. jñ Jure fit , et tritum est. Tantum hoc tibi discrepat ille, * Quodpenus in promptu est, quodque intra lii in apienus p Nauseat, et cura vacuum praesens Venus explet, ^ Aut onerat magis. Interea tu tempora servas < Pervigii' ; et captas si qua cardo strepat, et num ' Exoratus bilet postis , licet ingruat imber , Verberet et grando fatuum caput* ; et modo falli Clamas , mox speras placatus, et anxius instas Pactæ momentis tarde labentibus horæ. Praelucens illinc longe puer excubat ; bine tu isque redisque avidus : subsannat servulus ipse, Et vix compescit subolens vicinia risum. Mitto quod admissum maneant incommoda, cum vir 1. La loi Julia, de Adulteriis, rendue par Auguste, dix-sept ans avant J. C, portait les peines les plus sévères et même la mort contre les adultères : v. Plin le jeune, Ep., VI, 31; Juvénal, Sat., II, v. 30. 2. Cf. Tibulle, Eleg., I, 2, 5 et suiv. ; Properce, I, 16, 17. 3. Non mihi pigra nocent bibernae frigora nociit, Non mihi cuius multa decidit imber aqua ; Non labor hic ledit.... Tibulle , ibid., 29; cf. Properce, l'U, 16, 5 j IV, 1 , 143.

The text on this page is estimated to be only 26.19% accurate

POÉSIES LATINES. 3⁹ improvisus adest, seu casu, seu mala
tentât uspicio*. Præceps noti si denegat usum ^Oitici reditus, quod restât ,
conscia nutrix Qdudet eumera, aut pavidum et spirare timentem
fuadrupedem angusta componet fervida capsâ'. [ie captus tineis sores
luctabere. Quid si In capsâ est, uxor, guttus quem quaerimus, audis, »
Iexpectans trepidus raphaios * vel forsitan optans , ustius extantum ne sœva
novacula mœehum iviret , et reliquis caveat prositque maritis\ (ec tamen
ideireo , si qua fortuna reducet noolumem , sapiens : tantum hoc valere
pericla , >aod strepitum adquemcumque tremens et pallidus intras ,
iïexpectans dum te castigent verbera. Vivis am bis, jamque iterum fortunæ
munere : tandem »^ive tuo. Quid adhuc respectas? Aiiigat esca, itque a
vermiculo nunquam exterreberet , donec ^raeda vorax toties elusis pendeat
hamis. irqp âge, nilne movent tôt tantaque? Sentio, tecum 1. Cf. Horace,
SaL, I, 2 à la fin j et Properce, II, 23, 20 . Necdicit: timeo; prospera jam
surgere, quaeso; Infelix ! hodie vir mihi rure venit. Ronsard, dans ses
Elégies^ fait aussi allusion à ces mêmes contre-temps de Tamour heureux:
Mon Dieu ! que sert d'aimer à la cour ces princesses? Jamais telle grandeur
n'apporte que tristesses, Que noises, que débats : il faut aller de nuit, Il faut
craindre un mari ; toute chose leur nuit. 2. C'est probablement un souvenir
du conte d'Apulée , imité par Boccacc, Decam. Giorn. , VIT, 2, et versifié
par U Fontaine sous le titre du Cuvier^ 3. Allusion à la peine infligée chez
les Grecs aux adultères: V. les scholiastes d'Aristophane au vers 1055 des
yuées (éd. Tauchnitz). 4. Cf. Horace, 5o<., I;2, 44.

The text on this page is estimated to be only 26.14% accurate

400 P0ÉSIE8 LATINES. Jamdudum frémis, ettibi
mensimmurmuratintus: cr Postquam me prohibes matronam tangere, salten
Quod superest unum, scortabor, te duce*. D^Menc! Quære alium : non his
ego sum , ne dixeris, auctor. Non ego te vetitœ abduetnm de limine nupts
Invitera lustrum, aut quseram intnississe popinœ. Non modo vix dirae
servatum ex ore iesen» t Sustineam abjecisse lupœ. Cur dicta maligne i In
pejus rapis? offliciunt nil nomina, sed res. ! Tu mala desultim^ te jactas in
nova : dextnim ut l expédias si forte pedem , gravet inde sinistmm | Aita
palus , recidens cœno immerseris eodem. Quid? nisi mœcharis , scortari
tene necesse est? Anne tibi , nisi turpe , placet nihil ? Usque adeone i Et
prurit sola et juvat interdicta voluptas? Cura te jura vocent ad justi fœdera
lecti *, Invitet natura parens, et præmiaponat Libéra cum primis et duri pura
laboris Gaudia, tum dulces, gratissima pignora natos; Tu tamen his démens
quæris peccare relictis , Legibus infensus, naturœ, disque, tistique. 1. Et
quas Euphrates, et quas mihi misit Orontes Me capiant : noiira furta pudica
tori ; Properce, 11,23,22. Cf. Ibid., 24, 9 et suiv. ; en6n Re^ gnier, £p., II :
J'ayme uo amour facile et de peu de défense. Aymer en trop hault lieu une
dame haultaine , C'est aymer en soucy le travail et la peine.... 2. (De
desuUaré) : mot qui ne se trouve pas daoï lei anciens auteurs. On
remarquera aussi comme très-rare le verbe immerso , donf un des temps est
donné peu aprdS' 3. Ne seqoerer mcechas, concessa cum Yenere uti Possem
(Horace, 5at., I, 4,111.)

POÉSIES LATINES. 401 i mœchœ desunt, insanis Thaïde[^] Gur
hoc? or nisi quod vetitum est? nisi quod re dulcior ipsa nlpa tibi, gratamque
nihil sine crimine nosti? onjugis at durum est , et blandum nomen amicse.
onjugîs? eteujus? propriœ tantummodo : Namque um peceas , aliéna tibi
non displicet uxor. tuite, foris dominam, modo quœ sitaduitera, perfers ;
erre domi sociam fugis , et solennia certi ara tori. Verum hæc alias. Nune
quœrere pergo uid mœehœ praestet meretrix : si pauela demas, .t fortuna
eadem, et ratio est communis amandi, ar labor et studium , nihioque
remissior œstus ; 'ama premit gravior, eum limen perditus intras omnibus et
vappis tritum et nebulonibus, et quos ?raducit tonstrina loquax furnusque
nepotes*. am quotus haud nupta levius meretricibus ardet? lator haec ut sit
, meretrix est doctior ; usus Mushabet, et locat insidias instructius; angit
[^]allidius , curasque ciet mollitque calentem , St régît et multa veteratrix
tempérât arte. }uin ubi te indueris sponte arcta in vineula, quaeres)ua
propriam efficias , nihilo sapientior ae si ?raecipuum Lybici quisquam maris
arroget usum. itqui nec metus hic, sua nec discrimina desunt.]ui præbebit
enim securum perfida somnum Et famosa domus, nullique patens, nisi qui
rem Perdidit ingluvie aut festinat perdere* ? Quid jam 1. Sur Thaïs,
courtisane d'Athènes , v. Properce, EL, II, 6, 3. 2. Omnes Gestiet a furno
redeunt scire lacuque... (Horace, SaL, 1,4, 36.) 3. y. à ce sujet la satire xi
de Régnier, intitulée le Mauvais gisle.

The text on this page is estimated to be only 28.00% accurate

402 POÉSIES LATINES. Enumerem, quoties rivalis rixa,
quibusque Grande malum dederit? Luit hic pede cæsus; at illi
Semianimum pueri referunt* : hic lumine laevo* Exeussus redit; huic
redeunti, in limine, guttur Prærepta pro nocte furens transfixit amator.
Persæpe offensi levius dolere mariti. Edit et hic monumenta sui Venus ,
edit et illic. | f Adde malum , quo nec gravius nec certius uUom, j^ Nota lues
, Italis si credis , Galliea : sed nos ; Ji Et nomen que et rem Italis B
concedimus æqui ^ ^ Hujus nulla quidem fuga ; ne speraveris : unum j^
Hoc âge, te ut redimas minimo ; primumque podag» ^ Si potes , hoc parvum
est ; seu mavis ulcère putrl jj Aut pedis, aut surae , aut oculis, nasove
pacisci. ^ Quippe hæc haud raro concurrunt omnia : felix Gui tantum
alterutrum restaverit *. Et tamen ut sic i. Cf. Horace, Sal., 1,2, 41. 2. C'est
évidemment à tort que l'édition originale porte limine lævo. Plus d'une
Taute semblable dans ces vers, témoigne que le latin n'avait pas été imprimé
avec plus de < soin que le français. 3. Guillaume Colletet, dans son ouvrage
inédit, Vin j des poètes français, (il est conservé à la Bibliothèque da
Louvre), rappelle ce trait par ce qu'il nous dit de La Péruse : c(Il mourut à
vingt-cinq ans de cette honteuse ma- s ladie, Quam vocat Hispanus Gallam,
quam Gallus Iberam, Imperium toto quæ tamen orbe tenet; comme il me
souvient de l'avoir appris autrefois d'Eslienne Pasquier luy mesme qui
l'avoit cogneu et qui Tavoit plaini tout ensemble.» On retrouve aussi la
pensée de La Boëtie dans une épigramme de Voltaire , Poés, mêlées , 60.
Aujourd'hui encore les allemands donnent le nom de malaii française k ce
fléau de tous les pays. 4. Forme barbare, qui atteste avec quelques autres
inecorrections de ce genre, qu'un dernier coup de peigniy po^

POÉSIES LATINES. 403 uacumque effugias, alte succinctus
inunctum orrebit flammis medicus, penitusque requiret ; iie maii latebras;
nequidquam : nam modo pelle xuta, erumpes serpens novus ; altéra saxa
usres rursus ubi impingas, quia tetrior bœret us nec eum scabie queat
exsudare libido. Haec eum sint, graviora etiam, quae dicere longum
erpetienda tibi , confer jam dulcia : quam non tlevis, et parva est, et denique
nulla voluptas? uantulum in hac suave est quod poscimus? interit una
xoriens : dicto citius fugitiva, fruentera eserit ; eripuit sensum volucris fuga
: certe ut fuit, aut veniet ; nihil est praesentis in illa. nte labor, post haec
fastidia : mox redit idem* idomitus furor, atque iterumque iterumque
recurrat Titus, adlatratque epulis, et pabulanota .ppetit , illectus vanis et
immagine falsa. [am quae titillant tam momentanea^ sensus, 'amque exili
animum perfundunt rore, quid illa fos facimus tanti? Contra, qui plurimus
lambit !t circumyallat iate dolor altus , et acres aflagit morsus, hunc
temnimus, et mala laevi mprunter un mot de Montaigne, a manqué aux vers
de ^a Boëtie, mais qui ne doit pas nous faire méconnaître 'esprit et la verve
dont souvent ils élincellent. 1. Cf. Lucrèce, IV, 1110 : Inde redit rabies
eadem, et furor ille revisit Quum sibi, quod cupiant ipsi, conlingere
quaerunt ; Nec rperire malura id possunt quae machioa vincat : Ihque adeo
iocerli tabescunt volnere cœco. % Mamenlaneus ne se trouve que dans
Celse et dans Tertallien. C'est à tort qu'on lit ce mot dans Tite-Live, H, 7; la
Traie leçon est : «Tam levi momen(o mea apud vos fama pendet ?)» Y.
Forcellini, éd. citée^ t. m, p. 136.

The text on this page is estimated to be only 29.54% accurate

404' POÉSIES LATINES. Dissimularous, vixque etiara sentire
fatemur? Morbus, ne dubita, morbus. Gui fœtida olebunt Suaviter, aut
dulcem réfèrent absynthia succum , Hic num sanus erit? ni failor, non magis
ac cui Nil dulce est. Neuter gratis diseemit amara; L Et peccant ambo
pariter , sed dispare morbo ^ Affectis stomachis , et desipiente palato. •^
Quo magis erroris, quem nos adsciscimus ipsi^ y^ Naturam, immemores
gnati, causamur inique, Tanquam nos aliquam in fraudem pellexerit : atqui
Ingenitam si vim sequimur, studiosius illa Vitat quae lædunt , quam
deleetantia curât ; ^ Nec sic lætitia, quanquam est cumulata, movemur, ,^:
Ut vel tristitia mediocri offendimur. Urit >ï In cute vix summa violatum
plaguia corpus, ^ Quando valerenihilquemquammovet. Hoc juvat unum ^
Quod me non torquet latus aut pes : cœtera quisquæ ^ Vix queat et sanum
sese et sentire yalentem. , Unde igitur miseris jucunde vivere? quidve -,
Constanter pureque dabit gaudere? nihilne est Tristia quod vitae permistum
conclat? immo Virtus , deliciæ veræ , Gharis ipsa, merum mel* , Sed
tantum sapienti, ex sese , qui sine fuco 1. Ce vers charmant semble inspiré
par un soaTCDir ! de Lucrèce, IV, 1155 : ...Chariton mia, tota merum sal.
On se rappelle aussi, dans Montaigne, la gracieuse peinture du séjour habité
par la Vertu, séjour auquel oo n'arrive toutefois, comme on Ta vu plus haut,
qu'après afoir surmonté beaucoup d'obstacles; il nous la montre, 1, 2Si
«logée dans une belle plaine fertile et fleurissante:...» c'est que suivant lui,
elle est «la mère nourrice des plisirs humains;... son prix véritable est en la
facilité, utilité et plaisir de son exercice. y> Cf. dans Charron , Saguit, II, 3,
la définition « de la vraye preud'homme. n

POÉSIES LATINES. 406 trorsus verum dijudicat, et neque vulgi
sm mandare fabis, nec cœcs sustinet urnse ^ lit nihil est felix usquam , aut
prsestare beatum Ar potest virtus. Sola bsec, quo gaudeat, in se imper
babet^, bene prseteriti sibi conscia, sorti laBcumque est prsenti œqua, et
secura futurœ. diga nullius , sibi tota innititur : extra I cupit aut metuitS
nullo violabilis ictu , i. Or le plus souvent, dit Charron, Sagesse, I, 20, u des
ilx advis et rapports du vulgaire se forme en Tame une considérée opinion,
que nous prenons des choses, qu*eli sont bonnes ou mauvaises, utiles ou
dommageables, à ivre ou fuir, qui est certainement une tresdangereuse ide et
téméraire niaistresse... Partant, le commenceSDt de la sagesse est de se
garder net, et ne se laisser iporter aux opinions populaires, /&., 48... On
doibt rerder à ce qui est bon et vray en soy, et non à ce qui le mble et qui est
le plus usité et fréquenté^ et ne se laisr coiffer et emporter à la multitude,y>
II, 1; etc. 2. Montaigne nous parle également de uceste volupté li en la vertu
mesme est le dernier but de nostre visée,... lupté gaillarde, nerveuse,
robuste, virile, et qui n'en est le plus sérieusement voluptueuse.» C'est là ce
qu'il ipelle tf un plaisir suprême et excessif contentement,» », I, 19. uLa
vertu est, dit-il ailleurs (III, 5), qualité aisante et gaye. » 3. C*est le
développement de ce beau vers : Ipsa quidem virtus sibimet pulcberrima
merces. (Silius Italicus, XIII, 663.) our le portrait du vrai sage. Cf. Sénèque,
Thyesie, acte i,sc.2,chœur; et Charron, 5a^., 11,1, où il loue m le maiement
réglé de nostre ame,... et ceste santé constante e Dostre esprit, ceste bonté et
facilité de nature... qui tous Tend calmes et sereins, et nous tient en belle
asiette, jet squables, unis, fermes et acerez contre l'effort les passions... »

The text on this page is estimated to be only 29.53% accurate

406 POÉSIES LATINES. SubiimiSy recta, et stabilis, seu pauperiem, seu Exilium, mortemve vehit currens rota, reram Insanos speetat, média atque immobilis, sstus^ Hue atque hue fortunafurens ruit : iila suisse Exercet Isetaofficiis, secum bona vere Tuta fruens , ipsoque sui fit ditior usu*. 0 mihi sîlîeeat tantos decerpere fructus, Si liceat, Moutane, tibil Experiamur uterque : Quod nihabit is potiemur, at immoriamurhabendis*! XXI. In tumultum Martialis Belotii, patris^ . Belotius ad natos super stites. De me securi , feiiees vivite natl , 1. Cf. Horace, Od., III, 3, i" strophe. Déjà Lucrèce avait • dit, au commencement du I. II, de Rer. Nat. , v. 7: Sed nil dulcius est bene quam muniia tenere Edita doclrina sapientum lempia serena.... Montaigne enfin, avec sa fougue gasconne: «Le sage est cinq cens brasses au dessus des royaumes et des ducheï.» Ess., I, 42. 2. Ce portrait de la vertu est tracé de main de maître. Lucrèce, que nous venons de citer, n'en eût pas désavoué le style et les images, la touche ferme et le coloris admirable. On peut rapprocher de ce tableau, et aussi de li pièce III (V. p. 363 et suiv.) , plusieurs traits de la Canzone iT de Pétrarque ce la gloire et la vertu x>. 3. Apostrophe sublime, qui peint d'un trait la beauté d« ces deux âmes, attirées l'une à l'autre par le goût et i« culte de la vertu. 4 C'est le père de M. de Belot auquel est adressée ti première pièce de ce recueil, v. p. 357, n. 1. Comparera celle-là, deux élégies de Properce, I, 21, IV, H.

POÉSIES LATINES. 407 Wil jam quod pietas vestra queratur habet. îque adeo lati décorât quem purpura clavi * , Flere, valent si quid jussa paterna, veto, uo vitam^ saturo? centum complevimus annos.: Hoc satis, aut cuiquam quid satis esse potest? •édite , præterito primi jam limite seeli , Dixi : confectum num renovatur iter? uam timui emeritus ne longa recurreret aetas, Vita foret fracto neu repetenda mihi. it vixisse scmel : jamdudum fessa maligno Pollice prolixum Parca trahebat opus. uinego, ceu carpenstua tempora, nate, verebar Haec tibi ne posseut adnumerare Dei *. on raea vita fuit justum quæ excesserat sevum : Quæ tibi nune vegeto vivitur illa mea est*. 1. Ou apprend par ce vers que M. de Belot, ami de Mouligne et do La Boëiic, était en même temps leur collègue u parlement de Bordeaux. Remarquons d'ailleurs que 'Uospital s'exprime de môme en s'adressant au cardinal a Bellay, liv. I,p. 45: At speciosus honos, capilisque insigne décorum Te Romac relinent, et lati purpura clavi,,m. 2. Nous avons remarqué et expliqué ce tour, p. 386, n. 3. 3. Cette manière antique de désigner Dieu par le ombre pluriel était fort en usage au xvi* siècle : v. les \iudeg sur La Boëtie, p. 247. L'Hospital, dans une épttrc a cardinal de Tournon , liv. I , p. 16, s'écrite , d'après ce oùt de son temps : Tuque favcos esto nobis, bone Jupiter!... 4. On peut voir sur cette pièce la p. 268 des Éludes sur M Boëlie. Ces accents pleins de mélancolie et de ten> Iresse, après la verve animée et l'énergie moqueuse qui iclatent dans la pièce précédente, attestent assez la souplesse de celte nature éminemment poétique.

The text on this page is estimated to be only 28.89% accurate

108 POÉSIES LATINES. XXII. IntumulumFrancisci Ovisii[^]. j.
Quantus erat quem claudit humus[^], ne quæritedeme; i[^] Res me multa jubet
dieere , pauca dolor. ' Illius et vivi laudes tentavimus olim * : Copia tune
vetuit , nunc etiam lacryrae. ^ Quantus erat , saevo melius dieetur ab hoste
: Coëtera sit mendax , hic adhibenda Mes. Aggressus patriana crudeli
exscindere ferro * , 1. François de Guise, dont il a été déjà question dans la
^ pièce xyi\ et que La Boëtie avait nommé sealeineDi :i Visius, Le bon sens
de Montaigne s'est à bon droit révolté j contre ces dénominations
capricieuses et souvent iniotel-] ligibles : c< J'ai souhaité souvent, dit-il,
que ceuiqai escri- -, vent les histoires en latin nous laissassent nos noms
tous tels qu'ils sont : car en faisant de Yaudemont, Valleraon- > tanus, et les
métamorphosant pour les garber à la grecque et à la romaine, nous ne
sçavons où nous en sommes eteo perdons la cognoissance y) £««., 1. 1, c.
46: reproche qui s'adresse particulièrement au président De Thon. 2. Il fut
assassiné devant Orléans par Poltrot le 18 février 1563, et mourut sii jours
après : v. dans DeTbou,!. XKXIV, le récit touchant de cette mort et l'éloge
de ce grand homme. 3. Dans une pièce qui, si elle a vu le jour, s'est perdue
depuis et qui était, comme on voit, bien dififérente delà xvr. Il est d'ailleurs
facile de s'expliquer ces jugeroeaU opposés , portés sur un personnage dont
rarabition fot grande , il est vrai , mais dont l'âme fut à la hauteur de cette
ambition même. Montaigne admirait justement ce cœur ferme jusqu'à la
perfection, II, 17. a Ce capitaine dit Pasquier, Lettres, IV, 20, fut aymé et
hay d'oo» et autres d'une mesme balance , mais accomply certes de
plusieurs grandes parties tant de la fortune qae de sa valeur. » A. Ce vers
semble désigner celui des chefs du parti pro

POÉSIES LATINES. 409 Inferre et superis impia bella Deis* ,
Hune petit insidiis, petit hune ex omnibus unum^ Quid , nisi quod res est ,
visus et ipse loqui * ? Hoc vivo, fateor, patriam spes vineere nulla est,
Extincto, spes est et superare Deos. XXIII. In malum librum Clinici"
defebrihus. Isthac, non mihi, sed febriculosus , testant qui haïssait le plus
de Guise, l'amiral de Coligni : beaucoup de gens, comme La Boëtie, firent
alors remonter Qsqo'à lui l'accusation de ce meurtre odieux (v. LeUrH le
Pasquier, 1, /.}. La joie que celui-ci éprouva de c^etté nort et qu'il ne
dissimula pas, servit à confirmer ces soupçons ; Poltrot chargea d'ailleurs
par ses dépositions beaucoup de huguenots considérables, mais ses
contradictions it ses rétractations successives détruisent la valeur de son
émoignage : v. De Thou, 1. XXXIV. 1. La pensée renfermée dans ce vers et
dans le dernier le la pièce , indique assez l'éloignement de La Boëtie >our la
réforme. On ne sera donc pas étonné qu'au lit le mort, s'adressant à un frère
de Montaigne qui l'avait smbrassée, il le pressât de l'abandonner : c<Vous
voyez, ni disait-il, combien de ruines ces dissensions ont apporté en ce
royaume ; et vous respons qu'elles en apporleront de bien plus grandes.»
LeUre V de Montaigne. 2. solumque per omnes Volscentera petit ; in
solo Yolscente moratur. (Virgile, Mn., IX. 438.) On s'explique cet
acharnement ; frapper de Guise, c'était l^pper à la tête le parti catholique : a
Car c'estoit sur ce guerrier inexpugnable que le peuple ficboit
principalement ses yeux; il estoit au dessus du vent, et l'on n'estimoit
pouvoir accomplir que par la mort du seigneur de Guise la vengeance du
party contraire. » Pasquier, Leit, cil. 3. Ne semble-t-il pas dire ce que les
choses elles-mêmes proclament assez haut? 4. Clinicus est encore un nom
supposé^ mais fort bien La Boëtie. 18

The text on this page is estimated to be only 26.37% accurate

410 POÉSIES LATINES. Vilis pharmaca putida ofQcinœ Serva,
lucifugax* recens libelle, ^ Sculpto nune etiam calens ab œere^. j ^ Unum
sed mihi, nam libet joeari, { ^ Narra quam sibi plauderet beatas , | 9 Cum te
crispulus exarabat auctor, 1 F" Qui se dépérit impotente amore. S Nam bis
hunc mihi contigit videre, ^ Kt sane memini videre nusquam ^ Quicquam
dignius omnibus cacbinnis. Ut se suspicit infacetus , utque, Admirans sua
solus*, ipse toto ,] Late futilis intumescitutre*! Hoc nobis agedum refer
libelle ; Nam sois insipido tuo parenti , Quo te tempore parturibat, intus
Imum gaudia permeasse pectus. Non ille immeritos momordit ungues S
Non te sustinuit semel vel una approprié au sujet ; deni fois on le trouve
employé par Martial dans le sens de médecin, Ep., I, 31, % et il, 79, 1. Il
nous serait donc possible à la rigueur de ne Toir ici qu'un nom commun. 1.
L'édition originale porte lueifuga; mais j'ai rétabli le vers, en écrivant
lucifugax, comme dans le poème de Philomèle, v. 40 : v. M. Quicberat,
Thés, poet. iing, Ial., p. 674. 2. Cf. Catulle, Carm., 1, 1 : Cui dono lepidum
novum libellum Ârida modo pumice expoliturum. 3. Quin sine rivali teque et
tua solus amares. (Horace, Ars, poeL, v. 444.) 1. Crescentem tumidis infla
sermonibus utrem. (Horace, SaU, II, 5, 98.) 5. Cf. Horace, SaL, 1, 10, 71.

POÉSIES LATINES. 411 Lenis cernere saucium litura. Sed cum jam undique funderet figuras, Aiunt iumina sustulisse cœlo, Et secum : solidæ nec ipse posco Hoc tantum mihi laudis, inquit; a me Fastus sit procui insolentiorum : Gratia tibi maximas, Apolio, Et vobis quoque maximas, Camœnae, Hœc tam grandia quæ mihi annuistisM »«-e> ^oannis Aurait^ de Androgyno et Senatu semestri, Mortale quondam Jupiter genus fingensS 1. Cette eiclamation, si naïvement comique, n'est que parodie de ce fameux vers de Y Anthologie : 'Hêiôov |iàv èycûv • èxàpacce 8è ^etoç "OtiTipoç. tnicus écrit sous la dictée d'Apollon et des Muses, mme Homère, dans le poète grec et dans la traduction Boileau iEpig., 26, éd. de Saint-Marc, Amsterdam, 72); comme La Fare^ dans l'imitation de J. B. Rousseau oésies diverses, t. ii, p. 342, éd. Lefèvre, 1824). 2. Dorât, Daurat , ou D' Aurai, dont le véritable nom dt Disnematine ou Disnemandi, et qui dut, à ce que l'on »ure, son surnom latin Auralus, à la couleur de ses yeux. Il enseigna le grec à Ronsard : celui-ci regrette, la préface de sa Franciade), qu'il n'ait pas écrit dans langue maternelle; et dans plusieurs de ses pièces, fait son maître le plus bel éloge. Comme poète latin, il a é loué aussi par Du Bellay (sonnet à Baïf); par Montaigne, }\$ais, II, 17 ; par Pasquier, l. 1, p, 1131, par Bayle, etc.; eut le titre de poète du roi, et mourut cependant fort luvre : V. sur lui Ménage, Vilœ Pétri jErodii et G. magii, p. 186 et suiv. ; Moreri, Dict., l. 1, p. 444, etc. 3. De Tbou, au l. XIII, après avoir exposé la mesure;)Dt il est question dans ces vers : a In eam rem Joannes

The text on this page is estimated to be only 29.37% accurate

412 POÉSIES LATINES. (Hermaphroditus si Platonis est verax*)
Maremque femioainque fecerat junctos, Numéris haberet ut suis opus
plénium, Pedes quateras et quateras qui crura, Totidem lacertos, et pares
illis palmas Gérèrent : sed inde mentis insolens fastus Recens ereatis in
Jovem rebellandi Ineessit, esse cum se cernèrent taies, Auctuque tanto
corporum gemellorum. : Iratus ergo Juppiter, coerceret ' Nimiam ferocis ut
superbiam gentis, > Divisit illos, atque singulos, quales Hodie videmus,
segregavit in partes Per umbilicos, more quos crumenarum Mox stringit in
parvumque collegit nodum : Interminatus, si superbiant ultra. Fore singulos
ut denuo retruncaret Partes in ambas, sic ut instar Empusæ S Auratus, tum
anlicornm pneroram prsceptor (précepteur des pages du roi : y. Bayle, qui a
signalé la bévae des traducteurs, Dict. phiL, art. Daurat, 3* éd., Amsterdam,
1720, t. II, p. 967, note H), et mox professor regias, <> diyini ingenii,
carmen elegantissimum, sed petulanti libertate, in gratiam cardinalis
Lotharlngi, qui negotium illnd urgebat, conscripsit^ quo ampllissimum
ordinem Ândrogyno Platonis comparât, n) On petit lire, au sujet de celte
pièce , les Etudes sur La BoHie, p. 260 et suiv. 1. Cette fiction est mise dans
la bouche d* Aristophane, l'un des interlocuteurs do Banquel, c. 16 : v. t. y,
p. 46, éd. Bekker. 2. Empusa (S(jL?cou(ra) , spectre qu'Hécate envoyait aai
hommes pour les effrayer. Il n'ayait qu'an pied, et c'était un pied d'airain ,
d'où lai yient probablement son nom : « Snnt qui putent dictum napà toO Sv
TC::6CCeiv, qnod iino incedat pede, quasi gu.7cou<Tav ; alterum enim
pedem aeneum habet. » Henri Estienne, Append. ad Thés, ling

POÉSIES LATINES. 413 Pedibusque cruribusque singulis nixi,
 Jove se minores et diis faterentur. Sic acta tum res, acta si modo est unquam
 ; Praesens sed illam comprobavit exemplum ; Nam nuper et rex praesides
 suos cernens Omnesque consiliarios palatinos, Ferocientes integro quod
 anno jus Darent, habentes continenter in plebem Bis sex per orbes
 menstruos potestatem , Divisit illos ; deque singulis, binos Fecit sedere,
 judicesque semestres Sexto vicissim quoque mense praecepit : Ita gens
 ferocior prius, suos fastus Flatusque minuit principiscatiçura*. Quod si
 superbe, si insolenter ultra se Gérant, verendum dividantur ut rursus ,
 Nomineque cum re saepius diminuto , Tandem trimestres, forte
 sesquimestresve 'OBc, 1572, p. 861. Cf. Aristophane, Les Grenouilles, v. •3,
 et les scolies sur ce vers, éd. Firm. Didot, 1842, 283. 1. «Les con^eiirersde
 Henri II, raconte M. Villemain, iDs la Vie de L'ffospilal, pour asservir la
 magistrature, risèrent le parlement de Paris en deui sections, qui vaient se
 succéder l'une à Tautre, pendant six mois acune. Us se flattaient ainsi de
 trouver toujours dans ne de ces assemblées la docilité qui manquerait à utre,
 et d'anéantir par là le droit des remontrances, ble débris, ou plutôt imparfait
 supplément des anties libertés du royaume. » C'est en effet la cause que De
 lou, lac. ciL, assigne à cet édit : kQuo^ debilitatis tam raicorporisviribus,
 castigationem facilius admitteret;» ne s'étonnera donc pas de la résistance
 qu'il trouva au in du parlement, dont il mutilait la puissance : porté en 54, il
 fut aboli trois ans après.

The text on this page is estimated to be only 29.76% accurate

414 POÉSIES LATINES. Dein vocentur, menstruique ad
extremum; Novæque lunæ cum novo magîstratu Redeant, et olim dictitetur
urbane : Ut luna menses, sic régît magistratus. XXIV. Auctoris responsio[^].
Jovis iila vere, vere erat Jovis manus, Quæ cum gemellum solveret
quondam genus, A feminis hac arte distinxit virum, Dimidius ut sit, et sit
integer tamen. Sic deminuto scilicet deest nihil. Ut sit quod olim dixit
ascrœus senex, Plus esse partem sæpe quam totum suum[^] Fuere, credo, non
levés causse Jovi, Seu pigrum inepti ponderis levans onus, Sua expedivit
membra singulis secans ; Seu colligatos impudenter feminis Non esse vidit
masculos satis mares ; Sive is veterum turpe gentis non ferens, Sub jura
duri compulit Cupidinis, Amoris arcens desidis fastidia : Hœc cogitasse
dixerim summum Jovem , Cum pro gemella gente singulos daret. At de
senatu celtico, vel cuilibet 1. Rien à la fois de plus modéré et de plus
spirituel que cette réponse. En attribuant à la mesure royale des notifs
honorables, La Boëtie défend, avec autant de cobtnance que de noblesse[^]
la cause de la magistrature à laquelle il appartenait. 2. OOôè taadiv Ô[^]tp
îiXéov {[^]{jlkvti TtavTÔç. (Hésiode, Ut Trav. eî les Jmtrs, f . W.)

POÉSIES LATINES. 415 Videre promptum est, ille quidjam
viderit, Discrevit horis quisquis hunc semestribus. Nam eum senatum sol vit
in partes duas, Miro bas revinxit artifex mirus modo : Hæc cessât, illa agit ;
illa cessât, hæc agit, Rursusque cessât : sic sibi præstant vices Et hujus
otium illius facit labor. Quippe a labore nulla si daturquies^ Animi fatiscunt
languidi, atque nulla mens Irrecreata^ sufficit laboribus. Sic nunc laborem
alternat otiumque, et lætius Novalis^ ordo judicum in dies viget. Non, Jane
% sic tu, Hermaphroditum qui putas Mulctasse corpore altero iratum
Jovem, Pœnas reseet ut daret superbiSB ; Pariter senatum dicis in partes
duas Truncasse regem, sic ut ordo jam lacer Monitusque damno ponat
insolentiam. Quod si in gemellis illa mens erat Jovis Quod mitiores singulos
duxit fore, Nil egit ille nilque præstitit secans ; Disseminavit latius ferum
genus, Nec tunc inausa constitit superbia. Putata crevit, jamque nullus est
modus ; Fuere quippe singuli Lycaones, Nec deficiere singuli Salmonees : 1.
Ce mot composé ne se trouve pas dans les auteurs Bssiques, non plus que
inausa, qui vient peu après. 2. Les Latins appelaient novalis (v. Festus) la
terre l'on laissait reposer, se renouveler, pendant un an. 3. C'est bien
nommer celui qui avait prêté à l'homme Imitif, comme à Janus, deux
visages. Observons d'ailleurs que quelquefois ce mot a simplement le sens de
Wfi, chez les poètes latins modernes.

The text on this page is estimated to be only 29.38% accurate

416 POÉSIES LATINES. Et quid jam inausum singuli
relinquimus? Certe gemellos videmus superbia; Nec nos ob illud Jupiter
subdividit. Num fabricatur semimasculos mares? Suave nunquid destinatos
muneri Decurtat artus? Integrum servat genus, Aptamque formam ; nec de
tôt sæclis adhuc Est, Jane, quisquam similis Empusse tu». At tu minaris
insuper posthac fore, Ut si senatus amplius superbiat , Faciat bimestrem
forte rex vel menstruum. Sed beus, quid audes, Jane? quid tentas miser?
Regem monendo non minus doces Jovem, Ut singulorum subsecet rursum
genus. Qui si probarit, Jane, commentum tuum, Si nos secabit pro modo
superbiae, Quantilla nostrum quisque pars erit sui? XXV. In cenotaphum
Joannis Bironis capiti ad Sanctum apud Sequanos, in carcere, scævitia
Mansfeldi comitis, interempti*. Vixisti, memorande Bîro, mea gloria : sed
dura Servabant patriae te tua fata tuae, 1. C'est une leçon morale dont il
paraît que D'Aorat avait grand besoin de prendre sa part. 2. Jean Gontaut de
Biron pris à la bataille de Saint-Quentin, fut le père du premier maréchal de
Biron, et grand-père de celui qui périt sur l'échafaud : « In carcere mea
habitus ejusque studio mortuus, » dit l'historien De Thou, 1. XIX. Quant au
comte de Mansfeld , l'un des généraux de Philippe II , on l'accusa de l'être
lui-même à la mort

POÉSIES LATINES. 41T icis amansy beliiuepotens; nunc lumiile
cassus Auges elysios, nobilis umbra, choros. illibus in mediis pugnantem
tradidit hosti Laureuti nostro sanguine nota dies * . 3n impune tuiit
sedenim, sic credere fas est, Speravit tantum quisquis babere decus. [>bilis
buic cessit, sed non sine vuhiere, præda,]\ec gratis vicit , quodque queratur
babet. e captum tetro damnavit carcere, Mansfeld, Et doeuit fortes vincula
ferre manus : lustris turpes anima indignata catenas Aufugit, et stygias
libéra tranat aquas, ultaminans, populisque fugain, clademque Philippe, Et
sibi Mansf^ldi sanguine justa petens. orsan vix bumilem, non justo funere,
cippum Nune babet in Flandra grande cadaver humo : peroquidem, haud
vanum Flandrisiinmitibus omen, Hanc modo quod terram tam gra\is bostis
babet. on sibi femineis petit bic solennia pompis Funera, non lacrymas,
inclyte nate'^, tuas : me trafic de» prisonniers qu'il achetait des soldats à vil
*ix, pour eiiger d'eux ensuite d^énormes rançons : «Bi:inem constat, qui
satisfacere non posset, aut obfirmato limo noilet, in carcere periisse. »
(^Loc. cil.) On pourra re dans les Eludes sur La Boelie, la traduction de
cette èce, p. 280. et suiv. 1. La bataille de Saint-Quentin futlirrée le 10 août
1557, jour de la fête de saint Laurent. C'est en mémoire du iomphe remporté
par son armée, et pour accomplir un eu qui le liait envers ce saint, que
Philippe II fit bâtir Sscurial, auquel il donna la forme d'un gril, par allusion
1 martyr de saint Laurent. % Armand Gontaut de Biron, maréchal de
France, lort en 1592, c< l'un de nos premiers capitaines, » a dit asquier,
Lettres, XVII, 4. M8

418 POÉSIES LATINES. Henricum* vocat ultorem, qui mixta triumphis Per domitos populos funera ducat ovans. Augeat hic tumulum spoliis bustumque ruinis. Et victam cineri largius addat humum. Haec sibi nunc sperat duris solatia vindis , Haec sibi pro diro carcere dona petit. Jamque ipse ingratum tumulum implacabilis urget Hostis, et invisam pondère vexât humum. At tu, crudelis, poteris parvisse Bironi, 0 Mansfeld, cuiquam parcere si poteris. Non te nota viri pietas, non gratia linguis Flexit, non bello nobilitata manus. Non placidi mores, viridis non cana senectae Consilia, et proprio sanguine partus honor : Gallorum non hostis eras, non ergo Bironis, Barbare; virtutis verius hostis eras^.

XXVI. De morte Borbonii marchionis de Beaupreau ^.

Luxisti toties, jam perfice, Gallia : talem Materiam lacrymis non dabit uUa dies.

1. Henri II. 2. Bel éloge, qui rappelle ces paroles fameuses de Tacite : ce Ad postremum Nero virtutem ipsam excindere coDcupivit, interfecto Thras^ea Poeto et Barea Sorano.)) Ann., XVI, 21. 3. Henri de Bourbon, marquis de Beaupreau, tils du prince de la Roche- sur-Yon ; il périt malheureusement à la suite d'une chute de cheval, en décembre 1560. a Accidit et sub id tempus, ut Henricus Borbonius, Belloprati marchio, Rupisuronii filius, cumvix xv annos ageret, et jam in illa ætate egregiam de se omnium spem conci

POÉSIES LATINE!?. 419 ix toto regum duo funera vidimus
 anno[^] ; En mox Augustae tertia damna domus[^]. cecidit heu, divum sanguis,
 puer; occidit, in quo Quod totus merito lugeat orbis habet. im vir consilio,
 jam canus moribus : una, Cur posses puerum dicere, fonna fuit, ut douant
 quae mox répétant, lugendaque terris Ostentant raptim gaudia falsa Dei[^]? n
 quia vel vidisset sat est: mediocribus uti Sorte datum nobis; maxima numen
 habet? isset, miserab JH admodum casu perierit, inter correnim ex equo
 cadente lapsus, et a robastro Caroli Roberti arciani, Molevris comitis (Robert
 de la Marck comte de aulevrier), concitato cursu ejus yestigiis iubeoerente
 equo >DCUlcatus et protritrus: quomors uon solum parentibus aiunicum
 filium sibi ereptum inconsolabiliter lugebant, id univers» aul» Inctiosa fuit.
 » De Thou, Hist., XXVII, lit. 1. Plus eiactement : en 17 mois. Henri II
 mourut le 1 juillet 1559 ^ François II, le 5 décembre 1560. 2. La mort du
 jeune marquis de Beaupréau eut lieu su de jours après celle de François II :
 « Qui res cuosius notant (continue De Tbou, loc. cit.) observabant milis toto
 terrarum orbe illustrissim» primum ac nossimum bsredem eodem mense
 decidisse. » On sait ae les Bourbons, qui devaient bientôt hériter du trône,
 escendaient de saint Louis par Robert de Glermont, son xième fils. 3. On se
 rappelle, à la lecture de ces vers, les plaintes >uchante8 de Virgile sur un
 jeune prince mort avant âge : Ostendent terris hunc tantum fata, neque ultra
 Esse sinent : nemiuni vobis romana propago Visa potens, superi, propria
 hsec si dona fuissent. (JSn., 1. VI, V. 870.)

420 POÉSIES LATINES. XXVII. Ad Julium Cæsarem

Scaligerum[^]. Quam recte iambi claudicant tui[^], Csesar! Agnosco Julium[^],
 atque Julios versus. Quis namque circa res sit unicas error? Agnosco vix me
 in versibus tuis, Juli, Interpolatum mire laudibus tantis. At noster hujus
 insolens pudor laudis Yidet quod in me conscius tibi gaudes Potente versu
 aequare grandibus parva. Ergo tibine, quod meas canis laudes Placere
 tantum, blandiens mihi, credam Levés phalœeos debilesve scazontas? Imo
 rubori consulam magis nostro , Dicamque[^] nostros» si tibi placent, versus
 Donum fuisse Brassad tui, teque 1. Cette pièce est un curieux débris de ces
 correspondances fort goûtées au xvi^{*} siècle , où les gens de lettres faisaient
 entre eux assaut de compliments et d'esprit. Le président de Brassac cité
 avec honneur dans la CArontfu[^] de De Lurbe , p. 45, avait adressé à
 Scaliger des vers latins de La Boëtie, et Scaliger venait de répondre par un
 éloge pompeux du poète. La Boëtie renvoie modestement ces louanges à
 Brassac, l'auteur du don. 2. Scaliger avait écrit en vers scazon s (boiteux):
 L*[^] scazon n'est que l'iambe terminé par un spondée. La réplique de La
 Boëtie est dans le même mètre. 3. On a déjà vu plus haut que l'admiration
 de La Boëtie pour Jules-César Scaliger était justifiée par celle de soo siècle.
 Balzac, dans ses Enlreliens, appelait encore les deux Scaliger ce la
 merveille des derniers temps. » Fameot par plusieurs ouvrages d'une
 érudition incontestable, iG. Scaliger n'avait encore, il est piquant de le
 constater; rien publié à l'âge de 47 ans.

POÉSIES LATINES. 421 Dédisse danti laudes quas dabas dono^

Sic oui juvena turget fervida in venis À^mor, sua quem blandus arte pellexit, Nunc régnât imo in corde perlidus viator : Huic si papaver forte legit in sertum Jucans puella, liliumque plebeium, Vilemque strinxit gallica thymum nardo, Stupet beatus et fovet suos ignés , Formamque amatam suaviatur in serto^, Sibi que gessit, floreo potens dono, Née supra amomum nec supra rosas parcat Efferre laude, forsitanque sic olim Bacchus corollam gnosiam intulit cœlo^ : Sic tu (fatere), quod meas canis laudes, Juli, dedisti praesidi meas laudes, Juli, dedisti praesidis^ mihi laudes. Répétition ou plutôt jeu de mots, dont on trouve d'un exemple chez les anciens, surtout dans leurs aces. Cette comparaison rappelle, pour la finesse et pour l'effet, celle qui termine, dans Catulle, l'épître à Uxor, Carm., 65, éd. Amar, 1821. La couronne d'Ariane mise par Bacchus, au rang des s : Gnosiaque ardenlis decedat Stella coronae. (Virgile, Georg., I, 222.) hes, poet. ling. lat. de M. Quicherat, au mot corona, 4. La Boétie joue dans ces deux derniers vers sur le titre résident que, comme on Ta vu, possédait Brassac.

The text on this page is estimated to be only 14.50% accurate

ÉSIES FRANÇAISES.

MONTAIGNE MADAME DE GRAMONT*, COMTESSE DE GUISSEN ' Madame, je ne vous offre rien du mien, ou parce 'il est desjà vostre, ou pour ce que je n'y treuve n digne de vous; mais j'ay voulu que ces vers*, en l. Diane d'Andouins, fille unique de Paul d'Andouins, omte de Louvigny, mariée en 1567 à Philibert de Gramont, gouverneur de Bayonne , qui , en 1580 , eut le bras porté d'un coup de canon au siège de la Fère et eut peu après des suites de cette blessure. Deux enfants naquirent de cette union, une fille et un fils : celui-ci père du célèbre chevalier de Gramont, dont Hamilton a fait les mémoires. Gramont était une seigneurie dans la Gascogne, et la famille, à laquelle elle appartenait, doit être distinguée, d'après le Dictionnaire de la noblesse et révisé, de celle des Grammont, en Franche-Comté. 1. Ou de Guiche : Guiche, suivant les mêmes autorités, lit un domaine de cette branche de la maison des Gramont, qu'il ne faut pas confondre avec la maison de la Guiche: c'est aujourd'hui le nom d'une ville du département des Basses-Pyrénées. On ne saurait au reste dire pourquoi Montaigne écrit Guissen, si ce n'est peut-être qu'il emploie la prononciation et l'orthographe gasconne. 5. Les vingt-neuf sonnets suivants de La Boétie, écrits suivant Montaigne (I, 27 à la fin) en la même sainte sonnet, que le discours de la Servitude volontaire. Ils formèrent, dans l'édition de 1588, le 28* chapitre I livre V des Essais : plusieurs des éditions postérieures les supprimèrent, parce que, disait-on, ils avaient été imprimés avec les œuvres de La Boétie : assertion fautive, les sonnets que Montaigne édita dans le livret des œuvres de son ami, étant tout à fait distincts de ceux

SONNETS^ I. rdon, amour, pardon^; ô Seigneur I je te voue reste de mes ans, ma voix et mes escrits , as sanglots, mes souspirs, mes larmes et mes cris : en, rien tenir d'aucun que de toy, je n'avoue*. îlasl comment de moy ma fortune se joue I î toy n'a pas long temps, amour je me suis ris*, ly failly, je le voy, je me rends, je suis pris^ t. La vogue dont jouissait le genre des sonnets, était au mbie à cette époque du xyi* siècle : on peut Voir à ce jet les Etudes sur la vie et les ouvrages de La Boëtie, 146 et suiv. î.

Intermissa , Venus, diu Rursura bella moves ? Parce, precor, precor !

(Horace, Od. IV, 1, 1.) 3. En ego confiteor ; tua sum nova praeda, Cupido !

Porrigimus vicias ad tua jura manus : Nil opus est bello ; pacem veniamque rogamus : Nec tibi laus, armis victus inermis ero. ide, Amor., I, 2, 19. Cf.

Pétrarque, Sonnet] 31. 4. Je mesuisryj'ay ry, telle était la forme ordinaire; i est Tancienne orthographe et date de cette époque où mme en latin , l'on marquait par Taddition d'une s le tminatif singulier masculin : on la trouvait encore torée en vers, quoique rarement. 5. L'usage le plus suivi était d'écrire prins en prose, loique d'ailleurs, si l'on mettait une n dans ce mot, ce e fût que pour rappeler aux yeux Tinfinitif prendre, et Q'on ne prononçât, en tout cas, que pris, suivant M. Géin : Fartât, du lang. fr., p. 86^ mais dans les vers, pris

430 POÉSIES FRANÇAISES. J'ay trop gardé mon coeur, or je le désavoue*. Si j'ay pour le garder retardé ta victoire, Ne Ten traicte plus mal, plus grande en est ta gloire; Et si du premier coup tu ne m'as abbatu, Pense qu'un bon vainqueur, et nay pour estre grand, Son nouveau prisonnier, quand un coup il se rend, Il prise et l'ayme mieux, s'il a bien combatu. II. C'est amour, c'est amour, c'est lui seul, je le sens*, Mais le plus vif amour, la poison ' la plus forte, A qui onc pauvre cœur ait ouverte la porte* : Ce cruel n'a pas mis un de ses traicts perçans, s'employait sans difficulté, toutes les fois que cette syllabe était réclamée parla rime. On faisait alors au besoin du vers bien d'autres concessions plus étranges, qui tenaient aux formes encore peu arrêtées de notre langue ; comme, par exemple, de substituer troppe à trùupft, craislrekcroislre, nouds à ncBuds^propouse k propoie, etc¹. C'est-à-dire, je m'en excuse, je m'en excuse maintenant. 2. In me tota ruens Venus Cyprum deseruit.... (Horace, Od., 1, 19, 9.) 3. Malherbe a fait encore poison du féminin : c'était son genre ancien, remarque Th. Corneille, et qui tenait à son étymologie latine polio. Ménage croyait que ce mot pouvait le conserver en vers ; mais Vangelas, dans ses Mh marques, décidait, presque au même instant, qu'il n'était plus permis de l'employer qu'au masculin : y. 1. 1, p. liH ett.iii, p.327, 328. 4. Construction usitée chez nos anciens auteurs, et dont

POÉSIES FRANÇAISES. 43i S arc, traicts et carquois,
 etluytoutdaiismes sens, or un mois n*a pas que ma franchise est morte, ce
 venin mortel dans mes veines je porte; lesjà j*ay perdu* et le cœur et le
 sens*. [uoyî si cest amour à mesure croissoit , en si grand torment dedans
 moy se conçoit ^ ? "oists si tu peux croistre, et amende^ en croissant : te
 nourris de pleurs, des pleurs je te promets , K)ur te rafraischir, des souspirs
 pour jamais ; s que le plus grand mal soit au moins en naissant ! u/notessur
 Vaugelas (t. ii, p. 11 et 12 des Remar), cite de nombreux exemples ;
 toutefois elle avait, dès n» siècle, cessé presque entièrement d'être en usage.
 M. Génin a fait remarquer avec raison, Variations du ^age français, v. p. 92
 et suiv., que le plus souvent, > notre ancienne langue, l'hiatus n'était que sur
 le pa, et que la manière de prononcer alors usitée le faidispalatre. Si pudor
 est, alio trajice tela tua. Intactes isio sali us tentare veneno.... (Properce, £/.,
 II, 12,18.) Encore, qu'arriverait-il, si cet amour conçu, engendans mon
 cœur, mais si douloureux à sa naissance , ssait avec le temps ? Croissoil et
 conçoit , par l'effet a prononciation en usage, rimaient alors aussi bien r
 l'oreille que pour les yeux. De même, plus loin, droit mdr oit, etc. Corrige-
 toi, transforme-toi, sans doute, en amour "eux : le sens de ces dernières
 strophes , fort manié, suivant le goût du temps, est que La Boétie consent 1
 à aimer de plus en plus, mais à la condition de ne pas er seul, et qu'il
 demande de trouver par la suite, dans tendre retour, c'est ce que semble
 indiquer le dernier i, allègement pour son martyre. Cf. Pétrarq., Canz, 10.

432 POÉSIES FRANÇAISES. m. C'est fait, mon cœur, quitons la liberté. De quoy meshuy serviroit la défense, Que d'agrandir et la peine et l'offense? Plus ne suis fort, ainsi que j'ay esté*. La raison fut un temps de mon costé, Or*, révoltée, elle veut que je pense Qu'il faut servir, et prendre en récompense Qu'one^ d'un tel nœud nul ne fut arrêté. S'il se faut rendre , alors il est saison S Quand on n'a plus devers soy la raison. Je voy qu'amour, sans que je le deserveS Sans aucun droict, se vient saisir de moy ; Et voy qu'encor il faut à ce grand roy , Quand il a tort, que la raison luy serve*. 1. On observera que dans ces strophes gracieuses, la {Mi* sion suggère à La Boétie un langage aussi facile et aasslBiturel que celui du f sonnet était énergique et impétoen. 2. Ores^ ore, or , maintenant; ainsi pouvait-on dire également en vers : oncques, oncque, oncq, onc , jamais ; avecquet, avecque , avec ; encores , encore , eneor, etc. Tous les adverbes terminés en e muet, dans notre ancieo langage, prenaient une s finale. 3. Se consoler en songeant que jamais.... 4. Il en est temps alors.... Il fut malade longue «oiio» (pour longtemps), disait-on à cette époque : v. Micot. 0. Sans que je mérite d'être sa victime : deanrir^t signifiait alors que mériler, gagner ; déserte^ répondaitn latin mert(um , ce qui rend digne de récompense onde châtiment. 6. Soit asservie : servir est ici synonyme à'obéir; ce verlie ne s'employait guère au reste que comme neutre. «ÂnfBt et les anciens écrivains, observe Vaugelas (t. iil^ p. i^l disaient, il faut servir à son roi et à sa patrie,pom, ilfd^ servir son roi et sa patrie^ comme on parle aujoardliQi.»

POÉSIES FRANÇAISES. 433 IV. C'estoit alors, quand, les
chaleurs passées, Le sale^ Automne aux cuves va foulant Le raisin gras*
dessous le pied coulant. Que mes douleurs furent encommencees^ Le
paisan^ bat ses gerbes amassées. Et aux caveaux ses bouillans muis roulants
Et des fruictiers son automne croulant*, l. Epitbète dans le goût de la
renaissance^ qui se molait, comme on sait, sur Tantiquité ; Ovide avait dit :
Stabat et autumnus calcatis sordidus uvis. (ilfetom. II, 29; Fasl., IV, 897.) S.
Pinguiaque impressis dispumant musta racemis. (Manilias^il£(.,III,6l\$9.)
Virgile, Georg., II, 6; etc. On trouve aussi Tépithète gfra^^e heureusement
employée par Racan, dans sa pièce i Douceurs de la vie champeslre : Il
semble qu'à Tenvy les fertiles montagnes, Les humides vallons et les
grasses campagnes S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers; dré Ghénier
l'applique à l'olive, dans son hymne à la ance : La Provence.... Forme la
grasse olive aux liqueurs savoureuses. I. Encommencer, encommencemenl^
où se reproduisait première syllabe de incipere , seuls usités autrefois , lient
déjà beaucoup vieilli à cette époque , sans être it k fait hors d'usage. I.
Paisan forme ici deux syllabes , grâce à la prononition que le peuple lui a
conservée dans plusieurs proices, pésan : cf. Régner, Sal. IX, 108; XV, 51,
etc. S. Vers heureusement expressif. 5. C'est-à-dire, faisant trembler sa
maison pendant Taumne sous le poids de la récolte des arbres fruitiers, sur
La Boétie, 19

The text on this page is estimated to be only 28.82% accurate

434 POÉSIE[^] PRANÇAISE&. Se venge lors des peines avancées
•. Seroit ce point un présage donné Que mon espoir est desjà moissonné?
Non, certes, non : mais pour certain je pense, J*auray, si bien à deviner
j'entens, Si l'on peut rien pronostiquer du temps', Quelc[ue grand fruit de
ma longue espérance. V. J'ay veu ses yeux perçans , j'ay veu sa face claire*
(Nul jamais sans son dam[^] ne regarde les dieux); chargeant sa maison da
poids de ses récoltes. Ainsi Virgile, Georg.,ll,tiiT : Proventuqae oneret
sulcos atque horrea vipcat. Sur ce verbe erouller, crosler, crouler, autrefois
actif et neutre, on peut voir M. Génin , Variât, du lang. fran[^], p. 337 - 839.
Suivant lui , ce mot vient de Titalien mllare, et non pas, comme pense
Nicot, du grec xpovu.II ajoute même que notre vieille langue ne lui paraît
pv avoir eu un seul mot dérivé du grec immédiatement. Ne peut-on pas
alléguer, contre cette opinion , outre la fondation de Marseille et ses
colonies , le séjour prolongé de nombreux Français à Constantinople[^] après
que cette ville fût, en 1204, tombée au pouvoir des Latins ? Y. M. Fanriel,
Histoire de la poésie provençale, 1. 1, p. 196. 1. Prises à l'avant ,
auparavant; antérieures.... 2. Si Ton peut compter sur l'avenir.... 3. y. pour
cette expression, p. 339, n. 1. 4. Sans en être victime; c'est le tour latin : sine
n» damno. Ainsi Du Bellay, dans la a description de la evmt S abondance, n
nous parle du fleuve Achélotts qni osa combattre Hercule , Mais à son dam
(préjudice) fait espreave De Tennemy le plas puissant. Cf. Rénier, Sat.,
VIII, 50; etc.

POÉSIES FRANÇAISES. 4[^] roid> \$aBS eoiu* me laissa son œil victorieux , out estourdy du coup de sa forte lumière* : ommeun surprins de nuict, aux champs, quand il esclaire , stonné, se pallit[^] si la flèche des cieux ifflant luy passe contre, et luy serre les yeux; tremble, et voit, transy, Jupiter en cholere. •ismoy, ma dame, au vray, dis moy, si tes yeux verts* e sont pas ceux qu'on dit que Tamour tientcouverts*? 'u les avois, je croy, la fois que je fay veue ; M moins il me souvient qu'il me fust lors advis 1. L'énergie de l'expression , la vivacité du coloris poétique de cette strophe et la suivante. 2. Se pallir, devenir pâle, comme on disait alors se dorir, et aussi se sourire, forme que l'on peut regretter. 3. Cette comparaison paraît empruntée au Sonnet iiii de Pétrarque, mais La Boétie Ta revêtue de beaucoup d'éclat et de force. C'était la traduction des épithètes antiques [^]Xauxo; , kavnuôTci;, cœruleus, mieux exprimées toutefois par notre [eux mot pers. A en croire les poètes, le xvi^e siècle eut onc fort prisé les yeux verts : Marot[^] au début de la pièce sur l'Amour fugitif: Le propre jour que Venus se jouoit de ses yeux verts; et dans l'Histoire de Leandre et d'Ere, vers la fin : Tandis Ere avoit ses beaux[^]yeux verts, Toujours au guet, vigilans et ouverts. [^]brac, dans un petit poème où il célèbre avec charme le mariage d'un couple champêtre, nous parle aussi De Minerve aux j[^]yeux verts,,. 4. Allusion au bandeau, qui , suivant la mythologie antique, couvrait les yeux du dieu d'amour. Ici ce sont les feux de l'Amour lui-même , dont La Boétie suppose la beauté armée, pour subjuguier le cœur des hommes. Cf. Pétrarque, Canz, 8, et Sonn, 118, 164.

436 POÉSIES FRANÇAISES. Qu* amour tout à un coup, quand premier je te vis, Desbanda dessus moy et son arc et sa veue^{VI}. Ce dit maint un de moy[^] : De quoy se plaint il tant» Perdant ses ans meilleurs en chose si.legere? Qu'a il tant à crier , si encore il espère; Et s'il n'espère rien, pour quoy n'est il content? Quand j'estois libre et sainS j'en disois bien autant: Mais certes celui là n'a la raison entière , Ains a le cœur gasté de quelque rigueur fiere, S'il se plaint de ma plainte, et mon mal il n'entend. Amour tout à un coup de cent douleurs me poingt, Et puis Ion m'advertit que je ne crie point. Si vain je ne suis pas, que mon mal j'agrandisse S A force de parler 1 s'on' m'en peut exempter, 1. Ronsard, Amours de Gassandre : Entre les rais de sa jumelle flamme. Je veis Amour qui son arc desbandoit , Et dans mon cœur le brandon espandoit. 2. Plus d'un parle ainsi de moi.. . 3. Cest le sens du latin ianus : Quand j'avais la santé de Tesprit, comme eût dit Montaigne; cf. du Bellay, (Hwtf s. 13. 4. Je ne suis pas assez insensé pour vouloir augmenter encore mon mal , etc. 5.Elision alors autorisée par l'usage. On élidait, àrexempie des anciens, toute espèce de voyelles, et non pas seolement Ye muet , comme aujourd'hui ; Ronsard dans set Eglogues : Mais Margot pour <'tf moi/r ne sçaaroit reposer. Le même, dans ses Elégies: 0[^] bien f'o/iestsurprins, ce n'est que mocquerie.

POÉSIES FRANÇAISES. 437 Je quite les sonnets, je quite le
chanter. Qui me défend le dueil, celui là me guarisse! vn. } \xmd à chanter
ton los* parfois je m*adv^ture, >ans oser ton grand nom dans mes vers
exprimer, k)ndant le moins profond de ceste large mer, e tremble de m'y
perdre, et aux rives m'assew^^ ; e crains, en louant mal, que je te face
injure, fais le peuple estonné d'ouïr tant t'estimer, Urdant de te cognoistre,
essaye à te nommer, Ht cherchant ton saint nom ainsi à Tadventurcy Isblouï,
n'attaint pas à veoir chose si claire; It ne te treuve point, ce grossier
populaire , ^oi, n^ayant qu'un meyen^ ne voit pas celui là : ^est que s'il
peut tirer, la comparaison faite,)es parfaites du monde une la plus parfaite,
!-or8, s'il a voix, qu'il crie hardiment : la voylàM Vin. } uand viendra ce jour
là, que ton nom au vray passe ^ar FranceS dans mes vers? combien et
quantes fois 1. CLaus) ta louange.... 1 Souvenir de Properce : lui aussi
suppose que la Muse 'avertit de ne pas quitter la rive, III, 3, v. 23 : Aller
remus aquas, aller libi radai arenas; Tuius eris : medio maxima turba mari
est. 3. Cf. Pétrarque, S. 12, 69 et 221. 4. Passera , volera véritablement à
travers la France....

438 POÉSIES FRANÇAISES. S'en empresse mon cœur, s'en
démangent mes doigts? Souvent dans mes eserits de soy mesme il prend
plae: Maugré moy je t*escri, maugré moi je feiïace. Quand Astree
viendrait, et la foy, et le droit*, Alors joyeux ton nom au monde se rendrait.
Ores, c'est à ce temps, que cacher il te face, C'est à ce temps maling une
grande vergoigne^ Donc, ma dame, tandis tu seras ma Dourdoigne^.
Toutesfois laisse moy, laisse moy ton nom mettre ; Aye pitié du temps : si
au jour je te mets. Si le temps ce cognoist, lors je te le promets, Lors il sera
doré, s'il le doit jamais estre*. IX. 0 entre tes beautez, que ta constance est
belle! 1. Si Astrée (déesse de la justice) revenait parmi nous avec la foi et le
bon droit.... On se rappelle que, d'après les poètes, elle quitta la terre,
effrayée de Taspect des crimes , Neglecta terras fugit et mores fœdos,
Horoïoum et cruenta caede pollutas manus Astraea Virgo, siderum magnum
decus: Sénèque le Tragique, Oct., v. 422; cf. Ovide, Met., I, 150, XI, 195;
Juvénal, Sat. VI, 19. 2. Cest beaucoup de honte à ce temps qu'il te fasse
cacher, qu'il force à te tenir secret.... 3. Tandis, pendant ce temps : Je
t'appellerai donc, puisque je ne peux te désigner autrement, ma DordogfiX'
4. Du jour où le siècle connaîtra ce nom , je le jure, si jamais gloire lui est
promise, il Tobtiendra par mes vers, il sera doré, c'est-à-dire embelli ,
illustré , grâce à moi. a Doré, ditNicot, signifie aucunesfois 6eati;y>
acceplfoD empruntée aux anciens.

The text on this page is estimated to be only 25.83% accurate

FOÉSIBS FRIMÇAÏSEg. 439 C'est ce cœui* assuré, ce courage* constant, C'est parmi tes vertus, ce que Ton prise tant : Aussi qu*est il plus beau, qu'une amitié fidèle ? Qr ne charge donc rien^ de ta sœur infidèle, De Vesere ta sœur* i elle va s'escartant, rottsjours flottant mal seure en son cours inconstant: V^oy tu comme à leur gré les vens se jouent d'elle? St ne te repens point, pour droict de Xoa aïsage ^, [>'avoir desjà choisy la constance en partage, tf esme race porta l'amitié souveraine C>es bons jumeauxS desquels l'un à l'autre despart ^u eiel et de l'enler la moitié de sa part> 1. Cel esprit, comtoe on Ta vu plus haut ; cf. V Olive de ^u Bellay, Sonnets 39, 50 : ce sens du mot courage se etrouve encore an xvii^ siècle, dans Molière {Dépit tmoureux, acte IV, se. 4) : Ah I le foible courage» 3ans La Fontaine (IX , 2) : ... Au moins que les travaux. Les dangers, les soins du voyage. Changent un peu votre courage. Snfin dans Bossuet , lorsqu'il parle du prince de Gondé ini calma les courages émus, pour arrêter le carnage à Hocroi. 2. Ne prends, n'emprunte rien, n'imite pas les allures... 3. Pour saisir cette méiaphore, continuée dans le sonlet suivant, il faut se rappeler que Dordo^ne est le nom idopté par le poète pour célébrer celle qu'il aime. — On iftit que la Vezère est une rivière qui se jette dans la Ihrdogne. 4. Aînesse.... 5. Produisit Castor et Pollux, si fameux par leur amilé....

440 POÉSIES FRANÇAISES. Et Famour diffamé de la trop belle
 Heleine[^] X. Je voy bien, ma Dourdoigne', enoor humUe tu vas: De te
 monstrar Gasconne, en France, tu as honte. Si du ruisseau de Sorgue ' on
 fait ores grand conte, Si a il bien esté quelquesfois aussi bas. Voy tu le petit
 Loir comme il haste le pas? Comme desjà parmy les plus grands il se
 compte? Gomme il marche soudain d'une course plus prompte Tout à costé
 du Mince, et il ne s* en plaind pas? Un seul olivier d'Arne * enté au bord de
 Loire, 1. Et la trop belle Hélène, diffamée par son amour : figure hardie de
 langage , familière à Tantiquité , et que notre poésie elle-même s'est depuis
 généralement interdite. 2. Par cette pièce allégorique , curieux témoignage
 de l'esprit contemporain, La Boëtie exhorte sa maîtresse à ne pas mépriser
 l'offrande de ses vers , puisque les poStes illustrent ceUes que leur amour
 célèbre, comme les fleuves doivent au tribut d'ondes étrangères Tavantage
 de rouler plus fiers et plus considérables. 3. C'est une rivière qui sort de la
 fontaine de Yaocluse, et va par deux embouchures se jeter dans le Rhène.
 Ob reconnaîtra aussi dans les noms propres suivants des dénominations
 d'autres rivières. 4. Un seul bras de VArnnon , qui se jette daas le Cher,
 affluent lui-même de la Loire (ou de Loire, d« Loire, comme on parlait au
 xvi* siècle : v. V Olive deDv Bella7,Sonn.79et 105). Dans cet olivier
 d'^Ame j'observerai d'ailleurs que M. Le Clerc croit apercevoir une allusion
 an amours de Ronsard; et à l'appui de cette idée^ j'ijonterti que l'on peut
 consulter la pièce de Du Bellay « à Pierre de Ronsard . » p. 252 fie l'édit. in-
 18 de Rouen, 1592.

POÉSIES FRANÇAISES. 441 i fait courir plus brave et luy
donne sa gloire, lisse, laisse moy faire ; et un jour, ma Dourdoigne, je
devine bien, on te cognoistra mieux ; t Garonne, et le Bhone, et ces autres
grands dieux, l auront quelque envie, et, possible, vergoigne. XI. oy qui ois
mes souspirs, ne me sois rigoureux , L mes larmes à part toutes miennes je
verse , L mon amour ne suit en sa douleur diverse u Florentin transy* les
regrets langoureux , y de Catulle aussi, le folastre amoureux, •ui le cœur de
sa dame en cbatouiUant luy perce, y le sçavant amour du migregeois^
Properce : s n*ayment pas pour moy, je n*ayme pas pour eux. fui pourra sur
autruy ses douleurs limiter, le luy pourra d' autruy les plaintes imiter :
Ihascun sent son torment, et sçait ce qu'il endure; Ihascun parla d*amour
ainsi qu'il l'entendit, e dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dit. ^ue
celuy aymepeu, qui ayme à la mesure^ I 1. Cesi celui que Du Bellay appelle
le Florentin sanleur, Pétrarque. 2. A demi grec, c'est-à-dire imitateur des
Grecs , en parIcalier de CaUimaque et de Philétas. 3. Qui aime en mesurant
le degré de tendresse où il eut s'arrêter. Le sentiment tendre et naïf qui
anime ces 'ers se retrouve dans les Regrets de Du Bellay, s. lY : Je ne veux
feuilleter les exemplaires grecs ; Je ne veux retracer les beaux traictsd'nn
Horace."19

442 POÉSIES FRANÇAISES. XII. Quoy? qu'est ce? ô vens, ô nues, ô Torage! A point nommé, quand d'elle m'approchant, Les bois, les monts, les baisses vois tranchants Sur môy d'aguet' vous poussez vostre rage. Ores mon cœur s'embrase d'avantage. Allez, allez faire peur au marchand Qui dans la mer les thresors va cerchant; Ce n'est ainsi qu'on m'abbat le courage. Quand j'oy les vents, leur tempeste, et leurs cris, De leur malice en mon cœur je me ris : s Me pensent ils pour cela faire rendre* ? ' Face le ciel du pire , et Tair aussi : Et moins veux je imiter d'an Pétrarque les grâces. Je me contenteray de simplement escrire Ce que la passion seulement me fait dire. Cf. iôid., S.21. 1. Je vais franchissant les yallées; on écrivait alors vajf et vois , • de là : que je voise^ pour que j'aille. Du Bellay, dans les Tragiques regrets de Charles V: Sus, sus, soldats que Ton s'en voise armer. Quant à baisse, besse, ce c'est en plusieurs lieuide Fraoce, , remarque Des Periers, dans ses Discours, c. 17, un liea bas et une vallée : suivant lui, ce raotvientdep7)(r(ra,qaia le même sens en grec (v. l'Edipe à Colone , v. 705, édiu d'Oxford) et donnerait ainsi l'origine du verbe abaissif; mais Du Gange lui assigne pour étymologie le terme latin bassus, usité au moyen âge. 2. Gomme en fondant d'une embuscade; ou, comme de dessein formé. Agueller, d'où guetter, épier ; a^uél, piège, et aussi préméditation, d'où guet-apens. Y. Régnier, 5al. X,41. 3. Gf. Tibulle, I, 2, 29.

POÉSIES FRANÇAISES. 443 Je veux, Je veux, et le dedare ainsi
 S'il faut mourir, mourir comme Leandre^{xni}. Vous qui aymer encore ne
 sçavez, Ores m'oyant parler de mon Leandre', Ou jamais non, vous y
 debvez apprendre*, Si rien de bon dans le cœur vous avez. Il osa bien,
 branslant ses bras lavez. Armé d'amour, contre Feau se défendre, Qui pour
 tribut la fille voulut prendre, Ayant le frère et le mouton sauvez*. 1. Ce
 sonnet rappelle un joli rondeau d'un contempoin de La Boétie, Jean
 Gouppel (v. le recueil intitulé : ; puy du souverain amour, Rouen, 1543, in-
 8[^]) : Si pour aller veoir sa dame on se meut, Il ne nous chaut s'il tonne,
 gresle ou pleut, Disans : Amour nous peut de mal défendre : Amour peut
 tout ! Rapproch. de cette pièce la Canzone 2* de Pétrarque, les Sonnets 87
 et 88 du même. 2. On peut voir sa triste fin dans le poème grec de Musée , i
 fut traduit en latin, dans la seconde partie du \y\ ' .de, par Florent Ghrestien ,
 précepteur de Henri IV. iparayant Marot avait mis en vers français les
 amours Leandre ei d'Ero : sur leur histoire, consulter un mé)ire dans le
 recueil de TAcadémie des Inscriptions, par La Nauze, t. vu, p. 240. h Vous
 devez apprendre par là, ou vous n'apprendrez nais; c'est-à-dire: vous
 apprendrez, si tous devez jalis rapprendre.... i, L'Hellespont, aujourd'hui
 délroil des Dardanelles. n nom antique venait d'Hellé qui, pour se dérober à
 la ine de sa belle-mère , s'enftiit, dit-on, avec son firère ryxus , sur le dos du
 béliet à la toison d*or et tomba

414 POÉSIES FRANÇAISES. Un soir vaincu par les flots rigoureux , Voyant desjà, ce vaillant amoureux, Que Teau maistresse à son plaisir le tourne, Parlant aux flots, leur jecta ceste voix : Pardonnez moy maintenant que j'y vois, Et gardez moy la mort quand je retourne^ XIV. 0 cœur léger, ô courage mal seur. Penses tu plus que souffrir je te puisse 2? dans les Ootsoù elle périt : v. Ovide, MeL, IV, S 14 ;£[»<(. XIX, 128 y Properce, II, 26, 5 ; Pausaoias, IX, 34. 1. C'est la traduction d'une épigramme de VAnthokqit, que l'on retrouve dans Martial, de SpecU, 25. Quum peteret dulces audax Leandrus amores , Et fessus tumidis jam premeretur aquis ; Sic miser instantes affatus dicitur undas : Parcile, dum propero ; mergite, dum redeo. Cf. Martial, XIV, 181 ; Ovide, Epist, XVIII et XIX ; Virgile , Georg.y III, 259; lord Byron, Fiancée d'AbydotA II, s 1, etc. Déjà, Rabelais avait reproduit cette épigramme en français , c< III, 27 : Leander d'Abyde en Asie , nageant par la mer Hellesponte pour visiter s'amie Hero de Seste eD Europe, prioit Neptune et tous les dieux marins : Si en allant je suis de vous choyé Peu au retour me chaut d'estre noyé. » V. aussi à ce sujet les Eludes sur La Boétie, p. 160. 2. Penses-tu que je puisse te souffrir d'avantage, le souffrir désormais ? C'est à peu près ainsi que Properce le plaint de sa maltresse, EL, II, 32, 17 et sqq.

POÉSIES FRANÇAISES. 445 O bonté creuse, ô couverte malice
, Traistre* beauté, venimeuse douceur. Tu estois donc tousjours sœur de ta
sœur*? Et moy trop simple, il falloit que j'en fisse L'essay sur moy; et que
tard j'entendisse Ton parler double et tes chants de chasseur ^ ? Depuis le
jour que j'ay prins* à t*aymer , J'eusse vaincu les vagues de la mer : Qu'est
ce meshuy que je pourrois attendre? Gomment de toy pourrois je esti'e
content? Qui apprendra ton cœur d'estre constant. Puis que le mien ne le luy
peut apprendre ? XV. Ce n'est pas moy que l'on abuse ainsi : Qu'à* quelque
enfant ses ruses on employé, Qui n'a nul goust, qui n'entend rien qu'il oye* !
. . Je sçay aymer, je sçay haïr aussi. Contente toy de m'avoir jusqu'ici Fermé
les yeux ; il est temps que j'y voye, Et que meshuy las et honteux je soye
D'avoir mal mis mon temps et mon soucy. . Od disait plus généralement au
féminin Iraistreuse *me empruntée à Tanc. adjectif Iraistreux): v. Nicot. .
Sœur de Vinconstante Vezère: allusion au sonnet 9. , Tes chants qui
trompent comme celui du chasseur,)lus justement de Toiseleur. . Que je me
suis pris.... . A regard de, avec... . Comprenne....

446 POÉSIES FRANÇAISES. Oserois tu, m'ayant ainsi traicté,
Parler à moy jamais de fermeté* ? Tu prens plaisir à ma douleur extrême ;
Tu me defens de sentir mon torment, Et si veux bien que je meure en
faymant : Si je ne sens, comment veus tu que j'ayrae*? XVI. Oh I Tay je
dit? Helas 1 Tay je songé, Ou si pour vray j'ay dit blasphème telle'? S'a
faucé langue*, il faut que Thonneur d'elle, De moy, par moy, dessus moy,
soit vengé. Mon cœur chez toy, ô ma dame, est logé : Là donne luy quelque
geene^ nouvelle, Fay luy souffrir quelque peine cruelle; Fay, fay luy tout,
fors luy donner congé. Or seras tu (je le sçay) trop humaine. 1. Ce mot
désignait, comme on le voit , la conslance en amonr. 2.Rapproch. de cette
pièce la Canzone 2* de Pétrarque. 3. Ce substantif, alors féminin, s'écrivait
aussi 6{a«(enie. 4. Si (ma) langue a faucé ^ c'est-à-dire a trahi la vérité
(faucer se trouve dans Roquefort, t. p, p. 578) : les éditions de Montaigne
portent s"a fauce langue; ce qui ne parait peu susceptible d'explication. 5.
Dissyllabe : c'est une contraction de géhenne, torture, supplice , d'où nous
avons fait gène, en amoindris^ sant le sens autant que le mot. Y. , pour la
signification primitive^ Erasme, ad decimum capul MaUhœi ; on vers de
Boileau la rappelle encore, SaL, VII, 31 : Je pense être à la gène....

POÉSIES FRANÇAISES. 447 Et ne pourras longuement veoir
ma peine : Mais, un tel fait, faut il qu'il se pardonne? A tout le moins, hault
je me desdiray De mes sonnets, et me desmentiray*: Pour ces deux faulx,
cinqueens vrais je t'en donne. xvn. Si ma raison en moy s'est peu remettre, Si
recouvrer astheure ^ je me puis. Si j'ay du sens, si plus homme je suis, Je
t'en mercie*, ô bienheureuse lettre. Qui m'eust (hélas !) qui m'eust sceu
recognoistre, Lors qu'enragé, vaincu de mes ennuis. En blasphémant ma
dame je poursuis?.. De loing , honteux , je te veis lors paroistre , 0 saint
papier : alors je me revins. Et devers toy dévotement je vins : Je te donrois*
un autel pour ce fait. Nunc ego mitibus Mutare quæro trislia, dum mihi
Fias recantatis arnica Opprobriis, animumque reddas. (Horace, Od., 1, 16,
2«.) Àslheure, asUure , aslure (à cette heure) , locution nne, que le peuple a
retenue. On la rencontre plus fois aussi dans Montaigne.)éjà Nicot
remarquait au sujet de ce Terbe : « on dit communement remercier ; c'est
rendre grâces de la le receuë, c'est-à-dire du bienfait receu. » En
espamercedt en italien , merce, signifient aussi miséri! et bienfait. Marot,
39* psaume, emploie la même syncope : à Sei

448 POÉSIES FRANÇAISES. Qu*on veist* les traits de cette main divine; Mais de les veoir aucun homme n'est digne, Ny moy aussi, s'elle ne m'en eust fait^ XVffl. J'estois prest d'encourir pour jamais quelque blasme: De cholere eschauffé mon courage brusloit; Ma foie voix au gré de ma fureur bransloit'; Je despitois* les dieux, et encores madame, Lors qu'elle deloing jecte un brevet^ dans ma flamme. Je le sentis soudain comme il me rhabilloit% Qu'aussitost devant lui ma fureur s'en alloit, Qu'il me rendoit, vainqueur, en sa place mon ame. gneur, dit-il, tu entendras ton pauvre peuple, Et bon courage et espoir luy donras. Régner se raiUe dans la satire IX, des criliquei oulirti^ prêt à les croire toutefois, quand la Muse Leur donra, eorome à luy (àBertaut), dix. mille escus de [rente. Des abréviations de ce genre, alors fort usitées en Ters, n'étaient pas même étrangères à la prose : v. à ce sujet la Remarque 123' de Yaugelas. 1. Pour cela seul que je verrais, pour le bonheur de voir, etc. On a pu remarquer plusieurs fois qu'alors U était réservée comme caractéristique à l'imparfait da subjonctif. Elle a été remplacée par l'accent circonflexe : t. M. Génin, ouvr. cité, p. 210. 2. Digne, sous-ent. : Si elle m'en eût réputé digne. 3. Tremblait.... 4. De^pU^r avait le sens de dédaigner (y, p. 283, n. 2), et aussi celui d'accuser. 5. C'est un billet qui a la vertu d'un talisman : Nicot donne ce sens au mot brevet, p. 90 du Thresor, 6. Je m'aperçus soudain avec quelle promptitude il me faisait rentrer en moi-même^ii me ramenaità la raison....

POÉSIES FRANÇAISES. 449 ntre vous qui, de moy, ces
merveilles oyez, ue me dites vous d'elle? et je vous pri', voyez, 'ainsi
comme je iais, adorer je la dois? ^uds miracles en moy pensez vous qu'elle
face € son œil tout puissant, ou d'un ray* de sa face, «is qu'en moy feirent
tant les traces de ses doigts*? XIX. e tremblois devant elle, et attendois,
transy, our venger mon forfait quelque juste sentence, ^ moy mesme
consent du^ poids de mon offence, ors qu'elle me dit : Va, je te prens à
mercy* ; ^e mon los désormais par tout soit esclairey : inploye là tes ans ; et
sans plus, meshuy pense ^enrichir de mon nom par tes vers nostre France^ :
ouvre de vers ta faute, et paye moy ainsi. IIS, donc ma plume, il faut, pour
jouir de ma peine, ourir par sa grandeur d'une plus large veine : ais regarde
à son œil, qu'il ne nous abandonne. ms ses yeux nos esprits se mourroient
languissans. s nous donnent le cœur, ils nous donnent le sens :)ur se payer
de moy, il faut qu'elle me donne^. 1. Rayon, éclair qui jaillit : v. p. 277, n. 2.
2.Rappr. cette pièce des Sonnets^ eiSS de Pétrarque. h (Gonsentiens),
reconnaissant moi-même le.... I. Cf. Pétrarque, Sonnet 112. (. Quum de me
et de te compita nulla tacent... (Properce, 11, 20, 22.) l L'inspiration, sous-
ent. : Pour obtenir de lut des vers l payent sa faute, il faut qu'elle les lui
inspire.

The text on this page is estimated to be only 28.71% accurate

450 POÉSIES PRAMÇAISE[^]. XX. O vous, maudits sonnets,
vous qui priâtes Yiaàm De toucher à ma dame I ô malings et pervers, Des
Muses le reproche, et honte de mes vers ! Si je voTis feis jamais, s'il faut
que je me fece Ce tort de confesser vous tenir de ma race, Lors pour vous
les ruisseaux ne furent pas ouverts D* Apollon le doré*, des Muses aux
yeux verts ; Mais vous receut naissans Tisiphone en leur place. Si j'ay one
quelque p«fft à la postérité. Je veux que l'un et l'autre en soit déshérité,' Et
si au feu vengeur des or ^ je ne vous donne , C'est pour vous diffamer :
vivez chetifs, vivez, Vivez aux yeux de tous, de tout honneur privez: Car
c'est pour vous punir, qu'ores je vous pardonfie* XXI. N'ayez plus, mes
amis, n'ayez plus ceste envie Que je cesse d'aymer : laissez moy obstiné,
Vivre et mourir ainsi, puisqu'il est ordonné : Mon amour, c'est le fil auquel
se tient ma vie^ i' Epithète antique : on trouve xpwTéy\ 'A<ppoMtT) ëHt
Homère, IL, III, 64; cf. l'Hymne homérique à Vénw,T. 1 ; Venus aurea ,
dans Virgile, JEn., X, 16. 2# Dés à présent... Tibulle, dans une imprécation
contre des vers qu'il désavoue également, 1, 10,49: Illa velim rapida
Vulcanus carmina flamma Torreat, et liquida delet aronis aqiia. 3. Ronsard
a dit aussi, dans ses vers à Cassandre: Amour ourdit la trame de ma vie. Le
joli vers de La Boétie semble d'ailleurs emprnaté ao

The text on this page is estimated to be only 27.71% accurate

POÉSIES FRANÇAISES. 451 Liusi me dit la Fee; ainsi en
OEagrieS mie fait Meleagre à l'amour destiné , lit alluma sa souche à
l'heure qu'il fust né , Qt dit : Toy et ce feu, tenez vous compagnie. une le dit
ainsi, et la fin ordonnée îuivit après le fil de cette destinée. La souche (ce dit
Ion] au feu fut consommée; It des lors (grand miracle), en un mesme
moment, Dn veit tout à un coup du misérable amant ^ vie et le tison s'en
aller en fumée ^. XXII. juand tes yeux conquerans estonné je regarde, l'y
voy dedans à clair tout mon espoir escrit , l'y voy dedans amour lui mesme
qui me rit. Et m'y montre mignard le bon heur qu'il me garde*. Mais quand
de te parler par fois je me bazarde, ^est lors que mon espoir desseiehé se
tarit* ; ^ (mnel 134 de Pétrarque : mais Texpression du poëte franais aie
mérite d'être plus naturelle. Gf.id:;5(mn.Mlet84. 1. Nom poétique de la
Thrace ; elle le tenait d'OEagre, m ftitle père d'Orphée : v. le poème de V
Expédition des rgonales attribué à celui-ci, v. 76; et Diodore de Sile, IV, 25.
Cf. Virgile, Georg., IV, 524; Ovide, Metam., ,219; Hygin, Fa6., 14. 2. V.
Homère, IL, II, v. 642 ; Ovide, Melam., VIII, S 10 11. Cf. Apollodore, I, 8 ;
Pausanias, X , 31; HygiD, a6., 174; etc. 3 Erycina ridens Quam jocus circum
volât et Cupido. (Horace, Od., I, 2, 33.) 4. Spes facilem Nemesiro spondet
mihi ; sed negat illa. Tibulle, II, 7, 9. Cf. Pétrarque, Smn. 19.

452 POÉSIES FRANÇAISES. Et d'avouer jamais ton œil , qui me nourrit, D'un seul mot de faveur, cruelle, tu n'as garde*. Si tes yeux sont pour moy, or voy ce que je dis : Ce sont ceux là, sans plus, à qui je me rendis. Mon Dieu, quelle querelle en toy mesme se dresse, Si ta bouche et tes yeux se veulent desmentir I Mieux vaut , mon doux torment', mieux vaut les despart Et que je prenne au mot de tes yeux la promesse. xxm. Ce sont tes yeux tranchans* qui me font le* courage: Je vois sauter dedans la gaye liberté. Et mon petit archer*, qui meine à son costé 1. Construction pénible : ta n'as garde de confirmer par un seul mot de faveur le langage^ la promesse de tes yeux, qui me nourrissent d'espoir. 2. Ainsi Du Bellay, sonnet 22* de son Olive, s'applaudit que sa vie soit consumée Par le torment d'une si douce flamme. 3. Les séparer, pour terminer leur querelle : langage précieux et subtil , qui n'est guère rendu plus intelligible par cette explication même ; là on voit le goût du temps, plus qu'on n'entend La Boétie lui-même. 4. Rarement ce terme, même à cette époque , se trouve employé dans le sens figuré. 5. Qui excitent, qui animent nM>n.... Cf. Pétrarque, Canz, 9. 6. Gracieuse épithète, souvent donnée , dans les sonnets de Ronsard et de Du Bellay, au dieu d'amour : le premier, s'adressant à Cassandre : Qu'eusse je fait? Varcher estoit si doux. V. aussi votive (s. 26,55, etc.), où Du Bellay parle méffic tf des yeux archers » de sa maîtresse (s. 18).

POÉSIES FRANÇAISES. 453 La belle gaillardise* et le plaisir
volage; ^ais après, la rigueur de ton triste langage ^e monstre dans ton cœur
la iiere honnesteté; It condamné, je voy la dure chasteté ^à gravement assise
et la vertu sauvage. linsi mon temps divers par ces vagues se passe ^ :)res
son œil m'appelle, or* sa bouche me chasse, lelas, en cest estrif \ combien
ay je enduré! Htpuis qu'on pense avoir d'amour quelque assurance: lans
cesse, nuit et jour, à la servir je pense, •fy encor de mon mal ne puis estre
assewré*. 1. Enjouement, hilarité, bonne humeur, et aussi vivaIté.
Montaigne , Ess., III , 5 r « C'est la gaillardise de imagination qui esleve et
enfle les paroles.)) On peut oir plus haut ce que dit H. Estienne du mot
gaillard , . 264, n. 2. 2. Se passe de diverse façon , bien différemment, dans
es fluctuations, dans ces incertitudes : encore une meta•hore transcrite des
anciens. 3. Ores et or répétés, ou ores, or, tantôt, tantôt : Ronard se peint
aussi, dans les Amours de Cassandre , Ores douteux, ores plein
d'assurance. ' 1 se montre, aimant à errer Or sur un mont, or dans une
vallée, Or près d'une onde à Tescart recelée. Et Du Bellay, sonnet 93 de V
Olive : Ores je chante et ores je lamente. 4. En ce débat... : v. pour ce mot p.
193, n. 3. ^ . Et je ne puis encore avoir aucune assurance contre)on mal,
aucune garantie de sa fin. Rapprocher de ce sonnet la Ballade 10«et
le5ontt« 111 « Pétrarque.

454 POÉSIES FRANÇAISES. XXIV. Or dis je bien» mon
 espérance est morte; Or est ce fait de mon ayse et mon bien. Mon mal est
 clair : maintenant je voy bien, Tay espousé* la douleur que je porte. Tout
 me court sus^; rien ne me reconforte^; Tout m'abandonne et d'elle je n'ay
 rien, Sinon tousjours quelque nouveau soustien, Qui rend ma peine et ma
 douleur plus forte. 1. On trouve également chez les Anglais cette acception
 figurée du verbe to etpouêç, se confondre, s'identifier avec. Ainsi
 Shakspeare , dans la tragédie de Henri Y, acte IV, montre le duc d'York qui ,
 étendu sur le champ de bataille avec Suffolk , compagnon de ses exploits,
 se traîne près de lui , pour expirer en l'embrassant , comme marié à la mort :
 espoied to death. 2. On a déjà remarqué combien nos anciens goûtaient
 ces termes qu'ils avaient empruntés au noble art de la vénerie, où ils se
 vantaient d'exceller , à se deleter par especial (surtout) en trois choses , en
 amours , en année, et en chasse. i> V. la Precellence de H. Estienne , p. 86
 et 88 ; et les notes que j'ai données plus haut, p. 71 et 77. On sait que de
 telles expressions plaisaient fort à Montaigne, 'qui jugeait que « les formes
 de parler, comme les herbes, s'amendent et se fortifient en les
 transplantant.» Ess., III, 5. 3. Confort et confort table, que nous avons
 repris récemment aux Anglais, leur viennent de nous ; et ces mêmes mots,
 nous les avons aussi, comme l'observe H. Estienne («De, prêtés aux Italiens
 {Precellence, p. 234) : de là, Bembo Così mi vien da voi gioia et conforta.
 Ainsi me vient de vous joie et confort ; et Pétrarque : Speranza mi lusinga, e
 riconfortia. V espérance me flatte et me reconforte.

POÉSIES FRANÇAISES. 455 Ce que j'attens, c'est un jour d'obtenir Quelques soupairs des gens de Tadvenir. Quelqu'un dira dessus* moy par pitié : Sa dame et lui nasquirent destinez, Esgalement de mourir obstinez , L'un en rigueur, et l'autre en amitié >. XXV. J'ay tant veseu chestif, en ma langueur*, 1. On permet aux poètes , disait encore Vaugelas (t. i , 3^{tf}3), d'employer, pour la commodité des vers, où une llabe de plus ou de moins est de grand service , le comsé an lieu du simple, dans des prépositions de cette tare ; en d'autres termes , de dire dessus, dessous , dans, dehors , pour sur, sous, dans, hors, les premiers Hsne devant dans la prose servir que comme adverbess. lis peu après. Th. Corneille inodiGait cette observation r la note suivante, placée à ce passage des Remarques »., p. 355) : tf On a rendu la langue françoise si pure , l'il n'est plus permis aux poètes, non plus qu'à ceux qui rivent en prose, de mettre les prépositions composées ur les simples. Ainsi il faut dire en vers, sur, sous, ins, hors, et non pas dessus, dessous , dedans , dehors, rsqu'il suit un substantif, et que ces prépositions ne auvent tenir lieu d'adverbess. » 2. Ces stances , pleines de mélancolie et simples avec larme , rappellent quelques traits d'une élégie de Procrée , II, 1 : Una mecs quoniam praedata est femina sensus, Ex hac ducentur funera nostra domo... Taliaque illacrynians mutse jace verba favillse : Huic niisero fatum dura puella fuit ! t. id., II, 13, 35; et Pétrarque, Sonn. 61, 99, et surut 181. 3. Non ego sed tenuis vapulat umbra mea. (Properce, II, 12, 20.)

456 POÉSIES FRANÇAISES. Qu'or j'ay veu rompre (et suis encore en vie) Mon espérance avant mes yeux* ravie, Contre l*escueil de sa fiere rigueur. Que m'a servy de tant d'ans la longueur? Elle n'est pas de ma peine assouvie : Elle s'en rit, et n'a point d'autre envie , Que de tenir mon mal en sa vigueur. Doncques j'auray, malheureux en ayment, Tousjours un cœur, tousjours nouveau torment. Je me sens bien que j'en suis hors d'haleine, Prest à laisser la vie sous le faix* : Qu'y feroit on, sinon ce que je fais*? Picqué du mal , je m'obstine en ma peine^ XXVI. Puis qu'ainsi sont mes dures destinées. J'en saouleray, si je puis, mon soucy*. 1. Avant le jour qai éclaire mes yeux.... 2. Ou fais, comme récrit Nicot, de fascis, que Virgile a employé dans le sens qai lai est ici donné en françtii (E^I.,IX,6I5): Gantantes ut earaus, ego hoc le/asce levabo. Cf. id.,Ccor^., 111,347. 3. On avait alors la liberté de choisir entre : je [ay et je fais; je voy et vois ; je reçooy et reçois, etc. 4. Cf. Pétrarque, Sonn, 66,75 et 104. 5. J'en noarrirai^ j'en rassasierai ma doalenr, je ne plongerai de plas en plus dans mon infortune.... Saotfbr (saturare], que Ton prononçait souler, dissyllabe, était fort reçu en poésie.

POÉSIES FRANÇAISES. 457 Si j'ay du mal, elle le veut aussi :
 J'accompliray mes peines ordoimees. Nymphes des bois, qui avez,
 estoimees. De mes douleurs, je croy, quelque mercy, Qu'en pensez- vous?
 puis je durer ainsi. Si à mes maux trefves ne sont données * ? Or si
 quelqu'une à m'escouter s'eneline *, Oyez, pour Dieu, ce qu'ores je devine :
 Le jour est près que mes forces jà vaines Ne pourront plus fournir à mon
 torment. C'est mon espoir* : si je meurs en ayment, Adonc, je croy, failliray
 je à mes peines *. Du Bellay s'adresse aussi, sonnet 54 de VOUE, à ces
 identes des amants malheureux^ pour les prendre à)in de son martyre : 0
 demy dieux, o vous nymphes des bois, Nymphes des eaux.... Si onc avez
 senty quelque amitié, [voix. Veuillez, piteux (émus de compassion), ouïr ma
 triste Puis que ma foy, mon amour et mes vers N'ont sceu trouver en ma
 dame pitié. >étrarque, Canz. 14. Alors on disait également, au figuré
 comme au proincliner et encliner ; ce dernier devait bientôt être crit; y.
 Remarques de Vaagelas^ t. ii, p. 274. Mais trace de l'existence longtemps
 simultanée des deux tes, et du caprice de l'usage, devait subsister dans nos s
 enclin et inclinçLtion, Sic igitur prima moriere setate , Properti : Sed
 morere ; interitu gaudeat illa tuo. >erce, II, 8, 18. Cf. Pétrarque, Ballade ^i
 Sonnet 59. J'échapperai du moins alors à mes peines : Adonc si^i alors,
 suivant Nicot; c'est ce qu'on voit aussi dans ehardouin , c. 71, 137, 146, etc.
 La Boétie. 20

458 POÉSIES FRANÇAISES. XXVII. Lors que lasse est de me
lasser ^ ma peine, Amour d'un bien mon mal rafraîchissant, Flate au cœur
mort ma playe languissant^ Nourrit mon mal et lui fait prendre haleine.
Lors je conçois quelque espérance vaine ; Mais aussitôt, ce dur tyran, s'il
sent Que mon espoir se renforce en croissant, Pour Testouffer, cent tortmens
il m'amène Encor tous frais : lors je me vois blasmant ^ D'avoir été rebelle
à mon torment. Vive le mal, o dieux, qui me dévore I Vive à son gré mon
torment rigoureux I O bienheureux, et bienheureux encore, Qui sans
relâche est toujours malheureux M xxvin. Si contre amour je n'ay autre
défense, 1. Un de ces concetti, dont Pétrarque, si habile cependant à parler
le langage de la passion, a fait un si fréquent usage. 2. On a déjà
observé que dès cette époque, par exception qui devait bientôt se
substituer à la règle et la devenir, les participes présents étaient, en plusieurs
occurrences, considérés comme indéclinables. 3. Je me vais blâmant, je me
reproche.... 4. Du Bellay, dans l'Olive, célèbre aussi de cette manière «son
bienheureux malheur,» sonnets 30 et 46; et Rob\

POÉSIES FRANÇAISES. 4S9 Je m'en plaindray, mes vers le
mauldirontS* Et après moy les roches rediront Le tort qu'il fait à ma dure
constance^ : Puis que de luy j'endure cette offense, Au moins touthault, mes
rhythmes le diront, Et nos nepveux , alors qu'ils me liront , En l'oultrageant,
m'en feront la vengeance. Ayant perdu toutTayse que j'avois, Ce sera peu que
de perdre ma voix, S'on sçait l'aigreur de mon triste soucy ; Et fust celuy *
qui m'a fait ceste playe , Il en aura, pour si dur cœur qu'il aye, Quelque
pitié, mais non pas de mercy*. XXIX. Jà reluisoit la benoiste journée^ I,
dans son Hymne au printemps, exprime la même sée : Un homme ne
pourroit s'estimer bienheureux, S'il n'a senty le mal du plaisir amoureux.
Pétrarque, Sonnet 5. Quid tibi jucundum siccis habitare medullis?
(Properce, II, 12,17.) . Cf. Properce, 1, 18, init, : Hsec certe déserta loca et
taciturna querenti , Et vacuum Zephyri possidet aura nemus. Hic licet
occultos proferre impune dolores , Si modo sola queant saxa tenere fidem. .
Qnel que soit celui.... . Mais non pas an point de vouloir guérir la plaie de n
cœur. Cf. Pétrarque, Sonnet 6. L Le jour béni.... On disait alors benoistier
pour béni

The text on this page is estimated to be only 29.23% accurate

460 POÉSIES FRANÇAISES. Que la nature au monde te
debyoitS Quand des thresors qu'elle te reservoit Sa grande clef te fut
abandonnée^ . Tu prins la grâce à toy seule ordonnée; iier. Bonav. des
iPeriers, en célébrant la VUtimt Patchale, dit de la résurrection du Christ :
Tesmoioys en sont les saint^ et benoists anges. « Mon benoist païs ! p
s'écrite le même dans ses discours, c. 10. Rabelais parle, III, 30, «du benoist
nom de Dieu.» Un singulier exemple de Taltération insensible, de la
dégradation dn sens des mots, nous est offert dtn» celui-ci y que Ton voit se
transformer en benêt : aion la qualification de bonhomme qui désigne
aujourd'hui os homme simple, inoffensif, appartenait jadis à ceni que
plaçaient an-dessus des autres l'élévation du rang et la supériorité du mérite
; on se . rappelle à Florence t Inm homini, — C'est là nn phénomène continu
dans toute» les langues; Aulu-Gelle l'avait remarqué de celle deslitins, XIII,
29 : c(Ànimadvertere est pleraque verborod latinoram ex ea significatione
, in qua nata sunt , decessisse , vel in aliam longe vei in proximam ; eamqne
decessionemfactam esse consuetudineetinscitiatemerediceDtum qus
cuimodi sint non didicerint. » 1. Donner, sous-entendu. 2. Ronsard en dit
autant de Cassandre : De tous les biens qu'Amour au ciel couvoit Comme
un thresor chèrement sous ses ailes, EUe enrichit ses grâces immortelles...
Voy. les Etudes sur La Boétie^ p. 166. Du Bellay parie aussi d'Olive, à peu
près dans les mêmes termes : à si naissance suivant lui, Elle a pillé du
monde .tout Thonneur (sonnet 2, cf, sonnet 8) ; et Bon. des Periers, de la
reine de Navarre, sa protectrice. Oû des vertus la troupe gente et belle A mis
ses dons, sans regarder combien. \

POÉSIES FRANÇAISES. 461 Tu pillas tant de beautez qu'elle avoit. Tant qu'elle, fiere , alors qu'elle te voit, En est parfois elle mesme estonnee. Ta main de prendre enfin se contenta ; Mais la nature encor te presenta, Pour t'enrichir, cette terre où nous sommes. Tu n'en prins rien : mais en toy tu t'en ris, Te sentant bien en avoir assez pris Pour estre ici royne du cœur des hommes¹. Cf. Pétrarque, Sonneit 126 et 127.

LETTRE DE MONTAIGNE A MONSIEUR DE FOIX',
 >IYSEILL£B DU BOY EN SON CONSEIL PRIVIÉ , ET
 AMBASSADEUR DE SA MAJESTÉ PBES LA SEIGNEURIE DE
 YENISE. Monsieur, estant à mesmes de vous recomman1. Ce fut l'un des
 hommes les plus remarquables, Tun is plus complets et des plus dignes
 représentants 1 xyV siècle. Sorti de Tillustre maison des comtes de m, il
 appartenait à cette élite de personnages verveux et habiles qui luttèrent
 siénergiquement contre les albeurs publics^ c'était un ami de L'Hospital:
 comme i il puisait dans les lettres, avec des lumières pour son prit, de
 nouvelles forces pour son àme.Il avait, de son épole , le goût curieux de
 l'érudition et l'ardeur infatigable >ur l'étude : on peut voir dans les
 Mémoires de l'historien eThou^liv.I, combien ses loisirs mêmes étaient
 précieusement occupés. Un seul mot suffirait à son éloge : a Je 2 le quittais
 jamais, a dit celui-ci, sans me sentir meilvr et plus disposé à pratiquer la
 vertu. » Versé dans la tiilosophie de Platon et d'Aristote, Paul de Foix ne le
 fut is moins dans la science des lois et l'art des négociaons. Tour à tour
 ambassadeur en Ecosse^ en Angleterre, 1 Italie et à Venise, il mérita bien,
 surtout dans cette Brnière mission , de son roi et du pays. Par une juste
 ^compense de ses éclatants services , il venait d'être ommé archevêque de
 Toulouse, lorsqu'il mourut en S84, à Rome, dans des sentiments de piété
 conformes à ^ vie ; il avait 56 ans. Entre les Lettres de Pasquier, on Q
 remarque deux qui lui sont adressées. Tune, a pour Ki recommander un sien
 fils, y^ l'autre, où « il loue et îmercie Dieu de quoy ce seigneur a esté receu
 et promeu l'archevesché de Tolose;» VII, 1 et 4.

464 LETTRE DE MONTAIGNE. der et à la postérité la mémoire de feu Estienne de La Boëtie, tant pour son extrême valeur que pour la singulière affection qu'il me portoit , il m'est tombé en fantasie *■ combien c*estoit une indiscretion de grande conséquence et digne de la coercion^ de nos loix, d'aller, comme il se fait ordinairement, desrobbant à la vertu la gloire , sa fidèle compaigne , pour en estrener' , sans choisis et sans jugement , le premier venu , selon nos interets particuliers : veu que les deux resnes principales qui nous guident et tiennent en office, sont la peine et la récompense, qui ne nous touchent proprement, et comme hommes , que par Thonneur et la honte , d'autant qw celles ici donnent droictement à Tame , et ne se goustent que par les sentimens intérieurs et pins nostres : là où les bestes mesmes se voyent aucunement capables de toute autre recompense et peine corporelle. En oultre, il est bon à veoir que la ooustume de louer la vertu, mesmes de ceux qui ne sont plus, ne vise * pas à eux , ains qu'elle fait es* tat^ d'aiguillonner par ce moyen les vivans aies 1. DaDS Tesprit, dans rimaginationD : fanUuy, en ibglais, a conserré ce sens. Autrefois fanlasliquer, imagiDer, fantasier, chagriner; fanlasieux, d'où fantasque, capricieux. 2. (Goercitio), répression.... 3. GratiGer, du mot latin strena, que Ton trouve dus Suétone, Vies d'Octave, c. 57, et de Caligula, e. 42. 4. On connaît Tépigramme de Marot «(que le motvtifl' est bon langage, m Bien plus, suivant lui, comme on leToH dans ce passage, User on en peut sous la ruse De métaphore en maint endroict. 5. Se propose....

LETTRE DE MONTAIGNE. 465 imiter : comme les derniers chastimens sont employez par la justice pins pour l'exemple que pour Tinterest de * ceux qui les souffrent. Or le louer et le meslouer^ s*entrerespondans de û pareille conséquence , il est malaysé à sauver que* nos loix défendent^ offenser la réputation d*autrui, et ce neantmoins permettent de Tennoblir sans mérite. Ceste pernicieuse licence de jecter ainsi*, à nostre poste % au vent les louanges d'un chascun, a esté autresfois diversement restreinte ailleurs ; Toire à Taventure ayda elle jadis à mettre la poésie eu la malegrace ^ des sages. Quoy qu'il en soit , au OQoins ne se sçauroit on couvrir* que le vice du du mentir n*y apparaisse tousjours tresmesseant à un homme bien nay% quelque visage qu'on lui donne. 1. Que pour ce qui concerne, pour punir.... 2. Verbe fort rare ; mais on avait à peu près, au xvi* (iècle, la liberté de rendre tous les verbes jiégatifs, en les aisant précéder de la syllabe mes. 3. On ne saurait expliquer comment, il est difficile de •rouver bon.... 4. Plus généralement, on disait alors, comme aujourd'hui, défendre de : v. Nicot. tf. Ainsin, lit-on dans plusieurs éditions de Montaigne, *n étant ajoutée par euphonie ; cette addition toutefois Itait très-rare, comme on le voit dans Nicot. a Ronsard, "^emarque celui-ci, dit aucunesfois ainsin, mais c'est à îause du carme (vers) : s'ainsin estoit ; c'est pour éviter a collision des vocales. ii> 6. A notre volonté, suivant notre caprice : v. p. 56, n. 3. 7. (Mala gratia), aujourd'hui disgrâce. 8. Ne saurait-on nier, s'empêcher de reconnaître.... 9. Montaigne revient à cette pensée dans les Essais : «(C'est un vilain vice que le mentir , et qu^un ancien peint bien honteusement, quand il dit que c'est donner tesmoignage de mespriser Dieu, et quant et quant de *20

466 LETTRE DE MONTAIGNE. Quant à ce personnage de qui je vous parle, monsieur, il m'envoyé bien loing de ces termes : car le danger n'est pas que je luy en preste quelqu'une*, mais que je luy en oste ; et son malheur porte que, comme il m'a fourny, autant qu'homme puisse, de tresjustes et tresapparentes occasions de louange, j'ay bien aussi peu de moyen et de sufOsance pour le luy rendre : je dis moy, à qui seul il s'est communiqué jusques au vif, et qui seul puis respondre d'un million de grâces , de perfections et de vertus qui moisirent oisives au giron d'une si belle ame, mercy à^ l'ingratitude de sa fortune. Car la nature des choses ayant , je ne sçay comment , pennis que la vérité , pour belle et acceptable qu'elle soit d'elle mesme , si ne l'embrassons nous qu'infuse * et insinuée en nostre créance par les outils de la persuasion, je me treuve si fort desgarny et de crédit pour auctoriser mon simple tesmoignage, et d'éloquence pour l'enrichir et le faire valoir , qu'à peu a il tenu que je n'aye quité là tout ce soing, ne me restant pas seulement du sien par où dignement je puisse présenter au monde au moins son esprit et son sçavoir. De vray, monsieur, ayant esté surprins de sa destinée en la fleur de son aage , et dans le train d'une tresheureuse et tresvigoreuse santé , il n'avoit pensé à rien moins qu'à mettre au jour des ouvrages qui deussent tesmoigner à la postérité quel il estoit craindre les hommes.... Or que peut on imaginer plosTÎlain que d'estre couard à i'endroict des hommes etbraTe à l'endroict de Dieu? » II, 18. Cf. /ôid., I, 9 ; etCharroD, Sagesse, III, 10. 1. C'est-à-dire quelque louange..., 2. Grâce à.... 3. De Tancien verbe infondre, verser, répandre.

LETTRE DE MONTAIGNE. 467 en cela; et à Tadventure estoit il assez brave* , quand il y eust pensé , pour n'en estre pas fort curieux. Mais enfin j'ay prins party^ qu'il seroit bien plus excusable à luy d'avoir ensevely avecques soy tant de rares faveurs du ciel, qu'il ne seroit à moy d'ensevelir encores la cognoissance qu'il m'en avoit donnée. Et pourtant* ayant curieusement recueilly tout ce que j'ay trouvé d'entier parmy ses brouillars * et papiers espars çà et là, le jouet du vent et de ses estudes, il m'a semblé bon, quoy que ce fust, de le distribuer et de le despartir en autant de pieces que j'ay peu , pour de là prendre occasion de recommander sa mémoire à d'autant plus de gens , choisissant les plus apparentes et dignes personnes de ma cognoissance, et desquelles le tesmoignage luy puisse estre le plus bonorable : comme vous , monsieur , qui de vous mesme pouvez avoir eu quelque cognoissance de luy pendant sa vie, mais certes bien legiere pour en discourir ^ la grandeur de son entière valeur. La postérité le croira si bon luy sem1. Brave, fier : ce terme est dérivé, suivant Nicot, «de ^pôêYic qui vient de Ppa6eu(i>, et signifie porter le signe de la victoire au poing, parce qae comme les mieux faisans aux jenx Olympiques, ausquels le prix estoit distribué, s'en retournoient en pompe et baulte contenance ; ainsi ceux qui sont pompeusement vestus, marchent en Rere contenance : » étymologie inadmissible. L'origine de ce mot est évidemment germanique. 2. Je me suis arrêté à cette pensée.... '3. Partant, en conséquence : v. p. 299 n. 1. 4. Brouillons : cette acception du mot brouillars parait ^tre particulière à Montaigne; je ne l'ai trouvée ni dans Nicot ni ailleurs. 5. Pour apprécier d'après elle toute l'étendue de son mérite.... Discourir, outre le sens qu'il a conservé, avait «lors celui de parcourir.

468 LETTRE DE MONTAIGNE. Me ; mais je luy jure, sur tout ce que j*ay de conscience , l'avoir sceu et veu tel y tout considéré y qu'à peine par souhait et imagination pouvois je monter au delà tant s'en faut que je lui donne beaucoup de compagnons. Je vous supplie treshumblement , monsieur , non seulement prendre la générale protection de son nom» mais encores de ces dix ou douze vers firan* çoiSy qui se jectent commie par nécessité à Fabry de vostre faveur* : car je ne vous celeray pas que la publication n'en ait esté différée après le reste de ses œuvres ^y sous couleur de ce que , par de là S on ne les trou voit pas assez limez pour estre misai lumière. Vous verrez, monsieur, ce qui en est ; et par ce qu'il semble que ce jugement regarde l'interestde tout ce quartier ici S d'où ils pensent qu'il ne poisse 1. M. Viollet Le Duc, dans le Catalogue de sa BibUoIhèque, où il porte d'ailleurs sur La Boëtie un jagement contestable et un peu rapide, puisqu'il confond les sonnets fort distincts qui ont été publiés par Montaigne dans les Œuvres de son ami, et ceux qu'il a insérés daas ses propres Essais, signale avec raison (p. 230) comme fori rares, les exemplaires de La Boëtie qui renferment ces Yers français. 2. Le privilège donné à l'imprimeur, pour publier iei œuvres de La Boëtie, est de 1570 ; et le frontispice des vers français porte la date de 1572. La cause du délai apporté dans la publication semblera donc expliquée par cette phrase. On voit en outre, par les frontispices distincts des œuvres précédentes de notre auteur et da cahier des vers français, que celui-ci ne parut que quelque temps après les antres. 3. Sous-ent. la Loire; c'est-à-dire, an cœur de la France, dans les provinces centrales, qui en formaient la partie lapins littéraire et surtout la plus classique. 4. Ce pays, cette contrée-ci....

LETTRE DE MONTAIGNE. 469 rien partir en vulgaire qui ne sente le sauvage et la barbarie^ y c'est proprement vostre charge, qui , au rang de la première maison de Guyenne , receu de vos ancestres , avez adjousté du vostre le premier rang encores en toute façon de suffisance^, maintenir non seulement par vostre exemple, mais aussi par l'auctorité de vostre tesmoignage, qu'il n'en va pas tousjours ainsi. Et ores que' le faire soit plus naturel aux Gascons que le dire * , si est ce qu'ils s'arment quelquesfois autant de la langue que du bras, et de l'esprit que du cœur. De ma part, monsieur, ce n'est pas mon gibbier* de juger de telles choses; mais j'ay ouy dire à personnes qui s'entendent en sçavoir % que ces vers sont non seulement dignes de se présenter en place marchande; mais d'avantage, qui s'arrestera^ à la beauté 1. Dans notre langage vulgaire, en français* ailleurs, toutefois, Montaigne se montre, dans les Essais, beaucoup plus et même beaucoup trop disposé à passer condamnation sur ce point : v. II, 17, et III, 5. 2. On sait que ce mot avait alors uniquement le sens de capacité. 3. Quoique.... Loysel, Dialog. des adv., 3^e conf. : aores qu'il eust eu dispense.... » 4. On a cru souvent caractériser mieux l'esprit gascon, en disant tout le contraire. 5. Il^on affaire, eût-il pu dire vulgairement; mais Montaigne a préféré avec raison cette expression qu'il a plus d'une fois employée, et qui rappelle « le généreux terrain de nos chasses, » si heureusement exploité par lui-même et par tout le xvi* siècle. 6. En matière de goût, de lettres : Nicot semble autoriser cette acception , en traduisant, u le sçavoir des sciences qu'on a, » par liUeralura. 7. Pour quiconque s'arrêtera, si l'on s'arrête : tour dégagé que nous avons perdu.

470 LETTRE DE MONTAIGNE! et richesse des inventions, qu'ils sont, pour le subjeet, autant charnus, pleins et moelleux, qu'il s'en soit encores veu en nostre langue. Naturellement chasque ouvrier se sent plus roide* en certaine partie de son art; et les plus heureux sont ceux qui se sont empoignez^ à la plus noble : car toutes pièces esgalement nécessaires au bastiment d'un corps ' ne sont pas pourtant esgalement prisables*. La mignardise du langage, la douceur et la polissure* reluisent à l'aventure plus en quelques autres ; mais en gentillesse d'imaginations, en nombre de saillies, poinctes et traicts®, je ne pense point que nuls autres leur passent devant. Et si faudroit il encores venir en composition de ce que' ce n'estoit ny son occupation, ny son estude, et qu'à peine au bout de chasque an mettoit il une fois la main à la plume, tesmoing ce peu qu'il nous en reste de toute sa vie : 1. Fort.... 2. On ne saurait trop regretter que ce terme énergique, repoussé par une fausse délicatesse, soit tombé dans le domaine de ces locutions populaires que la tyrannie de l'usage a condamnées. 3. A la perrrection d'un ensemble, à l'achèvement d'an tout.... 4. Un de ces termes perdus qu'il faut remplacer aujourd'hui par une froide périphrase : susceptibles d'être prisées. 5. La perfection des détails, le soin de polir toutes les parties d'un ouvrage : mot qui, portant sa signification avec lui, eût dû aussi être conservé. 6. Un ouvrage plein de poincles et de traicts, c'était on ouvrage semé de traits d'esprits et d'inventions piquantes. Dans l'enfance du goût, trop souvent les meilleurs esprits se préoccupaient à l'excès des détails ; et l'exemple contagieux de l'Italie avait mis en vogue la recherche des ornements frivoles. 7. Considérer que....

LETTRE DE MONTAIGNE. 471 3U8 voyez, monsieur, vert et sec*, tout ce qui est venu entre mains, sans choix et sans triage, m'importe qu'il y en ait de ceux mêmes de son en. Somme^, il semble qu'il ne s'en mêlast, que dire qu'il estoit capable de tout faire : car au , mille et mille fois, voire en ses propos ordis , avons nous veu partir de luy choses plus s'estre sceues, plus dignes d'estre admirées. ylà, monsieur, ce que la raison et l'affection, :es ensemble par un rare rencontre* , me com[ent vous dire de ce grand homme de bien ; et privante que j'ay prinse de m'en adresser à , et de vous en entretenir si longuement , vous 56, il vous souviendra, s'il vous plaist, que le ipal effect de la grandeur et de Teminence , de vous jecter en butte à l'importunité et emignement ^ des affaires d'autrui. Sur ce, après avoir présenté ma treshumble affection à vostre ;e , je supplie Dieu vous donner, monsieur , Bureuse et longue vie. Montaigne, ce premier de septembre, mil cens soixante et dix. Votre obéissant serviteur , Michel de Montaigne. ?ant pour le bois vert que pour le bois sec, c'est) en tout point : locution proverbiale , devenue ^n résumé, en somme,»,. Lu temps de Vaugelas, quelques-uns encore, dans nés acceptions, faisaient ce substantif du masculin, u'à tort, suivant ce grammairien : y. la 14' Remar.. I, p. 129, 130. Empêchement, embarras : autrefois embesongner, er, embarrasser.

POÉSIES FRANÇAISES. 473 POÉSIES DIVERSES. Marguerite de Carie*, sur la traduction des plaintes de Bradamant, au xxxii* citant de Loys Arioste *. Jamais plaisir je n'ay prins à changer En nostre langue aucun œuvre estranger * : Car à tourner d'une langue estrangere, 1. J'ai analysé cette pièce dans les Eludes sur LaBoëtie, 138 et suiv. Un ton facile et enjoué, beaucoup de bon sens, assaisonné de beaucoup d'esprit, méritent à ces ifs un rang distingué entre les compositions de notre aurore et même entre celles du xv^e siècle. Naturels, aisés vrais, ils attestent, en particulier, combien le talent de La Boëtie était propre à la poésie légère. 2. On peut consulter les Eludes citées, p. 137[^] 144 et 155, au sujet du Roland furieux, et en particulier du fragment traduit par La Boëtie. — Vers la même époque, beaucoup d'autres s'appliquèrent à reproduire quelques épisodes du poème de l'Arioste, populaire dès sa naissance : Taillemont, le conte de l'infante Genièvre » (Paris, 1546) ; Berenger de La Tour, une imitation de l'histoire d'Isabelle et Zerbine (Lyon, 1558) ; Loys d'Orans, A. de Baïf, Phil. Desportes et Nie. Rapin, divers fragments réunis par Lucas Breyer (Paris, 1572) ; enfin Guillaume du Peyrat s'exerça sur le même morceau que La Boëtie (Tours, 1593). Parmi les tragédies de Garnier, on compte une Bradamante : v. Pasquier, Bec, de la France, VII, 7, 3. Jusqu'au milieu du xvii^e siècle, le mot œuvre dans ce sens était employé au masculin : a Au singulier, dit

471 POÉSIES FRANÇAISES. La peine est grande et la gloire est légère. J'aymetrop mieux demoy mesmes^ escrire Quelque escrit mien, encores qu'il soit pire. Si mal j'escris n'ayant prins de personne, A nul qu'à moy le blasme je n'en donne. Si j'ay honneur à cela que j'invente, De cest honneur tout mien je me contente: Garde mes vers quelque honneur qui me vienne, Prou* grande elle est*, puis qu'elle est toute mioi Un bien tout clair je l'ayme d'avantage, Que je ne fay un grand bien en partage*. Vaugclas, Remarques, 1. 1 , p. 165, quand il signifie Im ou volume j ou quelque composition, il est mascnliD : un bel (Buvre.ïi Toutefois Marot, Amyot et le président Fauchet Tavaient fait déjà féminin, et peu après on ne devait plus loi donner qae ce dernier genre. 1. Mesmes est pris ici adverbialement : de là cette orthographe que l'on retrouve encore au xyii* siècle. Boileau, dans ses épîtresVIII et X : Déjà le mauvais sens reprenant ses esprits S'empare des discours, mesmes académiques.... Que si mesmes un jour le lecteur gracieux.... Au reste, comme on le verra dans la traduction du fragment d'Arioste, on ne faisait pas difficulté d'ôter cette s, quand elle était gênante pour la mesure on poarla rime. 2. Assez : Montaigne a dit, en se serrant de ce motdaos le même sens : « Les princes me donnent prou, sUlsnc m'ostent rien. » III, 9. 3. Il faut sous-entendre la gloire, mot exprimée pins haut. 4. Dans cette pièce et dans la traduction suivante, on ne trouve pas encore le mélange alternatif et régulier des rimes masculines et féminines. Déjà toutefois commençait à s'en introduire Tusage, qui peu après devait avoir force de loi : v. Pasquier, Rec, de la France, Vil, ^.

POÉSIES FRANÇAISES. 475 Aussi pour vray, d'un ouvrage
 viré* , Quel grand honneur en peut estre tiré? Le traducteur ne donne à son
 ouvrage Rien qui soit sien que le simple langage : Que mainte nuit dessus
 le livre il songe, Et despité les ongles il s'en ronge * ; Qu'un vers rebelle il
 ait cent fols changé, Et en traçant*, le papier oultragé; Qu'il perde après
 mainte bonne journée, C'est mesme corps, mais la robbe est tournée:
 Tousjours l'auteur vers soy la gloire ameine. Et le tourneur* n'en retient
 que la peine. D'un œuvre beau la louange en est deue A qui l'a fait, non pas
 qui le remue. D'un grand palais, celui qui le devise*. C'est des ouvriers*
 celui là que Ion prise. Où peut asseoir d'avoir sa recompense 1. Tourné ,
 traduit.... 2 In versu faciendo Saepe caput scaberet , vivos et roderet ungues,
)race, Sat., I, 10, 69; cf. Properce, II, 4, 3; Perse ^ 106; et Boileau , Sal. VU
 , 28. 3. Tracer avait, entre autres sens, celui d'écrire un 'ouillon, faire une
 minute. 4. Le translateur, comme on disait aussi, le traducteur, 5. Celui qui
 en trace le plan et dirige la construction , li en est Tarchitecte : v. pour ce
 verbe, p. 180, n. 1. 6. Ce mot , comme tous ceux qui se terminaient alors I
 ier, était alors dissyllabe : le véhément Agrippa dit , I de ses Tragiques: Les
 meurtriers souldoyez s'escbauffent à sa suite.... icrile g e meurtrier forme
 également le premier hémistile d'un vers alexandrin dans les Elégies de
 Ronsard ; Dsi pour sanglier, ouvrier, etc.: v. particulièrement ^pigramme de
 Marot à Albert , joueur de luth du roi/.

476 POÉSIES FRANÇAISES. Le traducteur malheureux sa
fiance^ ? A ses escrits le sçavantne prend garde; Fors qu'en passant, au
moins s'il les regarde'-, Soigneux d'avoir la cognoissance entière, Et veoir la
chose en sa forme première. L'ignorant seul ses escrits pourra veoir : Mais
quel honneur en pourroit il avoir? Jamais en rien d'un ignorant l'estime Ne
fut* honneur ny gloire légitime. Il ne sçauroit faire honneur à personne: Car
qui n'en a, à nul autre n'en donne. Bien a celuy le courage abbatu, Qui
n'attend rien de sa propre vertu; Bien a vrayment celuy peu de sagesse, Du
bien d'autrui qui se fait sa richesse. Donc qu'à trouver de soy mesme on se
range, Si Ion a faim de la belle louange : Qu'on s'adventure et qu'on se
mette en lice, Qu'en mille nuicts quelque œuvre Ion polisse, Quelque œuvre
grand qui défende sa vie, Maugré la dent du temps et de l'envie*. Nous
espargnons paresseux nos esprits; Et voulons part à la gloire du pris! L'un
dit qu'il faut qu'on quite l'avantage 1. Sar qaoi le malheareux traducteur
peat-il faire reposer l'espoir confiant d'une récompense? 2. Do moins s'il les
regarde , ce n'est qu'en passant, c'est à peine, en passant, s'il les regarde.... 3.
La Boétie avait peut-être écrit fait, fit. 4. Nec poierit ferrum nec edax
aboiera vetustas, Ovide, Metam., XV, 871. Rénier, SaL IX, a dit i peu près
de même : Pour faire une œuvre grande Qui de la calomnie et du temps
se défende.

POÉSIES FRANÇAISES. 477 D'inventer bien à ceux du premier
aage ; Que les premiers bienheureux s'avancèrent, Et que du jeu le pris ils
emportèrent: Si que par eux la palme jà gagnée A nul meshuy ne peut estre
donnée; Et désormais que sa peine on. doit plaindre A suivre ceux que Ton
ne peut atteindre. L'autre se plaint qu'en la source tarie Ores on tire à
grand'peine la lie, Et ne croit pas que grand proufit on face A labourer une
terre si lasse : Quand tout est prins, qu'il se faut contenter, Si Ion n'en a, d'en
pouvoir emprunter; Que les premiers en la saison meilleure Feirent
soigneux la moisson de bonne heure. Et à l'envy prinrent la cruche pleine
Dans le surjon[^] de la neuve[^] fontaine: Nous tard venus en ce temps
malheureux, Faisons en vain la recherche après eux[^] 1. Ou surgeon ,
surgéon (de surgir), source : mot emoyé dans l'ode de Ronsard à
L'HospitaL 2. L'adjectif neuf, était alors assez rarement employé, icoi ne le
donne pas, et dans le grand dictionnaire ançais-latin de 1628, que nous
avons plusieurs fois té, on trouve uniquement : «c neuve, pour nouvelle, est
ins Ronsard. » 3. a Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de ipt
mille ans qu'il y a des hommes , et qui pensent.... Le us beau et le meilleur
est enlevé; l'on ne fait que aner après les anciens et les habiles d'entre les
mo> 3rnes. » La Bruyère[^] c. 1, au commencement. Ainsi Piron, ans la
Mélromanie[^] acte III, se. 7: Mais les beautés de Tart ne sont pas infinies. Tu
m'avoûras du moins que ces rares génies, Outre le don qui fut leur principal
appui , Moissonnoient à leur aise où Ton glane aujourd'hui.

478 POÉSIES FRANÇAISES. Mais moy je croy que ceste plainte vaine Ne vient pour vray que de craindre la peine: Car pour certain jamais aux siens la muse Quelque chanson nouvelle ne refuse. Encor qu'Homère est le premier conté*, Et qu'au plus hault sur sa palme monté, Bas dessous soy les autres il regarde^ De s'arrester les autres n'ont eu garde. Encor depuis le berger de Sicile' Trouva que dire ; et encores Virgile A bien depuis de ses rames meinee* Par tant de flots la navire d'Enee. Quand plus d'un pris à la course ion met, Chascun le grand, au partir, se promet; Mais puis s'on voit que quelqu'un fortuné En bien courant le premier s'est donné, Nul pour cela sa course ne retire, Mais l'autre pris autant ou plus le tire^ Heureux celuy que le premier on conte; Mais qui ne l'est, ne doit point avoir honte. Il faut qu'avoir de l'honneur il s'attende 1. Est tenu, compté pour le premier : y. p. 159, n. 1. Toat ce passage paraît imité du débat de VOrator de Cicéron: *icNam in poetis, non Homero soli locus est, ant Archilocho , aut Sophocli , aut Pindaro ; sed horum Tel secundis^ yel etiam infra secundos , etc. j> 2. ..KMediumnampluriraa tarba Hune habet, atque humeris exstantem suspicit altis. (Virgile, ^n., VI,6OT.) 3. Théocrite.... 4. On a déjà vu ce tour, p. 490, n.4. AinsiRegnier, dtoi sa quatrième Elégie : J'ay meurtry, j'ay volé , j'ay des vœux parjurer, 5. L'attire, excite son envie.*

POÉSIES FRANÇAISES. 479 Quelque autre part, puisqu'il n'a la plus grande. L'honneur n'a point de si dernière place, Que des plus grands désirer ne se face *. Or est ce bien un grand abus, s'on cuide* Que d'inventer la fontaine soit vuide. De veoir le fond on ne doibt présumer De nostre esprit, ny le fond de la mer. Des grands discours la semence infinie D'œuvre nouveau pour jamais est fournie. Nostre esprit prend en sa source éternelle Or une chose, or une autre nouvelle ; Or ceste ci, or ceste là il treuve , Et puis encor une autre toute neuve*. Ainsi voit Ion en un ruisseau coulant* . i(Teneat tamen eum cursum quem poterit. Prima m sequentem , honestum est in secundis tertiisque sistere. » Gicéron , loc, cil* . Si Ton croît ^ que de penser : y. p. 131, n. 4. . Ce passage rappelle les paroles enthoasîastes du mémane, dans la scène citée de Piron : IU (les anciens) ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on [pense : Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance. Mais le remède est simple : il faut faire comme eux; Ils nous ont dérobés : dérobons nos neveux ; Et tarissant la source où puise un beau délire, A tous nos successeurs ne laissons rien à dire. u Montaigne a cité dans les Essais, III , 13 , cette cieuse comparaison , en l'appliquant aux inquisitions l'esprit humain : « Ses poursuites , dit-il , sont sans me et sans forme...; c'est un mouvement irregulier, petuel , sans patron et sans but : ses inventions s'esluffent^ se suivent et s'entreproduisent l'une l'autre : Ainsi voit Ion.... »

480 POÉSIES FRANÇAISES. Sans fin l'une eau après Tautre coulant*; Et tout de rang d'un éternel conduit, L'une suit l'autre, et l'une l'autre fuit : Par ceste ci celle là est poulsee *, Et ceste ci par une autre avancée : Tousjours l'eau va dans l'eau, et tousjours estcc Mesme ruisseau, et toujours eau diverse** Certes celuy que la muse amiable Voit en naissant d'un regard favorableS Si mille et mille avant lui ont chanté 1. Ainsi Ronsard, dans ses Elégies, se peint Ini-même Voyant onde sur onde allonger sa carrière , Et tlot à l'autre Ooten roulant s'attacher. 2. Bossaet a dit, dans une de ses premières oraisons funèbres , l'an des essais aajourd'hui inconnus de sa jeunesse, par lesquels il s'élevajusqu'à ses chefs-d'œayre (celle de Henri de Gornay) : a Les années se poussent comme des flots;» et il est revenu, en célébrant la mémoire delà duchesse d'Orléans , à cette magnifique comparaison , tirée de l'Ecriture : ce De quelque superbe distinction que se flattent les hommes..., leurs années se poussent successivement comme des flots; ils ne cessent de s'écouler....» 3. Il faut supposer, remarque M. Eloi Johanneau, dans ses notes sur Montaigne, qu'on prononçait, au moins dus le pays de l'auteur, divesse pour diverse. Au reste, cette rime imparfaite ne nous surprendra guère, d'après ce qui a été dit dans la note 5 de la page 429, à II fin. 4. Quem tu , Melpomene , scmel Nascentem placido lumine videris...* Horace, 0(2., IV, 3, 1 ; et Du Bellay, dans si pièce à ifos«teirr d'Avanson : Celuy qui a de l'amoureux bruvage Gousté , mal sain, le poison doulx amer , Suit le lien qui le tient en servage : Pour ce me plaist la douce poésie Et le doulx traict par qui je fus blessé ; Des le berceau, la muse m'a laissé Cest aiguillon dedans la fantasie.

POÉSIES FRANÇAISES. A81 Ce qui luy est à chanter présenté,
La mesme chose encore il chantera, Et sa chanson toute neuve sera : Si en
un lieu après plusieurs il passe, En y passant il efface la trace. Tousjours
depuis que la voye est tracée , Plus on y passe et plus elle est aysée :
Boncques je croy qu'il ne faut jamais craindre Que d'inventer le fond on
puisse atteindre. Ainsi je n'ay onc aymé de changer En nostre langue aucun
œuvre estranger, Et j'ayme mieux de moy mesmes escrire Quelque œuvre
mien, encores qu'il soit pire; Et quelquesfois, o ma grand' Marguerite , Si je
traduis, ma plume s'en despote, D'estre asservie à tourner un ouvrage, Qui
n'est pas mien, en quelque autre langage. Mais à ce coup, par ton
commandement. Je t'ay tourné le dueil de Bradamant : Bien qu'à tourner ma
Muse soit craintive. Quand tu le veus, si faut il qu'elle suive. Pour te servir,
il n'est rien impossible Aux grands efforts de mon cœur invincible : Car
pour te rendre, en tout, obéissance. Mon grand désir m'en donne la
puissance. Je toumerois pour toy non pas des vers. Mais bien je croy tout le
monde à Fenvers; Et fallust il * à mon ayde appeller La triste Hécate, et
hardy me mesler Parmy l'horreur des magiques secx'ets» 1. L'édition
originale porte : et faillist il, leçon qui , près vérification attentive des divers
sens de faillir à «tte époquee, ne m'a pas para admissible. LaBoétie. tl

The text on this page is estimated to be only 25.90% accurate

482 POÉSIES FRANÇAISES. Et de Merlin les mystères sacrez,
J'irois chercher les herbes recelées Pour le sorcier aux thessales vallées*. Je
toumerois et Tun et l'autre pôle Pour obeïr à ta forte parole; Pour obeïr à un
clin de tes yeux, Je toumerois dessus dessous les cieux^ Bref, si par toy il
estoit ordonné, Tout de ma main je croy seroit tourné* Ma volonté, envers
toy obstinée, Celle sans plus ^ ne peut e^e tournée. PlaùUes de BradamatU.
Je Tay promis , il faut qu'or Je le cbanteS 1. Allusion aux superstitions
jmtifpies, bizarrement mêlées à celles qui leur succèdent&t dans les sociétés
modernes. Pour Tenchantenr Merlin, « l'un des persomiages les plus
populaires du moyen âge, » comme Ta dit M. VUlemain {Utoy. Ag.,i» i, p.
264), on sait que sa yie a étéle sujet d'une infinité de récits fort goûtés àe
nos pères, et qu'il est question de lui dans tous les romans de dieyalerie et
de féerie. Sur rinterrention de la lune, onpeot Yoir, plus haut, la note 3 de la
p. 315. Quant aux herbes des Yallées thessaliennes, elles Jouent surtout ui
graad rôle dans VANE d'or d'Apulée : cf. Juvénal^ VI, 610; Ti' bulle , II , 4,
ad fin. ; Martial, IX, 80,^, «t Du Bellsf, Zc comptoiniedti Désespéré, 2.
Celle-là seule, pour elle seule.... 3. C'est le commencement du ch. 32 de
Roland /tertMfr On peut Yoir l'appréciation de ce passage dans les Stuëu sur
La Boetie, p. 145. Le poëte français, eii retenant la division des stances
italiennes, a rendu par deiyers et ëi syllabes les hendéeasyllabes de
TArioste.

POÉSIES FRANÇAISES. 483 Car je n'en eus depuis

l'avisement' , D'une soupçon ^ qui rendit mal contente Du bon Roger la belle Bradamant, Une soupçon plus que l'autre cuisante, Un plus mordant et venimeux tornebt, Qu'un qu'en oyant Richardet elle prit * , Pour elle mesme en ronger son esprit. Pour vray j'avois ce conte pris à faire ; Mais entre deux Regnauld est survenu, Et de Guidon je ne Fay sceu desfaire * , Qui l'amusant long temps me l'a tenu. J'entray si bien de l'un en l'autre affaire, Qu'onc de l'amant il ne m'est souvenu ; Or m'en souviens je, or en veux je conter, Ains que Regnauld et Gradasse chanter ^ Donc ce pendant Bradamant se tormente, Que ces vingt jours durent si longuement. Lesquels finis, à ceste triste amante IIX à sa foy doit revenir l'amant. 1. La réflexion , le souTenir : je n'y avais plus songé puis.... 2. Tour embarrassé : que je le chante d'une soupçon , ist-à-dire, que je tous parle dans ce chant d'une soupn ou d'un souspeçon, pour conserver Torthographe et le me, alors même le plus usités (? . Nicot). 3. Que celui qu'elle avait ressenti, en apprenant tout ce le Richardet lui avait raconté. Pour les noms et les avenres rappelés dans ce fragment, il faut se reporter snrat aux chants 30' et 31* de l'Ârioste. 4. Délivrer, débarrasser.... 5. Avant que de continuer à chanter.... L'homme de en, se dit chaque soir, suivant Bon. des Periers, Jins que (avant de) dormir, songeons à nostreaffiaire. trs à Antoine Dumoulin, Le passage qui suit cette ance, dans l'auteur italien, est omis par le traducteur, imme étranger h Bradamante.

48 i POÉSIES FRANÇAISES. A un banny, ou captif en tonnent,
L*heure pour vray ne semble pas si lente, Quand Fun attend des fers estre
tiré, Et l'autre veoir son pays désirée Or elle croit, en ceste attente dure, Ou
que Pyron* boiteux soit devenu , Ou que le char se desbauche' et demeureS
Laissant le train qu'il a toujours tenu. Plus chasque nuict , plus chasque jour
lui dure Que le grand jour que le ciel retenu Fut par l'HebrieuS pour sa foy
et constance, Ou que la nuict qu'Hercule print naissance*. 1. Toate cette
strophe est rendue avec élégance et précision : on remarquera en particulier
que TexpressioD de l'original, A lei, ed alla fede lomi (St. 10), a conservé sa
simplicité et sa force. 2. PyroYs, Tun des chCTaux qui traînaient le char do
soleil , dont il est question dans le vers suivant. Ce» accouplements bizarres
de souvenirs empruntés à la Bible et à la mythologie, tels qu'un peu plus
loin, ceux de Josoé et d'Alcmène, plaisaient fort aux poètes du xvi* siècle.
3. Bauehe avait, comme Tatteste Nicot, le sensd'oiw' d'un mur ; dé là
desbaucher, dans Tacception où il est pris ici , détruire , briser. 4. On
prononçait demure, ce qui justifie cette rine; heure, hure, etc. Mûr, mtlre
(maturus), s'écrivait «««« alors meur, meure. K. Dissyllabe : se prononçait
comme Hébreu. 6. La strophe terminée par ce trait est, à la différence de la
précédente, très-faible dans La Boétie. Les quatre premiers vers n^ontrien
de Félegance qui caractérise cem d'Arioste. Dans la seconde partie, en
renversant Tordre des idées, et en transportant au commencement c^ der*
nier vers si gracieux (St. 11), Parea a lei ch' ogni notte , ogoi dî fusse , le
traducteur a détruit tout le charme de roriginaU

POÉSIES FRANÇAISES. 485 Combien de fois , combien elle eut d*en\ie Sur ToursS les glirsS les laissons* endormis! Car de dormir elle eust eu grand'envie, Sans s'esveiller de tout le temps promis; Et que d'ouïr chose que Ion luy die, Fors que Roger , il ne luy fust permis : Mais tant s'en faut qu'ainsi elle demeure ^ Qu'eli' ne dort pas toute la nuict une heure. De çà de là par la fascheuse plume Elle se vire , et n*a point de séjour* : Vers la fenestre elle va par coustume , Pour avancer, si elle peut, le jour, Pour espier si l'aube se rallume , Semant ses lis et ses roses autour ^ Puis tout autant, lors que le jour est né , 1. Combien de fois elle envia le sort de Tours, desonrs.... 2. (Glires) loirs ; on sait qu'ils demeurent tout l'hiver ensevelis dans le sommeil : v. Martial, ép., XIII, 59. 3. Vulgairement : les blaireaux. Dn Bellay , s. àV de VOlivCy s'écrit de même, en soupirant après leur sort : 0 animaux de plus heureuse sorte, Dont l'œil six mois le dormir n'abandonne ! 4. Repos : Des Periers , en décrivant un pèlerinage « à Nostre Dame de l'Isle (l'tle Barbe, près de Lyon), y> a dit dans ce sens : Le beau jour ! Adieu, séjour I 5. Ainsi le poète que nous venons de citer, dans sa charmante pièce des Roses, leur compare l'aube naissante : Eussiez doublé si la belle prenoit Des fleurs le teint, ou si elle doonoit Le sien aux fleurs , plus beau que mille choses : Un mesme teint avoient l'aube et les roses.

486 POÉSIES FRANÇAISES. Yeutveoir le ciel des estoilles

o^lé^ Quand elle fiit à quatre ou cinq jours près S Lors en son cœur
Tesperance certaine Luy promettoit que d'heure à autre après Quelqu'un
diroit : Voicy R(^er qu'on meine. Elle monta mille fois les degrés D'une
grand' tour qui descouvroit la plaine, Et les forests et chemins qu'elle pense
Qu'on peut venir à Montaulban de France*. S'eile de loing voit quelque
arme qui luise, S'elle voit rien qui façon d'armes aye, Lors son Roger elle
croit qu'elle advise , Et tout à coup son œil moite s'esgayé^ Si d'un cheval
ou d'un laquet s'advise , C'est un message : ainsi elle se paye ; Et bien
qu'encor cest espoir la déçoit S Un autre après et un autre en reçoit. Du
mont souvent, armée*, devalla% 1. Ces derniers vers ne sont pas trop
infértenrs à eevi de l'Arioste. 2. C'est-à-dire : quand il n'y eut plus à passer
qat qui* tre ou cinq jours Jusqu'à celui où le retour de Roger était attendu....
3. Par où elle pense qu'on peut venir de France à Mobtauban : cf. TArioste ,
c. 25 et 26. 4. Comment reprocher au traducteur de n'avoir po épier ce vers
(St. 15)? E rasséréna i begli ocehi, e le ciglia. 5. La déçoive, eût-il fallu
écrire, dès cette époque. 6. L'édition originale ajoute si après armée, ce qui
bit une syllabe de trop et brise évidemment la mesure: es effet la syllabe
muette, dans armée, ne comptait pu moins que les autres. 7. (Rac. : val,
vallée), elle descendit...» Marot, dans ses

POÉSIES FRAI[^]ÇAISES. 487 Croyant pour vray qu'en la campagne il soit ; Puis ne trouvant personne, s'en alla, Et croit qu'il est monté par autre voye. Le vain désir qu'en y allant elle a, Celuy là mesme au château la renvoyé : Il n'est ici ne là ; mais ce pendant Le temps promis se passe en attendant. D'un tour passa le temps attendu d'elle, Deux, trois, huict, vingt *; et encores l'amante Ny ne le voit, ny de luy n'oit nouvelle. Lors se plaint elle , et si fort se lamente , Qu'elle eust fait dueil aux Sœurs par sa querelle. A qui soustient chascun poⁱ sa serpente*, à gramme «cala louange du comte de Lanyvolare : y> Trois fois remonte et trois fois devalla ; rme expressif que le peuple n'a pas abandonné. Cf. mnet 16* de VOÜve, 1. Jours s'écoulèrent, sous-ent. 2. Qu'elle eût attendri, par ses plaintes (querela] , les unes.... 3. Cheyeu : Régner, SaL IX, dit u de femmes jolies >^, l'elles sont Propres en leur coiffure : un poil ne passe Tautre. 4. En prose, on n'employait qye serpent, La périphrase ii d'ailleurs languissante. L'italien crinite di serpenti, si plus énergique que le latin anguicomœ (v. Ovide, tace), et que le Ters même de Catulle, EpUhal. Pelei et hetidos, 193 : Euroenides quibus angineo redimita capillo Frons expirantes prseportat pectoris iras. otre vieille langue française eût pu dire : enchevelees de irpens. Remarquons ici que ce terme d'enchevelé a été eurement renouvelé par M. Sainte-Beuve , dans son lude sur Méléagre, Revue des Deux-Mondes, n'^(duiS écemb. 1845, p. 1026.

488 POÉSIES FRANÇAISES. Tant elle fait d'oultrage à son poil
d'or S Sa blanche gorge et ses beaux yeux encor. Donc il est dit , donc c'est
ma destinée, Que je cherche un qui me fuit et se cache , Que j'estime un dont
je suis desdaignée, Que je prie un qui de m'avoir se fasche. Il me veut mal :
à luy je suis donnée, Luy qui se plaist tant qu'il faudra qu'on tasche Faire du
ciel les déesses descendre , Si à aymer on le veut bien apprendre*. Je
l'ayme, hélas , et ce haultain l'entend; Il ne me veut pour amante ny serve*
: Pour luy la mort, il le sçait bien, m'attend; Apres la mort son ayde il me
reserve I Il craint me veoir , et me fuit, se doubtant* Qu'à le fleschir mon
martyre me serve. 1. On a vu que chaque poète célébrait alors les chevm
d'or, les cheveux dorez de sa dame : c'est ce qu'en particulier avait fait
Pétrarque, Canz, 14*, et pass. 2. L'original, dans ce passage, présente
d'abord des oppositions frappantes , puis une amère ironie : tout cela a trop
disparu dans la traduction. 3. Esclave... Cruel tyran de la serve pensée, a dit
Du Bellay, sonnet 40 de l'Ohve.— L'Ariane de Catulle adresse à son volage
amant de semblables reproches ; elle aussi eût été heureuse de
l'accompagner pour le servir: Quae tibi jucundo famularer serva labore, etc.
(CEpUhdL Pelei et Thelidot, y. 161.) 4. Même sens que redoulant. Doubler ,
se doubler ^ avait, dans notre ancienne langue, cette acception qu'il
conserve encore quelquefois au xvi^e siècle : Bon. des Periers «.< à
Jacqueline de Stuard n : Car qui bien aime, à bien aymer s'astreint,
Doublant d'amour la cautelle (ruse) et puissaof.i.. Ainsi en grec, ôxvetv
signifie hésiter et craindre.

POÉSIES FRANÇAISES. 489 Ainsi l'aspic, pour demourer
 meschant. Fuit la musique et refuse le chant. Las ! retiens moy , o Amour,
 ce fuyart ; Que sans vaguer S comme moy il s'arreste ! Si tu ne peux , donc
 rends moy celle part OÙ tu me prins estant à nul subjecte[^]. Las que
 vrayment mon esprit est musartS Croyant qu'en toy quelque pitié se mette.
 C'est ton plaisir, voire ta vie entière, De faire en pleurs des yeux une
 rivière*. Mais pauvre, hélas I de qui me doy je plaindre Que de mon fol et
 insensé désir , Qui vole au ciel et si hault veut atteindre, Qu'un feu bruslant
 ses ailes vient saisir? Du ciel il tombe, et pour cela n'est moindre Mon dur
 torment , mon aigre desplaisir : Il monte encor, et au feu s'abandonne; Et
 jamais fin à mes cheutes ne donne [^] Mais mon désir ce mal ne me
 pourchasse : C'est plustostmoy qui le loge en mon cœur, OÙ se trouvant, ma
 raison il en chasse, Estant sur moy et ma force vainqueur. Il me fourvoyé*,
 et çà et là me passe 1. (Vagari), aller, errer cà et là.... 2. Cet état où j'étais
 lorsque ma liberté n*a?ait pas enre été engagée. 3. Vain : aujourd'hui encore
 un musard, c'est un homme slf, qui passe son temps à des riens. Il vient de
 muser, e Nicot dérive de museau, a et qui signifie s'arrester ipidement à
 regarder quelque chose , et tarder, comme rous disiez : avoir et tenir le
 museau tourné et fiché à garder quelque chose. i> I. Cette imprécation
 s'adresse à TAmour, qui veut se igner sans cesse dans les larmes de ceux
 qu'il asservit. S. Strophe heureusement traduite. l. M'égare : v. sur ce mot, p.
 324, n. 1. '21

490 POÉSIES FRANÇAISES. De mal en pis, et de moy n'a point
 peur; Estant sans bride à la mort il me meine : Car tousjours croist avec le
 temps la peine. Las, mais pour quoy moy mesme Je me blasme? Fors de
 t'aymer, quelle faute ay je fait? Est ce grand cas qu'un foible sans diffame[^]
 Par les assauts de Tamour soit desfait? Donc par rempars doy je garder
 mon ame D'avoir plaisir d'un langage parfait, D'une beauté, d'une façon
 guerrière? Malheureux l'œil qui fuit à la lumière! C'estoit mon sort; et puis
 j'y fus meinee Par les propos de gens dignes de foy, Qui me peignoient une
 joye ordonnée[^], Qu'en bien ayment recevoir je devo^y *. Si fainte * estoit la
 promesse donnée , Si par Merlin trompée je me voy. De ce Merlin je me
 peux donoques plaindre ; D'aymer Roger je ne me peux restraindre[^] Donc
 je me plains de Merlin et MdisseS Et me piaindray d'eux éternellement; Par
 leurs esprits ils feirent que je veisse Un firuict du grain que j'allois lors
 semant' : 1. Sans reproche (non pas de tvzft[^]éta, comme ditIVieot mais de
 diffamareyy on disait: être noté de dtjfame (d'infamie). 2. Réglée, sagement
 tempérée.... 3. Ancienne orthographe, employée ici pour la rime. 4. On
 écrivait généralement /atndre, « quoy que fiimiirt Hist mieux,» observe
 Nicot. 5. Abstenir, empêcher (restringere] : Je ne peux cesser... 6. Pour les
 entrevues de l'enchanteresse Mélisse et de Merlin avecBradamante,on peut
 voiries chants 3,4,7,etc., du Roland Furieux, 7. Allusion au chant III», où
 Merlin montre à Bridt

POÉSIES FRANÇAISES. 49f Cestoit à fin qu'en prison je me
meisse Sous cest espoir; je ne sçay pas comment, Ne qu'ils pensoient, fors
qu'ils portoient envie Au doulx repos et seurté* de ma vie. Ainsi son dueil
tant serrée la tient, Que nul confort ne treuve en elle place ; Mais puis
l'espoir maugré le dueil revient Et dans le cœur par le milieu luy passe.
Devant ses yeux tousjours Roger lui vient : EU* croit tousjours qu'encore il
satisfait^ ; Cest espoir fait, maugré la douleur grande, Que son retour
d'heure à autre elle attende. Donc cest espoir encores la paissoit' Un mois
après , de sorte que sa peine Quelque peu moins pour cela la pressoit. Un
jour la pauvre en venant par la plaine, Où en cherchant Roger elle passoit,
Print un rapport pour nouvelle certaine Qui si avant dans le cœur luy passa ,
fntte la postérité qui doit naître d'elle et de Roger. En erchant à rendre la
métaphore , La Boétie est bizarre presque inintelligible; du reste toute cette
strophe, isi que les deux précédentes , est lèche et faible : quel gret se peint
dans la gradation de ce dernier vers , si iparfaitement senti par le traducteur
(St. 25), De' miei dolci , sicuri, almi riposi ! 1. Four seureté, sûreté :
abréviation fort usitée dans i vers au xvi* siècle , mais que l'âge suivant
devait re;er, ainsi que presque tontes les licences de ce genre. Ce mot,
ditVaagelas, quoiqu'il semble en parlant qu'on le fasse que de deux syllabes
, est toujours de trois, et n'est pas même permis en vers de ne le faire que de
lUx. » Remarq., t. ii, p. 305. 2. Qu'il sera ramené près d'elle par l'amour
qu'il lui juré.... 3. On dit encore : Il se refait d'espoir.

492 POÉSIES FRANÇAISES. Que tout l'espoir tout d'un coup il chassa« Par un Gascon qui avoit esté pris Des Sarrasins , à la grande journée ^ Qui fut donnée au devant de Paris*, Fut ceste alarme à l'amante donnée. Cestuy luy a de poinct en poinct appris Gomment s'estoit la guerre demeinee* : Elle en propos de Roger se jecta, Et sans bouger à ce but s'arresta. Rien à conter le Gascon ne laissa , Ayant du camp bien grande cognoissance: Il luy conta que Roger ne cessa Tant qu'il eust mis Mandricard à oultrance' ; Mais que si fort Mandricard le blessa , Qu'un mois sa vie en fut hors d'espérance. S'il se fust lors de parler arrêté, La vraye excuse à Roger c'eust esté. Mais puis il dit, qu'une dame on appelle Marphise au camp , et que chascun la vante, Qu'on doubteroit si la face est plus belle , L'esprit plus vif, ou la main plus vaillante ^ : 1. «Journée, dit Borel, se prend ou pour le chemin d'un jour, ou pour une bataille ; » et sur ce propos il cite la réponse faite à un prince étranger qui demandait combien il 7 avait de journées jusqu'à Paris : Si ?ous en entendez par là des jours de marche, il y en a très-peu; mais si tous voulez dire des batailles , vous né sauriez les compter. V. Trésor de Recherch,^ p. 284. 2. V. le Roland Furieux, c. 30. 3. Tout ce qui s'était passé dans le combat (d'Agramant) : demeiner un combat, un procès, joye, douleur, marchandise , etc. ; locutions données par Nicot. 4. c(Combatre à oullrance,n c'était s'efforcer de s'arracher la vie l'un à l'autre : u Mettre un ennemi à oultrance j » en finir avec lui , le tuer. 5. Dans ces vers, le traducteur est plus rapide que l'ori

POÉSIES FRANÇAISES. 493 Que Roger Tayme, et qu'il est
aymé d'elle, Que peu souvent Tun de l'autre s'absente , Et par le camp que le
commun bruit vole, Qu'ils ont donné l'un à l'autre parole; Que Ion n'attend
fors que Roger guarisse, Pour faire après de leurs nopces la feste ; Qu'il
n'est aucun qui ne s'en resjouisse, Et qui de veoir ce jour là ne souhaite*.
Aucun n'y a que souhaiter ne feisse*, Sçachant des deux la valeur si
parfaite^ D'en veoir sortir la plus vaillante race , Qu'on veit jamais en ceste
terre basse ^ . Un crevecœur, une douleur extrême, Oyant ce conte , assaillit
Bradamant , Si que* de cheoir elle fut lors à mesme : ginal. On remarquera,
en passant, qnc cette strophe et la suivante sont exclusivement composées
de rimes fêmi> nines , le mélange réglé des masculines n'étant pas encore,
comme on Ta dit, réputé nécessaire. 1. Il n'est pas sans intérêt de rappeler
que la racine de ce mot est Tancien verbe haïter, agréer, plaire. «Cela me
haïle bien , » dit Nicot , signifie : cela est à mon gré; d'où souhait et
souhaiter. Il a fait cela de bon souhait, c'est-à-dire, de bonne volonté; il est de
hait, dispos et gai; deshaité, mal à son aise : termes fort usités dans nos
Ticox auteurs. 2. Il n'est personne que je ne pourrais porter à désirer, s'il
connaissait.... En d'autres termes : tous concevraient le désir et
l'espérance.... La forme feisse, dissyllabe > rappelle l'ancien verbe feïre ,
faire. 3. La Boëtie a ensuite passé trois stances, où le poëte explique l'erreur
de l'armée et du chevalier gascon, qui aimait trop à parler, comme remarque
l'Arioste. 4. tf Il y avoit à gagner de dire si que pour de sorte que, ou
demamèregtif.nremarquejudicieuseroent La Bruyère, Ci 14. La poésie doit
surtout regretter ces tours rapides qui n'ont pas été remplacés.

494 POÉSIES FRANC AISBS. Elle tourna* son destrier*

vistement, Sans dire mot ; et cliassant de soy mesme Tout son espdr, et pleine de torment, De jalousie et de despit comblée , Toute .en fureur en sa chambre est allée. Comme elle estoit armée elle se couche Dessus le lict, virant la face en bas , Et là de draps elle remplit sa bouche, Pour se garder qu'elle ne criast pas* : Mais ce propos qui tant au cœur luy touche, Luy donne tant de rigoureux combats, Que ne pouvant son martyre cacher, Force luy fut la bride luy lascher^ A qui meshuy doyje croire, dit elle, O misérable, helasi or dis je bien, 1. Trouva, porte rédition originale ; leçon é?idemmenl fautive : vo/(d, dit l'Ârioste. 2. Cheval de Joute et de bataille , en latin, dexirariut, parce qu'on le menait à la main : terme particulièrement usité en poésie. On se servait en prose, comme on IcToit dans Villehardouin, du mot cheval ou palefroy, en italien, palafreno. Ce dernier, que Nicot présume composé de ces trois autres : par le frein, ne désigna plus guère dans la suite qu'une monture de dame. L'un des chapitres de Montaigne , 1, 48, porte ce titre : a Des deslriers.T» 3. Le poète italien est noble dans cette peinture de la douleur^ le traducteur ne Test pas, quoiqu'il traduise, on plutôt parce qu'il traduit littéralement. 4. Vaincue par le désespoir , Bradamante , au milieu d'une douleur effrénée qui semble présager de furieuses imprécations, ne trouve plus que de tendres plaintes. Il j a là un beau contraste. Virgile, Catulle, Racine dans le rôle d'Hermione et de Roxane, enfin tous les grands peintres de l'amour et de la jalousie, ont reproduit à TenTi ces brusques changements de la passion, tour à tour terrible et faible, ne s'élançant par bonds que pour retomber bientôt sur elle-même.

POÉSIES FRANÇAISES. 495 Tous ont le cœur félon ^ et infidèle, Puis qu'infidèle, o Roger, est le tien, Que j'estimois si humain et fidèle. Voy ton devoir, voy le mérite mien. Et juge après s*en histoire ancienne^, One cruauté s'approcha de la tienne. Pour quoy Roger , comme on ne voit pas un Tant beau que toy , tant pourveu de vaillance , EtqWen façon, ny gentillesse S aucun Ny tant que toy, ny près de là s'avance ; Pour quoy aussi ne fais tu que chascun Treuve entre tant de vertus la constance? Pour quoy n'as tu pour ta louange entière , La foy , qui est des vertus la première ? 1. Felf félon (fallo), déloyal , trompeur : ainsi Catulle : JaiDJam nulla viro juranti femina credat , MuUa viri speret sermones esse fidèles. {EpUhal. Pelei et Thélidos,y, 143.) 2. Ancien formait trois syllabes. Du Bellay, dans sa complainte sur la mort du duc Horace Farnaize : y> Par la dextre horacienne 11 (le Tibre) esperoit quelque jour, De sa fortune ancienne Veoir quelque brave retour. r. les Regrets, s. 112; Régnier, Sal, X, 141, etc. 3. Noblesse, générosité : u On a dit gent, le corps mt, remarque La Bruyère , c. 14 : ce mot si facile noniulement est tombé, Ton voit qu'il a entraîné geniU ins sa chute. y> Sur ce dernier terme, dont la signification du moins été fort restreinte , v. p. 102, n. U Marot, an »mmencement de sa 15* élégie : Ton gentil cœur si haultement assis , Ton sens discret à merveille rassis , Ton noble port, etc....

496 POÉSIES FRANÇAISES. Ne sçais tu pas que sans la loyauté
Nulle vertu ne sçauroit apparoistre, Comme il n'est point de si grande
beauté Qui sans clarté se peust faire cognoistre? Tu trompes une , est ce
grand* nouveauté , Estant son Dieu , son idole et son maistre ; Une à qui
lors ton langage eust fait croire Que du soleil la lumière estoit noire M Puis
que tu faus' à ce que tu promets, De toy meshuy quel espoir doibt Ion
prendre? Que craindras tu S puis que meurtrier* tu es D*une qui t*ayme et
ne se veut défendre ? Si moy qui t'ayme en ce torment tu mets, Tes ennemis
qu'en peuvent ils attendre? Au ciel n'a point de justice , je pense , Si ce
forfait demeure sans vengeance^ 1. Idée énergique et tonc bante ; mais le
français n'est qu'an pâle reflet de l'italien. Tibnile avait dit quelque chose de
semblable , I, iO, 35 : lUis eriperes verbis mihi sidéra cœlo Lucere, et puras
fluminis ire vias* 2. On disait alors également : je fau (fans) , lu faw^ il
faut^ à l'indicatif présent du verbe faillir ; et je faUk, tu failUi, il faille ; v.
Masset, Acheminemeni à la langue française, p. 27. 3. De faire, sous -en t.
4. On a vu plus haut, p. 475, n. 6, que meurtrier oe faisait que deux syllabes.
De là le verbe meurtrir, dont l'ancien sens se reconnaît dans ce vers de
Racine (Àthêlie, acte V, se. 6) : Allez, sacrés vengeurs de vos princes
meurtris ; mais depuis longtemps , par un caprice de Tusage, il ne signifie
plus que faire des meurtrissures, des cotUU' sions. Plus conséquents que
nous, les Anglais emploieot encore dans un même sens to murder et
murderer* 5. Ici le traducteur s'est arrêté , quoique l'épisode des

POÉSIES FRANÇAISES. 497 CHANSON Si j'ay perdu tant de vers sur ma lyre*, O inconstante, à bien dire de toy, Or j'en veus faire autant pour m'en desdire. Ceux qui liront ton infâme inconstance , aintes de Bradamante ne fût pas terminé entièrement, et i*il n'eût point atteint la moitié du 32* chant de rArioste. n peut croire qu'il fat rebuté par la fatigue d'une lutte, issi pénible qu'infructueuse , pour reproduire la beauté i l'original. 1. L'ancienne Togue de la chanson fut , au x?i* siècle , avement compromise par le triomphe de la réforme litraire proclamée par Du Bellay : c< Laisse moy là, disait slui-ci , dans son Illustration de la Langue françoise , 4, toutes ces vieilles poësies , telles que rondeaux, baldes , virelais , chants royaux, chansons, -n mais ce derer genre avait de trop profondes racines dans l'esprit ançais pour ne pas survivre à cette injuste proscription, aant à cette chanson de La Boëtie, on aurait pu l'appeler egie avec plus de justesse , et on peut même la rapproler, pour le sujet ainsi que pour les détails , de la 8* et s la 14* des Elégies de Marot. Le même sujet a été traité issi par Tibulle, 1, 10; IH, 4 et 6, ad fin.; Properce, II, {f. 2. On peut voir, pour le mètre de cette pièce, les Etudes ir La Boëtie, p. 135. —Le premier vers rappelle un ait deTibulle^II,4, 13: Nec prosunt elegi, nec carminis auctor ApoUo ; ce passage des Elégies de Ronsard : Que me servent mes vers et les sons de ma lyre ? Je pleure, je me deuls , je suis plein de martyre , Je fay mille sonnets, je me romps le cerveau Et ne suis point aymé....

498 POÉSIES FRANÇAISES. Et les reflots* de ta perjure * foy ,
 En t'oultrageant m'en feront la vengeance. U ne faut pas que si fiere te rende.
 Comme autresfois, ceste grande beauté : C*estoint mes vers qui la te
 faisoient grande ^ Par moy estoient ces roses amassées. Qui jusqu'ici en ta
 face ont esté , Et or par moy te seront effacées. Je t'ay donné ceste face tant
 belle : Je veux tout prendre , et qu'on ne puisse veoir Rien plus en toy que
 ton cœur infidèle. C'est tout le bien qu'ores * avoir je puisse , Que
 cognoissance un chascun puisse avoir De mon malheur , hélas I et de ton
 vice. Quand par mes vers je te verray mauldite. Dedans mon cœur ce seul
 regret j'auray, Que pour ton mal ta peine est trop petite. Mais si encor ce
 n'est vengeance entière, En te blasmant au moins j'arraheray Jusques au
 fond toute l'amour première. 1. Même sens qae reflux, mais dès lors moins
 usité: « Flux et reflux » dit Nicot, c'est comme si vous disiez flol et reflat,
 tout ainsi que floler et refloler. » 2. (Perjurus) ; parjure, était déjà plus
 généralement employé : v. Nicot. 3. Ce privilège des poètes d'embellir,
 d'illustrer celles qu'ils aiment, a souvent été célébré. Properce, III, 2,18 :
 Fortunala meo si qua es celebrata libelle ! Carmina sunt formse tôt
 monumenta tuse. Cf. Id. , II, 34, à la 6n ; Tibulle, 1, 4, 59 ; Ovide , de Mort.
 TibuL, 31;Bertin, Amours, III, 1; Lamartine, Médit. III, à Elvire. 4.
 Âctuellementeni, comme dans ce vers de Régnier, Eleg* IV: Et mon honneur
 passé m'est ores une honte....

POÉSIES FRANÇAISES. 499 De mon dur mal je veus que ce bien sorte , Que mon exemple après moy gardera* Que tu ne trompe^ aucun de mesme sorte. Mais si quelqu'un encor Tamoieur n'évite, M' ayant ouy , celui méritera Ce que je souffi*e à ceste heur' sans mérite. Helas 1 dis moy , o traistre * et desloyale , Qu'est ce qui t'a despieu en moy , sinon Contraire à toy , ma volonté loyale ? Qu'as tu gagné à changer de courageS Sinon de perdre et ta foy et ton nom , Et mon cœur tien , plus que le tien volage *? Fay , faulse , fay de tous amans la preuve* ; Puis dis que j'ay deservy ' ce torment. Si tant que moy aucun ferme s'en treuve. Tu mesuras ainsi ma recompense , Que nous estions constans esgalement, Moy en l'amour , et toy en l'inconstance * . 1. Empêchera.... 2. Pour trompes : c'est une de ces licences, dont l'usage était rare même à cette époque , et que les progrès du goût devaient bientôt entièrement interdire. 3. On disait aussi, et de préférence, traislreue au féminin, comme je l'ai remarqué plus haut. 4. De sentiments : on a déjà vu courage pour esprit, cœur , p. 304, n. 4. Du Bellay, 39* sonnet de l'Olive : Non la beauté qui un léger courage Peut esmouvoir.... Et sonnet 50*' , ibid , : Lors je pourrois flescbir vostre courage. 5. Ce vers subtil veut dire sans doute : Et de perdre mon cœur qui t'appartenait plus encore que ton propre cœur, si peu sûr de lui , si changeant. 6. On dirait aujourd'hui ; l'épreuve. 7. Mérité.... V. p. 432 n. 5. 8. Imitation italienne : on sait que de tels concetti st

The text on this page is estimated to be only 29.95% accurate

500 POÉSIES FRANÇAISES. Les vens aux bords tant de vagues
n'ameinentS Lorsque Thyver est le maistre de Teau, Comme de flots dans
ton cœur se promeinent. L'automneabbat moins de feuilles auxplainesS
Moins en refait le plaisant renouveau S Que tu desfais et fais d'amours
soudaines. 0 quelle amour mon amour eust conquise » 0 que de foy ma foy
eust peu gagner , trouvaient mêlés, dans les modèles que suivait alors
l'esprit français, aux accents de la plus ardente passion. 1. Comparaison
antique, comme celle qui va saine : Properce avait dit , EL, II, 4, 11 : Non
ita carpathiae variant aquilonibus unds. Nec dubio nubes vertitur a ira noto :
Cf. ibid., 28, 8. Bon. des Perriers (conte nouveaa à la royne de Navarre),
parle aussi d'une fille pl%u variable, Plus inconstante et trop moins
arrestfee Que n'est la plume au vent mise et jectee , Ou l'eau qui court par
les prez verdoyans. 2. Quam multa in silvis autnmni frigore primo Lapsa
cadunt folia.... jEn., YI, 309 ; et déjà Virgile avait emprunté cette
comparaison à Homère : v. Heyne , au vers cité. En oatre Properce, II, 9 , 33
: Non sic incerto mutantur (lamine sjrtes, Nec folia hiberno tam tremefacta
noto. 3. (Renovare). Ce mot si expressif pour désigner leprntemps, cette
Ame des arbrisseaux, comme l'a dit Ronsard CEleg.), est fort employé au
xvi' siècle : le même poète souhaite , dans ses Amours à Âstree : Que ses
beaux ans, en despit de vieillesse, Ainsi qu'un renouveau soient tousjours en
jeunesse. Ailleurs il s'adresse à Valouelte ; il voudrait L'oyant chanter au
renouveau , Comme elle devenir oiseau.

POÉSIES FRANÇAISES. SOI S*aiUeurs qu*en toy ma fortune
l*eust misel Si un cœur ferme et constant se peut rendre. Mon coeur Teust
peu à tous cœurs enseigner, Forsqu'autienseul, qu'il vouloit seul apprendre*
. Or voy je à clair, desloyale, tes ruses : Non que devant tu n'en ayes usé ;
Mais lors pour toy je faisois tes excuses. Excuse toy ores , s'il se peut faire.
Mais tu sçais bien , toy qui m'as abusé , Quand je la voy que ta faute est
trop claire. Tu fais grand cas de ta race, o légère , Tu mens : ce fut la mer
qui te conceut*, Et quelque vent de l'hy ver fiit ton père. L'eau et le vent,
voilà ton parentage ; Puis en naissant celle qui te receut, A mon advis, c'est
la lune volage ^ Songer ne puis qui t'auroit allaictee; Mais enseignée et faite
de la main 1. Instruire , former à la constaDce. 2. Quod mare conceptum
spumantibus exspuit undîs; Catulle, EpithaL Pelei el Thelidos, v. 155. On
retrouve aussi dans ce passage le mouvement d'une imprécation de Virgile,
JE», liv. IV , v. 365 : Née tibi diva parens, generis nec Dardaous auctor.
Perfide.... etc. Remarquons d'aillenrs que dans le poêle français la mer, ainsi
que le vent, est l'emblème de l'inconstance. 3. Dans les mots lunet et
lunatique, dont le second seul nous est resté , subsiste la trace des anciennes
superstitions qui liaient, par un rapport mystérieux, les mouvements
dérégls de l'esprit au cours et aux influences de la lune : de là autrefois
lunage , humeur fantasque , caprice insensé.

502 POÉSIES FRANÇAISES. Tu fus , pour vray , du muable
 Protee *. Encor la mer maintesfois estbonnasse; Le vent parfois est paisible
 et serein : Mais de changer tu ne fàs oneques lasse. Enoor Protee, après
 mainte desfaite, Lier se laisse ; et qui te liera ^, Puis que le neud de ma foy
 ne f arreste? Tout à la fois le ciel, comme je p^oise , Ferme en un lieu son
 tour arrestera , Et ton cœur faulx prendra quelque asseuraace*. Las, que de
 toy pauvrement je me venge! Je te reprens de ta légèreté, Et tu en fais ,
 perverse, ta louange. Aussi je sens que lorsque je m'essaye De dire mal de ta
 dei^oyauté, G*est lors, hélas, que je touche ma playel 0 moy chestif S si ma
 force est si vakie Qu*il faut que moy qui pour elle me deillsS Pour la punir,
 j'augmente encor ma peine I Va traistre , va , je quite la vengeance ; Je n'en
 veus plus : tout le bien que je veus, C'est que de toy je n'aye souvenance. 1.
 y. Homère, Odyss., IV, y. 455, 463 ; Virgile, Ceorjf., IV, 406, 411; 441, 443;
 Hygin, Fab. 118. 2. Ce dernier mot forme trois syllabes. 3. Deviendra
 constant. Asseurane est ici synonyme di fidélité. 4. Oh! que je suis à
 plaindre.... 5. (Doleo) :y. p. 341, n. 3.

POÉSIES FRANÇAISES. 503 SONNETS. L'un chante les
amours de la trop belle Heleine[^], L'un veut le nom d'Hector par le monde
semer , et l'autre par les flots de la nouvelle mer* 1. On peut Voir, au sujet
de cette nouvelle série de «sonnets , les Eludes sur La Boëtie, p. 148 et suiv.
Ils furent composés, ainsi que nous l'apprend Montaigne[^] l'm., 1,28,
«comme il estoit à la poursuite de son mariage, en'fa?eur de sa femme. »
C'est ainsi qu'à la même époque, un autre poète bordelais, Pierre de Brach[^]
chanta en vers fort admirés de Guillaume Colletet (Vies des poètes
françois., art. de Brach)[^] à la Tholosaine Aymée , qui devoit estre sa
femme ; » et Salmon Macrin, célébra par Du Bellay, illustra aussi de la
même manière sa femme Gélionis. 2. Ces premiers vers rappellent le début
des poésies d'Anacréon , qui venaient d'être retrouvées par H. Estienne,
ΟέXw Xέ-yeiv 'ATpE(8aç, eέXo \$à Kà8(Aov \$5eiv...., et, pour le
mouvement, Tode d'Horace I, 7 : Laudabunt alii claram Rhodon, aut
Hitylenein.... 3. Parti de Thessalie , Jason traversa , pour arriver en
Colchide, la mer Egée, l'Hellespont, la Propontide, le Bosphore de Thrace et
le Pont-Euxin : c'est sans doute cette dernière mer, jusqu'alors inconnue,
que le poète appelle ici la nouvelle mer. Un de ses promontoires avait reçu
le nom de Promontoire de Jason; et dès le début de son poème sur les
Argonautes, Valérius Flaccus célèbre la hardiesse de cette navigation à
travers des mers inexplorées: Prima deiim magnis canimas yreto penna
natis. Cf. /(!.,€. I,v. 7.

The text on this page is estimated to be only 29.00% accurate

50 i POÉSIES FRANÇAISES. Conduit Jason gagner les thresors de la laine*. Moy je chante le mal qui à son gré me meîne: Car je veus y si je puis , par mes carmes* charmer Un torment, un soucy , une rage d'aymer , Et un espoir musart, le flateur de ma peine. De chanter rien d'autrui meshuy qu'ay je que faire'? Car de chanter pour moy je n'ay que trop à faire. Or si je gaigne rien à ces vers que je sonne *, Ma dame tu le sçais, ou si mon temps je pers : Tels qu'ils sont, ils sont tiens: tu m'as dicté mes vers, Tu les as faits en moy', et puis je te les donne. 1. La Toison d*or : t. outre le poëme précédemment cité, ceux d'Orphée et d'Apollonius de Rhodes ;Pindare; Pylh., IV; Hygin , Fab., 14, etc. 2. (Carmin a) chants, vers.... 3. Quid mihi profuerit velox cantalus Achilies? Quid pro me Atrides alter et alter agant ? (Ovide, Amor., II, 1, 29.) (Venus) non patiturScythas Et versis anjmosum equis Parthum dicere, nec quae nihil attinent. (Horace, 0(f., 1,19,10.) 4. Je chante : Du Bellay, dans un éloge consacré «à Pierre de Ronsard , n lui dit Que les nymphes du Loir après luy vont sonnand; puis il ajoute, en adressant à celles-ci la parole : Meinez sous tel sonneur vostre danse sacrée* y. encore p. 370 n. 4. 5. Idée gracieuse, que Bon. des Periers, dans des vers à Marguerite de Navarre , n'a pas exprimée avec moi ai dt charme : Arrêtez-vous, dit-il, 6 mes petits vers , Et merciez amitié et la dame Dont vous tenez, si n'estes ignorans , Tout ce qu'avez , le corps, l'esprit «t l'ame.

POÉSIES FRANÇAISES. ^5 n. J*aUois seul remaschant* mes
angoisses passées : Voyci (dieux, destx)urnez ce triste malencontre'I) Sur
chemin d'un grand loup l'effroyable rencimtre , Qui vainqueur des brebis de
leur cMen délaissées, Tirassoit' d'un mouton les cuisses despecees. Le grand
dueil du berger* : il rechigne* et me montre Ses dents rouges de sang, et
puis me passe contre, Menassant' mon amour, je croy, et mes pensées. De
m' effrayer depuis ce présage ne cesse : Mais j'en consulteray sans plus à^
ma maistresse. One par moy n'en sera pressé le Delphien : 1. Terme fort
énergique dans son acception figurée (comme remandere des latins) que
nous avons malheureusement perdue. 2. Un de ces substantifs assez
nombreux dont le genre a changé ; il est du féminin. 3. Fréquentatif^
aujourd'hui trivial ; il n'est pas donné par Nicot. 4. Rejet brusque ,
apposition dans le goût des Grecs et des Romains. On sait que Ronsard
avait cru pouvoir transporter ces effets dans notre poésie , et, que par son
exemple, il en avait popularisé remploi. 5. Rac. chien : c'est proprement
faire la grimace d'un chien que l'on fâche et qui gronde; r«c/itn,de mauvaise
humeur. Foulques d'Anjou avait été désigné par ce surnom, à cause de
l'expression dure de sa physionomie irritée. 6. On écrivait plus
généralement menaçant : rac. : minaciœ, mot employé par Plante, Miles
glor., II, 4, 21 ; Non possunt mihi minaciis tuis hisce oculi fodiri. Cf. id.,
True, V, 86 ; Rud., III, 3, 16. 7. Avec était plus souvent Joint à ce verbe. La
Boétie. 22

o06 POÉSIES FRANÇAISES. Il lesçait, je le croy, et m'en peut
 faire sage*; Elle le sçait aussi, etsçait bien d'avantage, Et dire , et faire encor
 , et mon mal et mon bien, in. Elle est malade , hélas I que faut il que je
 face*? Quel confort, quel remède? 0 cieux, et vous m'oyez, Et tandis ',
 devant vous, ce dur mal vous voyez Oultrager sans pitié la douceur de sa
 face * I Si vous l'ostez , cruels , à ceste terre basse. S'il faut d'elle là hault
 que riches vous soyez*, Au moins pensez à raoy , et, pour Dieu, m'ottroyez
 1. Instruit.... Virgile, dans V Enéide, YII^ 645: Et meministis enim, divs, et
 memorare poteslis. 2. On peut, sur cette pièce, rapprocher de La Boëtie,
 Properce. 11, 28 ; Tibulle, IV, 4 ; Pétrarque, Sonn, 151 et 195; l'élégie de
 Marot n sur la maladie de s'amie,» dans les Chants divers, ti le sonnet
 103** de VOlive de Du Bellay. 3. Cependant : tandis n'était pas alors sui*y*i
 de q*w*; V. M. Génin, Vari*a*i, du lang, fr., p. 241 , n. 1 ; cf. Remarques de
 Vaugelas , t. i, p. 228. 4. Ainsi Marot , pass. cité : Seigneur, il semble,
 tant est belle, Que plaisir prins à la composer telle... Ne souffre pas advenir
 cest outrage, Que maladie efface ton ouvrage. 5. Expression antique :
 Sophocle, au début de VCEi*ipt* roi , Y. 31 , dit que le royaume de Pluton est
 enrichi par la contagion qui dévore en foule les citoyens , 'J^ti^ «Xou.
 TîCeTai. La Fontaine, dans sa fable des Animaux malades de la peste, peint
 aussi d'un trait ce fléau, qu'il montra Capable d'enrichir en un jour
 rÂchéron»

POÉSIES FRANÇAISES. 507 l'^u'au moins tout d'une main
 Cliaron tous deux nous passe*; Ou s'il est, ce qu'on dit des deux frères
 d'Heleine ', 'Que l'un pour l'autre au ciel , et là bas se promeine % Or
 accomplissez moy une pareille envie : Ayez , ayez de moy, ayez quelque
 pitié ; Laissez nous, en l'honneur de ma forte amitié*, Moy mourir de sa
 mort , ell' vivre de ma vie. IV. 0 qui a jamais veu une barquette telle , Que
 celle où ma maistresse est conduite sur l'eau? L'eau ti'emble, et s'efforçant
 sous ce riche vaisseau, Semble s'enorgueillir d'une charge si belle^ On diroit
 que la nuit à grand's troupes appelle Les estoilles , pour veoir celle dans
 le bateau, Qui est de nostre temps un miracle nouveau, 1. Una ratis fati
 nostros portabit amores Cxrula ad infernos veliGcata lacus. Si non uniiis,
 quxso , miserere duorum : Vivam, si vivet ; si cadet illa, cadam. (Properce,
 EL, II, 28, 39; cî. ibid., 20, 18.) 2. Si ce que l'od rapporte des.... est vrai.... 3.
 Si fratrem PoUux alterna morte redemit, Itque reditque viam toties...
 Virgile, ^n., VI, 121. Cf. Homère, Odys., XI, 302, et PiDdare, iVew., X,
 142. 4. Souvent ce mot est pris au xvi* siècle pour tendresse passionnée,
 amour, 5. On peut rapprocher cette pièce de la Canz. 3 et surtout du Sonn,
 189 de Pétrarqua.

508 POÉSIES FRANÇAISES. Et que droict sur son chef ^ tout le
ciel estincelle. Pour vray onc je ne veis une nuit estoilée Si bien que celle
nuit qu'elle s'en est allée : Tous les astres y sont , qui comptent estonnez
T^s biens qu'ils ont chascun à ma dame donnez; Mais ils luisent plus clair ,
estans rouges de honte D'en avoir tant donné qu'ils n'en sçachent le
compte^. V. Au milieu des chaleurs de juillet l'altéré *, Du nom de
Marguerite une feste est chomée. Une feste à bon droict de moy tant
estimée ; Car de ce jour tout l'an ce me semble est paré\ 1. Synonyme de
tête à cette époque et préféré par le» poètes, comme plus noble. Ronsard,
dans son hymne au printemps : Trois fois je te salue, et trois fois je te prie
D'esloigner tout malheur du che/'àe mon Alvie ; Ailleurs il dit que Jésus-
Christ, de retour parmi nous, à la vue des désordres de ce monde, Priroit
qu'un traict de feu luy accablast le chef. De même, D'Aubigné , dans la
pièce intitulée l'Hiver: Mon cAé/'blanchit dessous les neiges entassées. Cf.
Du Bellay, Olive, sonn. 1 et 2 ; etc. 2. Les sonnets de Pétrarque , et tous
ceux des poètes ses imitateurs, sont pleins de ces exagérations de
la^alantérie qui passèrent de là dans les romans et régnèrent sur notre
théâtre jusqu'au temps où le bon sens du sTère Boileau en fit justice : cf.
particulièrement Du Bellay dans V Olive , sonnets 6, T, 8, etc. 3. Cum
sitiunt herbx... (Virgile, Georg., IV, 403.) 4. At tu , Natalis , multos
celebrande per annos, Candidior semper, candidiorque venî. Tibulle, JE/., 1,
7, 63 j cf. Properce , III, 10.

POÉSIES FRANÇAISES. 509 Ce beau et riche nom, ce nom
vrayment doré , C'est le nom bienheureux dontmadame est nommée, Le
nom qui de son los* charge la renommée , Et qui, maugré les ans, de vivre
est assuré. Ou i*encre et le papier en ma main faillira. Ou ce nom en mes
vers par tout le monde ira ^ . Il faut qu'elle se voye en cent cartes* escrite, Et
qu'un jour nos nepveux , estonnez en tous temps, Soit hyver, soit esté, sans
faveur du printemps, Voyentdans le papier fleurir la Marguerite*. VI. Ou
soit lors que le jour le beau soleil nous donne , 1. De sa gloire (qu'elle a
mission de répandre) : los , loaange , que l'on a déjà rencontré dans les
premiers sonnets, Yieillissait à cette époque ; il n'est pas donné par Nicot. 2.
Ronsard avait dit dans ses Amours de Cassandre : Donne moy l'encre et le
papier aussi : En cent papiers, tesmoins de mon soucy, Je veux tracer la
peine que j'endure , En cent papiers plus durs que le diamant ; A fin qu'un
jour noslre race future Juge du mal que je souffre en aymant,..« 3. a Carie
est, dit Nicot, le papier dont on use à écrire ; » de \k, cette locution
proverbiale : donner carte blanche, signer un papier, en laissant à un autre la
liberté de le remplir. 4. Jeu de mot, fort en vogue à cette époque, grâce à la
réputation de «t ceste grande princesse, Marguerite, royne de Navarre ,
laquelle feit paroistre par ses Marguerites des Maxgueriles (ainsi est
intitulée sa poésie), combien peut l'esprit d'une femme, quand il s'exerce à
bien faire ^» Pasquier, Rec. de la France, VIT, 6.

10 POÉSIES FRANÇAISES. Ou soit quand la nuit oste aux
 choses la couleur S Je n'ay rien en l'esprit que ta grande valeur^; Et ce
 souvenir seul jamais ne m'abandonne. A ce beau souvenir tout entier je me
 donne ^ Et s'il tire avec soy tousjours quelque douleur y Je ne prens pas cela
 toutesfois pour malheur, Car d'un tel souvenir la douleur mesme est bonne.
 Ce souvenir me plaist encor qu'il me tormente, Car rien que tes valeurs à
 moy il ne présente. Il me desplaist d'un poinct , qu'il fait que je repense Une
 grâce cent fois. Or rteshuy voy je bien, Pour pouvoir penser tout ce que tu
 as de bien , Qu'il ne faut pas deux fois qu'une grâce je pense'. vn. Je
 publieray ce bel esprit qu'elle a, Le plus posé y le plus sain , le plus seur y Le
 plus divin, le plus vif, le plus meur, i. Virgile, ^n., VI, 272: Rébus nox
 abstulh aira colorenr. 2. Ton grand mérite^ plus bas, ie\$ valeurs : les
 perfections. 3. Délicatesses subtiles , compliments quintessenciés, qai
 troavèrent longtemps on dernier refuge , pendant le grand siècle, à l'hôtel de
 Rambouillet, et furent eD&n voués au ridicule parleur exagération même.
 Toutefois, il faut le reconnaître , ces sentiments, nés du respect des nations
 germaines pour les femmes, que le moyen âge et surtout les croisades
 avaient encore fortifié^ tiraient leur racine de nos vieilles mœurs : y. Hec.
 dePasquier^ VII, 3 ^ p. 604 de Tédit. de Paris, 1621.

t»OÉSIES FRANÇAISES. 511 Qui onc du ciel en la terre vola*.
 J'en sçay le vray ; et si cest esprit là Se laissoit veoir avecques sa grandeur,
 Alors vrayment verroit Ion par grand heur Les traicts , les arcs , les amours
 qui sont là. A le vanter je veux passer mon aage : Mais le vanter, comme il
 faut, c'est Touvrage De (quelque esprit , hélas, non pas du mien ^, Non pas
 encor de celui d'un Virgile, Ny du vanteur du grand meurtrier Achile ; Mais
 d'un esprit qui fust pareil au sien. Vffl. Je veux qu'on sçache au vray comme
 elle estoit armée Lors qu'elle print mon cœur au dedans de son fort * , De
 peur qu'à ma raison on n'en donne le tort, Et de m' avoir failly qu'eUe ne
 soit blasmee^ 1. Da Bellay célèbre à peu près ainsi celle qu'il a chantée sous
 le nom d'Olive : Le ciel usant de libéralité, Meit en Tesprit ses semences
 encloses, sonnet 2 ; an 3% il se platt encore à reconnaître Que pour l'esprit
 elle est la souveraine. Cf. Id., 80nn. 18, etc; et Pétrarque , 5onn. 178 et 179.
 On remarquera que ce genre d'éloges dislingae entièrement l'amour
 moderne de celui des anciens. 2. Cf. Horace, Od., 1,6, 5; et Pétrarque, Sonn,
 18 et 114. 3. Intra sua munimenta ; c'est ainsi que Nicot traduit cette
 métaphore empruntée à deux arts pratiqués de nos pères avec autant de goût
 que de succès , à la guerre et à la chasse : v. le Thresor, p. 295.

512 POÉSIES FRANÇAISES. Sa douceur , sa grandeur, ses yeux , sa grâce aymee, Fut le rang qui premier fait sur moy son effort; Et puis de ses vertus un autre rang plus fort , Et son esprit ^ le chef de ceste grande armée. Qa*eusse je fait tout seul ? je me suis laissé prendre; Mais à son esprit seul je me suis voulu rendre. G*est celui qui me print, qui à son gré me meine, Qui de me faire mal a eu tant de pouvoir : Mais puis qu'il faut souffrir, je me tiens fier d'avoir Une si grand' raison d'une si grande peine. IX. Maint homme qui m'entend, lors qu'ainsi je la vante. N'ayant onc rien pareil en nulle autre esprouvé , Pense, ce que j'en dis, que je l'aye trouvé *, Et croit qu*à mon plaisir ces louanges j'invente'. Mais si rien de son los en sa faveur j'augmente , Si de mentir pour elle il m'est onc arrivé , Je consens que je sois de son amour privé ; Je consens, si je mens, que mon espoir me mente. Qui ne m'en croit , la voye : il aura lors créance De plus que je n'en dis , d'autant comme j'en pense. Aussi , pour dire vray , ce n'est pas là le doute, Si je la loue plus qu'elle n'a mérité ' , 1. Imaginé à plaisir : de là trouveur, auteur. Trowadours, troubadours et Irouvères, c'étaient des in?enteacs de chants , de romans ou de contes : v. le Trésor d'onltquitex de Borel, p. 434, et les Rec. de Pasquier, Vil, 4 etS. 2. Cf. Pétrarque, Sonn. 209 et 210. 3 . Ala vérité, si Ton peat concevoir quelque doute, et n'est pas sur la justice des éloges que je lui donne....

POÉSIES FRANÇAISES. -513 Si je faus ^ en disant plus que la vérité : Le doubte est si je faus à ne ^ la dire toute. X. Ores je te veus faire un solennel serment , Non serment qui m'oblige à faymer d'avantage , Car meshuy je ne puis ; mais un vray tesmoignage A ceux qui me liront , que j'ayme loyaument* : C'est pour vray, je vivray, je mourray en t'aymant*. Je jure le bault ciel * , du grand Dieu Theritage , Je jure encor Tenfer , de Pluton le partage , Où les parjur's auront quelque jour leur torment ; Je jure Cupidon , le dieu pour qui j'endiure ; Son arc , ses traicts , ses yeux , et sa trousse * je jure ; 1. Si je trompe, si Je manque à mon devoir... 2. Un doute plus fondé, plus légitime, c'est que je n'aie le tort de ne pas.... 3. On disait alors loyaument ou loyalement^ comme le remarque Nicot. Sar cette terminaison de nos adverbess en ment, voy.M. Raynouard, Gramm, comp,, p. 313-315. 4. Cf. Pétrarque, Sonn, 64, 199 et 200. 5. On peut regretter la brièveté, Pénergte rapide de ce tour ; alors on disait même en prose : je jure Dieu. 6. Carquois : sens qui a vieilli, mais alors fort reçu. Ronsard, dans ses ^motir^ diverses : Amour, d'arc et de trousse et de flèches armé, Caché sous ton chevet, se tient en embuscade.... «t Bon. des Periers (pièce à Du Peyrat) : Des pauvres cœurs esgarea l1 poulse. D'arc et de trousse. Les peosers mal asseurei. *22

ol^ l^OÉSIES ^tLANÇAISES. Je u'aurois jamais fait ^ : je veus bien jurer mieux < J'en jure par la force et pouvoir de tes yeux , Je jure ta grandeur , ta douceur et ta grâce , Et ton esprit , l'honneur dé ceste terre basse. XI. ((ie sçay ton ferme cœur , je cognois ta constance : Ne sois point las d'aymer , et sois seur que le jotur, Que mourant je lairray* nostre commun séjour, Ëncor mourant, de toy j'auray la souvenance. J'en prens tesmoing le Dieu qui les foudres eslance, Qui rameinant pour nous les saisons à leur tour , Vire les ans légers d'un étemel retour *, Le Dieu qui les cieux bransle à leur juste cadence ^ j Qui fait marcher de rang aux loix de la raison Ses astres , les flambeaux de sa haulte maison, 1. Mais Je n'aurais jamais fini de jarer (il me faut ud serment qui résume tous les autres et réponde mieux à l'ardeur de ma passion)... 2. On lit encore dans une variante du Cid, acte Y > scène 4: Et le ciel, ennuyé d'un supplice si doux, Vous laiïTa^ par sa mort, don Sanche pour époux. Cette forme était un débris de l'ancien yerbe laier ; t. à ce sujet la 123' Remarque de Vaugelas. 3. ... Qui res hominum ac deorum, Qui mare et terras , variisque mundum Tempérai horis. (Horace, Od., 1, 12, 14.) I. Idées platoniciennes, dont on peut voir le dévelop

POÉSIES FRANÇAISES. 515 Qui tient les gonds du ciel et l'un et l'autre pôle * . » Ainsi me dit ma dame, ainsi pour m'asseurer De son cœur débonnaire , il luy pleut de jurer; Mais je l'eusse bien creuë à sa simple parole. xn. J'ay un livre tusean, dont la tranche est garnie Richement d'or batu de l'une et l'autre part ; Le dessus reluit d'or ; et au dedans est l'art Du comte Balthasar ^, de la courtesanie* : peinent dans le Timée, et aussi dans la République de Cicéron , VI, H. 1. Plusieurs de ces images paraissent empruntées à l'hymne sublime de Cléanthe : Ζευ, (pvffew; àpX'^IY^» vojlllov jjLÉxa Travxa xuêspvûv.... CEÛ xaxeuôuveiç xotvôv Xo^ov, Sç 6ià TiavTCdv ^oiT^, {iiyvujievoç {JieYà>oiç (Jiixpoiç ts çaeddiv.... (V. 2 et suiv.) 2. Baidassare Castiglione, que Nicot appelle, p. 161 du Thresor, Balthasar de Castillon, né en 1478, fait comte en 1513, mort en 1529, fut l'un des hommes les plus remar^ quables de ritalie, dans la politique comme dans les lettres. 11 cultiva Tamilié de Bembo, de Raphaël, de MichelAnge, el fut honoré de la faveur du pape Léon X et de Tempereur Charles-Quint : celui-ci témoigna les regrets qu'il éprouvait de sa perte et honora dignement sa mémoire par ces paroles : t<La mort nous a enlevé un des chevaliers du monde le plus accomplis. » Sa vie a été écrite par Serassi, qui ne fait pas difficulté de le comparer au Dante. 3. De la conlisanie, porte l'édition originale. Il faut lire évidemment: de la courlisanie. Ainsi traduisait-on à cette époque le titre du livre de Balthasar, VArle di cor-^

316 POÉSIES FRANÇAISES. OÙ que je sois , ce livre est en ma compagnie' . Aussi c'est un présent de celle qui despart A tout ce qu'elle voit , à ce qui d'elle part, Quelque part, quelque ray de sa grâce infinie. O livre bienheureux , mon Maron, mon Horace , Mon Homer', mon Pindar' *, ce semble, te font place. Meshuy d'estre immortel tu te peux bien vanter; Elle fait cas de toy : c'est assurance entière ; A qtii ne plairas tu , ayant peu contenter Des Muses la dixième et certes la première? iegiana. Part d'être parfait courtisan, ou plus simplement de vivre à la coar. Le courtisan s'appelait en italien, corUgiano / en espagnol, corlesano. Sur cet ouvrage Justement célèbre, qui parut en 1528 et dont Bembo revit toates les épreuves, comme il nous l'apprend lui-même dam ses LeUres (Lett. à J. B. Ramusio, vol. ii) , on peut voir l'appréciation de Ginguené, Histoire Hlléraisedel'IlalU, t. Tii, p. tflSO et suiv. 'y il avait été, dès 1537 traduit en français par Jean Chaperon, in-S"*. 1. Ce livre toscan ou luscan^ comme l'appelait tout à l'heure LaBoctie. Il est à remarquer en effet qu'un siècle environ après qu'il avait paru, l'académie de la Crutca plaça le Corlegiano parmi les textes de langue, où elle n'admit que les ouvrages écrits dans le toscan le plus por. Néanmoins Balthasar, Mantouan de naissance, déclarait lui-même que ce n'était pas de la langue toscane qu'il avait voulu se servir. uJe suis Lombard, dît-il dans sa lettre «au seigneur de Sylva» qui forme la Préface, et j'aime mieui être reconnu pour tel, en parlant lombard, que pour étranger à la Toscane, en parlant trop toscan. » Il déclare encore, un peu plus loin, a qu'il ne sait pat cette langue toscane , si difficile et dont on fait tant de mystères; qu'il ne veut user que de la sienne. » 2. Aux derniers moments de La Boétie , se retrouve sur ses lèvres un mot célèbre de Pindare , une citation pi

IPOÉSIES FRANÇAISES > Si 7 xm. Reproche moy * maintenant,
 je le veux > Si onc de toy j'ay eu faveur aucune , Traistre , légère ,
 inconstante fortune , Reproche moi hardiment, si tu peux* Depuis le jour
 qu'en mal' heure * mes yeux Voyent du ciel la lumière importune, Je suis le
 but, la descharge commune De tous les coups de ton bras furieux. Bien tost
 j'auray , desjà l'heure s'avance, J'auray d« toy par mort quelque vengeance* :
 Lors que de moy l'ame sera partie , <|uaDte de cet auteur qu'il adresse à
 Montaigne. On Toit assez, d'ailleurs^ par la seule lecture de ses ouvrages^
 combien il avait vécu dans un commerce étroit avec les livres de
 Tantiquité^ Ces bons hosles muets qui ne fascheot jamais, comme disait
 Ronsard dans une élégie à l'honneur d*Helene. Pour le développement de
 ce vers^cons. les Essais, III, 3, et les Disc, de Bon. des Periers, c. 15. 1.
 Pour adresse-moi des reproches , ou reproche-moi (^les dons que lum'as
 faits, sous-ent.}); mais alors ce verbe se prenait ainsi sans complément. 2.
 (In maia hora), sous de funestes auspices.... ji la bonne heure , à la maie
 heure, étaient des expressions entièrement distinctes de bonheur ei malheur
 : V. sur ces mots M. Ampère , Histoire de la formation de la Langu9
 française, p. 214. 3. Tela precor, pueri , figite acuta magis ; Figite certantes,
 atque banc mihi solviie viiam. (Properce, II, 9, 39; Cf. Ib., 8. 12>)

818 POÉSIES FRANÇAISEâ. A toy vrayment le camp
demeurera; Mais j'en suis seur , ma mort te fâchera, De te laisser, cruelle,
sans partie*. XIV. Quand celle j'oy parler qui pare nostre France, Lors son
riche propos j'admire en escoutant; Et puis s'elle se taist , j'admire bien
autant La belle majesté de son grave silence *. S' elle escrit, s'elle lit, s' elle
va, s' elle dance , Or je poise * son port , or son maintien constant, Et sa
guaye façon ; et veoir en un instant De ça de là sortir mille grâces je pense.
J'en dis le grammercis* à ma vive amitié , De quoy j'y voy si clair %• et du
peuple ay pitié : De mil' vertus qu'il voit en un corps ordonnées, 1. Adverse,
sous-ent. ; sans adversaire à combattre. Rapproch. de ce sonnet le 170* et le
188* de Pétrarque. 2. Du Bellay célèbre aussi dans sa maîtresse. Olive,
sonnet 52 , Ce vif esprit et ce doulx grave style , Ce hault penser, cest
honneste silence* Cf. Pétrarque, Sonn, 179 et 221. 3. Jepèse^yerbe pris ici
dans Tacception suivante, signalée par Nicot : « Peser, c'est considérer
diligemment quelque chose , Teiaminer. tu 4. Là-dessus je rends grâces,
c'est un avantage que je dois.... Grammercis est pour grand merci: location
ou plutAt orthographe exceptionnelle, et sans doute particulière au pays de
l'auteur. 5. D'être si clairvoyant.... 6. On a déjà rencontré des syllabes
supprimées, comme dans ce mot, par licence ou plutôt par tolérance
poétique.

POÉSIES ifRANÇAISES. ol9 la dixme* il n'en voit pas , et les
laisse pour moy : Certes j'en ay pitié ; mais puis après je voy Qu'onc ne
furent à tous toutes grâces données. XV. Tu m'as rendu la veue, Amour, je le
confesse. De grâce que c'estoit à peine je sçavoy ' ; Et or toute la grâce en
un monceau je voy De toutes parts luisant en ma grande maistresse. Or de
veoir et reveoir ce thresor je ne cesse , Gomme un masson qui a quelque
riche paroy Creusé d'un pic* heureux, qui recelé sous soy Des avars ayeux
la secrète richesse. Or j'ay de tout le bien la cognoissance entière, Honteux
de veoir si tard la plaisante lumière : Maisquegaigne je, Amour, quema
veuëestplusdaire, Que tu m'ouvres les yeux et m'affines ^ les sens? 1. La
dixième partie.... 2. Je savais à peine ce que c'était que la grâce.... Ronsard a
dit , en se servant d'une tournure analogue (t. i , p. 187) : Par là j'apprins
ijfue pouvoit resperance.... 3. C'est un instrument de fer pointu vers le bout ,
dont on se sert pour ouvrir et abattre un mur. Nicot fait dériver ce mot, du
nom de l'oiseau que l'on appelle pic ou pivert i a Il semble en effet, dit-il ,
que de ce pic soit appelé pic d'un masson, pour ce qu'il a le bec long,
pointu et fort ; et en ce ressemble à cest oiseau lequel a le bec si pointu et
si fort qu'il en perce les arbres.» 4. Expression délicate, trop peu employée
aujourd'hui; le substantif affinemeni n'avait pas moins de vogue :

52D t^OËSIES PRAMÇAISES. Et plus je Yoy de bien , et plus de
maux je se&s \ Car le feu qui me brusle est celui qui m*esclai^e^ XVI.
bêlas I combien de jours , hélas I combien de nuicts JPay veseu loing du
lieu , où mon cœur fait demeure! C'est le vingtième jour que sans Jour je
demeure, Mais en vingt jours j*ay eu tout un siècle d'ennuis. Je n*en veux
mal qu'à moy, malheureux que je suis, Si je soupire en vain , si maintenant
j'en pleure ; C'est que mal advisé je laissay en mal' heure , Celle là que
laisser nulle part je ne puis. J'ay honte que desjà ma peau decoulouree Se
voit par mes ennuis de rides labourée^ : J'ay honte que desjà les douleurs
inhumaines Me blanchissent le poil sans le congé du temps. Ëncor moindre
* je suis au compte de mes ans , Et desjà je suis vieux au compte de mes
peines. xvn. Si onc j*eus droict, or j'en ay de me plaindre: «c Vaffinement
des esprits, dit Montaigne, ce n'en est pai rassagissement. n Ess., III, 9. 1.
Cest à pea près ce qae les anciens disaient de réi<xquence : a Eloquentia....
urendo darescit : d Dialog. dt Orator» c. 36. V. pour cette| citation et les
remarque! qui raccompagnent, M. Villemain» LiUéralure françaUi au xviii*
siècle, t. iv, p. 15, 2' édition. 2. Cf. Pétrarque^ Sonn. 145, 162 et 180. 3.
Jeune : on disait alors moindre d'aage. Y. Nicot.

POÉSIES FRANÇAISES. ^21 Car qui voudroit que je fusse content Estant loing d'elle? Et je ne sçay pourtant, En estant près, si mon mal seroit moindre*. Ou près , ou loing , le mal me vient atteindre ; J*ay beau fuir ^, en tous lieux il m'attend : Près, un vif mal ; et puis, loing d'elle estant, Une langueur , autant ou plus à craindre. O fier Amour , que tu as long le bras S Puis qu'en fuyant on ne l'évite pas* I Puis qu'il te plaist , hélas , je suis tesmoing , Puis qu'à mon dam il t'a pieu que le sente , Que ta main a , d'une arme non contente. Le feu de près, et les flèches de loing*. 1. On retrouve les mêmes idées dans les Sonn. 19, 104 1 108 de Pétrarque. 2. Ce mot comptait pour deux syllabes. 3. Ainsi Montaigne, en pariant du sentiment qui a réné sur son cœur avec bien plus de puissance que celui e l'amour : c(L'amitié a les bras assez longs pour s« tenir t se joindre d'un coing du monde à l'autre,... » III, 9. 4. Properce avait dit : Ad Tanaim fugias ; usque sequetur amor.». iDstat semper amor supra caput.... ;(., il, 30, 2 et 7. Bon. des Periers , dans sa pièce déjà Uée à Jean du Peyrat, eiprime cette même pensée : Tel fuir, Mais bien baîr Le cuide, qui le pourchasse. 5. Souvenir de l'antiquité : Ovide, en s'adressant à Amour : T^im quoque non paucos, si te bene novimus, ures ; Tum quoque practeriens vulnera mulla dabis.

SSâ l>oÉsiES Françaises. XVffl. Quand j*ose veoir ma dame,
 Amour guerre me livre, Et se picque à bon droict que je vay follement Le
 chercher en son règne ; et alors justement Je souffre d'un mutin téméraire la
 peine*. Or me tiens je loing d'elle ; et ta main inhumaine, Amour, ne chôme
 pas : mais si aucunement, Pitié logeoit en toy , tu debvois vraiment
 T'ayant laissé le camp ^, me laisser prendre haleine. N*ay je pas donc
 raison, o Seigneur, de me plaindre, Si estant loing du feu, ma chaleur n'est
 pas moindre? Quand d'elle près je suis, lors tu doibs faire preuve De ta force
 sur moy j maïs or tu doibs aussi Relascher la rigueur de mon aspre soucy :
 Trop mortelle est la guerre où l'on n'a jamais trefve* ! Non possunt,
 licetipse velis, cessare sagittae : Fervrda vicino flamma vapore nocet...
 Amor., l, 2, 43; et SéDèque le Tragique : Cupido Impotens flammis
 simul et sagittis. (Hipp., V. 276.) 1. Je suis puni comme un turbulent et un
 téméraire. Pour ces idées et les suivantes, cf. Pétrarque, Sonn, 117,
 H9et215. 2. La victoire.... 3. Cette rime semble démontrer ce qui est très-
 probable d'ailleurs , c'est que malgré l'orthographe de ce mot, on prononçait
 (reuve.De même on écrivait /îsdve et Ton disait feuve ; ainsi Ronsard se
 raillant de cet docteurs qui

2»0ÉSIES FRANÇAISES. 523 XIX. Enfant aveugle, nain, qui n'as autre prouesse , Sinon en trahison quelque flèche tirer, Qui n'as autre plaisir , sinon de deschirer En cent pièces les cœurs de la foie jeunesse * ; Le corps sans honte nu si ton père te laisse , Il monstre qu'on se doit loing de toy retirer , Qui n'as rien que les cœurs que tu peux attirer Par les traistres appas de ta main larronnesse *. Meurtrier, larron, pipeur *, dis moy , dis hardiment, Si rien aux tiens jamais tu donnas que torment ? Ores, sans t'espargner , de toy je me veux plaindre. yeulent qu'ion admette sans contestation tout ce qu'ils disent : Avec eux seulement le saint Esprit se treuve, Et du saint Evangile ils ont trouvé lajebve. 1.0 nunquam pro me satis indignate , Cupido ! 0 in corde meo desidiose puer ! Quid me, qui miles nunquam tua signa reliqui , Lxdis , et in castris vulneror ipse meis ? Cur tua fax urit , figit tuus arcus amicos ? (Ovide, ^mor., 11,9, 1.) Du Bellay, 26* sonnet de V Olive, se plaint de TAmour à peu près dans les mêmes termes que La Boë'tie: Ainsi me blesse et ne me veut guarir, Ce vieil enfant, aveugle archer, et nu. 2. Qui nous enlève^ qui nous dérobe à nous-mêmes. 3. Trompeur : Du Bartas, dans sa Semaine, montre au jeune âge, la nuit comme le jour, Les esprits flattez Du pipeur escadron des doulces volaptez.

S24 POÉSIES FRANC AtSBS. Quel mal me feras tu que je n'aye
enduré ? Mes maux m'ont fait meshuy contre toy asseuré: J'ay desjà tant
souffert que je n'ay rien à craindre. XX. Je ne croiray jamais que de Venus
sortisse* Un tel germe que toy. Or ta race j'ay sceu , O enfant sans pitié :
Megere t'a conçu , Et quelque louve après t'a baillé pour nourrisse ^ Petit
monstre maling, c'est ta vieille malice, tui te tient acroupy ; aucun ne t'a
reçu Des hommes ny des dieux que tu n'ayes deceu; Et encor ne se treuve
aucun qui te punisse. O traistre, o boutefeue, donc tarage assouvie Ne fut ny
sera onc des maux de nostre vie ! Je sçay bien que de toy je ne me puis
desfaire ; El pids qu'ainsi il va, je voy bien désormais Que tant que je vivray
, je ne seray jamais Saoul * de te dire mal , ni toy saoul de m'en faire. i.
Pour sortist : ait pu sortir. On a déjà vu que la Ungne poétique , à la faveur
du caractère indécis de la plupart des règles et des formes du langage ,
autorisait alors toutes ces licences, que devaient bientAt bannir la sévérité
croissante du bon gdût et les progrès de notre littérature. 2 Daris genuit te
cautibus horrens €auca8U8, hyrcanaeqae admorunt ubera tigres.
(VirgUe, ^n., IV, 366.) 3. On a déjà vu que cet adjectif monosyllabe etle
verbe :iaouler étaient souvent employés , au figuré comme la

POÉSIES FRANÇAISES. SStS XXI. Amour, lors qae premier ma franchise fut morte, Combien j'avois perdu encor je ne sçavoy, Et ne m*advisoispas, mal sage, que j'avoy Èspousé* pour jamais une prison si forte. Je pensois me sauver de toy en quelque sorte, Au fort* m'esloignant d'elle; et maintenant je voy Que je ne gaigne rien à fuir devant toy : Car ton traict en fuyant avecques moy j'emporte*. Qui a veu au village un enfant enjoué, Qui un baston derrière à un chien a noué* , propre. D'Aubigné, liv. 1*' de ses Tragiques, dans une invective contre les rois:' Ils courent sans repos , et quand ils n'ont plus rien , Pour saouler l'avarice, ils cherchent autre sorte ^ Qui conlente l'esprit d'une ordure plus forte. 1. V. , sur ce mot , p. 454, n. 1. 2. Do moins en.... i 3 Hxret lateri lethalis arundo, dit Virgile, JE:n.^ IV^ 73/ quand il nous montre Didon, comme une biche blessée parle chasseur, emportant dans son sein le trait fatal. 4. Si la comparaison de La Boétie a le mérite de Toriginalité, elle n'a pas celui de la noblesse. Il est vrai que Virgile (^n., VII, 378) assimile Amate en délire au sabot que les enfants font tourner d'un fouet rapide ; mais il relève au moins par la poésie des détails ce passage qui lui a été souvent reproché. Ici l'auteur français ne déguise pas même par le prestige du coloris poétique la basaesie de l'image qu'il nous présente. Je sais qu'il faut tenir oompte de la différence des genres : toutefois, comme on l'a dit avec raison. Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.

The text on this page is estimated to be only 29.08% accurate

326 POÉSIES FRANÇAISES. Le chien d'estre batu par derrière
estonné ; U se vire et se frappe, et les enfans joyeux Rient* qu'il va, qu'il
vient, et fuyant panny eux, Ne peut fiiir les coups que luy mesme se donne.
xxn. Oû qu'aille le soleil*, il ne voit terre aucune , Oû les maux que tu fais
ne te facent nommer' : Mais de toy ici bas qu'en doibt Ion présumer, Quand
de ton père aussi* tu n'as mercy pas une'? Ta force en terre, au ciel, par tout
le mondeestune* : 1. De ce ou pendant, sons-ent. 2. Ménage , dit Th.
Corneille, condamne comme yicieu ce tour dont il offre l'exemple suivant :
Je vis où que je sois avec toute assenrance ; et je crois qu'il a raison : v.
Remarques de Yaugelas^iVof., t. II, p. 340.^11 n*en est pas moins vrai que
l'emploi de où que pour en quelque lieu que, était très-commode en poésie
et qu'il n'y a pas été remplacé. 3. NuUa pax isli puero. Per orbem Spargit
effusas agilis sagittas , Quaeque nascentem vidit ora solem , Quaeque ad
hesperias jacet ora metas... Novit hos aestus... (Sénèque le Tragique, Hipp.,
v. 283 et sqq.) 4. Parmi les poètes, plusieurs ont donné Mars pour père à
l'Amour; d'autres, Vulcain ou Jupiter: ▼. Gicéron, de Nat, deor., III, 23.
Vaickenaër, en rapprochant les textes anciens, a traité cette question à fond,
in Dialrib. f «rtptd.,c. 15, p. 154-161. 5. Tu n'as aucune pitié , miséricorde :
y. sur ce mot merci, p. 447, n. 3. 6. Hic volucpr omni régnât in terra potens ,
Ipsumque flammis torret indoroîtis Jovem.

POÉSIES FRANÇAISES. 527 L'oiseau par l'air volant sent la force d'aymer , Ef; les poissons cachez dans le fond de la mer^ Et des poissons le roy , le grand père Neptune *. Le noir Pluton , forcé par ta flèche meurtrière , Sortit veoir les rayons de Testrange lumière. 0 petit dieu , le ciel , Teau , l'air , Tenfer , la terre , Te crient le vainqueur' 1 Meshuy laisse ces traicts ; Gradivus istas belliger sensit facea ; Volitatque cœlo pariter et terrae gravis. Sénèque, JIipp., v. 186; cf. id., Octav., v. 807. 1. Ronsard, dans ses Elégies, célèbre avec la iném,e ehaleur et par des termes analogues, la puissance de ï Amour : . . . r . Il alla dans la mer Jusqu'au centre des eaux les poissons enflammer. Et maugré la froideur des plus humides nues. Enflamma les oiseaux de ses flammes cogneues, Alla par les rochers et par les bois déserts Irriter la fureur des sangliers et des cerfs... Dans le 52' sonnet de V Olive, Du Bellay invoque Yé? nus : Mère d*y^iwo«r,et fille de la mer, Qui ciel et terre et champs semez d'arène Peux jusqu'au fond des ondes enflammer... 2. Expression ridicule aujourd'hui , mais noble au ivi* siècle, qui disait comme les Latins : pater Neptune (^n., V, 14) ; magne paler [id., IX, 495 ; XI, 410). 3. Du Bellay, Olive, sonnet 42 : 0 petit dieu, qui ciel et terre allumes ; et Ronsard , suppliant Vénus ce de garder Gypre contre l'armée du Turc » : . . . D'un traict de tes jeux Tu peux fléchir les hommes et les dieux, I^e ciel, la mer, les enfers et la terre.

528 POÉSIES FRANÇAISES. Tu n'as plus où tirer : quand aura
 Ion la paix , Si la victoire , au pis , n'est la fin de la guerre ? XXffl. J'ay fait
 preuve * des deux ; meshuy je le puis dire : Soisjepres, sois je loing, tant
 mal traîcté je suis, Que choisir le meilleur à grand' peine je puis. Fors que le
 mal présent me semble tousjours pire. Las I en ce rude choisis que me faut il
 eslire? Quand je nela voy point, les jours me semblent nuicts; Et je sçay
 qu'à la veoir j'ai gagné mes ennuis^ : Mais deusse je avoir pis , de la veoir
 je désire. Quelque brave guerrier , hors du combat surpris D'un mosquet' , a
 despit que de près il n'ait pris Un plus honneste coup d'une lame cogueue :
 1. Faire preuve d'une chose signifiait alors l'éprouver: Y. Nicot. 2. Ennui et
 ennuyer avaient alors une bien autre force qu'aujourd'hui. On en jugera par
 ce passage d'une lettre de Charles IX au duc de Montpensier, lorsque le duc
 d'Aumale venait d'être tué par un boulet, au siège de la Rochelle : u Mon
 cousin , il sera difficile , voire impossible, que La Haye, mon maistre
 d'hostel, vous puisse représenter le merveilleux regret que je reçois de ceste
 perte.... Je ne fus jamais plus ennuyé,, » Y. Manuscrits, fonds de Béthune,
 n° 8102; cf. ibid., n° 89, etc. 3. Ou mousquet; en italien, moschetlo , et en
 espagnol, mo^gueie. Gaseneuve dérive ce mot de musehela, tnosquele,
 sorte d'arbalète , ainsi appelée, nous dit-il, «parce que le trait qui en partoît,
 faisoit un bruit sem* blable à celui d'une grosse mouche, y» Jean Villani qui
 vivait avant l'invention de l'artillerie , mentionne cette espèce d'armes, X,
 21, 3 , a Molti ne furo feriti e morti di moschetti, e di balestri di Genovesi,
 v> ainsi que Marioni

POÉSIES FRANÇAISES. 529 Et moy , sçachant combien j*ay par tout enduré , D'avoir mal près et loing je suis bien asseuré ; Mais quoy î s'il faut mourir, je veus veoirqui me tuei XXIV. Ce jourd'huy du soleil la chaleur altérée A jauny le long poil de la belle Ceres * : Ores il se retire ; et nous gagnons le frais, Ma Marguerite et moy , de la douce serree^; Nous traçons dans les bois quelque voye esgaree^ : SanutusTorsellus, uBallist», quabmuschelœyulgBLTier appellantur,» liv. 2, part. 4, c. 22. Du Gange et Ménage partagent l'opinion de Gaseneuve. Montaigne parie u de nos mousquetaires, » II, d. Sur l'emploi des armes à feu dans l'ette époque, ou plutôt l'opinion que Ton avait de leur usage , on peut voir aussi les Essais , I, 48; et les Disc. de Bon. des Periers , c. 18. 1. Métaphore antique : Jara rapidus torrens sitientes Sirius Indos Ardebat cœlo.... Arebant herbae.... (Virgile, Georg.,IV, 425 et sq.) Flava Ceres... (/6td., 1,96; etc.) Quant au mot poil, on a déjà reconnu qu'il était alors pliis noble dans son emploi que de nos jours, et plus varié dans ses acceptions. 2. (Sérum) soirée : 0 bienheuree (fortunée) Seree..., dit aussi Bon. des Periers, dans sa pièce à Du Peyrât. 3. Du Bellay, sonnet iT des Regrels : Bien avant dans un bois te pers avec ta dame... Le vers de La Boëtie est plus expressif et pénétré d'une grâce plus touchante. La Boëtie. 25

The text on this page is estimated to be only 21.10% accurate

530 90É8IB» PRANÇAISBS. Amour marche devant, et nous marchons après ^ . Si le vert ne nous plaist des espesses forests, Nous descendons pour veoir la couleur de lapreeV Nous vivons francs d'esmoy , et n*avons point soucy. Des roys , ny de la cour , ny des villes aussi^ 0 Medoc*9 mon pais solitaire etsauvageS 1. Image pleine de charme. S. Prairie ; Ronsard, Stances à Catianrdt: Voyci la pree et la rive mollette... Comme un taureau par la pree. Court après son aroouree. 3; La Boëtie paraît avoir eu présente à l'esprit U d^ teription que fait Sénèque le Tragique du bonheur des champs, Hippotyle, acte II, se. 2 : là, dit celui-ci, iVftC une simplicité qu'il doit à son sqjet , l'homme. Spei metusque liber.... .«.. Rure vacuo potitur, et apertoxthere InnoCttus errât*. •. Nunc nemoris aiti densa metatur loca ; etc. Compar. aussi la 10* EpUre du !*** livre d'Horaèe, eonsa^ crée à l'éloge de la campagne, où ce poète a imité fort heureusement Xénophon (v. plus haut, p. 1410 ' Novislloe locum potiozem rure beato? Eftt ubi plus tepeant hyemes, nbi gratior aura Leoiat et rabiem Caois, etc., ▼ . 14. 4. Ce cri touchant rappelle celui d'Horace; 5a(., 11^6,90: 0^ rus, quando- ego te videani, quandoque licebit.... Cf.^ Pétrarque, Sonn. 189,221'; etRacan, dans son oélébrr tableau a des douceurs de la vie champêtre, » 5. Montaigne donnait aussi à «on pays cette deniièrr épithète : a J'ecris chee moy> en pa'ùt tauvagt, où per-* sonne ne m'ayde ny me relève , » III, ff.

The text on this page is estimated to be only 29.13% accurate

POÉSIES FRANÇAISES. SH n n*est point de païs plus plaisant^
à mes yeux : Tu es au bout du monde, et je t'en ayme mieux ; Nous sçavons
après tous les malheurs de nostre aage*.^ XXV. tin lundy fut le jour de la
grande journée * Que l'Amour me livra; ce jour il fut vainqueur , Ce jour il
se fait maistre et tyran de mon cœur : Du fil de ce jour pend toute ma
destinée. Lors fut à mon torment ma vie abandonnée, Lors Amour
m'asservit à sa folle rigueur*. C'est raison qu'à ce jour , le chef ^ de ma
langueur. Soit la place en mes vers la première donnée : Je ne sçay que ce
fut, s* Amour tendit ses toiles Ce jour là pour m'avoir , ou bien si les
estailles S*estoient encontre * moy en embusche ordonnées ^ ; 1. Ce mot,
dont l'acception primitive se retrouTe en-^ eore dans nos campagnes,
rappelle le début des adieux de Marie Stuart à la terre qa*elle ne devait plus
revoir : Adîen, plaisant païs de France.... 2. Nec scelera populos inter atque
urbes sita Novit, nec omnes cooscius strepitus pavet. (Sénèque le Trag., loe.
laud.) 3. Bataille : v. p. 402, n. 1. 4. Amoris in me maximum regoum fero.
(Sénèque le Trag., Hipp., v. 218.) tf. Qui ffit le début, le principe.... 6. On
disait encontre quelqu'un, ou à Venconlre de quelqu'un ; et ce mot était aussi
employé adverbialement. «(Aussitôt veirent ces chevaliers venir enconire.
». Amadis, III> 6. 7. Allusion aux croyances astrologiques qui faisaient

The text on this page is estimated to be only 25.50% accurate

oJâ l'OKSIES FRANÇA18ËS. Pour vmy je fus trahy, mais la main j'y prestois : Car plus tin contre moy *■ que nul autre j'estois. Qui sçeus tirer d'un jour tant de maies * années '. dépendre la destinée des hommes de la marche désastres} on sait combien elles avaient encore conservé de force: Impia narn tota tiominatur in urbe mathesis, disait L'Hôpital. Eipisl., 1. III, p. 175. 1. Plus habile à me tromper : expression ironique. 2. De l'ancien adjectif, mal, maie, mauvais, foneste : fort usité au moyen âge. 3. On peut, d'après les idées que ce dernier sonnet renferme, s*étonner du rang qu'il occupe; il semblerait da moins beaucoup plus convenablement placé avant le pré-» cèdent. Fl\.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

iK P ■cvc\:
■ 1 ■b^ -W'^Xt:.' --^^SH

